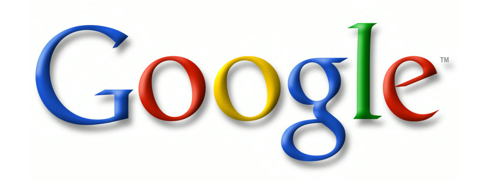
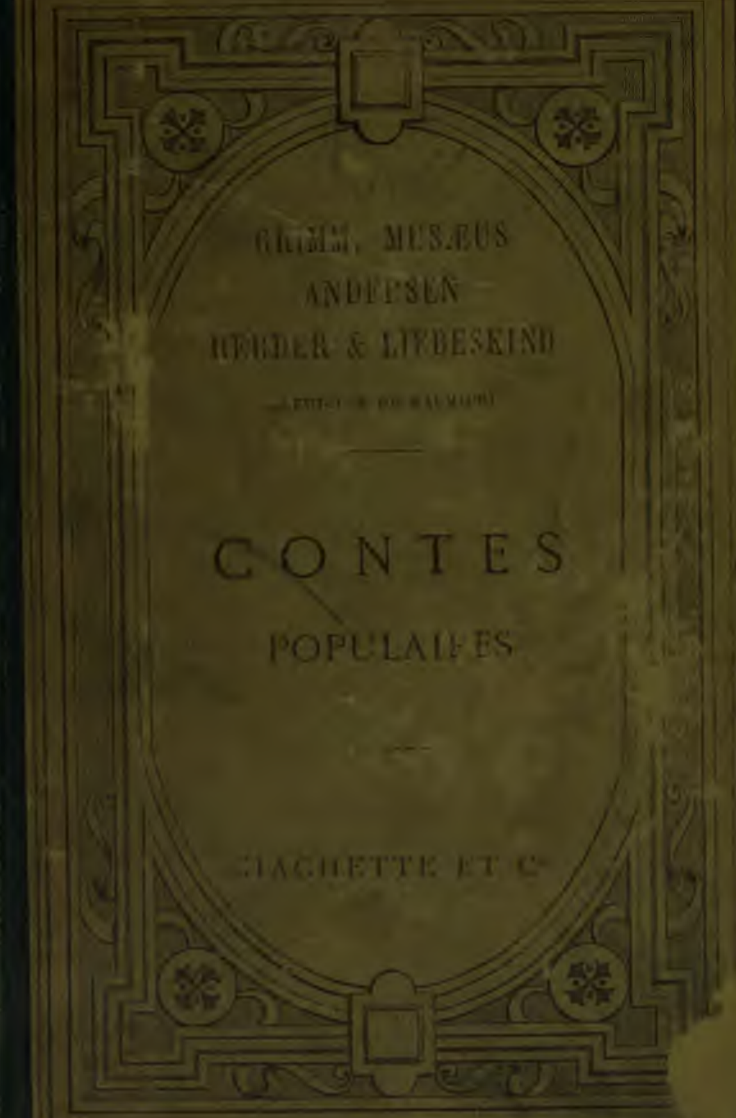

Google


GRIMM, MUSÆUS
ANDERSEN
HERDER & LIEBESKIND
CONTES
POPULAIRES
HACHETTE ET C


855V

CONTES POPULAIRES

TIRÉS DE

GRIMM, MUSÆUS, ANDERSEN
HERDER ET LIEBESKIND

(FEUILLES DE PALMIER)

A LA MÊME LIBRAIRIE

Contes et morceaux choisis de Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder et Campe. Texte allemand, publié avec des notices sur les auteurs, et des notes par M. SCHERDLIN. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50

Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne et à l'École polytechnique : *Cours de thèmes allemands*, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat et à l'École de Saint-Cyr. 1 vol. in-16, cart. . . . . 3 fr.

— *Traduction allemande* du Cours de thèmes. 1 vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

— *Cours élémentaire de thèmes allemands* rédigé conformément aux programmes de 1892, à l'usage des classes de 9ᵉ, 8ᵉ et 7ᵉ avec des éléments de grammaire et un lexique, 1 vol. in-16 cart. . . . . 2 fr.

— *Lectures enfantines allemandes*, à l'usage de la classe Préparatoire. 5ᵉ édit. 1 vol. in-16 avec grav., cart . . 1 fr. 25

— *Morceaux choisis d'auteurs allemands*, en prose et en vers, publiés avec des notes et un vocabulaire, à l'usage des classes des lycées. Format in-16, cartonné :

Classe de Huitième. 1 vol.	75 c.
Classe de Septième. 1 vol.	75 c.
Classe de Sixième. 1 vol.	1 fr.
Classe de Cinquième. 1 vol.	1 fr.
Classe de Quatrième. 1 vol.	1 fr.
Classe de Troisième. 1 vol.	1 fr 50
Classe de Seconde. 1 vol.	1 fr. 50

35640. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, Paris.

CONTES POPULAIRES

TIRÉS DE

GRIMM, MUSÆUS, ANDERSEN
HERDER ET LIEBESKIND

(FEUILLES DE PALMIER)

ET PUBLIÉS

AVEC DES NOTICES SUR LES AUTEURS
ET DES NOTES EN FRANÇAIS

PAR E. SCHERDLIN

Agrégé de l'Université, professeur au Lycée Charlemagne
Maître de conférences à l'École polytechnique

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

PRÉFACE.

Le titre de cet ouvrage nous dispense de l'obligation de justifier le choix des auteurs qui sont groupés dans ces pages. Offrir à la jeunesse française des extraits de Grimm, de Musæus, d'Andersen et des *Feuilles de Palmier*, c'est lui faire connaître les auteurs populaires les plus estimés en Allemagne, et répondre en même temps aux justes exigences du nouveau programme pour l'enseignement des langues vivantes.

Partant de points de vue absolument différents, tous ces auteurs ont écrit pour le peuple et lui ont raconté en quelque sorte sa propre histoire. Le but qu'ils ont poursuivi a été si bien compris par leurs contemporains, qu'ils jouissent tous, à des degrés divers sans doute, mais d'une manière incontestée, de l'admiration de l'Allemagne. Les Grimm,

en publiant leurs contes, ont voulu réunir les derniers vestiges de cette vieille tradition populaire qui faisait le charme des longues veillées d'hiver dans les campagnes allemandes. Leurs contes, recueillis dans la bouche même du peuple, reproduisent, avec un rare bonheur, ces naïves croyances d'autrefois, derniers vestiges de la mythologie des peuples germaniques. Musæus avait poursuivi le même but bien avant eux. Ses narrations, puisées dans les vieilles Chroniques, sont charmantes, mais il leur manque ce je ne sais quoi qui attire si irrésistiblement dans les frères Grimm. Andersen, plus moderne et plus réfléchi, a bien retrouvé quelques-unes des légendes de sa patrie danoise, mais ses contes, tout charmants qu'ils sont, manquent de fraîcheur native ; on y découvre, à chaque ligne, le poète rêveur, mais on y chercherait en vain le fidèle narrateur populaire.

Les *Palmblaetter* enfin, l'œuvre de Herder et de son collaborateur Liebeskind, nous transportent sous ce ciel oriental, si riche en légendes et si prodigue d'enseignements de tout genre. Là aussi on sent l'origine populaire ; on croit entendre les conteurs, assis au coin du feu près de la tente du désert et charmant la veillée de leurs auditeurs insatiables. *Les Mille et une Nuits* avec

tout leur charme magique passent devant nos yeux, et l'on se surprend involontairement à aimer cette narration si originale et si riche en images.

Tout en différant et par le but qu'ils poursuivent, et par la source à laquelle ils ont puisé, nos auteurs se sont cependant rencontrés sur un terrain commun. En effet, ce qui les rapproche, c'est la perfection de leur langage, l'art avec lequel ils manient leur langue. Dire élégamment et simplement tout à la fois ce qui est tombé dans le domaine public, n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait le croire au premier abord. Nous n'hésiterons pas à dire que cette condition primordiale de toute bonne narration a été scrupuleusement observée par les auteurs groupés dans ce volume. A des titres divers, ils ont su parler au peuple sa langue et lui apprendre cette grande vérité si souvent méconnue, qu'on peut être simple sans être trivial.

Ce petit volume, qui, comme son aîné[1], n'a aucune prétention littéraire, n'a d'autre but que de

1. *Contes et morceaux choisi de Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder et Campe.* Nouveau recueil publié avec des notices sur les auteurs, et des notes, par M. Scherdlin. 1 vol. petit in-16, cartonné, 2 fr.

fournir à l'enseignement de l'allemand, dans nos lycées et collèges, des textes faciles, corrects et surtout d'une moralité irréprochable.

EUG. SCHERDLIN.

---

nos
s et

CONTES CHOISIS
DES FRÈRES GRIMM

NOTICE SUR LES FRÈRES GRIMM

Il est peu d'hommes dont l'Allemagne scientifique s'enorgueillisse à plus juste titre que des deux frères Grimm. Poursuivant un but commun, ils ne sont pas frères par le sang seulement; leurs aspirations littéraires les rapprochent tout autant que la naissance.

Jacob-Ludwig Grimm, l'aîné des deux, un des plus célèbres philologues des temps modernes et le plus distingué d'entre les germanistes, naquit à Hanau (ancien électorat de Hesse) en 1785 et fit ses études en droit à Marbourg. Nommé, plus tard, professeur et bibliothécaire à Gœttingue, il protesta contre l'abolition du droit fondamental du Hanovre, et s'établit à Berlin, où il mourut comblé d'honneurs. Ses fonctions lui ayant ouvert les trésors de la riche bibliothèque de Gœttingue, il étudia la langue allemande dans ses origines et dans ses rapports avec les langues de même famille. Il déposa le fruit de ses études dans ses «Deutsche Rechtsalterthümer-

(Antiquités juridiques de l'Allemagne), dans sa « Deutsche Mythologie » et surtout dans sa « Deutsche Grammatik », monument impérissable de recherches patientes et d'aperçus nouveaux au point de vue de la philologie comparée. Parmi ses autres ouvrages dont l'énumération serait trop longue, nous ne citerons que « l'Histoire de la langue allemande » (2 vol.), qui ouvre des horizons nouveaux pour la langue et l'Histoire de l'Allemagne. Son plus grand ouvrage est son dictionnaire de la langue allemande (Wœrterbuch der deutschen Sprache), dont il commença la publication avec son frère Guillaume dès 1852, et qui aujourd'hui se continue sous la direction des élèves formés à son école.

Grimm se distingue des philologues de race par un rare sens poétique et surtout par le talent avec lequel il sait dominer les sujets qu'il traite. Ce sens poétique s'est donné libre cours dans les « Kinder- und Hausmærchen » publiés en collaboration avec son frère et dans lesquels, tout en conservant la tradition populaire, les deux frères ont parlé une langue véritablement classique. Grimm a poursuivi dans sa carrière scientifique un but qui n'a été, malheureusement, atteint qu'en partie. Se servir d'une écriture commune à toutes les langues européennes et simplifier, autant que possible, l'orthographe allemande, tel était l'objectif de sa vie. Les change-

ments dans l'orthographe, proposés par lui, ne s'introduisent que difficilement, malgré le chaleureux appui que leur prêtent ses disciples, et l'écriture en caractères latins n'est admise en Allemagne que pour les ouvrages de science.

Le second des frères Grimm, Guillaume-Charles, naquit à Hanau en 1786. Uni intimement avec son frère par une communion d'idées et de tendances scientifiques, il se livra aux mêmes études sur les antiquités de la langue allemande. Après avoir, comme son aîné, professé à Gœttingue, il fut mis en disponibilité à cause de son opposition politique et vint se fixer à Berlin, où il mourut. — Ses recherches scientifiques se portèrent surtout sur la poésie allemande au moyen âge; un grand nombre de publications, parmi lesquelles nous ne citerons que le Rolandslied et le Freidank, témoignent en faveur de son zèle infatigable. Il fut, sa vie durant, le collaborateur le plus assidu de son frère, surtout pour la rédaction des Contes et du Dictionnaire.

Unis pendant leur vie, ils le sont, après leur mort encore, dans l'estime et l'admiration de leur patrie reconnaissante. — En insérant dans ce recueil un certain nombre de Contes des frères Grimm, nous avons, tout en respectant le texte, cru devoir légèrement en modifier l'orthographe, pour ne pas embrouiller les connaissances des élèves auxquels ce

livre est destiné. En le faisant, nous avons imité l'exemple de Wackernagel qui, dans son grand Lesebuch, n'admet pas non plus tous les changements proposés par les frères Grimm.

---

1. Der Wolf und der Mensch.

LE LOUP ET L'HOMME.

Der Fuchs erzählte einmal dem Wolf von der Stärke des Menschen, kein Thier könnte ihm widerstehen, und sie müßten List gebrauchen, um sich vor ihm zu erhalten[1]. Da antwortete der Wolf: „wenn ich nur einmal einen Menschen zu sehen bekäme, ich wollte doch auf ihn losgehen[2]." „Dazu[3] kann ich dir helfen," sprach der Fuchs, „komm nur morgen früh zu mir, so will ich dir einen zeigen." Der Wolf stellte sich frühzeitig[4] ein, und der Fuchs brachte ihn hinaus auf den Weg, den der Jäger alle Tage ging. Zuerst kam ein alter, abgedankter[5] Soldat. „Ist das ein Mensch?" fragte der Wolf. „Nein", antwortete der Fuchs, „das ist einer gewesen." Danach kam ein kleiner Knabe, der zur Schule wollte[6]. „Ist das ein Mensch?" „Nein, das will erst einer[7] werden." Endlich kam der Jäger, die Doppelflinte auf dem Rücken, und den Hirschfänger[8] an der Seite. Sprach der Fuchs zum Wolf: „Siehst du, dort kommt ein Mensch, auf den mußt du los gehen, ich aber will mich fort in meine Höhle

1. Sich erhalten, lit. : *se conserver, se garder.*
2. Losgehen, *partir*; se dit surtout d'une arme à feu qui part; ici : attaquer.
3. *Y. Je puis t'y aider.*
4. De früh, *tôt*, et de Zeit, *temps; de bon matin.*
5. Propt.: *remercié, licencié.*
6. Aller à l'école.
7. Einer, c. à d. Mensch.
8. *Couteau de chasse*, ainsi

machen[1]." Der Wolf ging nun auf den Menschen los; der Jäger, als er ihn erblickte, sprach: „es ist Schade, daß ich keine Kugel geladen habe," legte an[2] und schoß dem Wolf das Schrot ins Gesicht. Der Wolf verzog[3] das Gesicht gewaltig, doch ließ er sich nicht schrecken und ging vorwärts: da gab ihm der Jäger die zweite Ladung[4]. Der Wolf verbiß den Schmerz und rückte dem Jäger zu Leibe[5]: da zog dieser seinen blanken[6] Hirschfänger und gab ihm links und rechts ein paar Hiebe, daß er über und über blutend[7], mit Geheul zu dem Fuchs zurück lief. „Nun, Bruder Wolf," sprach der Fuchs, „wie bist du mit dem Menschen fertig geworden?" „Ach," antwortete der Wolf, „so hab' ich mir die Stärke des Menschen nicht vorgestellt; erst nahm er einen Stock von der Schulter und blies hinein, da flog mir etwas ins Gesicht, das hat mich ganz entsetzlich gekitzelt: danach pustete[8] er noch einmal in den Stock, da flog mir's um die Nase, wie Blitz und Hagelwetter[9], und wie ich ganz nahe war, da zog er eine blanke Rippe aus dem Leib, damit hat er so auf mich losgeschlagen, daß ich beinah todt wäre liegen geblieben." „Siehst du," sprach der Fuchs, „was du für ein Prahlhans[10] bist: du wirfst das Beil so weit, daß du es nicht wieder holen kannst[11]."

nommé parce qu'il sert à tuer le cerf aux abois.

1. Sich fortmachen, *se sauver*.

2. Anlegen, *coucher en joue*; *épauler* (an die Backe legen).

3. Imparfait de verziehen.

4. *Charge*.

5. Zu Leibe rücken, *s'avancer vivement vers quelqu'un*.

6. Litt. : *blanc*; de là l'express. *arme blanche*.

7. Tout *couvert de sang*.

8. Synony. de blasen, *souffler*.

9. *Grêle; dru comme grêle*.

10. Litt. : *Jean vantard*, *hâbleur*.

11. *Jeter le manche après la cognée*.

2. Der Wolf und der Fuchs[1].

LE LOUP ET LE RENARD.

Der Wolf hatte den Fuchs bei sich, und was der Wolf wollte, das mußte der Fuchs thun, weil er der schwächste war, und der Fuchs wäre gerne des Herrn los[2] gewesen. Es trug sich zu, daß sie beide durch den Wald giengen, da sprach der Wolf : „Rothfuchs[3]," schaff' mir was[4] zu fressen, oder ich fresse dich selber auf." Da antwortete der Fuchs : „Ich weiß einen Bauernhof, wo ein paar junge Lämmlein sind; hast du Lust, so wollen wir eins holen." Dem Wolf war das recht, sie giengen hin, und der Fuchs stahl das Lämmlein, brachte es dem Wolf und machte sich fort[5]. Da fraß es der Wolf auf, war aber damit noch nicht zufrieden, sondern wollte das andere dazu haben, und gieng es zu holen. Weil er es[6] aber so ungeschickt machte, ward es die Mutter vom Lämmlein gewahr und fing an entsetzlich zu schreien und zu bläen[7], daß die Bauern herbeigelaufen kamen. Da fanden sie den Wolf und schlugen ihn so erbärmlich, daß er hinkend und heulend bei dem Fuchs ankam. „Du hast mich schön angeführt[8]," sprach er, „ich wollte das andere Lamm holen, da haben mich die Bauern erwischt und haben mich weich ge-

1. Les contes 1 et 2 remontent bien loin dans la tradit. popul. de l'Allemagne; ils se rattachent à cette grande épopée du Renard, remaniée avec tant de génie par Gœthe et illustrée par Kaulbach.

2. Los se constr. aussi avec l'accus.

3. *Renard rouge*, parce que c'est la seule espèce connue en Europe.

4. Was, abrév. pour etwas.

5. Rappelle le : *tirer ses grègues* de Lafontaine.

6. Es, pron. remplaçant l'action du loup.

7. Mot inusité aujourd'hui; *bêler*.

8. *Tromper; attraper*.

schlagen[1]." Der Fuchs antwortete: „Warum bist du so ein Nimmersatt[2]."

Am andern Tage giengen sie wieder in's Feld; sprach der gierige Wolf abermals: „Rothfuchs schaff' mir was zu fressen, oder ich fresse dich selber auf." Da antwortete der Fuchs: „Ich weiß ein Bauernhaus, da backt die Frau[3] heut Abend Pfannkuchen, wir wollen uns davon holen." Sie giengen hin, und der Fuchs schlich ums Haus herum, guckte und schnupperte[4] so lange, bis er ausfindig machte[5], wo die Schüssel stand, zog dann sechs Pfannkuchen herab und brachte sie dem Wolf. „Da hast du zu fressen," sprach er zu ihm, und gieng seiner Wege[6]. Der Wolf hatte die Pfannkuchen in einem Augenblick hinunter geschluckt und sprach „sie schmecken nach mehr[7]," gieng hin und riß geradezu[8] die ganze Schüssel herunter, daß sie in Stücke zersprang. Da gab's einen gewaltigen Lärm daß die Frau herauskam, und als sie den Wolf sah, rief sie die Leute, die eilten herbei und schlugen ihn was Zeug wollte halten[9], daß er mit zwei lahmen Beinen laut heulend zum Fuchs in den Wald hinaus kam. „Was hast du mich garstig[10] angeführt!" rief er, „die Bauern haben mich erwischt und mir die Haut gegerbt[11]." Der Fuchs aber antwortete: „Warum bist du so ein Nimmersatt."

Am dritten Tag, als sie beisammen draußen waren, und der Wolf mit Mühe forthinkte[12], sprach er doch wieder: „Rothfuchs, schaff' mir was zu fressen, oder ich fresse dich selber auf." Der Fuchs antwortete: „Ich weiß einen Mann, der hat ge-

1. Équivaut à l'express.: *battre comme plâtre.*
2. *Glouton.*
3. Frau, *maîtresse de la maison.*
4. On dit plutôt schnüffeln, *flairer.*
5. *Découvrir*; de finden.
6. *Passer son chemin.*
7. Litt.: *sentir après plus, être du goût de quelqu'un.*
8. *Tout bonnement.*
9. Idiotisme; *de toutes leurs forces.*
10. *Vilainement.*
11. *Tanner.*
12. *S'avancer en boitant.*

schlachtet[1], und das gesalzene Fleisch liegt in einem Faß im Keller, das wollen wir holen." Sprach der Wolf: „Aber ich will gleich mitgehen, damit du mir hilfst, wenn ich nicht fort kann." „Meinetwegen[2]," sagte der Fuchs, und zeigte ihm die Schliche[3] und Wege, auf welchen sie endlich in den Keller gelangten. Da war nun Fleisch im Ueberfluß, und der Wolf machte sich gleich daran[4] und dachte: „bis ich aufhöre, hat's Zeit[5]." Der Fuchs ließ sichs auch gut schmecken[6], sah sich überall herum, lief aber oft zu dem Loch, durch welches sie gekommen waren und versuchte ob sein Leib noch schmal genug wäre durchzuschlüpfen. Sprach der Wolf: „Lieber Fuchs, sag mir warum rennst du so hin und her, und springst hinaus und herein?" „Ich muß doch sehen, ob niemand kommt," antwortete der Listige[7], „friß nur nicht zu viel." Da sagte der Wolf: „Ich gehe nicht eher fort, als bis das Faß leer ist." Indem kam der Bauer, der den Lärm von des Fuchses Sprüngen gehört hatte, in den Keller. Der Fuchs, wie er ihn sah, war mit einem Satz zum Loch draußen: der Wolf wollte nach[8], aber er hatte sich so dick gefressen, daß er nicht mehr durch[9] konnte, sondern stecken blieb. Da kam der Bauer mit einem Knüppel[10] und schlug ihn todt. Der Fuchs aber sprang in den Wald und war froh daß er den alten Nimmersatt los war.

1. Schlachten, *tuer;* le complém. est sous-entendu.

2. Les mots compos. avec wegen changent par euph. le r en t.

3. *Aises.*

4. *Se mettre après quelque chose.*

5. Idiotisme; *il se passera du temps.*

6. Es sich schmecken lassen, *manger de bon appétit.*

7. Listige, employé substantiv., devrait avoir la majuscule.

8. Le complément indir. est sous-entendu; litt: *il voulut après*, c.-à-d. le suivre.

9. Même tournure que wollte nach.

10. *Gourdin.*

---

3. Der undankbare Sohn[1].

LE FILS INGRAT.

Es saß[2] einmal ein Mann mit seiner Frau vor der Hausthür, und sie hatten ein gebraten[3] Huhn vor sich stehen und wollten das zusammen verzehren. Da sah der Mann wie sein alter Vater daher kam, geschwind nahm er das Huhn und versteckte es, weil er ihm nichts davon gönnte[4]. Der Alte kam, that einen Trunk[5] und gieng fort. Nun wollte der Sohn das gebratene Huhn wieder auf den Tisch tragen, aber als er darnach griff, war es eine große Kröte[6] geworden, die[7] sprang ihm ins Angesicht und saß da, und gieng nicht wieder weg; und wenn sie Jemand wegthun wollte, sah sie ihn giftig an, als wollte sie ihm ins Angesicht springen, so daß keiner sie anzurühren getraute. Und die Kröte mußte der undankbare Sohn alle Tage füttern, sonst fraß sie ihm aus[8] seinem Angesicht; und also ging er ohne Ruhe in der Welt hin und her.

---

4. Die Rübe.

LE NAVET.

Es waren einmal zwei Brüder, die dienten[9] beide als Soldaten, und war[10] der eine reich, der andere arm. Da wollte

1. Le même sujet a été traité par Andersen.
2. Le v. saß a deux sujets : es et Mann.
3. Gebraten pour gebratenes.
4. Propt. : *souhaiter : il ne lui en voulait rien donner.*
5. *But un coup.*
6. *Crapaud.*
7. *Lequel.*
8. *De*, c'est-à-dire *une partie de.*
9. *Servir comme.*
10. Il faudrait : der eine war.

der arme sich aus seiner Noth helfen[1], zog den Soldatenrock[2] aus und ward ein Bauer. Also grub und hackte er sein Stückchen Acker und säte[3] Rübsamen. Der Same gieng auf, und es wuchs da eine Rübe, die ward groß und stark und zusehends[4] dicker und wollte gar nicht aufhören zu wachsen, so daß sie eine Fürstin aller Rüben heißen konnte, denn nimmer war so eine gesehen[5], und wird auch nimmer wieder gesehen werden. Zuletzt war sie so groß, daß sie allein einen ganzen Wagen anfüllte, und zwei Ochsen daran ziehen mußten, und der Bauer wußte nicht was er damit anfangen sollte und ob's sein Glück oder sein Unglück wäre. Endlich dachte er: „Verkaufst du sie, was wirst du großes dafür bekommen[6], und willst du sie selber essen, so thun die kleinen Rüben denselben Dienst: am besten ist, du bringst sie dem König und machst ihm eine Verehrung[7] damit." Also lud er sie auf den Wagen, spannte zwei Ochsen vor, brachte sie an den Hof und schenkte sie dem König. „Was ist das für ein seltsam Ding?" sagte der König, „mir ist viel Wunderliches[8] vor die Augen gekommen, aber so ein Ungethüm noch nicht; aus was für Samen mag die gewachsen sein? oder dir geräths[9] allein und du bist ein Glückskind[10]." „Ach nein," sagte der Bauer, „ein Glückskind bin ich nicht, ich bin ein armer Soldat, der, weil er sich nicht mehr nähren konnte, den Soldatenrock an den Nagel hing[11] und das Land baute. Ich habe noch einen Bruder, der ist reich, und Euch, Herr König, auch wohl be-

1. *Se tirer d'embarras.*

2. *Pars pro toto; la tunique pour l'uniforme.*

3. Säte pour säete; Gr. simplifie l'orthographe.

4. *A vue d'œil.*

5. So eine, litt.: *un ainsi; on n'en vit jamais de semblable.*

6. Etwas dafür bekommen, *en retirer qqe chose.*

7. *Cadeau* (langage popul.).

8. *Singulier.*

9. Le v. gerathen est impers.; *je réussis*, es geräth mir.

10. *Enfant de bonheur.*

11. Den Soldatenrock an den Nagel hängen, *quitter l'uniforme.*

kannt, ich aber, weil ich nichts habe, bin von aller Welt vergessen." Da empfand der König Mitleid mit ihm und sprach: „Deiner Armuth sollst du überhoben[1] und so von mir beschenkt werden, daß du wohl deinem reichen Bruder gleich kommst." Da schenkte er ihm eine Menge Gold, Aecker, Wiesen und Heerden, und machte ihn steinreich[2], so daß des andern Bruders Reichthum gar nicht konnte damit verglichen werden. Als dieser hörte, was sein Bruder mit einer einzigen Rübe erworben hatte, beneidete er ihn und sann[3] hin und her wie er sich auch ein solches Glück zuwenden[4] könnte. Er wollts aber noch viel gescheidter anfangen, nahm Gold und Pferde und brachte sie dem König und meinte nicht anders, der würde ihm ein viel größeres Gegengeschenk[5] machen, denn hätte sein Bruder so viel für eine Rübe bekommen, was würde es[6] ihm für so schöne Dinge nicht alles[7] tragen. Der König nahm das Geschenk und sagte, er wüßte ihm nichts wieder zu geben, das seltener und besser wäre als die große Rübe. Also mußte der Reiche seines Bruders Rübe auf einen Wagen legen und nach Haus fahren lassen.

---

5. Das Hirtenbüblein.

LE JEUNE PÂTRE.

Es war einmal ein Hirtenbübchen, das war wegen seiner weisen Antworten, die es auf alle Fragen gab, weit[8] und

1. Eine Sache überhoben werden, *être délivré de.*
2. *Immensément riche.*
3. *Réfléchir.*
4. Sich etwas zuwenden, *s'attirer qqe chose.*
5. *Don en retour.*
6. Le pron. es n'a pas dans la phrase de subst. auquel il se rapporte; il s'agit des cadeaux faits par le second frère.
7. Idiotisme; intraduisible.
8. Weit und breit, idiot. *partout.*

breit berühmt. Der König des Landes hörte auch davon[1], glaubte es nicht und ließ das Bübchen kommen. Da sprach er zu ihm: „Kannst du mir auf drei Fragen, die ich dir vorlegen[2] will, Antwort geben, so will ich dich ansehen wie mein eigen Kind, und du sollst bei mir in meinem königlichen Schloß wohnen." Sprach das Büblein[3]: „Wie lauten[4] die drei Fragen?" Der König sagte: „Die erste lautet, wie viel Tropfen Wasser sind in dem Weltmeer[5]?" Das Hirtenbüblein antwortete: „Herr König, laßt alle Flüsse auf der Erde verstopfen, damit kein Tröpflein mehr daraus ins Meer lauft[6], das ich nicht erst[7] gezählt habe, so will ich euch sagen, wie viel Tropfen im Meere sind." Sprach der König: „Die andere Frage lautet, wie viel Sterne stehen am Himmel?" Das Hirtenbübchen sagte: „Gebt mir einen großen Bogen Papier," und dann machte es mit der Feder so viel feine Punkte darauf, daß sie kaum zu sehen und fast gar nicht zu zählen waren und einem die Augen vergiengen[8], wenn man darauf blickte. Darauf sprach es: „So viel Sterne stehen am Himmel, als hier Punkte auf dem Papier, zählt sie nur." Aber niemand war dazu im Stand[9]. Sprach der König: „Die dritte Frage lautet wie viel Secunden hat die Ewigkeit?" Da sagte das Hirtenbüblein: „In Hinterpommern[10] liegt der Demantberg, der hat eine Stunde in die Höhe[11], eine Stunde in die Breite und

1. Davon se rapporte au pâtre; le v. à sous-entend. est reden.
2. *Proposer.*
3. Inversion.
4. *Quelles sont?*
5. *Océan.*
6. Il faudrait läuft.
7. *D'abord,* pour zuerst.
8. Die Augen vergehen einem, *les yeux se troublent à qqn* (litt.).
9. Im Stande sein zu..., *être en état de....*
10. La province de Poméranie (Prusse) est divisée en Vorpommern et Hinterpommern; cette dernière est sous-divisée à son tour en Vor-Hinterpommern et Hinter-Hinterpommern.
11. On attendrait plutôt le datif, c'est-à-dire in der Höhe, etc.

eine Stunde in die Tiefe; dahin kommt alle hundert Jahre ein Vögelein und wetzt[1] sein Schnäbelein daran, und wenn der ganze Berg abgewetzt ist, dann ist die erste Secunde von der Ewigkeit vorbei."

Sprach der König: „Du hast die drei Fragen aufgelöst wie ein Weiser und sollst fortan bei mir in meinem königlichen Schlosse wohnen, und ich will dich ansehen wie mein eigenes Kind."

6. Die Sternthaler[2].

LES ÉTOILES CHANGÉES EN ÉCUS.

Es war einmal ein kleines Mädchen, dem war Vater und Mutter gestorben, und es war so arm, daß es kein Kämmerchen mehr hatte darin zu wohnen und kein Bettchen mehr darin zu schlafen und endlich gar nichts mehr[3] als die Kleider auf dem Leib[4] und ein Stückchen Brot in der Hand, das ihm ein mitleidiges Herz[5] geschenkt hatte. Es war aber gut und fromm. Und weil es so von aller Welt verlassen war, gieng es in[6] Vertrauen auf den lieben Gott hinaus ins Feld. Da begegnete ihm ein armer Mann, der sprach: „Ach, gib mir etwas zu essen, ich bin so hungerig[7]." Es reichte ihm das ganze Stückchen Brot und sagte: „Gott segne dirs[8]" und ging weiter. Da kam ein Kind das[9] jammerte und sprach: „Es

1. *Aiguiser.*
2. Sternthaler, n'est pas une pièce ayant cours; le mot Stern indique uniquement la provenance de ces écus.
3. Plus rien du tout.
4. Leib, empl. dans le sens génér. de *corps.*
5. *Ame compatissante.*
6. Plutôt im Vertrauen.
7. S'écrit plutôt hungrig.
8. *Que Dieu te le bénisse*; formule popul. très-usitée en Allemagne.
9. Das, pronom relatif pour welches.

friert mich so an meinem Kopfe[1], schenk mir etwas, womit ich ihn bedecken kann." Da that es seine Mütze[2] ab und gab sie ihm. Und als es noch eine Weile gegangen war, kam wieder ein Kind und hatte kein Leibchen an und fror: da gab es ihm seins[3]: und noch weiter, da bat eins um ein Röcklein, das gab es auch von sich hin[4]. Endlich gelangte es in einen Wald, und es war schon dunkel geworden, da kam noch eins und bat um ein Hemdlein, und das fromme Mädchen dachte: „Es ist dunkle Nacht, da sieht dich niemand, du kannst wohl dein Hemd weggeben," und zog das Hemd ab[5] und gab es auch noch hin. Und wie es so stand und gar nichts mehr hatte, fielen auf einmal die Sterne vom Himmel, und waren lauter[6] harte blanke Thaler[7]: und ob es gleich sein Hemdlein weg gegeben, so hatte es ein neues an und das war vom allerfeinsten Linnen[8]. Da sammelte es sich die Thaler hinein und war reich für sein Lebtag.

---

7. Der alte Sultan.

LE VIEUX SULTAN.

Es hatte ein Bauer einen treuen Hund, der Sultan hieß, der war alt geworden und hatte alle Zähne verloren, so daß er nichts mehr fest[9] packen konnte. Zu einer Zeit[10] stand der

1. Idiotisme; *il me gèle à la tête; j'ai froid à la tête.*
2. *Bonnet*, non pas casquette.
3. Pron. possessif pour das seinige, express. popul.
4. Litt. : *de dessus soi.*
5. Abziehen, s'emploie plutôt d'une coiffure qu'on enlève; pour une chemise, on dit ausziehen.
6. *Rien que....*
7. Blanke Thaler, *écus sonnants.*
8. *Toile*, pour Leinen.
9. *Solidement.*
10. Litt. : *en un temps*, c.-à-d. un jour.

Bauer mit seiner Frau vor der Hausthüre und sprach: „Den alten Sultan schieß ich morgen todt, der ist zu nichts mehr nütze[1]." Die Frau, die Mitleid mit dem treuen Thiere hatte, antwortete: „Da er uns so lange Jahre gedient hat und ehrlich bei uns gehalten[2], so könnten wir ihm wohl das Gnadenbrot[3] geben." „Ei was," sagte der Mann, „du bist nicht recht gescheidt; er hat keinen Zahn mehr im Maul, und kein Dieb fürchtet sich vor ihm, er kann jetzt abgehen[4]. Hat er uns gedient, so hat er sein gutes Fressen dafür gekriegt."

Der arme Hund, der nicht weit davon in der Sonne ausgestreckt lag, hatte alles mit angehört und war traurig daß morgen sein letzter Tag sein sollte. Er hatte einen guten Freund, das war der Wolf, zu dem schlich er Abends hinaus[5] in den Wald und klagte über das Schicksal, das ihm bevorstände[6]. „Höre, Gevatter[7]," sagte der Wolf, „sei gutes Muthes[8], ich will dir aus deiner Noth helfen. Ich habe etwas ausgedacht[9]. Morgen in aller Frühe geht dein Herr mit seiner Frau ins Heu[10], und sie nehmen ihr kleines Kind mit weil niemand im Hause zurückbleibt. Sie pflegen[11] das Kind während der Arbeit hinter die Hecke in den Schatten zu legen: lege dich daneben, gleich als wolltest du es bewachen. Ich will dann aus dem Walde herauskommen und das Kind rauben: du mußt mir eifrig nachspringen[12], als wolltest du mir es wieder abjagen[13]. Ich lasse es fallen, und du bringst es zu den Eltern wieder zurück, die glauben dann, du hättest es gerettet und sind viel zu dankbar, als daß sie dir ein Leid an-

1. Nütze sein, *valoir qqe chose.*
2. *S'en tenir à.*
3. *Donner les invalides.*
4. *Partir, s'en aller.*
5. Hinausschleichen, *s'esquiver dehors.*
6. *Attendre.*
7. *Compère.*
8. Il faudrait guten Muthes.
9. *Imaginer.*
10. In's Heu gehen, *aller aux foins*, c'est-à-dire *aller faire les foins.*
11. *Avoir l'habitude.*
12. *Sauter après.*
13. *Faire lâcher prise.*

thun sollten: im Gegentheil, du kommst in völlige Gnade[1] und sie werden es dir an nichts mehr fehlen lassen[2]."

Der Anschlag[3] gefiel dem Hund, und wie er ausgedacht war, so ward er auch ausgeführt[4]. Der Vater schrie, als er den Wolf mit seinem Kinde durchs Feld laufen sah, als es aber der alte Sultan zurückbrachte, da war er froh, streichelte ihn und sagte: „Dir soll kein Härchen gekrümmt werden, du sollst das Gnadenbrot essen, so lange du lebst." Zu seiner Frau aber sprach er: „Geh gleich heim und koche dem alten Sultan einen Weckbrei[5], den braucht er nicht zu beißen, und bring das Kopfkissen aus meinem Bette, das schenk ich ihm zu seinem Lager." Von nun an hatte es der alte Sultan so gut, als er sichs nur wünschen konnte. Bald nachher besuchte ihn der Wolf und freute sich daß alles so wohl gelungen war. „Aber Gevatter," sagte er, „du wirst doch ein Auge zudrücken[6], wenn ich bei Gelegenheit deinem Herrn ein fettes Schaf weghole. Es wird einem heutzutage[7] schwer sich durchzuschlagen[8]." „Darauf rechne nicht," antwortete der Hund, „meinem Herrn bleibe ich treu, das darf ich nicht zugeben." Der Wolf meinte, das wäre nicht im Ernste gesprochen, und kam in der Nacht herangeschlichen und wollte sich das Schaf holen. Aber der Bauer, dem der treue Sultan das Vorhaben des Wolfes verrathen hatte, paßte ihm auf und kämmte[9] ihm mit dem Dreschflegel[10] garstig die Haare. Der Wolf mußte ausreißen, schrie aber dem Hund zu: „Wart, schlechter Geselle, dafür sollst du büßen[11]."

Am andern Morgen schickte der Wolf das Schwein, und

1. *Rentrer en grâce.*
2. *Laisser manquer de....*
3. *Proposition.*
4. *Exécuter.*
5. *Bouillie au gâteau.*
6. *Fermer un œil,* c.-à-d. laisser faire.
7. *Aujourd'hui.*
8. *Se tirer d'affaire.*
9. *Peigner,* c.-à-d. étriller.
10. *Fléau,* instrument qui sert à battre le grain.
11. Für Etwas büßen, *payer quelque chose.*

ließ den Hund hinaus in den Wald fordern[1], da wollten sie ihre Sache ausmachen[2]. Der alte Sultan konnte keinen Beistand finden als eine Katze, die nur drei Beine hatte, und als sie zusammen hinaus giengen, humpelte die arme Katze daher[3] und streckte zugleich vor Schmerz den Schwanz in die Höhe. Der Wolf und sein Beistand[4] waren schon an Ort und Stelle; als sie aber ihren Gegner daher kommen sahen, meinten sie er führte einen Säbel mit sich, weil sie den aufgerichteten[5] Schwanz der Katze dafür ansahen. Und wenn das arme Thier so auf drei Beinen hüpfte, dachten sie nicht anders, als es höbe jedesmal einen Stein auf, und wollte damit auf sie werfen. Da ward ihnen beiden angst: das wilde Schwein verkroch[6] sich ins Laub, und der Wolf sprang auf einen Baum. Der Hund und die Katze, als sie heran kamen, wunderten sich daß sich niemand sehen ließ. Das wilde Schwein aber hatte sich im Laub nicht ganz verstecken können, sondern die Ohren ragten noch heraus. Während die Katze sich bedächtig[7] umschaute, zwinste[8] das Schwein mit den Ohren: die Katze welche meinte es regte sich da eine Maus, sprang darauf zu und biß herzhaft[9] darein. Da erhob sich das Schwein mit großem Geschrei, lief fort und rief: „Dort auf dem Baum, da sitzt der Schuldige.“ Der Hund und die Katze schauten hinauf und erblickten den Wolf, der schämte sich daß er sich so furchtsam gezeigt hatte und nahm von dem Hund den Frieden an[10].

1. *Appeler, provoquer.*
2. *Vider*; s'emploie des affaires d'honneur.
3. Daherhumpeln, *arriver clopin-clopant.*
4. Litt. : *aide, second.*
5. *Dressé en l'air.*
6. Sich verkriechen, *se cacher.*
7. *Avec précaution*; de denken.
8. *Remuer*; mot peu usité.
9. *Avec force.*
10. Den Frieden annehmen, *accepter la paix.*

8. Der Wolf und die sieben jungen Geislein.

LE LOUP ET LES SEPT CHEVREAUX.

Es war einmal eine alte Geis[1], die hatte sieben junge Geislein, und hatte sie lieb, wie eine Mutter ihre Kinder lieb hat. Eines Tages wollte sie in den Wald gehen und Futter holen, da rief sie alle sieben herbei und sprach: „Liebe Kinder, ich will hinaus[2] in den Wald, seid auf eurer Hut vor dem Wolf, wenn er herein kommt, so frißt er euch alle mit Haut und Haar[3]. Der Bösewicht[4] verstellt sich oft, aber an seiner rauhen Stimme und an seinen schwarzen Füßen werdet ihr ihn gleich erkennen." Die Geislein sagten: „Liebe Mutter, wir wollen uns schon in Acht nehmen[5]. Ihr könnt ohne Sorge fortgehen." Da meckerte[6] die Alte und machte sich getrost[7] auf den Weg.

Es dauerte nicht lange, so klopfte jemand an die Hausthür und rief: „Macht auf, ihr lieben Kinder, eure Mutter ist da und hat jedem von Euch etwas mitgebracht." Aber die Geiserchen[8] hörten an der rauhen Stimme daß es der Wolf war; „wir machen nicht auf," sagten sie, „du bist unsere Mutter nicht, die hat eine feine und liebliche Stimme, aber deine Stimme ist rauh; du bist der Wolf." Da gieng der Wolf

1. Dans le langage popul. on dit plutôt Geis que Ziege qui, à tout prendre, n'est que le même mot lu à rebours. Le mot Geis est un des rares mots qui se retrouvent dans les langues sémit.

2. Le v. manque

3. Haut u. Haar expriment l'idée de la totalité; *entièrement*.

4. *Scélérat*.

5. Sich in Acht nehmen, litt. : *se prendre en garde*.

6. *Chevroter*.

7. *Sans crainte*.

8. Dimin. de Geis.

fort zu einem Krämer[1], und kaufte sich ein großes Stück Kreide: die aß er und machte damit seine Stimme fein[2]. Dann kam er zurück, klopfte an die Hausthür und rief: „Macht auf, ihr lieben Kinder, eure Mutter ist da und hat jedem von Euch etwas mitgebracht." Aber der Wolf hatte seine schwarze Pfote in das Fenster gelegt, das sahen die Kinder und riefen: „Wir machen nicht auf, unsere Mutter hat keinen schwarzen Fuß, wie du: du bist der Wolf." Da lief der Wolf zu einem Bäcker und sprach: „Ich habe mich an den Fuß gestoßen[3], streich mir Teig darüber." Und als ihm der Bäcker die Pfote bestrichen[4] hatte, so lief er zum Müller und sprach: „Streu mir weißes Mehl auf meine Pfote." Der Müller dachte „der Wolf will einen betrügen," und weigerte sich, aber der Wolf sprach: „wenn du es nicht thust, so fresse ich dich." Da fürchtete sich der Müller und machte ihm die Pfote weiß. Ja, so sind die Menschen.

Nun gieng der Bösewicht zum drittenmal zu der Hausthüre, klopfte an und sprach: „Macht mir auf, Kinder, euer liebes Mütterchen ist heim gekommen und hat jedem von Euch etwas aus dem Walde mitgebracht." Die Geiserchen riefen: „Zeig uns erst deine Pfote, damit wir wissen, daß du unser liebes Mütterchen bist." Da legte er die Pfote ins Fenster, und als sie sahen, daß sie weiß war, so glaubten sie, es wäre alles wahr, was er sagte, und machten die Thüre auf. Wer aber hereinkam, das war der Wolf. Sie erschraken und wollten sich verstecken. Das eine sprang unter den Tisch, das zweite ins Bett, das dritte in den Ofen, das vierte in die Küche, das fünfte in den Schrank[5], das sechste unter die Waschschüssel[6], das siebente in den Kasten der Wanduhr.

1. *Marchand*; litt.: *épicier*.
2. Fein machen, *adoucir*, *rendre doux*.
3. *Heurté*.
4. *Enduit*; de bestreichen.
5. *Armoire*.
6. Litt.: *écuelle à laver*, *lavabo*.

Aber der Wolf fand sie alle und machte nicht langes Federlesen[1]: eins nach dem andern schluckte[2] er in seinen Rachen; nur das jüngste in dem Uhrkasten, das fand er nicht. Als der Wolf seine Lust gebüßt[3] hatte, trollte er sich fort, legte sich draußen auf der grünen Wiese unter einen Baum, und fing an zu schlafen.

Nicht lange danach kam die alte Geis aus dem Walde wieder heim. Ach, was mußte sie da erblicken! Die Hausthüre stand sperreweit[4] auf: Tisch, Stühle und Bänke waren umgeworfen, die Waschschüssel lag in Scherben[5], Decke und Kissen waren aus dem Bett gezogen. Sie suchte ihre Kinder, aber nirgends waren sie zu finden. Sie rief sie nacheinander bei Namen, aber niemand antwortete. Endlich als sie an das jüngste kam, da rief eine feine Stimme: „Liebe Mutter, ich stecke[6] im Uhrkasten." Sie holte es heraus, und es erzählte ihr daß der Wolf gekommen wäre und die andern alle gefressen hätte. Da könnt ihr denken, wie sie über ihre armen Kinder geweint hat.

Endlich ging sie in ihrem Jammer hinaus, und das jüngste Geislein lief mit. Als sie auf die Wiese kam, so lag da der Wolf an dem Baum und schnarchte[7] daß die Aeste zitterten. Sie betrachtete ihn von allen Seiten und sah daß in seinem angefüllten Bauch sich etwas regte und zappelte[8]. „Ach Gott," dachte sie, „sollten meine armen Kinder, die er zum Abendbrot hinunter gewürgt hat[9], noch am Leben sein?" Da mußte das Geislein nach Haus laufen und Scheere, Nadel und Zwirn holen. Dann schnitt sie dem Ungethüm den Wanst[10] auf, und kaum hatte sie einen Schnitt gethan,

1. Nicht langes Federlesen machen, *faire court procès.*
2. *Avaler.*
3. Idiotis.; *assouvir ses désirs.*
4. *Grande ouverte.*
5. *Morceau.*
6. *Je suis.*
7. *Ronfler.*
8. *Remuer, s'agiter.*
9. *Avaler avec peine.*
10. Mot populaire pour Leib, *ventre.*

so streckte schon ein Geislein den Kopf heraus, und als sie weiter schnitt, so sprangen nach einander alle sechse heraus, und waren noch alle am Leben und hatten nicht einmal Schaden gelitten[1], denn das Ungethier hatte sie in der Gier ganz hinunter geschluckt. Das war eine Freude! Da herzten sie ihre liebe Mutter, und hüpften wie ein Schneider, der Hochzeit hält. Die Alte aber sagte : „Jetzt geht und sucht Wackersteine[2], damit wollen wir dem gottlosen Thier den Bauch füllen, so lange es noch im Schlafe liegt." Da schleppten die sieben Geiserchen in aller Eile Steine herbei und steckten sie ihm in den Bauch, so viel sie hinein bringen konnten. Da nähte ihn die Alte in aller Geschwindigkeit wieder zu, daß er nichts merkte und sich nicht einmal regte[3].

Als der Wolf endlich ausgeschlafen hatte, machte er sich auf die Beine, und weil ihm die Steine im Magen so großen Durst erregten, so wollte er zu einem Brunnen gehen und trinken. Als er aber anfing zu gehen und sich hin und her zu bewegen, so stießen die Steine in seinem Bauch aneinander und rappelten[4]. Da rief er :

„Was rumpelt und pumpelt[5]
In meinem Bauch herum?
Ich meinte es wären sechs Geislein,
So sinds lauter Wackerstein."

Und als er an den Brunnen kam und sich über das Wasser bückte und trinken wollte, da zogen ihn die schweren Steine hinein, und er mußte jämmerlich ersaufen. Als die sieben Geislein das sahen, da kamen sie herbeigelaufen, riefen laut

1. Schaden leiden, *souffrir du mal.*

2. *Pavé*; on dit ordinairement: Wackelstein.

3. Sich regen, *bouger.*

4. *S'entrechoquer.*

5. Les deux v. doivent reproduire le bruit des pavés dans le ventre du loup; *faire du bruit.*

„Der Wolf ist todt! der Wolf ist todt!" und tanzten mit ihrer Mutter vor Freude um den Brunnen herum.

---

9. Die weiße Schlange.

LE SERPENT BLANC.

Es ist nun schon lange her[1], da lebte ein König, dessen Weisheit im ganzen Lande berühmt war. Nichts blieb ihm unbekannt, und es war als ob ihm Nachricht[2] von den verborgensten Dingen durch[3] die Luft zugetragen würde. Er hatte aber eine seltsame Sitte. Jeden Mittag, wenn von der Tafel alles abgetragen[4] und niemand mehr zugegen war, mußte ein vertrauter Diener[5] noch eine Schüssel bringen. Sie war aber zugedeckt, und der Diener wußte selbst nicht was darin lag, und kein Mensch wußte es, denn der König deckte sie nicht eher auf und aß nicht davon, bis er ganz allein war. Das hatte schon lange Zeit gedauert, da überkam[6] eines Tages den Diener, der die Schüssel wieder wegtrug, die Neugierde, daß er nicht widerstehen konnte, sondern die Schüssel in seine Kammer brachte. Als er die Thür sorgfältig verschlossen hatte, hob er den Deckel auf und da sah er daß eine weiße Schlange darin lag. Bei ihrem Anblick konnte er die Lust nicht zurückhalten, sie zu kosten[7]; er schnitt ein Stückchen davon ab und steckte es in den Mund. Kaum aber hatte es seine Zunge berührt, so hörte er vor seinem Fenster ein seltsames Gewisper[8] von feinen Stim-

1. *Il y a longtemps de cela.*
2. *Connaissance.*
3. *A travers.*
4. Abtragen, litt. : *enlever de la table, desservir.*
5. *Valet de confiance.*
6. Die Neugierde überkommt mich pour die Neugierde kommt über mich ; *la curiosité le prit.*
7. *Goûter*, pour davon zu kosten.
8. *Chuchotement.*

men. Er ging und horchte, da merkte er daß es die Sperlinge waren, die mit einander sprachen und sich allerlei erzählten, was sie im Felde und Walde gesehen hatten. Der Genuß [1] der Schlange hatte ihm die Fähigkeit [2] verliehen die Sprache der Thiere zu verstehen.

Nun trug es sich zu, daß gerade an diesem Tage der Königin ihr schönster Ring fort kam [3] und auf den vertrauten Diener, der überall Zugang [4] hatte, der Verdacht fiel er habe ihn gestohlen. Der König ließ ihn vor sich kommen und drohte ihm unter heftigen Scheltworten [5] wenn er bis morgen den Thäter nicht zu nennen wüßte, so sollte er dafür angesehen [6] und gerichtet werden. Es half nichts daß er seine Unschuld betheuerte [7], er ward mit keinem bessern Bescheid [8] entlassen. In seiner Unruhe und Angst gieng er hinab auf den Hof und bedachte wie er sich aus seiner Noth helfen könne. Da saßen die Enten an einem fließenden Wasser friedlich neben einander und ruhten, sie putzten sich mit ihren Schnäbeln glatt [9] und hielten ein vertrauliches [10] Gespräch. Der Diener blieb stehen und hörte ihnen zu. Sie erzählten sich wo sie heute Morgen all herumgewackelt [11] wären und was für gutes Futter sie gefunden hätten, da sagte eine verdrießlich [12]: „Mir liegt etwas schwer im Magen [13], ich habe einen Ring, der unter der Königin Fenster lag, in der Hast [14] mit hinunter geschluckt.“ Da packte sie der Diener

1. Litt. : *jouissance.*
2. *Aptitude, qualité.*
3. Fort kommen, *disparaître.*
4. *Avoir accès.*
5. Litt. : *parole de gronderie, injure.*
6. Für etwas angesehen werden, *être regardé comme.*
7. *Protester de;* le v. se constr. en allem. avec l'accus.
8. *Réponse.*
9. Sich glatt putzen, *se lisser.*
10. *Confidentiel.*
11. Litt.: *vaciller tout autour, vagabonder.*
12. De Verdruß, *de mauvaise humeur.*
13. Im Magen liegen, *peser sur l'estomac.*
14. *Précipitation.*

gleich beim Kragen[1], trug sie in die Küche und sprach zum Koch: „Schlachte doch diese ab, sie ist wohl genährt.“ „Ja,“ sagte der Koch, und wog[2] sie in der Hand, „die hat keine Mühe gescheut sich zu mästen und schon lange darauf gewartet gebraten zu werden.“ Er schnitt ihr den Hals ab, und als sie ausgenommen[3] ward, fand sich der Ring der Königin in ihrem Magen. Der Diener konnte nun leicht vor dem Könige seine Unschuld beweisen, und da dieser sein Unrecht wieder gut machen wollte, erlaubte er ihm, sich eine Gnade auszubitten[4] und versprach ihm die größte Ehrenstelle[5], die er sich an seinem Hofe wünschte.

Der Diener schlug alles aus[6] und bat nur um ein Pferd und Reisegeld, denn er hatte Lust die Welt zu sehen und eine Weile[7] darin herum zu ziehen. Als seine Bitte erfüllt war, machte er sich auf den Weg und kam eines Tags an einem Teich vorbei, wo er drei Fische bemerkte, die sich im Rohr[8] gefangen hatten und nach Wasser schnappten[9]. Obgleich man sagt, die Fische wären stumm, so vernahm er doch ihre Klage daß sie so elend umkommen[10] müßten. Weil er ein mitleidiges Herz hatte, so stieg er vom Pferde ab und setzte die drei Gefangenen wieder ins Wasser. Sie zappelten[11] vor Freude, streckten die Köpfe heraus und riefen ihm zu: „Wir wollen dirs gedenken[12] und dirs[13] vergelten[14] daß du uns errettet hast.“ Er ritt weiter, und nach einem Weilchen kam es ihm[15] vor als hörte er zu seinen Füßen in dem Sand

1. *Cou.*
2. De wägen, *peser.*
3. Ausnehmen *vider, dépecer.*
4. Eine Gnade ausbitten, *demander une faveur.*
5. *Charge d'honneur.*
6. Ausschlagen, *refuser.*
7. *Un certain temps.*
8. On dit plutôt Schilf, *roseau.*
9. Litt.: *happer après....*
10. *Périr.*
11. *Frétiller.*
12. Einem etwas gedenken, *s'en souvenir.*
13. Il faudrait avant le s, dans les 2 mots dirs, une apostrophe.
14. *Rendre.*
15. Es kommt mir vor, litt.: *il me vient devant; il me semble.*

eine Stimme. Er horchte und vernahm[1] wie ein Ameisenkönig klagte: „Wenn uns nur die Menschen mit den ungeschickten Thieren vom Leib blieben[2]! da tritt mir das dumme Pferd mit seinen schweren Hufen meine Leute ohne Barmherzigkeit nieder[3]!" Er lenkte auf einen Seitenweg ein und der Ameisenkönig rief ihm zu: „Wir wollen dirs gedenken und dirs vergelten." Der Weg führte ihn in einen Wald und da sah er einen Rabenvater[4] und eine Rabenmutter, die standen bei ihrem Nest und warfen ihre Jungen heraus. „Fort mit euch, ihr Galgenschwengel[5]," riefen sie, „wir können euch nicht mehr satt machen, ihr seid groß genug, und könnt euch selbst ernähren." Die armen Jungen lagen auf der Erde, flatterten[6] und schlugen mit ihren Fittichen[7] und schrien: „Wir hilflosen Kinder, wir sollen uns selbst ernähren und können noch nicht fliegen! was bleibt uns übrig als hier Hungers zu sterben!" Da stieg der gute Jüngling ab, tödtete das Pferd mit seinem Degen und überließ es den jungen Raben zum Futter. Die kamen herbeigehüpft, sättigten sich und riefen: „Wir wollen dirs gedenken und dirs vergelten."

Er mußte jetzt seine eigenen Beine[8] gebrauchen, und als er lange Wege[9] gegangen war, kam er in eine große Stadt. Da war großer Lärm und Gedränge in den Straßen, und kam einer zu Pferde und machte bekannt, „die Königstochter suche einen Gemahl, wer sich aber um sie bewerben wolle, der müsse eine schwere Aufgabe[10] vollbringen[11], und könne

1. Imparf. de vernehmen.
2. *Se tenir à distance.*
3. Niedertreten, *écraser.*
4. *Père dénaturé;* les corbeaux jettent leurs petits hors du nid.
5. *Pendard.*
6. *Voler; voleter*
7. Pour Flügel; désigne ici les petites ailes.
8. *Jambe;* employé ici pour pieds.
9. Lange Wege gehen, *faire beaucoup de chemin.*
10. *Tâche.*
11. *Accomplir.*

er es nicht glücklich ausführen[1], so habe er sein Leben verwirkt[2]." Viele hatten es schon versucht, aber vergeblich ihr Leben daran gesetzt. Der Jüngling, als er die Königstochter sah, ward er von ihrer großen Schönheit so verblendet, daß er alle Gefahr vergaß, vor den König trat und sich als Freier meldete.

Alsbald ward er hinaus ans Meer geführt und vor seinen Augen ein goldener Ring hinein geworfen. Dann hieß[3] ihn der König diesen Ring aus dem Meeresgrund wieder hervorzuholen[4], und fügte hinzu: „Wenn du ohne ihn wieder in die Höhe kommst, so wirst du immer aufs neue hinab gestürzt, bis du in den Wellen umkommst." Alle bedauerten den schönen Jüngling und ließen ihn dann einsam am Meere zurück. Er stand am Ufer und überlegte[5] was er wohl thun sollte, da sah er auf einmal drei Fische daher schwimmen, und es waren keine andern, als jene[6], welchen er das Leben gerettet hatte. Der mittelste[7] hielt eine Muschel[8] im Munde, die er an den Strand zu den Füßen des Jünglings hinlegte, und als dieser sie aufhob und öffnete, so lag der Goldring darin. Voll Freude brachte er ihn dem Könige und erwartete daß er ihm den verheißenen Lohn gewähren würde. Die stolze Königstochter aber, als sie vernahm, daß er ihr nicht ebenbürtig[9] war, verschmähte ihn und verlangte er sollte zuvor eine zweite Aufgabe lösen. Sie gieng hinab in den Garten und streute selbst zehn Säcke voll Hirsen[10] ins Gras. „Die muß er morgen, eh die Sonne hervor kommt, auf gelesen[11] haben," sprach sie, „und darf kein Körnchen feh

1. Litt.: *mener dehors*, c. à d. à bonne fin.
2. *Encourir la mort.*
3. Imparfait de heißen.
4. Le zu est superflu.
5. *Réfléchir*
6. *Ceux auxquels.*
7. *Celui du milieu.*
8. *Coquille.*
9. *De même condition.*
10. *Millet.*
11. *Ramasser.*

len." Der Jüngling setzte sich in den Garten und dachte[1] nach wie es möglich wäre, die Aufgabe zu lösen, aber er konnte nichts ersinnen, saß da ganz traurig und erwartete bei Anbruch des Morgens zum Tode geführt zu werden. Als aber die ersten Sonnenstrahlen in den Garten fielen, so sah er die zehn Säcke alle wohl gefüllt neben einander stehen, und kein Körnchen fehlte darin. Der Ameisenkönig war mit seinen tausend und tausend[2] Ameisen in der Nacht angekommen, und die dankbaren Thiere hatten den Hirsen mit großer Emsigkeit[3] gelesen und in die Säcke gesammelt. Die Königstochter kam selbst in den Garten herab und sah mit Verwunderung daß der Jüngling vollbracht hatte was ihm aufgegeben[4] war. Aber sie konnte ihr stolzes Herz noch nicht bezwingen[5] und sprach: „Hat er auch die beiden Aufgaben gelöst, so soll er doch nicht eher mein Gemahl werden, bis er mir einen Apfel vom Baume des Lebens gebracht hat." Der Jüngling wußte nicht, wo der Baum des Lebens stand, er machte sich auf und wollte immer zu gehen[6], so lange ihn seine Beine trügen, aber er hatte keine Hoffnung ihn zu finden. Als er schon durch drei Königreiche gewandert war und Abends in einen Wald kam, setzte er sich unter einen Baum und wollte schlafen: da hörte er in den Aesten ein Geräusch und ein goldener Apfel fiel in seine Hand. Zugleich flogen drei Raben zu ihm herab, setzten sich auf seine Knie[7] und sagten: „Wir sind die drei jungen Raben, die du vom Hungertod errettet hast; als wir groß geworden waren und hörten daß du den goldenen Apfel suchtest, so sind wir über das Meer geflogen bis ans Ende

1. Imparf. de denken.
2. On dit ordinairt.: tausend und aber tausend, *innombrable*.
3. *Diligence.*
4. *Ce qui lui avait été donné*, c'est-à-dire à résoudre.
5. *Contraindre.*
6. Immer zu gehen, *avancer toujours.*
7. Devrait avoir deux e au pl.

der Welt, wo der Baum des Lebens steht, und haben dir den Apfel geholt. Voll Freude machte sich der Jüngling auf den Heimweg[1] und brachte der schönen Königstochter den goldenen Apfel, der nun keine Ausrede[2] mehr übrig blieb. Sie theilten den Apfel des Lebens und aßen ihn zusammen; da ward ihr Herz mit Liebe zu ihm erfüllt, und sie erreichten in ungestörtem[3] Glück ein hohes Alter.

---

10. Strohhalm, Kohle und Bohne.

BRIN DE PAILLE, BRAISE ET HARICOT.

In einem Dorfe wohnte eine arme alte Frau, die[4] hatte ein Gericht[5] Bohnen zusammen gebracht und wollte sie kochen. Sie machte also auf ihrem Herd[6] ein Feuer zurecht[7], und damit es desto schneller brennen sollte, zündete sie es mit einer Hand voll Stroh an. Als sie die Bohnen in den Topf schüttete, entfiel[8] ihr unbemerkt eine, die auf dem Boden neben einen Strohhalm zu liegen kam; bald danach sprang auch eine glühende Kohle vom Herd zu den beiden herab. Da fieng der Strohhalm an und sprach: „Liebe Freunde, von wannen[9] kommt ihr her?“ Die Kohle antwortete: „Ich bin zu gutem Glück dem Feuer entsprungen[10], und hätte ich das nicht mit Gewalt durchgesetzt[11], so war mir der Tod gewiß: ich wäre zu Asche verbrannt.“ Die Bohne sagte: „Ich bin auch noch mit heiler Haut[12] davon gekommen, aber hätte mich die Alte in den Topf gebracht, ich wäre

1. *Retour.*
2. *Prétexte, excuse.*
3. *Ininterrompu.*
4. Pron. relatif.
5. *Plat.*
6. Prend ordinair. deux e.
7. Zurecht machen, *arranger.*
8. Litt.: *tomber de la main.*
9. *D'où.*
10. *Échapper.*
11. *Venir à bout de....*
12. Litt.: *la peau sauve.*

ohne Barmherzigkeit zu Brei gekocht[1] worden, wie meine Kameraden." „Wäre mir denn ein besser[2] Schicksal zu Theil geworden?" sprach das Stroh, „alle meine Brüder hat die Alte in Feuer und Rauch aufgehen[3] lassen, sechzig hat sie auf einmal gepackt und ums Leben gebracht. Glücklicherweise bin ich ihr zwischen den Fingern durchgeschlüpft[4]." „Was sollen wir aber nun anfangen?" sprach die Kohle. „Ich meine," antwortete die Bohne, „weil wir so glücklich dem Tode entronnen[4] sind, so wollen wir uns als gute Gesellen[5] zusammen halten und, damit uns hier nicht wieder ein neues Unglück ereilt, gemeinschaftlich[6] auswandern und in ein fremdes Land ziehen."

Der Vorschlag gefiel den beiden andern, und sie machten sich miteinander auf den Weg. Bald aber kamen sie an einen kleinen Bach, und da keine Brücke oder Steg[7] da war, so wußten sie nicht wie sie hinüber kommen sollten. Der Strohhalm fand guten Rath[8] und sprach: „Ich will mich quer über[9] legen, so könnt ihr auf mir wie auf einer Brücke hinübergehen." Der Strohhalm streckte sich also von einem Ufer zum andern, und die Kohle, die von hitziger Natur war, trippelte[10] auch ganz keck auf die neugebaute Brücke. Als sie aber in die Mitte gekommen war und unter ihr das Wasser rauschen[11] hörte, ward ihr doch angst: sie blieb stehen und getraute sich nicht weiter. Der Strohhalm aber fing an zu brennen, zerbrach[12] in zwei Stücke und fiel in den Bach: die Kohle rutschte nach, zischte[13] wie sie ins Was-

1. Zu Brei kochen, *réduire en bouillie*.
2. Pour besseres.
3. In Rauch aufgehen lassen, litt.: *faire partir en fumée*.
4. *Échapper; glisser*.
5. *Compaguon*.
6. *Ensemble*.
7. *Planche*.
8. Guten Rath finden, litt. *trouver bon conseil*.
9. *En travers*.
10. *Marcher à petits pas*.
11. *Couler*.
12. *Se casser*.
13. *Siffler*.

ser kam und gab den Geist auf[1]. Die Bohne, die vorsichtigerweise[2] noch auf dem Ufer zurückgeblieben war, mußte über die Geschichte lachen, konnte nicht aufhören und lachte so gewaltig daß sie zerplatzte[3]. Nun war es ebenfalls um sie geschehen[4], wenn nicht zu gutem Glück[5] ein Schneider, der auf der Wanderschaft war, sich an dem Bach ausgeruht hätte. Weil er ein mitleidiges Herz hatte, so holte er Nadel und Zwirn heraus und nähte sie zusammen. Die Bohne bedankte sich bei ihm auf schönste[6], aber da er schwarzen Zwirn gebraucht hatte, so haben seit der Zeit alle Bohnen eine schwarze Naht[7].

---

11. Der alte Großvater und der Enkel.

LE VIEUX GRAND-PÈRE ET LE PETIT-FILS.

Es war einmal ein steinalter[8] Mann, dem[9] waren die Augen trüb geworden, die Ohren taub, und die Kniee zitterten ihm. Wenn er nun bei Tische saß und den Löffel kaum halten konnte, schüttete er Suppe auf das Tischtuch, und es floß ihm auch etwas wieder aus dem Mund. Sein Sohn und dessen Frau ekelten sich[10] davor, und deswegen mußte sich der alte Großvater endlich hinter den Ofen in die Ecke setzen, und sie gaben ihm sein Essen in ein irdenes Schüsselchen und noch dazu nicht einmal satt[11]; da sah er

1. *Rendre l'âme.*
2. *Prudemment.*
3. *Crever, éclater.*
4. Es ist um mich geschehen, *c'en est fait de moi.*
5. *Par bonheur.*
6. *Remercier chaudement.*
7. Litt.: *couture.*
8. Le mot Stein, placé devant un adj., indique un superlatif; très vieux.
9. *Auquel; dativ. commod.*
10. Le v. ekeln se constr. génér. avec le datif de la pers.; le plus souvent il est employé impersonnellement.
11. Empl. ici comme adv. (*satis*), *assez.*

betrübt nach dem Tisch, und die Augen wurden ihm naß[1]. Einmal auch konnten seine zitterigen[2] Hände das Schüsselchen nicht fest halten, es fiel zur Erde und zerbrach. Die junge Frau schalt, er sagte aber nichts und seufzte nur. Da kaufte sie ihm ein hölzernes Schüsselchen für ein paar Heller, daraus mußte er nun essen. Wie sie da so sitzen, so trägt der kleine Enkel von vier Jahren auf der Erde kleine Brettlein zusammen. „Was machst du da?" fragte der Vater. „Ich mache ein Tröglein[3]," antwortete das Kind, „daraus sollen Vater und Mutter essen, wenn ich groß bin." Da sahen sich Mann und Frau eine Weile an, fingen endlich an zu weinen, holten alsofort[4] den alten Großvater an den Tisch und ließen ihn von nun an immer mit[5] essen, sagten auch nichts wenn er ein wenig verschüttete.

---

12. Die Wichtelmänner.

LES GNOMES.

Es war ein Schuster ohne seine Schuld so arm geworden, daß ihm endlich nichts mehr übrig blieb als Leder zu einem einzigen Paar Schuhe. Nun schnitt er am Abend die Schuhe zu, die wollte er den nächsten Morgen in Arbeit nehmen[6]; und weil er ein gutes Gewissen hatte, so legte er sich ruhig zu Bett, befahl[7] sich dem lieben Gott und schlief ein. Morgens, nachdem er sein Gebet verrichtet hatte und sich zur Arbeit niedersetzen wollte, so standen die beiden Schuhe ganz

1. *Ses yeux se mouillaient.*
2. On dit plutôt zitternd.
3. *Auge.*
4. *Immédiatement.*
5. Le compl. indir. manque; à sous-entendre : mit sich.
6. *Commencer un ouvrage, y travailler.*
7. Sich befehlen, *se recommander.*

fertig auf seinem Tisch. Er verwunderte sich und wußte nicht, was er dazu sagen sollte. Er nahm die Schuhe in die Hand um sie näher zu betrachten: sie waren so sauber gearbeitet, daß kein Stich[1] daran falsch war, gerade als wenn es ein Meisterstück[2] sein sollte. Bald darauf trat auch schon ein Käufer ein, und weil ihm die Schuhe so gut gefielen, so bezahlte er mehr als gewöhnlich dafür, und der Schuster konnte von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln[3]. Er schnitt sie Abends zu[4], und wollte den nächsten Morgen mit frischem Muth an die Arbeit gehen, aber er brauchte es nicht, denn als er aufstand waren sie schon fertig, und es blieben auch nicht die Käufer aus, die ihm so viel Geld gaben daß er Leder zu vier Paar Schuhen einkaufen konnte. Er fand früh Morgens auch die vier Paar fertig; und so giengs immer fort, was er Abends zuschnitt, das war am Morgen verarbeitet[5], also daß er bald wieder sein ehrliches Auskommen[6] hatte und endlich ein wohlhabender Mann ward. Nun geschah es eines Abends nicht lange vor Weihnachten, als der Mann wieder zugeschnitten hatte, daß er vor Schlafengehen zu seiner Frau sprach: „Wie wärs wenn wir diese Nacht aufblieben um zu sehen wer uns solche hilfreiche Hand leistet[7]?" Die Frau wars zufrieden und steckte ein Licht an; darauf verbargen sie sich in den Stubenecken, hinter den Kleidern, die da aufgehängt waren und gaben Acht. Als es Mitternacht war, da kamen zwei kleine niedliche nackte Männlein[8], setzten sich vor des Schusters Tisch, nah-

1. *Point.*
2. *Chef-d'œuvre;* les ouvriers, pour obtenir la maîtrise, devaient fournir autrefois une preuve de leur savoir-faire, et qu'on appelait le chef-d'œuvre.
3. *Acheter.*
4. Zuschneiden, *couper.*
5. *Achever, travailler.*
6. *Gagne-pain.*
7. *Prêter une main secourable.*
8. *Petits hommes.* La légende raconte que de petits hommes venaient, la nuit, faire l'ou-

men alle zugeschnittene Arbeit zu sich und fingen an mit ihren Fingerlein so behend und schnell zu stechen, zu nähen, zu klopfen, daß der Schuster vor Verwunderung die Augen nicht abwenden[1] konnte. Sie ließen nicht nach[2], bis alles zu Ende gebracht[3] war und fertig auf dem Tische stand, dann sprangen sie schnell fort.

Am andern Morgen sprach die Frau: „Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, wir müßten uns doch dankbar dafür bezeigen. Sie laufen so herum, haben nichts am Leib und müssen frieren. Weißt du was? ich will Hemdlein, Rock, Wams[4] und Höslein[5] für sie nähen, auch jedem ein Paar Strümpfe stricken; mach du jedem ein Paar Schühlein dazu. Der Mann sprach: „Das bin ich wohl zufrieden," und Abends, wie sie Alles fertig hatten, legten sie die Geschenke statt der zugeschnittenen Arbeit zusammen auf den Tisch und versteckten sich dann, um mit anzusehen wie sich die Männlein dazu anstellen[6] würden. Um Mitternacht kamen sie herangesprungen und wollten sich gleich an die Arbeit machen[7], als sie aber kein zugeschnittenes Leder, sondern die niedlichen[8] Kleidungsstücke fanden, verwunderten sie sich erst, dann aber bezeigten sie eine gewaltige Freude. Mit der größten Geschwindigkeit zogen sie sich an, strichen die schönen Kleider am Leib und sangen:

„Sind wir nicht Knaben glatt und fein[9]
Was sollen wir länger Schuster sein!"

Dann hüpften und tanzten sie, und sprangen über Stühle

vrage des gens pieux, mais qu'ils ne reparaissaient plus dès qu'ils avaient été observés une seule fois par les gens de la maison.

1. *Détourner.*
2. *S'arrêter.*
3. Zu Ende bringen, *achever.*
4. *Veste*; s'écrit ordinairement avec deux m.
5. *Culotte.*
6. Sich zu etwas anstellen, *s'y prendre.*
7. *Se mettre à l'ouvrage.*
8. *Mignon.*
9. *Fin.*

und Bänke. Endlich tanzten sie zur Thüre hinaus. Von nun an kamen sie nicht wieder, dem Schuster aber ging es wohl so lang er lebte, und es glückte ihm[1] Alles was er unternahm.

---

13. Das Märchen von der Unke[2].

LE CONTE DU SERPENT DOMESTIQUE.

Es war einmal ein kleines Kind, dem gab seine Mutter jeden Nachmittag ein Schüsselchen mit Milch und Weckbrocken[3], und das Kind setzte sich damit hinaus in den Hof. Wenn es aber anfing zu essen, so kam die Hausunke aus einer Mauerritze[4] hervor gekrochen, senkte ihr Köpfchen in die Milch und aß mit. Das Kind hatte seine Freude daran, und wenn es mit seinem Schüsselchen da saß, und die Unke kam nicht gleich herbei, so rief es ihr zu:

„Unke, Unke, komm geschwind,
Komm herbei, du kleines Ding,
Sollst dein Bröckchen haben,
An der Milch dich laben[5]."

Da kam die Unke gelaufen[6] und ließ es sich gut schmecken. Sie zeigte sich auch dankbar, denn sie brachte dem Kind aus ihrem heimlichen Schatz[7] allerlei schöne Dinge, glänzende Steine, Perlen und goldene Spielsachen[8]. Die Unke trank

1. Verbe impersonnel; *il réussit à moi.*

2. La présence d'un serpent (lutin) dans une maison ou dans une étable, porte, d'après la légende allemande, bonheur, ce serpent étant un génie bienfaisant transformé en serpent.

3. *Morceau de gâteau.*

4. *Fente de muraille.*

5. *Se réconforter.*

6. Le v. kommen est employé ici comme auxil.; gelaufen kommen, *accourir.*

7. *Trésor caché.*

8. *Joujou.*

aber nur Milch und ließ die Brocken liegen. Da nahm das Kind einmal sein Löffelchen, schlug ihr damit sanft[1] auf den Kopf und sagte : „Ding,[2] iß auch Brocken." Die Mutter, die in der Küche stand, hörte daß das Kind mit jemand sprach, und als sie sah daß es mit seinem Löffelchen nach der Unke schlug, so lief sie mit einem Scheit[3] Holz heraus und tödtete das gute Thier.

Von der Zeit an gieng eine Veränderung mit dem Kinde vor[4]. Es war, so lange die Unke mit ihm gegessen hatte, groß und stark geworden, jetzt aber verlor es seine schönen rothen Backen und magerte ab. Nicht lange, so fing in der Nacht der Todtenvogel[5] an zu schreien, und das Rothkehlchen sammelte Zweiglein und Blätter zu einem Todtenkranz, und bald hernach lag das Kind auf der Bahre[6].

---

14. Die sieben Raben.

LES SEPT CORBEAUX.

Ein Mann hatte sieben Söhne und immer noch kein Töchterchen, so sehr er sich's auch wünschte; endlich gab ihm seine Frau wieder ein Kind, und wie's zur Welt kam, war's auch ein Mädchen. Die Freude war groß, aber das Kind war schmächtig[7] und klein, und sollte wegen seiner Schwachheit die Nothtaufe[8] haben. Der Vater schickte einen der Knaben eilends zur Quelle, Taufwasser zu holen : die an=

1. *Légèrement.*
2. *Petite créature.*
3. *Bûche.*
4. Vorgehen, *se passer*, *se faire.*
5. D'après la tradit. popul., la présence d'un corbeau sur une maison y annonce une mort.
6. *Bière.*
7. De schmachten, *fluet.*
8. *Ondoiement;* bapt. administré par nécessité, même en l'absence du prêtre.

dern sechs liefen mit und weil jeder der erste beim Schöpfen sein wollte, so fiel ihnen der Krug in den Brunnen. Da standen sie und wußten nicht was sie thun sollten, und keiner getraute sich heim[1]. Als sie immer nicht zurück kamen, ward der Vater ungeduldig und sprach: „Gewiß haben sie's wieder über ein Spiel vergessen, die gottlosen Jungen." Es ward ihm Angst, das Mädchen müßte ungetauft verscheiden[2] und im Aerger rief er: „Ich wollte daß die Jungen alle zu Raben würden[3]." Kaum war das Wort ausgeredet, so hörte er ein Geschwirr[4] über seinem Haupt in der Luft, blickte in die Höhe und sah sieben kohlschwarze[5] Raben auf und davon fliegen.

Die Eltern konnten die Verwünschung[6] nicht mehr zurücknehmen, und so traurig sie über den Verlust ihrer sieben Söhne waren, trösteten sie sich doch einigermaßen durch ihr liebes Töchterchen, das bald zu Kräften kam und mit jedem Tage schöner ward. Es wußte lange Zeit nicht einmal daß es Geschwister gehabt hatte, denn die Eltern hüteten sich ihrer zu erwähnen[7], bis es eines Tages von ungefähr die Leute von sich sprechen hörte[8], das Mädchen wäre wohl schön, aber doch eigentlich[9] Schuld an dem Unglück seiner sieben Brüder. Da ward es ganz betrübt, ging zu Vater und Mutter und fragte ob es denn Brüder gehabt hätte und wo sie hingerathen wären? Nun durften die Aeltern das Geheimniß nicht länger verschweigen, sagten jedoch es sei

1. Le v. manque ; à sous-entendre : zu gehen.

2. *Mourir.*

3. Zu etwas werden, *être changé en....*

4. *Bruit d'ailes.*

5. Le Français dit : *noir de corbeau*, l'Allemand : *noir de charbon.*

6. *Enchantement* et non *malédiction.*

7. Erwähnen se constr. avec le gén.

8. Const. un peu embarrassée ; *elle entendit les gens dire* (sprechen) von sich, c.-à-d. *en parlant d'elle.*

9. *A proprement parler.*

so des Himmels Verhängniß und seine Geburt nur der unschuldige Anlaß[1] gewesen. Allein das Mädchen machte sich täglich ein Gewissen[2] daraus und glaubte, es müßte seine Geschwister wieder erlösen. Es hatte nicht Ruhe und Rast, bis es sich heimlich aufmachte und in die weite Welt ging seine Brüder irgendwo aufzuspüren und zu befreien, es möchte kosten was es wolle[3]. Es nahm nichts mit sich als ein Ringlein von seinen Eltern zum Andenken, einen Laib Brot für den Hunger, ein Krüglein Wasser für den Durst, und ein Stühlchen für die Müdigkeit.

Nun ging es immer zu, weit weit bis an der Welt Ende[4]. Da kam es zur Sonne, aber die war zu heiß und fürchterlich, und fraß die kleinen Kinder. Eilig lief es weg und hin zu dem Mond, aber der war gar zu kalt und auch grausig und bös, und als er das Kind merkte, sprach er: „Ich rieche, rieche Menschenfleisch[5]." Da machte es sich geschwind fort[6] und kam zu den Sternen, die waren ihm freundlich und gut, und jeder saß auf seinem besonderen Stühlchen. Der Morgenstern aber stand auf, gab ihm ein Hinkelbeinchen[7] und sprach: „Wenn du das Beinchen nicht hast, kannst du den Glasberg nicht aufschließen, und in dem Glasberg da sind deine Brüder."

Das Mädchen nahm das Beinchen, wickelte es wohl in ein Tüchlein, und ging wieder fort so lange bis es an den

1. *Cause.*
2. Gewissen, empl. dans le sens spécial de: *cas de conscience.*
3. *Coûte que coûte.*
4. *A la fin du monde.* Dans le langage popul. les distances se calculent d'une manière à part. Pour désig. une grande distance, on dit p. ex., étant placé à l'Est: jusque derrière Paris, et à l'Ouest: jusque derrière Vienne. Cette manière de s'exprimer tend à disparaître peu à peu par l'établissement des chemins de fer et la multiplicité des voyages.
5. C'est la seule fois qu'un conte populaire regarde la lune comme anthropophage.
6. *S'enfuir.*
7. *Os magique.*

Glasberg kam. Das Thor war verschlossen und es wollte das Beinchen hervor holen, aber wie es das Tüchlein aufmachte, so war es leer, und es hatte das Geschenk der guten Sterne verloren. Was sollte es nun anfangen? seine Brüder wollte es erretten und hatte keinen Schlüssel zum Glasberg. Das gute Schwesterchen nahm ein Messer, schnitt sich ein kleines Fingerchen ab, steckte es in das Thor und schloß glücklich auf. Als es eingegangen[1] war, kam ihm ein Zwerglein entgegen, das sprach: „Mein Kind, was suchst du?" „Ich suche meine Brüder, die sieben Raben", antwortete es. Der Zwerg sprach: „Die Herren Raben sind nicht zu Haus, aber willst du hier so lange warten, bis sie kommen, so tritt ein." Darauf trug das Zwerglein die Speise der Raben herein auf sieben Tellerchen[2] und in sieben Becherchen, und von jedem Tellerchen aß das Schwesterchen ein Bröckchen[3], und aus jedem Becherchen trank es ein Schlückchen[4]; in das letzte Becherchen ließ es das Ringlein fallen, das es mitgenommen hatte.

Auf einmal hörte es in der Luft ein Geschwirr und ein Geweh[5], da sprach das Zwerglein: „Jetzt kommen die Herren Raben heim geflogen." Da kamen sie, wollten essen und trinken, und suchten ihre Tellerchen und Becherchen. Da sprach einer nach dem andern: „Wer hat von meinem Tellerchen gegessen? wer hat aus meinem Becherchen getrunken? das ist eines Menschen Mund gewesen." Und wie der siebente auf den Grund des Bechers kam, rollte ihm das Ringlein entgegen. Da sah er es an und erkannte daß es ein Ring von Vater und Mutter war, und sprach: „Gott gebe, unser Schwesterlein wäre da, so wären wir erlöst[6]." Wie das Mäd-

1. *Entrer.*
2. La syllabe chen indiq. un diminutif.
3. *Miette.*
4. *Petite gorgée.*
5. *Vent*; de wehen. La syll. Ge indique un sens collectif.
6. *Délivrer.*

chen, das hinter der Thüre stand und lauschte[1], den Wunsch hörte, so trat es hervor, und da bekamen alle die Raben ihre menschliche Gestalt wieder. Und sie herzten und küßten einander, und zogen fröhlich heim.

---

15. Rothkäppchen.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Es war einmal eine kleine süße Dirne[2], die hatte jedermann lieb, der sie nur ansah, am allerliebsten aber ihre Großmutter, die wußte gar nicht, was sie alles[3] dem Kinde geben sollte. Einmal schenkte sie ihm ein Käppchen von rothem Sammet, und weil ihm das so wohl stand[4], und es nichts anders mehr tragen wollte, hieß es nur das Rothkäppchen. Eines Tages sprach seine Mutter zu ihm: „Komm, Rothkäppchen, da hast du[5] ein Stück Kuchen und eine Flasche Wein, bring das der Großmutter hinaus; sie ist krank und schwach und wird sich daran laben. Mach dich auf bevor es heiß wird, und wenn du hinaus kommst, so geh hübsch sittsam[6] und lauf nicht vom Weg ab, sonst fällst du und zerbrichst das Glas und die Großmutter hat nichts. Und wenn du in ihre Stube kommst, so vergiß nicht guten Morgen zu sagen und guck nicht erst in alle Ecken herum[7]."

„Ich will schon alles gut machen[8]," sagte Rothkäppchen zur Mutter, und gab ihr die Hand darauf[9]. Die Großmut-

1. *Être aux écoutes.*
2. Employé dans la bonne acception du mot : *petite fille.*
3. *Tout ce que.*
4. Stehen, dans le sens de *aller.*
5. *Voici.*
6. *Bien décemment.*
7. Herumgucken, *regarder partout.*
8. *Observer tout.*
9. Litt. : *donner la main sur;* c.-à-d. *promettre en donnant la main.*

ter aber wohnte draußen im Wald, eine halbe Stunde vom Dorf. Wie nun Rothkäppchen in den Wald kam, begegnete ihm der Wolf. Rothkäppchen aber wußte nicht, was das für ein böses Thier war und fürchtete sich nicht vor ihm. „Guten Tag, Rothkäppchen," sprach er. „Schönen Dank, Wolf." „Wo hinaus[1] so früh, Rothkäppchen?" „Zur Großmutter." „Was trägst du unter der Schürze?" „Kuchen und Wein: gestern haben wir gebacken, da soll sich die kranke und schwache Großmutter etwas zu gut thun[2], und sich damit stärken." „Rothkäppchen, wo wohnt deine Großmutter?" „Noch eine gute Viertelstunde weiter im Wald, unter den drei großen Eichbäumen, da steht ihr Haus, unten sind die Nußhecken[3], das wirst du ja wissen," sagte das Rothkäppchen. Der Wolf dachte bei sich: „Das junge zarte Ding, das ist ein fetter Bissen[4], der wird noch besser schmecken als die Alte: du mußt es listig anfangen[5], damit du beide erschnappst[6]." Da ging er ein Weilchen[7] neben dem Rothkäppchen her, dann sprach er: „Rothkäppchen, sieh einmal die schönen Blumen, die rings umher stehen, warum guckst du dich nicht um? ich glaube du hörst gar nicht, wie die Vöglein so lieblich singen? du gehst ja für dich hin als wenn du zur Schule gingst, und ist so lustig außen[8] in dem Wald."

Rothkäppchen schlug die Augen auf, und als es sah wie die Sonnenstrahlen durch die Bäume hin und her tanzten, und alles voll schöner Blumen stand, dachte es: „Wenn ich der Großmutter einen frischen Strauß mitbringe, der wird ihr auch Freude machen; es ist so früh am Tag, daß ich

1. *Où vas-tu ?*
2. *Se restaurer.*
3. Il est question ici de noisetiers.
4. *Gras morceau.*
5. *Ruser, s'y prendre avec ruse.*
6. *Happer.*
7. *Moment.*
8. *Là dehors.*

doch zu rechter Zeit ankomme," lief vom Wege ab in den Wald hinein und suchte Blumen. Und wenn es eine gebrochen[1] hatte, meinte es, weiter hinaus stände eine schönere, und lief darnach, und gerieth[2] immer tiefer in den Wald hinein. Der Wolf aber ging geradewegs[3] nach dem Haus der Großmutter, und klopfte an die Thüre. „Wer ist draußen?" „Rothkäppchen, das bringt Kuchen und Wein, mach auf." „Drück nur auf die Klinke[4]," rief die Großmutter, „ich bin zu schwach und kann nicht aufstehen." Der Wolf drückte auf die Klinke, die Thüre sprang auf und er ging, ohne ein Wort zu sprechen, gerade zum Bett der Großmutter und verschluckte sie. Dann that er ihre Kleider an[5], setzte ihre Haube auf, legte sich in ihr Bett und zog die Vorhänge vor.

Rothkäppchen aber war nach den Blumen herum gelaufen, und als es so viel zusammen[6] hatte, daß es keine mehr tragen konnte, fiel ihm die Großmutter wieder ein[7] und es machte sich auf den Weg zu ihr. Es wunderte sich daß die Thüre aufstand, und wie es in die Stube trat so kam es ihm so seltsam darin vor[8], daß es dachte: „Ei, du mein Gott, wie ängstlich wird mirs heute zu Muth[9], und bin sonst so gerne bei der Großmutter!" Es rief „guten Morgen," bekam aber keine Antwort. Darauf ging es zum Bett und zog die Vorhänge zurück[10]: da lag die Großmutter, und hatte die Haube tief ins Gesicht gesetzt und sah so wunderlich aus. „Ei, Großmutter, was hast du für große Ohren!" „Daß ich dich besser hören kann." „Ei, Großmutter, was hast du

1. Brechen pour abbrechen.
2. Imparf. de gerathen, *arriver*.
3. *Tout droit*.
4. *Loquet*; dans le conte français, la grand'mère dit : « Tire la chevillette et la bobinette cherra. »
5. Anthun, *se vêtir de*.
6. Sous-entendu : gefunden.
7. Einfallen, *tomber dans* (la mémoire); *se rappeler*.
8. Vorkommen, *venir devant*; *sembler*.
9. *Je me sens inquiète*.
10. Zurückziehen, *ouvrir*.

für große Augen!" „Daß ich dich besser sehen kann." „Ei, Großmutter, was hast du für große Hände!" „Daß ich dich besser packen kann." „Aber, Großmutter, was hast du für ein entsetzlich großes Maul!" „Daß ich dich besser fressen kann." Kaum hatte der Wolf das gesagt, so that[1] er einen Satz aus dem Bette und verschlang das arme Rothkäppchen.

Wie der Wolf sein Gelüsten[2] gestillt hatte, legte er sich wieder ins Bett, schlief ein und fing an überlaut[3] zu schnarchen. Der Jäger ging eben an dem Haus vorbei und dachte: „Wie die alte Frau schnarcht, du mußt doch sehen ob ihr etwas fehlt." Da trat er in die Stube, und wie er vor das Bette[4] kam, so sah er daß der Wolf darin lag. „Finde ich dich hier, du alter Sünder," sagte er, „ich habe dich lange gesucht." Nun wollte er seine Büchse anlegen, da fiel ihm ein, der Wolf könnte die Großmutter gefressen haben, und sie wäre noch zu retten : schoß nicht, sondern nahm eine Scheere und fing an dem schlafenden Wolf den Bauch aufzuschneiden. Wie er ein paar Schnitte gethan hatte, da sah er das rothe Käppchen leuchten, und noch ein paar Schnitte, da sprang das Mädchen heraus und rief : „Ach, wie war ich erschrocken, wie wars so dunkel in dem Wolf seinem Leib[5]!" Und dann kam die alte Frau auch noch lebendig heraus und konnte kaum athmen. Rothkäppchen aber holte geschwind große Steine, damit füllten sie dem Wolf den Leib, und wie er aufwachte, wollte er fortspringen, aber die Steine waren so schwer, daß er gleich niedersank und sich todt fiel[6].

Da waren alle drei vergnügt; der Jäger zog dem Wolf den Pelz ab und ging damit heim, die Großmutter aß den

1. Imparf. de thun.
2. *Appétit.*
3. Littér.: *plus que haut*; *bruyamment*.
4. Pour Bett.
5. Pour in dem Leib des...
6. Sich todt fallen, *tomber mort*.

Kuchen und trank den Wein, den Rothkäppchen gebracht hatte, und erholte sich wieder, Rothkäppchen aber dachte: „Du willst dein Lebtag nicht wieder allein vom Wege ab in den Wald laufen, wenn dirs die Mutter verboten hat."

---

16. Die Bremer Stadtmusikanten.

LES MUSICIENS DE BRÊME.

Es hatte ein Mann einen Esel, der schon lange Jahre die Säcke unverdrossen [1] zur Mühle getragen hatte, dessen Kräfte aber nun zu Ende gingen, so daß er zur Arbeit immer untauglicher [2] ward. Da dachte der Herr daran, ihn aus dem Futter zu schaffen [3], aber der Esel merkte daß kein guter Wind wehte, lief fort und machte sich auf den Weg nach Bremen: dort, meinte er, könnte er ja Stadtmusikant [4] werden. Als er ein Weilchen fortgegangen war, fand er einen Jagdhund auf dem Wege liegen, der jappte [5] wie einer, der sich müde gelaufen hat. „Nun, was jappst du so, Packan [6]?" fragte der Esel. „Ach," sagte der Hund, „weil ich alt bin und jeden Tag schwächer werde, auch auf der Jagd nicht mehr fort kann, hat mich mein Herr wollen todt schlagen, da hab ich Reißaus genommen [7]; aber womit soll ich nun mein Brot verdienen?" „Weißt du was," sprach der Esel, „ich gehe nach Bremen und werde dort Stadtmusikant, geh mit und laß dich auch bei der Musik anneh

1. De Verdruß et un, privat., *sans se rebuter.*
2. *Incapable.*
3. Aus dem Futter schaffen; idiotisme : *éloigner.*
4. *Musicien de la ville.* Dans un grand nombre de villes allemandes, il existe un orch e tre municipal qui figure da i les fêtes.
5. *Japper.*
6. Prop.: *happe-chair; mâtin.*
7. Reißaus nehmen, *s'enfuir.*

men[1]. Ich spiele die Laute, und du schlägst die Pauken." Der Hund wars zufrieden, und sie gingen weiter. Es dauerte nicht lange, so saß da eine Katze an dem Weg und macht ein Gesicht wie drei Tage Regenwetter[2]. „Nun, was ist dir in die Quere[3] gekommen, alter Bartputzer[4]?" sprach der Esel. „Wer kann da lustig sein, wenns einem an den Kragen geht[5]," antwortete die Katze, „weil ich nun zu Jahren komme[6], meine Zähne stumpf werden, und ich lieber hinter dem Ofen sitze und spinne[7], als nach Mäusen herum jage, hat mich meine Frau ersäufen wollen; ich habe mich zwar noch fortgemacht, aber nun ist guter Rath theuer[8]: wo soll ich hin?" „Geh mit uns nach Bremen, du verstehst dich doch auf die Nachtmusik[9], da kannst du ein Stadtmusikant werden." Die Katze hielt das für gut und ging mit. Darauf kamen die drei Landesflüchtigen[10] an einem Hof vorbei, da saß auf dem Thor der Haushahn und schrie aus Leibeskräften. „Du schreist einem durch Mark und Bein[11]," sprach der Esel, „was hast du vor?" „Da hab ich gut Wetter prophezeit," sprach der Hahn, „weil unserer lieben Frauen Tag[12] ist, wo sie dem Christkindlein[13] die Hemdchen gewaschen hat und sie trocknen will; aber weil Morgen zum Sonntag Gäste kommen, so hat die Hausfrau doch kein Erbarmen, und hat der Köchin gesagt sie wollte mich Morgen in der Suppe essen, und da soll ich mir heut Abend den Kopf abschneiden lassen. Nun schrei' ich aus vollem Hals, so

1. *Engager.*
2. Loc. popul. pour désigner une figure maussade.
3. *Venir à la traverse.*
4. *Lèche-barbe.*
5. *Il y va de la tête.* Toutes ces expressions popul. prouvent que Grimm raconte et n'invente pas.
6. *Devenir âgé.*
7. *Filer* (faire le ron-ron).
8. *Quel parti prendre?*
9. *Musique*, c.-à-d. *sabbat nocturne.*
10. *Fuyard.*
11. Durch Mark u. Bein, pour indiquer que c'est un cri perçant; à fendre l'âme.
12. *Fête de Notre-Dame.*
13. *L'Enfant Jésus.*

lang ich noch kann.“ „Ei was, du Rothkopf [1],“ sagte der Esel, „zieh lieber mit uns fort [2], wir gehen nach Bremen, etwas besseres als den Tod findest du überall; du hast eine gute Stimme, und wenn wir zusammen musiciren, so muß es eine Art haben [3].“ Der Hahn ließ sich den Vorschlag gefallen, und sie gingen alle viere zusammen fort.

Sie konnten aber die Stadt Bremen in einem Tag nicht erreichen und kamen Abends in einen Wald, wo sie übernachten wollten. Der Esel und der Hund legten sich unter einen großen Baum, die Katze und der Hahn machten sich in die Aeste, der Hahn aber flog bis in die Spitze, wo es am sichersten für ihn war. Ehe er einschlief, sah er sich noch einmal nach allen vier Winden [4] um, da däuchte [5] ihn, er sähe in der Ferne ein Fünkchen [6] brennen und rief seinen Gesellen zu, es müßte nicht gar weit ein Haus sein, denn es scheine ein Licht [7]. Sprach der Esel: „So müssen wir uns aufmachen und noch hingehen, denn hier ist die Herberge [8] schlecht.“ Der Hund meinte ein paar Knochen und etwas Fleisch dran thäten ihm auch gut [9]. Also machten sie sich auf den Weg nach der Gegend, wo das Licht war, und sahen es bald heller schimmern, und es ward immer größer, bis sie vor ein hell erleuchtetes Räuberhaus [10] kamen. Der Esel, als der größte, näherte sich dem Fenster und schaute hinein. „Was siehst du, Grauschimmel [11]?“ fragte der Hahn. „Was ich sehe?“ antwortete der Esel, „einen gedeckten Tisch mit schönem [12] Essen und Trinken, und Räuber sitzen daran und

1. *Tête rouge*, à cause de sa crête.
2. *Viens t'en avec nous.*
3. *Cela fera sensation.*
4. *Les quatre points cardinaux.*
5. Imparfait de dünken.
6. *Étincelle.*
7. Double sujet; es et Licht.
8. *Auberge.*
9. Gut thun, *faire du bien.*
10. *Repaire de brigands.*
11. *Grison.*
12. Pour gutem.

lassen's sich wohl sein[1]." „Das wäre was für uns," sprach der Hahn. „Ja, ja, ach, wären wir da!" sagte der Esel. Da rathschlagten[2] die Thiere wie sie es anfangen müßten, um die Räuber hinaus zu jagen und fanden endlich ein Mittel. Der Esel mußte sich mit den Vorderfüßen auf das Fenster stellen, der Hund auf des Esels Rücken springen, die Katze auf den Hund klettern, und endlich flog der Hahn hinauf, und setzte sich der Katze auf den Kopf. Wie das geschehen war, fingen sie auf ein Zeichen insgesammt[3] an ihre Musik zu machen: der Esel schrie, der Hund bellte, die Katze miaute und der Hahn krähte; dann stürzten sie durch das Fenster in die Stube hinein daß die Scheiben klirrten[4]. Die Räuber fuhren bei dem entsetzlichen Geschrei in die Höhe, meinten nicht anders[5] als ein Gespenst käme herein und flohen in größter Furcht in den Wald hinaus. Nun setzten sich die vier Gesellen an den Tisch, nahmen mit dem vorlieb[6], was übrig geblieben war, und aßen als wenn sie vier Wochen hungern sollten.

Wie die vier Spielleute[7] fertig waren, löschten sie das Licht aus und suchten sich eine Schlafstätte, jeder nach seiner Natur und Bequemlichkeit[8]. Der Esel legte sich auf den Mist, der Hund hinter die Thüre, die Katze auf den Herd bei die warme Asche[9], und der Hahn setzte sich auf den Hahnenbalken[10]: und weil sie müde waren von ihrem langen Weg, schliefen sie auch bald ein. Als Mitternacht vorbei

1. *Faire bombance.*
2. *Tenir conseil.*
3. *Tous ensemble.*
4. *Voler en éclats.*
5. *Ne crurent pas autrement*, c'est-à-d. *crurent certainement.*
6. **Mit etwas vorlieb nehmen**, *se contenter de.*
7. Plur. de **Spielmann**, *musicien.*
8. *Commodité.*
9. La gram. exigeant l'acc., la prépos. bei, qui se construit avec le datif, n'est pas exacte.
10. Chevron supérieur qui sert à réunir les deux parties du toit.

war, und die Räuber von weitem sahen daß kein Licht mehr im Haus brannte, auch alles ruhig schien, sprach der Hauptmann: „Wir hätten uns doch nicht sollen ins Bockshorn jagen [1] lassen," und hieß einen hingehen [2] und das Haus untersuchen. Der Abgeschickte fand alles still, ging in die Küche, ein Licht anzuzünden, und weil er die glühenden, feurigen Augen der Katze für lebendige Kohlen ansah, hielt er ein Schwefelhölzchen daran, daß es Feuer fangen [3] sollte. Aber die Katze verstand keinen Spaß, sprang ihm ins Gesicht, spie und kratzte [4]. Da erschrak er gewaltig, lief und wollte zur Hinterthüre hinaus, aber der Hund, der da lag, sprang auf und biß ihn ins Bein: und als er über den Hof an dem Miste vorbei rannte, gab ihm der Esel noch einen tüchtigen Schlag mit dem Hinterfuß; der Hahn aber, der vom Lärmen aus dem Schlaf geweckt und munter geworden war, rief vom Balken herab: „kikeriki!" Da lief der Räuber, was er konnte, zu seinem Hauptmann zurück und sprach: „Ach, in dem Haus sitzt eine gräuliche [5] Hexe, die hat mich angehaucht [6] und mit ihren langen Fingern mir das Gesicht zerkratzt: und vor der Thüre steht ein Mann mit einem Messer, der hat mich ins Bein gestochen: und auf dem Hof liegt ein schwarzes Ungethüm, das hat mit einer Holzkeule [7] auf mich losgeschlagen: und oben auf dem Dache, da sitzt der Richter, der rief: „Bringt mir den Schelm her [8]. Da machte ich daß ich fortkam." Von nun an getrauten sich die Räuber nicht weiter in das Haus, den vier Bremer Musikanten gefiel's aber so wohl darin, daß sie nicht wieder heraus wollten.

1. *Se laisser intimider.*
2. *Ordonner à qqn. d'aller.*
3. *Prendre feu.*
4. Kratzen, ici : *griffer.* C'est un des rares mots qu'on retrouve dans les deux grandes familles de langues; grec, χαράττειν, héb., *charasch;* franç., *gratter;* all., kratzen.
5. *Horrible.*
6. *Pousser son haleine contre quelqu'un.*
7. *Massue en bois.*
8. Herbringen, *amener.*

17. Daumesdick.

PETIT-POUCET.

Es war ein armer Bauersmann, der saß Abends beim Herd und schürte[1] das Feuer, und die Frau saß und spann. Da sprach er: „Wie ist's so traurig, daß wir keine Kinder haben! es ist[2] so still bei uns, und in den andern Häusern ist's so laut und lustig." „Ja," antwortete die Frau und seufzte, „wenn's nur ein einziges wäre, und wenns auch ganz klein wäre, nur Daumens groß[3], so wollt ich schon zufrieden sein; wir hätten's doch von Herzen lieb." Nun geschah es, daß die Frau ein Kind gebar, das zwar an allen Glieder vollkommen aber nicht länger als ein Daumen war. Da sprachen sie: „Es ist wie wir es gewünscht haben, und es soll unser liebes Kind sein," und nannten es nach seiner Gestalt Daumesdick. Sie ließen's nicht an Nahrung fehlen, aber das Kind ward nicht größer, sondern blieb wie es in der ersten Stunde gewesen war; doch schaute es verständig aus den Augen, und zeigte sich bald als ein kluges und behendes Ding[4], dem Alles glückte was es anfing.

Der Bauer machte sich eines Tages fertig[5] in den Wald zu gehen und Holz zu fällen, da sprach er so vor sich hin: „Nun wollt ich daß einer da wäre, der mir den Wagen nachbrächte[6]." „O Vater," rief Daumesdick, „den Wagen will ich schon bringen, verlaßt euch darauf[7], er soll zur bestimmten Zeit im Wald sein." Da lachte der Mann und

1. *Attiser.*
2. Litt.: *il est*; loc. popul. pour dire *il fait*....
3. *Grand comme le pouce.*
4. *Petit être.*
5. Sich fertig machen, *s'apprêter à.*
6. Imparf. du subj. de nachbringen, *amener.*
7. *S'y fier.*

sprach: „Wie sollte das zugehen, du bist viel zu klein, um das Pferd mit dem Zügel zu leiten.“ „Das thut nichts, Vater, wenn nur die Mutter anspannen will, ich setze mich dem Pferd ins Ohr und rufe ihm zu wie es gehen soll.“ „Nun,“ antwortete der Vater, „einmal wollen wir's versuchen.“ Als die Stunde kam, spannte die Mutter an und setzte Daumesdick ins Ohr des Pferdes, und dann rief der Kleine, wie das Pferd gehen sollte, „jüh und joh! hott und har[1]!“ Da ging es ganz ordentlich als wie bei einem Meister, und der Wagen fuhr den rechten Weg nach dem Walde. Es trug sich zu, als er eben um eine Ecke bog, und der Kleine „har, har,“ rief, daß zwei fremde Männer daher kamen. „Mein[2],“ sprach der eine, „was ist das? da fährt ein Wagen, und ein Fuhrmann ruft dem Pferde zu, und ist doch nicht zu sehen.“ „Das geht nicht mit rechten Dingen zu[3],“ sagte der andere, „wir wollen dem Karren folgen und sehen wo er anhält.“ Der Wagen aber fuhr vollends in den Wald hinein und richtig zu dem Platze, wo das Holz gehauen ward. Als Daumesdick seinen Vater erblickte, rief er ihm zu: „Siehst du Vater, da bin ich mit dem Wagen, nun hol mich herunter.“ Der Vater faßte das Pferd mit der linken[4] und holte mit der rechten sein Söhnlein aus dem Ohr, das sich ganz lustig auf einen Strohhalm niedersetzte. Als die beiden fremden Männer den Daumesdick erblickten, wußten sie nicht, was sie vor Verwunderung sagen sollten. Da nahm der eine den andern beiseit[5] und sprach: „Hör, der kleine Kerl könnte unser Glück machen, wenn wir ihn in einer großen Stadt für Geld sehen ließen: wir wollen ihn kaufen.“ Sie gingen zu dem Bauer und sprachen: „Verkauft uns den

1. Expressions de charretier pour diriger l'attelage.
2. *Mais.*
3 Es geht nicht mit rechten Dingen zu, *il y a de la supercherie là-dessous.*
4. A sous-entendre Hand.
5. *Prendre à part.*

kleinen Mann, er solls gut bei uns haben[1]." „Nein," antwortete der Vater, „es ist mein Herzblatt[2], und ist mir für alles Gold in der Welt nicht feil[3]." Daumesdick aber, als er von dem Handel gehört, war an den Rockfalten[4] seines Vaters hinauf gekrochen, stellte sich ihm auf die Schulter, und wisperte[5] ihm ins Ohr: „Vater, gib mich nun hin, ich will schon wieder zurück kommen." Da gab ihn der Vater für ein schönes Stück Geld den beiden Männern hin. „Wo willst du sitzen?" sprachen sie zu ihm. „Ach, setzt mich nur auf den Rand[6] von eurem Hut, da kann ich auf und ab spazieren und die Gegend betrachten, und falle doch nicht herunter." Sie thaten ihm den Willen, und als Daumesdick Abschied von seinem Vater genommen hatte, machten sie sich mit ihm fort[7]. So gingen sie bis es dämmerig[8] ward, da sprach der Kleine: „Hebt mich einmal herunter, es ist nöthig." Der Mann nahm den Hut ab[9], und setzte den Kleinen auf einen Acker am Weg, da sprang und kroch er ein wenig zwischen den Schollen[10] hin und her, dann schlüpfte[11] er plötzlich in ein Mausloch, das er sich ausgesucht hatte. „Guten Abend, ihr Herren, geht nur ohne mich heim," rief er ihnen zu, und lachte sie aus. Sie liefen herbei und stachen mit Stöcken in das Mausloch, aber das war vergebliche Mühe: Daumesdick kroch immer weiter zurück und da es bald ganz dunkel ward, so mußten sie mit Aerger[12] und mit leerem Beutel wieder heim wandern.

Als Daumesdick merkte daß sie fort waren, kroch er aus dem unterirdischen Gang wieder hervor. „Es ist auf dem

1. *Être bien tenu.*
2. *Bijou, bien-aimé.*
3. Nicht um Gold feil sein, *n'être pas à vendre pour de l'or.*
4. *Pan.*
5. On dit ordin.: wispeln, *chuchoter.*
6. *Rebord.*
7. Sich fortmachen, *se sauver.*
8. Plutôt dämmrig.
9. Abnehmen, *ôter.*
10. *Motte.*
11. *Se faufiler.*
12. *Dépit.*

Acker in der Finsterniß so gefährlich gehen," sprach er, „wie leicht bricht einer[1] Hals und Bein!" Zum Glück stieß[2] er an ein leeres Schneckenhaus[3]. „Gottlob," sagte er, „da kann ich die Nacht sicher zubringen," und setzte sich hinein. Nicht lang[4], als er eben einschlafen wollte, so hörte er zwei Männer vorüber gehen, davon sprach der eine: „Wie wir's nur anfangen[5], um dem reichen Pfarrer sein Geld und sein Silber zu holen?" „Das könnt' ich dir sagen," rief Daumesdick dazwischen. „Was war das?" sprach der eine Dieb erschrocken, „ich hörte jemand sprechen." Sie blieben stehen und horchten, da sprach Daumesdick wieder: „Nehmt mich mit, so will ich euch helfen." „Wo bist du denn?" „Sucht nur auf der Erde und merkt wo die Stimme herkommt," antwortete er. Da fanden ihn endlich die Diebe und hoben ihn in die Höhe. „Du kleiner Wicht[6], was willst du uns helfen!" sprachen sie. „Seht," antwortete er, „ich krieche zwischen den Eisenstäben[7] in die Kammer des Pfarrers und reich euch heraus was ihr haben wollt." „Wohlan[8]," sagten sie, „wir wollen sehen was du kannst." Als sie bei dem Pfarrhaus[9] kamen, kroch Daumesdick in die Kammer, schrie aber gleich aus Leibeskräften: „Wollt ihr Alles haben, was hier ist?" Die Diebe erschraken und sagten: „So sprich doch leise, damit niemand aufwacht." Aber Daumesdick that als hätte er sie nicht verstanden und schrie von neuem: „Was wollt ihr? wollt ihr Alles haben, was hier ist?" Das hörte die Köchin, die in der Stube daran schlief, richtete sich im Bett auf und horchte. Die Diebe aber waren vor Schrecken

1. Remplace ici le pron. indéf. *on*.
2. An etwas stoßen, *se heurter contre*.
3. *Coquille d'escargot*.
4. A sous-entendre darnach.
5. Forme inusitée pour dire wie fangen wir's nur an.
6. Wicht, *être misérable*.
7. *Barreau*.
8. *Eh bien!*
9. Plutôt an das.

ein Stück Wegs zurück gelaufen, endlich faßten sie wieder Muth und dachten: „Der kleine Kerl[1] will uns necken." Sie kamen zurück und flüsterten ihm zu[2]: „Nun mach' Ernst und reich uns etwas heraus." Da schrie Daumesdick noch einmal so laut er konnte: „Ich will euch ja alles geben, reicht nur die Hände herein[3]." Das hörte die horchende Magd ganz deutlich, sprang aus dem Bett und stolperte zur Thüre herein[4]. Die Diebe liefen fort und rannten als wäre der wilde Jäger[5] hinter ihnen: die Magd aber, als sie nichts bemerken konnte, ging ein Licht anzuzünden[6]. Wie sie damit herein kam, machte sich[7] Daumesdick, ohne daß er gesehen wurde, hinaus in die Scheune: die Magd aber, nachdem sie alle Winkel durchgesucht und nichts gefunden hatte, legte sich endlich wieder zu Bett und glaubte sie hätte mit offenen Augen und Ohren doch nur geträumt.

Daumesdick war in den Heuhälmchen[8] herumgeklettert und hatte einen schönen Platz zum Schlafen gefunden: da wollte er sich[9] ausruhen bis es Tag wäre und dann zu seinen Eltern wieder heim gehen. Aber er mußte andere Dinge erfahren! Die Magd stieg, als der Tag graute[10], schon aus dem Bett, um das Vieh zu füttern. Ihr erster Gang war in die Scheune, wo sie einen Arm voll Heu packte, und gerade dasjenige, worin der arme Daumesdick lag und schlief. Er schlief aber so fest, daß er nichts gewahr ward, und nicht eher aufwachte als bis er in dem Maul der Kuh war, die ihn mit dem Heu aufgerafft[11] hatte. „Ach Gott," rief er,

1. *Drôle.*
2. Zuflüstern, *chuchoter à l'oreille.*
3. Hereinreichen, *passer.*
4. *Entrer en trébuchant*, parce qu'il faisait nuit.
5. *Le chasseur magique* qui, d'après la tradition, poursuivait avec sa meute les gens, à certaines époques de l'année.
6. Il manque um....
7. Sich hinaus machen, *s'esquiver.*
8. *Brin de foin.*
9. Le pronom est superflu.
10. Der Tag graut, *le jour commence à poindre.*
11. *Ramasser.*

„wie bin ich in die Walkmühle[1] gerathen[2]!" merkte aber bald wo er war. Da hieß es aufpassen, daß er nicht zwischen die Zähne kam und zermalmt ward[3], und hernach mußte er doch mit in den Magen hinab rutschen[4]. „In dem Stübchen sind die Fenster vergessen," sprach er, „und scheint keine Sonne hinein: ein Licht wird auch nicht gebracht[5]." Ueberhaupt[6] gefiel ihm das Qartier[7] schlecht, und was das schlimmste war, es kam immer mehr neues Heu zur Thüre hinein, und der Platz ward immer enger. Da rief er endlich in der Angst, so laut er konnte: „Bringt mir kein frisch Futter mehr, bringt mir kein frisch Futter mehr." Die Magd melkte gerade die Kuh, und als sie sprechen hörte ohne jemand zu sehen, und es dieselbe Stimme war, die sie auch in der Nacht gehört hatte, erschrak sie so, daß sie von ihrem Stühlchen herabglitschte[8] und die Milch verschüttete. Sie lief in der größten Hast zu ihrem Herrn, und rief: „Ach Gott, Herr Pfarrer, die Kuh hat geredet." „Du bist verrückt," antwortete der Pfarrer, ging aber doch selbst in den Stall und wollte nachsehen was es da gäbe. Kaum aber hatte er den Fuß hineingesetzt, so rief Daumesdick auf's neue: „Bringt mir kein frisch Futter mehr, bringt mir kein frisch Futter mehr." Da erschrak der Pfarrer selbst, meinte es wäre ein böser Geist in die Kuh gefahren[9] und hieß sie tödten. Sie ward geschlachtet, der Magen aber, worin Daumesdick steckte, auf den Mist geworfen. Daumesdick hatte große Mühe sich hindurch zu arbeiten[10], doch brachte ers so weit daß er Platz bekam, aber als er eben sein Haupt[11] herausstrecken wollte,

1. *Moulin à foulon.*
2. *Tomber dans.*
3. On attendrait le subjonc. würde.
4. *Glisser en bas.*
5. A rendre par l'actif.
6. *Somme toute.*
7. On écrit génér.: Quartier.
8. *Tomber en bas de...*
9. *Était entré dans.*
10. *Se glisser à travers.*
11. Haupt pour Kopf.

kam ein neues Unglück. Ein hungriger Wolf lief heran und verschlang den ganzen Magen mit einem Schluck[1]. Daumesdick verlor den Muth nicht: „Vielleicht," dachte er „läßt der Wolf mit sich reden," und rief ihm aus dem Wanste[2] zu: „Lieber Wolf, ich weiß dir einen herrlichen Fraß[3]." „Wo ist der zu holen?" sprach der Wolf. „In dem und dem Haus[4], da mußt du durch die Gosse[5] hinein kriechen, und wirst Kuchen, Speck und Wurst finden, so viel du essen willst," und beschrieb ihm genau seines Vaters Haus. Der Wolf ließ sich das nicht zweimal sagen, drängte sich in der Nacht zur Gosse hinein und fraß in der Vorrathskammer[6] nach Herzenslust[7]. Als er sich gesättigt hatte, wollte er wieder fort[8], aber er war so dick geworden, daß er denselben Weg nicht wieder hinaus konnte. Darauf[9] hatte Daumesdick gerechnet und fing nun an in dem Leib des Wolfs einen gewaltigen Lärmen zu machen, tobte[10] und schrie, was er konnte[11]. „Willst du stille sein," sprach der Wolf, „du weckst die Leute auf." „Ei was," antwortete der Kleine, „du hast dich satt gefressen, ich will mich auch lustig machen," und fing von neuem an aus allen Kräften zu schreien. Davon erwachte endlich sein Vater und seine Mutter, liefen an die Kammer und schauten durch die Spalte hinein. Wie sie sahen daß ein Wolf darin hauste[12], liefen sie davon, und der Mann holte die Axt, und die Frau die Sense. „Bleib dahinten[13]," sprach der Mann, als sie in die Kammer traten, „wenn ich ihm einen Schlag gegeben habe, und er davon

1. *Du coup.*
2. *Ventre.*
3. *Repas.*
4. *Dans telle ou telle maison.*
5. Litt.: *évier, égout.*
6. *Garde-manger, office.*
7. *A cœur joie.*
8. Le v. complément. manque.
9. *C'est là-dessus.*
10. *Tempêter.*
11. *De toutes ses forces.*
12. *Se trouver*; littér.: *faire ménage quelque part.*
13. *En arrière.*

noch nicht todt ist, so mußt du auf ihn einhauen[1], und ihm den Leib zerschneiden." Da hörte Daumesdick die Stimme seines Vaters und rief: „Lieber Vater, ich bin hier, ich stecke im Leibe des Wolfs." Sprach der Vater voll Freuden: „Gottlob, unser liebes Kind hat sich wieder gefunden," und hieß die Frau die Sense wegthun, damit Daumesdick nicht beschädigt[2] würde. Danach holte er aus[3], und schlug dem Wolf einen Schlag[4] auf den Kopf daß er todt niederstürzte, dann suchten sie Messer und Scheere, schnitten ihm den Leib auf und zogen den Kleinen wieder hervor. „Ach," sprach der Vater, „was haben wir für Sorge um dich ausgestanden[5]!" „Ja, Vater, ich bin viel in der Welt herumgekommen; gottlob, daß ich wieder frische Luft schöpfe!" „Wo bist du denn überall gewesen?" „Ach, Vater, ich war in einem Mauseloch, in einer Kuh Bauch und in eines Wolfes Wanst: nun bleib ich bei euch." „Und wir verkaufen dich um alle Reichthümer der Welt nicht wieder," sprachen die Eltern, herzten und küßten ihren lieben Daumesdick. Sie gaben ihm zu essen und trinken, und ließen ihm neue Kleider machen, denn die seinigen waren ihm auf der Reise verdorben[6].

---

18. Dornröschen.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Vor Zeiten[7] war ein König und eine Königin, die sprachen jeden Tag: „Ach, wenn wir doch ein Kind hätten!"

1. *Frapper dessus.*
2. *Endommager;* de Schaden.
3. *Lever le bras pour frapper.*
4. Einen Schlag schlagen, pléonasme dans le genre de μάχομαι μάχην.
5. *Souffrir.*
6. A sous-entendre: worden.
7. *Autrefois.*

und kriegten immer keins. Da trug sich zu, als die Königin einmal im Bade saß, daß ein Frosch aus dem Wasser ans Land kroch[1] und zu ihr sprach: „Dein Wunsch wird erfüllt werden; ehe ein Jahr vergeht wirst du eine Tochter zur Welt bringen.“ Was der Frosch gesagt hatte, das geschah, und die Königin gebar ein Mädchen, das war so schön, daß der König vor Freude sich nicht zu fassen wußte[2] und ein großes Fest anstellte. Er ladete[3] nicht bloß seine Verwandten, Freunde und Bekannten, sondern auch die weisen Frauen[4] dazu ein, damit sie dem Kind hold und gewogen[5] wären. Es waren ihrer[6] dreizehn in dem Reiche, weil er aber nur zwölf goldene Teller hatte, von welchen sie essen sollten, so mußte eine von ihnen daheim bleiben. Das Fest ward mit aller Pracht gefeiert, und als es zu Ende war, beschenkten die weisen Frauen das Kind mit ihren Wundergaben[7]: die eine[8] mit Tugend, die andere mit Schönheit, die dritte mit Reichthum, und so mit allem, was auf der Welt zu wünschen ist. Als elfe ihre Sprüche eben gethan hatten, trat plötzlich die dreizehnte herein. Sie wollte sich dafür rächen, daß sie nicht eingeladen war, und ohne jemand zu grüßen oder nur anzusehen, rief sie mit lauter Stimme: „Die Königstochter soll sich in ihrem fünfzehnten Jahre in eine Spindel[9] stechen und todt hinfallen.“ Und ohne ein Wort weiter zu sprechen, kehrte sie sich um und verließ den Saal. Alle waren erschrocken, da trat die zwölfte hervor, die ihren Wunsch noch übrig hatte, und weil sie den bösen Spruch[10] nicht aufheben[11], sondern nur ihn mildern konnte, so sagte

1. *Ramper.*
2. *Ne pas se sentir de joie.*
3. Laden a à l'imparf. plutôt lud.
4. *Fée.*
5. *Bien disposé.*
6. *Il y en avait.*
7. *Don miraculeux.*
8. A sous-entend. bescheerte es.
9. *Fuseau.*
10. *Arrêt.*
11. *Annuler.*

sie: „Es soll aber kein Tod sein, sondern ein hundertjähriger tiefer Schlaf, in welchen die Königstochter fällt."

Der König, der sein liebes Kind von dem Unglück gern bewahren wollte, ließ den Befehl ausgehen, daß alle Spindeln im ganzen Königreiche sollten verbrannt werden. An dem Mädchen aber wurden die Gaben der weisen Frauen sämmtlich erfüllt, denn es war so schön, sittsam, freundlich und verständig, daß es jedermann, der es ansah, lieb haben mußte. Es geschah, daß an dem Tage, wo es gerade fünfzehn Jahre alt war, der König und die Königin nicht zu Haus waren, und das Mädchen ganz allein im Schloß zurückblieb. Da ging es aller Orten[1] herum, besah Stuben und Kammern, wie es Lust hatte, und kam endlich auch an einen alten Thurm. Es stieg die Wendeltreppe[2] hinauf, und gelangte zu einer kleinen Thüre. In dem Schloß steckte ein verrosteter[3] Schlüssel, und als es umdrehte, sprang die Thüre auf, und saß da in einem kleinen Stübchen eine alte Frau mit einer Spindel und spann emsig[4] ihren Flachs. „Guten Tag, du altes Mütterchen," sprach die Königstochter, „was machst du da?" „Ich spinne," sagte die Alte, und nickte mit dem Kopf. „Was ist das für ein Ding, das so lustig[5] herumspringt?" sprach das Mädchen, nahm die Spindel und wollte auch spinnen. Kaum hatte sie[6] aber die Spindel angerührt, so ging der Zauberspruch in Erfüllung, und sie stach sich damit in den Finger.

In dem Augenblick aber, wo sie den Stich empfand, fiel sie auf das Bett nieder, das da stand, und lag in einem tiefen Schlaf. Und dieser Schlaf verbreitete sich über das ganze Schloß: der König und die Königin, die eben heimgekom-

1. *Partout.*
2. *Escalier tournant* ; de wenden, *tourner*, et de Treppe.
3. *Rouillé* ; de Rost.
4. *Diligemment.*
5. *Joyeusement.*
6. Pron. fém. quoique Mädchen soit neutre.

men waren und in den Saal getreten waren, fingen an einzuschlafen, und der ganze Hofstaat[1] mit ihnen. Da schliefen auch die Pferde im Stall, die Hunde im Hofe, die Tauben auf dem Dache, die Fliegen an der Wand, ja, das Feuer, das auf dem Herde flackerte[2], ward still und schlief ein, und der Braten hörte auf zu brutzeln[3], und der Koch, der den Küchenjungen, weil er etwas versehen hatte, in den Haaren[4] ziehen wollte, ließ ihn los und schlief. Und der Wind legte sich, und auf den Bäumen vor dem Schloß regte sich kein Blättchen mehr.

Rings um das Schloß aber begann eine Dornenhecke zu wachsen, die jedes Jahr höher ward, und endlich das ganze Schloß umzog[5], und darüber hinauswuchs, daß gar nichts mehr davon zu sehen war, selbst nicht die Fahne[6] auf dem Dach. Es ging[7] aber die Sage[8] in dem Land von dem schönen schlafenden Dornröschen, denn so ward die Königstochter genannt, also daß von Zeit zu Zeit Königssöhne kamen und durch die Hecke in das Schloß dringen wollten. Es war ihnen aber nicht möglich, denn die Dornen, als hätten sie Hände, hielten fest zusammen, und die Jünglinge blieben darin hängen, konnten sich nicht wieder losmachen und starben eines jämmerlichen Todes[9]. Nach langen, langen Jahren kam wieder einmal ein Königssohn in das Land, und hörte wie ein alter Mann von der Dornenhecke erzählte, es sollte ein Schloß dahinter stehen, in welchem eine wunderschöne Königstochter, Dornröschen genannt, schon seit hundert Jahren schliefe, und mit ihr schliefe der König und die Königin und der ganze Hofstaat. Er wußte auch von seinem

1. *Cour.*
2. *Flamber.*
3. Pour braten ; ici : *se griller, se rôtir.*
4. On dit plutôt : an den Haaren, *par les cheveux.*
5. Umziehen, *entourer.*
6. *Girouette.*
7. Le verbe a deux sujets.
8. *La légende.*
9. Sterben se constr. avec le génit.

Großvater daß schon viele Königssöhne gekommen wären und versucht hätten durch die Dornenhecke zu dringen, aber sie wären darin hängen geblieben und eines traurigen Todes gestorben. Da sprach der Jüngling: „Ich fürchte mich nicht, ich will hinaus und das schöne Dornröschen sehen." Der gute Alte mochte ihm abrathen, wie er wollte, er hörte nicht auf seine Worte.

Nun waren aber gerade[1] die hundert Jahre verflossen, und der Tag war gekommen, wo das Dornröschen wieder erwachen sollte. Als der Königssohn sich der Dornenhecke näherte, waren es lauter große schöne Blumen, die thaten sich von selbst auseinander[2] und ließen ihn unbeschädigt[3] hindurch, und hinter ihm thaten sie sich wieder als eine Hecke zusammen. Im Schloßhof sah er die Pferde und scheckigen[4] Jagdhunde liegen und schlafen, auf dem Dache saßen die Tauben und hatten das Köpfchen unter die Flügel gesteckt. Und als er ins Haus kam, schliefen die Fliegen an der Wand, der Koch in der Küche hielt noch die Hand, als wollte er den Jungen anpacken, und die Magd saß vor dem schwarzen Huhn, das sollte gerupft[5] werden. Da ging er weiter und sah im Saale den ganzen Hofstaat liegen und schlafen, und oben bei dem Throne lag der König und die Königin. Da ging er noch weiter, und alles war so still, daß einer[6] seinen Athem hören konnte, und endlich kam er zu dem Thurm und öffnete die Thüre zu der kleinen Stube, in welcher Dornröschen schlief. Da lag es und war so schön, daß er die Augen nicht abwenden konnte, und er bückte sich und gab ihm einen Kuß. Wie er es mit dem Kuß berührt hatte, schlug Dornröschen die Augen auf[7], erwachte, und

1. *Justement.*
2. Sich aus einander thun, *se séparer, s'écarter.*
3. *Sain et sauf*
4. *Tacheté.*
5. *Plumer.*
6. Einer pour man.
7. Aufschlagen, *ouvrir.*

blickte ihn ganz freundlich an. Da gingen sie zusammen herab, und der König erwachte und die Königin, und der ganze Hofstaat, und sahen einander mit großen Augen[1] an. Und die Pferde im Hof standen auf und rüttelten sich[2] : die Jagdhunde sprangen und wedelten[3] : die Tauben auf dem Dache zogen das Köpfchen unterm Flügel hervor[4], sahen umher und flogen ins Feld : die Fliegen an den Wänden krochen weiter : das Feuer in der Küche erhob sich, flackerte und kochte das Essen : der Braten fing wieder an zu bruzeln : und der Koch gab dem Jungen eine Ohrfeige[5] daß er schrie : und die Magd rupfte das Huhn fertig. Und da wurde die Hochzeit des Königssohns mit dem Dornröschen in aller Pracht gefeiert, und sie lebten vergnügt bis an ihr Ende.

---

19. Der Bauer und der Teufel.

LE PAYSAN ET LE DIABLE.

Es war einmal ein kluges und verschmitztes[6] Bäuerlein, von dessen Streichen viel zu erzählen wäre : die schönste Geschichte ist aber doch, wie er den Teufel einmal dran gekriegt[7] und zum Narren gehabt hat[8].

Das Bäuerlein hatte eines Tages seinen Acker bestellt und rüstete sich zur Heimfahrt als die Dämmrung[9] schon eingetreten war. Da erblickte er mitten auf seinem Acker einen Haufen feuriger Kohlen, und als er voll Verwunderung hinzuging, so saß oben auf der Glut ein kleiner

1. *Avec de grands yeux.*
2. *Se secouer.*
3. *Remuer la queue.*
4. Hervorziehen, *sortir.*
5. Litt.: *figue d'oreille; soufflet.*
6. Adj. formé d'un v. inusité; *rusé.*
7. Pour daran; dran kriegen, *attraper.*
8. Zum Narren haben, *berner.*
9. Pour Dämmerung.

schwarzer Teufel. „Du sitzest wohl auf einem Schatz?" sprach das Bäuerlein. „Ja wohl," antwortete der Teufel, „auf einem Schatz, der mehr Gold und Silber enthält als du dein Lebtag[1] gesehen hast." „Der Schatz liegt auf meinem Feld und gehört mir," sprach das Bäuerlein. „Er ist dein," antwortete der Teufel, „wenn du mir zwei Jahre lang die Hälfte von dem gibst, was dein Acker hervorbringt : Geld habe ich genug, aber ich trage Verlangen[2] nach den Früchten der Erde." Das Bäuerlein ging auf den Handel ein[3]. „Damit aber kein Streit bei der Theilung entsteht," sprach es, „so soll dir gehören was über der Erde ist." Dem Teufel gefiel das wohl, aber das listige Bäuerlein hatte Rüben gesät. Als nun die Zeit der Ernte kam, so erschien der Teufel und wollte seine Frucht holen, er fand aber nichts als die gelben welken Blätter, und das Bäuerlein, ganz vergnügt, grub seine Rüben aus. „Einmal hast du den Vortheil gehabt," sprach der Teufel, „aber für das nächstemal soll das nicht gelten. Dein ist was über der Erde wächst und mein was darunter ist." „Mir auch recht[4]", antwortete das Bäuerlein. Als aber die Zeit zur Aussat[5] kam, säte das Bäuerlein nicht wieder Rüben, sondern Waitzen[6]. Die Frucht ward reif, das Bäuerlein ging auf den Acker und schnitt die vollen Halme bis zur Erde ab. Als der Teufel kam, fand er nichts als die Stoppeln und fuhr wüthend in eine Felsenschlucht hinab. „So muß man die Füchse prellen," sprach das Bäuerlein, ging hin und holte sich den Schatz.

1. Contracté de Lebenstag; *jamais.*

2. Verlangen tragen nach etwas, *avoir envie de quelque chose; soupirer après.*

3. Auf einen Handel eingehen, *conclure une affaire, tomber d'accord.*

4. *Cela me va.*

5. S'écrit ordin. avec deux a.

6. S'écrit aussi Waizen ou Weizen.

20. Der Zaunkönig und der Bär.

LE ROITELET ET L'OURS.

Zur Sommerszeit[1] gingen einmal der Bär und der Wolf im Wald spazieren, da hörte der Bär so schönen Gesang von einem Vogel, und sprach: „Bruder Wolf, was ist das für ein Vogel, der so schön singt?" „Das ist der König der Vögel," sagte der Wolf, „vor dem müssen wir uns neigen[2];" es war aber der Zaunkönig. „Wenn das ist," sagte der Bär, „so möcht ich auch gerne seinen königlichen Palast sehen, komm und führe mich hin." „Das geht nicht so, wie du meinst," sprach der Wolf, „du mußt warten bis die Frau Königin kommt." Bald darauf kam die Frau Königin und hatte Futter im Schnabel, und der Herr König auch, und wollten ihre Jungen ätzen[3]. Der Bär wäre gerne nun gleich hinterdrein[4] gegangen, aber der Wolf hielt ihn am Aermel und sagte: „Nein, du mußt warten bis Herr und Frau Königin wieder fort sind." Also nahmen sie das Loch in Acht, wo das Nest stand, und trabten wieder ab[5]. Der Bär aber hatte keine Ruhe, wollte den königlichen Palast sehen, und ging nach einer kurzen Weile wieder vor[6]. Da waren König und Königin richtig[7] ausgeflogen: er guckte hinein und sah fünf oder sechs Junge, die lagen darin. „Ist das der königliche Palast!" rief der Bär, „das ist ein erbärmlicher Palast! ihr seid auch keine Königskinder, ihr seid unehrliche[8] Kinder." Wie das die jungen Zaunkönige hörten,

1. Mot composé pour : zur Zeit des Sommers.
2. *Se prosterner.*
3. Aetzen (ätzen), *donner la becquée.*
4. *Derrière lui.*
5. Abtraben, *s'en aller.*
6. Vorgehen, *s'avancer.*
7. *En effet.*
8. *Bâtard.*

wurden sie gewaltig[1] bös, und schrien: „Nein, das sind wir nicht, unsere Aeltern sind ehrliche Leute; Bär, das soll ausgemacht werden[2] mit dir." Dem Bär und dem Wolf ward angst, sie kehrten um und setzten sich in ihre Höhlen. Di jungen Zaunkönige aber schrieen und lärmten fort, und als ihre Aeltern wieder Futter brachten, sagten sie: „Wir rühren kein Fliegenbeinchen an, und sollten wir verhungern, bis ihr erst ausgemacht habt, ob wir ehrliche Kinder sind oder nicht: der Bär ist da gewesen, und hat uns gescholten." Da sagte der alte König: „Seid nur ruhig, das soll ausgemacht werden." Flog[3] darauf mit der Frau Königin dem Bären vor seine Höhle und rief hinein: „Alter Brummbär[4], warum hast du meine Kinder gescholten? das soll dir übel bekommen[5], das wollen wir in einem blutigen Krieg ausmachen." Also war dem Bären der Krieg angekündigt, und ward alles vierfüßige Gethier[6] berufen, Ochs, Esel, Rind, Hirsch, Reh, und was die Erde sonst alles trägt. Der Zaunkönig aber berief alles was in der Luft fliegt; nicht allein die Vögel groß und klein, sondern auch die Mücken, Hornissen, Bienen und Fliegen mußten herbei.

Als nun die Zeit kam, wo der Krieg angehen sollte, da schickte der Zaunkönig Kundschafter aus, wer der kommandierende[7] General des Feindes wäre. Die Mücke war die listigste von allen, schwärmte[8] im Wald, wo der Feind sich versammelte, und setzte sich endlich unter ein Blatt auf den Baum, wo die Parole[9] ausgegeben wurde. Da stand[10] der Bär, rief den Fuchs vor sich und sprach: „Fuchs, du bist der schlauste unter allem Gethier[11], du sollst General sein, und

1. Pour sehr.
2. Ausmachen, *décider*.
3. A sous-entendre : er.
4. *Grognon*.
5. Uebel bekommen, *payer cher*.
6. De Thier.
7. Le e après i est superflu.
8. *Rôder*.
9. *Mot d'ordre*.
10. Imparfait de stehen.
11. Gethier, mot collectif, *les animaux*.

uns anführen." „Gut," sagte der Fuchs, „aber was für Zeichen wollen wir verabreden[1]?" Niemand wußte es. Da sprach der Fuchs: „Ich habe einen schönen langen buschigen Schwanz, der sieht aus fast wie ein rother Federbusch; wenn ich den Schwanz in die Höhe halte, so geht die Sache gut[2], und ihr müßt darauf los marschieren: laß ich ihn aber herunterhängen, so lauft was ihr könnt[3]." Als die Mücke das gehört hatte, flog sie wieder heim und verrieth dem Zaunkönig alles haarklein[4].

Als der Tag anbrach, wo die Schlacht sollte geliefert werden, hu, da kam das vierfüßige Gethier dahergerennt mit Gebraus, daß die Erde zitterte; Zaunkönig mit seiner Armee, kam auch durch die Luft daher, die schnurrte[5], schrie und schwärmte daß einem angst und bang ward; und gingen sie da von beiden Seiten an einander[6]. Der Zaunkönig aber schickte die Hornisse hinab, sie sollte sich dem Fuchs unter den Schwanz setzen und aus Leibeskräften[7] stechen. Wie nun der Fuchs den ersten Stich bekam, zuckte er, daß er das eine Bein aufhob, doch ertrug er's und hielt den Schwanz noch in die Höhe: beim zweiten Stich mußt er ihn einen Augenblick herunter lassen: beim dritten aber konnte er sich nicht mehr halten, schrie und nahm den Schwanz zwischen die Beine. Wie das die Thiere sahen, meinten sie, alles wäre verloren und fingen an zu laufen, jeder in seine Höhle: und hatten die Vögel die Schlacht gewonnen.

Da flog der Herr König und die Frau Königin heim zu ihren Kindern, und riefen: „Kinder, seid fröhlich, eßt und

1. Ein Zeichen verabreden, *convenir d'un signal.*

2. Die Sache geht gut, *tout va bien.*

3. *De toutes vos forces.*

4. Exprime l'idée de *la totalité; jusqu'aux moindres détails.*

5. *Bourdonner.*

6. An einander gehen, *en venir aux mains.*

7. *De toutes leurs forces.*

trinkt nach Herzenslust, wir haben den Krieg gewonnen." Die jungen Zaunkönige aber sagten: „Noch essen wir nicht, der Bär soll erst vors Nest kommen und Abbitte thun[1] und soll sagen daß wir ehrliche Kinder sind." Da flog der Zaunkönig vor das Loch des Bären und rief: „Brummbär, du sollst vor das Nest zu meinen Kindern gehen und Abbitte thun und sagen daß sie ehrliche Kinder sind, sonst sollen dir die Rippen im Leib zertreten[2] werden." Da kroch der Bär in der größten Angst hin und that Abbitte. Jetzt waren die jungen Zaunkönige erst zufrieden, setzten sich zusammen, aßen und tranken und machten sich lustig bis in die späte Nacht hinein.

---

21. Der Arme und der Reiche.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

Vor alten Zeiten als der liebe Gott noch selber auf Erden unter den Menschen wandelte, trug es sich zu[3], daß er eines Abends müde war und ihn die Nacht überfiel, bevor er zu einer Herberge kommen konnte. Nun standen auf dem Weg vor ihm zwei Häuser einander gegenüber, das eine groß und schön, das andere klein und ärmlich anzusehen[4], und gehörte das große einem Reichen, das kleine einem armen Manne. Da dachte unser Herr Gott: „Dem Reichen werde ich nicht beschwerlich fallen[5]: bei ihm will ich übernachten." Der Reiche, als er an seine Thüre klopfen hörte, machte das Fenster auf und fragte den Fremdling was er suche? Der Herr antwortete: „Ich bitte um ein Nacht-

1. *Demander pardon.*
2. Pour zerschlagen, *briser.*
3. Sich zutragen, *arriver.*
4. *Pauvre à voir* (litt.), c.-à-d. *d'aspect.*
5. *Être à charge.*

lager." Der Reiche guckte den Wandersmann von Haupt bis zu den Füßen an, und weil der liebe Gott schlichte[1] Kleider trug und nicht aussah wie einer[2], der viel Geld in der Tasche hat, schüttelte er mit dem Kopf und sprach: „Ich kann euch nicht aufnehmen, meine Kammern liegen voll Kräuter und Samen, und sollte ich einen jeden beherbergen[3], der an meine Thüre klopft, so könnte ich selber den Bettelstab[4] in die Hand nehmen. Sucht euch anderswo ein Auskommen[5]." Schlug[6] damit sein Fenster zu und ließ den lieben Gott stehen. Also kehrte ihm der liebe Gott den Rücken und ging hinüber zu dem kleinen Haus. Kaum hatte er angeklopft, so klinkte der Arme schon sein Thürchen auf[7] und bat den Wandersmann einzutreten. „Bleibt die Nacht über bei mir," sagte er, „es ist schon finster, und heute könnt ihr doch nicht weiter kommen." Das gefiel dem lieben Gott und er trat zu ihm ein. Die Frau des Armen reichte ihm die Hand, hieß ihn willkommen[8] und sagte er möchte sich's bequem machen und vorlieb nehmen[9], sie hätten nicht viel, aber was es wäre, gäben sie von Herzen gerne. Dann setzte sie Kartoffeln ans Feuer, und derweil[10] sie kochten, melkte sie ihre Ziege, damit sie ein wenig Milch dazu hätten. Und als der Tisch gedeckt war, setzte sich der liebe Gott nieder und aß mit ihnen, und schmeckte ihm die schlechte Kost gut, denn es waren vergnügte Gesichter dabei. Nachdem sie gegessen hatten, und Schlafenszeit war, rief die Frau heimlich ihren Mann und sprach: „Hör', lieber Mann, wir wollen uns heute Nacht eine Streu machen, damit der arme Wanderer sich in unser Bett legen und ausruhen kann:

1. *Modeste.*
2. Litt.: *ne pas avoir l'air de quelqu'un qui....*
3. *Héberger*, de Herberge.
4. *Bâton de mendiant.*
5. Rempl. Unterkommen, *gîte.*
6. A sous-entendre: er.
7. Aufklinken, *ouvrir*; de Klinke, *loquet.*
8. *Souhaiter la bienvenue.*
9. *Se contenter de.*
10. *Pendant que.*

er ist den ganzen Tag über gegangen, da wird einer müde[1]." „Von Herzen gern," antwortete er, „ich will's ihm anbieten," ging zu dem lieben Gott und bat ihn, wenn's ihm recht wäre, möchte er sich in ihr Bett legen und seine Glieder ordentlich ausruhen. Der liebe Gott wollte den beiden Alten ihr Lager nicht nehmen, aber sie ließen nicht ab[2] bis er es endlich that und sich in ihr Bett legte: sich selbst aber machten sie eine Streu auf die Erde. Am andern Morgen standen sie vor Tag schon auf und kochten dem Gast ein Frühstück, so gut sie es hatten. Als nun die Sonne durchs Fensterlein schien und der liebe Gott aufgestanden war, aß er wieder mit ihnen und wollte dann seines Weges ziehen[3]. Als er in der Thüre stand, kehrte er sich um und sprach: „Weil ihr so mitleidig und fromm seid, so wünscht euch dreierlei, das will ich euch erfüllen." Da sagte der Arme: „Was soll ich mir sonst wünschen als die ewige Seligkeit[4], und daß wir zwei, so lang wir leben, gesund dabei bleiben und unser nothdürftiges[5] tägliches Brot haben; fürs dritte weiß ich mir nichts zu wünschen." Der liebe Gott sprach: „Willst du dir nicht ein neues Haus für das alte wünschen?" „O ja," sagte der Mann, „wenn ich das auch noch erhalten kann, so wär mir's wohl lieb." Da erfüllte der Herr ihre Wünsche, verwandelte ihr altes Haus in ein neues, gab ihnen nochmals seinen Segen und zog weiter.

Es war schon voller Tag, als der Reiche aufstand. Er legte sich in's Fenster[6] und sah gegenüber ein neues reinliches Haus mit rothen Ziegeln, wo sonst eine alte Hütte gestanden hatte. Da machte er große Augen, rief seine Frau herbei und sprach: „Sag' mir, was ist geschehen? Gestern Abend

1. Loc. popul.: *on se fatigue.*
2. Ablassen, *discontinuer* (sous-enten.: mit Bitten).
3. *Continuer son chemin.*
4. *Félicité.*
5. *Nécessaire.*
6. Pour legte sich an's Fenster.

stand noch die alte elende Hütte, und heute steht da ein schönes neues Haus. Lauf hinüber und höre wie das gekommen ist." Die Frau ging und fragte den Armen aus: er erzählte ihr: „Gestern Abend kam ein Wanderer, der suchte Nachtherberge[1], und heute Morgen beim Abschied hat er uns drei Wünsche gewährt: die ewige Seligkeit, Gesundheit in diesem Leben und das nothdürftige tägliche Brot dazu und zuletzt noch statt unserer alten Hütte ein schönes neues Haus." Die Frau des Reichen lief eilig zurück und erzählte ihrem Manne wie alles gekommen war. Der Mann sprach: „Ich möchte mich zerreißen und zerschlagen: hätte ich das nur gewußt[2]! der Fremde ist zuvor hier gewesen und hat bei uns übernachten wollen, ich habe ihn aber abgewiesen." „Eil dich," sprach die Frau, „und setze dich auf dein Pferd, so kannst du den Mann noch einholen, und dann mußt du dir auch drei Wünsche gewähren[3] lassen.

Der Reiche befolgte den guten Rath, jagte mit seinem Pferd davon und holte den lieben Gott noch ein. Er redete fein[4] und lieblich und bat er möchte nicht übel nehmen, daß er nicht gleich wäre eingelassen worden, er hätte den Schlüssel zur Hausthür gesucht, derweil[5] wäre er weggegangen: wenn er des Weges zurückkäme, müßte er bei ihm einkehren. „Ja," sprach der liebe Gott, „wenn ich einmal zurückkomme, will ich es thun." Da fragte der Reiche ob er nicht auch drei Wünsche thun dürfte, wie sein Nachbar? „Ja," sagte der liebe Gott, das dürfte er wohl, es wäre aber nicht gut für ihn, und er sollte sich lieber nichts wünschen. Der Reiche meinte er wollte sich schon etwas aussuchen, das zu seinem Glück gereiche[6], wenn er nur wüßte, daß es er-

1. *Gîte.*
2. Part. de wissen.
3. *Accorder.*
4. *Doucement.*
5. *Pendant ce temps.*
6. *Tourner à bien.*

füllt würde. Sprach der liebe Gott: „Reit heim, und drei Wünsche, die du thust, die sollen in Erfüllung gehen.“

Nun hatte der Reiche was er verlangte, ritt heimwärts und fing an nachzusinnen was er sich wünschen sollte. Wie er sich so bedachte und die Zügel fallen ließ, fing das Pferd an zu springen, so daß er immerfort in seinen Gedanken gestört wurde und sie gar nicht zusammen bringen konnte. Er klopfte ihm an den Hals und sagte: „Sei ruhig, Liese,“ aber das Pferd machte aufs neue Männerchen[1]. Da ward er zuletzt ärgerlich und rief ganz ungeduldig: „So wollt ich, daß du den Hals zerbrächst!“ Wie er das Wort ausgesprochen hatte, plump, fiel er auf die Erde, und lag das Pferd todt und regte sich nicht mehr; damit war der erste Wunsch erfüllt. Weil er aber von Natur geizig war, wollte er das Sattelzeug[2] nicht im Stich lassen[3], schnitt's ab, hing's auf seinen Rücken, und mußte nun zu Fuß gehen. „Du hast noch zwei Wünsche übrig,“ dachte er und tröstete sich damit. Wie er nun langsam durch den Sand dahin ging, und zu Mittag die Sonne heiß brannte, ward's ihm so warm und verdrießlich zu Muth[4]: der Sattel drückte ihn auf den Rücken, auch war ihm noch immer nicht eingefallen, was er sich wünschen sollte. „Wenn ich mir auch alle Reiche und Schätze der Welt wünsche,“ sprach er zu sich selbst, „so fällt mir hernach noch allerlei ein, dieses und jenes, das weiß ich im voraus: ich wills aber so einrichten, daß mir gar nichts mehr übrig zu wünschen bleibt.“ Dann seufzte er und sprach: „Ja, wenn ich der bairische Bauer[5] wäre, der auch drei Wünsche frei hatte, der wußte sich zu helfen, der wünschte sich zuerst recht viel Bier, und zweitens so viel Bier als er

1. Pour Männchen, *faire des sauts.*
2. *Harnachement.*
3. *Abandonner.*
4. Verdrießlich zu Muth werden, litt.: *devenir de mauvaise humeur.*
5. Héros d'une légende.

trinken könnte, und drittens noch ein Faß Bier dazu. Manchmal meinte er jetzt hätte er das gefunden, aber hernach schiens ihm doch zu wenig. Da kam ihm so in die Gedanken was es seine Frau jetzt gut hätte, die säße daheim in einer kühlen Stube und ließ sichs wohl schmecken [1]. Das ärgerte ihn ordentlich [2], und ohne daß ers wußte, sprach er so hin: „Ich wollte die säße daheim auf dem Sattel, und könnte nicht herunter, statt daß ich ihn da auf meinem Rücken schleppe." Und wie das letzte Wort aus seinem Munde kam, so war der Sattel von seinem Rücken verschwunden, und er merkte, daß sein zweiter Wunsch auch in Erfüllung gegangen war. Da ward ihm erst recht heiß [3], er fing an zu laufen und wollte sich daheim ganz einsam in seine Kammer hinsetzen und auf etwas Großes für den letzten Wunsch sinnen. Wie er aber ankommt und die Stubenthür aufmacht, sitzt da seine Frau mitten drin auf dem Sattel und kann nicht herunter, jammert und schreit. Da sprach er: „Gib dich zufrieden, ich will dir alle Reichthümer der Welt herbei wünschen, nur bleib da sitzen." Sie schalt ihn einen Schafskopf [4] und sprach: „Was helfen mir alle Reichthümer der Welt, wenn ich auf dem Sattel sitze; du hast mich darauf gewünscht, du mußt mir auch wieder herunter helfen." Er mochte wollen oder nicht, er mußte den dritten Wunsch thun, daß sie vom Sattel ledig wäre [5] und herunter steigen könnte; und der Wunsch ward alsbald erfüllt. Also hatte er nichts davon [6] als Aerger, Mühe, Scheltworte und ein verlornes Pferd: die Armen aber lebten vergnügt, still und fromm bis an ihr seliges Ende.

1. Sich's wohl schmecken lassen, *s'en donner à son aise.*
2. Pour sehr.
3. Es wird mir heiß, *je me trouve mal à l'aise.*
4. Litt.: *tête de mouton; nigaud.*
5. Ledig sein, *être délivré.*
6. C'est-à-dire: *de toute cette aventure.*

22. Sneewittchen[1].

BLANC DE NEIGE.

Es war einmal mitten im Winter, und die Schneeflocken fielen wie Federn vom Himmel herab, da saß eine Königin an einem Fenster, das einen Rahmen[2] von schwarzem Ebenholz hatte, und nähte. Und wie sie so nähte und nach dem Schnee aufblickte, stach sie sich mit der Nadel in den Finger, und es fielen drei Tropfen Blut in den Schnee. Und weil das Rothe im weißen Schnee so schön aussah, dachte sie bei sich: „Hätt ich ein Kind so weiß wie Schnee, so roth wie Blut, und schwarz wie das Holz an dem Rahmen." Bald darauf bekam sie ein Töchterlein, das war so weiß wie Schnee, so roth wie Blut, und so schwarzhaarig[3] wie Ebenholz, und ward darum das Sneewittchen genannt. Und wie das Kind geboren war, starb die Königin.

Ueber ein Jahr[4] nahm sich der König eine andere Gemahlin. Es war eine schöne Frau, aber sie war stolz und übermüthig, und konnte nicht leiden, daß sie an Schönheit von jemand sollte übertroffen werden. Sie hatte einen wunderbaren[5] Spiegel, wenn sie vor den trat und sich darin beschaute, sprach sie:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete der Spiegel:

„Frau Königin, ihr seid die schönste im Land."

1. Prononciation du Nord pour Schneeweißchen; Snee rappelle l'anglais *snow* et dans wittchen, le ß s'est changé en deux t (plat allemand).

2. *Cadre.*

3. *Noir de cheveux* (litt.).

4. *L'année d'après* pour: ein Jahr darnach.

5. *Miraculeux.*

Da war sie zufrieden, denn sie wußte, daß der Spiegel die Wahrheit sagte.

Sneewittchen aber wuchs heran[1], und wurde immer schöner, und als es sieben Jahr alt war, war es so schön, wie der klare Tag, und schöner als die Königin selbst. Als diese einmal ihren Spiegel fragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete er:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen ist tausendmal schöner als ihr."

Da erschrak die Königin, und ward gelb und grün[2] vor Neid. Von Stund an[3], wenn sie Sneewittchen erblickte, kehrte sich ihr das Herz im Leibe herum[4], so haßte sie das Mädchen. Und der Neid und Hochmuth wuchsen wie ein Unkraut in ihrem Herzen immer höher, daß sie Tag und Nacht keine Ruhe mehr hatte. Da rief sie einen Jäger und sprach: „Bring das Kind hinaus in den Wald, ich will's nicht mehr vor meinen Augen sehen. Du sollst es tödten, und mir Lunge und Leber zum Wahrzeichen[5] mitbringen." Der Jäger gehorchte und führte es hinaus, und als er den Hirschfänger gezogen hatte und Sneewittchens unschuldiges Herz durchbohren wollte, fing es an zu weinen und sprach ‚Ach, lieber Jäger, laß mir mein Leben; ich will in den wilden Wald laufen und nimmermehr wieder heim kommen.' Und weil es so schön war, hatte der Jäger Mitleiden

1. Heranwachsen.
2. Indique bien, dans le langage populaire, les effets visibles de la jalousie; littér.: *devenir jaune et vert.*
3. *A partir de cette heure*; l'article est sous-entendu.
4. Litt.: *son cœur se tournait dans son corps.*
5. *Preuve.*

und sprach: „So lauf hin, du armes Kind. Die wilden Thiere werden dich bald gefressen haben," dachte er, und doch wars ihm als wär ein Stein von seinem Herzen gewälzt, weil er es nicht zu tödten brauchte. Und als gerade ein junger Frischling[1] daher gesprungen kam, stach er ihn ab[2], nahm Lunge und Leber heraus, und brachte sie als Wahrzeichen der Königin mit. Der Koch mußte sie in Salz kochen, und das boshafte Weib aß sie auf und meinte sie hätte Sneewittchens Lunge und Leber gegessen.

Nun war das arme Kind in dem großen Wald mutterseelig[3] allein, und ward ihm so angst, daß es alle Blätter an den Bäumen ansah und nicht wußte wie es sich helfen sollte. Da fing es an zu laufen und lief über die spitzen Steine und durch die Dornen, und die wilden Thiere sprangen an ihm vorbei, aber sie thaten ihm nichts. Es lief so lange[4] nur die Füße noch fort konnten, bis es bald Abend werden wollte, da sah es ein kleines Häuslein und ging hinein sich zu ruhen[5]. In dem Häuschen war alles klein, aber so zierlich und reinlich, daß es nicht zu sagen ist[6]. Da stand ein weißgedecktes Tischlein mit sieben kleinen Tellern, jedes Tellerlein mit seinem Löffelein, ferner sieben Messerlein und Gäblein[7], und sieben Becherlein. An der Wand waren sieben Bettlein neben einander aufgestellt und schneeweiße Laken[8] darüber gedeckt. Sneewittchen, weil es so hungrig und durstig war, aß von jedem Tellerlein ein wenig Gemüs und Brot, und trank aus jedem Becherlein einen Tropfen Wein; denn es wollte nicht einem alles wegnehmen. Hernach weil es so müde war, legte es sich in ein Bettchen,

1. *Marcassin.*
2. Abstechen, *tuer.*
3. Ordin.: mutterseelen, *toute seule.*
4. A sous-entendre : als.
5. Sich zu ruhen, pour auszuruhen.
6. *Qu'on ne saurait le dire.*
7. Pour Gäbelein.
8. *Drap.*

aber keins paßte; das eine war zu lang, das andere zu kurz, bis endlich das siebente recht war: und darin blieb es liegen' befahl sich Gott und schlief ein.

Als es ganz dunkel geworden war, kamen die Herren von dem Häuslein, das waren die sieben Zwerge, die in den Bergen nach Erz hackten[1] und gruben. Sie zündeten ihre sieben Lichtlein an, und wie es nun hell im Häuslein ward, sahen sie daß jemand darin gewesen war, denn es stand nicht alles so in der Ordnung, wie sie es verlassen hatten. Der erste sprach: „Wer hat auf meinem Stühlchen gesessen?" Der zweite „wer hat von meinem Tellerchen gegessen?" Der dritte „wer hat von meinem Brötchen genommen?" Der vierte „wer hat von meinem Gemüschen gegessen?" Der fünfte „wer hat mit meinem Gäbelchen gestochen?" Der sechste „wer hat mit meinem Messerchen geschnitten?" Der siebente „wer hat aus meinem Becherlein getrunken?" Dann sah sich der erste um und sah daß auf seinem Bett eine kleine Dälle[2] war, da sprach er: „Wer hat in meinem Bettchen getreten?" Die andern kamen gelaufen und riefen „in meinem hat auch jemand gelegen." Der siebente aber, als er in sein Bett sah, erblickte Sneewittchen, das lag darin und schlief. Nun rief er die andern, die kamen herbeigelaufen[3], und schrien vor Verwunderung, holten ihre sieben Lichtlein, und beleuchteten Sneewittchen. „Ei, du[4] mein Gott! ei, du mein Gott!" riefen sie, „was ist das Kind so schön!" und hatten so große Freude, daß sie es nicht aufweckten, sondern im Bettlein fortschlafen ließen. Der siebente Zwerg aber schlief bei seinen Gesellen, bei jedem eine Stunde, da war die Nacht herum.

Als es Morgen war, erwachte Sneewittchen, und wie es die sieben Zwerge sah, erschrak es. Sie waren aber freund-

1 *Piocher.*
2. Mot populaire : *pli.*
3. *Accourir.*
4. Pronom surabondant.

lich und fragten: „Wie heißt du?“ „Ich heiße Sneewittchen,“ antwortete es. „Wie bist du in unser Haus gekommen?“ sprachen weiter die Zwerge. Da erzählte es ihnen daß seine Stiefmutter es hätte wollen umbringen lassen, der Jäger hätte ihm aber das Leben geschenkt, und da wär es gelaufen den ganzen Tag, bis es endlich ihr Häuslein gefunden hätte. Die Zwerge sprachen: „Willst du unsern Haushalt versehen, kochen, betten, waschen, nähen und stricken, und willst du alles ordentlich und reinlich halten, so kannst du bei uns bleiben, und es soll dir an nichts fehlen.“ „Ja,“ sagte Sneewittchen, „von Herzen gern,“ und blieb bei ihnen. Es hielt ihnen das Haus in Ordnung: Morgens gingen sie in die Berge und suchten Erz und Gold, Abends kamen sie wieder, und da mußte ihr Essen bereit sein. Den Tag über war das Mädchen allein, da warnten es die guten Zwerglein und sprachen: „Hüte dich vor deiner Stiefmutter, die wird bald wissen daß du hier bist; laß ja niemand herein.“

Die Königin aber, nachdem sie Sneewittchens Lunge und Leber glaubte gegessen zu haben, dachte nicht anders[1] als sie wäre wieder die erste und allerschönste, trat vor ihren Spiegel und sprach:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?“

Da antwortete der Spiegel:

„Frau Königin ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen[2]
Bei den sieben Zwergen
Ist noch tausendmal schöner als ihr.“

Da erschrak sie, denn sie wußte, daß der Spiegel keine Un-

1. *Ne croyait pas autrement*, c'est-à-dire, *certainement*.

2. *Au delà des monts*, pour jenseits der Berge.

wahrheit sprach, und merkte daß der Jäger sie betrogen hatte, und Sneewittchen noch am Leben war. Und da sann und sann sie aufs neue, wie sie es umbringen wollte; denn so lange sie nicht die schönste war im ganzen Land, ließ ihr der Neid keine Ruhe. Und als sie sich endlich etwas ausgedacht hatte, färbte sie sich das Gesicht, und kleidete sich wie eine alte Krämerin, und war ganz unkenntlich[1]. In dieser Gestalt ging sie über die sieben Berge zu den sieben Zwergen, klopfte an die Thüre, und rief: „Schöne Waare feil! feil[2]!“ Sneewittchen guckte zum Fenster heraus und rief: „Guten Tag, liebe Frau, was habt ihr zu verkaufen?“ „Gute Waare, schöne Waare,“ antwortete sie, „Schnürriemen[3] von allen Farben,“ und holte einen hervor, der aus bunter Seide geflochten[4] war. „Die ehrliche Frau kann ich herein lassen,“ dachte Sneewittchen, riegelte die Thüre auf und kaufte sich den hübschen Schnürriemen. „Kind,“ sprach die Alte, „wie du aussiehst! komm ich will dich einmal ordentlich schnüren.“ Sneewittchen hatte kein Arg[5], stellte sich vor sie, und ließ sich mit dem neuen Schnürriemen schnüren : aber die Alte schnürte geschwind und schnürte so fest, daß dem Sneewittchen der Athem verging[6], und es für todt hin fiel[7]. „Nun bist du die schönste gewesen,“ sprach sie, und eilte hinaus.

Nicht lange darauf, zur Abendzeit, kamen die sieben Zwerge nach Haus, aber wie erschraken sie, als sie ihr liebes Sneewittchen auf der Erde liegen sahen; und es regte und bewegte sich nicht, als wäre es todt. Sie hoben es in die Höhe, und weil sie sahen daß es zu fest geschnürt war, schnitten sie den Schnürriemen entzwei : da fing es an ein

1. *Méconnaissable.*
2. *A vendre.*
3. *Lacet.*
4. Part. de flechten.
5. Kein Arg haben, *n'avoir aucun soupçon.*
6. *Perdit la respiration.*
7. *Tomber pour mort* (litt.).

wenig zu athmen, und ward nach und nach wieder lebendig. Als die Zwerge hörten was geschehen war, sprachen sie: „Die alte Krämerfrau war niemand als die gottlose Königin: hüte dich und laß keinen Menschen herein, wenn wir nicht bei dir sind."

Das böse Weib aber, als es nach Haus gekommen war, ging vor den Spiegel und fragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

Da antwortete er wie sonst:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen
Bei den sieben Zwergen
Ist noch tausendmal schöner als ihr."

Als sie das hörte, lief ihr alles Blut zum Herzen[1], so erschrak sie, denn sie sah wohl daß Sneewittchen wieder lebendig geworden war. „Nun aber," sprach sie, „will ich etwas aussinnen, das dich zu Grunde richten[2] soll," und mit Hexenkünsten[3], die sie verstand, machte sie einen giftigen Kamm. Dann verkleidete sie sich und nahm die Gestalt eines andern alten Weibes an. So ging sie hin über die sieben Berge zu den sieben Zwergen, klopfte an die Thüre, und rief: „Gute Waare feil! feil!" Sneewittchen schaute heraus und sprach: „Geht nur weiter, ich darf niemand hereinlassen." „Das Ansehen[4] wird dir doch erlaubt sein," sprach die Alte, zog den giftigen Kamm heraus und hielt ihn in die Höhe. Da gefiel er dem Kinde so gut, daß es sich bethören ließ und die Thüre öffnete. Als sie des Kaufs einig waren[5], sprach die Alte: „Nun will ich dich einmal ordentlich käm-

1. *Refluer vers le cœur.*
2. *Anéantir; tuer.*
3. *Sortilège.*
4. *Il te sera pourtant permis de regarder.*
5. *Conclure un marché.*

men." Das arme Sneewittchen dachte an nichts, und ließ die Alte gewähren, aber kaum hatte sie den Kamm in die Haare gesteckt, als das Gift darin wirkte, und das Mädchen ohne Besinnung niederfiel. „Du Ausbund[1] von Schönheit," sprach das boshafte Weib, „jetzt ist's um dich geschehen," und ging fort. Zum Glück aber war es bald Abend, wo die sieben Zwerglein nach Haus kamen. Als sie Sneewittchen wie todt auf der Erde liegen sahen, hatten sie gleich die Stiefmutter in Verdacht, suchten nach, und fanden den giftigen Kamm, und kaum hatten sie ihn herausgezogen, so kam Sneewittchen wieder zu sich, und erzählte was vorgegangen war. Da warnten sie es noch einmal auf seiner Hut zu sein und niemand die Thüre zu öffnen.

Die Königin stellte sich daheim vor den Spiegel und sprach:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

Da antwortete er, wie vorher:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen
Bei den sieben Zwergen
Ist doch noch schöner als ihr."

Als sie den Spiegel so reden hörte, zitterte und bebte sie vor Zorn. „Sneewittchen soll sterben," rief sie, „und wenn es mein eignes Leben kostet." Darauf ging sie in eine ganz verborgene einsame Kammer, wo niemand hinkam, und machte da einen giftigen Apfel. Aeußerlich sah er schön aus, weiß mit rothen Backen, daß jeder, der ihn erblickte, Lust danach bekam[2], aber wer ein Stückchen davon aß, der mußte sterben. Als der Apfel fertig war, färbte sie sich das

1. *Merveille, prodige.* | 2. *Avoir envie de.*

Gesicht, und verkleidete sich in eine Bauersfrau, und so ging sie über die sieben Berge zu den sieben Zwergen. Sie klopfte an, Sneewittchen streckte den Kopf zum Fenster heraus, und sprach: „Ich darf keinen Menschen einlassen, die sieben Zwerge haben mir's verboten." „Mir auch recht[1]," antwortete die Bäuerin, „meine Aepfel will ich schon los werden. Da, einen will ich dir schenken." „Nein," sprach Sneewittchen, „ich darf nichts annehmen." „Fürchtest du dich vor Gift?" sprach die Alte, „siehst du, da schneide ich den Apfel in zwei Theile; den rothen Backen iß du, den weißen will ich essen." Der Apfel war aber so künstlich gemacht, daß der rothe Backen allein vergiftet war. Sneewittchen lusterte[2] den schönen Apfel an, und als es sah, daß die Bäuerin davon aß, so konnte es nicht länger widerstehen, streckte die Hand hinaus und nahm die giftige Hälfte. Kaum aber hatte es einen Bissen davon im Mund, so fiel es todt zur Erde nieder. Da betrachtete es die Königin mit grausigen[3] Blicken und lachte überlaut[4], und sprach: „Weiß wie Schnee, roth wie Blut, schwarz wie Ebenholz! diesmal können dich die Zwerge nicht wieder erwecken." Und als sie daheim den Spiegel befragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete er endlich:

„Frau Königin, ihr seid die schönste im Land."

Da hatte ihr neidisches Herz Ruhe, so gut ein neidisches Herz Ruhe haben kann.

Die Zwerglein, wie sie Abends nach Haus kamen, fanden Sneewittchen auf der Erde liegen, und es ging kein Athem

1. A sous-entendre : das ist....
2. Pour lüsterte, *eut envie.*
3. *Terrible.*
4. *A haute voix.*

trinken könnte, und drittens noch ein Faß Bier dazu. Manchmal meinte er jetzt hätte er das gefunden, aber hernach schiens ihm doch zu wenig. Da kam ihm so in die Gedanken was es seine Frau jetzt gut hätte, die säße daheim in einer kühlen Stube und ließ sichs wohl schmecken [1]. Das ärgerte ihn ordentlich [2], und ohne daß ers wußte, sprach er so hin: „Ich wollte die säße daheim auf dem Sattel, und könnte nicht herunter, statt daß ich ihn da auf meinem Rücken schleppe.“ Und wie das letzte Wort aus seinem Munde kam, so war der Sattel von seinem Rücken verschwunden, und er merkte, daß sein zweiter Wunsch auch in Erfüllung gegangen war. Da ward ihm erst recht heiß [3], er fing an zu laufen und wollte sich daheim ganz einsam in seine Kammer hinsetzen und auf etwas Großes für den letzten Wunsch sinnen. Wie er aber ankommt und die Stubenthür aufmacht, sitzt da seine Frau mitten drin auf dem Sattel und kann nicht herunter, jammert und schreit. Da sprach er: „Gib dich zufrieden, ich will dir alle Reichthümer der Welt herbei wünschen, nur bleib da sitzen.“ Sie schalt ihn einen Schafskopf [4] und sprach: „Was helfen mir alle Reichthümer der Welt, wenn ich auf dem Sattel sitze; du hast mich darauf gewünscht, du mußt mir auch wieder herunter helfen.“ Er mochte wollen oder nicht, er mußte den dritten Wunsch thun, daß sie vom Sattel ledig wäre [5] und herunter steigen könnte; und der Wunsch ward alsbald erfüllt. Also hatte er nichts davon [6] als Aerger, Mühe, Scheltworte und ein verlornes Pferd: die Armen aber lebten vergnügt, still und fromm bis an ihr seliges Ende.

1. Sich's wohl schmecken lassen, *s'en donner à son aise.*
2. Pour sehr.
3. Es wird mir heiß, *je me trouve mal à l'aise.*
4. Litt.: *tête de mouton; nigaud.*
5. Ledig sein, *être délivré.*
6. C'est-à-dire: *de toute cette aventure.*

22. Sneewittchen[1].

BLANC DE NEIGE.

Es war einmal mitten im Winter, und die Schneeflocken fielen wie Federn vom Himmel herab, da saß eine Königin an einem Fenster, das einen Rahmen[2] von schwarzem Ebenholz hatte, und nähte. Und wie sie so nähte und nach dem Schnee aufblickte, stach sie sich mit der Nadel in den Finger, und es fielen drei Tropfen Blut in den Schnee. Und weil das Rothe im weißen Schnee so schön aussah, dachte sie bei sich: „Hätt ich ein Kind so weiß wie Schnee, so roth wie Blut, und schwarz wie das Holz an dem Rahmen." Bald darauf bekam sie ein Töchterlein, das war so weiß wie Schnee, so roth wie Blut, und so schwarzhaarig[3] wie Ebenholz, und ward darum das Sneewittchen genannt. Und wie das Kind geboren war, starb die Königin.

Ueber ein Jahr[4] nahm sich der König eine andere Gemahlin. Es war eine schöne Frau, aber sie war stolz und übermüthig, und konnte nicht leiden, daß sie an Schönheit von jemand sollte übertroffen werden. Sie hatte einen wunderbaren[5] Spiegel, wenn sie vor den trat und sich darin beschaute, sprach sie:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete der Spiegel:

„Frau Königin, ihr seid die schönste im Land."

1. Prononciation du Nord pour Schneeweißchen; Snee rappelle l'anglais *snow* et dans wittchen, le ß s'est changé en deux t (plat allemand).

2. *Cadre*.

3. *Noir de cheveux* (litt.).

4. *L'année d'après* pour: ein Jahr darnach.

5. *Miraculeux*.

Da war sie zufrieden, denn sie wußte, daß der Spiegel die Wahrheit sagte.

Sneewittchen aber wuchs heran[1], und wurde immer schöner, und als es sieben Jahr alt war, war es so schön, wie der klare Tag, und schöner als die Königin selbst. Als diese einmal ihren Spiegel fragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete er:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen ist tausendmal schöner als ihr."

Da erschrak die Königin, und ward gelb und grün[2] vor Neid. Von Stund an[3], wenn sie Sneewittchen erblickte, kehrte sich ihr das Herz im Leibe herum[4], so haßte sie das Mädchen. Und der Neid und Hochmuth wuchsen wie ein Unkraut in ihrem Herzen immer höher, daß sie Tag und Nacht keine Ruhe mehr hatte. Da rief sie einen Jäger und sprach: „Bring das Kind hinaus in den Wald, ich will's nicht mehr vor meinen Augen sehen. Du sollst es tödten, und mir Lunge und Leber zum Wahrzeichen[5] mitbringen." Der Jäger gehorchte und führte es hinaus, und als er den Hirschfänger gezogen hatte und Sneewittchens unschuldiges Herz durchbohren wollte, fing es an zu weinen und sprach ‚Ach, lieber Jäger, laß mir mein Leben; ich will in den wilden Wald laufen und nimmermehr wieder heim kommen." Und weil es so schön war, hatte der Jäger Mitleiden

1. Heranwachsen.
2. Indique bien, dans le langage populaire, les effets visibles de la jalousie; littér.: *devenir jaune et vert.*
3. *A partir de cette heure;* l'article est sous-entendu.
4. Litt.: *son cœur se tournait dans son corps.*
5. *Preuve.*

und sprach: „So lauf hin, du armes Kind. Die wilden Thiere werden dich bald gefressen haben," dachte er, und doch wars ihm als wär ein Stein von seinem Herzen gewälzt, weil er es nicht zu tödten brauchte. Und als gerade ein junger Frischling[1] daher gesprungen kam, stach er ihn ab[2], nahm Lunge und Leber heraus, und brachte sie als Wahrzeichen der Königin mit. Der Koch mußte sie in Salz kochen, und das boshafte Weib aß sie auf und meinte sie hätte Sneewittchens Lunge und Leber gegessen.

Nun war das arme Kind in dem großen Wald mutterseelig[3] allein, und ward ihm so angst, daß es alle Blätter an den Bäumen ansah und nicht wußte wie es sich helfen sollte. Da fing es an zu laufen und lief über die spitzen Steine und durch die Dornen, und die wilden Thiere sprangen an ihm vorbei, aber sie thaten ihm nichts. Es lief so lange[4] nur die Füße noch fort konnten, bis es bald Abend werden wollte, da sah es ein kleines Häuslein und ging hinein sich zu ruhen[5]. In dem Häuschen war alles klein, aber so zierlich und reinlich, daß es nicht zu sagen ist[6]. Da stand ein weißgedecktes Tischlein mit sieben kleinen Tellern, jedes Tellerlein mit seinem Löffelein, ferner sieben Messerlein und Gäblein[7], und sieben Becherlein. An der Wand waren sieben Bettlein neben einander aufgestellt und schneeweiße Laken[8] darüber gedeckt. Sneewittchen, weil es so hungrig und durstig war, aß von jedem Tellerlein ein wenig Gemüs und Brot, und trank aus jedem Becherlein einen Tropfen Wein; denn es wollte nicht einem alles wegnehmen. Hernach weil es so müde war, legte es sich in ein Bettchen,

1. *Marcassin.*
2. Abstechen, *tuer.*
3. Ordin.: mutterseelen, *toute seule.*
4. A sous-entendre : als.
5. Sich zu ruhen, pour auszuruhen.
6. *Qu'on ne saurait le dire.*
7. Pour Gäbelein.
8. *Drap.*

aber keins paßte; das eine war zu lang, das andere zu kurz, bis endlich das siebente recht war: und darin blieb es liegen, befahl sich Gott und schlief ein.

Als es ganz dunkel geworden war, kamen die Herren von dem Häuslein, das waren die sieben Zwerge, die in den Bergen nach Erz hackten[1] und gruben. Sie zündeten ihre sieben Lichtlein an, und wie es nun hell im Häuslein ward, sahen sie daß jemand darin gewesen war, denn es stand nicht alles so in der Ordnung, wie sie es verlassen hatten. Der erste sprach: „Wer hat auf meinem Stühlchen gesessen?" Der zweite „wer hat von meinem Tellerchen gegessen?" Der dritte „wer hat von meinem Brötchen genommen?" Der vierte „wer hat von meinem Gemüschen gegessen?" Der fünfte „wer hat mit meinem Gäbelchen gestochen?" Der sechste „wer hat mit meinem Messerchen geschnitten?" Der siebente „wer hat aus meinem Becherlein getrunken?" Dann sah sich der erste um und sah daß auf seinem Bett eine kleine Dälle[2] war, da sprach er: „Wer hat in meinem Bettchen getreten?" Die andern kamen gelaufen und riefen „in meinem hat auch jemand gelegen." Der siebente aber, als er in sein Bett sah, erblickte Sneewittchen, das lag darin und schlief. Nun rief er die andern, die kamen herbeigelaufen[3], und schrien vor Verwunderung, holten ihre sieben Lichtlein, und beleuchteten Sneewittchen. „Ei, du[4] mein Gott! ei, du mein Gott!" riefen sie, „was ist das Kind so schön!" und hatten so große Freude, daß sie es nicht aufweckten, sondern im Bettlein fortschlafen ließen. Der siebente Zwerg aber schlief bei seinen Gesellen, bei jedem eine Stunde, da war die Nacht herum.

Als es Morgen war, erwachte Sneewittchen, und wie es die sieben Zwerge sah, erschrak es. Sie waren aber freund-

1 *Piocher.*
2. Mot populaire : *pli.*
3. *Accourir.*
4. Pronom surabondant.

lich und fragten: „Wie heißt du?" „Ich heiße Sneewittchen," antwortete es. „Wie bist du in unser Haus gekommen?" sprachen weiter die Zwerge. Da erzählte es ihnen daß seine Stiefmutter es hätte wollen umbringen lassen, der Jäger hätte ihm aber das Leben geschenkt, und da wär es gelaufen den ganzen Tag, bis es endlich ihr Häuslein gefunden hätte. Die Zwerge sprachen: „Willst du unsern Haushalt versehen, kochen, betten, waschen, nähen und stricken, und willst du alles ordentlich und reinlich halten, so kannst du bei uns bleiben, und es soll dir an nichts fehlen." „Ja," sagte Sneewittchen, „von Herzen gern," und blieb bei ihnen. Es hielt ihnen das Haus in Ordnung: Morgens gingen sie in die Berge und suchten Erz und Gold, Abends kamen sie wieder, und da mußte ihr Essen bereit sein. Den Tag über war das Mädchen allein, da warnten es die guten Zwerglein und sprachen: „Hüte dich vor deiner Stiefmutter, die wird bald wissen daß du hier bist; laß ja niemand herein."

Die Königin aber, nachdem sie Sneewittchens Lunge und Leber glaubte gegessen zu haben, dachte nicht anders[1] als sie wäre wieder die erste und allerschönste, trat vor ihren Spiegel und sprach:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

Da antwortete der Spiegel:

„Frau Königin ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen[2]
Bei den sieben Zwergen
Ist noch tausendmal schöner als ihr."

Da erschrak sie, denn sie wußte, daß der Spiegel keine Un=

1. *Ne croyait pas autrement*, c'est-à-dire, *certainement*.

2. *Au delà des monts*, pour jenseits der Berge.

wahrheit sprach, und merkte daß der Jäger sie betrogen hatte, und Sneewittchen noch am Leben war. Und da sann und sann sie aufs neue, wie sie es umbringen wollte; denn so lange sie nicht die schönste war im ganzen Land, ließ ihr der Neid keine Ruhe. Und als sie sich endlich etwas ausgedacht hatte, färbte sie sich das Gesicht, und kleidete sich wie eine alte Krämerin, und war ganz unkenntlich[1]. In dieser Gestalt ging sie über die sieben Berge zu den sieben Zwergen, klopfte an die Thüre, und rief: „Schöne Waare feil! feil[2]!" Sneewittchen guckte zum Fenster heraus und rief: „Guten Tag, liebe Frau, was habt ihr zu verkaufen?" „Gute Waare, schöne Waare," antwortete sie, „Schnürriemen[3] von allen Farben," und holte einen hervor, der aus bunter Seide geflochten[4] war. „Die ehrliche Frau kann ich herein lassen," dachte Sneewittchen, riegelte die Thüre auf und kaufte sich den hübschen Schnürriemen. „Kind," sprach die Alte, „wie du aussiehst! komm ich will dich einmal ordentlich schnüren." Sneewittchen hatte kein Arg[5], stellte sich vor sie, und ließ sich mit dem neuen Schnürriemen schnüren : aber die Alte schnürte geschwind und schnürte so fest, daß dem Sneewittchen der Athem verging[6], und es für todt hin fiel[7]. „Nun bist du die schönste gewesen," sprach sie, und eilte hinaus.

Nicht lange darauf, zur Abendzeit, kamen die sieben Zwerge nach Haus, aber wie erschraken sie, als sie ihr liebes Sneewittchen auf der Erde liegen sahen; und es regte und bewegte sich nicht, als wäre es todt. Sie hoben es in die Höhe, und weil sie sahen daß es zu fest geschnürt war, schnitten sie den Schnürriemen entzwei : da fing es an ein

1. *Méconnaissable.*
2. *A vendre.*
3. *Lacet.*
4. Part. de flechten.
5. Kein Arg haben, *n'avoir aucun soupçon.*
6. *Perdit la respiration.*
7. *Tomber pour mort* (litt.).

wenig zu athmen, und ward nach und nach wieder lebendig. Als die Zwerge hörten was geschehen war, sprachen sie: „Die alte Krämerfrau war niemand als die gottlose Königin: hüte dich und laß keinen Menschen herein, wenn wir nicht bei dir sind."

Das böse Weib aber, als es nach Haus gekommen war, ging vor den Spiegel und fragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

Da antwortete er wie sonst:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen
Bei den sieben Zwergen
Ist noch tausendmal schöner als ihr."

Als sie das hörte, lief ihr alles Blut zum Herzen[1], so erschrak sie, denn sie sah wohl daß Sneewittchen wieder lebendig geworden war. „Nun aber," sprach sie, „will ich etwas aussinnen, das dich zu Grunde richten[2] soll," und mit Hexenkünsten[3], die sie verstand, machte sie einen giftigen Kamm. Dann verkleidete sie sich und nahm die Gestalt eines andern alten Weibes an. So ging sie hin über die sieben Berge zu den sieben Zwergen, klopfte an die Thüre, und rief: „Gute Waare feil! feil!" Sneewittchen schaute heraus und sprach: „Geht nur weiter, ich darf niemand hereinlassen." „Das Ansehen[4] wird dir doch erlaubt sein," sprach die Alte, zog den giftigen Kamm heraus und hielt ihn in die Höhe. Da gefiel er dem Kinde so gut, daß es sich bethören ließ und die Thüre öffnete. Als sie des Kaufs einig waren[5], sprach die Alte: „Nun will ich dich einmal ordentlich käm-

1. *Refluer vers le cœur.*
2. *Anéantir; tuer.*
3. *Sortilège.*
4. *Il te sera pourtant permis de regarder.*
5. *Conclure un marché.*

men.“ Das arme Sneewittchen dachte an nichts, und ließ die Alte gewähren, aber kaum hatte sie den Kamm in die Haare gesteckt, als das Gift darin wirkte, und das Mädchen ohne Besinnung niederfiel. „Du Ausbund[1] von Schönheit,“ sprach das boshafte Weib, „jetzt ist's um dich geschehen,“ und ging fort. Zum Glück aber war es bald Abend, wo die sieben Zwerglein nach Haus kamen. Als sie Sneewittchen wie todt auf der Erde liegen sahen, hatten sie gleich die Stiefmutter in Verdacht, suchten nach, und fanden den giftigen Kamm, und kaum hatten sie ihn herausgezogen, so kam Sneewittchen wieder zu sich, und erzählte was vorgegangen war. Da warnten sie es noch einmal auf seiner Hut zu sein und niemand die Thüre zu öffnen.

Die Königin stellte sich daheim vor den Spiegel und sprach:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?“

Da antwortete er, wie vorher:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber Sneewittchen über den Bergen
Bei den sieben Zwergen
Ist doch noch schöner als ihr.“

Als sie den Spiegel so reden hörte, zitterte und bebte sie vor Zorn. „Sneewittchen soll sterben,“ rief sie, „und wenn es mein eignes Leben kostet.“ Darauf ging sie in eine ganz verborgene einsame Kammer, wo niemand hinkam, und machte da einen giftigen Apfel. Aeußerlich sah er schön aus, weiß mit rothen Backen, daß jeder, der ihn erblickte, Lust danach bekam[2], aber wer ein Stückchen davon aß, der mußte sterben. Als der Apfel fertig war, färbte sie sich das

1. *Merveille, prodige.* | 2. *Avoir envie de.*

Gesicht, und verkleidete sich in eine Bauersfrau, und so ging sie über die sieben Berge zu den sieben Zwergen. Sie klopfte an, Sneewittchen streckte den Kopf zum Fenster heraus, und sprach: „Ich darf keinen Menschen einlassen, die sieben Zwerge haben mir's verboten." „Mir auch recht[1]," antwortete die Bäuerin, „meine Aepfel will ich schon los werden. Da, einen will ich dir schenken." „Nein," sprach Sneewittchen, „ich darf nichts annehmen." „Fürchtest du dich vor Gift?" sprach die Alte, „siehst du, da schneide ich den Apfel in zwei Theile; den rothen Backen iß du, den weißen will ich essen." Der Apfel war aber so künstlich gemacht, daß der rothe Backen allein vergiftet war. Sneewittchen lusterte[2] den schönen Apfel an, und als es sah, daß die Bäuerin davon aß, so konnte es nicht länger widerstehen, streckte die Hand hinaus und nahm die giftige Hälfte. Kaum aber hatte es einen Bissen davon im Mund, so fiel es todt zur Erde nieder. Da betrachtete es die Königin mit grausigen[3] Blicken und lachte überlaut[4], und sprach: „Weiß wie Schnee, roth wie Blut, schwarz wie Ebenholz! diesmal können dich die Zwerge nicht wieder erwecken." Und als sie daheim den Spiegel befragte:

„Spieglein, Spieglein an der Wand.
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

so antwortete er endlich:

„Frau Königin, ihr seid die schönste im Land."

Da hatte ihr neidisches Herz Ruhe, so gut ein neidisches Herz Ruhe haben kann.

Die Zwerglein, wie sie Abends nach Haus kamen, fanden Sneewittchen auf der Erde liegen, und es ging kein Athem

1. A sous-entendre : das ist....
2. Pour lüsterte, *eut envie.*
3. *Terrible.*
4. *A haute voix.*

mehr aus seinem Mund, und es war todt. Sie hoben es auf, suchten ob sie was giftiges fänden, schnürten es auf, kämmten ihm die Haare, wuschen es mit Wasser und Wein, aber es half alles nichts; das liebe Kind war todt und blieb todt. Sie legten es auf eine Bahre[1] und setzten sich alle siebene[2] daran und beweinten es, und weinten drei Tage lang. Da wollten sie es begraben, aber es sah noch so frisch aus wie ein lebender Mensch, und hatte noch seine schönen rothen Backen. Sie sprachen: „Das können wir nicht in die schwarze Erde versenken[3]," und ließen einen durchsichtigen Sarg von Glas machen, daß man es von allen Seiten sehen konnte, legten es hinein, und schrieben mit goldenen Buchstaben seinen Namen darauf, und daß es eine Königstochter wäre. Dann setzten sie den Sarg hinaus auf den Berg, und einer von ihnen blieb immer dabei, und bewachte ihn. Und die Thiere kamen auch und beweinten Sneewittchen, erst eine Eule, dann ein Rabe, zuletzt ein Täubchen.

Nun lag Sneewittchen lange, lange Zeit in dem Sarg und verweste[4] nicht, sondern sah aus als wenn es schliefe, denn es war noch so weiß als Schnee, so roth als Blut, und so schwarzhaarig wie[5] Ebenholz. Es geschah aber, daß ein Königssohn in den Wald gerieth und zu dem Zwergenhaus[6] kam, da zu übernachten. Er sah auf dem Berg den Sarg, und das schöne Sneewittchen darin, und las was mit goldenen Buchstaben darauf geschrieben war. Da sprach er zu den Zwergen: „Laßt mir den Sarg, ich will euch geben, was ihr dafür wollt." Aber die Zwerge antworteten: „Wir geben ihn nicht um alles Gold der Welt." Da sprach er: „So schenkt mir ihn, denn ich kann nicht leben ohne Sneewittchen zu sehen, ich will es ehren und hochachten wie mein Lieb-

1. *Bière.*
2. Pour sieben.
3. *Enterrer.*
4. *Se décomposer.*
5. Il faudrait partout : wie.
6. *La maison des nains.*

stes[1]." Wie er so sprach, empfanden die guten Zwerglein Mitleiden mit ihm und gaben ihm den Sarg. Der Königssohn ließ ihn nun von seinen Dienern auf den Schultern forttragen. Da geschah es, daß sie über einen Strauch stolperten, und von dem Schüttern fuhr der giftige Apfelgrütz, den Sneewittchen abgebissen hatte, aus dem Hals. Und nicht lange[2], so öffnete es die Augen, hob den Deckel vom Sarge in die Höhe, und richtete sich auf, und war wieder lebendig. „Ach Gott, wo bin ich?" rief es. Der Königssohn sagte voll Freude: „Du bist bei mir," und erzählte was sich zugetragen hatte und sprach: „Ich habe dich lieber als Alles auf der Welt; komm mit mir in meines Vaters Schloß, du sollst meine Gemahlin werden." Da war ihm Sneewittchen gut[3] und ging mit ihm, und ihre Hochzeit ward mit großer Pracht und Herrlichkeit angeordnet.

Zu dem Feste wurde aber auch Sneewittchens gottlose Stiefmutter eingeladen. Wie sie sich nun mit schönen Kleidern angethan hatte, trat sie vor den Spiegel und sprach:

„Spieglein, Spieglein an der Wand,
Wer ist die schönste im ganzen Land?"

Der Spiegel antwortete:

„Frau Königin, ihr seid die schönste hier,
Aber die junge Königin ist tausendmal schöner als ihr."

Da stieß das böse Weib einen Fluch aus, und ward ihr so angst, so angst, daß sie sich nicht zu lassen wußte[4]. Sie wollte zuerst gar nicht auf die Hochzeit kommen: doch ließ es ihr keine Ruhe, sie mußte fort und die junge Königin

1. *Ce que j'ai de plus cher.*
2. A sous-entendre: darnach.
3. Einem gut werden, *aimer quelqu'un.*
4. Sich nicht zu lassen wissen, *ne plus savoir se retenir*, c'est-à-dire *ne savoir que devenir* (de colère).

sehen. Und wie sie hineintrat, erkannte sie Sneewittchen, und vor Angst und Schrecken stand sie da und konnte sich nicht regen. Aber es waren schon eiserne Pantoffeln über Kohlenfeuer gestellt und wurden mit Zangen hereingetragen und vor sie hingestellt. Da mußte sie in die rothglühenden Schuhe treten und so lange tanzen, bis sie todt zur Erde fiel.

---

23. Aschenputtel.

CENDRILLON.

Einem reichen Manne dem[1] wurde seine Frau krank, und als sie fühlte daß ihr Ende heran kam, rief sie ihr einziges Töchterlein zu sich ans Bett und sprach: „Liebes Kind, bleib fromm und gut, so wird dir der liebe Gott immer beistehen[2], und ich will vom Himmel auf dich herabblicken, und will um dich sein." Darauf that sie die Augen zu und verschied. Das Mädchen ging jeden Tag hinaus zu dem Grabe der Mutter und weinte, und blieb fromm und gut. Als der Winter kam, deckte der Schnee ein weißes Tüchlein[3] auf das Grab, und als die Sonne im Frühjahr es wieder herabgezogen hatte, nahm sich der Mann eine andere Frau.

Die Frau hatte zwei Töchter mit ins Haus gebracht, die schön und weiß von Angesicht waren, aber garstig[4] und schwarz von Herzen. Da ging eine schlimme Zeit für das arme Stiefkind[5] an[6]. „Soll die dumme Gans bei uns in der Stube sitzen!" sprachen sie, „wer Brot essen will, muß es verdienen: hinaus mit der Küchenmagd." Sie nahmen ihm seine schönen Kleider weg, zogen ihm einen grauen alten

1. Pronom surabondant.
2. *Assister.*
3. Ici : *linceuil.*
4. *Hideux.*
5. *Belle-fille.*
6. Angehen, *commencer.*

Kittel[1] an, und gaben ihm hölzerne Schuhe[2]. „Seht einmal die stolze Prinzessin, wie sie geputzt ist!" riefen sie, lachten und führten es in die Küche. Da mußte es von Morgen bis Abend schwere Arbeit thun, früh vor Tag aufstehen, Wasser tragen, Feuer anmachen, kochen und waschen. Obendrein thaten ihm die Schwestern alles ersinnliche[3] Herzeleid an, verspotteten es und schütteten ihm die Erbsen und Linsen in die Asche, so daß es sitzen und sie wieder auslesen mußte[4]. Abends, wenn es sich müde gearbeitet hatte, kam es in kein Bett, sondern mußte sich neben den Herd in die Asche legen. Und weil es darum immer staubig und schmutzig aussah, nannten sie es Aschenputtel.

Es trug sich zu, daß der Vater einmal in die Messe ziehen mußte, da fragte er die beiden Stieftöchter was er ihnen mitbringen sollte? „Schöne Kleider," sagte die eine, „Perlen und Edelsteine", die zweite. „Aber du, Aschenputtel," sprach er, „was willst du haben?" „Vater, das erste Reis[5], das euch auf eurem Heimweg an den Hut stößt, das brecht für mich ab." Er kaufte nun für die beiden Stiefschwestern schöne Kleider, Perlen und Edelsteine, und auf dem Rückzug, als er durch einen grünen Busch ritt, streifte ihn ein Haselreis[6] und stieß ihm den Hut ab. Da brach er das Reis ab und nahm es mit. Als er nach Haus kam, gab er den Stieftöchtern was sie gewünscht hatten, und dem Aschenputtel gab er das Reis von dem Haselbusch. Aschenputtel dankte ihm, ging zu seiner Mutter Grab und pflanzte das Reis darauf, und weinte so sehr, daß die Thränen darauf niederfielen und es begossen. Es wuchs aber, und ward ein schöner Baum. Aschenputtel ging alle Tage dreimal

1. *Sarreau.*
2. *Sabot.*
3. De ſinnen, *imaginable.*
4. Trier.
5. *Branche.*
6. *Branche de noisetier.*

darunter, und weinte und betete, und allemal kam ein weißes Vöglein auf den Baum, und wenn es einen Wunsch aussprach[1], so warf ihm das Vöglein herab was es gewünscht hatte.

Es begab sich aber daß der König ein Fest anstellte[2], das drei Tage dauern sollte, und wozu alle schönen Jungfrauen im Lande eingeladen wurden, damit sich sein Sohn eine Braut aussuchen möchte. Die zwei Stiefschwestern[3], als sie hörten, daß sie auch dabei erscheinen sollten, waren guter Dinge[4], riefen Aschenputtel, und sprachen: „Kämm uns die Haare, bürste uns die Schuhe und mache uns die Schnallen fest, wir gehen zur Hochzeit auf des Königs Schloß.“ Aschenputtel gehorchte, weinte aber, weil es auch gern zum Tanze mitgegangen wäre, und bat die Stiefmutter sie möchte es ihm erlauben. „Du Aschenputtel,“ sprach sie „bist voll Staub und Schmutz, und willst zur Hochzeit? du hast keine Kleider und Schuhe, und willst tanzen?“ Als es aber mit Bitten anhielt[5], sprach sie endlich: „Da habe ich dir eine Schüssel[6] Linsen in die Asche geschüttet, wenn du die Linsen in zwei Stunden wieder ausgelesen hast, so sollst du mitgehen.“ Das Mädchen ging durch die Hinterthür nach dem Garten und rief: „Ihr zahmen Täubchen, ihr Turteltäubchen[7], kommt und helft mir lesen,

„Die guten ins Töpfchen,
Die schlechten ins Kröpfchen[8].“

Da kamen zum Küchenfenster zwei weiße Täubchen herein, und danach die Turteltäubchen, und endlich schwirrten[9] und

1. *Émettre un vœu.*
2. *Donner une fête.*
3. *Belle-sœur.*
4. Guter Dinge sein *être de bonne humeur.*
5. *Continuer à prier.*
6. *Plat.*
7. *Tourterelle.*
8. Dimin. de Kropf, *cou.*
9. *Grésillonner.*

schwärmten[1] alle Vöglein unter dem Himmel herein, und ließen sich um die Asche nieder. Und die Täubchen nickten mit dem Köpfchen und fingen an, pik, pik, pik, pik, und da fingen die übrigen auch an pik, pik, pik, pik, und lasen alle guten Körnlein in die Schüssel. Kaum war eine Stunde herum, so waren sie schon fertig und flogen alle wieder hinaus. Da brachte das Mädchen die Schüssel der Stiefmutter, freute sich und glaubte es dürfte nun mit auf die Hochzeit gehen. Aber sie sprach: „Nein, Aschenputtel, du hast keine Kleider, und kannst nicht tanzen: du wirst nur ausgelacht." Als es nun weinte, sprach sie: „Wenn du mir zwei Schüsseln voll Linsen aus der Asche rein lesen[2] kannst, so sollst du mitgehen," und dachte „das kann es ja nimmermehr." Als sie die zwei Schüsseln Linsen in die Asche geschüttet hatte, ging das Mädchen durch die Hinterthür nach dem Garten und rief: „Ihr zahmen Täubchen, ihr Turteltäubchen, all' ihr Vöglein unter dem Himmel, kommt und helft mir lesen,

„Die guten ins Töpfchen,
Die schlechten ins Kröpfchen."

Da kamen zum Küchenfenster zwei weiße Täubchen herein und danach die Turteltäubchen, und endlich schwirrten und schwärmten alle Vögel unter dem Himmel herein, und ließen sich um die Asche nieder. Und die Täubchen nickten mit ihren Köpfchen und fingen an pik, pik, pik, pik, und da fingen die übrigen auch an pik, pik, pik, pik, und lasen alle guten Körner in die Schüsseln. Und eh eine halbe Stunde herum war, waren sie schon fertig, und flogen alle wieder hinaus. Da trug das Mädchen die Schüsseln zu der Stiefmutter, freute sich und glaubte nun dürfte es mit auf die Hochzeit

1. *Voltiger; voler.* | 2. Rein lesen, *éplucher.*

geben Aber sie sprach: „Es hilft dir Alles nichts: du kommst nicht mit, denn du hast keine Kleider und kannst nicht tanzen; wir müßten uns deiner schämen[1]." Darauf kehrte sie ihm[2] den Rücken zu und eilte mit ihren zwei stolzen Töchtern fort.

Als nun niemand mehr daheim war, ging Aschenputtel zu seiner Mutter Grab unter den Haselbaum und rief:

„Bäumchen, rüttel dich und schüttel dich[2],
Wirf Gold und Silber über mich."

Da warf ihm der Vogel ein golden und silbern[3] Kleid herunter, und mit Seide und Silber ausgestickte[4] Pantoffeln. In aller Eile zog es das Kleid an und ging zur Hochzeit. Seine Schwestern aber und die Stiefmutter kannten es nicht, und meinten es müsse eine fremde Königstochter sein, so schön sah es in dem goldenen Kleide aus. An Aschenputtel dachten sie gar nicht und dachten es säße daheim im Schmutz und suche die Linsen aus der Asche. Der Königssohn kam ihm entgegen, nahm es bei der Hand und tanzte mit ihm. Er wollte auch sonst mit niemand tanzen, also daß er ihm die Hand nicht los ließ, und wenn ein anderer kam, es aufzufordern, sprach er: „Das ist meine Tänzerin."

Es tanzte bis es Abend war, da wollte es nach Haus gehen. Der Königssohn aber sprach: „Ich gehe mit und begleite dich," denn er wollte sehen wem das schöne Mädchen angehörte. Sie entwischte[5] ihm aber und sprang in das Taubenhaus[6]. Nun wartete der Königssohn bis der Vater kam und sagte ihm das fremde Mädchen wär' in das Taubenhaus gesprungen. Der Alte dachte, „sollt es Aschenputtel sein[7],"

1. *Avoir honte de.*
2. Synonymes ; secoue-toi.
3. Suppression de la termin. neutre.
4. *Brodé.*
5. *Échapper.*
6. *Pigeonnier.*
7. *Serait-ce?*

und sie mußten ihm Axt und Hacken bringen, damit er das Taubenhaus entzwei schlagen[1] konnte: aber es war niemand darin. Und als sie ins Haus kamen, lag Aschenputtel in seinen schmutzigen Kleidern in der Asche, und ein trübes[2] Oellämpchen brannte im Schornstein; denn Aschenputtel war geschwind aus dem Taubenhaus hinten herab[3] gesprungen, und war zu dem Haselbäumchen gelaufen: da hatte es die schönen Kleider abgezogen und aufs Grab gelegt, und der Vogel hatte sie wieder weggenommen, und dann hatte es sich in seinem grauen Kittelchen in der Küche wieder zur Asche gesetzt.

Am andern Tag, als das Fest von neuem anhub[4], und die Eltern und Stiefschwestern wieder fort waren, ging Aschenputtel zu dem Haselbaum und sprach:

„Bäumchen, rüttel dich und schüttel dich,
Wirf Gold und Silber über mich."

Da warf der Vogel ein noch viel stolzeres[5] Kleid herab, als am vorigen Tag. Und als es mit diesem Kleide auf der Hochzeit erschien, erstaunte Jedermann über seine Schönheit. Der Königssohn aber hatte gewartet bis es kam, nahm es gleich bei der Hand und tanzte nur allein mit ihm. Wenn die andern kamen und es aufforderten, sprach er: „Das ist meine Tänzerin." Als es nun Abend war, wollte es fort, und der Königssohn ging ihm nach und wollte sehen in welches Haus es ging: aber es sprang fort und in den Garten hinter dem Haus. Darin stand ein schöner großer Baum an dem die herrlichsten Birnen hingen, es kletterte so behend[6] wie ein Eichhörnchen zwischen die Aeste, und der Königssohn wußte nicht wo es hingekommen war.

1. *Mettre en pièces.*
2. *Sombre.*
3. Il faudrait: hinab.
4. Pour anhob.
5. *Plus beau.*
6. *Agilement.*

Er wartete aber bis der Vater kam und sprach zu ihm: „Das fremde Mädchen ist mir entwischt, und ich glaube es ist auf den Birnbaum gesprungen.“ Der Vater dachte, „sollte es Aschenputtel sein,“ ließ sich die Axt holen und hieb den Baum um[1], aber es war niemand darauf. Und als sie in die Küche kamen, lag Aschenputtel da in der Asche, wie sonst auch, denn es war auf der andern Seite vom Baum herabgesprungen, hatte dem Vogel auf dem Haselbäumchen die schönen Kleider wieder gebracht und sein graues Kittelchen angezogen.

Am dritten Tag, als die Eltern und Schwestern fort waren, ging Aschenputtel wieder zu seiner Mutter Grab und sprach zu dem Bäumchen:

„Bäumchen, rüttel dich und schüttel dich,
Wirf Gold und Silber über mich.“

Nun warf ihm der Vogel ein Kleid herab, das war so prächtig und glänzend wie es noch keins gehabt hatte, und die Pantoffeln waren ganz golden. Als es in dem Kleid zu der Hochzeit kam, wußten sie Alle nicht was sie vor Verwunderung sagen sollten. Der Königssohn tanzte ganz allein mit ihm, und wenn es einer aufforderte, sprach er: „Das ist meine Tänzerin.“

Als es nun Abend war, wollte Aschenputtel fort, und der Königssohn wollte es begleiten, aber es entsprang ihm so geschwind daß er nicht folgen konnte. Der Königssohn hatte aber eine List gebraucht[2], und hatte die ganze Treppe mit Pech bestreichen[3] lassen: da war, als es hinabsprang, der linke Pantoffel des Mädchens hängen geblieben. Der Königssohn hob ihn auf, und er war klein und zierlich und ganz golden. Am nächsten Morgen ging er damit zu

1. Hieb um, imparf. de umhauen.

2. *Se servir de....*

3. Bestreichen, *enduire.*

dem Mann, und sagte zu ihm: „Keine andere soll meine Gemahlin werden als die, an deren Fuß dieser goldene Schuh paßt." Da freuten sich die beiden Schwestern, denn sie hatten schöne Füße. Die Aelteste ging mit dem Schuh in die Kammer und wollte ihn anprobiren, und die Mutter stand dabei. Aber sie konnte mit der großen Zehe[1] nicht hinein kommen, und der Schuh war ihr zu klein, da reichte ihr die Mutter ein Messer und sprach: „Hau die Zehe ab: wann du Königin bist, so brauchst du nicht mehr zu Fuß zu gehen." Das Mädchen hieb die Zehe ab, zwängte den Fuß in den Schuh, verbiß den Schmerz und ging heraus zum Königssohn. Da nahm er sie als seine Braut aufs Pferd, und ritt mit ihr fort. Sie mußten aber an dem Grabe vorbei, da saßen die zwei Täubchen auf dem Haselbäumchen, und riefen:

„Rucke di guck, rucke di guck[2]
Blut ist im Schuck[3]
Der Schuck ist zu klein,
Die rechte Braut sitzt noch daheim."

Da blickte er auf ihren Fuß und sah wie das Blut herausquoll[4]. Er wendete[5] sein Pferd um, brachte die falsche Braut wieder nach Haus und sagte, das wäre nicht die rechte, die andere Schwester solle den Schuh anziehen. Da ging diese in die Kammer und kam mit den Zehen glücklich in den Schuh, aber die Ferse war zu groß. Da reichte ihr die Mutter ein Messer und sprach: „Hau ein Stück von der Ferse ab: wann du Königin bist, brauchst du nicht mehr zu Fuß zu gehen." Das Mädchen hieb ein Stück von der Ferse ab, zwängte den Fuß in den Schuh, verbiß[6] den

1. *Gros orteil.*
2. Pour rücke dich Guck.
3. Schuck pour Schuh.
4. De Herausquellen.
5. Fait plutôt wandte.
6. Imparfait de verbeißen.

Schmerz und ging heraus zum Königssohn. Da nahm er sie als seine Braut aufs Pferd und ritt mit ihr fort. Als sie an dem Haselbäumchen vorbeikamen, saßen die zwei Täubchen darauf und riefen:

„Rucke di guck, rucke di guck,
Blut ist im Schuck:
Der Schuck ist zu klein,
Die rechte Braut sitzt noch daheim."

Er blickte nieder auf ihren Fuß und sah wie das Blut aus dem Schuh quoll und an den weißen Strümpfen ganz roth heraufgestiegen war. Da wendete er sein Pferd, und brachte die falsche Braut wieder nach Haus. „Das ist auch nicht die rechte," sprach er, „habt ihr keine andere Tochter?" „Nein," sagte der Mann, „nur von meiner verstorbenen Frau ist noch ein kleines verbutteltes[1] Aschenputtel da: das kann unmöglich die Braut sein." Der Königssohn sprach er sollte es heraufschicken, die Mutter aber antwortete: „Ach nein, das ist viel zu schmutzig, das darf sich nicht sehen lassen." Er wollte es durchaus[2] haben, und Aschenputtel mußte gerufen werden. Da wusch es sich erst Hände und Angesicht rein[3], ging dann hin und neigte sich vor dem Königssohn, der ihm den goldenen Schuh reichte. Dann setzte es sich auf einen Schemel, zog den Fuß aus dem schweren Holzschuh und steckte ihn in den Pantoffel, der war wie angegossen[4]. Und als es sich in die Höhe richtete und der König ihm ins Gesicht sah, so erkannte er das schöne Mädchen, das mit ihm getanzt hatte, und rief: „Das ist die rechte Braut!" Die Stiefmutter und die beiden Schwestern erschraken und wurden bleich voll Aerger: er aber nahm Aschenputtel aufs

1. *Kabougri.*
2. *Absolument.*
3. Rein waschen, *laver.*
4. *Comme fait au tour.*

Pferd und ritt mit ihm fort. Als sie an dem Haselbäumchen vorbei kamen, riefen die zwei weißen Täubchen:

„Rucke di guck, rucke di guck,
Kein Blut im Schuck:
Der Schuck ist nicht zu klein,
Die rechte Braut die führt er heim."

Und als sie das gerufen hatten, kamen sie beide herab geflogen und setzten sich dem Aschenputtel auf die Schultern, eine rechts, die andere links, und blieben da sitzen.

Als die Hochzeit mit dem Königssohn sollte gehalten werden, kamen die falschen Schwestern, wollten sich einschmeicheln[1] und Theil an seinem Glück nehmen. Als die Brautleute nun zur Kirche gingen, war die älteste zur rechten, die jüngste zur linken Seite: da pickten die Tauben einer jeden das eine Auge aus[2]. Hernach als sie heraus gingen, war die älteste zur linken und die jüngste zur rechten: da pickten die Tauben einer jeden das andere Auge aus. Und waren sie also für ihre Bosheit und Falschheit mit Blindheit auf ihr Lebtag gestraft.

---

24. Das Riesenspielzeug.

LE JOUET DES GÉANTS.

Im Elsaß auf der Burg Nideck[3], die an einem hohen Berg bei einem Wasserfall[4] liegt, waren die Ritter vor Zei-

1. *S'insinuer.*
2. Auspicken, *crever.*
3. Cette légende, chantée par Chamisso et Rückert, a pour théâtre une des plus belles vallées de l'Alsace.
4. La cascade de Nideck, dans la vallée de la Bruche, petit affluent de l'Ill, est aujourd'hui encore visitée par les touristes; elle est au pied du château du même nom.

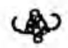
ten große Riesen. Einmal ging das Riesenfräulein hinab ins Thal, wollte sehen, wie es da unten[1] wäre, und kam bis fast nach Haslach auf ein vor dem Wald gelegenes Ackerfeld, das gerade von den Bauern bestellt ward[2]. Es blieb vor Verwunderung stehen und schaute den Pflug, die Pferde und Leute an, das ihr alles etwas Neues war. „Ei," sprach sie und ging herzu, „das nehme ich mir mit." Da kniete sie nieder zur Erde, spreitete ihre Schürze aus[3], strich[4] mit der Hand über das Feld, fing alles zusammen und thats hinein. Nun lief sie ganz vergnügt nach Haus, den Felsen hinaufspringend; wo der Berg so jäh[5] ist, daß ein Mensch mühsam klettern muß, da that sie einen Schritt und war droben.

Der Ritter saß gerad am Tisch, als sie eintrat. „Ei, mein Kind," sprach er, „was bringst du da, die Freude schaut dir ja aus den Augen heraus." Sie machte geschwind ihre Schürze auf und ließ ihn hinein sehen. „Was hast du so Zappeliges[6] darin?" „Ei, Vater, gar zu artiges Spielding[7]! so was Schönes hab' ich mein Lebtag noch nicht gehabt." Darauf nahm sie eins nach dem andern heraus und stellte es auf den Tisch: den Pflug, die Bauern mit ihren Pferden; lief herum, schaute es an, lachte und schlug vor Freude in die Hände, wie sich das kleine Wesen darauf hin und her bewegte. Der Vater aber sprach: „Kind, das ist kein Spielzeug, da hast du was Schönes angestiftet[8]. Geh nur gleich und trag's wieder hinab ins Thal." Das Fräulein weinte, es half aber nichts. „Mir ist der Bauer kein Spielzeug," sagte der Ritter ernsthaft, „ich leids nicht, daß du mir murrst, kram Alles sachte wieder ein und trag's an

1. *Là en bas.*
2. *Être préparé; labouré.*
3. Ausspreiten, *étendre.*
4. Mit der Hand über etwas reichen, *passer la main sur.*
5. Aussi gäh, *escarpé.*
6. *Remuant.*
7. *Jouet.*
8. Etwas Schönes anstiften, *faire une belle chose.*

den nämlichen Platz, wo du's genommen hast. Baut der Bauer nicht sein Ackerfeld, so haben wir Riesen auf unserm Felsennest nichts zu leben[1]."

1. Nous avons ajouté cette légende, racontée par les frères Grimm, à leurs contes, un peu par amour du clocher natal, et parce qu'elle est une des plus jolies parmi celles qui, aujourd'hui encore, ont cours en Alsace.



langue avec une facilité étonnante, et sait la plier à toutes les exigences de la narration. Néanmoins, et pour des motifs pédagogiques du plus grand poids, nous avons dû faire des coupures très-considérables, qui ne nuisent en rien à la clarté du récit. Il va sans dire que nous n'avons pas changé un mot du texte de Musæus.

Legenden von Rübezahl[1].

LÉGENDES DE RUBEZAHL.

Auf den oft besungenen Sudeten[2], hauset[3] in friedlicher Eintracht neben Apollo und seinen neun Musen der berufene Berggeist, Rübezahl genannt, der das Riesengebirge traun[4] berühmter gemacht hat, als die schlesischen Dichter allzumal. Dieser Fürst der Gnomen besitzt zwar auf der Oberfläche der Erde nur ein kleines Gebiet, von wenig Meilen im Umfang, mit einer Kette von Bergen umschlossen, und theilt dies Eigenthum noch mit zwei mächtigen Monarchen. Aber wenige Lachter[5] unter der urbaren Erdrinde hebt seine Alleinherrschaft[6] an, und erstreckt sich auf achthundert sechzig Meilen in die Tiefe, bis zum Mittelpunkt der Erde. Zuweilen gefällt es dem unterirdischen Starosten[7] seine weit-

1. Rubezahl, de Rübe et de zählen. Ce génie est ainsi nommé parce que, d'après la légende allemande, il ne put jamais venir à bout de compter les navets plantés dans un champ, opération dont l'avait chargé une jeune princesse qu'il voulait épouser, et dont la non-réussite amena la perte de l'objet adoré.

2. *Sudètes.*

3. Litt.: *tenir maison.*

4. *Certes.*

5. *Toise.*

6. *Omnipotence.*

7. Haut fonctionnaire polonais; seigneur.

gedehnten Provinzen in dem Abgrunde zu durchkreuzen[1]. Zuweilen entschlägt er sich aller unterirdischen Regierungssorgen, erhebt sich zur Erholung auf die Gränzfeste seines Gebiets und hat sein Wesen[2] auf dem Riesengebirge, treibt da Spiel und Spott[3] mit den Menschenkindern, wie ein froher Uebermüthler[4].

Denn Freund Rübezahl ist geartet[5] wie ein Kraftgenie, launisch, ungestüm, sonderbar; roh, unbescheiden, stolz, eitel, wankelmüthig, heute der wärmste Freund, morgen fremd und kalt; zu Zeiten gutmüthig, edel und empfindsam[6]; aber mit sich selbst in stetem Widerspruch, albern und weise, oft weich und hart in zween[7] Augenblicken, schalkhaft und bieder[8], störrisch und beugsam; nach der Stimmung, wie ihn Humor und innerer Drang beim ersten Anblick jedes Ding ergreifen läßt.

Von Olims Zeiten[9] her, ehe noch Japhets Nachkömmlinge so weit nordwärts gedrungen waren, daß sie diese Gegenden wirthbar machten, tosete Rübezahl schon in dem wilden Gebirge, hetzte Bären und Auerochsen an einander, daß sie zusammen kämpften, oder scheuchte mit grausendem Getöse das scheue Wild vor sich her und stürzte es von den steilen Felsenklippen hinab in's tiefe Thal. Dieser Jagden müde, zog er wieder seine Straße durch die Regionen der Unterwelt und weilte da Jahrhunderte, bis ihm[10] von neuem die Lust anwandelte, sich an die Sonne zu legen und des Anblicks der äußern Schöpfung zu genießen. Wie nahm's ihn Wunder, als er einst bei seiner Rückkehr, von dem be-

1. *Parcourir.*
2. Pour treibt sein Wesen, *mener son train.*
3. *Se moquer de.*
4. *Pétulant.*
5. Geartet sein wie, *être d'après sa nature.*
6. *Sentimental.*
7. Pour zwei.
8. *Honnête.*
9. Loc. popul. pour désigner une *haute antiquité, un temp immémorial ; le temps jadis.*
10. On dit aujourd'hui ihn.

schneiten Gipfel des Riesengebirges umherschauend, die Gegend ganz verändert fand! Die düstern undurchdringlichen Wälder waren ausgehauen[1] und in fruchtbares Ackerfeld verwandelt, wo reiche Ernten reiften. Zwischen den Pflanzungen blühender Obstbäume ragten die Strohdächer geselliger[2] Dörfer hervor, aus deren Schlot[3] friedlicher Hausrauch in die Luft wirbelte; hier und da stund eine einsame Warte[4] auf dem Abhang eines Berges zu Schutz und Schirm[5] des Landes; in den blumenreichen Auen weideten Schafe und Hornvieh, und aus den lichten Hainen tönten melodische Schalmeien.

Die Neuheit der Sache und die Annehmlichkeit des ersten Anblicks ergötzten den verwunderten Territorialherrn so sehr, daß er über die eigenmächtigen Pflanzer, die ohne seine Vergünstigung[6] hier wirthschafteten, nicht unwillig ward, noch in ihrem Thun und Wesen sie zu stören begehrte; sondern sie so ruhig im Besitz ihres angemaßten[7] Eigenthums ließ, wie ein gutmüthiger Hausvater der geselligen Schwalbe unter seinem Obdach Aufenthalt gestattet. Sogar ward er Sinnes, mit den Menschen Bekanntschaft zu machen, ihre Art und Natur zu erforschen und mit ihnen Umgang zu pflegen[8]. Er nahm die Gestalt eines rüstigen Ackerknechtes an und verdung sich bei dem ersten besten[9] Landwirth in Arbeit. Alles was er unternahm gedieh[10] wohl unter seiner Hand und Rips, der Ackerknecht, war für den besten Arbeiter im Dorfe bekannt. Aber sein Brodherr war ein Prasser und Schlemmer[11], der den Erwerb

1. *Défricher.*
2. *Hospitalier.*
3. Synonyme de Kamin.
4. *Tour.*
5. *Idiotisme* pour *protéger.*
6. De Gunst, *permission.*
7. *Usurpé.*
8. *Entretenir un commerce fréquent avec....*
9. *Premier venu.*
10. Imparf. de gedeihen.
11. *Débauché.*

des treuen Knechts verschwendete und ihm seine Mühe[1] und Arbeit wenig Dank wußte; darum schied er von ihm und kam zu dessen Nachbar, der ihm seine Schafherde untergab[2]; er wartete[3] dieser fleißig, trieb sie in Einöden und auf steile Berge, wo gesunde Kräuter wuchsen. Die Herde gedieh gleichfalls unter seiner Hand und mehrte sich, kein Schaf stürzte vom Felsen herab das Genicke und kein's zerriß der Wolf. Aber sein Brodherr war ein karger Filz, der seinen treuen Knecht nicht lohnte wie er sollte; denn er stahl den besten Widder aus der Heerde und kürzte dafür das Hirtenlohn[4]. Darum entlief er dem Geizhals und diente dem Richter, ward die Geißel der Diebe und fröhnte[5] der Justiz mit strengem Eifer. Aber der Richter war ein ungerechter Mann, beugte das Recht[6], richtete nach Gunst und spottete der Gesetze. Weil Rips nun nicht das Werkzeug der Ungerechtigkeit sein wollte, sagte er dem Richter den Dienst auf[7] und ward in den Kerker geworfen, aus welchem er doch auf dem gewöhnlichen Wege der Geister, durch's Schlüsselloch, leicht einen Ausgang fand.

Dieser erste Versuch, das Studium der Menschenkunde zu treiben[8], konnte ihn unmöglich zur Menschenliebe erwärmen[9]; er kehrte mit Verdruß auf seine Felsenzinne zurück, überschaute von da die lachenden Gefilde[10], welche die menschliche Industrie verschönert hatte und wunderte sich, daß die Mutter Natur ihre Spenden an solche Brut[11] verlieh.

Der unmuthsvolle[12] Gnome verließ die Oberwelt mit dem

1. Il faudrait : für seine Mühe.
2. *Confier.*
3. Constr. avec le génitif.
4. Hirtenlohn est aujourd'hui mascul.
5. *Servir.*
6. Expression empruntée à l'Orient ; litt.: *courber le droit.*
7. *Dénoncer ses services.*
8. Ein Studium treiben, *se livrer à une étude.*
9. Litt.: *échauffer* ; ici : *encourager à.*
10. *Campagnes.*
11. Brut, *engeance.*
12. *Plein de dépit.*

Entschluß, nie wieder das Tageslicht zu schauen. Endlich, da ihn die Beschwerde der Langeweile drückte und er einsmal sehr übel aufgeräumt war, brachte sein Favorit, ein drolliger Kobold, eine Lustparthie auf's Riesengebirge in Vorschlag[1], welchen Seine Herrlichkeit[2] zu goutiren[3] nicht ermangelte[4]. Es brauchte nicht mehr als den Zeitblick einer Minute, so war die weite Reise vollendet. „Unseliges Erdengewürm[5]," rief er aus, indem er aufschaute, und vom hohen Gebirge die Thürme der Kirchen und Klöster in Städten und Flecken erblickte, treibst, sehe ich, dein Wesen noch immer unten im Thale. Hast mich bas[6] geäfft durch Tücke und Ränke, sollst mir nun büßen; will dich auch hetzen und wohl plagen, daß dir soll bange werden vor dem Treiben des Geistes im Gebirge.

Kaum hatte er dies Wort gesagt, so vernahm er in der Ferne Menschenstimmen. Drei junge Gesellen[7] wanderten durch's Gebirge, und der keckste unter ihnen rief ohne Unterlaß: „Rübezahl, komm herab! Rübezahl, Mädchendieb!" Wie der Sturmwind raste[8] er durch den düstern Fichtenwald, und war schon im Begriff den armen Tropf, der sich ohne Absicht über ihn lustig gemacht hatte, zu erdrosseln[9], als er in dem Augenblick bedachte, daß eine so exemplarische Rache großes Geschrei im Lande erregen, alle Wanderer aus dem Gebirge wegbannen und ihm die Gelegenheit rauben würde, sein Spiel mit den Menschen zu treiben.

1. In Vorschlag bringen, *proposer*.

2. *Sa Seigneurie;* le possessif écrit avec une majusc. indique le titre.

3. Les Allemands emploient, de nos jours encore, dans les rapports sociaux, une foule de mots d'origine française, en y ajoutant la termin. iren; *trouver de son goût*.

4. Ermangeln, *manquer de*.

5. *Vermine terrestre*.

6. Bas, pour baß, adv.: *beaucoup*.

7. *Compagnon*.

8. *Faire rage*.

9. *Étrangler*.

Darum ließ er ihn nebst seinen Konsorten[1] geruhig[2] ihre Straße ziehen, mit dem Vorbehalt[3], seinen verübten Muthwillen ihm doch nicht ungenossen[4] hingehen zu lassen.

Auf dem nächsten Scheidewege trennte sich der Hohnsprecher[5] von seinen beiden Kameraden, und gelangte diesmal mit heiler Haut in Hirschberg, seiner Heimath, an. Aber der unsichtbare Geleitsmann war ihm bis zur Herberge gefolgt, um ihn zu gelegener Zeit[6] dort zu finden. Jetzt trat er seinen Rückweg in's Gebirge an, und sann auf Mittel sich zu rächen. Von ungefähr begegnete ihm auf der Landstraße ein reicher Israelit, der nach Hirschberg wollte; da kam ihm in den Sinn diesen zum Werkzeuge seiner Rache zu gebrauchen. Also gesellte er sich zu ihm in Gestalt des losen[7] Gesellen, der ihn gefoppt hatte, und kosete[8] freundlich mit ihm, führte ihn unvermerkt seitab von der Straße, und da sie in's Gebüsche kamen, fiel er dem Juden mörderisch in den Bart, zausete ihn weidlich[9], riß ihn zu Boden, knebelte ihn und raubte ihm seinen Seckel, worin er viel Geld und Geschmeide trug. Nachdem er ihn mit Faustschlägen und Fußtritten zum Valet[10] noch gar übel traktirt hatte, ging er davon und ließ den armen geplünderten Juden, der sich seines Lebens verzieh[11], halbtodt im Busche liegen.

Als sich der Israelit von seinem Schrecken erholet hatte und wieder Leben in ihm war, fing er an zu wimmern und laut um Hülfe zu rufen, denn er fürchtete in der grausenvollen Einöde zu verschmachten. Da trat ein feiner ehrbarer

1. Littér. : *consort*, *camarade.*
2. Pour ruhig.
3. *Sous réserve.*
4. Litt. : *sans jouissance*, *sans se venger.*
5. *Moqueur.*
6. *En temps opportun.*
7. Loser Gesell, *garnement.*
8. *Causer familièrement.*
9. *Vigoureusement.*
10. *En guise d'adieu.*
11. Synony. de Verzicht thun, *faire fi de.*

Mann zu ihm, dem Ansehen nach ein Bürger aus einer der umliegenden Städte, fragte warum er also beginne[1], und lösete ihm die Bande von Händen und Füßen und leistete ihm Alles das, was der barmherzige Samariter im Evangelium dem Manne that, der unter die Mörder gefallen war. Nachher labte er ihn mit einem herrlichen Schluck Kordialwasser, das er bei sich trug, führte ihn wieder auf die Landstraße und geleitete ihn freundlich, bis er ihn brachte gen Hirschberg an die Thür der Herberge, dort reichte er ihm einen Zehrpfennig[2] und schied von ihm. Wie erstaunte der Jud, da er beim Eintritt in den Krug[3] seinen Räuber am Zechtisch erblickte, so frei und unbefangen als ein Mensch sein kann, der sich keiner Uebelthat bewußt ist. Er saß hinter einem Schoppen Landwein, trieb Scherz und gute Schwänke[4] mit andern lustigen Zechbrüdern, und neben ihm lag der nämliche Watsack[5], in welchen er den geraubten Seckel geborgen hatte. Der bestürzte Jud wußte nicht ob er seinen Augen trauen sollte, schlich sich in einen Winkel und ging mit sich selbst zu Rathe, wie er wieder zu seinem Eigenthum gelangen möchte. Es schien ihm unmöglich sich in der Person geirrt zu haben, darum drehte er unbemerkt sich zur Thür hinaus, ging zum Richter und brachte seinen Diebesgruß an[6].

Die Hirschberger Justiz stund damals in dem Rufe, daß sie schnell und thätig sei, Recht und Gerechtigkeit zu handhaben, wenn's was zu liquidiren gab; wo sie aber ex officio ihrer Pflicht Gnüge leisten mußte, ging sie, wie an-

1. Const. inusitée pour dire: *pourquoi il se lamentait ainsi.*
2. Litt.: *viatique.*
3. Dans le nord de l'Allemagne, et spécialement dans les landes de Lunebourg, les auberges portent le nom de Krug ou de Haidekrug (*pars pro toto*).
4. *Farce.*
5. *Besace.*
6. Den Diebesgruß anbringen. On entend par là l'annonce légale d'un vol.

derwärts, ihren Schneckengang. Der erfahrne Israelit war mit dem gewöhnlichen Gange derselben schon bekannt und verwies den unentschlossenen Richter, der lange zögerte die Denunciation niederzuschreiben, auf das blendende corpus delicti, und diese güldne Hoffnung unterließ nicht einen Verhaftungsbefehl auszuwirken. Häscher[1] bewaffneten sich mit Spießen und Stangen, umringten das Schenkhaus, griffen den unschuldigen Verbrecher und führten ihn vor die Schranken[2] der Rathsstube, wo sich die weisen Väter indeß versammelt hatten. „Wer bist du?" frug der ernsthafte Stadtrichter, als der Inquisit[3] hereintrat, „und von wannen kommst du?" Er antwortete freimüthig und unerschrocken: „Ich bin ein ehrlicher Schneider meines Handwerks, Benedix genannt, komme von Liebenau und stehe hier in Arbeit bei meinem Meister."

„Hast du nicht diesen Juden im Walde mörderisch überfallen, übel geschlagen, gebunden und seines Seckels beraubt?"

„Ich habe diesen Juden nie mit Augen gesehen, hab' ihn auch weder geschlagen, noch gebunden, noch seines Seckels beraubt. Ich bin kein Straßenräuber."

„Womit kannst du deine Ehrlichkeit beweisen?"

„Mit meiner Kundschaft[4] und dem Zeugniß meines guten Gewissens."

„Weis auf deine Kundschaft."

Benedix öffnete getrost den Watsack, denn er wußte wohl, daß er nichts als sein wohlerworbenes Eigenthum darin verwahrte. Doch wie er ihn ausleerte, siehe da! da klingelt's unter dem herausstürzenden Plunder[5] wie Gold. Die Häscher

1. *Archer.*
2. *A la barre.*
3. Dérivé du latin *inquiro : accusé.*
4. Kundschaft signifie proprement : *clientèle;* ici : *certificat; livret.*
5. Litt.: *guenilles.*

griffen hurtig zu, störten den Kram auseinander[1] und zogen den schweren Seckel hervor, welchen der erfreute Jud alsbald als sein Eigenthum reklamirte. Der Wicht stand da wie vom Donner gerührt, wollte voll Schrecken umsinken, die Kniee wankten, er verstummte und sprach kein Wort. Des Richters Stirn verfinsterte sich, und eine drohende Geberde weissagte einen strengen Bescheid[2].

„Wie nun, Bösewicht!" donnerte der Stadtvogt, „erfrechst[3] du dich noch den Raub zu leugnen?"

„Erbarmung, gestrenger Herr Richter!" winselte der Inkulpat auf den Knieen, mit hochaufgehobenen Händen. „Alle Heiligen im Himmel ruf ich zu Zeugen an, daß ich unschuldig bin an dem Raube, weiß nicht wie des Juden Seckel in meinen Watsack gekommen ist, Gott weiß es."

„Du bist überwiesen[4]," redete der Richter fort, „der Seckel zeihet[5] dich genugsam des Verbrechens, thue Gott und der Obrigkeit die Ehre und bekenne freiwillig, ehe der Peiniger[6] kommt, dir das Geständniß der Wahrheit abzufoltern."

Der geängstigte Benedix konnte nichts als auf seine Unschuld provociren; aber er predigte tauben Ohren : man hielt ihn für einen hartnäckigen Gaudieb[7], der sich nur aus der Halsschlinge herausleugnen wollte. Meister Hämerling[8], der fürchterliche Wahrheitsforscher, wurde hereinberufen, ihn zu vermögen, Gott und der Obrigkeit die Ehre anzuthun, sich um den Hals zu bekennen[9]. Jetzt verließ den armen Wicht die standhafte Freudigkeit seines guten Gewissens, er bebte zurück vor den Qualen, die seiner warteten.

1. Aus einander stören, *éparpiller*.
2. Ici : *sentence*.
3. Sich erfrechen, *s'enhardir à*.
4. Ueberweisen se constr. avec le gén. ; *convaincre de*.
5. *Accuser*.
6. *Bourreau*, parce qu'il était chargé d'appliquer la torture.
7. *Filou*.
8. En Allemagne on désigne le bourreau par ce mot.
9. *Avouer, quand même il y allait de sa tête.*

Da der Peiniger im Begriff war ihm die Daumenstöcke[1] anzulegen, bedachte er, daß diese Operation ihn untüchtig machen würde, jemals wieder mit Ehren die Nadel zu führen, und ehe er wollte ein verdorbener Kerl bleiben sein Lebenlang, meinte er, es sei besser, der Marter mit einemmal abzukommen[2], und gestund das Bubenstück[3] ein, davon sein Herz nichts wußte. Der Kriminalproceß wurde hierauf brevi manu abgethan[4], der Inquisit, ohne daß sich das Gericht theilte, von Richter und Schöppen[5] zum Strange verurtheilt, welcher Rechtsspruch gleich Tags darauf bei frühem Morgen vollzogen werden sollte.

Alle Zuschauer, welche das hochnothpeinliche[6] Halsgericht herbeigelockt hatte, fanden das Urtheil des wohlweisen Magistrats gerecht und billig; doch keiner rief den Richtern lautern Beifall zu, als der barmherzige Samariter[7], der sich mit in die Kriminalstube eingedrungen hatte und nicht satt werden konnte, die Gerechtigkeitsliebe der Herren von Hirschberg zu erheben; und in der That hatte auch niemand nähern Antheil an der Sache, als eben dieser Menschenfreund, der mit unsichtbarer Hand des Juden Seckel in des Schneiders Watsack verborgen hatte und kein anderer als Rübezahl selbst war. Schon am frühen Morgen lauerte[8] er am Hochgericht in Rabengestalt auf den Leichenzug, der das Opfer seiner Rache dahin begleiten sollte, und es regte sich bereits in ihm der Rabenappetit, dem neuen Ankömmling die Augen auszuhacken[9]; aber diesmal harrte er ver-

1. Plutôt Daumenschrauben, *poucettes* (instrument de torture).

2. Abkommen, *en finir avec quelque chose.*

3. Bubenstück, littéral. : *tour de gamin*; *crime.*

4. Abthun, quand il s'agit d'une procédure, veut dire *la terminer.*

5. Pour Schöffen, *échevin.*

6. *Criminel.*

7. *Samaritain* (employé ici par dérision).

8. Auflauern, *guetter*

9. *Crever.*

gebens. Ein frommer Ordensbruder, fand an dem unwissenden Benedix einen so rohen wüsten Klotz[1], daß es ihm unmöglich schien in so kurzer Zeit, als ihm zu dem Bekehrungsgeschäfte übrig blieb, einen Heiligen daraus zu schnitzeln; er bat deshalb das Kriminalgericht um einen dreitägigen Aufschub[2], den er dem frommen Magistrat, nicht ohne große Mühe, endlich abzwang[3]. Als Rübezahl davon hörte, flog er in's Gebirge, den Executionstermin daselbst zu erwarten.

In diesem Zwischenraume durchstrich er nach Gewohnheit die Wälder, und erblickte auf dieser Streiferei[4] eine junge Dirne, die sich unter einen schattenreichen Baum gelagert hatte. Ihr Haupt sank schwermüthig in den Busen hinab; ihre Kleidung war nicht kostbar, aber reinlich, und der Zuschnitt daran bürgerlich. Von Zeit zu Zeit verwischte sie mit der Hand eine herabrollende Zähre von den Wangen und stöhnende Seufzer quollen[5] aus der vollen Brust hervor. Rübezahl gestaltete sich wieder als ein reputirlicher[6] Bürger, trat die junge Dirne freundlich an und sprach: „Mägdlein, was trauerst du hier in der Wüste so einsam? Verhehle mir nicht deinen Kummer, daß ich zusehe, wie dir zu helfen stehe."

Die Dirne, die ganz in Schwermuth verschwebt war[7], schreckte auf, da sie diese Stimme hörte, und erhob ihr erdwärts[8] gesenktes Haupt. Da sie den ehrsamen Mann vor sich sitzen sah, öffnete sie ihren Purpurmund und sprach: „Was kümmert euch mein Schmerz, guter Mann, sintemal[9]

1. Litt : *bloc, rustre.*
2. Um Aufschub (de aufschieben) bitten, *demander un sursis.*
3. De abzwingen, *arracher.*
4. *Excursion.*
5. Imparf. de quellen, *jaillir.*
6. Rappelle le mot *réputation; honorable.*
7. Loc. inusitée pour dire : *être absorbé par.*
8. *Vers la terre.*
9. *D'autant plus que.*

mir nicht zu helfen stehet: ich bin eine Unglückliche, eine Mörderin, habe den Mann meines Herzens gemordet, und will abbüßen meine Schuld mit Jammer und Thränen, bis mir der Tod das Herz zerbricht."

„Ich hatte einen Gespielen von Jugend an, den Sohn einer tugendsamen Wittib[1], meiner Nachbarin, der mich zu seinem Liebchen erkohr[2] als er heranwuchs. Er war so lieb und gut, so treu und bieder, liebte so standhaft und herzig[3] daß er mir das Herz stahl und ich ihm ewige Treue gelobte. — Ach! das Herz des lieben Jungen habe ich Natter[4] vergiftet, hab' ihn der Tugendlehren seiner frommen Mutter vergessen gemacht und ihn zu einer Uebelthat verleitet, wofür er das Leben verwirkt hat!"

Der ehrsame[5] Mann schüttelte den Kopf über diese Rede und rief nach einer Pause mit nachdenklicher Miene[6]: „Wunderbar!" Hierauf wendete er sich zu der Dirne: „Warum," frug er, „erfüllst du aber hier den leeren Wald mit deinen Wehklagen, die dir und deinem Buhlen[7] nichts nützen noch frommen[8] können?"

„Lieber Herr," fiel sie ihm ein, „ich war auf dem Wege nach Hirschberg, da wollte mir der Jammer das Herz abdrücken, darum weilte ich unter diesem Baume."

„Und was willst du in Hirschberg thun?"

„Ich will dem Blutrichter[9] zu Fuße fallen, will mit meinem Klagegeschrei die Stadt erfüllen, und die Töchter der Stadt sollen mir wehklagen helfen, ob das die Herren erbarmen möchte, dem unschuldigen Blut[10] das Leben zu

1. Mot ancien pour Wittfrau.
2. S'écrit ordin. sans h.
3. Pour herzlich, *cordialement*.
4. *Vipère*.
5. *Honorable*.
6. *Mine*.
7. *Amant*.
8. Frommen, *être utile*.
9. *Juge criminel*.
10. Employé ici pour *vie* (*pars pro toto*).

schenken; und so mir's nicht gelingt, will ich freudig mit ihm sterben."

Der Geist wurde durch diese Rede so bewegt, daß er von Stund an seiner Rache ganz vergaß und der Trostlosen ihren Buhlen wiederzugeben beschloß. „Trockne ab deine Thränen," sprach er mit theilnehmender Geberde, „und laß deinen Kummer schwinden. Ehe die Sonne zu Rüste gehet[1], soll dein Buhle frank und frei sein. Morgen um das erste Hahnengeschrei sei wach und horchsam, und wenn ein Finger an's Fenster klopft, so thu' auf die Thür zu deinem Kämmerlein; denn es ist Benedix, der davor stehet."

„Seine Unschuld ist an's Licht gebracht, fürchte nichts für sein Leben. Ich will hin, ihn seiner Bande zu entledigen[2] denn ich vermag viel in der Stadt. Sei gutes Muths und kehre heim in Frieden." Die Dirne machte sich alsbald auf und gehorchte, obgleich Furcht und Hoffnung in ihrer Seele kämpften.

Der ehrwürdige Pater Graurock[3] hatte sich's die drei Tage des Aufschubs blutsauer werden lassen, den Delinquenten gehörig zu beschicken[4], um seine arme Seele der Hölle zu entreißen.

Eben verließ der unerbittliche Sündenrüger[5] den Kerker, nachdem er dem trostlosen Delinquenten[6] zum letztenmale gute Nacht gewünscht hatte, als ihm Rübezahl unsichtbarerweise beim Eingange begegnete, noch unentschlossen, wie er sein Vorhaben, den armen Schneider in Freiheit zu setzen, auszuführen vermöchte. In dem Augenblick gerieth er auf einen Einfall[7], der recht nach seinem Sinne war. Er

1. Zur Rüste gehen, *se coucher*.
2. Der Bande entledigen, *délivrer des liens*.
3. Le moine est ainsi appelé à cause de son costume.
4. *Préparer convenablement*
5. *Confesseur de péchés* (littér.).
6. *Délinquant*.
7. *Avoir une idée*.

schlich dem Mönche in's Kloster nach, stahl aus der Kleiderkammer ein Ordenskleid, fuhr hinein[1], und begab sich in Gestalt des Bruder Graurocks in's Gefängniß, welches ihm der Kerkermeister ehrerbietig öffnete.

„Armer Benedix," sprach er, „gieb dich zufrieden, und sei getrost und unverzagt, du sollst nicht sterben. Ich habe in Erfahrung gebracht[2], daß du unschuldig bist an dem Raube und deine Hand mit keinem Laster befleckt hast, darum bin ich kommen, dich aus dem Kerker zu reißen und der Banden zu entledigen". Er zog einen Schlüssel aus der Tasche; „laß sehen," fuhr er fort, „ob er schließe[3]." Der Versuch gelang, der Entfesselte stund da frank und frei[4], das Geschmeide[5] fiel ab von Händen und Füßen. Hierauf wechselte der gutmüthige Pfaff mit ihm die Kleider und sprach: „Gehe gemachsam[6] wie ein frommer Mönch durch die Schaar der Wächter vor der Thür des Gefängnisses, und durch die Straßen, bis du der Stadt Weichbild[7] hinter dir hast; dann schürze dich[8] hurtig und schreite rüstig zu, daß du gelangest in's Gebirge endelich[9], und raste nicht bis du in Liebenau vor Klärchens Thür stehest, klopfe leise an, dein Liebchen harret deiner."

Der gute Benedix wähnte, das Alles sei nur ein Traum, rieb sich die Augen, fiel seinem Befreier zu Fuße und umfing seine Kniee, wollte eine Danksagung stammeln und lag da in stummer Freude, denn die Worte versagten ihm. Der liebreiche Pfaff[10] trieb ihn endlich fort, und reichte ihm

1. *Endosser; mettre.*
2. In Erfahrung bringen, pour erfahren, *apprendre.*
3. Ici *ouvrir.*
4. Frank und frei, *libre* (idiotisme allem.).
5. Propr.: *bijou.*
6. *Tout doucement.*
7. *Banlieue.*
8. Sich schürzen, expression orientale, pour indiquer qu'on se prépare à partir en retroussant la robe traînante.
9. Pour endlich.
10. Expression ancienne pour désigner un prêtre.

noch einen Laib Brod und eine Knackwurst zur Zehrung[1] auf den Weg. Mit wankendem Kniee schritt der Entledigte[2] über die Schwelle des traurigen Kerkers und fürchtete immer erkannt zu werden. Aber sein ehrwürdiger Rock gab ihm einen solchen Wohlgeruch[3] von Frömmigkeit und Tugend, daß die Wächter nichts von Delinquentenschaft darunter witterten[4].

Klärchen saß indessen bänglich einsam in ihrem Kämmerlein, und spähete jeden Fußtritt[5] der Vorübergehenden. Da pocht's dreimal leise an das Fenster, als ob sich's eignete[6]. Ein froher Schauer durchlief ihre Glieder, sie sprang auf, that einen lauten Schrei; denn eine Stimme flüsterte durch die Luke[7]: „Fein Liebchen, bist du wach?" — Husch war sie an die Thür. — „Ach Benedix, bist du's oder ist's dein Geist?" Wie sie aber den Bruder Graurock erblickte, sank sie zurück und starb vor Entsetzen hin. Da umschlang sie sein treuer Arm, und das brachte sie bald wieder in's Leben[8].

Drauf segneten beide mit dankbarem Herzen den edelmüthigen Wohlthäter, verließen ihre Vaterstadt und zogen gen Prag, wo Meister Benedix mit Klärchen, seinem Weibe, lange Jahre als ein wohlbehaltener[9] Mann in friedlicher Ehe bei reichem Kindersegen lebte.

In der frühen Morgenstunde, klopfte in Hirschberg ein Finger an die Thür des Gefängnisses. Das war der Bruder Graurock, der den Anbruch des Tages kaum erwarten konnte, die Bekehrung des armen Sünders zu vollenden und ihn als einen halben Heiligen dem gewaltsamen Arm

1. *Viatique;* synonyme de Zehrpfennig.
2. Litt.: *libéré.*
3. *Odeur de sainteté.*
4. Litt.: *flairer, soupçonner.*
5. Litt.: *coup de pied;* ici : *pas.*
6. Sich eignen dans le sens de : *comme s'il y avait une apparition.*
7. *Lucarne.*
8. In's Leben bringen, *ramener à la vie; ranimer.*
9. *Estimé.*

des Henkers zu überantworten. Rübezahl hatte einmal die Delinquentenrolle übernommen, und war entschlossen sie zur Ehre der Justiz rein auszuspielen. Er schien wohlgefaßt[1] zum Sterben zu sein, und der fromme Mönch freute sich darüber und erkannte diese Standhaftigkeit alsbald für die gesegnete Frucht seiner Arbeit an der Seele des armen Sünders. Drauf ließ er ihn der Fessel[2] entledigen, wollte ihn Beicht hören[3] und dann absolviren; doch fiel ihm ein, vorher noch die gestrige Lektion zu rekapituliren, damit der arme Sünder unterm Galgen, im geschlossenen Kreise sein Glaubensbekenntniß frei und ohne Anstoß[4] zur Erbauung der Zuschauer hersagen möchte. Aber wie erschrak der Ordensmann, da er inne ward, daß der ungelehrige Delinquent sein Credo die Nacht über völlig ausgeschwitzt hatte[5]! Der fromme Mönch war völlig der Meinung, der Satanas sei hier im Spiel, darum fing er kräftig an zu exorcisiren[6]; aber der Teufel wollte sich nicht austreiben lassen.

Die Zeit war darüber verlaufen, das peinliche Gericht[7] hielt dafür[8] daß es nun an der Stunde sei den Leib zu tödten, und kümmerte sich nicht weiter um den Seelenzustand seines Schlachtopfers. Ohne der Exekution länger Aufschub zu gestatten[9], wurde der Stab gebrochen[10], und obwohl Rübezahl als ein verstockter Sünder ausgeführt wurde, so unterwarf er sich doch allen übrigen Formalitäten der Hinrichtung ganz willig. Wie er von der Leiter ge-

1. *Bien résigné.*
2. Sing. empl. pour le plur. Fesseln.
3. *Entendre à confesse, confesser.*
4. Ohne Anstoß hersagen, *réciter sans hésitation.*
5. Litt.: *perdre par la transpiration*, idiot. allem. pour dire *oublier complétement.*
6. *Exorciser*. L'exorcisme est encore usité dans quelques pays allem.
7. *Tribunal criminel.*
8. Dafür halten, *estimer que.*
9. Gestatten, *permettre.*
10. Den Stab brechen. Un moment avant l'exécution d'un criminel, le juge cassait une baguette au-dessus de sa tête.

stoßen wurde, zappelte er am Strange nach Herzenslust und trieb das Spiel so arg, daß dem Henker dabei übel zu Muthe ward; denn es erhob sich ein plötzliches Getöse[1] im Volk und einige schrieen, man solle den Hangmann[2] steinigen, weil er den armen Sünder über die Gebühr[3] martere. Um also Unglück zu verhüten, streckte sich Rübezahl lang aus und stellte sich als sei er todt. Da sich aber das Volk verlaufen hatte, und nachher einige Leute in der Gegend des Hochgerichts hin und herwandelten, fing der Scherztreiber[4] am Galgen sein Spiel von neuem an und erschreckte die Beschauer durch fürchterliche Grimassen. Daher lief gegen Abendzeit in der Stadt ein Gerücht um, der Gehangene könne nicht ersterben[5] und tanze noch immer am Hochgericht[6], welches den Senat bewog, des Morgens in aller Frühe einige Deputirte die Sache genau untersuchen zu lassen. Wie sie nun dahin kamen, fanden sie nichts als ein Wischlein Stroh am Galgen mit alten Lumpen bedeckt.

Nicht immer war Rübezahl bei Laune, denen, die er durch seine Neckereien in Schaden gebracht[7] hatte, einen so edelmüthigen Ersatz zu geben[8]; oft machte er nur den Plagegeist[9] aus boshafter Schadenfreude, und kümmerte sich wenig darum, ob er einen Schurken oder Biedermann foppte[10]. Oft gesellte er sich zu einem einsamen Wanderer als Geleitsmann, führte unvermerkt den Fremdling irre, ließ ihn an dem Absturz einer Bergzinne oder in einem Sumpfe stehen, und verschwand mit höhnendem[11] Gelächter. Zuweilen er-

1. *Bruit.*
2. *Bourreau*, c.-à-d. celui qui pend.
3. Litt.: *au delà de la nécessité.*
4. *Farceur.*
5. *Mourir.*
6. *Gibet.*
7. In Schaden bringen, *causer un préjudice.*
8. *Indemniser.*
9. *Taquin.*
10. *Se moquer, mystifier.*
11. De Hohn, *moqueur.*

schreckte er die furchtsamen Marktweiber durch abenteuerliche Gestalten wildfremder, chimärischer Thiere, denn das fabelhafte[1] Leoparden-ähnliche Thier, das sich zu Zeiten im sudetischen Gebirge soll sehen lassen, von den Butterweibern[2] Rysow genannt, ist nichts anders als ein Phantom von Rübezahl. Oft lähmte er den Reisigen das Roß[3], daß es nicht aus der Stelle konnte, zerbrach den Fuhrleuten ein Rad oder eine Achse[4] am Wagen, ließ vor ihren Augen ein abgerissenes Felsenstück in einen Hohlweg hinabrollen, das sie mit unendlicher Mühe auf die Seite räumen mußten, um sich freie Bahn zu machen. Oft hielt eine unsichtbare Kraft einen ledigen[5] Wagen, daß sechs rasche Pferde ihn nicht fortzuziehen vermochten[6], und ließ der Fuhrmann merken, daß er eine Neckerei von Rübezahl wähnte, oder brach er aus Unwillen in Invektiven gegen den Berggeist aus, so hatte er ein Hornissen-Heer[7], das die Pferde wüthig[8] machte, einen Steinhagel oder eine reichhaltige Bastonade von unsichtbarer Hand zu gewarten[9].

Mit einem alten Schäfer, der ein gerader treuherziger Mann war, hatte er Bekanntschaft gemacht und sogar eine Art von vertraulicher Freundschaft errichtet. Er gestattete ihm, mit der Herde bis an die Hecken seiner Gärten zu treiben, welches ein anderer nicht hätte waghalsen dürfen. Der Geist hörte dem Graukopf bisweilen mit Vergnügen zu, wenn ihm dieser seinen unbedeutenden Lebenslauf erzählte. Demungeachtet versah's[10] der Alte doch einmal. Da er eines Tages nach seiner Gewohnheit seine Herde in des Gnomen

1. *Légendaire, fabuleux.*
2. *Marchande de beurre.*
3. Contrair. au franç., le mot Roß désigne le *coursier.*
4. S'écrit aussi : Axe, *essieu.*
5. Litt.: *libre;* ici: *non chargé.*
6. Imparf. de vermögen.
7. *Essaim de frelons.*
8. Expr. popul. pour wüthend.
9. On dit aujourd. plutôt gewärtigen.
10. S'*abuser; se tromper.*

griffen hurtig zu, störten den Kram auseinander[1] und zogen den schweren Seckel hervor, welchen der erfreute Jud alsbald als sein Eigenthum reklamirte. Der Wicht stand da wie vom Donner gerührt, wollte voll Schrecken umsinken, die Kniee wankten, er verstummte und sprach kein Wort. Des Richters Stirn verfinsterte sich, und eine drohende Geberde weissagte einen strengen Bescheid[2].

„Wie nun, Bösewicht!" donnerte der Stadtvogt, „erfrechst[3] du dich noch den Raub zu leugnen?"

„Erbarmung, gestrenger Herr Richter!" winselte der Inkulpat auf den Knieen, mit hochaufgehobenen Händen. „Alle Heiligen im Himmel ruf ich zu Zeugen an, daß ich unschuldig bin an dem Raube, weiß nicht wie des Juden Seckel in meinen Watsack gekommen ist, Gott weiß es."

„Du bist überwiesen[4]," redete der Richter fort, „der Seckel zeihet[5] dich genugsam des Verbrechens, thue Gott und der Obrigkeit die Ehre und bekenne freiwillig, ehe der Peiniger[6] kommt, dir das Geständniß der Wahrheit abzufoltern."

Der geängstigte Benedix konnte nichts als auf seine Unschuld provociren; aber er predigte tauben Ohren: man hielt ihn für einen hartnäckigen Gaudieb[7], der sich nur aus der Halsschlinge herausleugnen wollte. Meister Hämerling[8], der fürchterliche Wahrheitsforscher, wurde hereinberufen, ihn zu vermögen, Gott und der Obrigkeit die Ehre anzuthun, sich um den Hals zu bekennen[9]. Jetzt verließ den armen Wicht die standhafte Freudigkeit seines guten Gewissens, er bebte zurück vor den Qualen, die seiner warteten.

1. Aus einander stören, *éparpiller.*

2. Ici : *sentence.*

3. Sich erfrechen, *s'enhardir à.*

4. Ueberweisen se constr. avec le gén.; *convaincre de.*

5. *Accuser.*

6. *Bourreau*, parce qu'il était chargé d'appliquer la torture.

7. *Filou.*

8. En Allemagne on désigne le bourreau par ce mot.

9. *Avouer, quand même il y allait de sa tête.*

Da der Peiniger im Begriff war ihm die Daumenstöcke[1] anzulegen, bedachte er, daß diese Operation ihn untüchtig machen würde, jemals wieder mit Ehren die Nadel zu führen, und ehe er wollte ein verdorbener Kerl bleiben sein Lebenlang, meinte er, es sei besser, der Marter mit einemmal abzukommen[2], und gestund das Bubenstück[3] ein, davon sein Herz nichts wußte. Der Kriminalproceß wurde hierauf brevi manu abgethan[4], der Inquisit, ohne daß sich das Gericht theilte, von Richter und Schöppen[5] zum Strange verurtheilt, welcher Rechtsspruch gleich Tags darauf bei frühem Morgen vollzogen werden sollte.

Alle Zuschauer, welche das hochnothpeinliche[6] Halsgericht herbeigelockt hatte, fanden das Urtheil des wohlweisen Magistrats gerecht und billig; doch keiner rief den Richtern lautern Beifall zu, als der barmherzige Samariter[7], der sich mit in die Kriminalstube eingedrungen hatte und nicht satt werden konnte, die Gerechtigkeitsliebe der Herren von Hirschberg zu erheben; und in der That hatte auch niemand nähern Antheil an der Sache, als eben dieser Menschenfreund, der mit unsichtbarer Hand des Juden Seckel in des Schneiders Watsack verborgen hatte und kein anderer als Rübezahl selbst war. Schon am frühen Morgen lauerte[8] er am Hochgericht in Rabengestalt auf den Leichenzug, der das Opfer seiner Rache dahin begleiten sollte, und es regte sich bereits in ihm der Rabenappetit, dem neuen Ankömmling die Augen auszuhacken[9]; aber diesmal harrte er ver-

1. Plutôt Daumenschrauben, *poucettes* (instrument de torture).

2. Abkommen, *en finir avec quelque chose.*

3. Bubenstück, littéral. : *tour de gamin; crime.*

4. Abthun, quand il s'agit d'une procédure, veut dire *la terminer.*

5. Pour Schöppen, *échevin.*

6. *Criminel.*

7. *Samaritain* (employé ici par dérision).

8. Auflauern, *guetter*

9. *Crever.*

gebens. Ein frommer Ordensbruder, fand an dem unwissenden Benedix einen so rohen wüsten Klotz[1], daß es ihm unmöglich schien in so kurzer Zeit, als ihm zu dem Bekehrungsgeschäfte übrig blieb, einen Heiligen daraus zu schnitzeln; er bat deshalb das Kriminalgericht um einen dreitägigen Aufschub[2], den er dem frommen Magistrat, nicht ohne große Mühe, endlich abzwang[3]. Als Rübezahl davon hörte, flog er in's Gebirge, den Executionstermin daselbst zu erwarten.

In diesem Zwischenraume durchstrich er nach Gewohnheit die Wälder, und erblickte auf dieser Streiferei[4] eine junge Dirne, die sich unter einen schattenreichen Baum gelagert hatte. Ihr Haupt sank schwermüthig in den Busen hinab; ihre Kleidung war nicht kostbar, aber reinlich, und der Zuschnitt daran bürgerlich. Von Zeit zu Zeit verwischte sie mit der Hand eine herabrollende Zähre von den Wangen und stöhnende Seufzer quollen[5] aus der vollen Brust hervor. Rübezahl gestaltete sich wieder als ein reputirlicher[6] Bürger, trat die junge Dirne freundlich an und sprach: „Mägdlein, was trauerst du hier in der Wüste so einsam? Verhehle mir nicht deinen Kummer, daß ich zusehe, wie dir zu helfen stehe."

Die Dirne, die ganz in Schwermuth verschwebt war[7], schreckte auf, da sie diese Stimme hörte, und erhob ihr erdwärts[8] gesenktes Haupt. Da sie den ehrsamen Mann vor sich sitzen sah, öffnete sie ihren Purpurmund und sprach: „Was kümmert euch mein Schmerz, guter Mann, sintemal[9]

1. Litt : *bloc*, *rustre*.
2. Um Aufschub (de aufschieben) bitten, *demander un sursis*.
3. De abzwingen, *arracher*.
4. *Excursion*.
5. Imparf. de quellen, *jaillir*.
6. Rappelle le mot *réputation; honorable*.
7. Loc. inusitée pour dire : *être absorbé par*.
8. *Vers la terre*.
9. *D'autant plus que*.

mir nicht zu helfen stehet: ich bin eine Unglückliche, eine Mörderin, habe den Mann meines Herzens gemordet, und will abbüßen meine Schuld mit Jammer und Thränen, bis mir der Tod das Herz zerbricht."

„Ich hatte einen Gespielen von Jugend an, den Sohn einer tugendsamen Wittib[1], meiner Nachbarin, der mich zu seinem Liebchen erkohr[2] als er heranwuchs. Er war so lieb und gut, so treu und bieder, liebte so standhaft und herzig[3] daß er mir das Herz stahl und ich ihm ewige Treue gelobte. — Ach! das Herz des lieben Jungen habe ich Natter[4] vergiftet, hab' ihn der Tugendlehren seiner frommen Mutter vergessen gemacht und ihn zu einer Uebelthat verleitet, wofür er das Leben verwirkt hat!"

Der ehrsame[5] Mann schüttelte den Kopf über diese Rede und rief nach einer Pause mit nachdenklicher Miene[6]: „Wunderbar!" Hierauf wendete er sich zu der Dirne: „Warum," frug er, „erfüllst du aber hier den leeren Wald mit deinen Wehklagen, die dir und deinem Buhlen[7] nichts nützen noch frommen[8] können?"

„Lieber Herr," fiel sie ihm ein, „ich war auf dem Wege nach Hirschberg, da wollte mir der Jammer das Herz abdrücken, darum weilte ich unter diesem Baume."

„Und was willst du in Hirschberg thun?"

„Ich will dem Blutrichter[9] zu Fuße fallen, will mit meinem Klagegeschrei die Stadt erfüllen, und die Töchter der Stadt sollen mir wehklagen helfen, ob das die Herren erbarmen möchte, dem unschuldigen Blut[10] das Leben zu

1. Mot ancien pour Wittfrau.
2. S'écrit ordin. sans h.
3. Pour herzlich, *cordialement.*
4. *Vipère.*
5. *Honorable.*
6. *Mine.*
7. *Amant.*
8. Frommen, *être utile.*
9. *Juge criminel.*
10. Employé ici pour *vie* (*pars pro toto*).

schenken; und so mir's nicht gelingt, will ich freudig mit ihm sterben."

Der Geist wurde durch diese Rede so bewegt, daß er von Stund an seiner Rache ganz vergaß und der Trostlosen ihren Buhlen wiederzugeben beschloß. „Trockne ab deine Thränen," sprach er mit theilnehmender Geberde, „und laß deinen Kummer schwinden. Ehe die Sonne zu Rüste gehet[1], soll dein Buhle frank und frei sein. Morgen um das erste Hahnengeschrei sei wach und horchsam, und wenn ein Finger an's Fenster klopft, so thu' auf die Thür zu deinem Kämmerlein; denn es ist Benedix, der davor stehet."

„Seine Unschuld ist an's Licht gebracht, fürchte nichts für sein Leben. Ich will hin, ihn seiner Bande zu entledigen[2] denn ich vermag viel in der Stadt. Sei gutes Muths und kehre heim in Frieden." Die Dirne machte sich alsbald auf und gehorchte, obgleich Furcht und Hoffnung in ihrer Seele kämpften.

Der ehrwürdige Pater Graurock[3] hatte sich's die drei Tage des Aufschubs blutsauer werden lassen, den Delinquenten gehörig zu beschicken[4], um seine arme Seele der Hölle zu entreißen.

Eben verließ der unerbittliche Sündenrüger[5] den Kerker, nachdem er dem trostlosen Delinquenten[6] zum letztenmale gute Nacht gewünscht hatte, als ihm Rübezahl unsichtbarerweise beim Eingange begegnete, noch unentschlossen, wie er sein Vorhaben, den armen Schneider in Freiheit zu setzen, auszuführen vermöchte. In dem Augenblick gerieth er auf einen Einfall[7], der recht nach seinem Sinne war. Er

1. Zur Rüste gehen, *se coucher*.
2. Der Bande entledigen, *délivrer des liens*.
3. Le moine est ainsi appelé à cause de son costume.
4. *Préparer convenablement*
5. *Confesseur de péchés* (littér.).
6. *Délinquant*.
7. *Avoir une idée*.

schlich dem Mönche in's Kloster nach, stahl aus der Kleiderkammer ein Ordenskleid, fuhr hinein[1], und begab sich in Gestalt des Bruder Graurocks in's Gefängniß, welches ihm der Kerkermeister ehrerbietig öffnete.

„Armer Benedix," sprach er, „gieb dich zufrieden, und sei getrost und unverzagt, du sollst nicht sterben. Ich habe in Erfahrung gebracht[2], daß du unschuldig bist an dem Raube und deine Hand mit keinem Laster befleckt hast, darum bin ich kommen, dich aus dem Kerker zu reißen und der Banden zu entledigen". Er zog einen Schlüssel aus der Tasche; „laß sehen," fuhr er fort, „ob er schließe[3]." Der Versuch gelang, der Entfesselte stund da frank und frei[4], das Geschmeide[5] fiel ab von Händen und Füßen. Hierauf wechselte der gutmüthige Pfaff mit ihm die Kleider und sprach: „Gehe gemachsam[6] wie ein frommer Mönch durch die Schaar der Wächter vor der Thür des Gefängnisses, und durch die Straßen, bis du der Stadt Weichbild[7] hinter dir hast; dann schürze dich[8] hurtig und schreite rüstig zu, daß du gelangest in's Gebirge endelich[9], und raste nicht bis du in Liebenau vor Klärchens Thür stehest, klopfe leise an, dein Liebchen harret deiner."

Der gute Benedix wähnte, das Alles sei nur ein Traum, rieb sich die Augen, fiel seinem Befreier zu Fuße und umfing seine Kniee, wollte eine Danksagung stammeln und lag da in stummer Freude, denn die Worte versagten ihm. Der liebreiche Pfaff[10] trieb ihn endlich fort, und reichte ihm

1. *Endosser; mettre.*
2. In Erfahrung bringen, pour erfahren, *apprendre.*
3. Ici *ouvrir.*
4. Frank und frei, *libre* (idiotisme allem.).
5. Propr.: *bijou.*
6. *Tout doucement.*
7. *Banlieue.*
8. Sich schürzen, expression orientale, pour indiquer qu'on se prépare à partir en retroussant la robe traînante.
9. Pour endlich.
10. Expression ancienne pour désigner un prêtre.

noch einen Laib Brod und eine Knackwurst zur Zehrung[1] auf den Weg. Mit wankendem Kniee schritt der Entledigte[2] über die Schwelle des traurigen Kerkers und fürchtete immer erkannt zu werden. Aber sein ehrwürdiger Rock gab ihm einen solchen Wohlgeruch[3] von Frömmigkeit und Tugend, daß die Wächter nichts von Delinquentenschaft darunter witterten[4].

Klärchen saß indessen bänglich einsam in ihrem Kämmerlein, und spähete jeden Fußtritt[5] der Vorübergehenden. Da pocht's dreimal leise an das Fenster, als ob sich's eignete[6]. Ein froher Schauer durchlief ihre Glieder, sie sprang auf, that einen lauten Schrei; denn eine Stimme flüsterte durch die Luke[7]: „Fein Liebchen, bist du wach?" — Husch war sie an die Thür. — „Ach Benedix, bist du's oder ist's dein Geist?" Wie sie aber den Bruder Graurock erblickte, sank sie zurück und starb vor Entsetzen hin. Da umschlang sie sein treuer Arm, und das brachte sie bald wieder in's Leben[8].

Drauf segneten beide mit dankbarem Herzen den edelmüthigen Wohlthäter, verließen ihre Vaterstadt und zogen gen Prag, wo Meister Benedix mit Klärchen, seinem Weibe, lange Jahre als ein wohlbehaltener[9] Mann in friedlicher Ehe bei reichem Kindersegen lebte.

In der frühen Morgenstunde, klopfte in Hirschberg ein Finger an die Thür des Gefängnisses. Das war der Bruder Graurock, der den Anbruch des Tages kaum erwarten konnte, die Bekehrung des armen Sünders zu vollenden und ihn als einen halben Heiligen dem gewaltsamen Arm

1. *Viatique;* synonyme de Zehrpfennig.
2. Litt.: *libéré.*
3. *Odeur de sainteté.*
4. Litt.: *flairer, soupçonner.*
5. Litt.: *coup de pied;* ici : *pas.*
6. Sich eignen dans le sens de : *comme s'il y avait une apparition.*
7. *Lucarne.*
8. In's Leben bringen, *ramener à la vie; ranimer.*
9. *Estimé.*

des Henkers zu überantworten. Rübezahl hatte einmal die Delinquentenrolle übernommen, und war entschlossen sie zur Ehre der Justiz rein auszuspielen. Er schien wohlgefaßt[1] zum Sterben zu sein, und der fromme Mönch freute sich darüber und erkannte diese Standhaftigkeit alsbald für die gesegnete Frucht seiner Arbeit an der Seele des armen Sünders. Drauf ließ er ihn der Fessel[2] entledigen, wollte ihn Beicht hören[3] und dann absolviren; doch fiel ihm ein, vorher noch die gestrige Lektion zu rekapituliren, damit der arme Sünder unterm Galgen, im geschlossenen Kreise sein Glaubensbekenntniß frei und ohne Anstoß[4] zur Erbauung der Zuschauer hersagen möchte. Aber wie erschrak der Ordensmann, da er inne ward, daß der ungelehrige Delinquent sein Credo die Nacht über völlig ausgeschwitzt hatte[5]! Der fromme Mönch war völlig der Meinung, der Satanas sei hier im Spiel, darum fing er kräftig an zu exorcisiren[6]; aber der Teufel wollte sich nicht austreiben lassen.

Die Zeit war darüber verlaufen, das peinliche Gericht[7] hielt dafür[8] daß es nun an der Stunde sei den Leib zu tödten, und kümmerte sich nicht weiter um den Seelenzustand seines Schlachtopfers. Ohne der Exekution länger Aufschub zu gestatten[9], wurde der Stab gebrochen[10], und obwohl Rübezahl als ein verstockter Sünder ausgeführt wurde, so unterwarf er sich doch allen übrigen Formalitäten der Hinrichtung ganz willig. Wie er von der Leiter ge-

1. *Bien résigné.*
2. Sing. empl. pour le plur. Fesseln.
3. *Entendre à confesse, confesser.*
4. Ohne Anstoß hersagen, *réciter sans hésitation.*
5. Litt.: *perdre par la transpiration*, idiot. allem. pour dire *oublier complètement.*
6. *Exorciser.* L'exorcisme est encore usité dans quelques pays allem.
7. *Tribunal criminel.*
8. Dafür halten, *estimer que.*
9. Gestatten, *permettre.*
10. Den Stab brechen. Un moment avant l'exécution d'un criminel, le juge cassait une baguette au-dessus de sa tête.

stoßen wurde, zappelte er am Strange nach Herzenslust und trieb das Spiel so arg, daß dem Henker dabei übel zu Muthe ward; denn es erhob sich ein plötzliches Getöse[1] im Volk und einige schrieen, man solle den Hangmann[2] steinigen, weil er den armen Sünder über die Gebühr[3] martere. Um also Unglück zu verhüten, streckte sich Rübezahl lang aus und stellte sich als sei er todt. Da sich aber das Volk verlaufen hatte, und nachher einige Leute in der Gegend des Hochgerichts hin und herwandelten, fing der Scherztreiber[4] am Galgen sein Spiel von neuem an und erschreckte die Beschauer durch fürchterliche Grimassen. Daher lief gegen Abendzeit in der Stadt ein Gerücht um, der Gehangene könne nicht ersterben[5] und tanze noch immer am Hochgericht[6], welches den Senat bewog, des Morgens in aller Frühe einige Deputirte die Sache genau untersuchen zu lassen. Wie sie nun dahin kamen, fanden sie nichts als ein Wischlein Stroh am Galgen mit alten Lumpen bedeckt.

Nicht immer war Rübezahl bei Laune, denen, die er durch seine Neckereien in Schaden gebracht[7] hatte, einen so edelmüthigen Ersatz zu geben[8]; oft machte er nur den Plagegeist[9] aus boshafter Schadenfreude, und kümmerte sich wenig darum, ob er einen Schurken oder Biedermann foppte[10]. Oft gesellte er sich zu einem einsamen Wanderer als Geleitsmann, führte unvermerkt den Fremdling irre, ließ ihn an dem Absturz einer Bergzinne oder in einem Sumpfe stehen, und verschwand mit höhnendem[11] Gelächter. Zuweilen er=

1. *Bruit.*
2. *Bourreau*, c.-à-d. celui qui pend.
3. Litt.: *au delà de la nécessité.*
4. *Farceur.*
5. *Mourir.*
6. *Gibet.*
7. In Schaden bringen, *causer un préjudice.*
8. *Indemniser.*
9. *Taquin.*
10. *Se moquer, mystifier.*
11. De Hohn, *moqueur.*

schreckte er die furchtsamen Marktweiber durch abenteuerliche Gestalten wildfremder, chimärischer Thiere, denn das fabelhafte[1] Leoparden-ähnliche Thier, das sich zu Zeiten im sudetischen Gebirge soll sehen lassen, von den Butterweibern[2] Rysow genannt, ist nichts anders als ein Phantom von Rübezahl. Oft lähmte er den Reisigen das Roß[3], daß es nicht aus der Stelle konnte, zerbrach den Fuhrleuten ein Rad oder eine Achse[4] am Wagen, ließ vor ihren Augen ein abgerissenes Felsenstück in einen Hohlweg hinabrollen, das sie mit unendlicher Mühe auf die Seite räumen mußten, um sich freie Bahn zu machen. Oft hielt eine unsichtbare Kraft einen ledigen[5] Wagen, daß sechs rasche Pferde ihn nicht fortzuziehen vermochten[6], und ließ der Fuhrmann merken, daß er eine Neckerei von Rübezahl wähnte, oder brach er aus Unwillen in Invektiven gegen den Berggeist aus, so hatte er ein Hornissen-Heer[7], das die Pferde wüthig[8] machte, einen Steinhagel oder eine reichhaltige Bastonade von unsichtbarer Hand zu gewarten[9].

Mit einem alten Schäfer, der ein gerader treuherziger Mann war, hatte er Bekanntschaft gemacht und sogar eine Art von vertraulicher Freundschaft errichtet. Er gestattete ihm, mit der Herde bis an die Hecken seiner Gärten zu treiben, welches ein anderer nicht hätte waghalsen dürfen. Der Geist hörte dem Graukopf bisweilen mit Vergnügen zu, wenn ihm dieser seinen unbedeutenden Lebenslauf erzählte. Demungeachtet versah's[10] der Alte doch einmal. Da er eines Tages nach seiner Gewohnheit seine Herde in des Gnomen

1. *Légendaire, fabuleux.*
2. *Marchande de beurre.*
3. Contrair. au franç., le mot Roß désigne le *coursier*.
4. S'écrit aussi : Axe, *essieu*.
5. Litt.: *libre;* ici: *non chargé.*
6. Imparf. de vermögen.
7. *Essaim de frelons.*
8. Expr. popul. pour wüthend.
9. On dit aujourd. plutôt gewärtigen.
10. S'*abuser; se tromper.*

Gehege trieb, brachen einige Schafe durch die Hecken und weideten auf den Grasplätzen des Gartens; darüber ergrimmte Freund Rübezahl dergestalt, daß er alsbald ein panisches Schrecken[1] auf die Herde fallen ließ[2] und sie in wildem Getümmel den Berg herabscheuchte[3], wodurch sie größtentheils verunglückten und der Nahrungsstand[4] des alten Schäfers in solchen Verfall kam[5], daß er sich darüber zu Tode grämte.

Ein Arzt aus Schmiedeberg, der auf dem Riesengebirge zu botanisiren pflegte, genoß gleichfalls zuweilen die Ehre, mit seiner prahlerischen Gesprächigkeit[6] den Gnomen unbekannterweise zu unterhalten, der bald als Holzhauer, bald als ein Reisender sich zu ihm fand[7], und den schmiedeberger Aeskulap seine Wunderkuren mit Vergnügen sich vordociren[8] ließ. Er war zu Zeiten so gefällig, das schwere Kräuterbündel ihm ein gut Stück Weges nachzutragen und ihm manche noch unbekannte Heilkräfte derselben kund zu machen. Der Arzt, der sich in der Kräuterkunde weiser dünkte als ein Holzhauer, empfand einst diese Belehrung übel und sprach mit Unwillen: „Der Schuster soll bei seinem Leisten bleiben[9], und der Holzhauer soll den Arzt nicht lehren. Weil du aber der Kräuter und Pflanzen kundig bist, vom Ysop an, der auf der Mauer wächst, bis auf die Ceder zu Libanon, so sag' mir doch, du weiser Salomon, was war eher, die Eichel oder der Eichbaum?" Der Geist antwortete: „Doch wohl der Baum, denn die Frucht kommt vom

1. Le mot Schrecken est aujourd'hui masculin.
2. Empl. au figuré, pour dire : *envoyer*.
3. Littéralement : *chasser en bas*.
4. Désigne les *ressources*.
5. In Verfall kommen pour in Verfall gerathen, *dépérir*, *déchoir*.
6. *Loquacité*.
7. Sich zu Jemand finden, *se joindre à qqn*.
8. Du latin *doceo*, *démontrer*.
9. Proverbe allem. : *mêle-toi de ton métier*.

Baume." „Narr," sprach der Arzt, „wo kam denn der erste Baum her, wenn er nicht aus dem Samen sproßte[1], der in der Frucht verschlossen liegt?" Der Holzhauer erwiederte: „Das ist, seh' ich, eine Meisterfrage[2], die mir schier[3] zu hoch ist. Aber ich will euch auch eine Frage vorlegen: wem gehört dieser Erdengrund zu, darauf wir stehen, dem Könige von Böheim[4] oder dem Herrn vom Berge?" Der Arzt bedachte[5] sich nicht lange: „Ich vermeine[6], dieser Grund und Boden gehöre meinem Herrn, dem König von Böhmen, zu; denn Rübezahl ist ja nur ein Hirngespinste[7], ein Nonens[8], die Kinder damit fürchten zu machen." Kaum war das Wort aus seinem Munde, so verwandelte sich der Holzhauer in einen scheußlichen Riesen mit feuerfunkelnden Augen und wüthiger Geberde, schnauzte den Arzt grimmig an[9] und sprach mit rauher Stimme: „Hier ist Rübezahl, der dich nonensen[10] wird, daß dir sollen die Rippen krachen;" erwischt ihn darauf beim Kragen[11], rann[12] ihn gegen die Bäume und Felsenwände, riß und warf ihn hin und her, schlug ihm letzlich[13] ein Aug' aus und ließ ihn für todt auf dem Platze liegen, daß sich der Arzt nachher hoch vermaß[14], nie wieder ins Gebirge botanisiren zu gehen.

So leicht war's, Rübezahls Freundschaft zu verscherzen[15];

1. Imparf. de sprießen.
2. Litt.: *maîtresse-question.*
3. Expr. popul. pour fast.
4. Pour Böhmen.
5. De bedenken.
6. *Estimer.*
7. Propr.: *tissu élaboré dans le cerveau, chimère.*
8. Pour Nonens, de *non* et *esse, qui n'est pas ; un rien.*
9. Anschnauzen, *aborder avec colère.*
10. Musæus fait de nonens un verbe, intraduisible en français; *montrer comme quoi l'on n'est rien.*
11. *Collet.*
12. Rann doit être l'imparf. de rennen; il faut rannte; non pas *courir*, mais *pousser.*
13. Letzlich pour zuletzt.
14. Sich hoch vermessen, *jurer ses grands dieux.*
15. *Perdre.*

doch eben so leicht war's auch, sie zu gewinnen. Einem Bauer in der Amtspflege[1] Reichenberg hatte ein böser Nachbar sein Hab und Gut abgerechtet[2], und nachdem sich die Justiz seiner Kuh bemächtigt hatte, blieb ihm nichts übrig als ein abgehärmtes Weib und ein halb Dutzend Kinder. Zwar gehörten ihm noch ein Paar rüstige gesunde Arme zu, aber die waren nicht hinreichend sich und die Seinigen davon zu ernähren. Es schnitt ihm durch's Herz[3], wenn die jungen Raben nach Brod schrien, und er nichts hatte ihren quälenden Hunger zu stillen. „Mit hundert Thalern," sprach er zu dem kummervollen Weibe, „wär' uns geholfen, unsern zerfallenen Haushalt wieder anzurichten, und ein neues Eigenthum zu gewinnen. Du hast reiche Vettern jenseit des Gebirges, ich will hin und ihnen unsere Noth klagen; vielleicht daß sich einer erbarmet und aus gutem Herzen[4] von seinem Ueberfluß auf Zinsen leiht[5], so viel wir bedürfen."

Das niedergedrückte[6] Weib willigte mit schwacher Hoffnung eines glücklichen Erfolgs in diesen Vorschlag, weil sie keinen bessern wußte. Der Mann aber gürtete frühe seine Lenden[7] und indem er Weib und Kinder verließ, sprach er ihnen Trost ein : „Weinet nicht, mein Herz sagt mir, ich werde einen Wohlthäter finden, der uns förderlich[8] sein wird." Hierauf steckte er eine harte Brodrinde zur Zehrung in die Tasche und ging davon. Müde und matt von der Hitze des Tages und dem weiten Wege, gelangte er zur

1. *Bailliage.*
2. *Disputer devant le tribunal.*
3. Durch's Herz schneiden, v. imp. avec le dat. de la personne.
4. *Par bonté de cœur.*
5. *Prêter à intérêt.*
6. *Abattu.*
7. Seine Lenden gürten, expr. empruntée à l'Orient, où l'on relevait la robe traînante avec une ceinture autour des reins, au moment de se mettre en voyage.
8. Aussi beförderlich sein, *seconder.*

Abendzeit in dem Dorfe an, wo die reichen Vettern wohnten; aber keiner wollte ihn kennen, keiner wollte ihn herbergen[1]. Mit heißen Thränen klagt' er ihnen sein Elend; aber die hartherzigen Filze[2] achteten nicht darauf, kränkten den armen Mann mit Vorwürfen, nannten ihn einen Prasser[3] und einen Faullenzer, und endlich stießen sie ihn gar[4] zur Thür hinaus. Einer solchen Aufnahme hatte sich der arme Vetter zu der reichen Sippschaft seines Weibes nicht versehen[5]; stumm und traurig schlich er von dannen[6], und weil er nichts hatte, um das Schlafgeld in der Herberge zu bezahlen, mußte er auf einem Heuschober[7] im Felde übernachten. Hier erwartete er schlaflos des zögernden Tages[8] um sich auf den Heimweg zu begeben.

Da er nun wieder in's Gebirge kam, übernahm ihn Harm und Bekümmerniß so sehr, daß er der Verzweiflung nahe war. „Zwei Tage Arbeitslohn[9] verloren," dacht' er bei sich selber, „matt und entkräftet von Gram und Hunger, ohne Trost, ohne Hoffnung! wenn du nun heimkehrest und die sechs armen Würmer dir entgegen schmachten[10], ihre Hände aufheben, von dir Labsal[11] zu begehren, und du für einen Bissen Brod ihnen einen Stein bieten mußt, Vaterherz! Vaterherz! wie kannst du's tragen! Brich entzwei, armes Herz! eh' du diesen Jammer fühlest!" Hierauf warf er sich in einen Schlehenbusch[12], seinen schwermüthigen Gedanken weiter nachzuhangen.

Wie aber am Rande des Verderbens die Seele noch die

1. *Héberger;* pour beherbergen.
2. Synon. de Geizhals, *ladre.*
3. *Prodigue.*
4. *Même.*
5. Sich versehen, se construit avec le gén. de la chose; *s'attendre à.*
6. *De cet endroit.*
7. *Meule de foin.*
8. Erwarten se constr. ordinair. avec l'accus. et non avec le gén.
9. *Salaire.*
10. *Languir vers qqn.*
11. *Soulagement.*
12. *Prunellier.*

letzten Kräfte anstrengt, ein Rettungsmittel auszukundschaften[1], so verfiel[2] unter tausend nichtigen Anschlägen und Einfällen der trostlose Veit auf den Gedanken, sich an den Geist des Gebirges in seinem Anliegen[3] zu wenden. Er hatte viel abenteuerliche Geschichten von ihm gehört, wie er zuweilen die Reisenden getrillt und gehudelt, doch auch mitunter Gutes erwiesen habe. Es war ihm nicht unbekannt, daß er sich bei seinem Spottnamen nicht ungestraft rufen lasse, dennoch wußte er ihm auf keine andere Weise beizukommen[4]; also wagt' er's auf eine Prügelei, und rief so sehr er konnte: „Rübezahl! Rübezahl!"

Auf diesen Ruf erschien alsbald eine Gestalt gleich einem rußigen Köhler mit einem fuchsrothen[5] Bart, der bis an den Gürtel reichte, feurigen stieren[6] Augen, und mit einer Schürstange[7] bewaffnet, gleich einem Weberbaum, die er mit Grimm erhob, den frechen Spötter zu erschlagen. „Mit Gunst[8], Herr Rübezahl," sprach Veit ganz unerschrocken, „verzeiht, wenn ich euch nicht recht titulire[9], hört mich nur an, dann thut was euch gefällt." Diese dreiste[10] Rede und die kummervolle Miene des Mannes besänftigten den Zorn des Geistes in etwas: „Erdenwurm", sprach er, „was treibt dich mich zu beunruhigen? Weißt du auch, daß du mir mit Hals und Haut[11] für deinen Frevel büßen mußt?" „Herr," antwortete Veit, „die Noth treibt mich zu euch, habe eine Bitte, die ihr mir leicht gewähren könnt. Ihr sollt mir hundert Thaler leihen, ich zahl' sie euch mit landüblichen

1. Litt.: *espionner*.
2. Auf einen Gedanken verfallen, *avoir une idée*.
3. Litt.: *ce qui tient à cœur*, *peine*.
4. Litt. : *atteindre; aborder*.
5. En franç.: *rouge-feu*.
6. *Hagard, sortant*.
7. Barre de fer dont se servent les charbonniers pour attiser le feu.
8. *Avec votre permission*.
9. *Intituler*. Les titres jouent un rôle immense dans les relations sociales en Allemagne.
10. *Hardi*.
11. Syn. de Haar et Haut.

Zinsen[1] in drei Jahren wieder, so wahr ich ehrlich bin!" „Thor!" sprach der Geist, „bin ich ein Wucherer[2], der auf Zinsen leiht? Geh hin zu den Menschenbrüdern und borge da so viel dir Noth thut, mich aber laß in Ruh'." „Ach!" erwiederte Veit, mit der Menschenbrüderschaft[3] ist's aus[4]!" Hierauf erzählte er ihm seine Geschichte nach der Länge[5], und schilderte ihm sein drückendes Elend so rührend, daß ihm der Gnome seine Bitte nicht versagen konnte; und wenn der arme Tropf auch weniger Mitleid verdient hätte, so schien doch dem Geist das Unterfangen[6], von ihm ein Kapital zu leihen, so neu und sonderbar, daß er um des guten Zutrauens willen geneigt war, des Mannes Bitte zu gewähren. „Komm, folge mir," sprach er, und führte ihn darauf waldeinwärts[7] in ein abgelegenes Thal zu einem schroffen Felsen, dessen Fuß ein dichter Busch bedeckte.

Nachdem sich Veit nebst seinem Begleiter mit Mühe durch's Gesträuche[8] gearbeitet hatte, gelangten sie zum Eingang einer finstern Höhle. Dem guten Veit war nicht wohl dabei zu Muthe, da er so im Dunkeln tappen[9] mußte; es lief ihm ein kalter Schauer[10] nach dem andern den Rücken herab, und seine Haare sträubten sich empor[11]. Rübezahl hat schon manchen betrogen, dacht' er, wer weiß was für ein Abgrund mir vor den Füßen liegt, in welchen ich beim nächsten Schritte hinabstürze. Je weiter er fortschritt, jemehr engten[12] ihm Furcht und Grausen das Herz ein. Doch bald sah er zu seinem Trost in der Ferne ein blaues Flämmchen hüpfen, das Berggewölbe erweiterte sich zu einem großen

1. *Intérêt légal.*
2. *Usurier.*
3. *Confraternité.*
4. Aus sein mit etwas, *c'en est fait de....*
5. *Tout au long.*
6. *Entreprise, hardiesse.*
7. *Plus avant dans la forêt.*
8. Aujourd'hui : Gesträuch.
9. *Tâtonner.*
10. *Frisson.*
11. Sich empor sträuben, *se dresser.*
12. Einengen, *reserrer.*

Saale, das Flämmchen brannte helle und schwebte als ein Hangeleuchter in der Mitte der Felsenhalle. Auf dem Pflaster derselben fiel ihm eine kupferne Braupfanne [1] in die Augen, mit eitel harten Thalern bis an den Rand gefüllt. Da Veit den Geldschatz erblickte, schwand alle seine Furcht dahin und das Herz hüpfte ihm vor Freuden. „Nimm," sprach der Geist, „was du bedarfst, es sei wenig oder viel, nur stelle mir einen Schuldbrief aus, wofern du der Schreiberei kundig bist." Der Debitor [2] zählte sich gewissenhaft die hundert Thaler zu [3], nicht einen mehr und keinen weniger. Der Geist schien auf das Zählungsgeschäft [4] gar nicht zu achten, drehete sich weg und suchte indeß seine Schreibmaterialien [5] hervor. Veit schrieb den Schuldbrief so bündig [6], als ihm möglich war; der Gnome schloß solchen in einen eisernen Schatzkasten und sagte zum Valet: „Zieh hin, mein Freund, und nütze dein Geld mit arbeitsamer Hand. Vergiß nicht, daß du mein Schuldner bist, und merke dir den Eingang in das Thal und diese Felsenkluft genau. Sobald das dritte Jahr verflossen ist, zahlst du mir Kapital und Zins zurück; ich bin ein strenger Gläubiger, hältst du nicht ein [7], so fordere ich es mit Ungestüm." Der ehrliche Veit versprach auf den Tag gute Zahlung zu leisten, und schied mit dankbarem Herzen von seinem Schuldherrn [8] in der Felsenhöhle, aus der er leicht den Ausgang fand.

Die hundert Thaler wirkten bei ihm so mächtig auf Seele und Leib, daß ihm nicht anders zu Muthe war, da er

1. Pour Braukessel, *brassin*.
2. Les Allemands emploient beauc. de mots franç. terminés en *eur*, en changeant la termin. en or.
3. Sich zuzählen, *s'adjuger*.
4. Litt.: *opération de compter*.
5. Un des rares mots allemands dont le pluriel fait ien : ce sont quelques mots en il et al, et Adverb, Particip.
6. *Net; court*.
7. Einhalten, ici : *être exact*.
8. *Créancier*.

das Tageslicht wieder erblickte, als ob er Balsam des Lebens[1] in der Felsenkluft eingesogen[2] habe. Freudig und gestärkt an allen Gliedern schritt er nun seiner Wohnung zu, und trat in die elende Hütte, indem sich der Tag zu neigen[3] begann. Sobald ihn die abgezehrten Kinder erblickten, schrieen sie ihm einmüthig entgegen: „Brod, Vater, einen Bissen Brod! hast uns lange darben[4] lassen." Das abgehärmte Weib saß in einem Winkel und weinte, fürchtete das Schlimmste, und vermuthete, daß der Ankömmling eine traurige Litanei[5] anstimmen werde. Er aber bot ihr freundlich die Hand, hieß ihr[6] Feuer anschüren auf dem Herde; denn er trug Grütze[7] und Hirsen[8] aus Reichenberg im Zwerchsack[9], davon die Hausmutter einen steifen Brei[10] kochen mußte, daß der Löffel innen stand[11]. Nachher gab er ihr Bericht von dem guten Erfolg seines Geschäftes. „Deine Vettern", sprach er, „sind gar rechtliche[12] Leute, sie haben mich nicht verkannt, sondern mich freundlich beherberget, und hundert baare Thaler vorschußweise[13] auf den Tisch gezählt." Da fiel dem guten Weib ein schwerer Stein vom Herzen, der sie lange gedrückt hatte. „Wären wir," sagte sie, „eher vor die rechte Schmiede gegangen[14], so hätten wir uns manchen Kummer ersparen können." Hierauf rühmte sie ihre Freundschaft[15], zu der sie sich vorher so wenig Gutes

1. *Baume de vie.*
2. De einsaugen, *aspirer.*
3. Der Tag neigt sich, *le jour baisse.*
4. *Laisser dans la disette.*
5. *Litanie,* pour dire : sa *chanson de tristesse.*
6. Ordin. heißen se constr. av. l'accus. de la pers. à laquelle on ordonne de faire une chose.
7. *Gruau* (très-usité pour les soupes en Allemagne).
8. *Millet.*
9. *Besace,* appelée Zwerchsack parce que la moitié du sac pendait par devant et l'autre par derrière.
10. Steifer Brei, *bouillie épaisse.*
11. Pour drinnen stehen blieb.
12. *Honorable.*
13. *A titre d'à-compte.*
14. Vor die rechte Schmiede gehen, idiot. pour *s'adresser au bon endroit.*
15. *Parenté* et non *amitié*

versehen hatte, und that recht stolz[1] auf die reichen Vettern.

Der Mann ließ ihr nach so vielen Drangsalen gern die Freude, die ihrer Eitelkeit so schmeichelhaft war. Da sie aber nicht aufhörte von den reichen Vettern zu kosen, wurde Veit des Lobposaunens[2] satt und müde und sprach zum Weibe: „Als ich vor der rechten Schmiede war, weißt du, was mir der Meister Schmied für eine weise Lehre gab?" Sie sprach: „Welche?" „Jeder," sagte er, „sei seines Glückes Schmied, und man müsse das Eisen schmieden weil's heiß sei: drum laß uns nun die Hände rühren, daß wir was vor uns bringen[3], in drei Jahren den Vorschuß nebst den Zinsen abzahlen können und aller Schuld quitt und ledig seien." Drauf kaufte er einen Acker und einen Heuschlag[4], dann wieder einen und noch einen, dann eine ganze Hufe[5]; es war ein Segen in Rübezahls Gelde, als wenn ein Heckthaler[6] darunter wäre. Veit säete und erntete, wurde schon für einen wohlhabenden Mann im Dorfe gehalten, und sein Seckel vermochte noch immer ein klein Kapital zu Erweiterung seines Eigenthums. Im dritten Sommer hatte er schon zu seiner Hufe ein Herrengut[7] gepachtet, das ihm reichen Wucher[8] brachte; kurz, er war ein Mann, dem Alles, was er that, zu gutem Glück gedieh.

Der Zahlungstermin[9] kam nun heran, und Veit hatte so viel erübriget, daß er ohne Beschwerde seine Schuld abtragen konnte; er legte das Geld zurechte und auf den be-

1. Stolz thun auf jemand, litt.: *faire le fier avec qqn, se vanter.*
2. Lobposaunen, v. empl. substantiv.: litt.: *trompeter les louanges.*
3. Was (etwas) vor sich bringen, *arriver à qqe chose.*
4. *Pré en défends,* c.-à-d. dont l'accès est interdit aux bestiaux.
5. Mesure agraire de trente ou quarante arpents.
6. Thaler portant bonheur.
7. *Domaine seigneurial,* qui conférait autrefois au propriétaire le droit de rendre la justice (Rittergut).
8. *Intérêt.*
9. Terme du payement.

stimmten Tag war er früh auf, weckte das Weib und alle seine Kinder, hieß sie waschen und kämmen und ihre Sonntagskleider anziehen, auch die neuen Schuhe und die scharlachenen Mieder[1] und Brusttücher[2], die sie noch nicht auf den Leib gebracht hatten[3]. Er selbst holte seinen Gottestischrock[4] herbei und rief zum Fenster hinaus: „Hans, spann an!" „Mann, was hast du vor?" fragte die Frau, „es ist heute weder Feiertag noch ein Kirchweihfest[5], was macht dich so guten Muthes, und wo gedenkest du uns hinzuführen?" Er antwortete: „Ich will mit euch die reichen Vettern jenseits des Gebirges heimsuchen[6] und dem Gläubiger, der mir durch seinen Vorschub wieder aufgeholfen hat, Schuld und Zins bezahlen, denn heute ist der Zahltag." Das gefiel der Frau wohl, sie putzte sich und die Kinder stattlich heraus[7], und damit die reichen Vettern eine gute Meinung von ihrem Wohlstande bekämen und sich ihrer nicht schämen dürften[8], band sie eine Schnur gekrümmter Dukaten um den Hals. Veit rüttelte den schweren Geldsack zusammen, nahm ihn zu sich, und da alles in Bereitschaft war, saß er auf mit Frau und Kind. Hans peitschte die vier Hengste an, und sie trabten muthig über das Blachfeld[9] nach dem Riesengebirge zu.

Vor einem steilen Hohlwege ließ Veit den Rollwagen[10] halten, stieg ab und hieß den andern[11] gleiches thun, dann gebot er dem Knechte: „Hans, fahr gemachsam[12] den Berg hinan, oben bei den drei Linden sollst du unser warten, ich

1. *Corsage.*
2. On appelle ainsi, soit le foulard qui couvre le cou des paysannes, soit le gilet.
3. *Mettre.*
4. Redingote que les paysans ne mettent que les jours de communion et dont les pans battent les talons.
5. *Fête patronale.*
6. *Visiter.*
7. *Attifer.*
8. *Avoir honte de.*
9. *Plaine.*
10. *Char à échelles.*
11. Il faudrait plutôt l'accusatif.
12. *Lentement.*

weiß hier einen Fußpfad[1], er ist etwas um, doch lustig zu wandeln!" Darauf schlug er sich in Geleitschaft des Weibes und der Kinder waldein[2] durch dicht verwachsenes Gebüsche und spekulirte[3] hin und her, daß die Frau meinte, ihr Mann habe sich verirrt, ermahnte ihn darum zurückzukehren und der Landstraße zu folgen. Veit aber hielt plötzlich still, versammelte seine sechs Kinder am sich her und redete also: „Du wähnst[4], liebes Weib, daß wir zu deiner Freundschaft ziehen, dahin steht jetzt nicht mein Sinn[5]. Deine reichen Vettern sind Knauser[6], die mich gefoppt, gehöhnet und mit Uebermuth von sich gestoßen haben. — Hier wohnt der reiche Vetter, dem wir unsern Wohlstand verdanken, der mir auf's Wort das Geld geliehen, das in meiner Hand so wohl gewuchert hat. Auf heute hat er mich her beschieden[7], Zins und Kapital ihm wieder zu erstatten[8]. Wißt ihr nun, wer unser Schuldherr ist? der Herr vom Berge, Rübezahl genannt?" Das Weib entsetzte sich heftig über diese Rede, schlug ein groß Kreuz[9] vor sich, und die Kinder bebten und geberdeten sich[10] ängstlich vor Furcht und Schrecken, daß sie der Vater vor Rübezahl führen wollte.

Veit erzählte ihnen sein ganzes Abenteuer[11], wie ihm der Geist in Gestalt eines Köhlers auf sein Rufen erschienen sei, pries seine Mildthätigkeit[12] mit dankbarem Herzen und so inniger Rührung, daß ihm die warmen Thränen über die freundlichen rothbraunen Backen herabträufelten[13]. „Verzieht[14] hier," fuhr er fort, „jetzt geh' ich hin in die Höhle,

1. *Sentier.*
2. Plutôt waldeinwärts.
3. *Chercher.*
4. *Croire* pour meinen.
5. *Ce n'est pas là que je me dirige.*
6. *Grippe-sou.*
7. Part. de bescheiden, *donner rendez-vous.*
8. *Rembourser.*
9. *Faire le signe de la croix.*
10. *Se démener.*
11. *Aventure.*
12. *Générosité.*
13. *Dégoutter; couler le long de...*
14. De verziehen, *s'arrêter.*

mein Geschäft auszurichten[1]. Fürchtet nichts, ich werde nicht lange aus sein[2], und wenn ich's vom Gebirgsherrn erlangen kann, so bring' ich ihn zu euch. Scheuet euch nicht, eurem Wohlthäter treuherzig[3] die Hand zu schütteln, ob sie gleich schwarz und rußig ist; er thut euch nichts zu Leide und freut sich seiner guten That und unsers Danks gewiß! seid nur beherzt, er wird euch goldne Aepfel und Pfeffernüsse[4] austheilen.

Ob nun gleich das bängliche[5] Weib viel gegen die Wallfahrt in die Felsenhöhle einzuwenden hatte und auch die Kinder jammerten und weinten: so riß[6] er sich doch mit Gewalt von ihnen in den dicht verwachsenen Busch und gelangte zu den wohlbekannten Felsen. Er fand alle Merkzeichen[7] der Gegend wieder, die er sich wohl in's Gedächtniß gepräget hatte; die alte halberstorbene Eiche, an deren Wurzel die Kluft sich öffnete, stund noch wie sie vor drei Jahren gestanden hatte, doch von einer Höhle war keine Spur mehr vorhanden. Veit versucht's auf alle Weise sich den Eingang in den Berg zu eröffnen, er nahm einen Stein, klopfte an den Felsen; er sollte, meint' er, sich aufthun; er zog den schweren Geldsack hervor, klingelte mit den harten Thalern und rief so laut er nur konnte: „Geist des Gebirges, nimm hin was dein ist;" doch der Geist ließ sich weder hören noch sehen. Also mußte sich der ehrliche Schuldner entschließen, mit seinem Seckel wieder umzukehren. Sobald ihn das Weib und die Kinder von ferne erblickten, eilten sie ihm freudevoll entgegen; er war sehr bekümmert, daß er seine Zahlung nicht an die Behörde[8]

1. *S'acquitter de.*
2. Aus sein, litt. : *être absent.*
3. *Cordialement.*
4. *Pain d'épice.*
5. Pour bang.
6. Sich los reißen, *s'arracher des bras de quelqu'un.*
7. Litt. : *indication ; signe.*
8. *Au bon endroit.*

abliefern konnte, setzte sich zu den Seinen auf einen Rasenrain [1] und überlegte, was nun zu thun sei. Da kam ihm sein altes Wagestück [2] wieder ein: „Ich will," sprach er, „den Geist bei seinem Ekelnamen [3] rufen; wenn's ihm auch verdreust [4] mag er mich bläuen und zupfen wie er Lust hat, wenigstens hört er auf diesen Ruf gewiß," schrie darauf aus Herzenskraft: „Rübezahl! Rübezahl!" Das angstvolle Weib bat ihn zu schweigen; er ließ sich nicht wehren und trieb's immer ärger. Plötzlich drängte sich jetzt der jüngste Bube an die Mutter an, schrie bänglich: „Ach der schwarze Mann!" Getrost fragte Veit: „Wo?" „Dort lauscht er hinter jenem Baume hervor;" und alle Kinder krochen in einen Haufen zusammen, bebten vor Furcht und schrieen jämmerlich. Der Vater blickte hin und sah nichts; es war Täuschung, nur ein leerer Schatten, kurz Rübezahl kam nicht zum Vorschein und alles Rufen war umsonst.

Die Familienkaravane trat nun den Rückweg an [5] und Vater Veit ging ganz betrübt und schwermüthig auf der breiten Landstraße vor sich hin. Da erhob sich vom Walde her ein sanftes Rauschen in den Bäumen, das Brausen kam näher und der Wind schüttelte die weit ausgestreckten Aeste der Steineichen [6], trieb dürres Laub und Grashalmen vor sich her, kräuselte [7] im Wege kleine Staubwolken empor, an welchem artigen Schauspiel die Kinder sich belustigten und nach den Blättern haschten [8], womit der Wirbelwind [9] spielte. Unter dem dürren Laube wurde auch ein Blatt Papier über den Weg gewehet, auf welches der kleine Geisterseher [10] Jagd machte; doch wenn er darnach griff, hob es

1. *Lisière d'un pré.*
2. Litt.: *trait d'audace*
3. *Surnom, sobriquet.*
4. De verdrießen, se constr. aujourd. avec l'accus. On dit de nos jours: verdrießt.
5 *S'en retourner.*
6 *Chêne commun.*
7. *Soulever.*
8 *Attraper.*
9. *Tourbillon.*
10. *Visionnaire.*

der Wind auf und führte es weiter, daß er's nicht erlangen konnte. Drum warf er seinen Hut darnach[1], der's endlich bedeckte; weil's nun ein schöner Bogen war und der ökonomische Vater jede Kleinigkeit in seinem Haushalt zu nutzen pflegte, so brachte ihm der Knabe den Fund. Als dieser das zusammengerollte Papier aufschlug[2], um zu sehen was es wäre, fand er daß es der Schuldbrief[3] war, den er an den Berggeist ausgestellt hatte[4], von oben herein zerrissen, und unten stund geschrieben: „Zu Dank bezahlt[5].“

Wie das Veit innen ward, rührt's ihn tief in der Seele, und er rief mit freudigem Entzücken: „Freue dich, liebes Weib, und ihr Kinder allesammt freuet euch; er hat uns gesehen, hat unsern Dank gehöret, unser guter Wohlthäter, der uns unsichtbar umschwebte, weiß, daß Veit ein ehrlicher Mann ist. Ich bin meiner Zusage quitt und ledig, nun laßt uns mit frohem Herzen heimkehren.“ Eltern und Kinder weinten noch viele Thränen der Freude und des Dankes, bis sie wieder zu ihrem Fuhrwerk gelangten, und weil die Frau groß Verlangen trug ihre Freundschaft[6] heimzusuchen, um durch ihren Wohlstand die filzigen Vettern zu beschämen, so rollten sie frisch den Berg hinab[7], gelangten in der Abendstunde in die Dorfschaft und hielten bei dem nämlichen Bauerhofe an, aus welchem Veit vor drei Jahren war herausgestoßen worden. Er pochte diesmal ganz herzhaft an[8] und frug nach dem Wirthe. Es kam ein unbekannter Mann zum Vorschein, der gar nicht zur Freundschaft gehörte; von diesem erfuhr Veit, daß die reichen Vettern ausgewirthschaftet[9] hatten. Veit übernachtete nebst

1. *Jeter le chapeau après.*
2. *Dérouler.*
3. *Créance; obligation.*
4. *Délivrer.*
5. *Acquitter avec reconnaissance.* C'est une mention que portent les quittances en Allemagne: *pour acquit.*
6. *Parenté.*
7. Hinabrollen, *descendre.*
8. Anklopfen, *toquer.*
9. *Faire de mauvaises affaires.*

seiner Rollwagengesellschaft[1] bei dem gastfreien Hauswirth, der ihm und seinem Weibe alles weitläufiger erzählte, kehrte Tages darauf in seine Heimath und an seine Berufsgeschäfte[2] zurück, nahm zu an Reichthum und Gütern und blieb ein rechtlicher wohlbehaltener[3] Mann sein Lebenlang.

So sehr sich auch des Gnomen Günstling hatte angelegen sein lassen[4], den wahren Ursprung seines Glücks zu verhehlen, so wurde die Sache doch endlich ruchbar[5]; so kam's im Dorfe und hernach im ganzen Kirchspiel herum. Da spitzten die Müßiggänger das Ohr, zogen schaarenweise in's Gebirge, insultirten den Gnomen, hoben an ihn zu citiren und zu beschwören. Rübezahl ließ sie eine Zeitlang ihr Wesen treiben[6], wie sie Lust hatten, trieb nur seinen Spott mit ihnen, ließ zur Nachtzeit da und dort ein blaues Flämmchen auflodern, und wenn die Laurer[7] kamen, ihre Mütze und Hüte darauf warfen, ließ er ihnen manchen schweren Geldtopf ausgraben[8], den sie mit Freuden heimtrugen, neun Tage lang stillschweigend verwahrten, und wenn sie nun hinkamen, den Schatz zu besehen, fanden sie Stank[9] und Unrath im Topf, oder Scherben und Steine. Gleichwohl ermüdeten sie nicht das alte Spiel wieder anzuheben[10] und Unfug zu treiben[11]. Darüber wurde der Geist endlich unwillig, stäubte das lose Gesindel durch einen kräftigen Steinhagel aus seinem Gebiete hinaus[12] und wurde gegen alle Wanderer so barsch und grämisch, daß keiner

1. *Compagnon de voyage.*
2. *Occupations.*
3. *Un homme fait* (litt.).
4. *Avoir à cœur.*
5. Ruchbar werden, pour ruchtbar werden, *s'ébruiter; se savoir.*
6. ***Faire son train*** (litt.).
7. *Espion.*
8. *Déterrer.*
9. Pour Gestank, *ordure.*
10. Anheben, *recommencer.*
11. *Causer du désordre.*
12. Hinausstäuben, *chasser.*

ohne Furcht das Gebirge betrat und der Name Rübezahl wurde nicht mehr gehört im Gebirge bei Menschen Gedenken.

Eines Tages sonnete sich der Geist an der Hecke seines Gartens; da kam ein Weiblein ihres Weges daher in großer Unbefangenheit [1], die durch ihren sonderbaren Aufzug seine Aufmerksamkeit auf sich zog. Sie hatte ein Kind an der Brust liegen, eins trug sie auf dem Rücken, eins leitete sie an der Hand, und ein etwas größerer Knabe trug einen ledigen Korb nebst einem Rechen; denn sie wollte eine Last Laub für's Vieh laden. „Eine Mutter," dachte Rübezahl, „ist doch wahrlich ein gutes Geschöpf, schleppt sich mit vier Kindern und wartet [2] dabei ihres Berufs ohne Murren, wird sich noch mit der Bürde des Korbes belasten müssen; das heißt die Freuden der Liebe theuer bezahlen!" Diese Betrachtung versetzte ihn in eine gutmüthige Stimmung, die ihn geneigt machte, sich mit der Frau in Unterredung einzulassen [3]. Sie setzte ihre Kinder auf den Rasen und streifte Laub von den Büschen; indeß wurde den Kleinen die Zeit lang und sie fingen an heftig zu schreien. Alsbald verließ die Mutter ihre Geschäfte, spielte und tändelte [4] mit den Kindern, nahm sie auf, hüpfte mit ihnen singend und scherzend herum, wiegte sie in Schlaf und ging wieder an ihre Arbeit. Bald darauf stachen die Mücken die kleinen Schläfer, sie fingen ihre Symphonien [5] von Neuem an; die Mutter wurde darüber nicht ungeduldig, sie lief in's Holz, pflückte Erdbeeren und Himbeeren und legte das kleinste Kind an die Brust [6]. Diese mütterliche Behandlung gefiel dem Gnomen ungemein wohl. Allein der Schreier, der vorher auf der Mutter Rücken ritt, wollte sich durch nichts

1. *Candeur.*
2. Eine Sache warten, *soigner une chose.*
3. *Entrer en conversation.*
4. *S'amuser; jouer.*
5. Pour *cri.*
6. An die Brust legen, *allaiter.*

befriedigen lassen, war ein störrischer[1] eigensinniger Junge, der die Erdbeeren, die ihm die liebreiche Mutter darreichte, von sich warf und dazu schrie. Darüber riß ihr doch endlich die Geduld aus: „Rübezahl," rief sie, „komm und friß mir den Schreier." Augenblicks versichtbarte sich[2] der Geist in der Köhlergestalt, trat zum Weibe und sprach: „Hier bin ich, was ist dein Begehr?" Die Frau gerieth über diese Erscheinung in großen Schrecken; wie sie aber ein frisches herzhaftes Weib war, sammelte sie sich bald und faßte Muth. „Ich rief dich nur," sprach sie, „meine Kinder schweigen zu machen; nun sie ruhig sind, bedarf ich deiner nicht, sei bedankt für deinen guten Willen." „Weißt du auch," gegenredete der Geist, „daß man mich hier nicht ungestraft ruft? Ich halte dich beim Wort, gieb mir deinen Schreier, daß ich ihn fresse." Darauf streckte er die rußige Hand aus, den Knaben in Empfang zu nehmen.

Wie eine Gluckhenne[3], wenn der Weih hoch über dem Dache in den Lüften schwebt mit ängstlichem Gluchsen[4] vorerst ihre Küchlein in den sichern Hühnerkorb lockt, dann ihr Gefieder emporsträubt[5], die Flügel ausbreitet und mit dem stärkern Feinde einen ungleichen Kampf beginnt: so fiel das Weib dem schwarzen Köhler wüthig in den Bart, ballte die kräftige Faust und rief: „Ungethüm! das Mutterherz mußt du mir erst aus dem Leibe reißen, eh' du mir mein Kind raubest." Eines so muthvollen Angriff's hatte sich Rübezahl nicht versehen, er wich gleichsam schüchtern zurück. Er lächelte das Weib freundlich an: „Entrüste dich nicht! ich bin kein Menschenfresser, wie du wähnest, will dir und deinen Kindern auch kein Leids thun: aber laß mir den Knaben; der Schreier gefällt mir, will ihn halten wie einen

1. *Obstiné.*
2. *Se rendre visible* (de sehen).
3. *Couveuse.*
4. Pour Gluchsen, *gloussement.*
5. *Hérissé.*

Junker, will ihn in Sammet und Seide kleiden und einen wackern Kerl aus ihm ziehen, der Vater und Bruder einst nähren soll. Fordere hundert Schreckenberger[1], ich zahle sie dir."

„Ha!" lachte das rasche Weib, „gefällt euch der Junge? Ja das ist ein Junge wie'n Daus[2], der wäre mir nicht um aller Welt Schätze feil."

„Thörin!" versetzte Rübezahl, „hast du nicht noch drei Kinder, die dir Last und Ueberdruß machen? Mußt sie kümmerlich nähren und dich mit ihnen plagen Tag und Nacht."

Das Weib: „Wohl wahr, aber davor bin ich Mutter, muß thun was meines Berufs ist. Kinder machen Ueberlast, aber auch manche Freude."

Der Geist: „Schöne Freude! sich mit den Bälgen[3] tagtäglich zu schleppen, sie zu gängeln[4], zu säubern, ihre Unart und Geschrei zu ertragen!"

Sie: „Wahrlich, Herr, ihr kennt die Mutterfreuden wenig. Alle Arbeit und Mühe versüßt ein einziger freundlicher Anblick, das holde Lächeln und Lallen der kleinen unschuldigen Würmer. — Seht mir nur den Goldjungen da, wie er an mir hängt, der kleine Schmeichler! Nun ist er's nicht gewesen, der geschrieen hat. — Ach hätte ich doch hundert Hände, die euch heben und tragen und für euch arbeiten könnten, ihr lieben Kleinen!"

Der Geist: „So! hat denn dein Mann keine Hände, die arbeiten können?"

Sie: „O ja, die hat er! er rührt sie auch und ich fühl's zuweilen."

1. Ancienne monnaie saxonne; vaut 4 1/2 gros, c'est-à-dire 62 centimes 1/2.

2. *Épousée.*

3. *Petite créature.*

4. *Mener par la lisière.*

Der Geist lächelte. „Vielleicht hast du ihn wild gemacht durch deinen Starrsinn[1]?"

Sie: „O den hat er mir schon ausgetrieben[2]! aber Steffen[3] ist ein Knauser[4], wenn ich ihm einen Engelgroschen[5] abfordere, so rasaunt[6] er im Hause ärger als ihr zu Zeiten im Gebirge, wirft mir meine Armuth vor, und da muß ich schweigen. Wenn ich ihm eine Aussteuer zugebracht hätte, wollt' ich ihm schon den Daumen auf's Auge halten[7]."

Der Geist: „Was treibt dein Mann für ein Gewerbe?"

Sie: „Er ist ein Glashändler, muß sich seinen Erwerb auch lassen sauer werden; schleppt der arme Tropf die schwere Bürde aus Böhmen herüber Jahr aus Jahr ein; wenn ihm nun unterwegs ein Glas zerbricht, muß ich's und die armen Kinder freilich entgelten."

Der Geist: „Du kannst den Mann noch lieben, der dir so übel mitspielt?"

Sie: „Warum nicht lieben? Ist er nicht der Vater meiner Kinder? die werden alles gut machen und uns wohl lohnen, wenn sie groß sind."

Der Geist: „Leidiger Trost[8]! die Kinder denken auch der Eltern Müh und Sorgen!"

Hierauf erneuerte der Geist den Knabenhandel nochmals, doch das Weib würdigte ihn keiner Antwort, raffte das Laub in den Korb, band oben drauf den kleinen Schreier mit der Leibschnur fest, und Rübezahl wandte sich als wollt' er fürdergehen[9]. Weil aber die Bürde zu schwer war, daß das Weib nicht aufkommen konnte, rief sie ihn zurück: „Ich hab' euch einmal gerufen," sprach sie, „helft mir nun auch

1. *Entêtement.*
2. *Faire passer.*
3. Pour Stephan.
4. *Avare.*
5. Petite pièce de monnaie (10 centimes).
6. *Tempêter*; probablement dérivé de rasen; mot peu usité aujourd'hui.
7. *Mettre les poucettes.*
8. *Piètre consolation.*
9 Pour weitergehen.

auf, und wenn ihr ein Uebriges thun wollt, so schenkt dem Knaben, der euch gefallen hat, ein Gutfreitagsgröschel[1] zu einem Paar Semmeln; morgen kommt der Vater heim, der wird uns Weißbrod aus Böhmen mitbringen." Der Geist antwortete: „Aufhelfen will ich dir wohl, aber giebst du mir den Knaben nicht, so soll er auch keine Spende haben." „Auch gut!" versetzte das Weib, und ging ihres Weges.

Je weiter sie ging, je schwerer wurde der Korb, daß sie unter der Last schier erlag, und alle zehn Schritte verschnaufen mußte. Das schien ihr nicht mit rechten Dingen zuzugehen; sie wähnte, Rübezahl habe ihr einen Possen gespielt und eine Last Steine unter das Laub prakticirt; darum setzte sie den Korb ab auf dem nächsten Rande und stürzte ihn um. Doch es fielen eitel Laubblätter heraus und keine Steine. Also füllte sie ihn wieder zu Hälfte, und raffte noch so viel Laub in's Vortuch[2] als sie darein fassen konnte; aber bald ward ihr die Last von neuem zu schwer und sie mußte nochmals ausleeren, welches die rüstige Frau groß Wunder nahm; denn sie hatte gar oft hochgepanste[3] Graslasten heimgetragen und solche Mattigkeit noch nie gefühlt. Demungeachtet beschickte[4] sie bei ihrer Heimkunft den Haushalt, warf den Ziegen und den jungen Hipplein[5] das Laub vor, gab den Kindern das Abendbrod, brachte sie in Schlaf, betete ihren Abendsegen[6] und schlief flugs und fröhlich ein.

Die frühe Morgenröthe und der wache Säugling, der mit lauter Stimme sein Frühstück heischte, weckten das geschäftige Weib zu ihrem Tagewerk aus dem gesunden Schlaf.

1. Monnaie silésienne de trois pfennings que les princes de Liegnitz donnaient aux pauvres le vendredi-saint.
2. Ou Fürtuch, *tablier*.
3. *Bien bourré.*
4. *Soigner.*
5. Pour Zicklein, *chevreau.*
6. *Prière du soir, bénédicité du soir.*

Sie ging zuerst mit dem Melkfasse ihrer Gewohnheit nach zum Ziegenstalle. Welch schreckensvoller Anblick! das gute nahrhafte Hausthier, die alte Ziege, lag da rohhart[1] und steif, hatte alle Viere von sich gestreckt und war verschieden; die Hipplein aber verdrehten die Augen gräßlich im Kopfe, streckten die Zunge weit von sich, und gewaltsame Zuckungen[2] verriethen, daß sie der Tod ebenfalls schüttele. So ein Unglücksfall war der guten Frau noch nicht begegnet, seitdem sie wirthschaftete[3]: ganz betäubt von Schrecken sank sie auf ein Bündlein Stroh hin, hielt die Schürze vor die Augen, denn sie konnte den Jammer der Sterblinge[4] nicht ansehen, und erseufzte tief: „Ich unglückliches Weib, was fang ich an! und was wird mein harter Mann beginnen, wenn er nach Hause kommt? Ach hin[5] ist mein ganzer Gottessegen auf dieser Welt!" — Augenblicklich strafte[6] sie das Herz dieses Gedankens wegen. „Wenn das liebe Vieh dein ganzer Gottessegen ist auf dieser Welt, was ist denn Steffen und was sind deine Kinder? Hast du doch," dachte sie, „noch deinen Mann und deine vier Kinder. Ist doch die Milchquelle[7] für den lieben Säugling noch nicht versiegt[8], und für die übrigen Kinder ist Wasser im Brunnen. Die Ernte steht bevor, da kann ich schneiden gehn, und auf den Winter will ich spinnen bis in die tiefe Mitternacht; eine Ziege wird ja wohl zu erwerben sein, und habe ich die, so wird's auch nicht an Hipplein fehlen."

Indem sie das bei sich gedachte, ward sie wieder frohen Muthes, und wie sie die Augen aufhob, lag da vor ihren Füßen ein Blättlein, das flitterte[9] und blinkte so hell, so

1. *Dur comme de la pierre.*
2. *Convulsion.*
3. *Tenir ménage.*
4. Pour Sterbende.
5. *Perdu.*
6. *Reprendre, son cœur la reprit.*
7. *Lait.*
8. *Tarir*
9. *Reluire.*

hochgelb wie gediegen[1] Gold; sie hob es auf, besah's, und es war schwer wie Gold. Rasch sprang sie auf, lief damit zu ihrer Nachbarin, der Judenfrau, zeigte ihr den Fund mit großer Freude, und die erkannte es für reines Gold, schacherte es ihr ab[2] und zählte ihr dafür zween Dickthaler[3] baar auf den Tisch. Vergessen war nun all' ihr Herzeleid. Solchen Schatz an Baarschaft hatte das arme Weib noch nie im Besitz gehabt. Sie lief zum Bäcken[4], kaufte Strözel und Butterkringel[5] und eine Hammelkeule für Steffen, die sie zurichten wollte, wenn er müde und hungrig auf den Abend von der Reise käme. Wie zappelten die Kleinen der fröhlichen Mutter entgegen, da sie hereintrat und ihnen ein so ungewohntes Frühstück austheilte. Sie überließ sich ganz der mütterlichen Freude, die hungrige Kinderschaar abzufüttern; und nun war ihre erste Sorge, dieses häusliche Unglück vor dem Manne so lange als möglich zu verheimlichen. Aber ihr Erstaunen ging über alles, als sie von ungefähr in den Futtertrog sah und einen ganzen Haufen goldner Blätter darin erblickte. Ihr ahnete etwas; darum schärfte sie geschwind das Küchenmesser, brach den Ziegenleichnam auf[6] und fand im Magenschlunde[7] einen Klumpen Gold, so groß als ein Paulinerapfel[8], und so auch noch in Verhältniß in den Magen der Zicklein.

Jetzt wußte sie ihres Reichthums kein Ende[9]; doch mit der Besitznehmung empfand sie auch die drückenden Sorgen desselben; sie wurde unruhig, scheu, fühlte Herzklopfen,

1. *Pur.*
2. Abschachern, *acheter à rabais.*
3. *Gros écu*, aussi Kronenthaler (cinq francs vingt centimes).
4. Pour Bäcker.
5. *Craquelin au beurre.*
6. Aufbrechen, pour aufschneiden.
7. *Estomac.*
8. *Grosse pomme.*
9. Einer Sache kein Ende wissen, *regarder comme sans fin, inépuisable.*

wußte nicht ob sie den Schatz in die Lade[1] verschließen, oder in den Keller vergraben sollte. Sie sann lange, wie sie's klug genug damit anstellen möchte, und fand keinen Rath.

Der Pfaff im Dorfe war der Schutzpatron[2] aller bedrängten Weiber. Sie nahm also ihre Zuflucht zu dem trostreichen Seelenpfleger[3], berichtete ihm unverholen das Abenteuer mit Rübezahl, wie er ihr zu großem Reichthum verholfen, und was sie dabei für Anliegen habe, belegte auch die Wahrheit der Sache mit dem ganzen Schatze, den sie bei sich trug. Der Pfaff kreuzte sich über das Wunderbare dieser Begebenheit mächtig, freute sich gleichwohl über das Glück des armen Weibes und rückte darauf sein Käpplein[5] hin und her, für sie guten Rath zu suchen, um sie im ruhigen Besitz ihres Reichthums zu erhalten und auch Mittel auszufinden, daß der zähe Steffen sich desselben nicht bemächtigen könne.

Nachdem er lange simulirt[6] hatte, redete er also: „Hör' an, meine Tochter, ich weiß guten Rath für Alles. Wäge mir das Gold zu, daß ich's dir getreulich aufbewahre; dann will ich einen Brief schreiben in wälscher Sprache[7], der soll dahin lauten[8]: dein Bruder, der vor Jahren in die Fremde ging, sei in der Venediger Dienst nach Indien geschifft und daselbst gestorben, und habe all' sein Gut dir im Testament vermacht, mit dem Beding[9], daß der Pfarrer des Kirchspiels dich bevormunde, damit es dir allein und keinem andern zu Nutz komme. Ich begehre weder Lohn noch Dank von dir; nur gedenke, daß du der heiligen Kirche

1. Pour Truhe, caisse où les paysans serrent leurs habits.
2. *Patron.*
3. *Confesseur.*
4. *Appuyer.*
5. *Calotte.*
6. *Réfléchir.*
7. Les Allemands appellent wälsch (welsch) soit ce qui est Français, soit ce qui est Italien; on a voulu dériver ce mot de Gibelins.
8. *De la teneur suivante.*
9. Pour Bedingung.

einen Dank schuldig bist für den Segen, den dir der Himmel beschert hat, und gelobe[1] ein reiches Meßgewand[2] in die Sakristei." Dieser Rath behagte dem Weibe herrlich; sie gelobte dem Pfarrer das Meßgewand; er wog in ihrem Beisein das Gold gewissenhaft bis auf ein Quentchen[3] aus, legte es in den Kirchenschatz und das Weib schied mit frohem und leichtem Herzen von ihm.

Rübezahl war nicht minder Weiberpatron als der gutmüthige Parochus[4] zu Kirsdorf, doch mit Unterschied. So sehr die wackere Dörferin mit ihren Gesinnungen und Benehmen seine Gewogenheit[5] erworben hatte, so ungehalten war er auf den barschen Steffen, trug groß Verlangen ihm einen Possen zu spielen[6], daß ihm Angst und Wehe dabei würde, und ihn dadurch so kirre zu machen[7], daß er der Frau unterthan würde und sie ihm nach Wunsche den Daumen auf's Auge halten könne. Zu diesem Behuf sattelte er den raschen Morgenwind, und galoppirte über Berg und Thal, spionirte wie ein Ausreuter[8] auf allen Landstraßen und Kreuzwegen[9] von Böhmen her, und wo er einen Wanderer erblickte, der eine Bürde trug, war er hinter ihm her und forschte mit dem Scharfblick eines Korbbeschauers nach seiner Ladung.

Bei diesen Anstalten konnte ihm der schwer beladene Steffen allerdings nicht entgehen. Um Vesperzeit[10] kam ein rüstiger frischer Mann angeschritten, mit einer großen Bürde auf dem Rücken. Unter seinem festen sichern Tritt ertönte jedesmal die Last, die er trug. Der Lauerer freute sich, sobald er ihn in der Ferne witterte, daß ihm nun

1. *Promettre.*
2. *Chasuble.*
3. *Drachme (quatre grammes).*
4. *Curé.*
5. *Bonnes grâces.*
6. *Jouer un tour.*
7. Kirre machen, litt.: *apigeonner.*
8. Pour Ausreiter, *éclaireur*
9. *Carrefour.*
10. *Vers le soir.*

seine Beute gewiß war, und rüstete sich seinen Meisterstreich auszuführen[1]. Der keuchende Steffen hatte beinahe das Gebirge erstiegen; nur die letzte Anhöhe war noch zu gewinnen, so ging es bergab nach der Heimath zu, darum sputete er sich[2] den Gipfel zu erklimmen; aber der Berg war steil und die Last war schwer. Er mußte mehr als einmal ruhen, stützte den knotigen Stab unter den Korb, um das drückende Gewicht desselben zu mindern, und trocknete den Schweiß, der ihm in großen Tropfen vor der Stirne stund. Mit Anstrengung der letzten Kräfte erreichte er endlich die Zinne des Berges, und ein schöner gerader Pfad führte zu dessen Abhang. Mitten am Wege lag ein abgesägter Fichtenbaum[3] und der Ueberrest des Stammes stund daneben, kerzengerade und aufrecht, oben geebnet[4] wie ein Tischblatt. Dieser Anblick war dem ermüdeten Lastträger so anlockend und zu einem Ruheplatz so bequem, daß er alsbald den schweren Korb auf den Klotz[5] absetzte und sich gegenüber im Schatten auf das weiche Gras streckte. Hier übersann er, wie viel reinen Gewinn ihm seine Waare diesmal einbringen würde, und fand nach genauem Ueberschlag, daß er gerade so viel lösen würde, auf dem Markte zu Schmiedeberg sich einen Esel zu kaufen und zu befrachten[6]. Der Gedanke, wie er in Zukunft dem Grauschimmel die Last aufbürden und gemächlich nebenher gehen würde, war ihm zu der Zeit, wo seine Schultern eben wund gedrückt[7] waren, so herzerquickend, daß er ihm weiter nachhing[8]. „Ist einmal der Esel da," dachte er, „so soll mir bald ein Pferd draus werden, und hab' ich nun den Rappen im

1. *Exécuter.*
2. Sich sputen, *se hâter.*
3. *Tronc de pin.*
4. *Uni.*
5. *Tronc.*
6. *Charger*, de Fracht, *chargement.*
7. *Blessé.*
8. Einem Gedanken nachhängen, *poursuivre une idée.*

Stalle, so wird sich auch ein Acker dazu finden, darauf sein Hafer wächst. Aus einem Acker werden dann leicht zwei, aus zweien vier, mit der Zeit eine Hufe, und endlich ein Bauerngut, und dann soll Ilse auch einen neuen Rock haben[1]."

Er war mit seinen Projekten beinahe so weit wie Herzog Michel oder das Milchmädchen[2], da tummelte[3] Rübezahl seinen Wirbelwind um den Holzstock herum und stürzte mit einemmal den Glaskorb herunter, daß der zerbrechliche Kram in tausend Stücken zerfiel. Das war ein Donnerschlag in Steffens Herz! zugleich vernahm er in der Ferne ein lautes Gelächter. Er nahm's für Schadenfreude, und weil ihm der unmäßige[4] Windstoß unnatürlich schien, auch da er recht zusah, Klotz und Baum verschwunden war, so rieth er leicht auf den Unglücksstifter[5]. „O!" wehklagte er, „Rübezahl, du Schadenfroh[6], was habe ich dir gethan, daß du mein Stückchen Brod mir nimmst, meinen sauren Schweiß und Blut? Ach ich geschlagener Mann auf Lebenszeit!" Hierauf gerieth er in eine Art von Wuth, stieß alle erdenkliche Schmähreden gegen den Berggeist aus, um ihn zum Zorn zu reizen. Rübezahl ließ indessen weiter nichts von sich sehen noch hören.

Der verarmte Steffen mußte sich entschließen, wenn er nicht den ledigen Korb nach Hause tragen wollte, die Bruchstücke zusammen zu lesen[7], um auf der Glashütte wenigstens ein Paar Spitzgläser[8] zu Anfang eines neuen Gewerbes dafür einzutauschen. Tiefsinnig ging er das Gebirg hinab, schlug sich mit tausend schwermüthigen Gedanken, machte

1. Il songe à sa femme en dernier lieu.
2. Musæus rappelle deux pièces de théâtre allemandes.
3. *Faire souffler.*
4. Litt.: *démesuré.*
5. *Auteur du malheur.*
6. *Qui se réjouit du malheur de...*
7. Zusammen lesen, *ramasser.*
8. *Verre à pied.*

zwischenein[1] dennoch auch allerlei Spekulationen, wie er den Schaden ersetzen und seinem Handel wieder aufhelfen könne. Da fielen ihm die Ziegen ein, die seine Frau im Stalle hatte; doch sie liebte sie schier wie ihre Kinder, und im Guten, wußte er, waren sie ihr nicht abzugewinnen. Darum erdachte er diesen Kniff[2], um Mitternacht sich in's Haus zu stehlen, die Ziegen nach Schmiedeberg auf den Markt zu treiben und das daraus gelöste Geld zum Ankauf neuer Waare zu verwenden, bei seiner Zurückkunft aber mit dem Weibe zu hadern[3], als habe sie durch Unachtsamkeit das Vieh in seiner Abwesenheit stehlen lassen.

Mit diesem wohl ersonnenen Vorhaben schlich der unglückliche Fragmentensammler[4] nahe beim Dorfe in einen Busch und erwartete die Mitternachtsstunde, um sich selbst zu bestehlen. Mit dem Schlag zwölf machte er sich auf den Diebsweg[5], kletterte über die niedrige Hofthür, öffnete sie von innen und schlich mit Herzpochen zum Ziegenstalle; er hatte doch Scheu und Furcht vor seinem Weibe, auf einer unrechten That sich erfinden zu lassen. Wider Gewohnheit war der Stall unverschlossen, welches[6] ihn Wunder nahm, ob's ihn gleich freute: denn er fand in dieser Fahrlässigkeit einen Schein Rechtens[7], sein Vornehmen damit zu beschönigen. Aber im Stalle fand er alles öde und wüste. Im ersten Schrecken vermeinte er, es habe ihm bereits ein Diebskonsorte vorgegriffen[8], dem das Stehlen geläufiger sei als ihm: denn Unglück kommt selten allein. Bestürzt sank er auf die Streu und überließ sich, da ihm auch der letzte Versuch, seinen Handel wieder in Gang zu bringen, mißlungen war, einer dumpfen Traurigkeit.

1. *Entre-temps* (litt.).
2. *Truc, expédient.*
3. *Se quereller.*
4. Litt.: *fragmentaire.*
5. *Chemin de voleur.*
6. Welches pour was.
7. Einen Schein Rechtens. *une ombre de droit*, c.-à-d. *un motif plausible de gronder.*
8. Vorgreifen, *prévenir.*

Seitdem die geschäftige Ilse vom Pfaffen wieder zurück war, hatte sie mit frohem Muthe alles fleißig zugeschickt, ihren Mann mit einer guten Mahlzeit zu empfangen, wozu sie den Geistlichen auch eingeladen hatte, welcher verhieß, beim fröhlichen Gelag dem aufgemunterten Steffen von der reichen Erbschaft des Weibes Bericht zu geben, und unter welcherlei Bedingungen er daran Genuß und Antheil haben solle. Sie sah gegen Abendzeit fleißig zum Fenster hinaus, ob Steffen käme, lief aus Ungeduld hinaus vor's Dorf, war bekümmert, warum er so lange weile, und da die Nacht hereinbrach, folgten ihr bange Sorgen und Ahnungen[1] in die Bettkammer, ohne daß sie an's Abendbrod gedachte. Lange kam ihr kein Schlaf in die ausgeweinten Augen, bis sie gegen Morgen in einen unruhigen matten Schlummer fiel. Den armen Steffen quälten Verdruß und Langeweile im Ziegenstalle nicht minder. Endlich kam er doch hervor, pochte ganz verzagt an und rief mit wehmüthiger Stimme: „Liebes Weib, erwache und thue auf deinem Manne!" Sobald Ilse seine Stimme vernahm, sprang sie flink vom Lager, lief an die Thür und umhalsete ihren Mann mit Freuden; er aber erwiederte diese herzigen Liebkosungen gar kalt und frostig, setzte seinen Korb ab und warf sich mißmuthig auf die Höllbank[2]. Wie das fröhliche Weib das Jammerbild sah, ging's ihr an's Herz. „Was schad't[3] dir, lieber Mann," sprach sie bestürzt, „was hast du?" Er antwortete nur durch Stöhnen[4] und Seufzen; dennoch frug sie ihm bald die Ursache seines Kummers ab[5], und weil ihm das Herz zu voll war, konnte er sein erlittenes Unglück dem trauten Weibe nicht länger verhehlen. Da sie

1. *Pressentiment.*
2. *Banc derrière le poêle.*
3. Pour schadet.
4. *Gémissement.*
5. Abfragen, *extorquer à force de questions.*

vernahm, daß Rübezahl den Schabernack[1] verübt hatte, errieth sie leicht die wohlthätige Absicht des Geistes und konnte sich des Lachens nicht erwehren, welches Steffen bei muthigerer Gemüthsfassung ihr übel würde gelohnt haben. Jetzt ahndete er den scheinbaren Leichtsinn nicht weiter und frug nur ängstlich nach dem Ziegenvieh. Das reizte noch mehr des Weibes Zwerchfell[2]. „Was kümmert dich mein Vieh?" sprach sie, „hast du doch noch nicht nach den Kindern gefragt, das Vieh ist wohl aufgehoben draußen auf der Weide. Laß dich auch den Tück von Rübezahl nicht anfechten und gräme dich nicht, wer weiß wo er oder ein anderer uns reichen Ersatz dafür giebt[3]." „Da kannst du lange warten," sprach der Hoffnungslose. „Ei nun," versetzte das Weib, „unverhofft kommt oft. Sei unverzagt[4], Steffen! hast du gleich keine Gläser und ich keine Ziegen mehr, so haben wir doch vier gesunde Arme, sie und uns zu nähren, das ist unser ganzer Reichthum." „Ach, daß[5] Gott erbarme!" rief der bedrängte Mann, „sind die Ziegen fort, so trage die vier Bälge nur gleich in's Wasser, nähren kann ich sie nicht." „Nun so kann ich's," sprach Ilse.

Bei diesen Worten trat der freundliche Pfaff herein, hatte vor der Thür schon die ganze Unterredung abgelauscht, nahm das Wort, hielt Steffen eine lange Predigt über den Text, daß der Geiz eine Wurzel alles Uebels sei; und verkündigte[6] ihm von der reichen Erbschaft des Weibes, zog den wälschen Brief heraus und verdolmetschte ihm daraus[7], daß der zeitige[8] Parochus in Kirchsdorf zum Vollstrecker des Testaments bestellt sei und die Verlassenschaft des abge-

1. *Tour.*
2. *Exciter l'hilarité.*
3. Ersatz geben, *dédommager.*
4. *Sans crainte.*
5. Dans cette locut., sich est ordin. supprimé.
6. Se constr. plutôt avec l'ac.
7. *Interpréter.*
8. *En fonctions.*

schiedenen Schwagers zu sicherer Hand[1] bereits empfangen habe.

Steffen stand da wie ein stummer Oelgötz[2], konnte nichts als sich dann und wann verneigen, wenn bei Erwähnung der durchlauchten[3] Republik Venedig der Pfaff ehrerbietig an's Käpplein griff[4]. Nachdem er wieder zu mehrerer Besonnenheit gelangt war, fiel er dem trauten Weibe herzig in die Arme. Steffen wurde von nun an ein liebvoller Vater seiner Kinder und dabei ein fleißiger ordentlicher Wirth, denn Müßiggang war nicht seine Sache.

Der redliche Pfaff verwandelte nach und nach das Gold in klingende Münze[5] und kaufte davon ein großes Bauerngut, worauf Steffen und Ilse wirthschafteten ihr Lebenlang. Den Ueberschuß[6] lieh er auf Zins aus und verwaltete das Kapital seiner Curandin[7] so gewissenhaft als den Kirchenschatz, nahm keinen andern Lohn dafür als ein Meßgewand, das Ilse so prächtig machen ließ, daß kein Erzbischof sich desselben hätte schämen dürfen.

Die zärtliche treue Mutter erlebte noch im Alter große Freude an ihren Kindern, und Rübezahls Günstling[8] wurde gar ein wackrer Mann, diente im Heer des Kaisers lange Zeit unter Wallenstein im dreißigjährigen Kriege und war ein berühmter Parteigänger[9].

1. *En bonnes mains.*
2. *Béotien, nigaud.*
3. *Sérénissime.*
4. An's Käpplein greifen, *ôter a calotte.*
5. *Monnaie sonnante.*
6. *Surplus.*
7. *Protégée.*
8. *Favori.*
9. *Partisan.*

Die Bücher der Chronika der drei Schwestern.

Erstes Buch.

LES LIVRES DES CHRONIQUES DES TROIS SŒURS.

PREMIER LIVRE.

Ein reicher Graf vergeudete[1] sein Gut und Habe. Er lebte königlich, hielt alle Tage offne Tafel; wer bei ihm einsprach[2], Ritter oder Knappe, dem gab er drei Tage lang ein herrliches Banket, und alle Gäste taumelten mit frohem Muth von ihm hinweg. Er liebte Bretspiel[3] und Würfel; sein Hof wimmelte von goldgelockten Edelknaben in prächtiger Livree, und seine Ställe nährten unzählige Pferde und Jagdhunde. Durch diesen Aufwand zerrannen[4] seine Schätze. Er verpfändete eine Stadt nach der andern, verkaufte seine Juwelen und Silbergeschirr, entließ die Bedienten und erschoß die Hunde; von seinem ganzen Eigenthum blieb ihm nichts übrig, als ein altes Waldschloß, eine tugendsame Gemahlin und drei wunderschöne Töchter. In diesem Schlosse hauste[5] er von aller Welt verlassen, die Gräfin versah mit ihren Töchtern selbst die Küche, und weil sie allerseits[6] der Kochkunst nicht kundig waren, wußten sie nichts als Kartoffeln zu sieden. Diese frugalen Mahlzeiten behagten dem Papa so wenig, daß er grämlich und mißmüthig[7]

1. *Dissiper, manger son bien.*
2. De einsprechen, pour einkehren, *visiter.*
3. *Jeu de dames, tric-trac.*
4. Imparf. de zerrinnen; la syl. zer (latin: *per*) indique la résolution d'une chose en ses parties.
5. De Haus, *vivre.*
6. Ici: *toutes ensemble.*
7. Ne prend plus d'inflexion

wurde, und in dem weiten leeren Hause so lärmte und fluchte, daß die kahlen Wände seinen Unmuth widerhallten. An einem schönen Sommermorgen ergriff er aus Spleen[1] seinen Jagdspieß, zog zu Walde[2], ein Stück Wild zu fällen[3], um sich eine leckerhafte[4] Mahlzeit davon bereiten zu lassen.

Von diesem Walde ging die Rede, daß es darin nicht geheuer[5] sei; manchen Wanderer hatte es schon irre geführt, und mancher war nie daraus zurückgekehrt, weil ihn entweder böse Gnomen erdrosselt oder wilde Thiere zerrissen hatten. Der Graf fürchtete nichts von unsichtbaren Mächten, er stieg rüstig über Berg und Thal, und kroch durch Busch und Dickig[6], ohne eine Beute zu erhaschen. Ermüdet setzte er sich unter einen hohen Eichbaum, nahm einige gesottene Kartoffeln und ein wenig Salz aus der Jagdtasche, um hier sein Mittagsmahl zu halten. Von ungefähr hub[7] er seine Augen auf, siehe da! ein grausam wilder Bär schritt auf ihn zu. Der arme Graf erbebte über diesen Anblick, entfliehen konnte er nicht, und zu einer Bärenjagd war er nicht ausgerüstet. Zur Nothwehr nahm er den Jägerspieß in die Hand, sich damit zu vertheidigen, so gut er könnte. Das Ungethüm kam nah heran; auf einmal stund's und brummte ihm vornehmlich diese Worte entgegen: „Räuber, plünderst du meinen Honigbaum? Den Frevel sollst du mit dem Leben büßen!" „Ach," bat der Graf, „ach, freß[8] mich nicht, Herr Bär, mich lüstet nicht nach eurem Honig, ich bin ein biedrer[9] Rittersmann. Seid ihr bei Appetit, so nehmt mit

1. Mot anglais pour désig. *l'ennui.*
2. Pour zog in den Wald.
3. Fällen, se dit des arbres qu'on abat; factitif de fallen.
4. *Délicat, friand.*
5. *Sûr*; avec la négation: *suspect, hanté.*
6. Forme inusitée pour Dickicht, *fourré.*
7. Pour hob.
8. Freß pour friß.
9. *Preux.*

Hausmannskost[1] vorlieb und seid mein Gast.“ Hierauf tischte er dem Bären alle Kartoffeln in seinem Jagdhute auf. Dieser aber verschmähete des Grafen Tafel und brummte unwillig fort: „Unglücklicher, um diesen Preis lösest du dein Leben nicht; verheiß mir deine große Tochter Wulfilo augenblicks[2] zur Frau, wo nicht, so freß ich dich!“ In der Angst hätte der Graf dem Bären wohl alle drei Töchter verheißen, wenn er sie verlangt hätte; denn Noth kennt kein Gesetz[3]. „Sie soll die Eure sein, Herr Bär,“ sprach der Graf, der anfing sich wieder zu erholen; „doch,“ setzte er trüglich hinzu, „unter dem Beding, daß ihr nach Landesbrauch[4] die Braut löset[5] und selber kommt, sie heimzuführen.“ „Topp[6],“ murmelte der Bär, „schlag ein,“ und reichte ihm die rauhe Tatze hin, „in sieben Tagen lös' ich sie mit einem Centner Gold und führ' mein Liebchen heim.“ „Topp,“ sprach der Graf, „ein Wort ein Mann[7]!“ Drauf schieden sie in Frieden auseinander, der Bär trabte seiner Höhle zu, der Graf säumte nicht, aus dem furchtbaren Walde zu kommen, und gelangte[8] bei Sternenschimmer[9] kraftlos und ermattet in seinem Waldschloß an.

Zu wissen ist[10], daß ein Bär, der wie ein Mensch vernünftig reden und handeln kann, ein bezauberter Bär sei. Das merkte der Graf wohl, darum dachte er, den zottigen[11] Eidam durch List zu hintergehen, und sich in seiner festen Burg so zu verpallisadiren, daß es dem Bär unmöglich wäre, hineinzukommen, wenn er auf den bestimmten Termin die Braut abholen würde. Den folgenden Tag berichtete er

1. *L'ordinaire.*
2. Pour augenblicklich.
3. Prov.: *nécessité fait loi.*
4. *Usage du pays.*
5. Die Braut lösen, pour heimführen; le mot Braut dérive du sanscrit: *praudhô, sponsa.*
6. *Tope.*
7. *Parole d'honnête homme.*
8. *Arriver.*
9. *A la lueur des étoiles*, pour beim Sternenschimmer.
10. Litt.: *il est à savoir*
11. *Velu.*

seiner Gemahlin und den Fräuleins[1] das Abenteuer im Walde. Fräulein Wulfild fiel vor Entsetzen in Ohnmacht, als sie hörte, daß sie an einen scheußlichen Bär vermählt werden sollte, die Mutter rang[2] und wand[2] die Hände und jammerte laut, und die Schwestern bebten und bangten vor Wehmuth und Entsetzen. Papa aber ging hinaus, beschaute die Mauern und Graben um's Schloß her, untersuchte, ob das eiserne Thor schloß- und riegelfest[3] sei, zog die Zugbrücke[4] auf und verwahrte alle Zugänge wohl, stieg darauf auf die Warte, und fand da ein Kämmerlein hochgebaut unter der Zinne und wohl vermauert, darin verschloß er das Fräulein, die ihr seidenes Flachshaar[5] zerraufte, und schier die himmelblauen Augen[6] ausweinte.

Sechs Tage waren verflossen und der siebente dämmerte heran, da erhob sich vom Walde her groß Getöse, als sei das wilde Heer[7] im Anzuge. Peitschen knallten[8], Posthörner schallten, Pferde trappelten, Räder rasselten. Eine prächtige Staatskarosse mit Reitern umringt rollte über's Blachfeld[9] daher an's Schloßthor. Alle Riegel schoben sich, das Thor rauschte auf[10], die Zugbrücke fiel, ein junger Prinz stieg aus der Karosse, schön wie der Tag, angethan mit Sammet und Silberstück[11], um seinen Hals hatte er eine goldene Kette dreimal geschlungen, um seinen Hut lief eine Schnur von Perlen und Diamanten, und um die Agraffe[12], welche die Straußfeder trug, wäre ein Herzogthum feil gewesen. Rasch,

1. Ne prend plus d'*s* aujourd'hui.
2. Imparf. de ringen et winden, *se tordre.*
3. Litt.: *solide de verrou.*
4. *Pont-levis.*
5. *Cheveux de lin*, c.-à-d. *blonds.*
6. *Yeux bleus de ciel.*
7. On appelle ainsi la meute du chasseur magique.
8. *Claquer.*
9. *Plaine.*
10. Aufrauschen, *s'ouvrir avec fracas.*
11. Non pas *pièce d'argent*, mais *habit brodé d'argent.*
12. *Agrafe.*

wie Sturm und Wirbelwind, flog er die Schneckentreppe[1] im Thurm hinauf, und einen Augenblick nachher bebte[2] in seinem Arm die erschrockene Braut herab.

Ueber dem Getöse erwachte der Graf aus seinem Morgenschlummer, schob das Fenster im Schlafgemach auf, und als er Roß und Wagen, und Ritter und Reisige im Hofe erblickte, und seine Tochter im Arm eines fremden Mannes, der sie in den Brautwagen hob, und nun der Zug zum Schloßthor hinausging, fuhr's[3] ihm durch's Herz, und er erhob groß Klaggeschrei: „Ade, mein Töchterlein! Fahre hin[4], du Bärenbraut?" Wulfild vernahm die Stimme ihres Vaters, ließ ihr Schweißtüchlein[5] zum Wagen herauswehen, und gab damit das Zeichen des Abschieds.

Die Eltern waren bestürzt über den Verlust ihrer Tochter, und sahen einander stumm und staunend an. Mama traute gleichwohl ihren Augen nicht, und hielt die Entführung für Blendwerk und Teufelsspuk[6], ergriff ein Bund[7] Schlüssel und lief auf die Warte, öffnete die Klause[8], fand aber ihre Tochter nimmer, auch nichts von ihrer Geräthschaft[9]; doch lag auf dem Tischlein ein silberner Schlüssel, den sie zu sich nahm, und als sie von ungefähr durch die Luke blickte, sah sie in der Ferne eine Staubwolke gegen Sonnenaufgang emporwirbeln[10], hörte Getümmel und Jauchzen des Brautzugs bis zum Eingang des Waldes. Betrübt stieg sie vom Thurm herab, legte Trauerkleider an,

1. *Escalier en spirale, tournant.*
2. Herabbeben, *descendre en tremblant.*
3. Pour fuhr es.
4. *Adieu.*
5. *Mouchoir.*
6. *Diablerie.*
7. *Trousseau*; n. pas à confondre avec le masculin Bund, *lien.*
8. *Closet*, appartement réservé aux dames de grande maison. Pas à confondre avec le sens actuel du mot.
9. Pas *ustensiles*, mais *effets.*
10. *Tourbillonner dans les airs.*

weinte drei Tage lang und Gemahl und Töchter halfen ihr wehklagen. Am vierten Tage verließ der Graf das Trauergemach, um frische Luft zu schöpfen; wie er über den Hof ging, stand da eine feine[1] dichte Kiste von Ebenholz, wohl verwahrt und schwer zu heben. Er ahnete leicht, was drinnen sei, die Gräfin gab ihm den Schlüssel, er schloß auf, und fand einen Centner Gold eitel[2] Dublone, eines Schlags[3]. Erfreut über diesen Fund vergaß er sein Herzeleid, kaufte Pferde und Falken, auch schöne Kleider für seine Gemahlin und die holden Fräulein, nahm Diener in Sold, hob von neuem an[4] zu prassen und zu schwelgen, bis die letzte Dublone aus dem Kasten flog. Dann machte er Schulden, und die Gläubiger kamen schaarenweis, plünderten das Schloß rein aus, und ließen ihm nichts als einen alten Falken. Die Gräfin bestellte wieder mit ihren Töchtern die Küche, und er durchstreifte tagtäglich das Feld mit seinem Federspiel[5] aus Verdruß und Langerweile[6].

Eines Tages ließ er den Falken steigen, der hob sich hoch in die Lüfte und wollte nicht auf die Hand seines Herrn zurückkehren, ob er ihn gleich lockte. Der Graf folgte seinem Flug, so gut er konnte, über die weite Ebene. Der Vogel schwebte dem grausenvollen Walde zu, welchen zu betreten der Graf nicht mehr waghalsen[7] wollte, und sein liebes Federspiel verloren gab. Plötzlich stieg ein rüstiger Adler über dem Walde auf und verfolgte den Falken, welcher den überlegenen Feind nicht sobald ansichtig[8] wurde, als er pfeilgeschwind[9] zu seinem Herrn zurückkehrte, um bei ihm Schutz zu suchen. Der Adler aber schoß aus den Lüften herab,

1. *Beau.*
2. *Pur, massif.*
3. *Du même millésime*; litt.: *de la même frappe.*
4. Anheben, *commencer.*
5. *Faucon.*
6. On dit plutôt Langeweile.
7. *Risquer son cou, tenter.*
8. De sehen.
9. *Rapide comme un trait*

schlug einen seiner mächtigen Fänge[1] in des Grafen Schulter und zerdrückte mit dem andern den getreuen Falken. Der bestürzte Graf versuchte mit dem Speer von dem gefiederten Ungeheuer sich zu befreien, schlug und stach nach seinem Feinde. Der Adler ergriff den Jagdspieß, zerbrach ihn wie ein leichtes Schilfrohr, und kreischte[2] ihm mit lauter Stimme diese Worte in die Ohren: „Verwegener, warum beunruhigst du mein Luftrevier[3] mit deinem Federspiel? Den Frevel sollst du mit deinem Leben büßen." Aus dieser Vogelsprache merkte der Graf bald, was für ein Abenteuer er zu bestehen[4] habe. Er faßte Muth und sprach: „Gemach, Herr Adler, gemach! Was hab ich euch gethan? Mein Falk hat seine Schuld ja abgebüßt, den laß ich euch, stillt euren Appetit." „Nein," fuhr der Adler fort, „mich lüstet eben heut nach Menschenfleisch, und du scheinst mir ein fetter Fraß." „Pardon, Herr Adler," schrie der Graf in Todesangst, „heischt was ihr wollt von mir, ich geb es euch: nur schont meines Lebens." „Wohl gut," versetzte der mörderische Vogel, „ich halte dich beim Wort: du hast zwei schöne Töchter und ich bedarf ein Weib. Verheiß mir deine Adelheid zur Frau, so laß' ich dich mit Frieden ziehn, und löse sie von dir mit zwo Stufen[5] Gold, jede einen Centner schwer. In sieben Wochen führ' ich mein Liebchen heim." Hierauf schwang sich das Ungethüm hoch empor und verschwand in den Wolken.

In der Noth ist einem alles feil. Da der Vater sah, daß der Handel mit den Töchtern so gut von Statten ging, gab er sich über ihren Verlust zufrieden. Er kam diesmal ganz wohlgemuth[6] nach Hause, und verhehlte sorgfältig sein Abenteuer, theils den Vorwürfen, die er von der Gräfin fürchtete,

1. *Griffe; serres.*
2. Expression popul. pour *crier.*
3. *Domaine aérien*
4. *Tenir tête à une aventure.*
5. *Morceau.*
6. *De bonne humeur.*

auszuweichen, theils der lieben Tochter das Herz vor der Zeit nicht schwer zu machen. Zum Schein klagte er nur über den verlornen Falken, von welchem er vorgab, er habe sich verflogen. Fräulein Adelheid war eine Spinnerin, als[1] keine im Lande. Sie war auch eine geschickte Weberin, und schnitt eben damals ein Stück köstlicher Leinwand vom Weberstuhle[2], so fein wie Battist, welche sie unfern der Burg auf einem frischen Rasenplatze bleichte. Sechs Wochen und sechs Tage vergingen, ohne daß die schöne Spinnerin ihr Schicksal ahnete: obgleich der Vater, der doch etwas schwermüthig wurde, als der Termin der Heimsuchung[3] nahete, ihr unter der Hand manchen Wink davon gab, bald einen bedenklichen Traum erzählte, bald die Wulfild wieder in Andenken brachte, die längst vergessen war. Adelheid hüpfte sorgenlos bei Anbruch des bestimmten Tages hinaus auf den Bleichrasen[4], breitete ihre Leinwand aus, damit sie vom Morgenthau getränkt[5] würde. Wie sie ihre Bleiche beschickt hatte, und nun ein wenig umherschauete, sah sie einen herrlichen Zug Ritter und Knappen herantraben. Sie hatte ihre Toilette noch nicht gemacht, darum verbarg sie sich hinter einen wilden Rosenbusch, der eben in voller Blüthe stand, und glotzete[6] hervor, die prächtige Kavalkade zu schauen. Der schönste Ritter aus dem Haufen, ein junger schlanker Mann in offnem Helm[7], sprengte an den Busch, und sprach mit sanfter Stimme: „Ich sehe dich, ich suche dich, fein Liebchen, ach verbirg dich nicht; rasch schwing dich hinter mich auf's Roß, du schöne Adlerbraut!" Adel-

1. Als pour wie.
2. Autrefois les dames tissaient les étoffes de leurs maris.
3. Propr.: *visitation, épreuve*.
4. *Pré où l'on blanchit la toile.*
5. Tränken, *mouiller*.
6. Pour glotzen, *regarder avidement*.
7. *La visière relevée.*

heid wußte nicht wie ihr geschah[1], da sie diesen Spruch hörte, der liebliche Ritter gefiel ihr baß[2]: aber der Beisatz, Adlerbraut, machte das Blut in ihren Adern erstarren[3]; sie sank ins Gras, ihre Sinnen umnebelten sich[4], und beim Erwachen befand sie sich auf dem Wege nach dem Walde.

Mama bereitete indeß das Frühstück; und als Adelheid dabei fehlte, schickte sie die jüngste Tochter hinaus, zu sehen, wo sie bliebe. Sie ging und kam nicht wieder. Die Mutter ahnete nichts Gutes, wollte sehen, was ihre Töchter so lang weilten. Sie ging und kam nicht wieder. Papa merkte, was vorgegangen sei, das Herz schlug laut in seiner Brust, er schlich sich auch nach dem Rasenplatze, wo Mutter und Tochter noch immer nach der Adelheid suchten und ängstlich sie beim Namen riefen, er ließ seine Stimme gleichfalls weidlich[5] erschallen, wie wohl er wußte, daß alles Rufen und Umsuchen vergeblich war. Sein Weg führte ihn vor dem Rosenbusche vorüber, da sah er was[6] blinken, und wie er's genau betrachtete, waren's zwo[7] goldene Eier, jedes einen Centner schwer. Nun konnte er nicht länger anstehn[8], seiner Gemahlin das Abenteuer der Tochter zu offenbaren. „Schandbarer Seelenkäufer[9],“ rief sie aus, „o Vater! o Mörder! Opferst du um schändlichen Gewinnstes willen dein Fleisch und Blut auf?“ Der Graf, sonst wenig beredsam[10], machte jetzt seine Apologie auf's beste, und entschuldigte sich mit der dringenden Gefahr seines Lebens. Aber die trostlose Mutter hörte nicht auf, ihm die bittersten Vorwürfe zu machen. Er wählte also das souveraine Mit-

1. Ich weiß nicht wie mir geschieht, loc. popul. pour exprimer une sensation incompréhensible.
2. Propr. comparatif pour besser; auj. synonyme de sehr.
3. Erstarren machen, *glacer*.
4. *Se voiler, se troubler.*
5. *Vigoureusement.*
6. Pour etwas.
7. Pour zwei.
8. Anstehen, *s'empêcher de.*
9. *Marchand d'âmes* (litt.).
10. Pour beredt, *éloquent*.

tel, allem Wortstreit ein Ende zu machen, er schwieg und ließ seine Dame reden, so lange sie wollte, brachte indessen die goldenen Eier in Sicherheit, und wälzte sie gemachsam vor sich her, legte darauf Wohlstandshalber[1] drei Tage lang Familientrauer an und dachte nur darauf, seine vorige Lebensart zu beginnen.

In kurzer Zeit war das Schloß wieder die Wohnung der Freude, das Elysium gefräßiger Schranzen[2]. Ball, Turnier[3] und prächtige Feten wechselten täglich ab. Fräulein Bertha glänzte am Hofe ihres Vaters den stattlichen Rittern in die Augen. Sie pflegte bei den Ritterspielen den Preis auszutheilen, und tanzte jeden Abend mit dem siegenden Ritter den Vorreihen[4]. Die Gastfreigebigkeit des Grafen und die Schönheit der Tochter zog von den entlegendsten Oertern die edelsten Ritter herbei. Viele buhlten[5] um das Herz der reichen Erbin, aber unter so vielen Freiwerbern hielt die Wahl schwer. Die schöne Bertha führte[6] und wählte so lange, bis die goldenen Eier, bei welchen der Graf die Feile nicht gespart hatte[7], auf die Größe der Haselnüsse reducirt waren. Die gräflichen Finanzen geriethen wieder in den vorigen Verfall, die Turniere wurden eingestellt, Ritter und Knappen verschwanden allgemach, das Schloß nahm wieder die Gestalt einer Ermitage an, und die gräfliche Familie kehrte zu den frugalen Kartoffelmahlzeiten zurück. Der Graf durchstrich mißmüthig die Felder, wünschte ein neues Abenteuer und fand keines, weil er den Zauberwald scheuete.

Eines Tages verfolgte er ein Volk[8] Rebhühner so weit,

1. *A cause des convenances.*
2. *Courtisan.*
3. *Tournoi.*
4. Den Vorreihen tanzen, *ouvrir le bal.*
5. *Briguer.*
6. S'écrit auj. sans h, *choisir.*
7. Die Feile nicht sparen, litt.: *ne pas ménager la lime* (pour dire *dépenser rapidement*).
8. *Vol.*

daß er dem schauervollen Walde nahe kam, und ob er gleich sich nicht hineinwagte, so ging er doch eine Strecke an der Brahne[1] hin, und erblickte da einen großen Fischweiher, der ihm noch nie zu Gesichte gekommen war, in dessen silberhellem Gewässer er unzählige Forellen schwimmen sah. Dieser Entdeckung freute er sich sehr. Der Teich hatte ein unverdächtiges Ansehn, daher eilte er nach Hause, strickte sich ein Netz und den folgenden Morgen stand er bei guter Zeit am Gestade, um solches auszuwerfen. Glücklicherweise fand er einen kleinen Nachen mit einem Ruder im Schilfe, er sprang hinein, ruderte lustig auf dem Teich herum, warf das Netz aus, fing mit einem Zuge mehr Fohren[2] als er tragen konnte, und ruderte vergnügt über diese Beute dem Strande zu. Ungefähr einen Steinwurf vom Gestade stund der Nachen im vollen Lauf fest und unbeweglich, als säß' er auf dem Grunde[3]. Der Graf glaubte das auch, und arbeitete aus allen Kräften, ihn wieder flott zu machen, wiewohl vergebens. Das Wasser verrann rings umher, das Fahrzeug schien auf einer Klippe zu hangen und hob sich hoch über die Oberfläche empor. Dem unerfahrnen Fischer war dabei nicht wohl zu Muthe; obgleich der Nachen wie angenagelt stund, so schien sich doch von allen Seiten das Gestade zu entfernen, der Weiher dehnte sich zu einer großen See aus, die Wogen schwollen auf[4], die Wellen rauschten und schäumten, und mit Entsetzen wurde er inne, daß ein ungeheurer Fisch ihn und seinen Nachen auf dem Rücken trug. Er ergab sich in sein Schicksal, ängstlich harrend, welchen Ausgang es[5] nehmen würde. Urplötzlich[6] tauchte der Fisch unter, der Nachen war wieder flott, doch einen

1 Aussi Brann, *lisière*.
2. Pour Forelle, *truite*.
3. Auf dem Grunde sitzen, *avoir touché fond*.
4. Imparf. de schwellen, *monter*.
5. Es remplace Schicksal.
6. *Tout à coup*.

Augenblick nachher war das Meerwunder über Wasser, sperrte einen abscheulichen Rachen auf, und aus dem finstern Schlunde schallten vernehmlich diese Worte hervor: „Kühner Fischer, was beginnst du hier? du mordest meine Unterthanen? den Frevel sollst du mit dem Leben büßen!" Der Graf hatte nun so viel Routine in den Abenteuern erlangt, daz er wuzte, wie er sich bei dergleichen Gelegenheidten zu benehmen[1] hatte. Er erholte sich bald von seiner ersten Bestürzung, da er merkte, daß der Fisch doch ein vernünftig Wort mit sich reden ließ, und sprach ganz dreist: „Herr Behemot[2], verletzt das Gastrecht nicht, vergönnt mir ein Gericht Fische aus euerm Weiher, sprächt ihr bei mir ein, so stünd euch Küche und Keller gleichfalls offen." „So traute[3] Freunde sind wir nicht," versetzte das Ungeheuer, „kennst du noch nicht des Stärkern Recht, daß der den Schwächern frißt[4]? Du stahlst mir meine Unterthanen, sie zu verschlingen, und ich verschlinge dich!" Hier riß der grimmige Fisch den Rachen noch weiter auf, als wollt er Schiff mit Mann und Maus[6] verschlingen. „Ach schonet, schonet mein Leben," schrie der Graf, „ihr seht, ich bin ein mageres Morgenbrot!" Der große Fisch schien sich etwas zu bedenken. „Wohlan," sprach er, „ich weiß, du hast eine schöne Tochter, verheiß mir die zum Weibe, und nimm dein Leben zum Gewinn." Als der Graf hörte daß der Fisch aus diesem Tone zu reden anfing, verschwand ihm alle Furcht. „Sie stehet zu Befehl," sprach er, „ihr seid ein wackrer Eidam, dem kein biedrer[7] Vater sein Kind versagen wird. Doch, womit löset ihr die Braut nach Landesbrauch?" „Ich habe," erwiederte der

1. Sich benehmen, *se comporter; s'y prendre.*

2. Mot d'origine hébraïque; dans l'Anc. Test., il désigne les *monstres marins.*

3. *Bon,* pour vertraut.

4. De fressen.

5. Aufreißen, *ouvrir.*

6. *Corps et biens.*

7. Pour biederer, *loyal.*

Fisch, weder Gold noch Silber; aber im Grunde dieser See liegt ein großer Schatz von Perlenmuscheln, du darfst nur fordern." „Nun," sagte der Graf, „drei Himten[1] Zahlperlen[2] sind wohl nicht zu viel für eine schöne Braut." „Sie sind dein," beschloß der Fisch, „und mein die Braut, in sieben Monden führ ich mein Liebchen heim." Hierauf stürmte er lustig mit dem Schwanze und trieb den Nachen bald an den Strand.

Der Graf brachte seine Forellen heim, ließ sie sieden und sich diese Carthäusermahlzeit[3] nebst der Gräfin und der schönen Bertha wohlschmecken, und die letztere ahnete nicht, daß ihr dies Mahl theuer würde zu stehen[4] kommen. Unterdessen nahm der Mond sechsmal ab und zu, und der Graf hatte sein Abenteuer beinahe vergessen; als aber der Silbermond zum siebentenmal sich zu runden begann, dachte er an die bevorstehende Katastrophe, und um kein Augenzeuge davon zu sein, drückte er sich ab[5] und unternahm eine kleine Reise ins Land. In der schwülen Mittagsstunde, am Tage des Vollmonds, sprengte ein stattlich Geschwader Reiter an's Schloß; die Gräfin, bestürzt über so vielen fremden Besuch, wußte nicht, ob sie die Pforte öffnen sollte oder nicht. Als sich aber ein wohlbekannter Ritter anmeldete, ward ihm aufgethan. Er hatte gar oft zur Zeit des Wohlstandes und Ueberflusses in der Burg den Turnieren beigewohnt und zu Schimpf und Ernst gestochen[6], auch manchen Ritterdank[7] von der schönen Bertha Hand empfangen und mit ihr den Vorreihen getanzt; doch seit der Glücksveränderung des Grafen war er gleich den übrigen Rittern verschwunden. Die gute Gräfin schämte sich vor dem edlen Ritter und seinem

1. *Quart de boisseau.*
2. *Grande perle.*
3. *Repas de chartreux*, c.-à-d. *frugal.*
4. Einem theuer zu stehen kommen, *payer cher.*
5. Sich abdrücken, ou sich drücken, expr. popul. pour *s'esquiver.*
6. De stechen, *jouter.*
7. *Récompense d'un chevalier.*

Gefolge ihrer großen Armuth, daß sie nichts hatte, ihm aufzutischen. Er aber trat[1] sie freundlich an, und bat nur um einen Trunk frisch Wasser aus dem kühlen Felsenbrunnen des Schlosses, wie er auch sonst zu thun gewohnt war, denn er pflegte nie Wein zu trinken, daher nannte man ihn scherzweise nur den Wasserritter. Die schöne Bertha eilte auf Geheiß[2] der Mutter zum Brunnen, füllte einen Henkelkrug und credenzte[3] dem Ritter eine krystallene Schale, er empfing solche aus ihrer niedlichen Hand, setzte sie da an den Mund, wo ihre Purpurlippen die Schale berührt hatten, und that ihr mit innigem Entzücken Bescheid[4]. Die Gräfin befand sich indessen in großer Verlegenheit, daß sie nicht vermögend war, ihrem Gaste etwas zum Imbiß[5] aufzutragen; doch besann sie sich, daß im Schloßgarten eben eine saftige Wassermelone reifte. Augenblicklich drehete sie sich nach der Thür, brach die Melone ab, legte sie auf einen irdenen Teller, viel Weinlaub darunter und die schönsten wohlriechenden Blumen rings umher, um sie dem Gaste aufzutragen. Wie sie aus dem Garten trat, war der Schloßhof leer und öde; sie rief ihre Tochter Bertha, suchte sie im ganzen Hause und fand sie nicht. Im Vorhause aber waren drei Säcke von neuer Leinwand hingestellt, die sie in der ersten Bestürzung nicht bemerkt hatte, und die von außen anzufühlen waren, als wären sie mit Erbsen gefüllt, genauer sie zu untersuchen, ließ ihre Betrübniß nicht zu. Sie überließ sich ganz ihrem Schmerz und weinte laut bis an den Abend, wo ihr Gemahl heimkehrte, der sie in großem Jammer fand. Sie konnte ihm die Begebenheit des Tages nicht verhehlen, so gern sie es gethan hätte, denn sie befürchtete

1. Antreten, *aborder*.
2. De heißen; *ordre*.
3. *Coûter;* rappelle l'anc. usage de boire d'abord une goutte du verre que l'on offrait à quelqu'un.
4. *Faire raison.*
5. *Collation;* de beißen.

von ihm große Vorwürfe, daß sie einen fremden Ritter in die Burg gelassen, der die liebe Tochter entführt hätte. Aber der Graf tröstete sie liebreich und frug nur nach den Erbssäcken, von welchen sie ihm gesagt hatte, ging hinaus, sie zu beschauen und öffnete einen in ihrer Gegenwart. Wie groß war das Erstaunen der betrübten Gräfin, als eitel Perlen herausrollten, so groß wie die großen Gartenerbsen, und von dem reinsten Wasser. Sie sah wohl, daß der Entführer[1] ihrer Tochter jede mütterliche Zähre[2] mit einer Zahlperle bezahlt hatte, bekam von seinem Reichthum und Stande eine gute Meinung und tröstete sich damit, daß dieser Eidam kein Ungeheuer, sondern ein stattlicher Ritter sei, welche Meinung ihr der Graf auch nicht benahm[3].

Nun gingen die Eltern zwar aller schönen Töchter verlustig[4]; aber sie besaßen einen unermeßlichen Schatz. Der Graf machte bald einen Theil davon zu Gelde. Vom Morgen bis zum Abend war ein Gewühl von Kaufleuten und Juden im Schlosse, um die köstlichen Zahlperlen zu handeln. Der Graf löste seine Städte ein[5], that das Waldschloß an einen Lehnsmann aus[6], bezog seine vormalige Residenz, richtete den Hofstaat wieder an[7], und lebte nicht mehr als ein Verschwender, sondern als ein guter Wirth, denn er hatte nun keine Tochter mehr zu verhandeln. Das edle Paar befand sich in großer Behaglichkeit, nur die Gräfin konnte sich über den Verlust ihrer Fräulein nicht beruhigen. Eine Zeitlang hoffte sie, ihre Bertha mit dem reichen Perlenritter wieder zu sehen, und wenn ein Fremder bei

1. *Ravisseur.*
2. *Larme.*
3. Einem eine Meinung benehmen, *enlever une idée à quelqu'un* (litt.).
4. Einer Sache verlustig gehen, *perdre une chose.*
5. Einlösen, *dégager.*
6. Austhun, *donner en fief.*
7. Plutôt einrichten.

Hofe gemeldet wurde, ahnete sie den wiederkehrenden Eidam. Der Graf vermochte es endlich nicht länger über sich, sie mit leerer Hoffnung hinzuhalten; er eröffnete[1] ihr, daß dieser herrliche Eidam ein scheußlicher Fisch sei. „Ach,“ seufzte die Gräfin, „ach, ich unglückliche Mutter! Hab ich darum Kinder geboren, daß sie ein Raub grausender Ungeheuer werden sollten? Was ist alles Erdenglück, was sind alle Schätze für eine kinderlose Mutter!“ „Liebes Weib,“ antwortete der Graf, „beruhiget euch, es ist nun einmal nicht anders.“ Die Gräfin betrübte sich so sehr, daß sie in große Schwermuth fiel[2], und Freund Hain[3] wäre ihr wohl willkommner Gast gewesen, wenn er bei ihr eingesprochen hätte.

Zweites Buch.

DEUXIÈME LIVRE.

Alle Jungfrauen und Dirnen[4] am Hofe nahmen großen Theil an den Leiden ihrer guten Frau, jammerten und weinten mit ihr, und suchten sie zu Zeiten auch durch Sang und Saitenspiel[5] aufzuheitern; aber ihr Herz war der Freuden nicht mehr empfänglich[6] Jede Hofdame gab weisen Rath, wie der Geist des Trübsinns weggebannet werden möchte, gleichwohl war nichts zu erdenken, den Kummer der Gräfin zu mindern. Die Jungfrau, welche ihr das Handwasser[7] reichte, war vor allen andern Dirnen klug und

1. Eröffnen, *confier*.
2. *Devenir mélancolique*.
3. Hain, aussi Hein, forme abrégée de Heinrich, désigne depuis la seconde moitié du douzième siècle, chez les Allemands, *la mort*, parfois aussi *le diable*.
4. Le mot est employé dans la bonne acception de *jeune fille*.
5. *Musique*.
6. Einer Sache empfänglich sein, *être accessible à;* Musæus construit l'adjectif avec le gén.
7. *Eau pour se laver*.

sittsam[1] und bei ihrer Gebieterin wohlgelitten[2], sie hatte ein empfindsames Herz, und der Schmerz ihrer Herrschaft[3] lockte ihr manche Thräne in's Auge. Um nicht vorlaut[4] zu scheinen, hatte sie immer geschwiegen, endlich konnte sie dem innern Drange[5] nicht widerstehen, auch ihren guten Rath zu ertheilen. „Edle Frau," sagte sie, „wenn ihr mich hören wolltet, so wüßte ich euch wohl ein Mittel zu sagen, die Wunden eures Herzens zu heilen." Die Gräfin sprach: „Rede!" „Unfern von eurer Residenz," fuhr die Jungfrau fort, „wohnt ein frommer Einsiedler in einer schauervollen Grotte, zu welchem viel Pilger in mancherlei Noth ihre Zuflucht nehmen[6], wie wärs, wenn ihr von dem heiligen Manne Trost und Hülfe begehrtet? wenigstens würde sein Gebet euch die Ruhe eures Herzens wiedergeben." Der Gräfin gefiel dieser Vorschlag, sie hüllte sich in ein Pilgerkleid, wallfahrtete zu dem frommen Eremiten, eröffnete ihm ihr Anliegen, beschenkte ihn mit einem Rosenkranze von Zahlperlen, und bat um seinen Segen, welcher so kräftig war, daß, ehe ein Jahr verging, die Gräfin ihrer Traurigkeit quitt und ledig war, und eines jungen Sohnes genaß[7].

Groß war die Freude der Eltern über den holden Spätling[8], die ganze Grafschaft verwandelte sich in einen Schauplatz der Wonne bei der Geburt des jungen Stammerben[9]. Der Vater nannte ihn Reinald das Wunderkind. Der Knabe war schön, wie der Amor selbst, und seine Erziehung wurde mit Sorgfalt betrieben[10]. Er wuchs lustig heran, war die Freude des Vaters und der Mutter Trost, die ihn wie ihren Augapfel[11] wahrte. Ob er nun wohl der Liebling

1. Sittsam, *vertueux*.
2. Wohlgelitten sein, *être bien vu*.
3. Herrschaft pour Herrin.
4. Vorlaut, *indiscret*.
5. *Impulsion*.
6. *Chercher un refuge*.
7. *Mettre au monde un fils*.
8. Litt.: *retardataire*.
9. *Héritier*.
10. De betreiben, *mener*.
11. *Prunelle de ses yeux*.

ihres Herzens war, so verlosch[1] doch das Andenken an ihre drei Töchter nicht in ihrem Gedächtniß. Oft, wenn sie den kleinen lachenden Reinald in die Arme schloß, träufelte eine Zähre auf seine Wangen, und als der liebe Knabe etwas heran wuchs, frug er oft wehmüthig: „Gute Mutter, was weinest du?" Die Gräfin verhehlte ihm aber die Ursache ihres geheimen Kummers: denn außer dem Gemahl wußte Niemand, wo die drei jungen Gräfinnen hingeschwunden waren. Durch tausend Schmeicheleien lockte Reinald der zärtlichen Mutter dennoch das Geheimniß ab[2], sie erzählte ihm die Abenteuer der drei Schwestern nach allen Umständen[3], und er verlor kein Wort von diesen Wundergeschichten aus seinem Herzen. Er hatte keinen andern Wunsch als den, wehrhaft[4] zu sein, um seine Schwestern im Zauberwalde aufzusuchen und ihren Zauber zu lösen[5]. Sobald er zum Ritter geschlagen war, begehrte er vom Vater Urlaub[6], einen Heereszug[7], wie er vorgab, nach Flandern zu thun. Der Graf freute sich des ritterlichen Muthes seines Sohnes, gab ihm Pferde und Waffen, auch Schildknappen[8] und Troßbuben[9], und ließ ihn mit Segen von sich, so ungern auch die sorgsame Mutter in den Abschied willigte.

Kaum hatte der junge Ritter seine Vaterstadt im Rücken, so verließ er die Heerstraße[10] und trabte auf das Waldschloß zu, begehrte von dem Lehnsmann[11] Herberge, der ihn ehrlich empfing und wohlhielt. Am frühen Morgen, da im Schloß noch Alles in süßem Schlummer lag, sattelte er sein Roß, ließ sein Gefolge zurück, und jagte voll Muth und

1. Pour erlosch.
2. Ein Geheimniß ablocken, *soutirer un secret*.
3. *Circonstances; détails*.
4. *Vigoureux, capable de porter les armes*.
5. *Détruire l'enchantement*.
6. Urlaub begehren, *demander un congé*.
7. *Campagne*.
8. *Porte-bouclier*.
9. *Varlet*.
10. *Grande route*.
11. *Vassal*.

Jugendfeuer nach dem bezauberten Walde hin. Je weiter er hineinkam, je dichter wurde das Gebüsch, und vom Huf seines Pferdes schallten die schroffen Felsen nieder[1]. Alles um ihn her war einsam und öde, und die dichtverwachsenen Bäume schienen dem jungen Waghals den weitern Eingang mitleidig zu versperren. Er stieg vom Pferde, ließ es grasen und machte sich mit seinem Schwert einen Weg durch den Busch, klimmte an steilen Felsen hinan und gleitete in Abgründe hinab. Nach langer Mühe gelangte er in ein gekrümmtes[2] Thal, durch welches sich ein klarer Bach schlängelte[3]. Er folgte den Krümmungen desselben, in der Ferne öffnete eine Felsengrotte ihren unterirdischen Schlund, vor welcher etwas, das einer menschlichen Figur ähnlich war, sich zu regen schien. Der kecke Jüngling verdoppelte seine Schritte, nahm den Weg zwischen den Bäumen hin, blickte der Grotte gegenüber hinter den hohen Eichen durch und sah eine junge Dame im Grase sitzen, die einen kleinen ungestalten[4] Bär auf dem Schooße liebkoste, indeß noch ein größerer um sie schäkerte[5], bald ein Männchen machte, bald einen possirlichen Purzelbaum schlug, welches Spiel die Dame sehr zu amüsiren schien. Reinald erkannte nach der mütterlichen Erzählung die Dame für seine Schwester Wulfild, sprang hastig aus seinem Hinterhalt hervor, sich ihr zu entdecken. Sobald sie aber den jungen Mann erblickte, that sie einen lauten Schrei, warf den kleinen Bär ins Gras, sprang auf, dem Kommenden entgegen, und redete ihn mit wehmüthiger Stimme und ängstlicher Geberde also an: „O Jüngling, welcher Unglücksstern führt dich in diesen Wald? Hier wohnt ein wilder Bär, der frißt all' Menschenkind[6], die seiner Wohnung nahen, flieh und errette dich!" Er neigt

1. Niederschallen, *retentir.*
2. *Sinueux.*
3. De schlängeln, *serpenter.*
4. *Difforme.*
5. *Jouer.*
6. Pour alle Menschenkinder.

sich züchtiglich[1] gegen die bildschöne Dame und antwortete: „Fürchtet nichts, holde Gebieterin, ich kenne diesen Wald und seine Abenteuer, und komme, den Zauber zu lösen, der euch hier gefangen hält." „Thor!" sprach sie, „wer bist du, daß du es wagen darfst, diesen mächtigen Zauber zu lösen, und wie vermagst du das?" Er: „Mit diesem Arm und durch dies Schwert! Ich bin Reinald, das Wunderkind, des Grafen Sohn, dem dieser Zauberwald drei schöne Töchter raubte. Bist du nicht Wulfild, seine Erstgeborne?" Ob dieser Rede entsetzte sich die Dame noch mehr, und staunte[2] den Jüngling mit stummer Verwunderung an. Er nutzte[3] diese Pause und legitimirte sich durch so viel Familiennachrichten, daß sie nicht zweifeln konnte, Reinald sei ihr Bruder. Sie umhalste ihn zärtlich, aber ihre Kniee wankten vor Furcht wegen der augenscheinlichen Gefahr, worin sein Leben schwebte.

Sie führte hierauf ihren lieben Gast in die Höhle, um da einen Winkel auszuspähen[4], ihn zu beherbergen. In diesem weiten düstern Gewölbe lag ein Haufen Moos, welches dem Bär[5] und seinen Jungen zum Lager diente; gegenüber aber stand ein prächtiges Bett mit rothem Damast behangen und mit goldenen Tressen besetzt, für die Dame. Reinald mußte sich bequemen, eiligst unter der Bettlade Platz zu suchen, und da sein Schicksal zu erwarten. Jeder Laut und alles Geräusch war ihm bei Leib und Leben[6] untersagt, besonders prägte ihm die angstvolle Schwester wohl ein, weder zu husten, noch zu niesen. Kaum war der junge Waghals an seinem Zufluchtsorte, so brummte der fürchterliche Bär zur Höhle herein, schnoberte[7] mit blutiger Schnauze allent-

1. *Décemment.*
2. Anstaunen, *regarder avec étonnement.*
3. Pour benützte.
4. *Découvrir.*
5. Il faudrait : Bären.
6. *Sous peine de mort.*
7. Pour schnüffeln, *flairer.*

halben[1] umher; er hatte den edlen Falben[2] des Ritters im Walde ausgespürt und ihn zerrissen. Wulfild saß auf dem Thronbette wie auf Kohlen, denn sie sah bald, daß der Herr Gemahl seine Bärenlaune hatte, weil er vermuthlich den fremden Gast in der Höhle merkte. Sie unterließ deßhalb nicht, ihn zärtlich zu liebkosen, streichelte ihm sanft mit ihrer sammetweichen Hand den Rücken herab, kruuete[3] ihm die Ohren; aber das grämliche[4] Vieh schien wenig auf diese Liebkosungen zu achten. „Ich wittere Menschenfleisch," murmelte der Fresser aus seiner weiten Kehle. „Herzensbär," sagte die Dame, „du irrst dich, wie käm' ein Mensch in diese traurige Einöde?" „Ich wittere Menschenfleisch," wiederholte er, und spionirte um das seidene Bette seiner Gemahlin herum. Dem Ritter ward dabei nicht wohl zu Muthe. Ungeachtet seiner Herzhaftigkeit trat ihm ein kalter Schweiß vor die Stirn; indessen machte die äußerste Verlegenheit die Dame herzhaft und entschlossen: „Freund Bär," sprach sie, „bald treibst du mir's zu bunt[5], fort hier von meiner Lagerstatt, sonst fürchte meinen Zorn." Der Schnautzbär[6] kümmerte sich wenig um diese Drohung, er hörte nicht auf, um den Bettumhang herum zu tosen. Allein wie er Miene machte, seinen Dickkopf unter die Bettlade zu zwängen[7], faßte sich Wulfild ein Herz, und versezte ihm einen so nachdrücklichen Fußtritt in die Lenden, daß er ganz demüthig auf seine Streu kroch, sich niederthat[8], brummend an den Tatzen sog und seine Jungen leckte. Bald darauf schlief er ein und schnarchte wie ein Bär. Hierauf erquickte die traute Schwester ihren Bruder mit einem Glase Sekt[9] und etwas Zwieback, er-

1. *De tous côtés.*
2. *Bai* (c.-à-d. *cheval bai.*)
3. *Chatouiller.*
4. *Chagrin.*
5. *Dépasser les bornes.*
6. Devrait s'écrire sans t.
7. *Passer de force.*
8. De sich niederthun, *s'accroupir.*
9. Aussi Sect, *Madère.*

mahnte ihn, gutes Muths zu sein, nun sei die Gefahr größtentheils vorüber. Reinald war von seinem Abenteuer so ermüdet, daß er bald darauf in tiefen Schlaf fiel und mit dem Schwager Bär um die Wette schnarchte.

Beim Erwachen befand er sich in einem herrlichen Prunkbette[1], in einem Zimmer mit seidenen Tapeten, die Morgensonne blickte freundlich zwischen den aufgezogenen Gardinen[2] herein, neben dem Bette lagen auf einigen mit Sammet bekleideten Tabourets seine Kleider und die ritterliche Waffenrüstung, auch stand ein silbernes Glöcklein dabei, den Dienern zu schellen. Reinald begriff nicht, wie er aus der schaudervollen Höhle in einen prächtigen Palast sei versetzt[3] worden, und war zweifelhaft, ob er jetzt träume, oder vorhin im Walde geträumt habe. Aus[4] dieser Ungewißheit zu kommen, zog er die Glocke. Ein zierlich gekleideter Kammerdiener trat herein, frug nach seinen Befehlen, und meldete, daß seine Schwester Wulfild und ihr Gemahl Albrecht der Bär seiner mit Verlangen warteten[5]. Der junge Graf konnte sich von seinem Erstaunen nicht erholen. Ob ihm gleich bei Erwähnung des Bären der kalte Schweiß an die Stirn trat, so ließ er sich doch rasch ankleiden, trat in's Vorgemach[6] heraus und gelangte er durch eine Menge Prachtgemächer und Vorsäle zum Audienzzimmer, wo ihn seine Schwester mit dem Anstande einer Fürstin empfing. Neben sich hatte sie zwei allerliebste Kinder, einen Prinzen von sieben Jahren und ein zartes Fräulein, das noch am Gängelbande[7] geleitet wurde. Einen Augenblick hernach trat Albrecht der Bär herein, der jetzt alle Eigenschaften eines Bären abgelegt hatte, und als der liebenswürdigste

1. *Lit de parade.*
2. *Rideau.*
3. Versetzt, *transporté.*
4. Il faudrait : Um aus.
5. Warten se constr. avec le gén. ou avec le dat. et auf.
6. *Antichambre.*
7. *Lisière.*

Prinz erschien. Wulfild präsentirte ihren Bruder an ihn[1], und Albrecht umhalste seinen Schwager mit aller Wärme der Freundschaft und Bruderliebe.

Der Prinz war mit all seinem Hofgesinde[2] durch einen feindseligen[3] Zauber auf Tage verzaubert. Das heißt, er genoß die Vergünstigung[4], alle sieben Tage von einer Morgenröthe bis zur andern des Zaubers entledigt zu werden. Sobald aber die silbernen Sternlein am Himmel erbleichten, fiel der eherne Zauber wieder mit dem Morgenthau auf's Land; das Schloß verwandelte sich in einen schroffen unersteiglichen Felsen, der reizende Park ringsumher in eine traurige Einöde, der Inhaber des Schlosses wurde ein Zottenbär, die Ritter und Knappen Dächse und Marder; Hofdamen und Zofen wandelten sich in Eulen und Fledermäuse um. An einem solchen Tage der Entzauberung[5] war es, wo Albrecht seine Braut heimführte. Die schöne Wulfild, die sechs Tage geweint hatte, daß sie an einen zottigen Bär vermählt werden sollte, ließ ihren Trübsinn schwinden, als sie sah, daß sie sich in den Armen eines jungen wohlgemachten Ritters befand, der sie in einen herrlichen Palast einführte, wo ein glänzendes Brautgepränge[6] ihrer wartete. Sie wurde von schönen Dirnen in Myrtenkränzen mit Gesang und Saitenspiel empfangen und mit königlichem Brautschmuck angethan. Ob sie gleich nicht eitel war, so konnte sie doch das geheime Entzücken über ihre Wohlgestalt nicht verhehlen, da ihr die krystallenen Spiegel von allen Wänden des Brautgemachs tausend Schmeicheleien sagten. Ein splendides Gastmahl folgte auf die Vermählungsceremonie[7], und ein glänzender Ball-Paré beschloß die Feierlichkeit des fest-

1. An Jemand präsentiren, vieille forme pour le dat.
2. *Cour.*
3. *Ennemi.*
4. *Privilége.*
5. *Désenchantement.*
6. *Pompe nuptiale.*
7. *Cérémonie du mariage.*

lichen Tages. Die reizende Braut athmete Wonne[1] und Seligkeit und das widernde[2] Bärenideal war ganz aus ihrer Phantasie verdrungen. In der Mitternachstunde wurde sie von ihrem Gemahl mit Pomp in die Brautkammer[3] eingeführt. — Der süßeste Morgentraum schwand eben dahin, als die Neuvermählte erwachte; wie groß war ihr Erstaunen, als sie sich in ein düster Kellergewölbe versetzt sah, wo das gebrochene Tageslicht durch den Eingang hineinfiel und nur so viel Hellung gab, daß sie einen furchterweckenden Bär wahrnehmen konnte, der aus einem Winkel hervor trübsinnig nach ihr hinblickte.

Sie sank auf ihr Lager zurück, und starb[4] vor Entsetzen hin. Nach einer langen Pause kam sie erst wieder zu sich und sammelte so viele Kräfte, eine laute Klage anzuheben, welche die krächzenden Stimmen von hundert Eulen außerhalb der Höhle beantworteten. Der empfindsame[5] Bär konnte es nicht aushalten, diese Jammerscene mit anzusehen, er mußte hinaus den Schmerz und Unwillen über sein hartes Schicksal auszukeuchen. Schwerfällig hob er sich vom Lager und zottete[6] brummend in den Wald, aus welchem er nicht eher als am siebenten Tage kurz vor der Verwandlung zurückkehrte. Die sechs traurigen Tage wurden der untröstbaren Dame zu Jahren. Ueber der hochzeitlichen Freude hatte man aus der Acht gelassen, die Bettlade der Braut mit einigen Lebensmitteln und Erfrischungen zu versehen, denn über alle leblosen Dinge, welche die schöne Wulfild unmittelbar berührte, hatte der Zauber keine Macht. In der Beklommenheit ihres Herzens schmachtete die Unglückliche zwei Tage dahin, ohne an Nahrungsmittel zu gedenken, endlich aber forderte die Natur die Mittel ihrer Erhaltung mit

1. *Respirer le bonheur.*
2. *Répugner.*
3. *Chambre nuptiale.*
4. Sich sterben, *se mourir.*
5. *Sentimental.*
6. Pour zotteln, *trotter.*

großem Ungestüm und erregte einen wilden Heißhunger[1], der sie aus der Höhle trieb, einige Nahrung zu suchen. Sie schöpfte mit der hohlen Hand ein wenig Wasser aus dem vorüberrieselnden Bächlein und erquickte damit ihre heißen trockenen Lippen, pflückte einige Hainbutten[2] und Brombeeren[3], und verschlang in wilder Betäubung eine Handvoll Eicheln, die sie gierig auflas, und noch eine Schürze voll aus mechanischem Instinkt mit in die Höhle zurücknahm, denn um ihr Leben war sie wenig bekümmert : sie wünschte nichts sehnlicher als den Tod.

Mit diesem Wunsche schlief sie am Abend des sechsten Tages ein, und erwachte am frühen Morgen in eben dem Gemache wieder, in welches sie als Braut eingetreten war, sie fand da alles noch in der nämlichen Ordnung, wie sie es verlassen hatte, und den schönsten zärtlichsten Gemahl an ihrer Seite, der in den rührendsten Ausdrücken ihr sein Mitleid über den traurigen Zustand bezeigte, und sie mit Thränen in den Augen um Verzeihung bat; er erklärte ihr die Beschaffenheit[4] des Zaubers, daß jeder siebente Tag solchen unwirksam mache und alles in seiner natürlichen Gestalt darstelle. Wulfild wurde durch die Zärtlichkeit ihres Gemahls gerührt; sie fand sich in ihr Schicksal, vergalt Liebe mit Liebe, und machte ihren Albert zum glücklichsten Bär[5] unter der Sonne. Um nicht wieder in den Fall zu kommen, in der Waldhöhle zu darben, legte sie sich jederzeit wenn sie zur Tafel ging, ein Paar weite Poschen[6] an, diese belastete sie mit Konfekt[7], süßen Orangen und andern köstlichen Obst. Auch den gewöhnlichen Nachttrunk[8] ihres Herrn, der

1. *Fringale.*
2. *Cynorrhodon.*
3. *Mûre.*
4. *Particularité.*
5. Il faudrait Bären.
6. *Poche*, que les dames portaient autrefois sous leurs robes.
7. *Pâtisserie.*
8. *Vin du coucher* (boisson aromatisée que les chevaliers buvaient avant de se coucher).

in's Schlafgemach gestellt wurde, verbarg sie sorgfältig in ihrer Bettlade, und so war ihre Küche und Keller immer für die Zeit der Metamorphose zureichend bestellt[1]. Ein und zwanzig Jahr hatte sie bereits im Zauberwalde verlebt, und diese lange Zeit hatte keinen ihrer jugendlichen Reize verdrungen[2]. Die Mutter Natur behauptet aller anscheinenden Störungen ungeachtet allenthalben ihre Rechte, auch in der Zauberwelt wacht sie mit großer Sorgfalt und Strenge dafür, und wehret allen Fortschritt und die allmähligen Veränderungen der Zeit ab, so lange durch die heterogenen Eingriffe der Zauberei die Dinge dieser Unterwelt ihrer Botmäßigkeit entzogen sind. Die schöne Wulfild hatte nach der Komputation[3] der guten Mutter Natur in den ein und zwanzig Jahren nur drei Jahre verlebt, und befand sich noch in der vollen Blüthe des weiblichen Alters. Eben diese Beschaffenheit hatte es[4] auch mit ihrem Gemahl und dem ganzen verzauberten Hofstaat.

Alles das eröffnete das edle Paar dem holden Ritter auf einer Promenade im Park. Der glückliche Tag schwand unter wechselseitigen Freundschaftsbezeigungen nur zu bald dahin. Man nahm das Mittagsmahl ein, nachher war Appartement[5] und Spiel, bis man zur Abendtafel trompetete, wo in einer Spiegelgalerie unter Beleuchtung unzähliger Wachskerzen gespeist wurde. Man aß, trank und war fröhlich bis zur Mitternachtsstunde, Wulfild versorgte[6] nach Gewohnheit ihre Poschen und rieth ihrem Bruder, seine Taschen auch nicht zu vergessen. Als abgetragen[7] war,

1. Bestellt sein, *être pourvu*.
2. De verdrängen, *chasser*.
3. *Calcul*.
4. Le v. haben empl. impersonnellement.
5. Appartement, ici synonyme de *réception* (un des nombreux mots franç. en usage dans la haute société en Allemagne au dix-huitième siècle).
6. Versorgen, *pourvoir*.
7. *Desservir*.

schien Albert unruhig zu werden, flüsterte seiner Gemahlin etwas in's Ohr, sie nahm darauf ihren Bruder bei Seite und sprach wehmüthig also: „Geliebter Bruder, wir müssen uns scheiden[1], die Stunde der Verwandlung ist nicht mehr fern; Albert ist um dich bekümmert, er fürchtet für dein Leben; er würde dem thierischen Instinkt nicht widerstehen können, dich zu zerreißen, verlaß diesen unglücklichen Wald und kehre nie wieder zu uns zurück." „Ach," erwiederte Reinald, „scheiden kann ich mich nicht von euch, ihr Lieben! Dich, o Schwester, aufzusuchen, war mein Beginnen; und da ich dich gefunden habe, verlaß ich diesen Wald nicht ohne dich. Sag, wie ich den mächtigen Zauber lösen kann?" „Ach," sprach sie, „den vermag kein Sterblicher zu lösen!" Hier mischte sich Albert in's Gespräche, und wie[2] er den kühnen Entschluß des jungen Ritters vernahm, mahnte er ihn von seinem Vorhaben so kräftig ab, daß dieser endlich dem Verlangen des Schwagers und den Bitten und Thränen der zärtlichen Schwester nachgeben, und zum Abschied sich bequemen[3] mußte.

Albert umarmte den wackern Jüngling brüderlich, und nachdem dieser seine Schwester umhalst hatte und nun scheiden wollte, zog Albert seine Brieftasche hervor, und nahm daraus drei Bärenhaare, rollte sie in ein Papier und reichte sie dem Ritter gleichsam scherzweise als ein Wahrzeichen[4], sich dabei des Abenteuers im Zauberwalde zu erinnern[5]. „Doch," setzte er ernsthaft hinzu, „verachtet nicht diese Kleinigkeit, sollte euch irgend einmal[6] Hülfe Noth thun, so reibt diese drei Haare zwischen den Händen und erwartet

1. Le régime uns est superflu.
2. Pour als.
3. Sich zu etwas bequemen, *se décider à....*
4. *Signe, souvenir.*
5. On attendrait un v. à un mode personnel, p. ex.: un subj. avec damit.
6. *Jamais une fois* (litt.)

den Erfolg." Im Schloßhofe stund ein prächtiger Phaeton mit sechs Rappen bespannt, nebst vielen Reitern und Dienern. Reinald stieg hinein: „Ade, mein Bruder!" rief Albert der Bär am Schlage; „ade, mein Bruder!" antwortete Reinald das Wunderkind, und der Wagen donnerte[1] über die Zugbrücke dahin, auf und davon. Die goldenen Sterne funkelten noch hell am nächtlichen Himmel, der Zug ging über Stock und Stein, in vollem Trab. Nach einer guten Stunde begann der Himmel zu grauen[2]; urplötzlich verloschen alle Windlichter[3], Reinald fand sich unsanft auf die Erde gesetzt, wußte nicht, wie ihm geschah; der Phaeton mit Roß und Wagen war verschwunden, aber bei dem Schimmer der Morgenröthe sah er sechs schwarze Ameisen zwischen seinen Füßen hingaloppiren, die eine Nußschale fortzogen. Der mannliche[4] Ritter wußte sich das Abenteuer nun leicht zu erklären, erwartete ganz ruhig den Aufgang der Sonne, und weil er sich noch innerhalb der Gränzen des Waldes befand, beschloß er seine beide jüngern Schwestern gleichfalls aufzusuchen und, wenn es ihm nicht gelingen sollte sie zu entzaubern, ihnen wenigstens einen Besuch zu machen.

Drei Tage irrte er vergebens im Wald umher, ohne daß ihm ein Abenteuer aufstieß[5]. Eben hatte er die letzten Ueberbleibsel eines Milchbrotes von Schwager Albert des Bären Tafel aufgezehrt, als er hoch über sich in der Luft etwas rauschen[6] hörte, wie wenn ein Schiff in vollem Segeln die Wellen durchschneidet; er schaute auf und erblickte einen mächtigen Adler, der sich aus der Luft herab auf's Nest that[7], das er auf dem Baume hatte. Reinald

1. *Rouler avec fracas.*
2. *Poindre.*
3. Syn. de Fackel, *flambeau.*
4. *Courageux.*
5. De aufstoßen, *rencontrer.*
6. *Passer avec bruit.*
7. Thun pour sich herablassen, *descendre.*

Jugendfeuer nach dem bezauberten Walde hin. Je weiter er hineinkam, je dichter wurde das Gebüsch, und vom Huf seines Pferdes schallten die schroffen Felsen nieder[1]. Alles um ihn her war einsam und öde, und die dichtverwachsenen Bäume schienen dem jungen Waghals den weitern Eingang mitleidig zu versperren. Er stieg vom Pferde, ließ es grasen und machte sich mit seinem Schwert einen Weg durch den Busch, klimmte an steilen Felsen hinan und gleitete in Abgründe hinab. Nach langer Mühe gelangte er in ein gekrümmtes[2] Thal, durch welches sich ein klarer Bach schlängelte[3]. Er folgte den Krümmungen desselben, in der Ferne öffnete eine Felsengrotte ihren unterirdischen Schlund, vor welcher etwas, das einer menschlichen Figur ähnlich war, sich zu regen schien. Der kecke Jüngling verdoppelte seine Schritte, nahm den Weg zwischen den Bäumen hin, blickte der Grotte gegenüber hinter den hohen Eichen durch und sah eine junge Dame im Grase sitzen, die einen kleinen ungestalten[4] Bär auf dem Schooße liebkoste, indeß noch ein größerer um sie schäkerte[5], bald ein Männchen machte, bald einen possirlichen Purzelbaum schlug, welches Spiel die Dame sehr zu amüsiren schien. Reinald erkannte nach der mütterlichen Erzählung die Dame für seine Schwester Wulfild, sprang hastig aus seinem Hinterhalt hervor, sich ihr zu entdecken. Sobald sie aber den jungen Mann erblickte, that sie einen lauten Schrei, warf den kleinen Bär ins Gras, sprang auf, dem Kommenden entgegen, und redete ihn mit wehmüthiger Stimme und ängstlicher Geberde also an: „O Jüngling, welcher Unglücksstern führt dich in diesen Wald? Hier wohnt ein wilder Bär, der frißt all' Menschenkind[6], die seiner Wohnung nahen, flieh und errette dich!" Er neigt

1. Niederschallen, *retentir*.
2. *Sinueux*.
3. De schlängeln, *serpenter*.
4. *Difforme*.
5. *Jouer*.
6. Pour alle Menschenkinder.

sich züchtiglich[1] gegen die bildschöne Dame und antwortete: „Fürchtet nichts, holde Gebieterin, ich kenne diesen Wald und seine Abenteuer, und komme, den Zauber zu lösen, der euch hier gefangen hält." „Thor!" sprach sie, „wer bist du, daß du es wagen darfst, diesen mächtigen Zauber zu lösen, und wie vermagst du das?" Er: „Mit diesem Arm und durch dies Schwert! Ich bin Reinald, das Wunderkind, des Grafen Sohn, dem dieser Zauberwald drei schöne Töchter raubte. Bist du nicht Wulfild, seine Erstgeborne?" Ob dieser Rede entsetzte sich die Dame noch mehr, und staunte[2] den Jüngling mit stummer Verwunderung an. Er nutzte[3] diese Pause und legitimirte sich durch so viel Familiennachrichten, daß sie nicht zweifeln konnte, Reinald sei ihr Bruder. Sie umhalste ihn zärtlich, aber ihre Kniee wankten vor Furcht wegen der augenscheinlichen Gefahr, worin sein Leben schwebte.

Sie führte hierauf ihren lieben Gast in die Höhle, um da einen Winkel auszuspähen[4], ihn zu beherbergen. In diesem weiten düstern Gewölbe lag ein Haufen Moos, welches dem Bär[5] und seinen Jungen zum Lager diente; gegenüber aber stand ein prächtiges Bett mit rothem Damast behangen und mit goldenen Tressen besetzt, für die Dame. Reinald mußte sich bequemen, eiligst unter der Bettlade Platz zu suchen, und da sein Schicksal zu erwarten. Jeder Laut und alles Geräusch war ihm bei Leib und Leben[6] untersagt, besonders prägte ihm die angstvolle Schwester wohl ein, weder zu husten, noch zu niesen. Kaum war der junge Waghals an seinem Zufluchtsorte, so brummte der fürchterliche Bär zur Höhle herein, schnoberte[7] mit blutiger Schnauze allent-

1. *Décemment.*
2. Anstaunen, *regarder avec étonnement.*
3. Pour benützte.
4. *Découvrir.*
5. Il faudrait : Bären.
6. *Sous peine de mort.*
7. Pour schnüffeln, *flairer.*

halben [1] umher; er hatte den edlen Falben [2] des Ritters im Walde ausgespürt und ihn zerrissen. Wulfild saß auf dem Thronbette wie auf Kohlen, denn sie sah bald, daß der Herr Gemahl seine Bärenlaune hatte, weil er vermuthlich den fremden Gast in der Höhle merkte. Sie unterließ deßhalb nicht, ihn zärtlich zu liebkosen, streichelte ihn sanft mit ihrer sammetweichen Hand den Rücken herab, krauete [3] ihm die Ohren; aber das grämliche [4] Vieh schien wenig auf diese Liebkosungen zu achten. „Ich wittere Menschenfleisch," murmelte der Fresser aus seiner weiten Kehle. „Herzensbär," sagte die Dame, „du irrst dich, wie käm' ein Mensch in diese traurige Einöde?" „Ich wittere Menschenfleisch," wiederholte er, und spionirte um das seidene Bette seiner Gemahlin herum. Dem Ritter ward dabei nicht wohl zu Muthe. Ungeachtet seiner Herzhaftigkeit trat ihm ein kalter Schweiß vor die Stirn; indessen machte die äußerste Verlegenheit die Dame herzhaft und entschlossen: „Freund Bär," sprach sie, „bald treibst du mir's zu bunt [5], fort hier von meiner Lagerstatt, sonst fürchte meinen Zorn." Der Schnautzbär [6] kümmerte sich wenig um diese Drohung, er hörte nicht auf, um den Bettumhang herum zu tosen. Allein wie er Miene machte, seinen Dickkopf unter die Bettlade zu zwängen [7], faßte sich Wulfild ein Herz, und versetzte ihm einen so nachdrücklichen Fußtritt in die Lenden, daß er ganz demüthig auf seine Streu kroch, sich niederthat [8], brummend an den Tatzen sog und seine Jungen leckte. Bald darauf schlief er ein und schnarchte wie ein Bär. Hierauf erquickte die traute Schwester ihren Bruder mit einem Glase Sekt [9] und etwas Zwieback, er-

1. *De tous côtés.*
2. *Bai* (c.-à-d. *cheval bai.*)
3. *Chatouiller.*
4. *Chagrin.*
5. *Dépasser les bornes.*
6 Devrait s'écrire sans t.
7. *Passer de force.*
8. De sich niederthun, *s'accroupir.*
9. Aussi Sect, *Madère.*

mahnte ihn, gutes Muths zu sein, nun sei die Gefahr größtentheils vorüber. Reinald war von seinem Abenteuer so ermüdet, daß er bald darauf in tiefen Schlaf fiel und mit dem Schwager Bär um die Wette schnarchte.

Beim Erwachen befand er sich in einem herrlichen Prunkbette[1], in einem Zimmer mit seidenen Tapeten, die Morgensonne blickte freundlich zwischen den aufgezogenen Gardinen[2] herein, neben dem Bette lagen auf einigen mit Sammet bekleideten Tabourets seine Kleider und die ritterliche Waffenrüstung, auch stand ein silbernes Glöcklein dabei, den Dienern zu schellen. Reinald begriff nicht, wie er aus der schaudervollen Höhle in einen prächtigen Palast sei versetzt[3] worden, und war zweifelhaft, ob er jetzt träume, oder vorhin im Walde geträumt habe. Aus[4] dieser Ungewißheit zu kommen, zog er die Glocke. Ein zierlich gekleideter Kammerdiener trat herein, frug nach seinen Befehlen, und meldete, daß seine Schwester Wulfild und ihr Gemahl Albrecht der Bär seiner mit Verlangen warteten[5]. Der junge Graf konnte sich von seinem Erstaunen nicht erholen. Ob ihm gleich bei Erwähnung des Bären der kalte Schweiß an die Stirn trat, so ließ er sich doch rasch ankleiden, trat in's Vorgemach[6] heraus und gelangte er durch eine Menge Prachtgemächer und Vorsäle zum Audienzzimmer, wo ihn seine Schwester mit dem Anstande einer Fürstin empfing. Neben sich hatte sie zwei allerliebste Kinder, einen Prinzen von sieben Jahren und ein zartes Fräulein, das noch am Gängelbande[7] geleitet wurde. Einen Augenblick hernach trat Albrecht der Bär herein, der jetzt alle Eigenschaften eines Bären abgelegt hatte, und als der liebenswürdigste

1. *Lit de parade.*
2. *Rideau.*
3. Versetzt, *transporté.*
4. Il faudrait : Um aus.
5. Warten se constr. avec le gén. ou avec le dat. et auf.
6. *Antichambre.*
7. *Lisière.*

Prinz erschien. Wulfild präsentirte ihren Bruder an ihn [1], und Albrecht umhalste seinen Schwager mit aller Wärme der Freundschaft und Bruderliebe.

Der Prinz war mit all seinem Hofgesinde [2] durch einen feindseligen [3] Zauber auf Tage verzaubert. Das heißt, er genoß die Vergünstigung [4], alle sieben Tage von einer Morgenröthe bis zur andern des Zaubers entledigt zu werden. Sobald aber die silbernen Sternlein am Himmel erbleichten, fiel der eherne Zauber wieder mit dem Morgenthau auf's Land; das Schloß verwandelte sich in einen schroffen unersteiglichen Felsen, der reizende Park ringsumher in eine traurige Einöde, der Inhaber des Schlosses wurde ein Zottenbär, die Ritter und Knappen Dächse und Marder; Hofdamen und Zofen wandelten sich in Eulen und Fledermäuse um. An einem solchen Tage der Entzauberung [5] war es, wo Albrecht seine Braut heimführte. Die schöne Wulfild, die sechs Tage geweint hatte, daß sie an einen zottigen Bär vermählt werden sollte, ließ ihren Trübsinn schwinden, als sie sah, daß sie sich in den Armen eines jungen wohlgemachten Ritters befand, der sie in einen herrlichen Palast einführte, wo ein glänzendes Brautgepränge [6] ihrer wartete. Sie wurde von schönen Dirnen in Myrtenkränzen mit Gesang und Saitenspiel empfangen und mit königlichem Brautschmuck angethan. Ob sie gleich nicht eitel war, so konnte sie doch das geheime Entzücken über ihre Wohlgestalt nicht verhehlen, da ihr die krystallenen Spiegel von allen Wänden des Brautgemachs tausend Schmeicheleien sagten. Ein splendides Gastmahl folgte auf die Vermählungsceremonie [7], und ein glänzender Ball-Paré beschloß die Feierlichkeit des fest-

1. An Jemand präsentiren, vieille forme pour le dat.
2. *Cour.*
3. *Ennemi.*
4. *Privilége.*
5. *Désenchantement.*
6. *Pompe nuptiale.*
7. *Cérémonie du mariage.*

lichen Tages. Die reizende Braut athmete Wonne[1] und Seligkeit und das widernde[2] Bärenideal war ganz aus ihrer Phantasie verdrungen. In der Mitternachstunde wurde sie von ihrem Gemahl mit Pomp in die Brautkammer[3] eingeführt. — Der süßeste Morgentraum schwand eben dahin, als die Neuvermählte erwachte; wie groß war ihr Erstaunen, als sie sich in ein düster Kellergewölbe versetzt sah, wo das gebrochene Tageslicht durch den Eingang hineinfiel und nur so viel Hellung gab, daß sie einen furchterweckenden Bär wahrnehmen konnte, der aus einem Winkel hervor trübsinnig nach ihr hinblickte.

Sie sank auf ihr Lager zurück, und starb[4] vor Entsetzen hin. Nach einer langen Pause kam sie erst wieder zu sich und sammelte so viele Kräfte, eine laute Klage anzuheben, welche die krächzenden Stimmen von hundert Eulen außerhalb der Höhle beantworteten. Der empfindsame[5] Bär konnte es nicht aushalten, diese Jammerscene mit anzusehen, er mußte hinaus den Schmerz und Unwillen über sein hartes Schicksal auszukeuchen. Schwerfällig hob er sich vom Lager und zottete[6] brummend in den Wald, aus welchem er nicht eher als am siebenten Tage kurz vor der Verwandlung zurückkehrte. Die sechs traurigen Tage wurden der untröstbaren Dame zu Jahren. Ueber der hochzeitlichen Freude hatte man aus der Acht gelassen, die Bettlade der Braut mit einigen Lebensmitteln und Erfrischungen zu versehen, denn über alle leblosen Dinge, welche die schöne Wulfild unmittelbar berührte, hatte der Zauber keine Macht. In der Beklommenheit ihres Herzens schmachtete die Unglückliche zwei Tage dahin, ohne an Nahrungsmittel zu gedenken, endlich aber forderte die Natur die Mittel ihrer Erhaltung mit

1. *Respirer le bonheur.*
2. *Répugner.*
3. *Chambre nuptiale.*
4. Sich sterben, *se mourir.*
5. *Sentimental.*
6. Pour zotteln, *trotter.*

großem Ungestüm und erregte einen wilden Heißhunger[1], der sie aus der Höhle trieb, einige Nahrung zu suchen. Sie schöpfte mit der hohlen Hand ein wenig Wasser aus dem vorüberrieselnden Bächlein und erquickte damit ihre heißen trocknen Lippen, pflückte einige Hainbutten[2] und Brombeeren[3], und verschlang in wilder Betäubung eine Handvoll Eicheln, die sie gierig auflas, und noch eine Schürze voll aus mechanischem Instinkt mit in die Höhle zurücknahm, denn um ihr Leben war sie wenig bekümmert : sie wünschte nichts sehnlicher als den Tod.

Mit diesem Wunsche schlief sie am Abend des sechsten Tages ein, und erwachte am frühen Morgen in eben dem Gemache wieder, in welches sie als Braut eingetreten war, sie fand da alles noch in der nämlichen Ordnung, wie sie es verlassen hatte, und den schönsten zärtlichsten Gemahl an ihrer Seite, der in den rührendsten Ausdrücken ihr sein Mitleid über den traurigen Zustand bezeigte, und sie mit Thränen in den Augen um Verzeihung bat; er erklärte ihr die Beschaffenheit[4] des Zaubers, daß jeder siebente Tag solchen unwirksam mache und alles in seiner natürlichen Gestalt darstelle. Wulfild wurde durch die Zärtlichkeit ihres Gemahls gerührt; sie fand sich in ihr Schicksal, vergalt Liebe mit Liebe, und machte ihren Albert zum glücklichsten Bär[5] unter der Sonne. Um nicht wieder in den Fall zu kommen, in der Waldhöhle zu darben, legte sie sich jederzeit wenn sie zur Tafel ging, ein Paar weite Poschen[6] an, diese belastete sie mit Konfekt[7], süßen Orangen und anderm köstlichen Obst. Auch den gewöhnlichen Nachttrunk[8] ihres Herrn, der

1. *Fringale.*
2. *Cynorrhodon.*
3. *Mûre.*
4. *Particularité.*
5. Il faudrait Bären.
6. *Poche*, que les dames portaient autrefois sous leurs robes.
7. *Pâtisserie.*
8. *Vin du coucher* (boisson aromatisée que les chevaliers buvaient avant de se coucher).

in's Schlafgemach gestellt wurde, verbarg sie sorgfältig in ihrer Bettlade, und so war ihre Küche und Keller immer für die Zeit der Metamorphose zureichend bestellt[1]. Ein und zwanzig Jahr hatte sie bereits im Zauberwalde verlebt, und diese lange Zeit hatte keinen ihrer jugendlichen Reize verdrungen[2]. Die Mutter Natur behauptet aller anscheinenden Störungen ungeachtet allenthalben ihre Rechte, auch in der Zauberwelt wacht sie mit großer Sorgfalt und Strenge dafür, und wehret allen Fortschritt und die allmähligen Veränderungen der Zeit ab, so lange durch die heterogenen Eingriffe der Zauberei die Dinge dieser Unterwelt ihrer Botmäßigkeit entzogen sind. Die schöne Wulfild hatte nach der Komputation[3] der guten Mutter Natur in den ein und zwanzig Jahren nur drei Jahre verlebt, und befand sich noch in der vollen Blüthe des weiblichen Alters. Eben diese Beschaffenheit hatte es[4] auch mit ihrem Gemahl und dem ganzen verzauberten Hofstaat.

Alles das eröffnete das edle Paar dem holden Ritter auf einer Promenade im Park. Der glückliche Tag schwand unter wechselseitigen Freundschaftsbezeigungen nur zu bald dahin. Man nahm das Mittagsmahl ein, nachher war Appartement[5] und Spiel, bis man zur Abendtafel trompetete, wo in einer Spiegelgalerie unter Beleuchtung unzähliger Wachskerzen gespeist wurde. Man aß, trank und war fröhlich bis zur Mitternachtsstunde, Wulfild versorgte[6] nach Gewohnheit ihre Poschen und rieth ihrem Bruder, seine Taschen auch nicht zu vergessen. Als abgetragen[7] war,

1. Bestellt sein, *être pourvu*.
2. De verdrängen, *chasser*.
3. *Calcul*.
4. Le v. haben empl. impersonnellement.
5. Appartement, ici synonyme de *réception* (un des nombreux mots franç. en usage dans la haute société en Allemagne au dix-huitième siècle).
6. Versorgen, *pourvoir*.
7. *Desservir*.

schien Albert unruhig zu werden, flüsterte seiner Gemahlin etwas in's Ohr, sie nahm darauf ihren Bruder bei Seite und sprach wehmüthig also: „Geliebter Bruder, wir müssen uns scheiden [1], die Stunde der Verwandlung ist nicht mehr fern; Albert ist um dich bekümmert, er fürchtet für dein Leben; er würde dem thierischen Instinkt nicht widerstehen können, dich zu zerreißen, verlaß diesen unglücklichen Wald und kehre nie wieder zu uns zurück." „Ach," erwiederte Reinald, „scheiden kann ich mich nicht von euch, ihr Lieben! Dich, o Schwester, aufzusuchen, war mein Beginnen; und da ich dich gefunden habe, verlaß ich diesen Wald nicht ohne dich. Sag, wie ich den mächtigen Zauber lösen kann?" „Ach," sprach sie, „den vermag kein Sterblicher zu lösen!" Hier mischte sich Albert in's Gespräche, und wie [2] er den kühnen Entschluß des jungen Ritters vernahm, mahnte er ihn von seinem Vorhaben so kräftig ab, daß dieser endlich dem Verlangen des Schwagers und den Bitten und Thränen der zärtlichen Schwester nachgeben, und zum Abschied sich bequemen [3] mußte.

Albert umarmte den wackern Jüngling brüderlich, und nachdem dieser seine Schwester umhalst hatte und nun scheiden wollte, zog Albert seine Brieftasche hervor, und nahm daraus drei Bärenhaare, rollte sie in ein Papier und reichte sie dem Ritter gleichsam scherzweise als ein Wahrzeichen [4], sich dabei des Abenteuers im Zauberwalde zu erinnern [5]. „Doch," setzte er ernsthaft hinzu, „verachtet nicht diese Kleinigkeit, sollte euch irgend einmal [6] Hülfe Noth thun, so reibt diese drei Haare zwischen den Händen und erwartet

1. Le régime uns est superflu.
2. Pour als.
3. Sich zu etwas bequemen, *se décider à....*
4. *Signe, souvenir.*
5. On attendrait un v. à un mode personnel, p. ex.: un subj. avec damit.
6. *Jamais une fois* (litt.)

den Erfolg." Im Schloßhofe stund ein prächtiger Phaeton mit sechs Rappen bespannt, nebst vielen Reitern und Dienern. Reinald stieg hinein: „Ade, mein Bruder!" rief Albert der Bär am Schlage; „ade, mein Bruder!" antwortete Reinald das Wunderkind, und der Wagen donnerte[1] über die Zugbrücke dahin, auf und davon. Die goldenen Sterne funkelten noch hell am nächtlichen Himmel, der Zug ging über Stock und Stein, in vollem Trab. Nach einer guten Stunde begann der Himmel zu grauen[2]; urplötzlich verloschen alle Windlichter[3], Reinald fand sich unsanft auf die Erde gesetzt, wußte nicht, wie ihm geschah; der Phaeton mit Roß und Wagen war verschwunden, aber bei dem Schimmer der Morgenröthe sah er sechs schwarze Ameisen zwischen seinen Füßen hingaloppiren, die eine Nußschale fortzogen. Der mannliche[4] Ritter wußte sich das Abenteuer nun leicht zu erklären, erwartete ganz ruhig den Aufgang der Sonne, und weil er sich noch innerhalb der Gränzen des Waldes befand, beschloß er seine beide jüngern Schwestern gleichfalls aufzusuchen und, wenn es ihm nicht gelingen sollte sie zu entzaubern, ihnen wenigstens einen Besuch zu machen.

Drei Tage irrte er vergebens im Wald umher, ohne daß ihm ein Abenteuer aufstieß[5]. Eben hatte er die letzten Ueberbleibsel eines Milchbrotes von Schwager Albert des Bären Tafel aufgezehrt, als er hoch über sich in der Luft etwas rauschen[6] hörte, wie wenn ein Schiff in vollem Segeln die Wellen durchschneidet; er schaute auf und erblickte einen mächtigen Adler, der sich aus der Luft herab auf's Nest that[7], das er auf dem Baume hatte. Reinald

1. *Rouler avec fracas.*
2. *Poindre.*
3. Syn. de Fackel, *flambeau.*
4. *Courageux.*
5. De aufstoßen, *rencontrer.*
6. *Passer avec bruit.*
7. Thun pour sich herablassen, *descendre.*

war über diese Entdeckung hocherfreut, verbarg sich und lauerte, bis der Adler wieder auffliegen würde. Nach sieben Stunden hob er sich vom Neste, alsbald trat der lauschende Jüngling hervor in's Freie und rief mit lauter Stimme: „Adelheid, geliebte Schwester, wenn du auf dieser hohen Eiche hausest[1], so antworte meiner Stimme, ich bin Reinald, das Wunderkind, dein Bruder, der dich sucht, und die Bande des mächtigen Zaubers zu zerstören strebt, die dich fesseln." Sobald er aufgehört hatte zu reden, antwortete eine sanfte weibliche Stimme von oben, wie aus den Wolken: „Bist du Reinald das Wunderkind, so sei willkommen deiner Schwester Adelheid, säume nicht zu ihr heraufzuklimmen, die Trostlose zu umarmen." Entzückt über diese frohe Botschaft wagte der Ritter freudig den Versuch den hohen Baum hinauf zu klettern, aber vergebens. Dreimal lief er rund um den Stamm, aber der war zu dick ihn zu umklaftern[2], und die nächsten Aeste viel zu hoch sie zu erfassen. Indem er begierig auf Mittel sann seinen Zweck zu erreichen, fiel eine seidene Strickleiter[3] herab, durch deren Beihülfe er bald bis in den Gipfel des Baumes zu dem Adlerneste gelangte; es war so geräumig[4] und so feste gebaut, wie ein Altan[5] auf einer Linde. Er fand seine Schwester unter einem Thronhimmel sitzend, von außen gegen die Witterung mit Wachstaffet bekleidet[6], inwendig mit rosenfarbenem Atlas ausgeschlagen[7], auf ihrem Schooße lag ein Adlerei. Der Empfang war auf beiden Seiten sehr zärtlich, Adelheid hatte genau Kundschaft von ihres Vaters Hause, und wußte daß Reinald ihr nachgeborner Bruder war. Edgar der Aar[8], ihr Gemahl, war auf Wochen verwünscht, alle

1. *Demeurer.*
2. *Étreindre, embrasser.*
3. *Échelle à corde.*
4. *Spacieux.*
5. *Balcon.*
6. *Revêtu.*
7. *Garni, doublé.*
8. Mot poétique pour Adler.

sieben Wochen war eine von der Bezauberung frei, in dieser Zwischenzeit hatte er seiner Gemahlin zu Liebe unerkannterweise oft das Hoflager seines Schwiegervaters besucht, und sagte ihr von Zeit zu Zeit an, wie es in ihres Vaters Hause stund. Adelheid lud ihren Bruder ein die nächste Verwandlung bei ihr abzuwarten; obgleich der Termin erst in sechs Wochen bevorstand, so willigte er doch gern ein. Sie versteckte ihn in einem hohlen Baum und beköstigte[1] ihn täglich aus dem Magazin unter ihrem Sopha, das mit Schiffsprovision[2], das heißt, solchen Eßwaaren, die sich konserviren, auf sechs Wochen reichlich versehen war. Sie entließ[3] ihn mit der wohlmeinenden Vermahnung: „So lieb dir das Leben ist, hüte dich vor Edgars Adlerblick, sieht er dich in seinem Gehege[4], so ist's um dich geschehen; er hackt dir die Augen aus und frißt dir das Herz ab, wie er nur erst gestern dreien deiner Knappen that, die dich hier im Walde suchten.“ Reinald versprach seiner wohl zu wahren[5], und harrete in dem Pathmus[6] des hohlen Baumes sechs langweilige Wochen aus; doch genoß er das Vergnügen, mit seiner Schwester zu kosen, wenn der Adler vom Neste flog. Aber für diese Prüfung seiner Geduld wurde er nachher durch sieben volle Tage sattsam entschädigt.

Die Aufnahme beim Schwager Aar war nicht minder freundschaftlich als beim Schwager Bär; sein Schloß, sein Hofstaat, alles war hier so, wie dort, jeder Tag war ein Freudenfest[7] und die Zeit der fatalen Verwandlung rückte nur zu geschwind herbei. Am Abend des siebenten Tages entließ Edgar seinen Gast mit den zärtlichsten Umarmungen, doch

1. De Kost, *nourrir*.
2. *Conservés*.
3. Entlassen, *congédier*.
4. Plutôt Gehäge, de Hag; *domaine*.
5. Wahren se constr. avec le gén.
6. Pour *Pathmos*, syn. de *retraite*.
7. Litt. : *jour de fête*.

warnte er ihn, seine Gehege nicht wieder zu betreten. „Soll ich mich," sprach Reinald wehmüthig, „ewig von euch scheiden, ihr Geliebten? Ist's nicht möglich, den unglücklichen Zauber zu lösen, der euch hier gefangen hält? Hätte ich hundert Leben zu verlieren, ich wagte sie alle[1], euch zu erlösen." Edgar drückte ihm herzig[2] die Hand: „Dank, edler junger Mann, für eure Lieb und Freundschaft; aber laßt das kecke Unterfangen[3] schwinden. Es ist möglich unsern Zauber zu lösen; aber ihr sollt's, ihr dürft's nicht. Wer's beginnt, wenn's mißlingt, dem kostet es das Leben[4], und ihr sollt nicht das Opfer für uns werden." Durch diese Rede wurde Reinalds Heldenmuth nur mehr angefeuert, das Abenteuer zu bestehen. Seine Augen funkelten vor Verlangen, und die Wangen röthete ein Strahl von Hoffnung, seinen Zweck zu erreichen, er drang in den Schwäher Edgar, ihm das Geheimniß mitzutheilen, wie der Zauber des Waldes aufzulösen sei; doch dieser wollte ihm nichts enträthseln, aus Sorge, das Leben des kühnen Jünglings in Gefahr zu setzen. „Alles was ich euch sagen kann, lieber Kompan[5]," sprach er, „ist, daß ihr den Schlüssel der Bezauberung finden müßt, wenn es euch gelingen soll uns zu erlösen. Seid ihr vom Schicksal bestimmt unser Befreier zu sein, so werden euch die Sterne Weg und Bahn anzeigen, wo ihr ihn zu suchen habt; wo nicht, so ist Thorheit all euer Beginnen." Hierauf zog er seine Brieftasche hervor und nahm daraus drei Adlerfedern, die er dem Ritter darreichte, sich seiner dabei zu erinnern. Wenn ihm einst Hülfe Noth thäte, sollte er sie zwischen den Händen reiben und den Erfolg erwarten. Drauf schieden sie freundlich auseinander. Edgars Hofmarschall und das Hof-

1. Se rapporte à Leben.
2. Pour herzlich, *cordialement*.
3. Pour Unternehmen.
4. Constr. embarrassée, wenn's mißlingt, devrait être à la fin.
5. *Compagnon*.

gesinde begleitete den lieben Fremdling durch einen langen Gang bis zum Ausgang des Geheges, und als er außerhalb desselben war, schlossen sie das Gatterthor[1] und kehrten eilig zurück, denn die Zeit der Verwandlung stand bevor. Reinald setzte sich unter eine Linde, das Wunder mit anzusehen, der Vollmond leuchtete hell und klar, er sah das Schloß noch gar deutlich über die Gipfel der hohen Bäume hervorragen; doch in der Morgendämmerung[2] war um ihn ein dicker Nebel, und wie diesen die aufgehende Sonne niederdrückte, war Schloß und Park und Gatterthor verschwunden, er befand sich in einer traurigen Einöde, oben auf einer Felsenwand neben einem unermeßlichen Abgrunde.

Der junge Abenteurer blickte rings umher, einen Weg hinab in's Thal zu finden, da wurde er in der Ferne einen See gewahr, dessen Spiegelfläche[3] der Abglanz der Sonnenstrahlen versilberte. Mit großer Mühe arbeitete er sich den ganzen Tag durch den dichtverwachsenen[4] Wald, sein Dichten und Trachten war nur auf den See gerichtet, wo er seine Schwester Bertha vermuthete; aber je weiter er in den wilden Busch hineinkam, desto undurchdringlicher[5] wurde er, der See verlor sich aus seinen Augen und auch die Hoffnung, ihn wieder zu erblicken. Doch gegen Sonnenuntergang sah er die Wasserfläche wieder zwischen den Bäumen durchschimmern, als der Wald lichter wurde, dennoch erreichte er das Ufer nicht eher als mit hereinbrechender Nacht. Ermüdet schlug er sein Lager unter einem Feldbaum auf, und erwachte nicht eher, bis die Sonne schon hoch am Himmel stand. Durch den Schlaf fand er sich gestärkt und seine Glieder rüstig und wacker; er sprang rasch auf und wandelte

1. *Porte à claire-voie.*
2. *Premières lueurs du matin.*
3. *Surface unie.*
4. *Épais.*
5. *Inextricable.*

längs[1] dem Ufer hin voller Gedanken und Anschläge[2], wie er zu seiner Schwester im Weiher gelangen möchte. Vergebens ließ er seinen Spruch und Gruß erschallen: „Bertha, liebe Schwester, hausest du in diesem Weiher, so gieb Antwort auf meine Rede, ich bin Reinald das Wunderkind, dein Bruder, der dich aufsucht, deinen Zauber zu lösen und dich aus diesem nassen Gefängniß herauszuführen." Doch ihm antwortete nichts als das vielstimmige Echo vom Walde her. „O ihr lieben Fische," fuhr er fort, als ganze Schaaren rothgesprengter Fohren an's Ufer schwammen und den Fremdling anzugaffen[3] schienen, „sagt's eurer Gebieterin an, daß ihr Bruder hier am Ufer harret, ihr zu begegnen." Er zerpflückte[4] alle Brodfragmente, die er noch in seinen Taschen fand, und warf sie in den Teich, die Fische damit zu bestechen[5], ob sie seiner Schwester von ihm Botschaft bringen möchten; allein die Fohren schnappten die Semmelbrocken gierig auf, ohne sich um ihren Wohlthäter weiter zu bekümmern. Reinald sah wohl, daß mit seiner Fischpredigt[6] nichts ausgerichtet war, deßhalb versuchte er auf eine andere Weise sein Unterfahen[7] auszuführen. Als ein flinker Ritter war er in allen Leibesübungen wohlgeübt, und schwimmen konnte er, wie eine Wassermaus, darum resolvirte[8] er sich kurz, entkleidete sich von seiner Rüstung, nahm von den Waffen nichts als das blanke Schwert in die Hand, und sprang im Waffenkleide von feuerfarbenem Satin beherzt in die Fluthen, um den Schwager Behemot aufzusuchen. Er wird, dachte er, mich nicht gleich verschlingen und schon ein vernünftiges Wort mit sich reden lassen, wie er bei meinem

1. Se constr. aussi avec le gén.
2. *Plan.*
3. *Regarder bouche béante.*
4. Zerpflücken se dit plutôt d'une plante qu'on déchire.
5. *Corrompre.*
6. *Sermon.*
7. Vieille forme pour Unterfangen.
8. Sich kurz resolviren, *faire court procès.*

Vater that. Drauf plätscherte[1] er geflissentlich[2] in den Wellen, das Meerwunder herbeizulocken, und schaukelte auf den blauen Wogen mitten in den Weiher hinein.

So lange es seine Kräfte erlaubten, verfolgte er den nassen Pfad getrost, ohne daß ihm ein Abenteuer aufstieß[3]; wie er aber anfing zu ermatten, schauete er nach dem Gestade um, und sah unfern einen dünnen Nebel aufsteigen, der hinter einer emporstehenden Eisscholle hervorzukommen schien. Er ruderte aus allen Kräften, das Phänomen näher zu betrachten, und fand eine kurze Säule von Bergkrystall aus dem Wasser hervorragen, die hohl zu sein schien, denn aus dieser stieg ein herzerquickender[4] Wohlgeruch in kleinen Dampfwolken in die Höhe, welche der Windstrom spielend auf das Wasser warf. Der kühne Schwimmer vermuthete, daß das wohl der Schlot[5] zu der unterirdischen Wohnung seiner Schwester sein könnte, er wagte es also, darinnen hinab zu schlüpfen, und diese Vermuthung täuschte ihn auch nicht. Der Rauchfang führte unmittelbar in den Kamin des Schlafgemachs der schönen Bertha, welche eben beschäftigt war, im reizenden Morgennegligee ihre Chokolate bei einem kleinen Feuer von rothem Sandelholz[6] zu bereiten. Wie die Dame das Geräusch im Schlot vernahm und urplötzlich zwei Menschenfüße den Kamin herabzappeln[7] sah, wurden ihre Lebensgeister so sehr überrascht, daß sie vor Schrecken den Chokolatentopf umstieß und rücklings auf ihren Armstuhl in Ohnmacht sank. Reinald rüttelte sie so lange, bis sie wieder zu sich selbst kam, und sobald sie sich ein wenig erholt hatte, sprach sie mit matter Stimme: „Unglücklicher, wer du auch seist, wie darfst du es wagen, diese

1. *Clapoter.*
2. *A dessein.*
3. *Survenir.*
4. *Réconfortant.*
5. Pour Kamin (mot usité dans le Nord de l'Allemagne).
6. *Bois de sandal.*
7. *Descendre.*

unterirdische Wohnung zu betreten? Weißt du nicht, daß diese Vermessenheit[1] dir den unvermeidlichen Tod bringt?" „Fürchte nichts, meine Liebe," sprach der wackre Ritter, „ich bin dein Bruder Reinald, das Wunderkind, scheue nicht Gefahr noch Tod, meine geliebten Schwestern aufzusuchen und die Banden des mächtigen Zaubers aufzulösen, der sie fesselt." Bertha umarmte ihren Bruder zärtlich; aber ihr schlanker Leib zitterte vor Furcht.

Urso der Delphin, ihr Gemahl, hatte unlängst in Erfahrung gebracht, daß Reinald ausgezogen sei, seine Schwestern aufzusuchen. Dies kühne Vorhaben des Jünglings hatte er oft beklagt: „Wenn ihn," sprach er, „Schwager Bär nicht frißt, noch Schwager Aar ihm die Augen aushackt, so wird ihn doch Schwager Hai verschlingen; ich fürchte in der Anwandlung[2] thierischer Wuth dem Triebe nicht widerstehen zu können, ihn hinterzuschlürfen[3]; und wenn du ihn mit deinen zarten Armen umfaßtest, du Liebe, ihn zu schützen, so würde ich deine krystallne Wohnung zertrümmern, daß dich die hereinströmenden Fluthen ersäuften, und ihn würde ich in meinem Wallfischbauch begraben." Alles das verhehlte die schöne Bertha ihrem Bruder nicht; er aber antwortete: „Kannst du mich nicht vor den Augen des Meerwunders verbergen, wie deine Schwestern thaten, daß ich hier weile, bis der Zauber schwindet?" „Ach," versetzte sie, „wie könnte ich dich verbergen? Siehst du nicht, daß diese Wohnung von Krystall ist, und daß alle Wände so durchsichtig sind, wie der Eishimmel?" „Es wird doch irgend ein undurchschaubarer[4] Winkel im Hause sein," gegenredete[5] Reinald. Die schöne Bertha sann und sann, endlich fiel ihr noch zum Glück die Holzkammer[6] ein, wohin sie ihren Bruder

1. *Témérité.*
2. *Accès.*
3. *Avaler à l'aise.*
4. *Impénétrable.*
5. Pour antwortete.
6. *Grenier à bois; bûcher.*

bergen könnte. Er acceptirte den Vorschlag ohne Einwendung, verschränkte[1] das Holz in der durchsichtigen Kammer so kunstreich, wie ein Biber[2] seinen unterirdischen Bau, und verbarg sich darin auf's beste. Die Dame eilte darauf an ihre Toilette, setzte sich so reizend auf als möglich, legte eins der schönsten Kleider an, das ihren schlanken Wuchs begünstigte, ging in's Audienzgemach, harrend auf den Besuch ihres Gemahls, des Delphins, und stund da so minniglich[3], wie eine der drei Grazien in der Einbildungskraft des Dichters. Also der Delphin konnte des Umganges seiner liebenswürdigen Gemahlin während der Zeit der Bezauberung nicht anders genießen, als daß er ihr täglich einen Besuch machte, sie von außen durch das gläserne Haus sah, und sich an dem Anblick ihrer Schönheit weidete[4].

Kaum hatte die holde Bertha ihr Sprachzimmer betreten, so kam der ungeheure Fisch herangeschwommen, das Wasser fing schon von weitem an zu rauschen, die Fluthen kräuselten[5] sich in Wirbeln rings um den krystallenen Palast. Das Meerwunder athmete Ströme von Wasser ein, und stürzte sie wieder aus seinem weiten Schlunde hervor, gaffte dabei mit glotzenden[6] meergrünen Augen die schöne Frau stumm und staunend an. So sehr sich auch die gute Dame angelegen sein ließ[7], ein unbefangenes[8] Air zu affektiren, so wenig war das in ihrer Gewalt: alle Verstellung war ihr ganz fremd, das Herz bebte und bangte ihr, ihre Wangen und Lippen glühten und erbleichten plötzlich wieder. Der Delphin hatte ungeachtet seiner dämischen[9] Fischnatur dennoch so viel physiognomisches Gefühl, daß er aus diesen Si-

1. *Entrelacer.*
2. *Castor.*
3. *Belle*; de Minne, *amour.*
4. Sich weiden, *se repaître.*
5. *Se rider.*
6. Glotzende Augen, *gros yeux.*
7. Sich's angelegen sein lassen, *faire tous ses efforts pour.*
8. Unbefangen, *naturel.*
9. *Sot.*

gnalementen Unrath merkte [1] und pfeilgeschwind fortschoß. Er umkreiste den Palast in unzähligen Schraubengängen [2] und trieb solchen Unfug [3] in den Wogen, daß die krystallene Wohnung davon erbebte, und die erschrockene Bertha nicht anders glaubte, er würde solche augenblicks zerschellen. Der spähende Delphin konnte indessen bei dieser strengen Haussuchung nichts wahrnehmen, was seinen Verdacht zu bestärken schien, daher wurde er allgemach ruhiger, und zum Glück hatte er durch sein Toben das Wasser so getrübt, daß er nicht sehen konnte, in welchem Zustand die bängliche [4] Bertha sich befand. Er schwamm fort, die Dame erholte sich wieder von ihrem Schrecken. Reinald verhielt sich still und ruhig in der Holzkammer, bis die Zeit der Verwandlung herankam; und obgleich allem Ansehen nach Schwager Wallfisch nicht allen Verdacht schwinden ließ, so gebehrdete er sich [5] doch nicht so wüthig dabei als das erstemal. Die Stunde der Verwandlung befreite endlich den duldsamen [6] Gefangenen aus der einsamen Holzkammer.

Als er eines Tages erwachte, befand er sich in einem königlichen Palast auf einer kleinen Insel. Gebäude, Lustgärten, Marktplätze, alles schien auf dem Wasser zu schwimmen, hundert Gondeln schwankten [7] auf den Kanälen auf und ab, und alles lebte und webte auf den offenen Plätzen in fröhlicher Geschäftigkeit; kurz das Schloß des Schwager Delphins war ein kleines Venedig. Der Empfang des jungen Ritters war hier eben so herzig und freundschaftsvoll als an den Höfen der beiden andern Schwäger. Ufo der Delphin war auf Monden verwünscht, der siebente war

1. Unrath merken ou wittern, *e douter d'une ruse.*
2. *Contour.*
3. Unfug treiben, *causer du désordre.*
4. Pour bang.
5. Sich gebehrden pour sich geberden, *se conduire.*
6. Pour geduldigen, *patient.*
7. *Se balancer.*

jedesmal Rastmonat[1] der Verzauberung; von einem Vollmond bis zum andern gedieh[2] alles in seinen natürlichen Zustand. Weil Reinalds Aufenthalt hier länger dauerte, so wurde er mit dem Schwäher[3] Ufo auch bekannter und lebte mit ihm vertrauter, als mit den andern. Seine Neugierde peinigte ihn schon lange, zu erfahren, durch welches Schicksal die drei Prinzen in den unnatürlichen Zustand der Verzauberung wären versetzt worden, aber Ufo beobachtete über diesen Punkt ein geheimnißvolles Stillschweigen. Reinald erfuhr also nicht, was er wünschte. Unterdessen eilten die Tage der Freude auf den Fittichen[4] der Winde dahin, der Mond verlor seine Silberhörner[5] und rundete seine Gestalt mehr mit jedem Tage. Bei einer empfindsamen Abendpromenade verständigte[6] Ufo seinen Schwäher Reinald, daß die Zeit der Trennung in wenig Stunden bevorstehe, und mahnte ihn an, zu seinen Eltern zurückzukehren, die seinethalben in großer Sorge lebten; die Mutter sei untröstlich, seitdem es am Hofe kund worden, daß er in den Zauberwald auf Abenteuer ausgegangen sei. Reinald frug, ob der Wald noch viele enthalte, und vernahm, es sei nur noch eins übrig, davon er bereits Kundschaft habe: um den Minnesold[7], den Schlüssel der Bezauberungen zu suchen und den kräftigen Talisman zu zerstören; so lange dieser wirke, sei für die Prinzen keine Erledigung[8] zu hoffen. „Aber," fügte Ufo der Delphin freundschaftlich hinzu, „folgt[9] gutem Rathe, junger Mann, dankt der Protektion der Damen, eurer Schwestern, daß ihr nicht das Opfer eures kühnen Unter-

1. *Le mois de répit* (où l'enchantement cessait).
2. De gereihen; ici dans le sens de *revenir*.
3. Pour Schwager.
4. *Aile.*
5. *Corne d'argent.*
6. Einen verständigen, *donner à entendre.*
7. Minne, expression de l'époque des troubadours, pour Liebe; *récompense d'amour.*
8. *Delivrance.*
9. Folgen, ici *écouter.*

fangens worden seid. Laßt euch genügen[1] an dem Ruhm, den ihr erworben habt, ziehet hin und gebt euren Eltern Bericht von alle dem, was ihr gesehen und gehört habt, und führt durch eure Rückkehr die gute Mutter vom Rande des Grabes zurück, wohin sie Harm und Gram um euch gebracht hat." Reinald versprach, was Schwäher Ufo verlangte, mit Vorbehalt[2] zu thun was er wollte. Ufo merkte bald, worauf des Jünglings Sinn gestellt war, deßhalb zog er seine Brieftasche hervor und nahm daraus drei Fischschuppen[3], reichte sie ihm zum Geschenk dar und sprach: „Wenn euch einst Hülfe noth thut, so reibt sie zwischen den Händen, daß sie flugs[4] erwarmen, und erwartet den Erfolg."

Reinald bestieg eine schön verguldete[5] Gondel und ließ sich durch zwei Gondelirer[6] an's Land rudern. Kaum war er am Gestade, so verschwand die Gondel, das Schloß, die Gärten, die Marktplätze, und es blieb von all' der Herrlichkeit nichts übrig als ein Fischteich mit hohem Schilf bewachsen, welches ein kühles Morgenlüftchen durchsäuselte[7]. Der Ritter befand sich wieder an dem Platze, wo er vor drei Monden kühnlich in's Wasser sprang, sein Schild und Harnisch lag noch auf der Stelle und der Speer stand daneben gepflanzt, wie er seine Waffen verlassen hatte. Er aber gelobte sich nicht eher zu rasten, bis der Schlüssel der Bezauberung in seiner Hand wäre.

1. Sich an etwas genügen lassen, *se contenter de.*
2. *Réserve.*
3. *Écaille de poisson.*
4. *Rapidement.*
5. Pour vergoldete.
6. Auj. on dit : Gondeliere *gondolier.*
7. *Souffler à travers;* le fréquentatif säuseln enlève au mot sausen le sens de violence qui s'y rattache.

Drittes Buch.

TROISIÈME LIVRE.

„Wer sagt mir an den geraden Weg, und wer leitet meinen Fuß auf die rechte Bahn, die zu dem wunderbarsten der Abenteuer führet in diesem gränzenlosen Walde?" So sprach Reinald ganz in sich gekehrt und ging fürbaß[1] seine unwegsame[2] Straße waldeinwärts. Er durchstrich sieben Tage lang sonder[3] Furcht noch Grausen die endlose Wildniß, und schlief sieben Nächte lang unter freiem Himmel, daß seine Waffen vom nächtlichen Thau rosteten. Am achten Tage erstieg er eine Felsenzinne[4], von der er wie vom Sankt Gotthards Berge in unwirthbare[5] Tiefen hinabblickte. Von der Seite öffnete sich ein Thal mit grüner Vinca[6] überzogen, von hohen Granitfelsen umschlossen, welche Schierlingstannen[7] und traurige Cypressen überragten. In der Ferne kam's ihm vor, als sähe er da ein Monument aufgerichtet. Zwo gigantesfe[8] Marmorsäulen mit ehernen Knäufen[9] und Füßen trugen ein dorisches Gebälke, welches an eine Felsenwand gelehnt war und ein stählernes Thor überschattete, mit starken Bändern und Riegeln versehen. Unfern des Portals weidete ein schwarzer Stier im Grase, mit funkelnden umherschauenden Augen, als wenn er den Eingang zu bewachen schien.

Reinald zweifelte nicht, daß er das Abenteuer gefunden habe, von dem ihm Schwäher Ufo der Delphin Erwähnung[10] gethan hatte, alsbald beschloß er solches zu bestehen,

1. Fürbaß ; de für et baß, *plus*.
2. *Non frayé.*
3. Pour ohne.
4. *Sommet d'un rocher.*
5. *Inhospitalier.*
6. *Pervenche.*
7. *Petit sapin.*
8. Plutôt : gigantische.
9. *Chapiteau.*
10. *Faire mention.*

und schlüpfte von der Felsenzinne gemachsam hinab in's Thal. Er nahete dem Stier auf einen Bogenschuß[1], ehe ihn dieser zu bemerken schien; aber nun sprang er rasch auf, lief wüthig hin und her, als rüste er sich zum Kampfe gegen den Ritter, schnaubte[2] gegen den Erdboden, daß sich Staubwolken emporhoben, stampfte[3] mit den Füßen und schlug mit den Hörnern gegen die Felsen, daß sie in Stücken sprangen. Der Ritter setzte sich in eine angreifende Stellung, und wie der Stier auf ihn anlief[4], vermied er das gewaltsame Horn durch eine geschickte Wendung[5], und führte einen so kräftigen Schwertstreich nach dem Halse des Ungethüms, daß er vermeinte das Haupt vom Rumpfe zu sondern, wie der tapfre Skanderbeg[6]. O Jammer! der Hals des Stiers war für Stahl und Eisen unverwundbar[7]: das Schwert zerbrach in Stücken und der Ritter behielt nur das Heft in der Hand. Er hatte nichts zu seiner Vertheidigung übrig als eine Lanze von Ahornholz mit einer zweischneidigen Spitze von Stahl; aber auch die zerknickte beim zweiten Angriff wie ein schwacher Strohhalm. Der stößige Ochse erfaßte den wehrlosen Jüngling mit den Hörnern und schleuderte ihn wie einen leichten Federball hoch in die Luft, auflauernd, ihn aufzufangen oder mit den Füßen zu zertreten. Glücklicherweise gerieth er im Fallen zwischen die ausgebreiteten Aeste eines wilden Birnbaums, die ihn wohlthätig umfaßten.

In der Zwischenzeit, als der mörderische Stier sich wendete, einen Anlauf zu nehmen, dachte Reinald an die Geschenke seiner Schwäher. Der Zufall führte ihm das Papier mit den drei Bärenhaaren zuerst in die Hand[8], er rieb sie

1. *Portée de trait.*
2. *Souffler.*
3. *Trépigner.*
4. De anlaufen, *courir sus.*
5. *Volte, conversion.*
6. Héros albanais, mort en 1467.
7. *Invulnérable.*
8. In die Hand führen, *mettre sous la main.*

aus allen Kräften, und in dem Augenblicke kam ein grimmiger Bär daher getrabt, der einen harten Kampf mit dem Stier begann; der Bär ward seiner bald mächtig[1], würgte ihn nieder und zerriß ihn in Stücken. Wie sich der hohle Bauch öffnete, flog heraus ein scheuer Entvogel, der mit großem Geschrei davon flog. Reinald ahnete, daß dieser Zauber des Sieges, welchen der Bär erkämpft hatte, spottete und den Gewinn desselben davon trage; er griff deßhalb flugs nach den drei Federn und rieb sie zwischen den Händen. Darauf erschien ein mächtiger Adler hoch in der Luft, für welchen der furchtsame Entvogel sich nieder in's Gebüsche drückte; der Adler schwebte in unermeßener[2] Höhe über ihm. Wie der Ritter das bemerkte, scheuchte[3] er den Entrich auf und verfolgte ihn, bis der Wald lichter wurde, und weil er sich nicht mehr bergen[4] konnte, flog er auf und nahm seinen Flug gerade nach dem Weiher zu. Der Adler aber schoß aus den Wolken herab, ergriff und zerfleischte ihn mit seinen mächtigen Fängen. Indem er starb, ließ er ein goldenes Ei in den Weiher fallen. Der aufmerksame Reinald wußte auch dieser neuen Täuschung zu begegnen, er rieb flugs die Fischschuppen zwischen den Händen, da hob sich ein Wallfisch aus dem Wasser, der das Ei in seinem weiten Rachen auffing und es an's Land spie[5]. Deß[6] war der Ritter froh in seinem Herzen, schlug das goldene Ei mit einem Stein von einander, da fiel ein kleiner Schlüssel heraus, den er triumphirend für den Schlüssel der Bezauberung erkannte.

Schnellfüßig[7] eilte er nun zu dem stählernen Portal zurück. Der Zwergschlüssel[8] schien für das riesenmäßige Vor-

1. Eines Menschen mächtig werden, *vaincre*.
2. *Incommensurable*.
3. Aufscheuchen, *effaroucher*, *chasser*.
4. Pour verbergen.
5. Imparf. de speien.
6. Abrév. de dessen.
7. *Rapidement*.
8. Littéral. : *clef naine*.

legeschloß[1] nicht gemacht zu sein, inzwischen wollte er doch einen Versuch damit machen; aber kaum berührte der Schlüssel das Schloß, so sprang es auf, und die stählerne Pforte thät[2] sich auf. Frohen Muthes stieg er in die düstere Grotte hinab, in welcher sieben Thüren in sieben verschiedene unterirdische Zimmer führten, allesamt prächtig aufgeputzt und herrlich mit Wallratlichtern[3] erleuchtet. Reinald durchwandelte alle nach der Reihe und trat aus dem letzten in ein Kloset, wo er eine junge Dame ansichtig wurde, die auf einem Sopha in einem unerwecklichen[4] magischen Schlummer ruhte. Bei diesem herzanfassenden[5] Anblick erwachte in seiner Brust das Gefühl der Liebe; still und staunend stand er da und verwandte kein Auge von ihr, ein Beweis seiner großen Unerfahrenheit! Nachdem Ritter Reinald sich von seinem Erstaunen erholt hatte, blickte er ein wenig im Zimmer umher und sah der schlafenden Dame gegenüber eine alabasterne Tafel voll wunderbarer Charaktere[6]. Er vermuthete, daß darauf der Talisman eingegraben sei, der alle Zaubereien des Waldes in ihrer Kraft erhielt. Aus gerechtem Unwillen ballte er seine Faust mit dem eisernen Handschuh bewaffnet, und schlug mit Manneskraft dagegen. Sogleich fuhr die schöne Schläferin schreckhaft[7] zusammen, erwachte, that einen scheuen Blick nach der Tafel und sank in ihren betäubten Schlummer zurück. Reinald wiederholte den Schlag und es erfolgte[8] alles so wie vorher. Nun war er darauf bedacht[9], den Talisman zu zerstören; aber er hatte weder Schwert noch Speer, nichts als zwei rüstige Arme; mit diesen erfaßte er die magische Tafel und stürzte

1. *Cadenas.*
2. Ne prend pas l'inflexion.
3. Chandelle faite de blanc de baleine.
4. Pour unerweckbar, *plongé dans un sommeil léthargique.*
5. *Saisissant.*
6. *Signe.*
7. Pour erschrocken, *terrifié.*
8. Erfolgen, *arriver.*
9. Auf etwas bedacht sein, *songer à.*

sie vom hohen Postament auf das Marmorpflaster herab, daß sie in Stücken zerfiel. Augenblicks erwachte die junge Dame wieder aus ihrem Todtenschlummer und bemerkte nun erst beim dritten Erwachen die Gegenwart eines Ritters, der sich gar tugendlich[1] auf ein Knie vor ihr niederließ. Doch ehe er zu reden anhob, verhüllte sie ihr holdseliges Angesicht mit ihrem Schleier und sprach gar zornmüthig[2]: „Hinweg von mir, schändlicher Unhold[3]! Auch in der Gestalt des schönsten Jünglings sollst du weder meine Augen täuschen, noch mein Herz betrügen. Du kennst meine Gesinnung, laß mir meinen Todtenschlaf, worein mich deine Zauberei versetzt hat." Reinald begriff den Irrthum der Dame, darum ließ er sich diese Sprache nicht befremden[4] und gegenredete[5] also: „Holdes Fräulein, zürnet nicht! Ich bin nicht der gefürchtete Unhold, der euch hier gefangen hält, ich bin Graf Reinald, das Wunderkind, seht hier den Zauber zerstört, der eure Sinnen umnebelt hatte." Das Fräulein glostete ein wenig unter dem Schleier hervor, und als sie die alabasterne Tafel zertrümmert sah, wunderte sie sich über die kühne That des jungen Abenteurers, blickte ihn holdselig an und er gefiel ihren Augen. Sie hob ihn freundlich auf, indem sie ihm die Hand reichte und sprach: „Ist's so, wie ihr saget, edler Ritter, so vollendet euer Werk und führet mich aus dieser grausenvollen Höhle, daß ich Gottes Sonne glänzen sehe, wenn's draußen taget[6], oder die güldnen Sternlein am nächtlichen Himmel."

Reinald bot ihr den Arm, sie durch die sieben Prunkzimmer zu führen, durch welche er eingetreten war. Er eröffnete die Thür; aber draußen war's ägyptische Finster-

1. Pour tugendhaft, *vertueusement.*
2. *Avec colère.*
3. *Monstre.*
4. Sich etwas nicht befremden lassen, *ne pas être choqué de.*
5. *Répondit.*
6. *Faire jour.*

niß[1], daß man das Dunkel greifen konnte. Das edle Paar tappte lange im Dunkel, ehe sie sich aus diesen labyrinthischen Gängen herausfanden und des Tages Schimmer durch den fernen Eingang einer unförmlichen Felsenhöhle hereindämmern sahen. Die Entzauberte empfand die herzerquickende balsamische Kraft der allbelebenden Natur und athmete mit Entzücken den Blumenduft, den ihr der laue[2] Zephyr über die blühenden Auen entgegen wehete. Sie setzte sich mit dem schlanken Ritter in's Gras und er entbrannte gegen sie in heißer Liebe. Doch quälte ihn eine andere Leidenschaft schier noch mehr, das war die Begierde zu erfahren, wer die schöne Unbekannte sei und wie sie in diesen Wald wäre verzaubert worden. Er bat sie züchtiglich, ihm davon Bescheid zu geben, und das Fräulein that ihren Rosenmund auf und sprach:

„Ich bin Hildegard, die Tochter Radbods, des Fürsten von Pommerland. Zornebock, der Sorbenfürst[3], begehrte mich von meinem Vater zur Gemahlin, weil er aber ein scheußlicher Riese und ein Heide war, auch in dem Ruf stund, daß er ein großer Schwarzkünstler[4] sei, ward er unter dem Vorwand meiner zarten Jugend abgewiesen; worüber der Heide so sehr ergrimmte, daß er meinen guten Vater befehdete[5], ihn in einem Treffen erlegte und sich seiner Länder bemächtigte. Ich war zu meiner Tante, der Gräfin von Vohburg, geflohen, und meine drei Brüder waren der Zeit[6] außer Landes auf ihren Ritterzügen[7]. Dem Zauberer konnte mein Aufenthalt nicht verborgen bleiben; sobald er meines Vaters Land in Besitz genommen hatte, kam ihm ein, mich

1. *Ténèbres égyptiennes* pour dire *ténèbres profondes*.
2. *Doux*.
3. Zornebock, prince des Sorbes, personnage légendaire de la mythol. allem.
4 *Magicien*.
5. *Faire la guerre*.
6. Pour zu der Zeit, *à ce moment*.
7. On appelait Ritterzug une expédition de guerre.

zu entführen, und vermöge seiner magischen Künste war ihm das ein leichtes. Mein Oheim, der Graf, war ein Liebhaber von[1] der Jagd, ich pflegte ihn oft dahin zu begleiten und alle Ritter seines Hofes wetteiferten[2] bei dieser Gelegenheit, mir immer das bestgerüstete[3] Pferd anzubieten. Eines Tages drängte sich ein unbekannter Stallmeister mit einem herrlichen Apfelschimmel[4] zu mir heran, bat mich im Namen seines Herrn, dieses Pferd zu besteigen. Ich frug nach dem Namen seines Herrn, er entschuldigte sich diese Frage eher zu beantworten, bis ich den Gaul erprobt und nach der Rückkehr von der Jagd mich würde erklärt haben, daß ich das Geschenk nicht verschmähe. Ich konnte dieses Anerbieten nicht wohl ausschlagen; über das war das Pferd so prächtig gerüstet, daß es die Augen des ganzen Hofes auf sich zog. Ich schwang mich in den Sattel und hatte die Eitelkeit, bei dieser Kavalkade mir selbst zu gefallen. Der Gang[5] des edlen Rosses war so leicht und so gemachsam[6], daß es mit dem Huf[7] die Erde kaum zu berühren schien. Leichtfüßig setzte[8] es über Graben und Hecken, und die kühnsten Reiter vermochten nicht ihm zu folgen. Ein weißer Hirsch, der mir bei der Jagd aufstieß[9] und dem ich nacheilte, zog mich tief in den Wald und trennte mich von dem Gefolgte der Jäger. Um mich nicht zu verirren, verließ ich den Hirsch, zum Sammelplatz der Jagd zurückzukehren; aber das Pferd sträubte sich[10] mir zu gehorchen, bäumte sich auf, schüttelte die Mähne und wurde wild. Ich versuchte es zu begütigen[11]; aber in dem Augenblick nahm ich mit Entsetzen wahr, daß sich der

1. On emploierait auj. plutôt le gén. sans von.
2. *Rivaliser.*
3. *Mieux équipé.*
4. *Cheval gris-pommelé.*
5. *Allure.*
6. *Doux.*
7. Huf pour *pied.*
8. Ueber etwas setzen, *franchir.*
9. Aufstoßen, *rencontrer.*
10. *Se refuser.*
11. De gut; *apaiser.*

Apfelschimmel unter mir in ein gefiedertes Ungethüm verwandelte: die Vorderfüße breiteten sich in ein Paar Flügel aus, der Hals verlängte sich[1], an dem Kopf streckte sich ein breiter Schnabel hervor, ich sah einen hochbeinigen Hippogryphen[2] unter mir, der einen Anlauf nahm[3], sich mit mir in die Luft schwang und in weniger als einer Stunde in diesen Wald versetzte, wo er sich vor der stählernen Pforte eines antiken Schlosses niederließ.

„Mein erstes Schrecken[4] vermehrte sich, als ich den Stallmeister erblickte, der mir den Morgen den Apfelschimmel vorgeführt hatte und sich jetzt ehrerbietig nahete, mir aus dem Sattel zu helfen. Betäubt von[5] Schrecken und Unmuth ließ ich mich schweigend durch eine Menge Prachtgemächer zu einer Gesellschaft in Gala gekleideter Damen begleiten, die mich als ihre Gebieterin empfingen und meine Befehle erwarteten. Alle beeiferten sich, mich auf's Beste zu bedienen, aber niemand wollte mir sagen wo und in wessen Gewalt ich mich befände; ich überließ mich einer stummen Traurigkeit, welche Zornebock der Zauberer auf einige Augenblicke unterbrach, der in der Gestalt eines gelben Zigeuners zu meinen Füßen lag und um meine Liebe bat. Ich begegnete ihm[6] so, wie mir mein Herz eingab, dem Mörder meines Vaters zu begegnen. Des Wüthrichs Sitten waren wild, seine Leidenschaften stürmten in seiner Brust, er wurde leicht aufgebracht; ich rang[7] mit der Verzweiflung, trotzte[8] seiner Wuth und forderte ihn auf, seine Drohungen zu erfüllen, den Palast zu zertrümmern und mich unter den

1. On dit auj. sich verlängern.
2. *Hippogriffe*; monstre ailé, moitié cheval, moitié griffon.
2. Einen Anlauf nehmen, *prendre son essor.*
4. Schrecken, est masc.
5. Plutôt vor.
6. Einem begegnen, dans ce sens : *recevoir.*
7. Mit etwas ringen, *lutter avec...*
8. *Braver* (avec le datif).

Ruinen zu begraben; aber schnell verließ mich der Unhold und gab mir Frist[1] mich zu bedenken.

„Nach sieben Tagen erneuerte er seinen verhaßten Antrag, ich wies ihn mit Verachtung von mir und er stürzte wüthend aus dem Zimmer. Kurz nachher erbebte die Erde unter meinen Füßen, das Schloß schien in den Abgrund hinabzurollen. Ich sank auf meinen Sopha und meine Sinnen schwanden dahin. Aus diesem Todesschlummer erweckte mich des Zauberers furchtbare Stimme: „Erwache," sprach er, „liebe Schläferin, aus deinem siebenjährigen[2] Schlummer und sage mir an, ob die wohlthätige Zeit deinen Haß gemildert hat. Erfreue mein Herz mit dem kleinsten Strahl von Hoffnung, und diese traurige Grotte soll sich in den Tempel der Freude verwandeln." Ich würdigte den schändlichen Zauberer keiner Gegenrede[3], verhüllte mit meinem Schleier mein Angesicht und weinte. Mein Trübsinn schien ihn zu rühren, er bat, er flehte, er jammerte laut und wand sich[4] wie ein Wurm zu meinen Füßen. Endlich ermüdete seine Geduld, er sprang rasch auf und sprach: „Wohlan, es sei drum, in sieben Jahren sprechen wir uns wieder! Drauf hob er die alabasterne Tafel auf's Postament[5], sogleich fiel ein unwiderstehlicher Schlaf auf meine Augenlieder, bis der Grausame meine Ruhe von neuem unterbrach. „Unempfindliche, redete er mich an, wenn du noch gegen mich grausam bist, so sei es wenigstens nicht gegen deine drei Brüder. Mein untreuer Stallmeister hat ihnen dein Schicksal entdeckt, aber er ist bestraft, der Verräther. Sie sind gekommen, diese Unglücklichen, mit Heereskraft, dich aus meiner Hand zu reißen: aber diese Hand war ihnen zu schwer und sie beseufzen ihre

1. Frist geben, *accorder un délai.*
2. *Septennat.*
3. *Réponse.*
4. *Se tordre.*
5. *Piédestal.*

Unbesonnenheit[1] unter mancherlei Gestalten in diesem Walde. Eine so armselige Lüge, zu welcher der Unhold seine Zuflucht nahm, meine Standhaftigkeit zu überwinden, erbitterte mein Herz nur noch mehr gegen ihn. Hohn saß auf meinen Lippen und die bitterste Verachtung. „Unglückliche," fuhr der tobende Heide auf, „dein Schicksal ist entschieden! Schlaf so lange als die unsichtbaren Mächte diesem Talisman gehorchen!" „Flugs schob er die alabasterne Tafel zurechte[2] und der magische Taumel[3] raubte mir Leben und Empfindung. Ihr habt mich, edler Ritter, durch Zerstörung des Zaubers derselben aus diesem Todtenschlafe erweckt. Aber ich begreif's nicht, durch welche Macht ihr diese That habt ausrichten mögen. Zornebock muß nicht mehr am Leben sein, ihr würdet sonst an seinem Talisman ungestraft euch nicht haben vergreifen[4] dürfen."

Die reizvolle[5] Hildegard urtheilte ganz recht: der Unhold war mit seinen Sorben ins Böhmerland eingefallen, wo damals die Fürstin Libussa[6] regierte, und hatte an ihr seine Meisterin gefunden. Sie hatte ihn mit ihren Künsten überholt[7], daß er das Schlachtfeld räumen[8] und den Streichen eines handfesten Ritters unterliegen mußte, dem sie magische Waffen gab, welchen die Passauer Kunst nicht widerstund.

Als die schöne Hildegard schwieg, nahm Reinald das Wort und erzählte ihr seine Abenteuer. Wie er ihr Meldung that von den drei verwünschten Prinzen im Walde, die seine Schwäher waren, vermerkte[9] sie nun, daß Zor=

1. *Manque de réflexion.*
2. Pour zu recht.
3. *Étourdissement.*
4. Sich vergreifen, *s'attaquer à.*
5. *Plein de charmes.*
6. Libussa, reine de Bohême, est le sujet d'un autre conte de Musæus.
7. *Surpasser.*
8. *Abandonner le champ de bataille.*
9. *Comprendre.*

nebocks Novelle[1] keine Lüge, sondern Wahrheit gewesen sei. Der Ritter war eben im Begriff eine Geschichte zu enden, da erhob sich im Gebirge groß Triumphiren und Freudengeschrei, bald darauf brachen drei Geschwader Reiter aus dem Wald hervor, an deren Spitze Hildegard ihre Brüder und Reinald seine Schwestern erkannte. Der Zauber des Waldes war gelöst. Nach wechselseitigen Umarmungen und Freudenbezeugungen verließ die Karavane der Entzauberten die schauder volle Einöde und begab sich in das alte Waldschloß. Reitende Boten[2] flogen nach der Residenz des Grafen, die frohe Botschaft von der Ankunft seiner Kinder zu verkünden. Der Hof befand sich eben in tiefer Trauer über den Verlust des jungen Grafen, den man als einen Todten beweinte. Eben war man im Begriff, Reinalds Exequien[3] zu feiern; aber schneller konnte weiland der täuschende Nicolini[4] seinen pantomimischen Schauplatz nicht wandeln[5], als in der Residenz des Grafen bei dieser frohen Botschaft alle Dinge eine andere Gestalt annahmen: alles athmete nun wieder Leben und Freude. In wenig Tagen empfand das ehrwürdige Elternpaar die Wonne, ihre Kinder und Enkel zu umarmen. Ein ganzes Jahr verging unter mancherlei Abwechselungen von Freude und Ergötzlichkeiten[6].

Endlich bedachten die Prinzen, daß ein allzulanger Genuß des Vergnügens den männlichen Muth und die Thatkraft[7] ihrer Ritter und Knappen erschlaffen[8] möchte; die drei Eidame[9] rüsteten sich also mit ihren Damen zum Ab-

1. Le mot allemand a exactement le même sens que le français : *nouvelle*.
2. *Estafette*.
3. *Obsèques*.
4. Prestidigitateur italien.
5. Pour verwandeln, *transformer*.
6. *Réjouissances*.
7. *Énergie*.
8. *Énerver*.
9. *Gendre*.

zug. Reinald der Stammerbe verließ seine grauen Eltern nimmer und drückte ihnen als ein frommer Sohn die Augen zu. Albert der Bär kaufte die Herrschaft Askanien[1] und gründete die Stadt Bernburg[2]; Edgar der Aar zog in der Helvetier Land unter den Schatten der hohen Alpen und baute Aarburg[3] an einem Fluß ohne Namen, der aber von der Stadt, an welcher er hingleitet, nachher ist benennt worden; Ufo der Delphin that einen Heereszug nach Burgund, bemächtigte sich eines Theils dieses Reichs und nannte die eroberte Provinz das Delphinat[4]. Und wie die drei Prinzen bei den Namen ihrer Städte und Dynastien auf das Andenken ihrer Bezauberungen anspielten, so nahmen sie auch ihre Thiergestalten aus der Zauberepoche zum Symbol ihrer Wappen an; daher kommt es daß Bernburg einen goldgekrönten Bär, Aarburg einen Adler, und das Delphinat einen Meerfisch im Wappen führt[5] bis auf diesen Tag.

1. *Ascanie*, comté allemand, tombé entre les mains de la Prusse en 1802.
2. *Bernbourg*, auj. encore capitale du duché d'Anhalt-Bernbourg.
3. *Aarbourg*, sur l'Aar, jolie petite ville suisse dans le canton d'Argovie, dans une situation très-pittoresque, sur le penchant d'une colline.
4. *Dauphiné*.
5. Im Wappen führen, *avoir pour armes*.

CONTES CHOISIS

D'ANDERSEN.

NOTICE SUR ANDERSEN.

Jean-Chrétien Andersen, né le 2 avril 1805 à Odensé (île de Fionie, Danemark), et mort à Copenhague, le 4 août 1875, est un des poëtes les mieux doués et les plus sympathiques du Nord. Né d'une famille autrefois riche, mais tombée dans la misère, il passa, pendant son enfance et sa jeunesse, à travers une foule de vicissitudes, qui imprimèrent à son caractère la teinte mélancolique qu'on remarque dans tous ses écrits. Soutenu plus tard par des protecteurs influents et par le gouvernement de son pays, il fit des études sérieuses et publia des poésies qui lui valurent la chaleureuse approbation de ses compatriotes. De nombreux voyages qu'il fit à travers l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Italie, élargirent son horizon et lui fournirent les sujets de quelques romans. Parmi ces derniers, « l'Improvisator », fruit de son séjour dans le Midi, est un des plus connus et des plus appréciés. Ses Contes le firent connaître au delà des limites de sa petite patrie.

Ils sont dûs, pour la plupart, à des récits faits à des enfants auxquels Andersen s'intéressait tout particulièrement. Composés au chevet des malades et des mourants, ils portent, presque tous, ce cachet rêveur qui caractérise les populations du Nord. Nous avons inséré, dans le présent recueil, les Contes qui révèlent ce trait particulier et qui reflètent, à chaque ligne, la pureté des sentiments et de la foi religieuse de l'auteur. S'il est un reproche qu'on puisse, à juste titre, adresser à Andersen, c'est celui de ne pas avoir, comme les frères Grimm, emprunté ses Contes à la tradition populaire et d'en avoir pris les éléments dans son propre cœur et dans ses aspirations religieuses. Ils y ont certainement gagné en pureté et en élévation quant aux sentiments, mais ce ne sont plus des Contes (Mærchen) dans la véritable acception du mot.

---

1. Die Prinzessin auf der Erbse.

LA PRINCESSE SUR UN POIS.

Es war einmal ein Prinz, der wollte eine Prinzessin heirathen; aber es sollte eine wirkliche Prinzessin sein. Da reiste er in der ganzen Welt herum, um eine solche zu finden, aber überall war etwas im Wege[1]. Prinzessinnen gab es genug, aber ob es wirkliche Prinzessinnen waren, konnte

1. Im Wege sein, *embarrasser, contrarier.*

er nicht herausbringen[1]. Immer war etwas, was nicht so ganz in der Ordnung war. Da kam er denn wieder nach Hause und war ganz traurig, denn er wollte doch so gern eine wirkliche Prinzessin haben.

Eines Abends zog ein schreckliches Gewitter auf[2]; es blitzte und donnerte, der Regen strömte herunter, es war ganz entsetzlich! Da klopfte es an das Stadtthor, und der alte König ging hin, um aufzumachen.

Es war eine Prinzessin, die draußen vor dem Thore stand. Aber, o Gott! wie sah die von dem Regen und dem bösen Wetter aus[3]! Das Wasser lief ihr von den Haaren und Kleidern herunter; es lief in die Schnäbel[4] der Schuhe hinein und an den Hacken wieder heraus. Und doch sagte sie, daß sie eine wirkliche Prinzessin sei.

„Ja, das werden wir schon erfahren!" dachte die alte Königin. Aber sie sagte nichts, ging in die Schlafkammer hinein, nahm alle Betten ab und legte eine Erbse auf den Boden[5] der Bettstelle[6]; darauf nahm sie zwanzig Matratzen und legte sie auf die Erbse, und dann noch zwanzig Eider-dunen-Betten[7] oben auf die Matratzen.

Da mußte nun die Prinzessin die ganze Nacht liegen. Am Morgen wurde sie gefragt, wie sie geschlafen habe.

„O, erschrecklich schlecht!" sagte die Prinzessin. „Ich habe meine Augen fast die ganze Nacht nicht geschlossen! Gott weiß, was da im Bette gewesen ist! Ich habe auf etwas Hartem gelegen, so daß ich ganz braun und blau über[8] meinen ganzen Körper bin! Es ist ganz entsetzlich!"

Nun sahen sie ein, daß es eine wirkliche Prinzessin war,

1. *Démêler.*
2. Es zieht ein Gewitter auf, *il s'élève un orage.*
3. Aussehen, indique l'état dans lequel se trouvait la princesse.
4. Il s'agit des souliers à bec, en usage au moyen âge.
5. *Fond.*
6. *Bois de lit.*
7. *Edredon.*
8. *Sur*; p. *par tout mon corps.*

da sie durch die zwanzig Matratzen und die zwanzig Eiderdunen-Betten hindurch die Erbse verspürt hatte. So empfindlich[1] konnte Niemand sein, als eine wirkliche Prinzessin.

Da nahm der Prinz sie zur Frau, denn nun wußte er, daß er eine wirkliche Prinzessin besitze; und die Erbse kam auf die Kunstkammer[2], wo sie noch zu sehen ist, wenn Niemand sie gestohlen hat.

Sieh, das war eine wahre Geschichte.

---

2. Das kleine Mädchen mit den Schwefelhölzern.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES.

Es war entsetzlich kalt; es schneite und war beinahe schon ganz dunkel und Abend, der letzte Abend des Jahres.

In dieser Kälte und Finsterniß ging auf der Straße ein kleines, armes Mädchen, mit bloßem Kopfe und nackten Füßen. Als sie das Haus verließ, hatte sie freilich[3] Pantoffeln angehabt[4]: aber was half das? Es waren sehr große Pantoffeln gewesen, die ihre Mutter bisher benutzt hatte, so groß waren sie. Die Kleine aber verlor dieselben, als sie über die Straße weghuschte[5], weil zwei Wagen schrecklich schnell vorüberrollten. Der eine Pantoffel war nicht wieder zu finden, den andern hatte ein Junge erwischt und lief damit fort; er meinte, er könne ihn recht gut als Wiege benutzen, wenn er selbst erst Kinder hätte.

Da ging nun das kleine Mädchen mit den kleinen nackten

1. *Sensible.*
2. *Musée.*
3. *Bien.*
4. Anhaben, *avoir aux pieds.*
5. Weghuschen, *traverser rapidement.*

Füßen, die ganz roth und blau vor Kälte waren. In einer alten Schürze trug sie eine Menge Schwefelhölzer und ein Bund[1] davon in der Hand. Niemand hatte den ganzen langen Tag ihr etwas abgekauft, Niemand ihr einen Pfennig geschenkt.

Zitternd vor Kälte und Hunger schlich sie einher[2], ein Bild des Jammers, die arme Kleine!

Die Schneeflocken bedeckten ihr langes, blondes Haar, welches in schönen Locken um den Hals fiel; aber daran dachte sie nun freilich[3] nicht.

Aus allen Fenstern glänzten die Lichter, und es roch ganz herrlich nach Gänsebraten: es war ja Sylvesterabend[4]. Ja, daran dachte sie!

In einem Winkel, von zwei Häusern gebildet, von denen das eine etwas mehr vorsprang[5] als das andere, setzte sie sich hin und kauerte sich zusammen[6]. Die kleinen Füße hatte sie an sich gezogen[7]; aber es fror sie noch mehr, und nach Hause zu gehen wagte sie nicht: sie hatte ja keine Schwefelhölzchen verkauft und brachte keinen Pfennig Geld.

Von ihrem Vater würde sie gewiß Schläge bekommen, und zu Hause war es auch kalt; über sich hatten sie nur das Dach, durch welches der Wind pfiff, wenn auch die größten Spalten mit Stroh und Lumpen zugestopft waren.

Ihre kleinen Hände waren beinahe vor Kälte erstarrt.

Ach! ein Schwefelhölzchen konnte ihr gar wohl thun, wenn sie nur ein einziges aus dem Bunde herausziehen, es an die Wand streichen und sich die Finger erwärmen dürfte.

1. Neutre : *paquet.*
2. Einherschleichen, *se traîner.*
3. *Certainement.*
4. *La Saint-Sylvestre ;* dans les pays du Nord on mange, ce soir-là, une oie rôtie, farcie de pommes et de pruneaux séchés.
5. *Faire saillie.*
6. Sich zusammen kauern, *s'accroupir.*
7. An sich ziehen, *rentrer.*

Sie zog eins heraus. Risch[1]! wie sprühete[2], wie brannte es! Es war eine warme, helle Flamme, wie ein Lichtchen, als sie die Hände darüber hielt; es war ein wunderbares Lichtchen! Es schien wirklich dem kleinen Mädchen, als säße sie vor einem großen, eisernen Ofen[3] mit polirten Messingfüßen und einem messingenen Aufsätze[4]. Das Feuer brannte so gesegnet[5], es wärmte so schön; die Kleine streckte schon die Füße aus, um auch diese zu wärmen; — doch — da erlosch das Flämmchen, der Ofen verschwand, sie hatte nur die kleinen Ueberreste des abgebrannten Schwefelhölzchens in der Hand.

Ein zweites wurde an der Wand abgestrichen[6]; es leuchtete, und wo der Schein auf die Mauer fiel, wurde diese durchsichtig wie ein Schleier: sie konnte in das Zimmer hineinsehen.

Auf dem Tische war ein schneeweißes Tischtuch ausgebreitet, darauf stand glänzendes Porzellangeschirr, und herrlich dampfte die gebratene Gans, mit Aepfeln und getrockneten Pflaumen gefüllt. Und was noch prächtiger anzusehen war: die Gans hüpfte von der Schüssel herunter und wackelte auf dem Fußboden, Messer und Gabel in der Brust, bis zu dem armen Mädchen hin.

Da erlosch das Schwefelhölzchen, und es blieb nur die dicke, feuchtkalte[7] Mauer zurück.

Sie zündete noch ein Hölzchen an. Da saß sie nun unter dem herrlichsten Christbaume[8], er war noch größer und

1. *Crac!*
2. *Scintiller.*
3. Dans le Nord, on fait un grand luxe avec les poêles. Généralement très-hauts, ils ont des pieds en métal poli.
4. *Chapiteau, garniture.*
5. Le mot segnen n'a pas ici son sens propre; il s'agit de la bienfaisante chaleur que répand le feu.
6. Abstreichen, *frotter contre.*
7. *Froid et humide.*
8. *Arbre de Noël*, dont on allume les bougies, tous les soirs, entre Noël et nouvel an.

geputzter als der, den sie durch die Glasthür bei dem reichen Kaufmann gesehen hatte. Tausende von Lichterchen brannten auf den grünen Zweigen, und bunte Bilder, wie sie an Schaufenstern[1] zu sehen waren, blickten auf sie herab. Die Kleine streckte ihre Hände danach aus : da erlosch das Schwefelhölzchen.

Die Weihnachtslichter stiegen höher und höher; sie sah sie jetzt als Sterne am Himmel; einer davon fiel herunter und bildete einen langen Feuerstreifen[2].

„Jetzt stirbt Jemand!" dachte das kleine Mädchen, denn ihre alte Großmutter, die Einzige, die sie geliebt hatte, und die jetzt gestorben war, hatte ihr erzählt, daß, wenn ein Stern herunterfällt, eine Seele zu Gott emporsteigt.

Sie strich wieder ein Hölzchen an der Mauer ab, es wurde wieder hell, und in dem Glanze stand die alte Großmutter so klar und schimmernd, so mild und liebevoll.

„Großmutter!" rief die Kleine. „O! nimm mich mit! Ich weiß, Du entfernst Dich, wenn das Schwefelhölzchen erlischt[3]; Du verschwindest, wie der warme Ofen, wie der herrliche Gänsebraten und der große, prächtige Weihnachtsbaum!"

Und sie strich schnell das ganze Bund Schwefelhölzchen, denn sie wollte die Großmutter recht festhalten[4].

Und die Schwefelhölzchen leuchteten mit einem solchen Glanze, daß es heller wurde, als mitten am Tage; die Großmutter war nie früher so schön, so groß gewesen; sie nahm das kleine Mädchen auf ihre Arme, und beide flogen in Glanz und Freude so hoch, so hoch; und dort war weder Kälte, noch Hunger, noch Angst — sie waren bei Gott.

Aber im Winkel an die Mauer gelehnt, saß in der kalten

1. *Devanture des magasins.*
2. *Traînée de feu.*
3. De erlöschen.
4. *Retenir.*

Morgenstunde das arme Mädchen mit rothen Backen und mit lächelndem Munde — erfroren an des alten Jahres letztem Abend.

Die Neujahrssonne[1] ging auf[2] über der kleinen Leiche.

Starr saß das Kind dort mit den Schwefelhölzchen, von denen ein Bund abgebrannt war.

„Sie hat sich erwärmen wollen!" sagte man.

Niemand ahnte, was sie Schönes gesehen hatte, in welchem Glanze sie mit der Großmutter zur Neujahrsfreude eingegangen war.

---

3. Die Geschichte einer Mutter[3].

L'HISTOIRE D'UNE MÈRE.

Eine Mutter saß bei ihrem kleinen Kinde; sie war so betrübt, so besorgt, daß es sterben möchte. Es war so bleich; die kleinen Augen hatten sich geschlossen. Das Kind holte so schwer und zuweilen so tief Athem[4], als wenn es seufzte; und die Mutter sah noch trauriger auf das kleine Wesen[5].

Da klopfte es an die Thür, und ein armer, alter Mann trat ein, der wie in eine große Pferdedecke[6] eingehüllt war, denn die hält warm, und das hatte er nöthig: es war ja kalter Winter. Draußen war Alles mit Eis und Schnee bedeckt, und der Wind blies so scharf, daß er ins Gesicht schnitt[7].

1. *Le soleil du nouvel an.*
2. Aufgehen, *se lever.*
3. Dans ce conte, Andersen a donné libre cours à son esprit mélancolique. Il faut avouer toutefois que, rarement, l'esprit de sacrifice et d'abnégation du cœur maternel n'a été exprimé d'une manière aussi touchante et aussi vraie.
4. Athem holen, *respirer.*
5. *Être.*
6. *Couverture de cheval.*
7. In's Gesicht schneiden, *couper la figure.*

Und da der alte Mann vor Kälte zitterte und das kleine Kind einen Augenblick schlief, ging die Mutter und setzte Bier[1] in einem kleinem Topfe in den Ofen, um es für ihn zu wärmen. Und der alte Mann saß und wiegte, und die Mutter saß auf einem Stuhl neben ihm, sah auf ihr krankes Kind, das so viel Athem holte, und erfaßte die kleine Hand.

„Nicht wahr, Du glaubst doch auch, daß ich ihn behalten werde?" fragte sie. „Der liebe Gott wird ihn nicht von mir nehmen!"

Und der alte Mann — es war der Tod selbst — nickte[2] so sonderbar; das konnte eben so gut Ja, wie[3] Nein bedeuten[4]. Und die Mutter schlug die Augen nieder, und Thränen rollten ihr die Wangen hinunter[5]. — Der Kopf ward ihr so schwer; in drei Tagen und drei Nächten hatte sie kein Auge zugemacht[6]; und nun schlief sie; aber nur eine Minute: dann fuhr sie auf und bebte vor Kälte. „Was ist das?" fragte sie und sah sich nach allen Seiten um. Aber der alte Mann war fort, und ihr kleines Kind war fort: er hatte es mit sich genommen. Und dort in der Ecke schnurrte und surrte[7] die alte Uhr; das schwere Bleigewicht[8] lief bis auf den Fußboden herab — bums[9]! — und da stand auch die Uhr still.

Aber die arme Mutter stürzte zum Hause hinaus und rief nach ihrem Kinde.

Draußen, mitten im Schnee, saß eine Frau in langen, schwarzen Kleidern, und die sprach: „Der Tod ist bei Dir in deiner Stube gewesen; ich sah ihn mit Deinem kleinen

1. La soupe à la bière est un mets habituel dans les pays du Nord.
2. *Branler la tête.*
3. Il faudrait plutôt als.
4. *Signifier.*
5. Die Wangen hinunter rollen, *couler le long des joues.*
6. *N'avait pas fermé l'œil.*
7. Les deux verbes sont synonymes; ils indiquent le bruit monotone de la pendule.
8. *Poids.*
9. *Poum!*

Kinde davoneilen; er schreitet schneller als der Wind, und bringt niemals zurück, was er genommen hat!"

„Sage mir blos[1], welchen Weg er gegangen ist!" sagte die Mutter. „Sage mir den Weg, und ich werde ihn finden."

„Ich kenne ihn," sagte die Frau in den schwarzen Kleidern; „aber bevor ich ihn Dir sage, mußt Du mir erst alle Lieder vorsingen, die Du Deinem Kinde vorgesungen hast. Ich liebe diese Lieder; ich habe sie früher gehört; ich bin die Nacht und sah Deine Thränen, als Du sie sangest."

„Ich will sie alle, alle singen!" sagte die Mutter. „Aber halte mich nicht auf, damit ich ihn einholen, damit ich mein Kind finden kann!"

Aber die Nacht saß stumm und still. Da rang[2] die Mutter die Hände, sang und weinte. Und es gab viele Lieder, aber noch mehr Thränen! Und dann sagte die Nacht: „Geh' rechts in den düstern Fichtenwald hinein; dahin sah ich den Tod mit dem kleinen Kinde seinen Weg nehmen."

Tief drinnen im Walde kreuzte sich[3] der Weg, und sie wußte nicht mehr, welche Richtung sie einschlagen sollte. Da stand ein Dornbusch, der hatte weder Blätter noch Blumen; aber es war ja auch um die kalte Winterszeit, und Eiszapfen[4] hingen an den Zweigen.

„Hast Du nicht den Tod mit meinem kleinen Kinde vorbeigehen sehen?"

„Ja," sagte der Dornbusch; „aber ich sage Dir nicht, welchen Weg er genommen hat, wenn Du mich nicht zuvor an Deinem Busen erwärmen willst! Ich friere hier todt, ich werde zu lauter[5] Eis!"

Und sie drückte den Dornbusch an ihre Brust, so fest, daß

1. *Seulement.*
2. De ringen, *se tordre.*
3. Sich kreuzen, *se bifurquer.*
4. *Glaçon.*
5. Zu lauter Eis werden, *se changer en glace.*

er recht aufthauen[1] könne. Und die Dornen drangen in ihr Fleisch ein; und ihr Blut floß in großen Tropfen. Aber der Dornbusch schoß[2] frische, grüne Blätter; und er bekam Blumen in der kalten Winternacht: so warm ist es an dem Herzen einer betrübten Mutter! Und der Dornbusch sagte ihr den Weg, den sie gehen sollte.

Da kam sie an einen großen See, auf dem sich weder Schiff, noch Kahn befand. Der See war nicht genug gefroren, sie tragen zu können, und auch nicht offen und flach genug, durchwatet[3] zu werden — und doch mußte sie über denselben, wollte sie ihr Kind finden. Da legte sie sich nieder, um den See auszutrinken[4]; und das war ja unmöglich für einen Menschen. Aber die betrübte Mutter dachte, daß vielleicht ein Wunder geschehen könnte.

„Nein, das wird niemals gehen!" sagte der See. „Laß uns zwei lieber sehen, daß wir einig werden[5]! Ich liebe es, Perlen zu sammeln, und Deine Augen sind die zwei klarsten, die ich je gesehen: willst Du sie in mich ausweinen[6], dann will ich Dich nach dem großen Treibhaus[7] hinüber tragen, wo der Tod wohnt und Blumen und Bäume pflegt; jeder von diesen ist ein Menschenleben!"

„O! Was gebe ich nicht, um zu meinem Kinde zu kommen!" sagte die verweinte Mutter. Und sie weinte noch mehr, und ihre Augen fielen auf den Grund des Sees hinab und wurden zwei kostbare Perlen. Aber der See hob sie in die Höhe, als säße sie in einer Schaukel[8], und in einer Schwingung[9] flog sie an das jenseitige Ufer, wo ein meilenlanges[10],

1. *Se dégeler.*
2. Blätter schießen, *pousser des feuilles.*
3. *Passer à gué.*
4. *Vider en buvant, boire en entier.*
5. *Tomber d'accord.*
6. *Épuiser en pleurs.*
7. *Serre.*
8. *Escarpolette, balançoire.*
9. *Élan.*
10. *De qqes lieues de lo[...]*

wunderbares Haus stand. Man wußte nicht, ob es ein Berg mit Wäldern und Höhlen, oder ob es gezimmert war. Aber die arme Mutter konnte es nicht sehen: sie hatte ja ihre Augen ausgeweint.

„Wo werde ich den Tod finden, der mit meinem kleinen Kind davonging?" fragte sie.

„Hier ist er noch nicht angekommen!" sagte ein altes graues Weib, das dort umherging und auf das Treibhaus des Todes Achtung geben mußte. „Wie hast Du Dich denn hierher gefunden, und wer hat Dir geholfen?"

„Der liebe Gott hat mir geholfen!" antwortete sie. „Er ist barmherzig, und das wirst Du auch sein. Wo werde ich mein kleines Kind finden?"

„Ich kenne es nicht," sagte das alte Weib, „und Du kannst ja nicht sehen! — Viele Blumen und Bäume sind diese Nacht verwelkt, der Tod wird bald kommen und sie umpflanzen[1]. Du weißt es wohl, daß jeder Mensch seinen Lebensbaum oder seine Lebensblume hat, wie gerade ein jeder eingerichtet ist[2]. Sie sehen aus, wie andere Gewächse, aber ihre Herzen schlagen[3]. Kinderherzen können auch schlagen! Darnach richte Dich, vielleicht erkennst Du den Herzschlag[4] Deines Kindes. Aber was giebst Du mir, wenn ich Dir sage, was Du noch mehr thun mußt?"

„Ich habe nichts zu geben," sagte die betrübte Mutter. „Aber ich will für Dich bis ans Ende der Welt gehen."

„Da habe ich Nichts zu besorgen," sagte das alte Weib; „aber Du kannst mir dein langes, schwarzes Haar geben; Du weißt wohl selbst, daß es schön ist; das gefällt mir! Du

1. *Transplanter.*
2. Eingerichtet sein, *être constitué.*
3. Les conteurs allemands parlent, avec une prédilection marquée, de la vie spirituelle des plantes.
4. *Pulsation.*

kannst mein weißes dafür wieder bekommen; das ist doch immer etwas!"

„Verlangst Du weiter nichts?" sagte sie. „Das gebe ich Dir mit Freuden!" Und sie gab ihr ihr schönes Haar, und erhielt dafür das schneeweiße des alten Weibes.

Und dann gingen sie in das große Treibhaus des Todes hinein, wo Blumen und Bäume wunderbar wuchsen. Da standen feine Hyacinthen unter Glasglocken[1] und große baumstarke Pfingstrosen[2]. Da wuchsen Wasserpflanzen, einige ganz frisch, andere halb krank; Wasserschlangen legten sich auf sie und schwarze Krebse klemmten sich am Stengel fest[3]. Da standen prächtige Palmbäume, Eichen und Platanen; da stand Petersilie und blühender Thymian[4]. Jeder Baum und jede Blume hatten ihren Namen; sie waren jedes ein Menschenleben; die Menschen lebten noch, der eine in China, der andere in Grönland, rund umher[5] in der Welt. Da waren große Bäume in kleinen Töpfen, so daß sie ganz beengt dastanden und nahe daran waren, den Topf zu sprengen[6]; es war auch manche kleine, schwächliche Blume da in fetter Erde, mit Moos rund umher und gewartet[7] und gepflegt. Aber die betrübte Mutter beugte sich über alle die kleinsten Pflanzen hin, sie hörte in jeder das Menschenherz schlagen, und aus Millionen erkannte sie das ihres Kindes heraus.

„Da ist es!" rief sie und streckte die Hand über eine kleine Krokusblume[8] aus, die ganz krank nach einer Seite hinüber hing.

„Rühre die Blume nicht an!" sagte das alte Weib.

1. *Cloche.*
2. *Pivoine.*
3. Sich festklemmen, *se cramponner.*
4. *Thym.*
5. *Tout autour.*
6. *Faire éclater, sauter.*
7. Warten non pas *attendre*, mais *soigner.*
8. *Pervenche.*

„Aber stelle Dich hierher, und wenn dann der Tod kommt, — ich erwarte ihn jeden Augenblick! — da laß ihn die Pflanze nicht herausreißen, sondern drohe ihm, daß du dasselbe mit den andern Blumen thun würdest; dann wird ihm bange! Er muß dem lieben Gott dafür einstehen[1]; keine darf herausgerissen werden, bevor der[2] die Erlaubniß dazu giebt!"

Da sauste es[3] mit einem Mal eiskalt durch den Saal, und die blinde Mutter fühlte, daß es der Tod war, der nun ankam.

„Wie hast Du den Weg hierher finden können?" fragte er. „Wie hast Du schneller hier ankommen können als ich?"

„Ich bin eine Mutter!" antwortete sie.

Und der Tod streckte seine lange Hand nach der kleinen, feinen Blume aus; aber sie hielt ihre Hände fest um dieselbe, so dicht, so dicht, und dennoch voll ängstlicher Sorgfalt, daß sie keines der Blätter berühre. Da hauchte der Tod auf ihre Hände; und sie fühlte, daß dies kälter war, als der kalte Wind; und ihre Hände sanken matt herab.

„Gegen mich kannst Du doch Nichts ausrichten[4]!" sagte der Tod.

„Aber der liebe Gott kann es!" sagte sie.

„Ich thue nur, was der will!" sagte der Tod. „Ich bin sein Gärtner. Ich nehme alle seine Blumen und Bäume und verpflanze sie in den großen Paradiesgarten, in das unbekannte Land. Wie sie aber dort gedeihen, und wie es dort ist: das darf ich Dir nicht sagen!"

„Gieb mir mein Kind zurück!" sagte die Mutter und weinte und flehte. Mit einem Mal faßte sie mit den Händen zwei hübsche Blumen fest an und rief dem Tode zu: „Ich

1. Für etwas einstehen, *être responsable de.*

2. Remplace le pron. pers.

3. Es saust eiskalt, *un froid glacial passe.*

4. *Pouvoir.*

reiße alle Deine Blumen ab, denn ich bin in Verzweiflung!"

„Rühre sie nicht an!" sagte der Tod. „Du sagst, daß Du so unglücklich bist, und nun wolltest Du eine andere Mutter eben so unglücklich machen?"

„Eine andere Mutter!" sagte die arme Frau und ließ sogleich beide Blumen los.

„Da hast Du Deine Augen," sagte der Tod. „Ich habe sie aus dem See aufgefischt[1]; sie glänzten so hell; ich wußte nicht, daß es die Deinigen waren. Nimm sie zurück, sie sind jetzt noch klarer als früher; dann sieh hinab in den tiefen Brunnen hier nebenan. Ich will die Namen der zwei Blumen nennen, die Du ausreißen wolltest, und Du wirst ihre ganze Zukunft sehen, ihr ganzes Menschenleben. Du wirst sehen, was Du zerstören und zu Grunde richten wolltest[2]!"

Und sie sah hinab in den Brunnen; und es war eine Glückseligkeit, zu sehen, wie die Eine ein Segen für die Welt ward, zu sehen, wie viel Glück und Freude sich um dieselbe verbreitete. Und sie sah das Leben der Andern, und das waren Sorgen und Noth, Jammer und Elend.

„Beides ist Gottes Wille!" sagte der Tod.

„Welche von ihnen ist die Blume des Unglücks, und welche die Gesegnete?" fragte sie.

„Das sage ich Dir nicht," antwortete der Tod; „aber das sollst Du von mir erfahren, daß die eine Blume die Deines eigenen Kindes war. Es war das Schicksal Deines Kindes, was Du sahest, die Zukunft Deines eigenen Kindes!"

Da schrie die Mutter vor Schrecken laut auf: „Welche von ihnen ist die meines Kindes! Sag' mir das! Befreie das unschuldige Kind! Erlöse mein Kind von allem dem

1. *Repêcher.* | 2. *Détruire.*

Elend! Trag' es lieber fort! Trag' es in Gottes Reich! Vergiß meine Thränen, vergiß mein Flehen und Alles, was ich gethan habe!"

„Ich verstehe Dich nicht!" sagte der Tod. „Willst Du Dein Kind zurück haben[1], oder soll ich mit ihm nach jenem Orte gehen, den Du nicht kennst?"

Da rang die Mutter die Hände, fiel auf die Knie und bat den lieben Gott: „Erhöre mich nicht, wenn ich gegen Deinen Willen bitte, der allezeit der beste ist! Erhöre mich nicht!"

Und sie ließ ihr Haupt auf die Brust hinabsinken[2].

Und der Tod ging mit ihrem Kinde nach dem unbekannten Lande.

---

4. Der Garten des Paradieses.

LE JARDIN DU PARADIS.

Es war einmal ein Königssohn; Niemand hatte so viele und schöne Bücher wie er; Alles, was in dieser Welt geschehen, konnte er darin lesen und die Abbildungen in prächtigen Kupferstichen[3] erblicken. Von jedem Volke und jedem Lande konnte er Auskunft erhalten[4]; aber wo der Garten des Paradieses zu finden sei, davon stand kein Wort darin; und der, gerade der war es, an den er am meisten dachte.

Seine Großmutter hatte ihm erzählt, als er noch ganz klein war, aber anfangen sollte, in die Schule zu gehen, daß jede Blume im Garten des Paradieses der süßeste Kuchen

1. Zurück haben wollen, *redemander.*

2. Hinabsinken lassen, *laisser tomber.*

3. *Gravure sur cuivre;* on dit ordin. Stahlstich.

4. Auskunft erhalten über etwas, *avoir des renseignements.*

und die Staubfäden[1] der feinste Wein wären; auf der einen ständen Geschichte, auf der andern Geographie oder Tabellen[2]; man brauche nur Kuchen zu essen, so könne man seine Lection; je mehr man speise, um so mehr Geschichte, Geographie und Tabellen habe man inne[3].

Das glaubte er damals. Aber schon, als er ein größerer Knabe wurde, mehr lernte und klüger war, begriff er wohl, daß eine ganz andere Herrlichkeit im Garten des Paradieses vorhanden sein müsse.

„O, weshalb pflückte doch Eva vom Baume der Erkenntniß? Weshalb speiste Adam von der verbotenen Frucht! Das sollte ich gewesen sein[4], so wäre es nicht geschehen! Nie würde die Sünde in die Welt gekommen sein!"

Das sagte er damals, und das sagte er noch als er siebenzehn Jahre alt war. Der Garten des Paradieses erfüllte alle seine Sinne.

Eines Tages ging er im Walde; er ging allein, denn das war sein größtes Vergnügen.

Der Abend brach an, die Wolken zogen sich zusammen[5]; es entstand[6] ein Regenwetter, als ob der ganze Himmel eine einzige Schleuse sei, aus der Wasser stürze; es war so dunkel, wie es sonst des Nachts nur im tiefsten Brunnen ist. Bald glitt er in dem nassen Grase aus, bald fiel er über die nackten Steine, welche aus dem Felsengrunde hervorragten. Alles triefte[7] von Wasser: es war nicht ein trockener Faden an dem armen Prinzen. Er mußte über große Steinblöcke klettern, wo das Wasser aus dem hohen Moose quoll. Er war nahe daran, ohnmächtig zu werden. Da

1. *Étamine.*
2. *Tables.*
3. Etwas inne haben, *posséder.*
4. Idiot.: *si cela avait été moi.*
5. Sich zusammenziehen, *s'amonceler.*
6. *Tomber.*
7. Triefen fait ordin. troff à l'imparf.

hörte er ein sonderbares Sausen, und vor sich sah er eine große erleuchtete Höhle. Mitten in derselben brannte ein Feuer, so daß man einen Hirsch daran braten konnte. Und das geschah auch[1]. Der prächtigste Hirsch mit seinem hohen Geweih war auf einen Spieß gesteckt und wurde langsam zwischen zwei abgehauenen Fichtenstämmen herumgedreht. Eine ältliche[2] Frau, groß und stark, als wäre sie eine verkleidete Mannsperson, saß am Feuer und warf ein Stück Holz nach dem andern hinein.

„Komm nur näher!" sagte sie; „setze Dich an das Feuer, damit Deine Kleider trocknen."

„Hier zieht[3] es sehr!" sagte der Prinz und setzte sich an den Fußboden nieder.

„Das wird noch ärger werden, wenn meine Söhne nach Hause kommen!" erwiederte die Frau. „Du bist hier in der Höhle der Winde; meine Söhne sind die vier Winde der Welt: kannst Du das verstehen?"

„Wo sind Deine Söhne?" fragte der Prinz.

„Ja, es ist schwer zu antworten, wenn man dumm fragt," sagte die Frau. „Meine Söhne treiben es auf eigene Hand[4]; sie spielen Federball[5] mit den Wolken dort oben im Königssaal!" Und dabei zeigte sie in die Höhe hinauf.

„Ach so!" sagte der Prinz. „Ihr sprecht übrigens[6] ziemlich barsch und seid nicht so mild, wie die Frauenzimmer, die ich sonst um mich habe!"

„Ja, die haben wohl nichts Anderes zu thun! Ich muß hart sein, wenn ich meine Knaben in Respect erhalten will; aber das kann ich, obgleich sie Trotzköpfe sind. Siehst Du die vier Säcke, die an der Wand hängen? Vor denen fürch-

1. *Et cela avait lieu* (litt.).
2. *D'un certain âge.*
3. Ziehen, employé ici pour parler d'un courant d'air.
4. Loc. all.; *pour leur propre compte.*
5. *Volant.*
6. *Au surplus.*

ten sie sich ebenso, wie Du früher vor der Ruthe hinter m Spiegel[1]. Ich kann die Knaben zusammen biegen[2], sag' ich Dir, und dann stecke ich sie in den Sack; da machen wir keine Umstände[3]! Da sitzen sie und dürfen nicht eher wieder herumstreifen, bis ich es für gut erachte. Aber da haben wir den Einen!"

Es war der Nordwind, der mit einer eisigen Kälte hereintrat; große Hagelkörner hüpften auf dem Fußboden hin, und Schneeflocken stöberten umher[4]. Er war in Bärenfellbeinkleidern[5] und Jacke; eine Mütze von Seehundsfell ging über die Ohren herab; lange Eiszapfen hingen ihm am Barte; und ein Hagelkorn[6] nach dem andern glitt ihm vom Jackenkragen[7] herunter.

„Gehen Sie nicht gleich an das Feuer!" sagte der Prinz; „Sie könnten sonst leicht Gesicht und Hände erfrieren!"

„Erfrieren?" sagte der Nordwind und lachte laut auf. „Kälte? Das ist gerade mein größtes Vergnügen! Was bist Du übrigens für ein Schneiderlein! Wie kommst Du in die Höhle der Winde?"

„Er ist mein Gast!" sagte die Alte; „und bist Du mit dieser Erklärung nicht zufrieden, so kannst Du in den Sack kommen! — Verstehst Du mich nun?"

Sieh, das half[8]; und der Nordwind erzählte, von wannen er kam und wo er fast einen ganzen Monat gewesen.

„Vom Polarmeere komme ich," sagte er; „ich bin auf

1. La verge destinée aux enfants, trouve, en Allemagne, sa place derrière le miroir de la chambre d'habitation.

2. Biegen pour beugen, *plier.*

3. Dans le sens de *façons.*

4. Umherstöbern. *voler de tous côtés.*

5. Un des nombr. exemples de la facilité de la langue allemande à former des mots composés.

6. *Gros grêlon.*

7. Litt.: *col de jaquette.*

8. Idiotisme; *cela eut le résultat voulu.*

dem Bäreneilande[1] mit den russischen Wallroßjägern[2] gewesen. Ich saß und schlief auf dem Steuer[3], als sie vom Nordcap wegsegelten; weil ich mitunter erwachte, flog mir der Sturmvogel um die Beine. Das ist ein komischer Vogel! Der macht einen raschen Schlag mit den Flügeln, hält sie darauf unbeweglich ausgestreckt und hat dann Fahrt genug[4]."

„Mache es nur nicht so weitläufig!" sagte die Mutter der Winde. „Und so kamst Du dann nach dem Bäreneilande?"

„Dort ist es schön! Da ist ein Fußboden zum Tanzen, flach wie ein Teller! Halb aufgethauter Schnee mit ein wenig Moos, scharfe Steine und Gerippe von Wallrossen und Eisbären lagen da umher, sowie auch Riesenarme und Beine mit verschimmeltem[5] Grün. Man möchte glauben, daß die Sonne nie darauf geschienen hätte. Ich blies ein wenig in den Nebel, damit man den Schuppen[6] sehen konnte; das war ein Haus, von Wrackholz[7] erbaut und mit Wallroßhäuten überzogen; die Fleischseite war nach außen gekehrt; sie war voller Roth und Grün; auf dem Dache saß ein lebendiger Eisbär und brummte. Ich ging nach dem Strande, sah nach den Vogelnestern, erblickte die nackten Jungen, die schrieen und den Schnabel aufsperrten; da blies ich in die tausend Kehlen hinab, und sie lernten den Schnabel schließen. Weiterhin wälzten sich die Wallrosse, wie lebendige Eingeweide oder Riesenmaden[8] mit Schweineköpfen und ellenlangen Zähnen!" —

„Du erzählst gut, mein Sohn!" sagte die Mutter. „Das

1. Litt.: *île des ours* (ours blancs). Probablement du côté du Spitzberg.
2. *Chasseur de morse.*
3. Pour Steuerruder, *gouvernail.*
4. Idiotisme; *cela lui suffit.*
5. *Moisi.*
6. *Hangar.*
7. *Bois de navire échoué* (litt.).
8. *Ver monstrueux.*

Wasser läuft mir im Munde zusammen[1], wenn ich Dich anhöre!"

„Dann ging das Jagen an! Die Harpune wurde in die Brust des Wallrosses geworfen, so daß der dampfende Blutstrahl, einem Springbrunnen gleich, über das Eis spritzte. Da gedachte ich auch meines Spieles! Ich blies auf und ließ meine Segler[2], die thurmhohen Eisberge, die Boote einklemmen[3]. Hui! wie man pfiff und wie man schrie; aber ich pfiff lauter! Die todten Wallroßkörper, Kisten und Tauwerk[4] mußten sie auf das Eis auspacken; ich schüttelte die Schneeflocken über sie und ließ sie in den eingeklemmten Fahrzeugen mit ihrem Fang nach Süden treiben, um dort Salzwasser zu kosten[5]. Sie kommen nie mehr nach dem Bäreneiland!"

„So hast Du ja Böses gethan!" sagte die Mutter der Winde.

„Was ich Gutes gethan habe, mögen die Andern erzählen!" sagte er. „Aber da haben wir meinen Bruder aus Westen; ihn mag ich von Allen am besten leiden; er schmeckt nach der See und führt eine herrliche Kälte mit sich!"

„Ist das der kleine Zephyr?" fragte der Prinz.

„Ja wohl ist das Zephyr!" sagte die Alte. „Aber er ist doch nicht so klein. Vor Jahren war es ein hübscher Knabe, aber das ist nun vorbei!"

Er sah aus wie ein wilder Mann, aber er hatte einen Fallhut[6] auf, um nicht zu Schaden zu kommen. In der Hand hielt er eine Mahagonikeule[7], in den amerikanischen Mahagoniwäldern gehauen. Das war nichts Geringes!

1. *Tu me fais venir l'eau à la bouche* (idiot.).
2. *Voilier.*
3. *Étreindre, resserrer.*
4. *Cordages*; de Tau, *câble.*
5. Salzwasser kosten, terme de marine pour : *faire naufrage.*
6. *Bourrelet.*
7. *Une massue en bois d'acajou.*

„Wo kommst Du her!“ fragte die Mutter.

„Aus den Waldwüsten,“ sagte er, „wo die dornigen Lianen eine Hecke zwischen jedem Baum bilden, wo die Wasserschlange in dem nassen Grase liegt und die Menschen unnöthig zu sein scheinen!“

„Was triebst Du dort?“

„Ich sah in den tiefen Fluß, sah, wie er von den Felsen herabstürzte, Staub wurde und gegen die Wolken flog, um den Regenbogen zu tragen. Ich sah den wilden Büffel im Flusse schwimmen, aber der Strom riß ihn mit sich fort. Er trieb mit dem Schwarm der wilden Enten, welche in die Höhe flogen, wo das Wasser stürzte. Der Büffel mußte hinunter; das gefiel mir, und ich blies einen Sturm, so daß uralte[1] Bäume segelten[2] und zu Spähnen wurden.“

„Und weiter hast Du nichts gethan?“ fragte die Alte.

„Ich habe in den Savanen Purzelbäume geschossen[3]; ich habe die wilden Pferde gestreichelt und Kokosnüsse geschüttelt. Ja, ja, ich habe Geschichten zu erzählen! Aber man muß nicht Alles sagen, was man weiß. Das weißt Du wohl, Alte[4]!“ und er küßte seine Mutter, so daß sie fast hintenüber[5] gefallen wäre. Es war ein schrecklich wilder Bube!

Nun kam der Südwind mit einem Turban und einem fliegenden Beduinenmantel.

„Hier ist es recht kalt, hier draußen!“ sagte er und warf Holz zum Feuer. „Man kann merken, daß der Nordwind zuerst gekommen ist!“

„Es ist hier so heiß, daß man einen Eisbär braten kann!“ sagte der Nordwind.

„Du bist selbst ein Eisbär!“ antwortete der Südwind.

1. Ur indique une haute antiquité.
2. *Passer.*
3. On dit plutôt schlagen.
4. Loc. familière pour *mère*.
5. *En arrière.*

„Wollt Ihr in den Sack gesteckt werden?" fragte die Alte. — „Setze dich auf den Stein dort und erzähle, wo Du gewesen bist."

„In Afrika, Mutter!" erwiederte er. „Ich war mit den Hottentotten auf der Löwenjagd im Lande der Kaffern. Da wächst Gras in den Ebenen, grün wie eine Olive! Da lief der Strauß mit mir um die Wette, aber ich bin doch noch schneller. Ich kam nach der Wüste zu dem gelben Sande; da sieht es aus, wie auf dem Grunde des Meeres. Ich traf eine Karavane; sie schlachteten ihr letztes Kameel, um Trinkwasser[1] zu erhalten; aber es war nur wenig, was sie bekamen. Die Sonne brannte von oben und der Sand von unten. Die ausgedehnte Wüste hatte keine Grenze. Da wälzte ich mich in dem feinen, losen Sand und wirbelte ihn in große Säulen auf[2]. Das war ein Tanz! Du hättest sehen sollen, wie muthlos das Dromedar dastand, und der Kaufmann zog den Kaftan[3] über den Kopf. Er warf sich vor mir nieder wie vor Allah, seinem Gott. Nun sind sie begraben; es steht eine Pyramide von Sand über ihnen Allen. Wenn ich die einmal fortblase, dann wird die Sonne die weißen Knochen bleichen; da können die Reisenden sehen, daß dort früher Menschen gewesen sind. Sonst wird man das in der Wüste nicht glauben!"

„Du hast also nur Böses gethan?" sagte die Mutter. „Marsch in den Sack!" und ehe er es merkte, hatte sie den Südwind um den Leib[4] gefaßt und in den Sack gesteckt. Er wälzte sich rings umher auf dem Fußboden, aber sie setzte sich darauf und da mußte er stille liegen.

„Das sind muntere Knaben, die Ihr habt!" sagte der Prinz.

1. *Eau potable.*
2. Aufwirbeln, *élever en tourbillon.*
3. *Caftan,* longue robe portée par les Orientaux.
4. *Autour de la taille.*

„Ja wohl," antwortete sie; „und ich weiß sie zu züchtigen. Da haben wir den vierten?"

Das war der Ostwind, der war wie ein Chinese gekleidet.

„Ach! kommst Du von jener Gegend?" sagte die Mutter. „Ich glaubte, Du wärest im Garten des Paradieses gewesen."

„Dahin fliege ich erst morgen!" sagte der Ostwind. „Morgen sind es hundert Jahre, seitdem ich dort war!" Ich komme jetzt aus China, wo ich um den Porzellanthurm tanzte, daß alle Glocken klingelten. Auf der Straße bekamen die Beamten Prügel[1]; das Bambusrohr wurde auf ihren Schultern zerschlagen, und das waren Leute vom ersten bis zum neunten Grade[2]. Sie schrieen: „„Vielen Dank, mein väterlicher Wohlthäter!"" Aber es kam ihnen nicht vom Herzen, und ich klingelte mit den Glocken und sang: „Tsing, tsang, tsu!"

„Du bist muthwillig?" sagte die Alte. „Es ist gut, daß Du morgen in den Garten des Paradieses kommst; das trägt immer zu Deiner Bildung bei[3]. Trinke dann tüchtig aus der Weisheitsquelle und nimm eine kleine Flasche voll für mich mit nach Hause!"

„Das werde ich thun!" sagte der Ostwind. „Aber weshalb hast Du meinen Bruder vom Süden in den Sack gesteckt? Heraus mit ihm! Er soll mir vom Vogel Phönix erzählen; davon will die Prinzessin im Garten des Paradieses stets hören, wenn ich jedes hundertste Jahr meinen Besuch abstatte. Mache den Sack auf, dann bist Du meine süßeste[4] Mutter, und ich schenke Dir zwei Taschen voll Thee, so grün und frisch, wie ich ihn an Ort und Stelle gepflückt habe!"

1. *Être battu.*

2. *Degré*; indique ici les différentes classes de fonctionnaires chinois.

3. Beitragen zu etwas, *contribuer à*.

4. T. de flatterie: *la plus douce*, c.-à-d. *la meilleure des mères.*

„Nun, des Thee's halber [1] und weil Du mein Herzensjunge [2] bist, will ich den Sack öffnen!" Das that sie, und der Südwind kroch heraus; aber er sah ganz niedergeschlagen aus, weil der fremde Prinz es gesehen hatte.

„Da hast Du ein Palmblatt für die Prinzessin;" sagte der Südwind. „Dieses Blatt hat der alte Vogel Phönix, der einzige, der in der Welt war, mir gegeben! Er hat mit seinem Schnabel seine ganze Lebensbeschreibung, die hundert Jahre, die er lebte, hineingeritzt [3]. Nun kann sie es selbst lesen, wie der Vogel Phönix sein Nest in Brand steckte und darin saß und verbrannte, gleich der Frau eines Hindu. Wie knisterten [4] doch die trockenen Zweige! Es war ein Rauch und ein Dampf! Zuletzt schlug Alles in Flammen auf [5]; der alte Vogel Phönix wurde zu Asche; aber sein Ei lag glühend roth im Feuer; es barst [6] mit einem großen Knall, und das Junge flog heraus; nun ist dieses [7] Regent über alle Vögel und der einzige Vogel Phönix in der Welt. Er hat in das Palmblatt, welches ich Dir gab, ein Loch gebissen: das ist sein Gruß an die Prinzessin!"

„Laßt uns nun etwas essen!" sagte die Mutter der Winde." Und so setzten sie sich Alle heran, um von dem gebratenen Hirsche zu speisen; der Prinz saß zur Seite des Ostwindes; deshalb wurden sie bald gute Freunde.

„Höre, sage mir einmal," sagte der Prinz, „was ist das für eine Prinzessin, von der hier so viel die Rede ist, und wo liegt der Garten des Paradieses?"

„Ho, ho!" sagte der Ostwind; „willst Du dahin? Ja, dann fliege morgen mit mir? Aber das muß ich Dir übri-

1. *A cause de.*
2. Litt. : *fils de mon cœur, préféré.*
3. *Graver;* litt.: *écorcher.*
4. *Craquer.*
5. Aufschlagen, *s'élever en flammes, s'enflammer.*
6. De bersten, *éclater.*
7. Pron. dém. pour le pron. pers. es.

gens[1] sagen: dort ist kein Mensch seit Adam's und Eva's Zeit gewesen. Die kennst Du ja wohl aus Deiner Bibelgeschichte[2]?"

„Ja wohl!" sagte der Prinz.

„Damals, als sie verjagt wurden, versank[3] der Garten des Paradieses in die Erde; aber er behielt seinen warmen Sonnenschein, seine milde Luft und all' seine Herrlichkeit. Die Feenkönigin wohnt darin; da liegt die Insel der Glückseligkeit, wohin der Tod nie kommt, wo es herrlich ist! Setze Dich morgen auf meinen Rücken, dann werde ich Dich mitnehmen; ich denke, es wird sich wohl thun lassen[4]. Aber nun mußt Du nicht mehr sprechen, denn ich will schlafen!"

Und dann schliefen sie allesammt.

In der frühen Morgenstunde erwachte der Prinz und war nicht wenig erstaunt, sich schon hoch über den Wolken zu finden. Er saß auf dem Rücken des Ostwindes, der ihn noch treulich hielt; sie waren so hoch in der Luft, daß Wälder und Felder, Flüsse und See'n sich wie auf einer illuminirten Landkarte darstellten[5].

„Guten Morgen!" sagte der Ostwind. „Du könntest übrigens füglich[6] noch ein bischen schlafen, denn es ist nicht viel auf dem flachen Lande unter uns zu sehen, ausgenommen Du hättest Lust, die Kirchen zu zählen! Die stehen gleich Kreidepunkten[7] auf dem grünen Brett[8]." Das waren Felder und Wiesen, was er das grüne Brett nannte.

„Es war unartig, daß ich Deiner Mutter und Deinen Brüdern nicht Lebewohl gesagt habe!" meinte der Prinz.

1. *Du reste.*
2. *Histoire sainte.*
3. *S'effondrer.*
4. Es läßt sich thun, *cela se peut faire.*
5. *Apparaître.*
6. *A ton aise.*
7. Littér.: *points de craie*, c.-à-d. *points blancs.*
8. Synonyme de *plaine.*

„Wenn man schläft, ist man entschuldigt!" sagte der Ostwind. Und darauf flogen sie noch rascher von dannen [1]. Man konnte es in den Gipfeln der Bäume hören, denn wenn sie darüber hinfuhren, rasselten alle Zweige und Blätter; man konnte es auf dem Meere und auf den Seen hören, denn wo sie flogen, stiegen die Wogen höher, und die großen Schiffe neigten sich tief in das Wasser, gleich schwimmenden Schwänen.

Gegen Abend, als es dunkel wurde, sahen die großen Städte ergötzlich [2] aus; die Lichter brannten dort unten, bald hier, bald da; es war gerade, als wenn man ein Stück Papier angebrannt hat und alle die kleinen Feuerfunken sieht, wie einer nach dem andern verschwindet. Und der Prinz klatschte in die Hände; aber der Ostwind bat ihn, das sein zu lassen und sich lieber fest zu halten; sonst könnte er leicht hinunter fallen und an einer Kirchthurmspitze hängen bleiben.

Der Adler in den schwarzen Wäldern flog zwar leicht, doch der Ostwind flog noch leichter. Der Kosak auf seinem kleinen Pferde jagt über die Ebenen davon, doch der Prinz jagte noch schneller.

„Nun kannst Du den Himalaya sehen!" sagte der Ostwind. „Das ist der höchste Berg in Asien; nun werden wir bald nach dem Garten des Paradieses gelangen [3]!" Dann wendeten sie sich mehr südlich, und bald duftete es dort von Gewürzen und Blumen. Feigen und Granatäpfel [4] wuchsen wild, und die wilde Weinranke [5] hatte blaue und rothe Trauben. Hier ließen sich Beide nieder und streckten sich in das weiche Gras, wo die Blumen dem Winde zunickten, als wollten sie sagen: „Willkommen!"

1. *De là.*
2. Litt : *réjouissant, agréablement.*
3. *Arriver à.*
4. *Grenade.*
5. *Pampre sauvage.*

„Sind wir nun im Garten des Paradieses?“ fragte der Prinz.

„Nein, bewahre[1]!“ erwiederte der Ostwind. „Aber wir werden bald dorthin kommen. Siehst Du die Felsenmauer dort und die weite Höhle, wo die Weinranken gleich einer großen, grünen Gardine[2] hängen? Da hindurch werden wir hineingelangen! Wickle Dich in meinen Mantel; hier brennt die Sonne, aber einen Schritt weiter, und es ist eisig kalt. Der Vogel, welcher an der Höhle vorbeistreift, hat den einen Flügel hier draußen in dem warmen Sommer und den andern drinnen in dem kalten Winter!“

„So, das ist also der Weg zum Garten des Paradieses?“ fragte der Prinz.

Nun gingen sie in die Höhle hinein. Hu[3], wie war es dort eisig kalt! Aber es währte doch nicht lange. Der Ostwind breitete seine Flügel aus, und sie leuchteten gleich dem hellsten Feuer. Nein, welche Höhle! Die großen Steinblöcke, von denen das Wasser träufelte[4], hingen über ihnen in den wunderbarsten Gestalten; bald war es so enge, daß sie auf Händen und Füßen kriechen mußten, bald so hoch und ausgedehnt, wie in der freien Luft. Es sah aus wie Grabcapellen[5] mit stummen Orgelpfeifen[6] und versteinerten Orgeln.

„Wir gehen wohl[7] den Weg des Todes zum Garten des Paradieses?“ fragte der Prinz. Aber der Ostwind antwortete keine Sylbe, zeigte vorwärts, und das schönste blaue Licht strahlte ihnen entgegen. Die Steinblöcke über ihnen wurden mehr und mehr ein Nebel, der zuletzt wie eine weiße Wolke im Mondschein aussah. Nun waren sie in der herrlichsten

1. Idiotisme : *nullement.*
2. *Rideau.*
3. Interject. qui exprime le saisissement.
4. *Dégoutter.*
5. Litt.: *chapelle funéraire.*
6. *Tuyau d'orgue.*
7. *Certainement.*

milden Luft; so frisch wie auf den Bergen, so duftend[1] wie bei den Rosen des Thales. Da strömte ein Fluß so klar wie die Luft selbst; und die Fische waren wie Silber und Gold; purpurrothe Aale, die bei jeder Bewegung blaue Feuerfunken sprühten, spielten unten im Wasser, und die breiten Nixenblumenblätter[2] hatten des Regenbogens Farben; die Blume selbst war eine rothgelbe, brennende Flamme, der das Wasser Nahrung gab, gleichwie das Oel die Lampe beständig im Brennen erhält; eine feste Brücke von Marmor, aber so künstlich und fein ausgeschnitten, als wäre sie von Spitzen und Glasperlen gemacht, führte über das Wasser zur Insel der Glückseligkeit, wo der Garten des Paradieses blühte.

Der Ostwind nahm den Prinzen auf seine Arme und trug ihn hinüber. Da sangen die Blumen und Blätter die schönsten Lieder aus seiner Kindheit, aber so schwellend[3] lieblich, wie keine menschliche Stimme hier singen kann.

Waren es Palmbäume oder riesengroße Wasserpflanzen, die hier wuchsen? So saftige und große Bäume hatte der Prinz früher nie gesehen; in langen Guirlanden hingen da die wunderlichsten Schlingpflanzen[4], wie man sie nur mit Farben und Gold auf dem Rande alter Heiligenbücher[5], oder durch die Anfangsbuchstaben geschlungen, abgebildet findet. Das waren die seltsamsten Zusammensetzungen[6] von Vögeln, Blumen und Schnörkeln. Dicht daneben im Grase stand ein Schwarm Pfaue[7] mit entfalteten, strahlenden Schweifen. Ja, das war wirklich[8] so! Als aber der Prinz daran

1. *Odoriférant.*
2. *Feuille de nénuphar.*
3. Le mot est employé adverbialement, comme syn. de *tellement.*
4. *Plante grimpante;* de schlingen, *s'entrelacer.*
5. *Livre de Saints*, parce qu'au moyen âge on entourait le texte de ces livres de peintures.
6. *Arabesque.*
7. Pour Pfauen.
8. *Véritablement.*

rührte, merkte er, daß es keine Thiere, sondern Pflanzen waren; es waren die großen Kletten[1], die hier gleich des Pfaues herrlichem Schweife strahlten. Der Löwe und der Tiger sprangen gleich geschmeidigen[2] Katzen zwischen den grünen Hecken hin, die wie die Blumen des Olivenbaumes dufteten; und der Löwe und der Tiger waren zahm. Die wilde Waldtaube[3] glänzte wie die schönste Perle und schlug mit ihren Flügeln den Löwen an die Mähne; und die Antilope, die sonst so scheu ist, stand daneben und nickte mit dem Kopfe, als ob sie auch mitspielen wollte.

Nun kam die Fee des Paradieses; ihre Kleider strahlten wie die Sonne, und ihr Antlitz war heiter, wie das einer frohen Mutter, wenn sie recht glücklich über ihr Kind ist. Sie war so jung und schön, und die hübschesten Mädchen, jede mit einem leuchtenden Stern im Haar, folgten ihr. Der Ostwind gab ihr das beschriebene Blatt vom Vogel Phönix und ihre Augen funkelten vor Freude. Sie nahm den Prinzen bei der Hand und führte ihn in ihr Schloß hinein, wo die Wände Farben hatten wie das prächtigste Tulpenblatt, wenn es gegen die Sonne gehalten wird. Die Decke[4] selbst war eine große strahlende Blume, und je mehr man zu derselben hinaufsah, desto tiefer erschien ihr Kelch. Der Prinz trat an das Fenster und blickte durch eine der Scheiben: da sah er den Baum der Erkenntniß mit der Schlange, und Adam und Eva standen dicht dabei. „Sind die nicht verjagt?" fragte er. Und die Fee lächelte und erklärte ihm, daß die Zeit auf jeder Scheibe ihr Bild eingebrannt habe[5]; aber nicht, wie man es zu sehen gewohnt: nein, es war Leben darin; die Blätter der Bäume bewegten sich; die Menschen kamen und gingen wie in einem Spie-

1. *Bardane.*
2. *Souple.*
3. *Ramier.*
4. *Plafond.*
5. Litt.: *brûler avec un fer chaud; imprimer.*

gelbilde[1]. Und er sah durch eine andere Scheibe, und da war Jacob's Traum, wo die Leiter gerade bis in den Himmel ging, und die Engel mit großen Schwingen schwebten auf und nieder. Ja, Alles, was in dieser Welt geschehen war, lebte und bewegte sich in den Glasscheiben; solche künstliche Gemälde konnte nur die Zeit[2] einbrennen.

Die Fee lächelte und führte ihn in einen großen, hohen Saal, dessen Wände transparent erschienen. Hier waren Portraits, das eine Gesicht immer schöner als das andere. Man sah Millionen Glücklicher, die lächelten und sangen, so daß es in eine Melodie zusammenfloß[3]; die Alleroberſten waren so klein, daß sie kleiner erschienen als die kleinste Rosenknospe, wenn sie wie ein Punkt auf das Papier gezeichnet wird. Und mitten im Saale stand ein großer Baum mit hängenden, üppigen[4] Zweigen; goldene Aepfel, große und kleine, hingen wie Apfelsinen[5] zwischen den grünen Blättern. Das war der Baum der Erkenntniß, von dessen Frucht Adam und Eva gegessen hatten. Von jedem Blatte tröpfelte ein glänzender, rother Thautropfen; es war als ob der Baum blutige Thränen weinte.

„Laßt uns nun in das Boot steigen?“ sagte die Fee; „da wollen wir Erfrischungen auf dem schwellenden Wasser genießen! Das Boot schaukelt[6] und kommt nicht von der Stelle, aber alle Länder der Welt gleiten an unsern Augen vorüber.“ Und es war wunderbar anzusehen, wie sich die ganze Küste bewegte. Da kamen die hohen schneebedeckten Alpen mit Wolken und schwarzen Tannen; das Horn er-

1. Litt.: *image de miroir; reflet.*
2. *Le temps seul.*
3. Zusammenfließen, *s'harmoniser.*
4. *Vivace.*
5. *Orange*; c'est ainsi que les Allemands désignent le fruit de l'oranger.
6. *Se balancer.*

klang so tief wehmüthig[1], und der Hirte jodelte[2] so hübsch im Thale. Dann bogen die Bananenbäume ihre langen, hängenden Zweigen über das Boot nieder; kohlschwarze Schwäne schwammen auf dem Wasser, und die seltsamsten Thiere und Blumen zeigten sich am Ufer: das war Neuholland, der fünfte Welttheil, der mit einer Aussicht auf die blauen Berge vorbeiglitt. Man hörte den Gesang der Priester und sah den Tanz der Wilden zum Schall[3] der Trommeln und der knöchernen Trompeten. Aegyptens Pyramiden, die bis in die Wolken ragten, umgestürzte Säulen und Sphinxe, halb im Sande begraben, segelten ebenfalls vorbei. Die Nordlichter[4] leuchteten über ausgebrannte Vulkane des Nordens: das war ein Feuerwerk, was[5] Niemand nachmachen konnte. Der Prinz war so glückselig; ja, er sah noch hundert Mal mehr, als was wir hier erzählen.

„Und ich kann immer hier bleiben?" fragte er.

„Das kommt auf Dich selbst an!" erwiederte die Fee. „Wenn Du nicht, wie Adam, Dich gelüsten läßt, das Verbotene zu thun, so kannst Du immer hier bleiben!"

„Ich werde die Aepfel auf dem Erkenntnißbaume nicht anrühren!" sagte der Prinz. „Hier sind ja Tausende von Früchten, ebenso schön wie die!"

„Prüfe Dich selbst, und bist Du nicht stark genug, so gehe mit dem Ostwinde, der Dich herbrachte. Er fliegt nun zurück und läßt sich vor hundert Jahren hier nicht wieder blicken; die Zeit wird an diesem Ort für Dich vergehen, als wären es nur hundert Stunden; aber es ist eine lange Zeit für die Versuchung und Sünde. Jeden Abend, wenn ich von Dir gehe, muß ich Dir zurufen: Komm mit! Ich muß Dir mit der Hand winken, aber bleibe zurück. Gehe

1. *Mélancoliquement.*
2. Désigne le chant en fausset des Tyroliens.
3. *Au son de.*
4. *Aurore boréale.*
5. Pour das, *que.*

nicht mit, denn sonst wird mit jedem Schritte Deine Sehnsucht[1] größer werden. Du kommst dann in den Saal, wo der Baum der Erkenntniß wächst; ich schlafe unter seinen duftenden, hängenden Zweigen; Du wirst Dich über mich beugen, und ich muß lächeln; drückst Du aber einen Kuß auf meinen Mund, so sinkt das Paradies tief in die Erde, und es ist für Dich verloren. Der Wüste scharfer Wind wird Dich umsausen, der kalte Regen von Deinem Haupte träufeln. Kummer und Drangsal wird Dein Erbtheil."

„Ich bleibe hier!" sagte der Prinz. Und der Ostwind küßte ihn auf die Stirn und sagte: „Sei stark, dann treffen wir uns nach hundert Jahren wieder! Lebe wohl! Lebe wohl!" Und der Ostwind breitete seine großen Flügel aus; sie glänzten wie das Wetterleuchten[2] in der Erntezeit oder wie das Nordlicht im kalten Winter.

„Lebe wohl! Lebe wohl!" ertönte es von Blumen und Bäumen. Störche und Pelikane flogen wie flatternde Bänder in Reihen[3] und geleiteten ihn bis zur Grenze des Gartens.

„Nun beginnen wir unsere Tänze!" sagte die Fee. „Zum Schlusse, wo[4] ich mit Dir tanze, wirst Du, indem die Sonne sinkt, sehen, daß ich Dir winke; Du wirst mich Dir zurufen hören: Komm mit! Aber thue es nicht! Hundert Jahre lang muß ich es jeden Abend wiederholen; jedesmal, wenn die Zeit vorbei ist, gewinnst Du mehr Kraft, zuletzt denkst Du gar nicht mehr daran. Heute Abend ist es zum ersten Mal; nun hab' ich dich gewarnt."

Und die Fee führte ihn in einen großen Saal von weißen durchsichtigen Lilien; die gelben Staubfäden in jeder Blume bildeten eine kleine Goldharfe, die mit Saitenlaut[5] und

1. Mot éminemment allemand; *désir ardent.*
2. *Eclairs.*
3. *Rangée.*
4. Wo pour wenn.
5. *Son des cordes* (litt.).

Flötenton erklang. Die schönsten Mädchen, schwebend und schlank, in wogenden Flor[1] gekleidet, so daß man die reizenden Glieder sah, schwebten im Tanze und sangen, wie herrlich es sei, zu leben, und daß sie nie sterben würden, und daß der Garten des Paradieses ewig blühen werde.

Und die Sonne ging unter; der ganze Himmel wurde ein[2] Gold, welches den Lilien den Schein der herrlichen Rosen gab; und der Prinz trank von dem schäumenden Wein, welchen die Mädchen ihm reichten, und fühlte eine Glückseligkeit, wie nie zuvor. Er sah, wie der Hintergrund[3] des Saales sich öffnete, und der Baum der Erkenntniß stand in einem Glanze, der seine Augen blendete; der Gesang dort war weich und lieblich, wie seiner Mutter Stimme, und es war, als ob sie sänge: „Mein Kind! mein geliebtes Kind!"

Da winkte die Fee und rief so liebevoll: „Komm mit! komm mit!" Und er stürzte ihr entgegen, vergaß sein Versprechen, vergaß es schon den ersten Abend, und sie winkte und lächelte. Der Duft, der gewürzige[4] Duft rings umher wurde stärker; die Harfen ertönten weit lieblicher, und es war, als ob die Millionen lächelnder Köpfe im Saale, wo der Baum wuchs, nickten und sängen: „Alles muß man kennen! Der Mensch ist der Herr der Erde!" Und es waren keine blutigen Thränen mehr, welche von den Blättern des Erkenntnißbaumes fielen: es waren rothe, funkelnde Sterne, die er zu erblicken glaubte. „Komm mit! Komm mit!" lauteten die bebenden[5] Töne, und bei jedem Schritte brannten des Prinzen Wangen heißer, bewegte sein Blut sich rascher. „Ich muß!" sagte er. Es ist ja keine Sünde, kann keine sein! Weshalb nicht der Schönheit und

1. *Gaze.*
2. *Tout or.*
3. *Fond.*
4. De Gewürz, *épices; odoriférant.*
5. *Frémissant.*

der Freude folgen! Sie schlafen sehen will ich[1], es ist ja nichts verloren, wenn ich es nur unterlasse[2], sie zu küssen; und küssen werde ich sie nicht; ich bin stark; ich habe einen festen Willen!"

„Und die Fee warf ihren strahlenden Anzug[3] ab, bog die Zweige zurück, und nach einem Augenblick war sie darin verborgen.

„Noch habe ich nicht gesündigt," sagte der Prinz, „und will es auch nicht!" Und dann bog er die Zweige zur Seite: da schlief sie bereits; schön, wie nur die Fee im Garten des Paradieses es sein kann. Sie lächelte im Traume, er bog sich über sie nieder und sah zwischen ihren Augenliedern Thränen beben[4]!

„Weinst Du über mich?" flüsterte er. „Weine nicht, Du herrliches Weib! Nun begreife ich erst des Paradieses Glück! Es durchströmt mein Blut, meine Gedanken; die Kraft des Cherubs und des ewigen Lebens fühle ich in meinem irdischen Körper! Möge es ewig Nacht für mich werden: eine Minute, wie diese, ist Reichthum genug!" Und er küßte die Thränen aus ihren Augen; sein Mund berührte den ihrigen. —

Da krachte ein Donnerschlag[5], so tief und schrecklich, wie Niemand ihn je gehört. Und Alles stürzte zusammen; die schöne Fee, das blühende Paradies sank[6], sank tiefer und tiefer. Der Prinz sah es in die schwarze Nacht versinken; wie ein kleiner leuchtender Stern strahlte es aus weiter Ferne; Todeskälte durchschauerte[7] seinen Körper; er schloß seine Augen und lag lange wie todt.

1. Inversion.
2. Ici dans le sens de *se retenir, s'abstenir*.
3. *Vêtement*.
4. Litt.: *trembler, perler*.
5. *Coup de tonnerre*.
6. De sinken, *s'effondrer, tomber*.
7. De durch et de Schauer, *faire frissonner*.

Der kalte Regen fiel ihm in das Gesicht, der scharfe Wind blies um sein Haupt: da kehrten seine Sinne zurück. „Was habe ich gethan!“ seufzte er. „Ich habe gesündigt, wie Adam — gesündigt, so daß das Paradies tief versunken ist!“ Und er öffnete seine Augen; den Stern in der Ferne, den Stern, der wie das gesunkene Paradies funkelte, sah er noch — es war der Morgenstern[1] am Himmel.

Er erhob sich und war in dem großen Walde dicht bei der Höhle der Winde; und die Mutter der Winde saß an seiner Seite; sie sah böse aus und erhob ihren Arm in die Luft.

„Schon den ersten Abend!“ sagte sie. „Das dachte ich wohl! Ja, wärest Du mein Sohn, so müßtest Du in den Sack!“

„Da soll er hinein!“ sagte der Tod. Das war ein starker, alter Mann mit einer Sense in der Hand und mit großen schwarzen Schwingen[2]. „In den Sarg soll er gelegt werden; aber jetzt noch nicht; ich zeichne[3] ihn nur, lasse ihn dann noch eine Weile in der Welt herumwandern, seine Sünde sühnen[4], gut und besser werden. — Ich komme aber einmal. Wenn er es gerade am wenigsten erwartet, stecke ich ihn in den schwarzen Sarg, setze ihn auf meinen Kopf und fliege gegen den Stern empor. Auch dort blüht des Paradieses Garten, und ist er gut und fromm, so wird er hineintreten; sind aber seine Gedanken böse und das Herz noch voller Sünde, so sinkt er mit dem Sarge tiefer als das Paradies gesunken, und nur jedes tausendste Jahr hole ich ihn wieder, damit er tiefer sinke oder auf den Stern gelange[5], den funkelnden Stern dort oben!“

1. *L'étoile du matin, Vénus.*
2. Mot poétique pour Flügel.
3. *Marquer, désigner.*
4. *Expier.*
5. Auf den Stern gelangen, *atteindre l'étoile.*

5. Das Gänseblümchen.

LA PAQUERETTE.

Nun höre einmal! —

Draußen auf dem Lande, dicht[1] am Wege, lag ein Landhaus; Du hast es gewiß selbst einmal gesehen. Vor demselben ist ein kleiner Garten mit Blumen und einem Stackete[2], welches angestrichen ist; dicht dabei am Graben, mitten in dem schönsten grünen Grase, wuchs eine kleine Gänseblume; die Sonne beschien sie eben so warm und schön als die großen, schönen Prachtblumen im Garten, und deshalb wuchs sie von Stunde zu Stunde. Eines Morgens stand sie, mit ihren kleinen, blendend weißen Blättern, die wie Strahlen um die kleine gelbe Sonne in der Mitte rings herum sitzen, ganz entfaltet[3] da. Sie dachte gar nicht daran, daß kein Mensch sie hier im Grase sähe, und daß sie eine arme verachtete Blume sei; nein, sie war so vergnügt, sie wendete sich der warmen Sonne gerade entgegen[4], sah zu ihr auf und horchte auf die Lerche, die in der Luft sang.

Die kleine Gänseblume war so glücklich, als ob es ein großer Festtag wäre, und es war doch ein Montag. Alle Kinder waren in der Schule; während die[5] auf ihren Bänken saßen und etwas lernten, saß sie auf ihrem kleinen grünen Stengel und lernte auch von der warmen Sonne und Allem rings umher, wie gut Gott ist; und es[6] gefiel ihr recht, daß die kleine Lerche Alles, was sie in der Stille fühlte, so deutlich und schön sang. Und die Gänseblume

1. *Tout près de.*
2. Propr. : *estacade, palissade.*
3. *Épanoui, ouvert.*
4. Sich entgegen wenden, *se tourner vers.*
5. Litt.: *ceux-ci* pour diese.
6. A traduire par : *cela.*

blickte mit einer Art Ehrfurcht zu dem glücklichen Vogel, der singen und fliegen konnte, empor, war aber gar nicht betrübt, daß sie es selbst nicht konnte. „Ich sehe und höre ja!" dachte sie, „die Sonne bescheint mich und der Wind küßt mich! O, wie reich bin ich doch begabt worden[1]!"

Innerhalb des Stacketes standen so viele steife[2], vornehme Blumen; je weniger Duft sie hatten, um so mehr prunkten[3] sie. Die Päonien bliesen sich auf, um größer als eine Rose zu sein; aber die Größe macht es nicht[4]! Die Tulpen hatten die allerschönsten Farben, und das wußten sie wohl und hielten sich kerzengrade[5], damit man es besser sehen möchte. Sie beachteten die kleine Gänseblume da draußen gar nicht, aber die sah desto mehr nach ihnen und dachte: „Wie sind die reich und schön! Ja, zu ihnen fliegt sicher der prächtige Vogel hernieder und besucht sie! Gott sei Dank, daß ich so nahe dabei stehe, so kann ich doch die Pracht zu sehen bekommen!" Und gerade wie sie das dachte: „Quivit[6]!" da kam die Lerche geflogen; aber nicht zu den Päonien und Tulpen herunter — nein, nieder ins Gras zu der armen Gänseblume. Die erschrak vor lauter Freude, so daß sie gar nicht wußte, was sie denken sollte.

Der kleine Vogel tanzte rings um sie her und sang: „Nein, wie ist doch das Gras so weich! Und sieh, welch' eine liebliche kleine Blume mit Gold im Herzen und Silber auf dem Kleide!" Der gelbe Punkt in der Gänseblume sah ja aus wie Gold, und die kleinen Blätter rings herum erglänzten silberweiß[7].

Wie[8] glücklich die kleine Gänseblume war — nein, das

1. *Doué.*
2. *Raide.*
3. *Faire de l'ostentation, se pavaner.*
4. Pour macht es nicht aus, c.-à-d. *ne fait pas tout.*
5. Litt.: *droit comme un cierge.*
6. Imitation du chant de l'alouette.
7. *Blanc comme de l'argent.*
8. *Combien;* la construction

kann Niemand begreifen! Der Vogel küßte sie mit seinem Schnabel, sang ihr vor[1] und flog dann wieder in die blaue Luft hinauf. Es währte wirklich eine ganze Viertelstunde, bevor die Blume sich erholen[2] konnte. Halb verschämt[3] und doch innerlich erfreut, sah sie nach den andern Blumen im Garten; sie hatten ja die Ehre und Glückseligkeit, die ihr widerfahren war, gesehen; sie mußten ja begreifen, welche Freude es war. Aber die Tulpen standen noch einmal so steif als früher; und dann waren sie so spitz[4] im Gesicht und so roth, denn sie hatten sich geärgert. Die Päonien waren ganz dickköpfig[5]; es war gut, daß sie nicht sprechen konnten, sonst hätte die Gänseblume eine ordentliche Zurechtweisung bekommen. Die arme kleine Blume konnte wohl sehen, daß sie nicht bei guter Laune waren, und das that ihr so herzlich wehe. Zur selben Zeit kam in den Garten ein Mädchen mit einem großen, scharfen und glänzenden Messer; sie ging gerade durch die Tulpen hin und schnitt eine nach der andern ab. „Uh!" seufzte die kleine Gänseblume; „das ist ja schrecklich! Nun ist es mit ihnen aus!" Dann ging das Mädchen mit den Tulpen fort. Das Gänseblümchen war froh darüber, daß es draußen im Grase stand und eine kleine arme Blume war; es fühlte sich so dankbar, und als die Sonne unterging, faltete es seine Blätter, schlief ein und träumte die ganze Nacht von der Sonne und dem kleinen Vogel.

Am nächsten Morgen, als die Blume wieder glücklich alle ihre weißen Blätter gerade so wie kleine Arme gegen Luft und Licht ausstreckte, erkannte sie des Vogels Stimme; aber es war so traurig, was er sang. Ja, die arme Lerche

devrait commencer par Niemand.

1. *Chanter devant qqn.*

2. Sich erholen, se remettre.

3. Pour beschämt, *couvert de confusion.*

4. *Pointu.*

5. Litt.: *à grosse tête; têtu.*

hatte guten Grund dazu; sie war gefangen worden und saß nun in einem Käfig, dicht bei dem offenen Fenster. Sie besang das freie und glückliche Umherfliegen[1]; sang von dem jungen, grünen Korn auf dem Felde und von der herrlichen Reise, die sie auf ihren Flügeln hoch in die Luft hinauf machen konnte. Der arme Vogel war nicht bei guter Laune: gefangen saß er da im Käfig.

Die kleine Gänseblume wünschte so gern[2] zu helfen. Aber wie sollte sie das anfangen? Ja, es war schwer zu erdenken[3]. Sie vergaß völlig, wie schön Alles rings umher stand, wie warm die Sonne schien, und wie prächtig weiß ihre Blätter aussahen. Ach, sie konnte nur an den gefangenen Vogel denken, für den etwas zu thun sie durchaus nicht im Stande war[4].

Zu derselben Zeit kamen zwei kleine Knaben aus dem Garten; der eine von ihnen trug ein Messer in den Händen, groß und scharf, wie das, welches das Mädchen hatte, um die Tulpen abzuschneiden. Sie gingen gerade auf die kleine Gänseblume zu, die gar nicht begreifen konnte, was sie wollten.

„Hier können wir ein herrliches Rasenstück für die Lerche ausschneiden[5]!" sagte der eine Knabe und begann dann um die Gänseblume ein Viereck zu schneiden, so daß sie mitten in dem Rasenstück zu stehen kam.

„Reiße die Blume ab!" sagte der andere Knabe, und das Gänseblümchen zitterte vor Angst, denn abgerissen zu werden war ja das Leben verlieren; und nun wollte es so gern leben, da es mit dem Rasenstücke zu der gefangenen Lerche in den Käfig sollte.

„Nein, laß sie sitzen!" sagte der andere Knabe; „sie

1. *Vol à travers les airs.*
2. *Si volontiers; tant.*
3. *Difficile à imaginer.*
4. Inversion: sie war nicht im Stande für den (ihn) etwas zu thun.
5. *Enlever*

putzt[1] so niedlich!" Und so blieb sie sitzen und kam mit in den Bauer[2] der Lerche.

Aber der arme Vogel klagte laut über seine verlorne Freiheit und schlug mit den Flügeln gegen den Eisendraht im Käfig; die kleine Gänseblume konnte nicht sprechen, kein tröstendes Wort sagen, so gern sie es auch wollte. So verging der ganze Vormittag.

„Hier ist kein Wasser!" sagte die gefangene Lerche. „Sie sind alle ausgegangen und haben vergessen, mir einen Tropfen zu trinken zu geben. Mein Hals ist trocken und brennend! Es ist Feuer und Eis in mir, und die Luft ist so schwer! Ach, ich muß sterben, scheiden[3] vom warmen Sonnenschein, vom frischen Grün, von all' der Herrlichkeit, die Gott geschaffen!" Und dann bohrte[4] sie ihren Schnabel in das kühle Rasenstück, um sich dadurch ein wenig zu erfrischen. Da fielen ihre Augen auf das Gänseblümchen, und der Vogel nickte ihm zu, küßte es mit dem Schnabel und sagte: „Du mußt hier drinnen auch vertrocknen, Du arme, kleine Blume! Dich und den kleinen Flecken[5] grünen Grases hat man mir für die ganze Welt gegeben, die ich draußen hatte! Jeder kleine Grashalm soll mir ein grüner Baum, jedes Deiner weißen Blätter eine duftende Blume sein! Ach, Ihr erzählt mir nur, wie viel ich verloren habe!"

„Wer ihn doch trösten könnte!" dachte die Gänseblume; aber sie konnte kein Blatt bewegen; doch der Duft, der den feinen Blättern entströmte, war weit stärker, als man ihn sonst[6] bei dieser Blume findet; das bemerkte der Vogel auch, und obgleich er vor Durst verschmachtete und in seinem Schmerz die grünen Grashalme abriß, berührte er doch nicht die Blume.

1. *Elle fait si bien.*
2. *Cage.*
3. *Se séparer, quitter.*
4. Bohren, *enfoncer.*
5. *Coin.*
6. A trad. par : *d'ordinaire.*

Es wurde Abend, und noch kam Niemand, dem armen Vogel einen Wassertropfen zu bringen; da streckte er seine hübschen Flügel aus und schüttelte sie krampfhaft[1]; sein Gesang war ein wehmüthiges Piep-piep[2]; das kleine Haupt neigte sich der Blume entgegen, und des Vogels Herz brach[3] aus Mangel und Sehnsucht. Da konnte die Blume nicht, wie am vorhergehenden Abende, ihre Blätter zusammenfalten und schlafen; sie hing krank und traurig zur Erde nieder.

Erst am nächsten Morgen kamen die Knaben, und als sie den Vogel todt erblickten, weinten sie, weinten sie viele Thränen und gruben ihm ein niedliches Grab, welches mit Blumenblättern verziert wurde. Des Vogels Leiche kam in eine rothe schöne Schachtel; königlich sollte er bestattet[4] werden, der arme Vogel! Als er lebte und sang, vergaßen sie ihn, ließen ihn im Käfig sitzen und Mangel leiden; nun bekam er Schmuck und viele Thränen.

Aber das Rasenstück mit dem Gänseblümchen wurde in den Staub der Landstraße hinausgeworfen. Keiner dachte an Die[5], welche doch am meisten für den kleinen Vogel gefühlt hatte[6], und die ihn so gern trösten wollte!

---

6. Die Störche.

LES CIGOGNES.

Auf dem letzten Hause in einem kleinem Dorfe stand ein Storchnest[7]. Die Storchmutter saß im Neste bei ihren vier

1. *Convulsivement.*
2. Intraduisible; *son.*
3. Brechen, *se briser;* employé comme intransitif.
4. Bestatten, *enterrer.*
5. Devrait prendre la minuscule; pour diejenige.
6. Für jemand fühlen, *avoir de la compassion pour qqn.*
7. Pour Storchennest.

kleinen Jungen, welche den Kopf mit dem kleinen schwarzen Schnabel, denn der war noch nicht roth geworden, hervorsteckten. Eine kleine Strecke davon entfernt, stand auf dem Dachrücken[1] ganz stramm[2] und steif der Storchvater; er hatte das eine Bein unter sich aufgezogen[3], um doch nicht ganz müßig[4] zu sein, während er Schildwache stände. Man sollte glauben, er wäre aus Holz geschnitzt gewesen, so stille stand er. „Es sieht gewiß recht vornehm aus[5], daß meine Frau eine Schildwache beim Neste hat!“ dachte er. „Sie können ja nicht wissen, daß ich ihr Mann bin. Sie glauben sicher, daß ich commandirt worden bin, hier zu stehen. Das sieht so nobel aus!“ Und er fuhr fort, auf einem Beine zu stehen.

Unten auf der Straße spielte eine ganze Schaar Kinder; und als sie die Störche gewahr wurden[6], sang einer der muthigsten Knaben, und später alle zusammen, den alten Vers von den Störchen. Aber sie sangen ihn nun, wie er sich dessen entsinnen konnte:

„Storch, Storch, fliege heim,
Stehe nicht auf einem Bein;
Deine Frau im Neste liegt,
Wo sie ihre Jungen wiegt.
Das eine wird gehängt,
Das and're wird versengt[7],
Das dritte man erschießt,
Das vierte wird gespießt[8].“

„Höre nur, was die Knaben singen!“ sagten die kleinen

1. *Le faîte du toit.* Dans les contrées où les cigognes ont l'habitude de passer la belle saison, on leur ménage un nid au haut du toit.

2. *Raide.* Mot très-usité en Allemagne comme terme militaire.

3. De aufziehen, *remonter.*

4. De Muße, *loisir; oisif.*

5. Vornehm aussehen, *avoir bonne façon, grand air.*

6. Gewahr werden, *remarquer.* Constr. aussi avec le gén.

7. *Roussir.*

8. Cette chanson se retrouve

Storchkinder; „sie singen, wir sollen gehängt und versengt werden!"

„Daran sollt Ihr Euch nicht kehren[1]!" sagte die Storchmutter. „Hört nur nicht darauf, so schadet es gar Nichts."

Aber die Knaben fuhren fort zu singen, und sie ätschten[2] den Storch mit den Fingern aus; nur ein Knabe, welcher Peter hieß, sagte, daß es eine Sünde sei, die Thiere zum besten zu haben[3], und wollte auch gar nicht mit dabei sein. Die Storchmutter tröstete ihre Jungen. „Kümmert Euch nicht darum," sagte sie; „seht nur, wie ruhig Euer Vater steht, und zwar auf einem Beine!"

„Wir fürchten uns sehr!" sagten die Jungen und zogen die Köpfe tief in das Nest zurück.

Am nächsten Tage, als die Kinder wieder zum Spielen zusammen kamen und die Störche erblickten, sangen sie ihr Lied:

„Das eine wird gehängt
Das and're wird versengt." —

„Werden wir wohl gehängt und versengt werden?" fragten die jungen Störche.

„Nein, sicher nicht!" sagte die Mutter. „Ihr sollt fliegen lernen; ich werde Euch schon exerciren[4]! Dann fliegen wir hinaus auf die Wiese und statten den Fröschen Besuch ab[5]; die verneigen sich vor uns im Wasser und singen: „Koax!

partout où l'on rencontre des cigognes.

1. Sich an etwas kehren, *faire attention à.*

2. Ausätschen, aussi ausetschen, de etsch, interjection de moquerie.

3. Zum Besten haben, *se moquer de.*

4. Dans le sens de *apprendre la manœuvre;* employé pour einexerciren.

5. Besuch abstatten, *rendre visite.*

koax[1]!" Und dann essen wir sie auf; das wird ein rechtes Vergnügen abgeben!"

„Und was dann?" fragten die Storchjungen.

„Dann versammeln sich alle Störche, die hier im ganzen Lande sind, und es beginnt das Herbstmanöver[2]; da muß man gut fliegen; das ist von großer Wichtigkeit. Denn wer dann nicht ordentlich fliegen kann, wird vom General mit dem Schnabel todtgestochen; deßhalb gebt wohl Acht, etwas zu lernen, wenn das Exerciren anfängt!"

„So werden wir ja doch gespießt, wie die Knaben sagten, und höre nur, jetzt singen sie wieder."

„Hört auf mich und nicht auf sie," sagte die Storchmutter. „Nach dem großen Manöver fliegen wir nach den warmen Ländern, weit von hier, über Berge und Wälder. Nach Aegypten fliegen wir, wo es dreieckige[3] Steinhäuser giebt, die, in eine Spitze auslaufend[4], bis über die Wolken ragen; sie werden Pyramiden genannt und sind älter, als ein Storch es sich denken kann. Dort ist ein Fluß, welcher aus seinem Bette tritt[5]; dann wird das ganze Land zu Schlamm. Man geht in Schlamm und ißt Frösche."

„O!" sagten alle Jungen.

„Ja! dort ist es herrlich! Man thut den ganzen Tag nichts Anders als essen; und während wir es dort so gut haben, ist in diesem Lande hier nicht ein grünes Blatt auf den Bäumen; hier ist es so kalt, daß die Wolken in Stücke frieren[6] und in kleinen weißen Lappen[7] herunterfallen!" Es

1. Imitation du cri de la grenouille.

2. Litt.: *manœuvre d'automne*. Les troupes allemandes se réunissent en automne pour exécuter des mouvements ensemble.

3. *Triangulaire*; il s'agit ici des pyramides.

4. In etwas auslaufen, *se terminer en*.

5. Litt.: *sortir de son lit; déborder*. Il s'agit ici des inondations périodiques du Nil.

6. In Stücke frieren, litt.: *se geler en morceaux*.

7. *Morceaux*; il est question de flocons de neige.

war der Schnee, den sie meinte, aber sie konnte es ja nicht deutlicher erklären.

„Frieren dann auch die unartigen Knaben in Stücke?" fragten die jungen Störche.

„Nein, in Stücke frieren sie nicht; aber sie sind nahe daran und müssen in der dunkeln Stube sitzen und duckmäusern[1]. Ihr könnt dagegen in fremden Ländern herumfliegen, wo es Blumen und warmen Sonnenschein giebt."

Nun war schon einige Zeit verstrichen, und die Jungen waren so groß geworden, daß sie im Neste aufrechtstehen und weit umhersehen konnten; und der Storchvater kam jeden Tag mit schönen Fröschen, kleinen Schlangen und allen Storchleckereien[2], die er finden konnte. O, das sah lustig aus, wie er ihnen Kunststücke vormachte[3]! Den Kopf legte er gerade herum auf den Schwanz; mit dem Schnabel klapperte[4] er, als wäre es eine kleine Knarre[5], und dann erzählte er ihnen Geschichten, alle insgesammt vom Sumpfe.

„Hört, nun müßt Ihr fliegen lernen!" sagte eines Tages die Storchmutter; und dann mußten alle vier Junge hinaus[6] auf den Dachrücken. O, wie sie schwankten[7], wie sie mit den Flügeln balancirten; und doch waren sie nahe daran, herunterzufallen.

„Seht nur auf mich!" sagte die Mutter. „So müßt Ihr den Kopf halten! So müßt ihr die Füße stellen! Eins, zwei! Eins, zwei[8]! Das ist es, was Euch in der Welt forthelfen wird[9]!" Dann flog sie ein kleines Stück, und die Jungen

1. *Faire le sournois.*
2. *Friandise de cigogne.*
3. Vormachen, litt.: *montrer à qqn à faire qqe chose.*
4. *Craqueter.*
5. *Crécelle.*
6. Hinaus müssen, *devoir sortir.* Le compl. de hinaus manque.
7. *Chanceler.*
8. *Une, deux!* (pour imiter le commandement).
9. Forthelfen, *pousser*

machten einen kleinen, unbeholfenen[1] Sprung. Bums! da lagen sie, denn ihr Körper war zu schwerfällig.

„Ich will nicht fliegen!" sagte das eine Junge und kroch wieder in das Nest hinauf; „mir liegt nichts daran, nach den warmen Ländern zu kommen."

„Willst Du denn hier erfrieren, wenn es Winter wird? Sollen die Knaben kommen, Dich zu hängen, zu sengen und zu braten? Nun werde ich sie rufen!"

„O nein!" sagte der junge Storch und hüpfte dann wieder auf das Dach, wie die andern. Am dritten Tage konnten sie schon ordentlich ein bischen fliegen, und da glaubten sie, daß sie auch schweben und auf der Luft ruhen könnten; das wollten sie, aber bums! da purzelten sie: darum mußten sie schnell die Flügel wieder rühren[2]. Nun kamen die Knaben unten auf der Straße und sangen ihr Lied:

„Storch, Storch, fliege heim!"

„Wollen wir nicht hinuntersteigen und ihnen die Augen ausstechen[3]?" fragten die Jungen.

„Nein, laßt das sein!" sagte die Mutter. „Hört nur auf mich, das ist weit wichtiger: Eins, zwei, drei! nun fliegen wir rechts herum; Eins, zwei, drei! nun links um den Schornstein. — Seht, das war sehr gut! Der letzte Schlag mit den Flügeln[4] war so niedlich und richtig, daß Ihr die Erlaubniß erhalten sollt, morgen mit mir in den Sumpf zu fliegen. Da kommen mehrere nette[5] Storchfamilien mit ihren Kindern hin; zeigt mir nun, daß die meinen die niedlichsten sind, und daß Ihr recht einherstolzirt[6]; das sieht gut aus und verschafft Ansehen[7]!"

1. *Gauche.*
2. Dans le sens de *remuer.*
3. *Crever.*
4. Pour Flügelschlag, *coup d'aile.*
5. Nett, *convenable*, p. *joli.*
6. Einherstolziren, *marcher gravement.*
7. Ansehen verschaffen, *procurer de la considération.*

„Aber sollen wir denn nicht an den unartigen Buben Rache nehmen?“ fragten die jungen Störche.

„Laßt sie schreien, so viel sie wollen! Ihr fliegt doch zu den Wolken auf und kommt nach dem Lande der Pyramiden, wenn sie frieren müssen und kein grünes Blatt, keinen süßen Apfel haben!“

„Ja, wir wollen uns rächen!“ zischelten sie einander zu[1], und dann wurde wieder exercirt.

Von allen Knaben auf der Straße war keiner ärger darauf erpicht[2], das Spottlied zu singen, als gerade der, welcher damit angefangen hatte, und das war ein ganz kleiner; er war wohl nicht mehr als sechs Jahr alt. Die jungen Störche glaubten freilich, daß er hundert Jahre zähle, denn er war ja so viel größer, als ihre Mutter und ihr Vater, und was wußten sie davon, wie alt Kinder und große Menschen sein könnten! Ihre ganze Rache sollte diesen Knaben treffen; er hatte ja zuerst begonnen und er blieb auch immer dabei. Die jungen Störche waren sehr aufgebracht[3], und als sie größer wurden, wollten sie es noch weniger dulden; die Mutter mußte ihnen zuletzt versprechen, daß sie gerächt werden sollten, aber erst am letzten Tage ihres Aufenthaltes.

„Wir müssen ja erst sehen, wie Ihr Euch bei dem großen Manöver benehmen werdet! Besteht Ihr schlecht[4], so daß der General Euch den Schnabel durch die Brust rennt[5]: dann haben ja die Knaben Recht, wenigstens in einer Weise! Laßt uns nun sehen!“

„Ja, das sollst Du!“ sagten die Jungen, und so gaben

1. Einander zuzischeln, *se glisser réciproquement dans l'oreille.*

2. Erpicht sein, de Pech, *poix; être acharné à.*

3. De aufbringen, *irriter.*

4. Schlecht bestehen, *mal réussir* (dans un examen).

5. Durch die Brust rennen, *passer au travers de la poitrine.*

sie sich recht Mühe; sie übten sich jeden Tag und flogen so niedlich und leicht, daß es ordentlich eine Lust[1] war.

Nun kam der Herbst: alle Störche begannen sich zu sammeln und nach den warmen Ländern fortzuziehen, während wir Winter hatten. Das war ein Manöver! Ueber Wälder und Dörfer mußten sie, nur um zu sehen, wie gut sie fliegen könnten, denn es war ja eine große Reise, die ihnen bevorstand. Die jungen Störche machten ihre Sachen so brav, daß sie „Ausgezeichnet gut, mit Frosch und Schlangen[2]," erhielten. Das war das allerbeste Zeugniß, und den Frosch und die Schlange konnten sie essen; das thaten sie auch.

„Nun wollen wir uns rächen!" sagten sie.

„Ja, gewiß!" sagte die Storchmutter. „Was ich mir ausgedacht, ist gerade das Richtigste! Ich weiß, wo der Teich ist, in dem alle die kleinen Menschenkinder liegen, bis der Storch kommt und sie den Aeltern bringt. Die niedlichen kleinen Kinder schlafen und träumen so lieblich, wie sie später nicht mehr träumen. Alle Eltern wollen gerne solch' ein kleines Kind haben, und alle Kinder wollen eine Schwester oder einen Bruder haben. Nun wollen wir nach dem Teiche hinfliegen und eins für jedes der Kinder holen, welche nicht das böse Lied gesungen und die Störche zum Besten gehabt haben!"

„Aber der, welcher zu singen angefangen, der schlimme, häßliche Knabe!" schrieen die jungen Störche; „was machen wir mit ihm?"

„Da liegt im Teich ein kleines todtes Kind, das sich todt geträumt hat: das wollen wir für ihn nehmen; da wird

1. Es ist eine Lust, *cela fait plaisir à voir.*

2. Andersen fait allusion aux examens allemands, dans lesquels la note Ausgezeichnet gut, *avec distinction,* ne s'obtient que rarement; les complém. impliquent une augmentation de la valeur de la note. En Allem. les décorations se confèrent avec des mentions analogues.

er weinen, weil wir ihm einen kleinen todten Bruder gebracht haben; aber dem guten Knaben — ihn habt Ihr doch nicht vergessen, ihn, der da sagte: Es sei Unrecht, die Thiere zum besten zu haben! — ihm wollen wir sowohl einen Bruder als eine Schwester bringen. Und da der Knabe Peter hieß, so sollt Ihr auch allesammt Peter[1] heißen!"

Und es geschah, wie sie sagte; und es heißen alle Störche Peter, und so werden sie noch genannt.

---

7. Der Engel.

L'ANGE.

„Jedes Mal, wenn ein gutes Kind stirbt, kommt ein Engel Gottes zur Erde hernieder[2], nimmt das todte Kind auf seine Arme, breitet die großen weißen Flügel aus, fliegt hin über alle die Plätze[3], welche das Kind lieb gehabt hat, und pflückt eine ganze Hand voll Blumen, welche er zu Gott hinaufbringt, damit sie dort noch schöner als auf der Erde blühen. Der liebe Gott drückt alle Blumen an sein Herz, aber derjenigen Blume, welche ihm die liebste ist, gibt er einen Kuß, und dann bekommt sie eine Stimme und kann in der großen Glückseligkeit mitsingen!"

Sieh, alles Dieses erzählte ein Engel Gottes, indem er ein todtes Kind zum Himmel forttrug, und das Kind hörte gleichwie[4] im Traume; und sie fuhren hin[5] über die Stätten in der Heimat, wo der Kleine gespielt hatte und sie kamen durch Gärten mit herrlichen Blumen.

1. *Pierre*, nom donné en Allemagne aux cigognes.
2. Herniederkommen, *descendre.*
3. Ueber etwas fliegen, *traverser en volant.*
4. *Comme.*
5. Hinfahren, *aller*

„Welche wollen wir nun mitnehmen und in den Himmel pflanzen?" fragte der Engel.

Und da stand ein schlanker, herrlicher Rosenstock, aber eine böse Hand hatte den Stamm zerbrochen, so daß alle Zweige, voll von großen, halbaufgesprungenen Knospen rund herum, vertrocknet hingen.

„Der arme Rosenstock!" sagte das Kind. „Nimm ihn, damit er dort oben bei Gott zum Blühen kommen kann[1]!"

Und der Engel nahm ihn und küßte das Kind dafür, und der Kleine öffnete halb seine Augen. Sie pflückten von den reichen Prachtblumen, nahmen aber auch die verachtete Butterblume[2] und das wilde Stiefmütterchen[3].

„Nun haben wir Blumen!" sagte das Kind, und der Engel nickte, aber er flog noch nicht zu Gott empor. Es war Nacht, es war ganz stille; sie blieben in der großen Stadt, sie schwebten in einer der schmalen Gassen umher[4], wo ganze Haufen von Stroh, Asche und Auskehricht[5] lagen: es war Umziehetag gewesen. Da lagen Scherben von Tellern, Gypsstücke, Lumpen und alte Hüte, was Alles[7] nicht gut aussah.

Und der Engel zeigte in all' diesem Wirrwarr[8] hinunter auf einige Scherben eines Blumentopfes und auf einen Klumpen Erde, der herausgefallen war und von den Wurzeln einer großen vertrockneten Feldblume, welche nichts taugte und die man deshalb auf die Gasse geworfen hatte, zusammengehalten wurde.

„Die nehmen wir mit!" sagte der Engel. „Ich werde Dir erzählen, warum, während wir weiterfliegen!"

1. Zum Blühen kommen, litt.: *arriver à floraison, fleurir.*
2. *Renoncule.*
3. *Pensée sauvage.*
4. Umherschweben, *planer.*
5. Aussi Kehricht, de kehren, *balayer, balayure.*
6. *Jour de déménagement.*
7. *Toutes choses qui...*
8. Litt.: *tohu-bohu, chaos.*

Und so flogen sie, und der Engel erzählte:

„Dort unten in der schmalen Gasse, in dem niedrigen Keller, wohnte ein armer, kranker Knabe; von Kindheit an war er immer bettlägerig[1] gewesen; wenn er am gesundesten war, konnte er auf Krücken in der kleinen Stube ein paar Mal auf und nieder gehen; das war Alles. An einigen Tagen im Sommer drangen die Sonnenstrahlen während einer halben Stunde bis auf die Flur[2] des Kellers; und wenn dann der arme Knabe dasaß und sich von der warmen Sonne bescheinen ließ, und das rothe Blut durch seine feinen Finger sah, die er vor das Antlitz hielt, dann hieß es: „„Ja, heute ist er ausgewesen[3]!““ — Er kannte den Wald in seinem herrlichen Frühlingsgrün nur dadurch, daß ihm des Nachbars Sohn den ersten Buchenzweig[4] brachte, und den hielt er über seinem Haupte und träumte dann, unter Buchen zu sein, wo die Sonne schiene und Vögel sängen. An einem Frühlingstage brachte ihm des Nachbars Knabe auch Feldblumen, und unter diesen war zufällig eine mit der Wurzel, und deshalb wurde sie in einen Blumentopf gepflanzt und dicht am Bett an das Fenster gestellt. Und die Blume war mit einer glücklichen Hand gepflanzt: sie wuchs, trieb neue Schößlinge[5] und trug jedes Jahr ihre Blumen. Sie wurde des kranken Knaben herrlichster Blumengarten, sein kleiner Schatz hier auf Erden; er begoß[6] und pflegte sie, und sorgte dafür, daß sie jeden Sonnenstrahl bis zum letzten, welcher durch das niedrige Fenster hinunterglitt[7], erhielt; und die Blume selbst verwuchs[8] in seine Träume, denn für ihn blühte sie,

1. *Alité;* de Bett et liegen.
2. *Vestibule, corridor.* On habite beauc. les sous-sols en All.
3 Aus sein, *être sorti.*
4. *Branche de hêtre.*
5. *Pousse.*
6. Imparf. de begießen, *arroser.*
7. Hinuntergleiten, litt.: *glisser en bas.*
8. Verwachsen, litt.: *s'unir en croissant, se mêler à.*

verbreitete sie ihren Duft und erfreute sie das Auge; zu ihr wendete er sich im Tode, als der Herr ihn rief. — Ein Jahr ist er nun bei Gott gewesen; ein Jahr hat die Blume vergessen im Fenster gestanden und ist verdorrt; sie wurde deshalb beim Umziehen in den Kehricht hinaus auf die Straße geworfen. Und dieß ist die Blume, die arme vertrocknete Blume, welche wir mit in unsern Blumenstrauß genommen haben, denn diese Blume hat mehr Freude gewährt, als die reichste Blume im Garten einer Königin.

„Aber woher weißt Du das Alles?" fragte das Kind, welches der Engel gen Himmel trug.

„Ich weiß es!" sagte der Engel. „Denn ich war selbst der kleine kranke Knabe, welcher auf Krücken ging! Meine Blume kenne ich wohl!"

Und das Kind öffnete seine Augen ganz und sah in des Engels herrliches, frohes Antlitz[1] hinein; und in demselben Augenblicke befanden sie sich in Gottes Himmel, wo Freude und Seligkeit war. Und Gott drückte das todte Kind an sein Herz, und da bekam es Flügel, wie der andere Engel und flog Hand in Hand mit ihm. Und Gott drückte alle Blumen an sein Herz; aber die arme verdorrte Feldblume küßte er; und sie erhielt eine Stimme und sang mit allen Engeln, welche Gott umschwebten[2] : einige ganz nahe, andere um diese herum in großen Kreisen, und immer weiter und weiter, in das Unendliche[3], aber alle gleich glücklich. Und alle sangen sie : kleine und große, das gute, gesegnete Kind und die arme Feldblume, welche verdorrt dagelegen hatte, hingeworfen in den Kehricht, unter dem Unrathe[4] des Umziehetages, in der schmalen dunkeln Gasse.

1. Pour Angesicht.
2. *Entourer.*
3. *L'infini.*
4. *Détritus.*

8. Der standhafte Zinnsoldat.

L'INTRÉPIDE SOLDAT DE PLOMB.

Es waren einmal fünfundzwanzig Zinnsoldaten, die waren alle Brüder, denn sie waren von einem alten zinnernen Löffel geboren worden. Das Gewehr hielten sie im Arm und das Gesicht gerade aus; roth und blau : so[1] herrlich war ihre Uniform. Das Allererste, was sie in dieser Welt hörten, als der Deckel von der Schachtel genommen wurde, in der sie lagen war das Wort : „Zinnsoldaten!" Das[2] rief ein kleiner Knabe und klatschte in die Hände; er hatte sie bekommen, denn es war sein Geburtstag[3], und stellte sie nun auf dem Tische auf[4]. Der eine Soldat glich dem andern leibhaftig, nur ein Einziger war etwas verschieden; der hatte nur ein Bein, denn er war zuletzt gegossen worden, und da war nicht mehr Zinn genug; doch stand er eben so fest auf seinem einen, als die andern auf ihren zweien, und gerade er ist es, der merkwürdig wurde.

Auf dem Tische, auf welchem sie aufgestellt wurden, stand vieles andere Spielzeug; aber Das, was am meisten in die Augen fiel, war ein niedliches Schloß von Papier. Durch die kleinen Fenster konnte man gerade in die Säle hineinsehen. Vor dem Schlosse standen kleine Bäume rings um einen kleinen Spiegel, der wie ein klarer See aussehen sollte. Schwäne von Wachs schwammen darauf und spiegelten sich[5]. Das war Alles niedlich, aber das Niedlichste war doch eine kleine Dame, die mitten in der offenen Schloßthüre[6]

1. *Tellement.*
2. *C'est là ce que.*
3. En Allemagne on célèbre les anniversaires de naissance.
4. Aufstellen, *ranger en bataille.*
5. Sich spiegeln, *se mirer.*
6. Plutôt an der Thüre.

stand; sie war auch aus Papier geschnitten, aber sie hatte einen Rock vom klarsten Linon[1] an und ein kleines, schmales blaues Band über die Schultern, gerade wie ein Gewand; mitten in diesem saß eine glänzende Flitterrose[2] gerade so groß wie ihr ganzes Gesicht. Die kleine Dame streckte ihre beiden Arme aus, denn sie war eine Tänzerin; und dann hob sie das eine Bein so hoch empor, daß der Zinnsoldat es durchaus nicht[3] finden konnte und glaubte, daß sie, gerade wie er, nur ein Bein habe.

„Das wäre ein Frau für mich!“ dachte er; „aber sie ist sehr vornehm; sie wohnt in einem Schlosse; ich habe nur eine Schachtel, und da sind wir fünfundzwanzig darin; das ist kein Ort für sie! Doch ich muß suchen, mit ihr Bekanntschaft zu machen[4]!“ Und dann legte er sich, so lang er war, hinter eine Schnupftabacksdose, welche auf dem Tische stand; da konnte er recht die kleine, feine Dame betrachten, die fortfuhr auf einem Beine zu stehen, ohne aus der Balance zu kommen[5].

Als es Abend wurde, kamen alle die andern Zinnsoldaten in ihre Schachtel, und die Leute im Hause gingen zu Bette. Nun fing das Spielzeug an zu spielen, sowohl: „Es kommt Besuch,“ als auch „Krieg führen“ und „Ball geben“. Die Zinnsoldaten rasselten[6] in der Schachtel, denn sie wollten mit dabei sein, aber sie konnten den Deckel nicht abheben. Der Nußknacker[7] machte Purzelbäume, und der Griffel belustigte sich auf der Tafel; es war ein Lärm, daß der Kanarienvogel davon erwachte und anfing, mitzusprechen,

1. *Linon, toile de lin.*
2. *Paillette.*
3. Durchaus nicht, espèce de superlatif ; *jamais.*
4. *Lier connaissance.*
5. Aus der Balance kommen, *perdre l'équilibre.*
6. *S'agiter.*
7. *Casse-noisette.* On donne souvent à ce petit instrument les formes les plus bizarres, comme, p. exemp., celle d'un homme qui ouvre une large bouche.

und zwar in Versen. Die beiden Einzigen, die sich nicht von der Stelle bewegten, waren der Zinnsoldat und die Tänzerin; sie hielt sich ganz gerade auf der Zehenspitze und hatte beide Arme ausgestreckt; er war eben so standhaft auf seinem einen Beine; seine Augen verwandte[1] er keinen Augenblick von ihr.

Nun schlug die Uhr zwölf und klatsch[2]! da sprang der Deckel von der Schnupftabacksdose; aber es war kein Taback[3] darin; nein, sondern ein kleiner schwarzer Kobold[4], das war so ein Kunststück.

„Zinnsoldat!" sagte der Kobold; „sieh doch nicht nach Dem, was Dich nichts angeht!"

Aber der Zinnsoldat that, als ob er es nicht hörte.

„Ja, warte nur bis morgen!" sagte der Kobold.

Als es nun Morgen wurde und die Kinder aufstanden, wurde der Zinnsoldat in das Fenster gestellt und, war es nun der Kobold oder der Zugwind: auf einmal flog das Fenster auf[5] und der Soldat fiel Hals über Kopf[6] vom dritten Stock hinunter. Das war eine erschreckliche Fahrt! Er streckte das Bein gerade in die Höhe und blieb auf dem Tschako mit dem Bajonnet zwischen den Pflastersteinen stecken.

Das Dienstmädchen und der kleine Knabe gingen sogleich hinunter, um zu suchen; aber obgleich sie nahe daran waren, auf ihn zu treten, konnten sie ihn doch nicht erblicken. Hätte der Zinnsoldat gerufen: „Hier bin ich!" so hätten sie ihn wohl gefunden; aber er fand es nicht für passend[7], laut zu schreien, weil er in Uniform war.

Nun fing es an zu regnen; bald fielen die Tropfen dich-

1. *Détourner*.
2. *Crac*.
3. Les mots d'origine étrangère ne prennent, en allemand, ni ck, ni z.
4. *Diable*.
5. Auffliegen, *s'ouvrir*.
6. Hals über Kopf, idiotisme pour *la tête la première*.
7. *Convenable*.

ter; endlich ward es ein ordentlicher Platzregen[1]. Als der vorbei war, kamen zwei Straßenbuben.

„Sieh einmal!" sagte der eine, „da liegt ein Zinnsoldat! Der muß hinaus und auf dem Kahne fahren!"

Und da machten sie einen Kahn von einer Zeitung, setzten den Soldaten mitten in denselben, und nun segelte er den Rinnstein[2] hinunter[3]; beide Knaben liefen nebenher und klatschten in die Hände. Gott bewahre uns! was schlugen da für Wellen in dem Rinnsteine, und welch' ein Strom war da; ja, der Regen hatte aber auch gefluthet[4]? Das Papierboot schaukelte auf und nieder, und mitunter drehte es sich so geschwind, daß der Zinnsoldat bebte; aber er blieb standhaft, verzog keine Miene, sah gerade aus[5] und hielt das Gewehr im Arm.

Mit einem Mal trieb der Kahn unter eine lange Rinnsteinbrücke; da wurde es so dunkel, als wäre er in seiner Schachtel.

„Wo mag ich nun hinkommen?" dachte er. „Ja, ja, daran ist der Kobold Schuld[6]! Ach, säße doch die kleine Dame hier im Kahne, da möchte es hier meinetwegen noch einmal so dunkel sein!"

Da kam plötzlich eine große Wasserratte, welche unter der Rinnsteinbrücke wohnte.

„Hast Du einen Paß?" fragte die Ratte. „Her[7] mit dem Passe!"

Aber der Zinnsoldat schwieg still und hielt das Gewehr noch fester.

Der Kahn fuhr davon und die Ratte hinterher. Hu! wie

1. *Pluie battante.*
2. *Rigole.*
3. Hinuntersegeln, *descendre.*
4. Aujourd'hui le h se supprime. On écrit fluten.
5. *Regarder droit devant soi.*
6. An etwas Schuld sein, *être la cause de.*
7. *Montre le passeport.*

fletschte sie die Zähne[1] und rief den Holzspähnen[2] und dem Stroh zu:

„Halt[3] ihn! Halt ihn! Er hat keinen Zoll bezahlt! Er hat den Paß nicht gezeigt!"

Aber die Strömung wurde stärker und stärker; der Zinnsoldat konnte schon da, wo die Brücke aufhörte, den hellen Tag erblicken; allein er hörte auch einen brausenden Ton, der wohl einen tapfern Mann erschrecken konnte. Man denke nur: die Gosse mündete wo die Brücke endete, gerade hinaus in einen großen Kanal; das würde für ihn eben so gefährlich gewesen sein, als für uns, einen großen Wasserfall hinunterzufahren.

Nun war er schon so nahe dabei, daß er nicht mehr anhalten konnte. Der Kahn fuhr hinaus, der arme Zinnsoldat hielt sich so steif, wie er konnte; Niemand sollte ihm nachsagen, daß er mit den Augen blinke. Der Kahn schnurrte drei, vier Mal herum[4], und war bis zum Rande mit Wasser gefüllt: er mußte sinken! Der Zinnsoldat stand bis zum Halse im Wasser, und tiefer und tiefer sank der Kahn, mehr und mehr löste das Papier sich auf; nun ging das Wasser über des Soldaten Kopf. — Da dachte er an die kleine niedliche Tänzerin, die er nie mehr zu Gesicht bekommen sollte; und es klang vor des Zinnsoldaten Ohren:

„Fahre hin, o Kriegesmann!
Den Tod mußt du erleiden[5]!"

Nun ging das Papier entzwei[6], und der Zinnsoldat stürzte hinab — wurde aber augenblicklich von einem großen Fisch verschlungen.

1. Die Zähne fletschen, *grincer les dents*.
2. *Copeaux de bois*.
3. Pour Haltet ihn!
4. Herumschnurren, *tourner*.
5. Vers d'une vieille chanson militaire allemande.
6. Entzwei gehen, *s'entrouvrir*

O, wie dunkel war es darin! Da war es noch schlimmer, als unter der Rinnsteinbrücke; und dann war es da so enge. Aber der Zinnsoldat blieb standhaft und lag, so lang er war, mit dem Gewehr im Arm. —

Der Fisch schwamm hin und her; er machte die allerschrecklichsten Bewegungen; endlich wurde er ganz stille; es[1] durchfuhr ihn wie ein Blitzstrahl; das Licht schien ganz klar, und eine Stimme rief laut: „Der Zinnsoldat!" Der Fisch war gefangen, auf den Markt gebracht, verkauft und in die Küche hinaufgekommen, wo die Köchin ihn mit einem großen Messer aufschnitt. Sie faßte mit ihren beiden Fingern den Soldaten mitten um den Leib und trug ihn in die Stube hinein, wo Alle einen solchen merkwürdigen Mann sehen wollten, der im Magen eines Fisches herumgereist war; aber der Zinnsoldat war gar nicht stolz. Sie stellten ihn auf den Tisch, und da — nein, wie sonderbar kann es doch in der Welt zugehen! Der Zinnsoldat war in derselben Stube, in der er früher gewesen war, er sah dieselben Kinder, und dasselbe Spielzeug stand auf dem Tische: das herrliche Schloß mit der niedlichen kleinen Tänzerin. Sie hielt sich noch auf dem einen Bein und hatte das andere hoch in der Luft: sie war auch standhaft. Das rührte den Zinnsoldaten; er war nahe daran, Zinn zu weinen[2], aber es paßte sich[3] nicht. Er sah sie an, und sie sah ihn an[4], aber sie sagten gar Nichts.

Da nahm der eine der kleinen Knaben den Soldaten und warf ihn gerade in den Ofen; und er gab keinen Grund dafür an[5]; es war sicher der Kobold in der Dose, der Schuld daran war.

1. Sujet apparent.
2. *Pleurer du plomb.*
3. Passen n'est pas un verbe pronominal. On dit tout aussi pou en allem. : es paßt sich nicht, qu'on peut dire en français : *cela ne se convient pas.*
4. *Ils se regardèrent mutuell.*
5. Einen Grund für etwas angeben, *indiquer le motif.*

Der Zinnsoldat stand ganz beleuchtet da und fühlte eine Hitze, die erschrecklich war; aber ob sie von dem wirklichen Feuer oder von der Liebe herrührte, das wußte er nicht Die Farben waren rein von ihm abgegangen[1]; ob das auf der Reise geschehen, oder ob der Kummer daran Schuld war, konnte Niemand sagen. Er sah die kleine Dame an, sie blickte ihn an, und er fühlte, daß er schmelze; aber noch stand er standhaft mit dem Gewehr im Arm. Da ging dort eine Thüre auf, der Wind ergriff die Tänzerin, und sie flog, einer Sylphide gleich, gerade in den Ofen zum Zinnsoldaten, loderte in Flammen auf und fort war sie. Da schmolz der Zinnsoldat zu einem Klumpen, und als das Mädchen am folgenden Tage die Asche herausnahm, fand sie ihn als ein kleines Zinnherz[2]. Von der Tänzerin hingegen war nur die Flitterrose da, und die war kohlschwarz gebrannt.

---

9. Die Blumen der kleinen Ida.

LES FLEURS DE LA PETITE IDA.

„Meine armen Blumen sind ganz todt!" sagte die kleine Ida. „Sie waren so schön gestern Abend, und nun hängen alle Blätter vertrocknet da! Warum thun sie das?" fragte sie den Studenten, der auf dem Sopha saß, denn den[3] mochte sie gern leiden[4]. Er wußte die allerschönsten Geschichten[5] und schnitt so belustigende Bilder aus: Herzen mit kleinen Damen darin, welche tanzten, Blumen und große Schlösser, woran man die Thüren öffnen konnte; es war

1. *Passer.*
2. *Cœur en plomb.*
3. Pour diesen.
4. Einen gern leiden mögen, *aimer beaucoup qqn.*
5. A sous-entend.: zu erzählen.

ein munterer Student. „Weshalb sehen die Blumen so jämmerlich[1] aus?" fragte sie wieder und zeigte ihm einen Strauß, welcher ganz vertrocknet war.

„Weißt Du, was ihnen fehlt?" sagte der Student. „Die Blumen sind diese Nacht auf dem Balle gewesen, und deshalb hängen sie die Köpfe."

„Aber die Blumen können ja nicht tanzen!" sagte die kleine Ida.

„Allerdings[2]!" sagte der Student; „wenn es dunkel wird und wir Andern schlafen, dann springen sie lustig umher; fast jede Nacht halten sie Ball."

„Können Kinder nicht mit auf diesen Ball kommen[3]?"

„Ja," sagte der Student, „ganz kleine Gänseblümchen und Maiblümchen."

„Wo tanzen die schönen Blumen?" fragte die kleine Ida.

„Bist Du nicht oft außerhalb des Thores bei dem großen Schlosse gewesen, wo der König im Sommer wohnt, wo der herrliche Garten mit den vielen Blumen ist? Du hast ja die Schwäne gesehen, welche zu dir hinschwimmen, wenn Du ihnen Brodkrumen geben willst. Glaube mir, da draußen ist großer Ball."

„Ich war gestern mit meiner Mutter da draußen im Garten," sagte Ida; „aber alle Blätter waren von den Bäumen, und es waren durchaus keine Blumen mehr da. Wo sind die? Im Sommer sah ich so viele!"

„Sie sind drinnen im Schlosse," sagte der Student. „Wisse, sobald der König und alle Hofleute in die Stadt ziehen, laufen die Blumen gleich aus dem Garten auf das Schloß und sind lustig. Das solltest Du sehen! Die beiden

1. *Misérable.*
2. *Certainement.*
3. Mit auf den Ball kommen, *aller aussi au bal.*

allerschönsten Rosen setzen sich auf den Thron, und dann sind sie König und Königin; alle die rothen Hahnenkämme[1] stellen sich zu beiden Seiten auf[2] und stehen und verbeugen sich: das sind die Kammerjunker[3]. — Dann kommen alle die niedlichsten Blumen, und es ist großer Ball. Die blauen Veilchen stellen kleine Seecadetten vor, sie tanzen mit Hyacinthen und Crocus[4], welche sie Fräulein nennen; die Tulpen und die großen Feuerlilien[5] sind alte Damen, die passen auf, daß hübsch getanzt wird und daß es hübsch ordentlich zugeht."

„Aber", frug die kleine Ida, „ist Niemand da, der den Blumen etwas zu Leide thut, weil sie in des Königs Schloß tanzen?"

„Es weiß eigentlich[6] Niemand so recht darum[7]," sagte der Student. „Zuweilen kommt freilich in der Nacht der alte Schloßverwalter, welcher dort draußen aufpassen soll; er hat ein großes Bund Schlüssel bei sich, aber sobald die Blumen die Schlüssel rasseln[8] hören, sind sie ganz stille, verstecken sich hinter den[9] langen Gardinen und stecken den Kopf hervor. „„Ich rieche, daß Blumen hier sind,"" sagt der alte Schloßverwalter, aber er kann sie nicht sehen."

„Das ist herrlich!" sagte die kleine Ida und klatschte in die Hände. „Aber würde ich die Blumen auch nicht sehen können?"

„Ja," sagte der Student, „denke nur daran, wenn Du wieder hinauskommst, daß Du in das Fenster siehst: so wirst Du sie schon gewahr werden. Das that ich heute; da

1. *Crête de coq* (plante à fleurs jaunes).
2. Sich aufstellen, *se mettre en rang*.
3. *Gentilhomme de la chambre*.
4. *Crocus; safran*.
5. *Lis rouge*.
6. *A vrai dire*.
7. Darum wissen, *en savoir qqe chose*.
8. *Agiter*.
9. Il faudr. l'accus., le verbe indiquant un mouvement.

lag eine lange gelbe Lilie auf dem Sopha und streckte sich: das war eine Hofdame."

„Können auch die Blumen aus dem botanischen Garten dahin kommen? Können sie den weiten Weg machen?"

„Ja gewiß," sagte der Student; „wenn sie wollen, so können sie fliegen. Hast Du nicht die schönen Schmetterlinge gesehen, die rothen, gelben und weißen? Sie sehen fast aus wie Blumen: das sind sie auch gewesen. Sie sind vom Stengel ab[1] hoch in die Luft geflogen und haben da mit den Blättern geschlagen[2], als wenn es kleine Flügel wären, und da flogen sie. Und da sie sich gut aufführten, bekamen sie die Erlaubniß, auch bei Tage herumzufliegen und brauchten nicht zu Hause und still auf dem Stiel zu sitzen; und so wurden die Blätter am Ende zu wirklichen Flügeln. Das hast Du ja selbst gesehen. Es kann übrigens sein, daß die Blumen im botanischen Garten noch nie im Schlosse des Königs gewesen sind oder nicht wissen, daß es dort des Nachts so munter hergeht[3]. Deshalb will ich dir etwas sagen: er wird recht erstaunen, der botanische Professor, der hier nebenan wohnt, Du kennst ihn ja wohl? Wenn Du in seinen Garten kommst, mußt Du einer der Blumen erzählen, daß draußen auf dem Schlosse großer Ball sei, dann sagt sie es allen andern wieder und da fliegen sie fort; kommt dann der Professor in den Garten hinaus, so ist nicht eine einzige Blume da, und er kann gar nicht begreifen, wo sie geblieben sind."

„Aber wie kann es denn die eine[4] Blume den andern erzählen? Die Blumen können ja nicht sprechen!"

„Das können sie freilich nicht," erwiederte der Student, „aber dann machen sie Pantominen. Hast Du nicht gesehen, daß die Blumen, wenn es ein wenig weht, sich zunicken und

1. Abfliegen, *se détacher en volant*.
2. *Battre* (des ailes).
3. Es geht munter her, *on mène joyeuse vie*.
4. *Cette seule*.

alle ihre grünen Blätter bewegen? Das ist eben so deutlich, als ob wir sprächen."

„Kann der Professor die Pantomimen verstehen?" frug Ida.

„Ja, sicherlich. Er kam eines Morgens in seinen Garten und sah eine große Brennnessel[1] stehen und mit ihren Blättern einer schönen rothen Nelke Pantomimen machen. Sie sagte: „Du bist so niedlich und ich bin Dir so gut!" Aber dergleichen kann der Professor nicht leiden, und er schlug sogleich der Brennnessel auf die Blätter, denn das sind ihre Finger; aber da brannte er sich, und seit der Zeit wagt er es nicht, eine Brennnessel anzurühren."

„Das ist lustig!" sagte die kleine Ida und lachte.

„Wie kann man einem Kinde so etwas in den Kopf setzen!" sagte der langweilige Kanzleirath[2], welcher zum Besuch gekommen war und auf dem Sopha saß. Er konnte den Studenten gar nicht leiden und brummte immer, wenn er ihn die possierlichen, muntern Bilder ausschneiden sah: bald war es ein Mann, der an einem Galgen hing und ein Herz in der Hand hielt, denn er war ein Herzensdieb[3]; bald eine alte Hexe, welche auf einem Besen ritt[4] und ihren Mann auf der Nase hatte. Das konnte der Kanzleirath nicht leiden, und dann sagte er, gerade wie jetzt: „Wie kann man einem Kinde so etwas in den Kopf setzen! Das ist die dumme Phantasie!"

Aber der kleinen Ida schien es doch recht drollig[5] zu sein, was der Student von ihren Blumen erzählte, und sie dachte viel daran. Die Blumen hingen die Köpfe, denn sie waren müde, da sie die ganze Nacht getanzt hatten; sie waren sicher krank. Da ging sie mit ihnen zu ihrem andern Spielzeug,

1. *Ortie.*
2. *Conseiller de chancellerie* c.-à-d *archiviste en chef.*
3. *Voleur de cœur* (litt.).
4. *Aller à califourchon.*
5 *Drôle.*

welches auf einem niedlichen kleinen Tische stand, und das ganze Schubfach[1] war voll schöner Sachen. Im Puppenbette lag ihre Puppe Sophie und schlief, aber die kleine Ida sagte zu ihr: „Du mußt wirklich[2] aufstehen, Sophie, und damit fürlieb nehmen, diese Nacht im Schubkasten zu liegen. Die armen Blumen sind krank, und da müssen sie in deinem Bette liegen; vielleicht werden sie dann wieder gesund!" Und da nahm sie die Puppe auf; aber die sah ganz verdrießlich aus und sagte nicht ein einziges Wort, denn sie war ärgerlich, daß sie ihr Bett nicht behalten konnte.

Dann legte Ida die Blumen in das Puppenbett, zog die kleine Decke ganz über sie herauf und sagte, nun möchten sie hübsch stille liegen, so wolle sie ihnen Thee kochen, damit sie wieder munter würden und morgen aufstehen könnten. Und sie zog die Gardinen dicht um das kleine Bett zusammen, damit die Sonne ihnen nicht in die Augen fiel[3].

Den ganzen Abend konnte sie nicht unterlassen, an das zu denken, was ihr der Student erzählt hatte. Und als sie nun selbst zu Bette sollte, mußte sie erst hinter die Gardinen sehen, welche vor den Fenstern herabhingen, wo ihrer Mutter herrliche Blumen standen, sowohl Hyacinthen wie Tulpen; und da flüsterte sie ganz leise: „Ich weiß wohl, Ihr geht diese Nacht zu Ball!" Aber die Blumen thaten, als ob sie nichts verständen und rührten kein Blatt; allein die kleine Ida wußte doch, was sie wußte.

Als sie zu Bette gegangen war, lag sie lange und dachte daran, wie hübsch es sein müßte, die Blumen draußen im Schlosse des Königs tanzen zu sehen. „Ob meine Blumen dann wirklich dabei gewesen sind?" Aber dann schlief sie ein. In der Nacht erwachte sie wieder; sie hatte von den

1. Aussi Schublade, *tiroir*.
2. *Vraiment*.
3. La conjonction damit aurait demandé l'imparf. du subj.

Blumen und dem Studenten, den der Kanzleirath gescholten hatte, geträumt. Es war ganz stille in der Schlafstube, wo Ida lag, die Nachtlampe[1] brannte auf dem Tische, und Vater und Mutter schliefen.

„Ob meine Blumen nun wohl in Sophiens Bette liegen?" dachte sie bei sich selbst. „Wie gern möchte ich es doch wissen!" Sie erhob sich ein wenig und blickte nach der Thüre, welche angelehnt[2] stand: drinnen lagen die Blumen und all' ihr Spielzeug. Sie horchte und da kam es ihr vor, als höre sie, daß drinnen in der Stube auf dem Clavier gespielt würde, aber ganz leise und so hübsch, wie sie es nie zuvor gehört hatte.

„Nun tanzen sicherlich alle Blumen drinnen[3]!" dachte sie. „O Gott, wie gern möchte ich es doch sehen!" Aber sie wagte nicht, aufzustehen, denn sonst weckte sie ihren Vater und ihre Mutter.

„Wenn sie doch nur hereinkommen wollten," dachte sie. Aber die Blumen kamen nicht und die Musik fuhr fort so hübsch zu spielen; da konnte sie es gar nicht mehr aushalten, denn es war allzu schön; sie kroch aus ihrem kleinen Bette heraus und ging ganz leise nach der Thüre und sah in die Stube hinein. Nein, wie herrlich war das, was sie zu sehen bekam[4]!

Es war gar keine Nachtlampe drinnen, aber doch ganz hell; der Mond schien durch das Fenster mitten auf den Fußboden; es war fast, als ob es Tag sei. Alle Hyacinthen und Tulpen standen in zwei langen Reihen im Zimmer; es waren durchaus keine mehr am Fenster; da standen die leeren Töpfe. Auf dem Fußboden tanzten alle Blumen so niedlich rings um einander herum, machten ordentliche Touren[5] und

1. *Veilleuse.*
2. Angelehnt stehen, *être entr'ouvert.*
3. Drinnen pour da drinnen.
4. A trad. par *apercevoir.*
5. *Tour*, c.-à-d. de danse.

hielten einander bei den langen grünen Blättern, wenn sie sich herumschwenkten. Aber am Clavier saß eine große gelbe Lilie, welche die kleine Ida bestimmt im Sommer gesehen hatte, denn sie erinnerte sich deutlich, daß der Student gesagt hatte: „Nein, wie gleicht sie dem Fräulein Line[1]!" Aber da wurde er von Allen ausgelacht; doch nun erschien es der kleinen Ida wirklich auch, als ob die lange gelbe Blume dem Fräulein gleiche; und sie hatte auch dieselben Manieren beim Spielen; bald neigte sie ihr länglich gelbes Antlitz nach der einen Seite, bald nach der andern, und nickte den Tact[2] zur herrlichen Musik! Niemand bemerkte die kleine Ida. Dann sah sie eine große, blaue Crocusblume mitten auf den Tisch hüpfen, wo das Spielzeug stand, gerade auf das Puppenbett zugehen und die Gardinen bei Seite ziehen; da lagen die kranken Blumen, aber sie erhoben sich sogleich und nickten den andern zu, daß sie auch mittanzen wollten. Der alte Räuchermann, dem die Unterlippe abgebrochen war, stand auf und verneigte sich vor den hübschen Blumen; diese sahen durchaus nicht krank aus; sie sprangen hinunter zu den andern und waren recht vergnügt.

Es war gerade, als ob etwas vom Tische herunterfiel; Ida sah dorthin; es war die Fastnachtsruthe[3], welche herunter-sprang; es schien auch, als ob sie zu den Blumen gehörte. Sie war ebenfalls sehr niedlich, und eine kleine Wachspuppe, die gerade einen solchen breiten Hut auf dem Kopfe hatte, wie ihn der Kanzleirath trug, saß oben darauf. Die Fastnachtsruthe hüpfte auf ihren drei rothen Stelzfüßen mitten unter die Blumen und trampelte ganz laut, denn sie tanzte Masurka; und den Tanz konnten die andern Blu-

1. Abréviation pour Karo-line.

2. Den Tact nicken, *marquer la mesure avec la tête.*

3. Verge qu'on envoyait, par ironie, le mercredi des Cendres pour balayer les péchés du carnaval.

men nicht, weil sie zu leicht waren und nicht so zu stampfen[1] vermochten.

Die Wachspuppe auf der Fastnachtsruthe wurde auf einmal groß und lang, drehte sich über die Papierblumen herum und rief ganz laut: „Wie kann man dem Kinde so etwas in den Kopf setzen? Das ist die dumme Phantasie!" Und da glich die Wachspuppe dem Kanzleirath mit dem breiten Hute ganz genau; sie sah eben so gelb und verdrießlich aus. Aber die Papierblumen schlugen ihn an die dünnen Beine, und da schrumpfte er wieder zusammen[2] und wurde eine ganz kleine Wachspuppe. Das war recht belustigend anzusehen; die kleine Ida konnte das Lachen nicht unterdrücken. Die Fastnachtsruthe fuhr fort zu tanzen, und der Kanzleirath mußte mittanzen; es half ihm nichts, er mochte sich nun groß und lang machen oder die kleine gelbe Wachspuppe mit dem großen schwarzen Hut bleiben. Da legten die andern Blumen ein gutes Wort für ihn ein[3], besonders die, welche im Puppenbette gelegen hatten, und dann ließ die Fastnachtsruthe es gut sein. In demselben Augenblicke klopfte es ganz laut drinnen an dem Schubkasten, wo Ida's Puppe Sophie bei so viel anderm Spielzeug lag; der Räuchermann lief bis an die Kante des Tisches, legte sich lang hin auf den Bauch und begann den Schubkasten ein wenig herauszuziehen. Da erhob sich Sophie und sah ganz erstaunt rings umher. „Hier ist wohl Ball!" sagte sie. „Weshalb hat mir das Niemand gesagt?"

„Willst Du mit mir tanzen?" fragte der Räuchermann.

„Ja, Du bist mir der Rechte[4] zum Tanzen!" sagte sie und

1. *Trépigner;* allusion aux danses bruyantes des paysans.

2. Zusammen schrumpfen, *se rétrécir.*

3. Ein gutes Wort für jemand einlegen, *intervenir en faveur de qqn.*

4. Der Rechte sein, *être l'homme pour une chose.*

kehrte ihm den Rücken zu. Dann setzte sie sich auf den Schubkasten und dachte, daß wohl eine der Blumen kommen würde, sie aufzufordern[1]; aber es kam keine. Dann hustete sie: „Hm, hm, hm!" Aber dessenungeachtet[2] kam keine. Der Räuchermann tanzte nun ganz allein, und das gar nicht so schlecht.

Da nun keine der Blumen Sophie zu erblicken schien, ließ sie sich von dem Schubkasten gerade auf den Boden herunterfallen, so daß es einen großen Lärm gab. Alle Blumen kamen auch um sie hergelaufen und frugen, ob sie sich nicht weh gethan, und sie waren alle so artig gegen sie, besonders die Blumen, welche in ihrem Bette gelegen hatten. Aber sie hatte sich gar nicht weh gethan, und Ida's Blumen bedankten sich alle für das schöne Bett und waren ihr so gut[3], nahmen sie mit in die Stube, wo der Mond schien, und tanzten mit ihr; und alle die andern Blumen bildeten einen Kreis um sie herum. Nun war Sophie froh und sagte, sie möchten ihr Bett behalten, sie mache sich Nichts daraus[4], im Schubkasten zu liegen.

Aber die Blumen sagten: „Wir danken Dir herzlich, doch wir können nicht so lange leben! Morgen sind wir ganz todt. Aber sage der kleinen Ida, sie solle uns draußen im Garten, wo der Kanarienvogel liegt, begraben: dann wachen wir im Sommer wieder auf und werden weit schöner!"

„Nein, Ihr dürft nicht sterben!" sagte Sophie, und dann küßte sie die Blumen: da ging die Saalthüre auf und eine ganze Menge[5] herrlicher Blumen kam tanzend herein. Ida

1. Auffordern, s.-ent. zum Tanzen, *engager.*

2. *Malgré cela.*

3. Gut sein, *être bien disposé pour qqn.*

4. Sich nichts daraus machen *cela ne me fait rien.*

5. Contrairement au français, le mot *quantité* demande le v. au singulier.

konnte gar nicht begreifen, woher die gekommen waren; das waren sicher alle Blumen draußen vom Schlosse des Königs. Ganz vorn gingen zwei prächtige Rosen, und die hatten kleine Goldkronen auf: das war ein König und eine Königin. Dann kamen die niedlichsten Levkoien[1] und Nelken[2], und die grüßten nach allen Seiten. Sie hatten Musik mit sich: große Mohnblumen[3] und Päonien bliesen auf Erbsenschoten[4], daß sie ganz roth im Gesicht waren. Die blauen Traubenhyacinthen[5] und die kleinen weißen Schneeglöckchen[6] klingelten, gerade als ob sie Schellen hätten. Das war eine merkwürdige Musik! Dann kamen viele andere Blumen und tanzten allesammt: die blauen Veilchen und die rothen Tausendschönchen[7], die Gänseblumen und die Maiblümchen. Und alle Blumen küßten einander; es war allerliebst anzusehen!

Zuletzt sagten die Blumen einander gute Nacht; dann schlich sich auch die kleine Ida in ihr Bett, wo sie von Allem träumte, was sie gesehen hatte.

Als sie am nächsten Morgen aufstand, ging sie geschwind nach dem kleinen Tische hin, um zu sehen, ob die Blumen noch da seien. Sie zog die Gardine von dem kleinen Bett zur Seite: da lagen sie alle, aber sie waren ganz vertrocknet, weit mehr denn gestern. Sophie lag im Schubkasten, wo sie sie hingelegt hatte; sie sah sehr schläfrig aus.

„Entsinnest Du Dich, was Du mir sagen solltest?" sagte die kleine Ida. Aber Sophie sah ganz dumm aus und sagte nicht ein einziges Wort.

„Du bist gar nicht gut!" sagte Ida. „Und sie tanzten doch allesammt mit Dir." Dann nahm sie eine kleine Papier-

1. *Giroflée.*
2. *Œillet.*
3. *Coquelicot.*
4. *Gousse de pois.*
5. Litt.: *jacinthe à figure de raisin.*
6. *Perce-neige.*
7. *Amaranthe.*

schachtel[1], worauf schöne Vögel gezeichnet waren, machte sie auf und legte die todten Blumen hinein. „Das soll Euer niedlicher Sarg sein," sagte sie, „und wenn später die Vettern[2] zum Besuch kommen, so sollen sie mir helfen, Euch draußen im Garten zu begraben, damit Ihr zum Sommer wieder wachsen und weit schöner werden könnet!"

Die Vettern waren zwei muntere Knaben; sie hießen Jonas und Adolph; ihr Vater hatte ihnen zwei neue Armbrüste[3] geschenkt, und die hatten sie mit[4], um sie Ida zu zeigen. Diese erzählte ihnen von den armen Blumen, welche gestorben waren, und dann erhielten sie Erlaubniß, sie zu begraben. Beide Knaben gingen mit den Armbrüsten auf den Schultern voran, und die kleine Ida folgte mit den todten Blumen in der niedlichen Schachtel. Draußen im Garten wurde ein kleines Grab gegraben; Ida küßte erst die Blumen und setzte sie dann mit der Schachtel in die Erde; Adolph und Jonas schossen mit den Armbrüsten über das Grab, denn Gewehre oder Kanonen hatten sie nicht.

---

10. Der kleine Tuk.

LE PETIT TUK.

Ja, das war der kleine Tuk. Er hieß eigentlich gar nicht Tuk, aber als er noch nicht ordentlich reden konnte, da nannte er sich selbst so: das sollte Carl bedeuten[5], und es ist wohl ganz gut, wenn man es nur weiß[6]. Nun sollte er auf Schwesterchen Gustave[7] Acht geben, die noch viel kleiner war als

1. *Boîte en carton.*
2. *Cousin.*
3. *Arbalète.*
4. A sous-entendre gebracht.
5. *Signifier.*
6. *Pourvu qu'on le sache.*
7. Employé comme nom de femme en Allemagne.

er, und zugleich sollte er auch seine Lection lernen; aber diese beiden Dinge wollten gar nicht recht zusammenpassen. Der arme Junge saß da, mit seinem Schwesterchen auf dem Schooß, und sang ihr alle Lieder vor, die er wußte, und unterdessen schielte er einmal in's Geographiebuch hinein[1], das offen vor ihm lag; bis morgen früh sollte er alle Städte in Seeland[2] auswendig können und Alles davon wissen, was man eben davon wissen kann.

Nun kam die Mutter nach Hause, denn sie war ausgewesen, und nahm die kleine Gustave auf den Arm; Tuk lief geschwind an das Fenster, und las nun so eifrig, daß er sich beinahe die Augen ausgelesen hätte[3], denn es wurde immer dunkler und dunkler; aber die Mutter hatte kein Geld, um Licht zu kaufen.

„Da geht die alte Waschfrau[4] drüben aus der Gasse!" sagte die Mutter, wie sie gerade zum Fenster hinaussah. „Die arme Frau kann sich selbst kaum fortschleppen, und nun muß sie noch den Eimer vom Brunnen schleppen; sei ein gutes Kind, Tukchen, und spring' da hinüber, und hilf der alten Frau! Ja[5]?"

Und Tuk lief geschwind hinüber und half ihr; als er aber wieder in die Stube kam, da war es ganz finster geworden und von Licht war keine Rede, und nun sollte er zu Bette gehen; das war eine alte Schlafbank[6], darin lag er und dachte an seine Geographie-Lection und an Seeland und an Alles, was der Lehrer erzählt hatte. Er hätte freilich noch lesen sollen, aber das konnte er ja nicht. Darum steckte er das Geographiebuch unter sein Kopfkissen, weil er gehört

1. *Cligner de l'œil dans...*
2. Province danoise.
3. *S'aveugler.*
4. *Blanchisseuse.*
5. Dans ce sens, le mot Ja implique l'idée d'une prière, comme le français : *n'est-ce pas, tu le feras ?*
6. *Banc*, sur lequel on établit un lit.

hatte, daß das sehr viel helfen[1] soll, wenn man seine Lection lernen will; aber man kann sich doch nicht recht darauf verlassen.

Da lag er nun und dachte und dachte; und da war es auf einmal, als ob ihn Jemand auf Augen und Mund küßte.

Er schlief, und schlief doch wieder nicht; es war gerade, als ob die alte Waschfrau ihn mit sanften Augen anschaute und sagte: „Es wäre eine große Sünde, wenn Du morgen früh Deine Lection nicht wüßtest! Du hast mir geholfen, darum will ich Dir nun auch helfen, und unser lieber Gott wird das immer thun!"

Und mit einem Male kribbelte und krabbelte[2] das Buch unter Tukchens Kopfkissen.

„Kikeliki[3]! Put! Put!" Es war ja eine Henne, die angekrochen kam, und die war aus Kjöge[4]. „Ich bin ein Kjögerhuhn!" sagte sie, und dann erzählte sie, wie viel Einwohner da wären, und von der Schlacht, die da gewesen wäre, und die war eigentlich gar nicht der Rede werth[5]."

„Krible, Krable, Bums!" da fiel Einer herunter; das war ein hölzerner Vogel, der Papagei vom Vogelschießen zu Präſtöe[6]. Der sagte nun, daß dort gerade so viel Einwohner wären, wie er Nägel im Leibe hätte; auch war er sehr stolz. „Thorwaldsen hat dicht nebenan bei mir gewohnt. Bums! Hier liege ich prächtig!"

1. *Être utile.*
2. *S'agiter.*
3. Pour Kikeriki.
4. Les mots commençant par *kj* sont fort fréquents dans les langues du Nord. Kjöge, petite ville maritime danoise, célèbre par l'attaque des Anglais en 1807.
5. Der Rede werth sein, *ne pas valoir la peine d'en parler*. En effet le landsturm danois ne soutint pas le choc des Anglais.
6. *Praestoë*; c'est dans le voisinage de cette ville que vécut le célèbre sculpteur danois Thorwaldsen.

Aber Tukchen lag nun nicht mehr: mit einem Male saß er zu Pferde.

Galopp, Galopp, Hopp, Hopp! so ging's fort. Ein prächtig gekleideter Ritter mit schimmerndem Helmbusch hielt ihn vor sich[1] auf dem Pferde, und so ritten sie durch den Wald hin zu der alten Stadt Bordingborg[2]; und das war eine große, sehr lebhafte Stadt; auf des Königs Burg erhoben sich hohe Thürme, und Lichterglanz strömte aus allen Fenstern; drinnen war Sang und Tanz und König Waldemar und die jungen, geputzten Hoffräulein tanzten miteinander.

Nun wurde es Morgen, und sowie die Sonne kam, sank plötzlich die ganze Stadt und des Königs Schloß zusammen, und ein Thurm nach dem andern; und zuletzt blieb nur noch ein einziger auf dem Hügel stehen, wo früher das Schloß gewesen war, und die Stadt war so ganz klein und arm, und die Schulbuben[3] kamen mit ihren Büchern unter dem Arm und sagten: „zweitausend Einwohner;" das war aber nicht wahr, denn so viel hatte sie gar nicht.

Und klein Tukchen lag in seinem Bette; ihm war so, als ob er träumte und doch wieder nicht träumte[4], aber es war Jemand dicht bei ihm:

„Klein Tukchen! Klein Tukchen!" sagte es da; das war ein Seemann, eine ganz kleine Person, so klein, als ob es ein Cadett[5] wäre; aber es war kein Cadett. „Ich soll vielmals von Corsör[6] grüßen; das ist eine Stadt, die gerade im Aufkommen ist[7], eine lebendige Stadt, die Dampfschiffe und Postwagen hat; früher nannte man sie immer häßlich, aber das ist nun nicht mehr wahr."

1 *Mettre devant soi.*
2. Ville déchue de son ancienne splendeur.
3. *Écolier.*
4. *Et ne rêvait cependant pas.*
5. *Aspirant de marine.*
6. *Corsoer*, sur le Grand-Belt, réputée pour la ville la plus ennuyeuse du Danemark.
7. Im Aufkommen sein, *prendre de l'extension.*

„Ich liege am Meere!" sagte Corsör, „ich habe Landstraßen und Lusthaine; und ich habe einen Dichter geboren[1], der witzig und unterhaltend war, und das sind sie nicht alle. Ich wollte einmal ein Schiff ausstatten, das rund um die Erde gehen sollte; aber ich that es nicht, obgleich ich es hätte thun können; und dann rieche ich auch so herrlich, denn dicht vor dem Thore blühen die prächtigsten Rosen."

Klein Tukchen sah hin und es war ihm roth und grün vor den Augen; aber als nun der Farbenwirrwarr[2] ein Bischen vorüber war, da war es auf einmal ein ganz bewachsener Abhang dicht an der Bucht[3] und hoch darüber stand eine prächtige, alte Kirche mit zwei hohen spitzen Thürmen. Aus dem Abhange sprangen Quellen in dicken Wasserstrahlen, so daß es immerfort plätscherte, und dicht daneben saß ein alter König mit der goldenen Krone auf dem weißen Haupte; das war König Hroar bei den Quellen, dicht bei der Stadt Roeskilde[4], wie man sie jetzt nennt. Und über den Abhang hin in die alte Kirche gingen alle Könige und Königinnen Dänemarks Hand in Hand, alle mit der goldenen Krone; und die Orgel spielte und die Quellen rieselten.

Klein Tukchen sah Alles, hörte Alles. „Vergiß die Stände nicht!" sagte König Hroar.

Auf einmal war Alles wieder fort; ja, wohin? Es war ihm gerade, als ob man ein Blatt in einem Buche umwende.

Und nun stand da eine alte Bauerfrau, die kam aus Soröe[5], wo das Gras auf dem Markte wächst[6]; sie hatte eine

1. Le poëte Baggesen, mort en 1826.

2. Litt.: *Confusion des couleurs.*

3. *Baie.*

4. *Roeskilde* ou *Roesquelle*, fontaine du roi Hroar, autrefois la capitale du royaume, lieu de sépulture de la plupart des rois et siège de la diète danoise.

5. Ville pittoresque, célèbre par son Académie, fondée par le poëte comique Hollberg.

6. *L'herbe pousse sur la place du marché*, pour indi-

graue Leinwandschürze über Kopf und Rücken hängen, die war so naß — es mußte wohl geregnet haben.

„Ja, das hat es!" sagte sie, und nun wußte sie viel Hübsches aus Holberg's[1] Komödien und von Waldemar[2] und Absalon.

Aber auf einmal kroch sie zusammen und wackelte mit dem Kopfe, als ob sie springen wollte. „Koax!" sagte sie, „es ist naß, es ist naß; es ist so behaglich todtenstill[3] in Soröe!" Nun war sie mit einem Male ein Frosch: „Koax!" und dann war sie wieder die alte Frau.

„Man muß sich nach dem Wetter kleiden," sagte sie. „Es ist naß, es ist naß! Meine Stadt ist gerade wie eine Flasche; beim Pfropfen kommt man hinein, beim Pfropfen muß man wieder heraus. Früher hatte ich die herrlichsten Fische und jetzt habe ich frische, rothwangige Buben auf dem Boden der Flasche, die lernen Weisheit: Hebräisch, Griechisch! Koax!"

Das klang gerade so, wie die Frösche schreien oder als ob man mit großen Stiefeln auf dem Moor[4] ginge; immer derselbe Ton, so einförmig und so ermüdend, daß klein Tukchen ordentlich einschlief, was ihm auch gar nicht schaden konnte.

Aber selbst in diesem Schlafe kam ein Traum oder was es sonst war. Seine kleine Schwester Gustave mit den blauen Augen und dem blonden, lockigen Haare war auf einmal ein großes, schönes Mädchen, und ohne daß sie Flügel hatte, konnte sie doch fliegen; und nun flogen sie über Seeland, über die grünen Wälder und die blauen Seen.

quer que c'est un endroit peu fréquenté.

1. *Holberg*, surnommé le Molière danois, né à Bergen (Norvége), mort en 1754.

2. Valdemar I, le Grand, et l'évêque Absalon convertirent leur peuple.

3. *Agréable silence de mort.*

4. *Marécage.*

„Hörst Du den Hahn krähen, klein Tukchen! Kikeliki! Die Hähne fliegen aus Kjöge auf! Du bekommst einen Hühnerhof, so groß! so groß! Du wirst weder Hunger noch Noth leiden! Und den Vogel wirst du abschießen[1], wie man sagt; Du wirst ein reicher und glücklicher Mann werden. Dein Haus wird sich erheben wie König Waldemar's Thurm und reich geschmückt sein mit marmornen Bildsäulen, wie die aus Präſtöe. Du verstehst mich wohl. Dein Name soll mit Ruhm um die ganze Erde ziehen, sowie das Schiff, das von Corsör auslaufen sollte, und in Roeskilde — — „„vergiß die Stände[2] nicht!““ sagte König Hroar — da wirst Du gut und klug sprechen, klein Tukchen; und wenn Du dann zuletzt in Dein Grab kommst, so sollst Du so ruhig schlafen — —“

„Als ob ich in Sorbe läge!“ sagte Tuk, und da wachte er auf.

Es war heller Morgen, und er konnte sich gar nicht mehr auf seinen Traum besinnen. Das war aber auch gar nicht nöthig, denn man darf nicht wissen, was einmal kommen wird.

Und nun sprang er geschwind aus seinem Bett und las in seinem Buche, und da wußte er mit einem Male seine ganze Lection.

Und die alte Waschfrau steckte den Kopf in die Thüre, nickte ihm freundlich zu und sagte:

„Schönen Dank, Du gutes Kind, für Deine Hülfe! Der liebe Herrgott[3] möge Dir Deinen schönsten Traum erfüllen!“

Klein Tukchen wußte nun gar nicht, was ihm geträumt hatte, aber — der liebe Herrgott wußte es!

1. *Attraper;* rappelle les tirs au pigeon modernes.

2. *Diète;* employé au pluriel parce que les états se composent des députés du clergé, de la noblesse et du peuple.

3. *Le bon Dieu;* litt.: *le cher Seigneur-Dieu.*

11 Das alte Haus[1].

LA VIEILLE MAISON.

Dort unten in der Straße stand ein altes, altes Haus[2]. Es war fast dreihundert Jahre alt: so stand es auf dem Balken zu lesen, auf welchem in und mit Tulpen und Hopfenranken[3] die Jahreszahl angebracht war. Da las man ganze Verse, in der Schreibart der alten Zeit, und über jedem Fenster war ein Gesicht in dem Balken ausgeschnitzt[4], das allerlei Grimassen machte. Die eine Etage ragte ein ganzes Stück über die andere hervor[5], und dicht unter dem Dach war eine bleierne Rinne[6] mit einem Drachenkopf. Das Regenwasser sollte aus dem Rachen herauslaufen, es lief aber aus dem Bauch heraus, denn die Rinne hatte ein Loch.

Alle die andern Häuser in der Straße waren so neu und so nett, mit großen Fensterscheiben und glatten Wänden. Man sah es ihnen ordentlich an, daß sie nichts mit dem alten Hause zu thun haben wollten. Sie mochten wohl denken: „Wie lange soll das Gerümpel[7] noch zum allgemeinen Scandal hier in der Straße stehen? Das Gesimse[8] steht so weit vor, daß Niemand aus unsern Fenstern sehen kann was auf jener Seite dort vorgeht? Die Treppe ist so breit, wie eine Schloßtreppe, und so hoch, als führe sie auf einen Kirchthurm. Das eiserne Geländer sieht ja aus, wie die

1. Dans ce conte, Andersen révèle bien son amour pour la rêverie.
2. Pour très-vieille.
3. *Tige de houblon* (évid. houbl. sauvage)
4. *Sculpté* et non *découpé*.
5. Hervorragen, *faire saillie, s'avancer au dehors*.
6. *Gouttière*.
7. Propr.: *vieux meuble, antiquaille*. On trouve dans le Nord beauc. de ces vieilles maisons.
8. *Chambranle*.

Thüre zu einem Erbbegräbniß[1], und messingene Knöpfe sind darauf — es ist wirklich zu albern[2]!"

Gerade gegenüber standen auch neue und nette Häuser, und die dachten gerade wie die andern; aber am Fenster saß hier ein kleiner Knabe mit frischen, rothen Wangen, mit klaren, strahlenden Augen, und dem gefiel das alte Haus ganz besonders gut, und zwar sowohl im Sonnenschein, wie im Mondschein. Und wenn er nach der Mauer hinüberblickte, wo der Kalk abgefallen war: dann konnte er sitzen und die wunderbarsten Bilder herausfinden, gerade wie die Straße früher ausgesehen hatte, mit Freitreppen[3], Gesimsen und spitzen Giebeln; er konnte Soldaten sehen mit Hallebarden, und Dachrinnen, die wie Drachen und Lindwürmer[4] umherliefen. — Das war so recht ein Haus zum Anschauen, und da drüben wohnte ein alter Mann, der in ledernen Kniehosen[5] ging und einen Rock mit großen Messingknöpfen und eine Perrücke trug, der man es ansah, daß sie eine wirkliche Perrücke war. Jeden Morgen kam ein alter Mann zu ihm, der bei ihm rein machte[6] und Gänge besorgte[7]. Sonst war der Alte in den Kniehosen ganz allein in dem alten Hause. Zuweilen kam er an die Fensterscheiben und sah hinaus, und der kleine Knabe nickte ihm zu, und der alte Mann nickte wieder, und so wurden sie bekannt, und so wurden sie Freunde, obgleich sie niemals mit einander gesprochen hatten. Aber das war ja auch gar nicht nöthig.

Der kleine Knabe hörte seine Eltern sagen: „Der alte Mann da drüben hat es sehr gut; aber er ist so entsetzlich allein!"

Am nächsten Sonntage wickelte der kleine Knabe Etwas

1. *Tombeau de famille.*
2. *Par trop bête.*
3. *Perron.*
4. Synonyme de Drachen.
5. *Culotte.*
6. Rein machen, *nettoyer.*
7. Gänge besorgen, *faire les courses.*

in ein Stück Papier, ging damit vor die Hausthür und sagte, als der[1], der die Gänge für den Alten besorgte, kam: „Höre! Willst Du dem alten Manne da drüben Dieses von mir bringen. Ich habe zwei Zinnsoldaten; dieses ist der eine; er soll ihn haben, denn ich weiß, daß er so entsetzlich allein ist.“

Und der alte Aufwärter[2] sah ganz vergnügt aus, nickte und trug den Zinnsoldaten in das alte Haus. Nachher ward herübergeschickt[3], ob der kleine Knabe nicht Lust habe, selbst zu kommen und seinen Besuch zu machen. Und dazu gaben ihm seine Eltern Erlaubniß; und so kam er nach dem alten Hause.

Und die Messingknöpfe[4] auf dem Treppengeländer glänzten weit stärker, als sonst; man hätte glauben sollen, daß sie wegen des Besuchs polirt worden wären. Und es war ganz so, als ob die ausgeschnitzten Trompeter — denn auf der Thüre waren Trompeter ausgeschnitzt, die in Tulpen standen — aus Leibeskräften bliesen; ihre Backen sahen weit dicker aus, als früher. Ja, sie bliesen: „Schnetterengdeng[5]! Der kleine Knabe kommt! Schnetterengdeng!“—Und dann ging die Thüre auf. Die ganze Hausflur war mit alten Portraits behangen: mit Rittern in Harnischen und Frauen in seidenen Kleidern; und die Harnische rasselten und die seidenen Kleider rauschten[6]! — Und dann kam eine Treppe, die ging ein großes Stück hinauf und ein kleines Stück hinunter, und dann war man auf einem Altan, der freilich sehr gebrechlich war, mit großen Löchern und langen Spalten; aber aus ihnen allen wuchsen Gras und Blätter

1. *Celui qui;* der, der n'est pas correct; il faudrait: derjenige welcher.

2. *Valet.*

3. Le passif employé pour l'impers.: *on envoya.*

4. Les boutons de cuivre qui garnissent les rampes des escaliers.

5. Imitation du son de la trompette.

6. *Se mouvoir, s'agiter.*

heraus, denn der ganze Altan, der Hof und die Mauer war mit so vielem Grün bewachsen, daß es aussah, wie ein Garten; aber es war nur ein Altan. Hier standen alle Blumentöpfe, die Gesichter und Eselsohren hatten; die Blumen aber wuchsen aber ganz so wie es ihnen beliebte[1]. In dem einen Topf wuchsen nach allen Seiten Nelken über[2], das heißt: das Grüne davon, Schuß auf Schuß[3], und sprachen ganz deutlich: „Die Luft hat mich gestreichelt, die Sonne hat mich geküßt und mir auf den Sonntag eine kleine Blume versprochen, eine kleine Blume auf den Sonntag!"

Und dann kamen sie in ein Zimmer, wo die Wände mit Schweinsleder[4] überzogen waren, und auf dem Schweinsleder waren Goldblumen gepreßt[5].

„Vergoldung vergeht,
Schweinsleder besteht!"

sagten die Wände.

Und da standen Lehnstühle[6] mit ganz hohen Rücken[7], mit Schnitzwerk und mit Armen an beiden Seiten! „Setzen Sie sich!" sagten sie. „Uh! Wie es in mir knackt[8]! Nun werde ich gewiß auch Gicht[9] bekommen, wie der alte Schrank! Gicht im Rücken, uh!"

Und dann kam der kleine Knabe in die Stube, wo der alte Mann saß.

„Dank für den Zinnsoldaten, mein lieber Freund!" sagte der alte Mann; „und Dank dafür, daß Du zu mir herübergekommen bist!"

1. *A leur gré.*
2. Ueberwachsen, *sortir du pot.*
3. Dans le sens de *branche.*
4. *Peau de cochon;* servait autrefois aux tapisseries et pour la reliure.
5. *Imprimé.*
6. *Fauteuil.*
7. *Dossier;* Andersen fait, avec une complaisance évidente, la description détaillée de cette vieille maison.
8. *Craquer.*
9. *Goutte.*

„Dank! Dank!" oder „Knick! Knack!" sagten alle Möbel. Es waren ihrer so viel[1], daß sie sich beinahe einander im Wege standen, um den kleinen Knaben zu sehen.

Und mitten an der Wand hing ein Gemälde, eine schöne Dame, so jung und so froh aber ganz so gekleidet, wie in alten Tagen; mit Puder im Haar und mit Kleidern, die steif standen. Die sagte weder „Dank" noch „Knack", aber sah mit ihren milden Augen auf den kleinen Knaben herab, der sogleich den alten Mann fragte: „Wo hast Du die hergekriegt[2]?"

„Da drüben vom Trödler," sagte der alte Mann. „Dort hängen so viele Bilder! Niemand kennt sie oder bekümmert sich um sie, denn sie sind alle begraben. Aber vor vielen Jahren habe ich Diese gekannt, und nun ist sie todt und fort seit einem halben Jahrhundert!"

Und unter dem Bilde hing, hinter Glas, ein Strauß verwelkter Blumen, die waren gewiß auch ein halbes Jahrhundert alt: so sahen sie aus. Und der Perpendikel[3] der großen Uhr ging hin und her, und die Zeiger drehten sich, und Alles in der Stube ward noch älter; aber Niemand bemerkte es.

„Sie sagen zu Hause," sagte der kleine Knabe, „daß Du so entsetzlich allein bist!"

„O," sagte er, „die alten Gedanken, mit allem dem, was sie mit sich führen können, kommen und besuchen mich; und nun kommst Du ja auch! — Es geht mir sehr gut!"

Und dann nahm er von dem Wandbrett[4] ein Buch mit Bildern herunter; darin waren ganze lange Aufzüge[5], die wunderbarsten Kutschen, wie man sie heutzutage gar nicht

1. Ihrer so viel, idiot.; *il y en avait tant.*
2. Herkriegen, *tenir de qquc part.*
3. *Le pendule.*
4. *Rayon*; litt.: *planche fixee au mur.*
5. *Cortége.*

mehr sieht: Soldaten, wie Treffbube[1], und Bürger mit wehenden Fahnen. Die Schneider hatten eine Fahne mit einer Scheere, von zwei Löwen gehalten, und die Schuhmacher eine Fahne ohne Stiefel[2], aber mit einem Adler, der zwei Köpfe hatte; denn bei den Schuhmachern muß Alles so sein, daß sie sagen können: „Das ist ein Paar!" — Ja, das war ein Bilderbuch!

Und der alte Mann ging in die Stube, um Eingemachtes[3], Aepfel und Nüsse zu holen. — Es war wirklich ganz herrlich in dem alten Hause.

„Ich kann es nicht aushalten!" sagte der Zinnsoldat, der auf der Lade stand. „Hier ist es so einsam und so traurig! Nein, wenn man das Familienleben kennen gelernt hat, kann man sich an dieses hier nicht gewöhnen! Ich kann es nicht aushalten! Der ganze Tag ist so lang, und der Abend ist noch länger! Hier ist es gar nicht so, wie drüben bei Dir, wo Dein Vater und Deine Mutter so vergnüglich[4] sprachen, und wo Du und alle Ihr süßen[5] Kinder einen so prächtigen Lärm machtet. Nein, wie einsam es bei dem alten Manne ist! Glaubst Du, daß er Küsse bekommt? Glaubst Du, daß er freundliche Blicke oder einen Weihnachtsbaum bekommt? — Er bekommt nichts, als ein Grab! — Ich kann es nicht aushalten!"

„Du mußt es nicht so von der traurigen Seite nehmen[6]!" sagte der kleine Knabe. „Mir kommt hier Alles so schön vor, und alle die alten Gedanken mit dem, was sie mit sich führen können, kommen hier ja zum Besuch!"

„Ja, aber die sehe ich nicht und kenne ich nicht!" sagte der Zinnsoldat. „Ich kann es nicht aushalten!"

„Das mußt Du!" sagte der kleine Knabe.

1. Pour *valet de trèfle.*
2. *Hampe.*
3. *Confitures.*
4. *Joyeusement.*
5. Süß pour lieb, *cher.*
6. *Prendre par le côté triste.*

Und der alte Mann kam mit dem allervergnügtesten Gesicht und mit den schönsten eingemachten Früchten und Aepfeln und Nüssen; und da dachte der Kleine nicht mehr an den Zinnsoldaten.

Glücklich und vergnügt kam der kleine Knabe nach Hause; und es vergingen Tage und es vergingen Wochen; und es ward nach dem alten Hause hin und von dem alten Hause her genickt[1]; und dann kam der kleine Knabe wieder hinüber.

Und die ausgeschnitzten Trompeter bliesen: „Schnetterengdeng! Da ist der kleine Knabe! Schnetterengdeng!" Und die Schwerter und Rüstungen auf den alten Ritterbildern rasselten; und die seidenen Kleider rauschten; und das Schweinsleder erzählte; und die alten Stühle hatten Gicht im Rücken: „Au!" Das war accurat[2] so, wie das erste Mal, denn da drüben war ein Tag und eine Stunde ganz so, wie die andere.

„Ich kann es nicht aushalten!" sagte der Zinnsoldat. „Ich habe Zinn geweint! Hier ist es allzu traurig! Laß mich lieber in den Krieg ziehen und Arme und Beine verlieren! Das ist noch eine Veränderung. — Ich kann es nicht aushalten! — Nun weiß ich, was es heißt, Besuch von seinen alten Gedanken und Allem, was sie mit sich führen können, zu bekommen. Ich habe Besuch von den meinigen gehabt, und Du kannst glauben, das ist auf die Länge hin[3] kein Vergnügen. Ich war zuletzt nahe daran, von der Lade hinunterzuspringen. Euch Alle da drüben im Hause sah ich so deutlich, als ob Ihr wirklich hier wäret. Es war wieder der Sonntag Morgen, wo Ihr Kinder alle vor dem Tische standet und den Psalm absangt[4], den Ihr

1. *Faire des signes d'amitié.*
2. *Exactement;* dérivé de *accurro.*
3. *A la longue.*
4. Le culte domestique, très-répandu dans le Nord, se termine toujours par le chant d'un psaume ou d'un cantique.

alle Morgen singt. Ihr standet andächtig mit gefalteten Händen, und Vater und Mutter waren eben so feierlich gestimmt[1]; und da ging die Thür auf, und die kleine Schwester Maria, die noch nicht zwei Jahre alt ist, und die immer tanzt, wenn sie Musik oder Gesang hört, welcher Art dieser auch sein mag, ward hereingesetzt. — Sie sollte zwar nicht, aber sie fing an zu tanzen, konnte jedoch nicht recht in Tact kommen, denn die Töne waren so lang gezogen[2], und so stand sie erst auf dem einen Beine und hielt den Kopf ganz vornüber, und dann auf dem andern Beine, und hielt den Kopf ganz vornüber; aber es reichte nicht aus. Ihr standet Alle sehr ernsthaft, obgleich das etwas schwer fiel, aber ich lachte innerlich, und deswegen fiel ich vom Tisch herunter und bekam eine Beule, mit der ich noch herumgehe; denn es war nicht recht von mir, daß ich lachte. Aber dieses Alles, und Alles was ich sonst erlebt habe, geht mir jetzt wieder in meinem Innern vorüber, und das sind wohl die alten Gedanken, mit Allem, was sie mit sich führen! Sage mir, ob Ihr noch des Sonntags singt? Erzähle mir etwas von der kleinen Maria! Und wie geht es meinem Kameraden, dem andern Zinnsoldaten? Ja, der ist freilich recht glücklich! — Ich kann es nicht aushalten!"

„Du bist weggeschenkt worden," sagte der kleine Knabe; „Du mußt bleiben. Kannst Du das nicht einsehen[3]?"

Und der alte Mann kam mit einem Kasten, in dem Manches zu sehen war: Schminkdöschen[4] und Balsambüchsen[5], alte Karten, so groß und so vergoldet, wie man sie jetzt gar nicht mehr zu sehen bekommt. Und es wurden mehrere Kästchen geöffnet, und das Klavier ward geöffnet, und da waren inwendig auf dem Deckel Landschaften gemalt,

1. Feierlich gestimmt sein, *être recueilli*.
2. *Soutenu* et non pas *tiré*.
3. *Comprendre*.
4. *Boîte à fard*.
5. *Boîte à onguent*.

und es war so heiser, als der alte Mann darauf spielte; und dann summte[1] er eine Melodie.

„Ja, die konnte sie singen!" sagte er; und dann nickte er dem Bilde zu, das er bei dem Trödler gekauft hatte; und des alten Mannes Augen leuchteten dabei so klar.

„Ich will in den Krieg! Ich will in den Krieg!" rief der Zinnsoldat so laut, wie er nur konnte, und stürzte sich auf den Fußboden herab.

Ja, aber wo blieb er? Der alte Mann suchte, der kleine Knabe suchte: fort war er und fort blieb er. „Ich werde ihn schon noch finden," sagte der alte Mann; aber er fand ihn nie; der Fußboden war allzu offen und durchlöchert. Der Zinnsoldat war durch eine Spalte gefallen, und da lag er nun, wie in einem offenen Grabe.

Und der Tag verging, und der kleine Knabe kam nach Hause, und die Woche verging, und es vergingen mehrere Wochen. Die Fenster waren ganz zugefroren, und der kleine Knabe mußte sitzen und auf die Scheiben hauchen, um ein Guckloch[2] nach dem alten Hause zu machen, und da war Schnee in alle Schnörkel[3] und Inschriften hineingeweht und bedeckte die ganze Treppe, gerade als wenn Niemand zu Hause sei. Und es war auch Niemand zu Hause: der alte Mann war gestorben!

Am Abend hielt ein Wagen vor der Thür und auf denselben setzte man ihn in seinem Sarge; er sollte draußen auf dem Lande in seinem Begräbnißplatz ruhen. Da fuhr er nun hin; aber Niemand folgte; alle seine Freunde waren ja todt. Und der kleine Knabe warf dem Sarge, als er so dahin fuhr, Handküsse[4] nach.

Einige Tage nachher ward Auction in dem alten Hause

1. *Fredonner.*
2. *Ouverture.*
3. *Fioriture, arabesque.*
4. Handkuß rappelle l'anglais *shake hands; envoyer des baisers.*

gehalten [1], und der kleine Knabe sah aus seinem Fenster, wie man wegtrug: die alten Ritter und die alten Damen, die Blumentöpfe mit den langen Ohren, die alten Stühle und die alten Schränke. Etwas kam dahin, etwas dorthin; ihr Portrait, das beim Trödler gefunden worden war, kam wieder hin zum Trödler, und da blieb es hängen, denn Niemand kannte sie mehr, Niemand bekümmerte sich um das alte Bild.

Im Frühjahr riß man das Haus selbst ein, denn es war ein Gerümpel, sagten die Leute. Man konnte von der Straße gerade hinein in die Stube zu dem schweinsledernen Ueberzug [2] hin sehen, der zerfetzt [3] und abgerissen ward; und das Grün des Altans hing ganz verwildert um die einstürzenden Balken herum. — Und dann ward hier aufgeräumt.

„Das half!" sagten die Nachbarhäuser.

Und es ward ein herrliches Haus aufgebaut mit großen Fenstern und weißen, glatten Mauern; aber vor dem Platz, wo eigentlich das alte Haus gestanden hatte, ward ein kleiner Garten angepflanzt, und an der Mauer des Nachbars wuchsen wilde Weinranken empor; vor dem Garten kam ein großes eisernes Gitter, mit eiserner Thür; das sah stattlich [4] aus. Die Leute blieben davor stehen und guckten hindurch. Und die Sperlinge setzten sich zu Dutzenden auf die Weinranken und schwatzten alle durcheinander, so laut sie konnten; aber nicht von dem alten Hause, denn an das konnten sie sich nicht erinnern; es waren so viele Jahre vergangen — so viele, daß der kleine Knabe zu einem Mann, ja zu einem tüchtigen Mann herangewachsen war, an dem seine Eltern Freude hatten. Und er war eben verheirathet worden und mit seiner kleinen Frau in das Haus gezogen, vor dem sich

1. Auction halten, *faire une vente aux enchères*; le mot est dérivé de *augeo*.

2. *Housse; tapisserie.*

3. *En lambeaux.*

4. *Élégant.*

der Garten befand: und hier stand er neben ihr, während sie eine Feldblume einsetzte[1], die sie sehr hübsch fand; sie pflanzte sie mit ihrer kleinen Hand und drückte die Erde mit ihren Fingern fest an. — Au! Was war das? — Sie stach sich. Aus der weichen Erde ragte etwas Spitzes hervor. Das war — Ja, denkt einmal! — das war der Zinnsoldat, derselbe, der oben bei dem alten Manne verloren gegangen war, der zwischen Zimmerholz[2] und Schutt sich lange herumgetrieben hatte[3] und nun schon viele Jahre in der Erde lag.

Und die junge Frau trocknete den Soldaten erst mit einem grünen Blatt ab, und dann mit ihrem feinen Taschentuch — das duftete so wunderschön! Und es war dem Zinnsoldaten gerade so zu Muthe, als ob er aus einer Ohnmacht erwache.

„Laß mich ihn seh'n!" sagte der junge Mann, lächelte und schüttelte dann mit dem Kopfe: „Ja, der kann es nun freilich wohl nicht sein; aber er erinnert mich an eine Geschichte mit einem Zinnsoldaten, die ich hatte, als ich ein kleiner Knabe war." Und dann erzählte er seiner Frau von dem alten Hause und dem alten Mann, und von dem Zinnsoldaten, den er ihm herübergeschickt hatte, weil er so entsetzlich allein war; und er erzählte es accurat so, wie es wirklich gewesen war, so daß der jungen Frau die Thränen in die Augen traten[4] über das alte Haus und den alten Mann.

„Es ist doch möglich, daß dies derselbe Zinnsoldat ist[5]!" sagte sie; „ich will ihn verwahren und will an Alles das gedenken, was Du mir erzählt hast; aber das Grab des alten Mannes mußt Du mir zeigen."

1. *Mettre en terre*, c.-à-d. *planter*.
2. *Poutre*.
3. Litt.: *rôder*; *errer*.
4. Die Thränen treten mir in die Augen, *j'ai des larmes dans les yeux*.
5. Il faudrait plut. le subj.

„Ja, das weiß ich nicht, wo das ist," antwortete er, „und das weiß Niemand. Alle seine Freunde waren todt; Keiner pflegte dasselbe, und ich war ja ein kleiner Knabe!"

„Ach, wie der wohl entsetzlich allein gewesen sein mag!" sagte sie.

„Ja, entsetzlich allein!" sagte der Zinnsoldat, „aber herrlich ist es, nicht vergessen zu werden!"

„Herrlich!" rief eine Stimme ganz nahe bei[1]; aber Niemand, außer dem Zinnsoldaten, sah, daß diese von einem Fetzen der schweinsledernen Tapete herkam, der nun ohne alle Vergoldung war. Er sah aus, wie nasse Erde; aber eine Ansicht[2] hatte er doch, und die sprach er aus:

„Vergoldung vergeht,
Aber Schweinsleder besteht!"

Allein der Zinnsoldat glaubte das nicht.

---

12. Däumelinchen.

LA PETITE POUCETTE.

Es war einmal eine Frau, die sich[3] sehr ein ganz kleines Kind wünschte; aber sie wußte gar nicht, woher sie es nehmen sollte. Da ging sie zu einer alten Hexe und sagte zu ihr: „Ich möchte so herzlich gern[4] ein kleines Kind haben; kannst Du mir nicht sagen, wo ich das[5] bekommen kann?"

„O! damit wollen wir schon fertig werden!" sagte die

1. Le complément indirect est sous-entendu : ihnen.
2. Employé dans le sens de *opinion* et non de *vue*.
3. Le pron réfléchi est superflu.
4. *De si grand cœur.*
5. Das pour es.

Hexe. „Da hast Du ein Gerstenkorn; das ist gar nicht von der Art, wie die, welche auf des Landmanns Feld wachsen, oder welche die Hühner zu fressen bekommen; lege das in einen Blumentopf, so wirst Du was zu sehen bekommen!"

„Ich danke Dir!" sagte die Frau und gab der Hexe zwölf Schillinge[1], denn so viel kostete es. Dann ging sie nach Hause und pflanzte das Gerstenkorn; und sogleich wuchs da eine herrliche, große Blume, die sah aus wie eine Tulpe; aber die Blätter schlossen sich fest zusammen, gerade als ob sie noch in der Knospe wäre.

„Das ist eine wunderhübsche Blume!" sagte die Frau und küßte sie auf die rothen und gelben Blätter; aber gerade, indem sie darauf küßte, öffnete die Blume sich mit einem Knall. Es war eine wirkliche Tulpe, wie man nun sehen konnte; aber mitten in der Blume saß auf dem grünen Samengriffel[2] ein ganz kleines Mädchen, so fein und niedlich! Sie war kaum einen halben Daumen hoch, und deshalb wurde sie Däumelinchen genannt.

Eine niedliche, lackirte Wallnußschale[3] bekam sie zur Wiege, blaue Veilchenblätter waren ihre Matratzen und ein Rosenblatt ihr Deckbett[4]. Da schlief sie des Nachts, aber am Tage spielte sie auf dem Tische, wo die Frau einen Teller hingestellt und ringsum mit einem Kranz von Blumen belegt hatte, deren Stengel in Wasser standen; darin schwamm ein großes Tulpenblatt, und auf diesem konnte Däumelinchen sitzen und von der einen Seite des Tellers nach der andern fahren; zum Rudern hatte sie zwei weiße Pferdehaare. Das sah einmal[5] wunderhübsch aus! Sie konnte auch singen, und so fein und niedlich, wie man es noch nie gehört hatte. —

1. Petite pièce de monnaie.
2. *Pistil.*
3. *Coquille de noix.*
4. *Édredon.*
5. Non pas *une fois*, mais *véritablement.*

Einst, als sie Nachts in ihrem schönen Bette lag, kam eine häßliche Kröte durch das Fenster hereingehüpft[1], in dem eine Scheibe entzwei war. Die Kröte war sehr häßlich, groß und naß; sie hüpfte gerade auf den Tisch hinab, wo Däumelinchen lag und unter dem rothen Rosenblatte schlief.

„Das wäre eine schöne Frau für meinen Sohn!" sagte die Kröte; und da nahm sie die Wallnußschale, worin Däumelinchen schlief, und hüpfte mit ihr durch's Fenster, in den Garten hinunter.

Da floß ein großer, breiter Bach; aber das Ufer war sumpfig und morastig[2]; hier wohnte die Kröte mit ihrem Sohne. Hu! der war häßlich und garstig und glich ganz seiner Mutter! „Koax, koax, brekkekekex[3]!" Das war Alles, was er sagen konnte, als er das niedliche kleine Mädchen in der Wallnußschale erblickte.

„Sprich nicht so laut, denn sonst erwacht sie!" sagte die alte Kröte. „Sie könnte uns noch entlaufen, denn sie ist so leicht, wie ein Schwanenflaum[4]! Wir wollen sie auf eines der breiten Nixenblumenblätter[5] in den Bach hinaus setzen; das ist für sie, die so leicht und klein ist, gerade wie eine Insel! Da kann sie nicht davonlaufen, während wir die Staatsstube[6] unten unter dem Morast, wo Ihr wohnen und hausen sollt, in Stand setzen[7]."

Draußen in dem Bache wuchsen viele Nixenblumen mit den breiten grünen Blättern, welche aussehen, als schwämmen sie oben auf dem Wasser; das Blatt, welches am weite-

1. *Sauter dans* (litt.).
2. *Marécageux.*
3. Imitat. du coassement de la grenouille, remplacée ici par le crapaud qui ne crie pas.
4. *Duvet de cygne.*
5. *Fleur de nénuphar* (plante aquatique à larges feuilles.)
6. *Chambre de gala* (litt.); *salon.*
7. *Rendre présentable.*

sten hinauslag[1], war auch das allergrößte; da schwamm die alte Kröte hinaus und setzte darauf die Wallnußschale mit Däumelinchen.

Das kleine, kleine Wesen erwachte früh Morgens, und als sie sah, wo sie war, fing sie recht bitterlich an zu weinen; denn es war Wasser zu allen Seiten des großen grünen Blattes, und sie konnte gar nicht an das Land kommen. —

Die alte Kröte saß unten im Morast und putzte ihre Stube mit Schilf und gelben Fischblattblumen[2] aus; — es sollte da recht hübsch für die neue Schwiegertochter werden; — dann schwamm sie mit dem häßlichen Sohne zum Blatte hinaus, wo Däumelinchen war. Sie wollten ihr hübsches Bett holen, das sollte in das Brautgemach gestellt werden, bevor sie es selbst betrat[3]. Die alte Kröte verneigte sich tief im Wasser vor ihr und sagte: „Hier siehst Du meinen Sohn, er wird Dein Mann sein; und Ihr werdet recht prächtig unten im Morast wohnen!"

„Koax, koax, brekkekekex!" war Alles, was der Sohn sagen konnte.

Dann nahmen sie das niedliche kleine Bett und schwammen damit fort; aber Däumelinchen saß ganz allein auf dem grünen Blatte und weinte, denn sie mochte nicht bei der garstigen Kröte wohnen oder ihren häßlichen Sohn zum Manne haben. Die kleinen Fische, welche unten im Wasser schwammen, hatten die Kröte wohl gesehen und auch gehört, was sie gesagt hatte: deshalb streckten sie die Köpfe hervor; sie wollten doch das kleine Mädchen sehen. Sobald sie es erblickten, fanden sie dasselbe so niedlich, daß es ihnen recht leid that, daß es zur häßlichen Kröte hinunter sollte. Nein,

1. Hinausliegen, *s'étendre au dehors.*
2. *Utriculaire* (*utricularia*). plante aquatique à fleurs jaunes.
3. Betreten, *entrer dans.*

das durfte nie geschehen! Sie versammelten sich unten im Wasser rings um den grünen Stengel, welcher das Blatt hielt, auf dem es stand, nagten mit den Zähnen den Stiel ab, und da schwamm das Blatt den Bach hinab[1] mit Däumelinchen davon, weit weg, wo die Kröte sie nicht erreichen konnte.

Däumelinchen segelte vor vielen Städten vorbei, und die kleinen Vögel saßen in den Büschen, sahen sie und sangen: „Welch' liebliches kleines Mädchen!" Das Blatt schwamm mit ihr immer weiter und weiter fort; so reiste Däumelinchen außer Landes[2].

Ein niedlicher, kleiner weißer Schmetterling umflatterte[3] sie stets und ließ sich zuletzt auf das Blatt nieder[4]; Däumelinchen gefiel ihm, und sie war sehr erfreut darüber; denn nun konnte die Kröte sie nicht erreichen, und es war so schön, wo sie fuhr; die Sonne schien auf das Wasser und dieses glänzte, wie das herrlichste Gold. Sie nahm ihren Gürtel und band das eine Ende um den Schmetterling, das andere Ende des Bandes befestigte sie am Blatte; das glitt nun viel schneller davon und sie mit[5], denn sie stand ja auf demselben.

Da kam ein großer Maikäfer angeflogen, der erblickte sie und schlang augenblicklich seine Klauen[6] um ihren schlanken Leib und flog mit ihr auf den Baum. Das grüne Blatt schwamm den Bach hinab, und der Schmetterling flog mit, denn er war an das Blatt festgebunden[7] und konnte nicht von dem Blatte loskommen.

Gott, wie war das arme Däumelinchen erschrocken, als der

1. Hinabschwimmen, *descendre.*
2. *Hors du pays*, c.-à-d. *en pays étranger.*
3. *Voltiger autour.*
4. Sich niederlassen, *se poser.*
5. Le compl. de mit est sous-entendu (mit dem Blatt).
6. Litt.: *griffes, patte.*
7. Part. de festbinden.

Maikäfer mit ihr auf den Baum flog. Aber hauptsächlich war sie wegen des schönen weißen Schmetterlings betrübt, den sie an das Blatt festgebunden hatte; im Fall[1] er sich nun nicht befreien könnte, müßte er ja verhungern. Allein darum kümmerte sich der Maikäfer gar nicht. Er setzte sich mit ihr auf das größte grüne Blatt des Baumes, gab ihr das Süße[2] der Blumen zu essen und sagte, daß sie so niedlich sei, obgleich sie einem Maikäfer durchaus nicht gliche. Später kamen alle Maikäfer, die im[3] Baume wohnten, und machten Visite; sie betrachteten Däumelinchen, und die Maikäferfräulein rümpften[4] die Fühlhörner und sagten: „Sie hat doch nicht mehr als zwei Beine; das sieht erbärmlich aus!" „Sie hat keine Fühlhörner!" sagte eine andere. „Sie ist so schlank in der Taille; pfui! sie sieht wie ein Mensch aus! Wie sie häßlich ist!" sagten alle Maikäferinnen[5], und doch war Däumelinchen so niedlich. Das erkannte auch der Maikäfer, der sie geraubt hatte. Aber als alle die Andern sagten, sie sei häßlich, glaubte er es zuletzt auch und wollte sie gar nicht haben; sie könne gehen, wohin sie wolle. Nun flogen sie mit ihr den Baum hinab und setzten sie auf ein Gänseblümchen; da weinte sie, weil sie so häßlich sei, daß die Maikäfer sie nicht wollten, und doch war sie das Lieblichste[6], was man sich denken konnte, so fein und zart, wie das schönste Rosenblatt.

Den ganzen Sommer über lebte das arme Däumelinchen ganz allein in dem großen Walde. Sie flocht sich ein Bett aus Grashalmen und hing es unter einem Kleeblatte auf, so war sie vor dem Regen geschützt; sie pflückte das Süße der Blumen zur Speise und trank vom Thau, der jeden Morgen auf den Blättern stand. So vergingen Sommer

1. *Au cas que.*
2. *Pollen.*
3. Im pour auf dem.
4. *Rentrer les antennes.*
5. *Hanneton femelle.*
6. A sous-entendre : Wesen.

und Herbst, aber nun kam der Winter, der kalte, lange Winter. Alle Vögel, die so schön vor ihr gesungen hatten, flogen davon; Bäume und Blumen verdorreten; das große Kleeblatt, unter dem sie gewohnt hatte, rollte zusammen, und es blieb nichts als ein gelber verwelkter Stengel zurück; und sie fror erschrecklich, denn ihre Kleider waren entzwei, und sie war selbst so fein und klein, das arme Däumelinchen: sie mußte erfrieren. Es fing an zu schneien, und jede Schneeflocke, die auf sie fiel, war, als wenn man auf uns eine ganze Schaufel voll[1] wirft; denn wir sind groß und sie war nur einen Zoll lang. Da hüllte sie sich in ein dürres Blatt ein, aber das riß in der Mitte entzwei und wollte nicht wärmen; sie zitterte vor Kälte.

Dicht vor dem Walde, wohin sie nun gekommen war, lag ein großes Kornfeld; aber das Korn war seit langer Zeit fort, nur die nackten, trockenen Stoppeln standen aus der gefrornen Erde hervor. Die waren gerade wie[2] ein ganzer Wald für sie zu durchwandern; o, wie zitterte sie vor Kälte! Da gelangte sie vor die Thüre der Feldmaus. Die hatte ein kleines Loch unter den Kornstoppeln[3]. Da wohnte die Feldmaus warm und gemüthlich[4], hatte die ganze Stube voll Korn, eine herrliche Küche und Speisekammer. Das arme Däumelinchen stellte sich in die Thüre, gerade wie ein armes Bettelmädchen, und bat um ein kleines Stück von einem Gerstenkorn, denn sie hatte seit zwei Tagen nicht das Mindeste[5] zu essen gehabt.

„Du armes Thierchen!“ sagte die Feldmaus, denn im Grunde war es eine gute alte Feldmaus; „komm herein in meine warme Stube und speise mit mir!“

Da ihr nun Däumelinchen gefiel, sagte sie: „Du kannst

1. *Pelletée.*
2. *Tout comme*
3. *Chaume de seigle.*
4. *Agréablement.*
5. Superlatif irrégulier de wenig.

meinetwegen den Winter über bei mir bleiben, aber Du mußt meine Stube sauber und rein halten und mir Geschichten erzählen, denn die liebe ich sehr." Und Däumelinchen that, was die gute alte Feldmaus verlangte, und hatte es dafür außerordentlich gut.

„Nun werden wir bald Besuch erhalten!" sagte die Feldmaus; „mein Nachbar pflegt mich alle Wochen ein Mal zu besuchen. Er steht sich noch besser[1] als ich, hat große Säle und trägt einen schönen schwarzen Sammetpelz! Wenn Du den nur zum Manne bekommen könntest, so wärest Du gut versorgt. Aber er kann nicht sehen. Du mußt ihm die niedlichsten Geschichten erzählen, die Du weißt!"

Aber darum bekümmerte sich Däumelinchen nicht; ihr lag gar nichts an dem Nachbar, denn es war ja ein Maulwurf.

Dieser kam und stattete in seinem schwarzen Sammetpelz Besuch ab. Er sei so reich und so gelehrt, sagte die Feldmaus; seine Wohnung sei auch über zwanzig Mal größer, als die der Feldmaus. Gelehrsamkeit besaß er, aber die Sonne und die schönen Blumen mochte er gar nicht leiden; von diesen sprach er schlecht, denn er hatte sie nie gesehen.

Däumelinchen mußte singen, und sie sang: „Maikäfer, fliege!" Da verliebte sich[2] der Maulwurf in sie, der schönen Stimme halber; aber er sagte nichts: er war wie ein besonnener[3] Mann. —

Er hatte sich vor Kurzem einen langen Gang durch die Erde von seinem bis zu ihrem Hause gegraben; in diesem erhielten die Feldmaus und Däumelinchen Erlaubniß, zu spazieren, so viel sie wollten. Aber er bat sie, sich nicht vor dem todten Vogel zu fürchten, der in dem Gange läge. Es

1. Sich gut stehen, *être à son aise : être bien dans ses affaires.*
2. *Devenir amoureux.*
3. De sinnen, *réfléchi.*

war ein ganzer Vogel mit Federn und Schnabel, der sicher erst kürzlich gestorben war und nun begraben lag, gerade wo jener seinen Gang gemacht hatte

Der Maulwurf nahm ein Stück faules Holz in's Maul, denn das schimmert[1] wie Feuer im Dunkeln, und ging dann voran und leuchtete ihnen in dem langen, finstern Gange. Als sie dahin kamen, wo der todte Vogel lag, stemmte[2] der Maulwurf seine breite Nase gegen die Decke und stieß die Erde auf[3], so daß ein großes Loch entstand, durch welches das Licht hinunterscheinen konnte. Mitten auf dem Fußboden lag eine todte Schwalbe, die schönen Flügel fest an die Seiten gedrückt, die Füße und den Kopf unter die Federn gezogen; der arme Vogel war sicher vor Kälte gestorben. Das that Däumelinchen so leid; sie hielt[4] so viel von allen kleinen Vögeln, sie hatten ja den ganzen Sommer so schön vor ihr gesungen und gezwitschert[5]; aber der Maulwurf stieß ihn mit seinen kurzen Beinen und sagte: „Nun pfeift er nicht mehr! Es muß doch erbärmlich sein, als kleiner Vogel geboren zu werden! Gott sei Dank, daß keins von meinen Kindern das wird; ein solcher Vogel hat ja nichts außer seinem Quivit und muß im Winter verhungern!"

„Ja, das mögt Ihr, als vernünftiger Mann, wohl sagen," sagte die Feldmaus. „Was hat der Vogel für all' sein Quivit, wenn der Winter kommt? Er muß hungern und frieren. Doch das soll wohl gar vornehm[6] sein!"

Däumelinchen sagte nichts, als aber die beiden Andern dem Vogel den Rücken wandten, neigte sie sich herab, schob die Federn zur Seite, welche den Kopf bedeckten, und küßte ihn auf die geschlossenen Augen.

1. *Reluire.*
2. Stemmen, *appuyer avec force.*
3. *Rejeter en haut.*
4. On dit plutôt auf etwas halten, *faire cas de.*
5. *Gazouiller.*
6. *Cela est de bon ton.*

„Vielleicht war er es, der so hübsch vor mir im Sommer sang," dachte sie. „Wie viel Freude hat er mir nicht gemacht, der liebe, schöne Vogel!"

Der Maulwurf stopfte nun das Loch zu, durch welches der Tag herein schien, und begleitete dann die Damen nach Hause[1]. Aber des Nachts konnte Däumelinchen gar nicht schlafen; da stand sie aus ihrem Bett auf und flocht von Heu einen großen, schönen Teppich; den trug sie hin, breitete ihn über den todten Vogel aus und legte die feinen Staubfäden[2] von Blumen, die weich wie Baumwolle waren, und die sie in der Stube der Feldmaus gefunden hatte, an die Seiten des Vogels, damit er in der kalten Erde warm liegen möge.

„Lebe wohl, Du schöner kleiner Vogel!" sagte sie. „Lebe wohl und habe Dank für Deinen herrlichen Gesang im Sommer, als alle Bäume grün waren und die Sonne warm auf uns herabschien!" Dann legte sie ihr Haupt an des Vogels Brust, erschrak aber zugleich, denn es war gerade, als ob drinnen etwas klopfte: Poch, Poch[3]! Das war des Vogels Herz. Der Vogel war nicht todt; er lag nur betäubt da und war nun erwärmt worden und bekam wieder Leben[4].

Im Herbst fliegen alle Schwalben[5] nach den warmen Ländern fort, aber ist eine da, die sich verspätet, dann friert die so, daß sie wie todt niederstürzt und liegen bleibt, wo sie hinfällt; der kalte Schnee bedeckte sie dann.

Däumelinchen zitterte ordentlich, so war sie erschrocken; denn der Vogel war ja groß, sehr groß gegen sie, die nur einen Zoll lang war. Aber sie faßte doch Muth, legte die

1. *Reconduire chez soi.*
2. *Étamine.*
3. *Toc, toc!*
4. *Revenir à la vie.*
5. Certains naturalistes modernes ne regardent pas les hirondelles comme des oiseaux voyageurs ; d'après ces savants elles se tapissent dans les marais et dans les fourrés pour y passer la mauvaise saison.

Baumwolle dichter um die arme Schwalbe, holte ein Krausemünzblatt[1], welches sie selbst zum Deckbett gehabt hatte, und legte es über den Kopf des Vogels.

In der nächsten Nacht schlich sie sich wieder zu ihm, und da war er lebendig, aber ganz matt; er konnte nur einen kurzen Augenblick seine Augen öffnen und Däumelinchen ansehen, die mit einem Stück faulem Holze in der Hand, denn eine andere Laterne hatte sie nicht, vor ihm stand. —

„Ich danke Dir, Du niedliches kleines Kind!" sagte die kranke Schwalbe zu ihr. „Ich bin so herrlich erwärmt worden! Bald erlange ich meine Kräfte wieder und kann dann draußen in dem warmen Sonnenschein herumfliegen!"

„O!" sagte sie, „es ist kalt draußen; es schneit und friert. Bleib in Deinem warmen Bette; ich werde Dich schon pflegen!"

Dann brachte sie der Schwalbe Wasser in einem Blumenblatt, und sie trank und erzählte ihr, wie sie sich den einen Flügel an einem Dornenbusch wund gerissen[2] und deshalb nicht so schnell hätte fliegen können als die andern Schwalben, welche fortgeflogen seien, weit fort, nach den warmen Ländern. So sei sie zuletzt auf die Erde gefallen, aber mehr konnte sie sich nicht entsinnen, und wußte gar nicht, wie sie hierher gekommen war.

Den ganzen Winter blieb sie nun da unten, und Däumelinchen pflegte sie und hatte sie so lieb: weder der Maulwurf, noch die Feldmaus erfuhren etwas davon, denn die mochten ja die arme Schwalbe nicht leiden[3].

Sobald das Frühjahr kam und die Sonne die Erde erwärmte, sagte die Schwalbe dem Däumelinchen Lebewohl, die das Loch öffnete, welches der Maulwurf oben gemacht

1. *Feuille de menthe.*
2. Wund reißen, *se blesser.*
3. Nicht leiden mögen, idiotisme : *ne pas aimer.*

hatte. Die Sonne schien so herrlich zu ihnen herein, und die Schwalbe frug[1], ob sie mitkommen wolle; sie könnte auf ihrem Rücken sitzen; sie wollten weit in den grünen Wald hineinfliegen. Aber Däumelinchen wußte, daß es die alte Feldmaus betrüben würde, wenn sie die so verließe.

„Nein, ich kann nicht," sagte Däumelinchen.

„Lebe wohl, lebe wohl! Du gutes, niedliches Mädchen!" sagte die Schwalbe, und flog hinaus in den Sonnenschein. Däumelinchen sah ihr nach, und die Thränen traten ihr in die Augen, denn sie war der armen Schwalbe so gut.

„Quivit, quivit!" sang der Vogel und flog in den grünen Wald. — Däumelinchen war sehr betrübt. Sie erhielt gar keine Erlaubniß, in den warmen Sonnenschein hinauszugehen. Das Korn, welches auf dem Felde, über dem Hause der Feldmaus, gesäet war, wuchs auch hoch in die Luft empor; das war ein ganz dichter Wald für das arme kleine Mädchen, die ja nur einen Zoll lang war.

„Nun bist Du Braut, Däumelinchen!" sagte die Feldmaus. „Der Nachbar hat um Dich angehalten[2]. Welch' großes Glück für ein armes Kind! Nun mußt Du Deine Aussteuer nähen, sowohl Wollen- wie Leinenzeug; denn es darf an nichts fehlen, wenn Du des Maulwurfs Frau wirst!"

Däumelinchen mußte die Spindel drehen[3], und die Feldmaus miethete[4] vier Spinnen, um Tag und Nacht für sie zu weben. Jeden Abend besuchte sie der Maulwurf und sprach immer, daß, wenn der Sommer zu Ende gehe, die Sonne lange nicht so warm scheinen werde; sie brenne ja jetzt die Erde fest wie einen Stein. Ja, wenn der Sommer vorbei sei, dann wolle er mit Däumelinchen Hochzeit halten. Aber

1. On dit aussi fragte.
2. Um jemand anhalten, *demander en mariage.*
3. Die Spindel drehen, *tourner le rouet; filer.*
4. *Prendre à gages.*

die war gar nicht froh, denn sie mochte den langweiligen Maulwurf nicht leiden. Jeden Morgen, wenn die Sonne aufging, und jeden Abend, wenn sie unterging, stahl sie sich zur Thür hinaus[1], und wenn dann der Wind die Kornähren trennte, so daß sie den blauen Himmel erblicken konnte, dachte sie daran, wie hell und schön es hier draußen sei, und wünschte sehnlichst, die liebe Schwalbe wiederzusehen. Aber die kam nie wieder; die war gewiß weit weg in den schönen grünen Wald geflogen.

Als es nun Herbst wurde, hatte Däumelinchen ihre ganze Aussteuer fertig.

„In vier Wochen sollst Du Hochzeit halten!" sagte die Feldmaus zu ihr. Aber Däumelinchen weinte und sagte, sie wolle den langweiligen Maulwurf nicht haben.

„Schnickschnack[2]!" sagte die Feldmaus; sei nicht widerspenstig, denn sonst werde ich Dich mit meinen weißen Zähnen beißen! Es ist ja ein schöner Mann, den Du bekommst. Die Königin selbst hat nicht solch' einen[3] schwarzen Sammetpelz! Er hat Küche und Keller voll. Danke Du Gott dafür!"

Nun sollte die Hochzeit sein. Der Maulwurf war schon gekommen, Däumelinchen zu holen; sie sollte bei ihm wohnen, tief unter der Erde, und nie an die warme Sonne hinauskommen, denn die mochte er nicht leiden. Das arme Kind war so betrübt; sie sollte nun der schönen Sonne Lebewohl sagen, die sie doch bei der Feldmaus Erlaubniß gehabt hatte von der Thüre aus zu sehen.

„Lebe wohl, Du helle Sonne!" sagte sie, streckte die Arme hoch empor und ging auch eine kleine Strecke vor dem Hause der Feldmaus weiter; denn nun war das Korn geerntet,

1. Sich hinaus stehlen, *s'esquiver*.

2. *Sottises!*

3. Solch' einen pr. einen solchen.

und hier standen nur die trockenen Stoppeln. „Lebe wohl, lebe wohl!" sagte sie und schlang ihre Arme um eine kleine rothe Blume, die dastand. „Grüße die kleine Schwalbe von mir, wenn Du sie zu sehen bekommst!"

„Quivit, quivit!" ertönte es[1] plötzlich über ihrem Kopfe; sie sah empor; es war die kleine Schwalbe, die gerade vorbeikam. Sobald sie Däumelinchen erblickte, wurde sie sehr erfreut; diese erzählte ihr, wie ungern sie den häßlichen Maulwurf zum Manne haben wolle, und daß sie dann tief unter der Erde wohnen solle, wo nie die Sonne scheine. Sie konnte sich nicht enthalten, dabei zu weinen.

„Nun kommt der kalte Winter," sagte die kleine Schwalbe; „ich fliege weit fort nach den warmen Ländern; willst Du mit mir kommen? Du kannst auf meinem Rücken sitzen; binde Dich nur mit Deinem Gürtel fest; dann fliegen wir von dem häßlichen Maulwurf und seiner dunklen Stube fort, weit weg über die Berge, nach den warmen Ländern, wo die Sonne schöner scheint als hier, wo es immer Sommer ist und es herrliche Blumen gibt. Fliege nur mit mir, Du liebes, kleines Däumelinchen, die mein Leben gerettet hat, als ich erfroren in dem dunkeln Erdkeller lag!"

„Ja, ich werde mit Dir ziehen!" sagte Däumelinchen, setzte sich auf des Vogels Rücken, mit den Füßen auf seine entfaltete Schwinge[2], und band ihren Gürtel an eine der stärksten Federn fest; da flog die Schwalbe hoch in die Luft hinauf, über Wald und über See, hoch hinauf über die großen Berge, wo immer Schnee liegt. Und Däumelinchen fror[3] in der kalten Luft, aber dann verkroch sie sich unter des Vogels warme Federn und steckte nur den kleinen Kopf hervor, um all' die Schönheiten unter sich zu bewundern.

1. Es remplace le subst. Gesang.
2. Schwinge, pour Flügel.
3. Frieren, v. empl. impersonnellement dans le nord de l'Allemagne.

Da kamen sie denn nach den warmen Ländern. Dort schien die Sonne weit heller als hier: der Himmel war zweimal so hoch, und auf Gräben und Hecken wuchsen die schönsten grünen und blauen Weintrauben[1]; in den Wäldern hingen Citronen und Apfelsinen[2]; es duftete von Myrthen und Krausemünze, und auf den Landstraßen liefen die niedlichsten Kinder und spielten mit großen bunten Schmetterlingen. Aber die Schwalbe flog noch weiter fort, und es wurde schöner und schöner. Unter den herrlichsten grünen Bäumen an dem blauen See stand ein blendend weißes[3] Marmorschloß, noch aus alten Zeiten. Weinreben rankten sich um die hohen Säulen empor[4]; ganz oben waren viele Schwalbennester, und in einem derselben wohnte die Schwalbe, welche Däumelinchen trug.

„Hier ist mein Haus!" sagte die Schwalbe. „Aber es schickt sich nicht, daß Du mit da wohnst; ich bin nicht so eingerichtet, daß Du damit zufrieden sein kannst; suche Dir nun selbst eine der prächtigsten Blumen, die da unten wachsen; dann will ich Dich hineinsetzen, und Du sollst es so gut haben, wie Du es nur wünschest!"

„Das ist herrlich!" sagte sie und klatschte in die kleinen Hände.

Da lag eine große weiße Marmorsäule, welche zu Boden gefallen und in drei Stücke gesprungen war; aber zwischen diesen wuchsen die schönsten großen weißen Blumen. Die Schwalbe flog mit Däumelinchen hinunter und setzte sie auf eins der breiten Blätter. Aber wie erstaunte diese! Da saß ein kleiner Mann mitten in der Blume, so weiß und durchsichtig[5], als wäre er von Glas; die niedlichste Goldkrone

1. *Raisin*; littéral. : *baie de raisin.*
2. *Orange.*
3. *Éclatant de blancheur.*
4. Emporranken, *grimper, monter en grimpant.*
5. De durch et sehen, *transparent.*

trug er auf dem Kopfe und die herrlichsten Flügel an den Schultern; er war selbst nicht größer als Däumelinchen. Es war der Blume Engel[1]. In jeder Blume wohnte so ein kleiner Mann oder eine Frau; aber dieser war der König über Alle.

„Gott, wie ist er schön!" flüsterte Däumelinchen der Schwalbe zu[2]. Der kleine Prinz erschrak sehr über die Schwalbe, denn sie war ja gegen ihn, der so klein und fein war, ein ganzer Riesenvogel. Aber als er Däumelinchen erblickte, wurde er hoch erfreut; sie war das schönste Mädchen, das er je gesehen hatte. Deshalb nahm er seine Goldkrone vom Haupte und setzte sie ihr auf, frug wie sie heiße, und ob sie seine Frau werden wollte; dann sollte sie Königin über alle Blumen sein! Ja, das war wahrlich ein anderer Mann, als der Sohn der Kröte und der Maulwurf mit dem schwarzen Sammetpelze. Sie sagte deshalb „Ja" zu dem herrlichen Prinzen. Und von jeder Blume kam eine Dame oder ein Herr, so niedlich, daß es eine Lust war; jeder brachte Däumelinchen ein Geschenk, aber das beste von allen waren ein Paar schöne Flügel von einer großen weißen Fliege; die wurden Däumelinchen am Rücken befestigt[3], und nun konnte sie auch von Blume zu Blume fliegen. Da gab es viele Freude, und die kleine Schwalbe saß oben in ihrem Neste und sollte das Hochzeitslied singen, und das that sie denn auch, so gut sie konnte; aber im Herzen war sie doch betrübt, denn sie war Däumelinchen so gut, o, gar so gut[4], und hätte sich nie von ihr trennen mögen.

„Du sollst nicht Däumelinchen heißen!" sagte der Blu-

1. Chaque fleur a un ange qui veille sur elle (croyance danoise).

2. Zuflüstern, *chuchoter dans l'oreille.*

3. *Attaché.*

4. La répét. de ce tour de phrase indique ici l'intensité de l'affection (*si bienveillant, mais* si *bienveillant*).

menengel zu ihr. „Das ist ein häßlicher Name und Du bist so schön. Wir wollen Dich Maja[1] nennen."

„Lebe wohl, lebe wohl!" sagte die kleine Schwalbe mit schwerem Herzen und flog wieder fort von den warmen Ländern, weit weg nach Dänemark zurück. Dort hatte sie ein kleines Nest über dem Fenster, wo der Mann wohnt[2], der Märchen erzählen kann. Vor ihm sang sie, „Quivit, quivit!" Daher wissen wir die ganze Geschichte.

---

13. Holger Danske[3].

OLGER LE DANOIS.

In Dänemark liegt ein altes Schloß, das heißt Kronenburg[4]. Es liegt dicht am Oeresund[5], wo die großen Schiffe jeden Tag zu Hunderten vorbeifahren, sowohl englische und russische, wie preußische. Und sie begrüßen das alte Schloß mit Kanonen: „Bum!" Und das Schloß antwortete mit Kanonen: „Bum!" Denn so sagen die Kanonen statt „Guten Tag!" und „Schönen Dank!" — Im Winter segeln da keine Schiffe; dann ist Alles mit Eis bedeckt bis hinüber zur schwedischen Küste; aber es hat ganz das Ansehen einer Landstraße; da weht die dänische Flagge[6] und die schwedische Flagge, und Dänen und Schweden sagen einander: „Guten

1. *Maja*, c.-à-d. *fleur de mai*.

2. Cet homme, c'est Andersen lui-même.

3. L'histoire d'Olger, héros légendaire du Danemark, rappelle la légende allemande, d'après laquelle Frédéric Barberousse est enfermé pour des siècles dans un souterrain, d'où il ne sortira que pour assister à la restauration de l'ancienne grandeur nationale.

4. Château célèbre comme prison de la reine Caroline-Mathilde (1772).

5. *Le Sund*.

6. *Pavillon*.

Tag!" „Schönen Dank!" Aber nicht mit Kanonen, nein! mit freundlichem Handschlag; und der Eine holt Weißbrod und Brezeln[1] bei dem Andern, denn fremde Kost schmeckt am besten. Aber das Schönste vom Ganzen ist doch das alte Kronenburg, und hier ist es, wo Holger Danske in dem tiefen, finstern Keller sitzt, wo Niemand hinkommt. Er ist in Eisen und Stahl gekleidet und stützt sein Haupt auf die starken Arme; sein langer Bart hängt über den Marmortisch hinaus, in welchem er festgewachsen ist[2]; er schläft und träumt, aber im Traume sieht er Alles, was hier oben in Dänemark vorgeht. Jeden Weihnachtsabend kommt ein Engel Gottes und sagt ihm, daß Das richtig sei, was er geträumt habe, und daß er ruhig wieder schlafen könne, Dänemark befinde sich noch in keiner wirklichen Gefahr; aber geräth es in eine solche, ja, dann wird der alte Holger Danske sich erheben, so daß der Tisch berstet, wenn er den Bart zurückzieht! Dann kommt er hervor und schlägt drein[3], daß es in allen Ländern in der Welt gehört wird.

Ein alter Großvater saß und erzählte Alles dieses von Holger Danske seinem kleinen Enkel; und der kleine Knabe wußte, daß, was der Großvater sagte, wahr sei. Und während der Alte saß und erzählte, schnitzte er an einem großen Holzbilde, welches Holger Danske darstellte und an dem Vordertheile[4] eines Schiffes angebracht werden sollte; denn der alte Großvater war ein Bildschnitzer, und das ist ein Mann, der Figuren zu den Gallionen[5] der Schiffe ausschneidet, je nachdem jedes Schiff benannt werden soll.

1. Brezeln, *craquelin* (peut-être du lat. *brachiolum*).

2. La barbe d'Olger s'est fixée à la table de marbre, devant laquelle il est assis et le héros voit en rêve tout ce qui se passe. Il ne se réveillera que lorsque son pays sera menacé d'un grand péril.

3. Drein schlagen, *frapper dessus* (litt.)

4. *Avant du navire, proue.*

5. Galerie à l'arrière du navire.

Und hier hatte er Holger Danske ausgeschnitzt, der so schlank und stolz mit seinem langen Barte da stand und in der einen Hand das breite Schlachtschwert[1] hielt, während er sich mit der andern Hand auf das dänische Wappen stützte.

Und der alte Großvater erzählte so viel von ausgezeichneten dänischen Männern und Frauen, daß es dem kleinen Enkel am Ende vorkam, als wisse er nun eben so viel, wie Holger Danske wissen könne, der es ja doch nur träumte; und als der Kleine in sein Bett kam, dachte er so viel daran, daß er ordentlich sein Kinn gegen die Bettdecke preßte und meinte er habe einen langen Bart, der daran fest gewachsen sei.

Aber der alte Großvater blieb bei seiner Arbeit sitzen und schnitzte an dem letzten Theile derselben : das war das dänische Wappen[2]. Und nun war er fertig; und er betrachtete das Ganze und dachte an Alles, was er gelesen und gehört und was er diesen Abend dem kleinen Knaben erzählt hatte; und er nickte, wischte seine Brille ab, setzte sie wieder auf und sagte : „Ja, während meiner Lebenszeit kommt Holger Danske wohl nicht; aber der Knabe dort im Bette kann ihn vielleicht zu sehen bekommen und mit dabei sein, wenn es wirklich gilt[3]." Und der alte Großvater nickte, und je mehr er seinen Holger Danske anblickte, desto deutlicher wurde es ihm, daß es ein gutes Bild sei, was er gemacht habe; es schien ihm ordentlich Farbe zu bekommen, und daß der Harnisch wie Eisen und Stahl glänze; die Herzen im dänischen Wappen wurden mehr und mehr roth, und die Löwen[4] mit der Goldkrone auf dem Kopfe sprangen.

„Das ist doch das schönste Wappen, das man in der Welt hat!" sagte der Alte. „Die Löwen sind die Stärke und

1. *Épée de combat.*
2. *Armes du Danemark.*
3. *Quand cela sera sérieux.*
4. Les armes du Danemark sont : *trois lions entre neuf cœurs.*

die Herzen die Milde und Liebe!" Und er betrachtete den obersten Löwen und gedachte des Königs Knud[1], der das große England an Dänemarks Thron fesselte; und er blickte den zweiten Löwen an und dachte an Waldemar[2], der Dänemark vereinigte und die wendischen Länder bezwang; er besah den dritten Löwen und dachte an Margaretha[3], die Dänemark, Schweden und Norwegen vereinigt. Aber indem er die rothen Herzen betrachtete, da leuchteten sie noch stärker, als zuvor; sie wurden zu Flammen, die sich bewegten, und sein Geist folgte einer jeden[4].

Die erste Flamme führte ihn in ein enges, dunkles Gefängniß hinein; da saß eine Gefangene, ein schönes Weib, Christian's des Vierten Tochter: Eleonore Ulfeld[5]; und die Flamme setzte sich einer Rose gleich an ihren Busen und blühte, eins mit ihrem Herzen; sie ist die edelste und beste aller dänischen Frauen.

„Ja, das ist ein Herz in Dänemarks Wappen!" sagte der alte Großvater.

Und sein Geist folgte der zweiten Flamme, die ihn auf das Meer hinausführte, wo die Kanonen donnerten, wo die Schiffe in Rauch gehüllt lagen; und die Flamme heftete sich als Ordensband auf Hvitfeldt's Brust, indem er zur Errettung der Flotte sich und sein Schiff in die Luft sprengte[6].

Und die dritte Flamme führte ihn nach Grönlands erbärmlichen Hütten, wo der Prediger Hans Egede[7] mit

1. *Canut II le Grand* (1014).
2. *Waldemar Ier le Grand* (1157-82).
3. ***Marguerite de Waldemar***, surnommée la Sémiramis du Nord, 1375, réunit sous une même couronne les trois royaumes du Nord.
4. Sous-ent. Flamme.
5. Prisonnière pendant vingt-deux ans dans un affreux cachot.
6. A la bataille de la baie de Kjoge (1710).
7. ***Missionnaire au Groenland*** en 1721.

Liebe in Worten und Thaten waltete; die Flamme war ein Stern auf seiner Brust, ein Herz zum dänischen Wappen.

Und des alten Großvaters Geist ging der schwebenden Flamme voran, denn sein Geist wußte, wohin die Flamme wollte. In der Bäuerin ärmlicher Stube stand Friedrich der Sechste[1] und schrieb seinen Namen mit Kreide an den Balken; die Flamme bebte auf seiner Brust, bebte in seinem Herzen; in der Stube des Bauers wurde sein Herz ein Herz im dänischen Wappen. Und der alte Großvater trocknete seine Augen, denn er hatte König Friedrich mit den silberweißen Haaren und den ehrlichen blauen Augen gekannt und für ihn gelebt; und er faltete seine Hände und blickte still vor sich hin. Da kam des alten Großvaters Schwiegertochter und sagte, daß es spät sei; er solle nun ruhen, und der Abendtisch[2] sei gedeckt.

„Aber schön ist es doch, was Du gemacht hast, Großvater!" sagte sie. „Holger Danske und unser ganzes altes Wappen! — Es ist mir gerade als hätte ich dieses Gesicht schon früher gesehen!"

„Nein, das hast Du wohl nicht!" sagte der alte Großvater; „aber ich habe es gesehen, und ich habe gestrebt[3], es in Holz zu schneiden, wie ich es in der Erinnerung gehalten[4] habe. Es war damals, als die Engländer auf der Rhede lagen; am dänischen zweiten April[5], als wir zeigten, daß wir alte Dänen waren! Auf „Dänemark[6]", wo ich in Steen Bille's Escadre[7] stand, hatte ich einen Mann zur Seite; es war, als fürchteten sich die Kugeln vor ihm! Lu-

1. *Frédéric VI* (1768-1839).
2. Abendtisch, litt.: *table du soir*, c.-à-d. *le souper*.
3. Streben, *essayer*.
4. Gehalten pour behalten.
5. Bataille navale du 2 avril 1802 entre les Danois et les Anglais sous Parker et Nelson.
6. Nom du navire.
7. *Escadre*.

stig sang er alte Lieder und schoß und kämpfte, als wäre er mehr, denn ein Mensch. Ich erinnere mich seines Antlitzes noch; aber woher er kam und wohin er ging, weiß ich nicht, weiß Niemand. Ich habe oft gedacht, das möchte der alte Holger Danske wohl selbst gewesen sein, der von Kronenburg heruntergeschwommen und uns in der Stunde der Gefahr geholfen; das war nun so meine Idee, und dort steht sein Bild."

Und dieses warf seinen großen Schatten gegen die Wand hinauf, selbst über einen Theil der Decke; es sah aus, als wäre es der wirkliche Holger Danske selbst, der dahinter stände; denn der Schatten bewegte sich; aber es konnte auch daher rühren, daß die Flamme des Lichts nicht gleichmäßig[1] brannte. Und die Schwiegertochter küßte den alten Großvater und führte ihn nach dem großen Lehnstuhl vor dem Tische; und sie und ihr Mann, der des alten Großvaters Sohn und Vater des kleinen Knaben war, der im Bette lag, saßen und speisten ihr Abendbrod; und der alte Großvater sprach von den dänischen Löwen und den dänischen Herzen, von der Stärke und der Milde; und ganz deutlich erklärte er, daß es noch eine Stärke außer der gebe, welche im Schwerte liege[2]; und er zeigte nach dem Brette, wo alte Bücher lagen; wo Holberg's sämmtliche Komödien lagen, die so oft gelesen worden waren, denn sie waren so belustigend; man meinte ordentlich, alle die Personen vergangener Tage darin zu erkennen.

„Sieh, der hat auch zu schlagen verstanden!" sagte der alte Großvater; „er hat das Unverständige und Eckige[3] der Leute, so lange er konnte, gegeißelt!" Und der Großvater

1. *Également.*
2. Il y a une autre puissance que celle qui réside dans le glaive.
3. *Le côté anguleux*; c'est cette verve satirique qui a fait nommer Holberg le Molière du Nord.

nickte zum Spiegel hin, wo der Kalender mit dem „runden Thurme" darauf stand, und sagte: „Tycho Brahe[1] war auch Einer der das Schwert gebrauchte, nicht um in Bein und Fleisch zu hauen, sondern um einen deutlicheren Weg zwischen alle Sterne des Himmels hinauf zu bauen! — Und dann er, dessen Vater meinem Stande angehörte, des alten Bildschnitzers Sohn, er, den wir selbst gesehen haben mit dem weißen Haar und den breiten Schultern, er, der in allen Ländern der Welt genannt wird. Ja, er konnte hauen, ich kann nur schnitzen! Ja, Holger Danske kann in vielen Gestalten kommen, so daß man in aller Welt Ländern von Dänemarks Stärke hört! Wollen wir nun Bertel's[2] Gesundheit trinken?"

Aber der kleine Knabe im Bette sah deutlich das alte Kronenburg mit dem Oeresund, den wirklichen Holger Danske, der tief unten mit dem Barte im Marmortisch festgewachsen saß und von Allem, was hier oben geschieht, träumte. Holger Danske träumte auch von der kleinen ärmlichen Stube, wo der Bildschnitzer saß; er hörte Alles, was da gesprochen wurde, und nickte im Traume und sagte:

„Ja, erinnert Euch meiner nur, Ihr dänischen Leute! Behaltet mich im Andenken! Ich komme in der Stunde der Noth!"

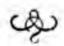
Und draußen vor Kronenburg schien der helle Tag, und der Wind trug die Töne des Jägerhorns herüber vom Nachbarlande; die Schiffe segelten vorbei und grüßten: „Bum! Bum!" Und von Kronenburg antwortete es: „Bum! Bum!" Aber Holger Danske erwachte nicht, so stark sie auch schossen, denn es war ja nur: „Guten Tag!" — „Schönen Dank!" Da muß anders geschossen werden, be-

1. *Tycho-Brahé*, célèbre astronome suédois, né en 1546, mort, à Prague, en 1601.

2. *Bertel*, abréviation de *Barthélemy*, prénom de Thorwaldsen.

vor er erwachen wird; aber er erwacht wohl, denn es ist Mark in Holger Danske[1]!

1. Cette chaleur à défendre son petit pays et à en célébrer les héros, les littérateurs et les artistes, est d'un grand cœur et surtout d'un bon patriote. Les Danois, du reste, sont coutumiers du fait; ils l'ont prouvé à plus d'une reprise.



EXTRAITS

DES

FEUILLES DE PALMIER

PREMIÈRE PARTIE

NOTICE SUR LES AUTEURS DES PALMBLÆTTER

Les *Palmblætter* ou *Contes choisis de l'Orient* doivent le jour à deux hommes, dont l'un, surtout, a joué un rôle prépondérant dans le développement intellectuel et littéraire de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle. Nous ne rappellerons ici qu'en peu de mots les indications biographiques que nous avons données sur les deux auteurs, dans un volume de morceaux choisis, dans lesquels ils ont déjà trouvé place[1].

Jean-Geoffroi de Herder, le collègue et l'ami des grands coryphées de la littérature allemande à la fin

1. *Contes et morceaux choisis* de Schmid, etc., publiés avec des Notices sur les auteurs et des notes en français, par D. E. Scherdlin.

du dernier siècle, naquit en 1743 à Mohrungen (Prusse orientale) et mourut à Weimar en 1803. Son ami et collaborateur Auguste-Jacques Liebeskind, simple pasteur du grand-duché de Saxe-Weimar, mourut en 1793 à Osmannstædt où il remplissait des fonctions ecclésiastiques.

Profondément imbus de la littérature orientale, les deux auteurs ont su reproduire, avec un rare talent, les idées et le langage de l'Orient. Prenant pour point de départ la tendance générale de l'esprit humain à rechercher de préférence les événements miraculeux, et à se transporter volontiers dans le pays des merveilles, ils ont voulu répondre à cette aspiration universelle. Le succès de leur livre prouve qu'ils ont pleinement réussi dans leur dessein. Herder et Liebeskind ont puisé à pleines mains dans cette tradition si riche des peuples orientaux; ils ont su réunir dans les *Palmblætter* une série de Contes moraux et instructifs qui, tout en étant l'image fidèle des mœurs du pays à qui ils doivent naissance, ne laissent pas que d'être, aujourd'hui encore, des plus instructifs, parce qu'ils répondent aux aspirations les plus élevées du cœur humain. C'est à ce titre surtout que nous recommandons la lecture de ces extraits des *Palmblætter;* leur tendance éminemment morale en sera, croyons-nous, le meilleur introducteur.

---

1. Hamet und Raschid.

HAMET ET RASCHID.

Eine brennende Dürre verheerte lange Indiens Gefilde[1], zur Zeit als zwei Hirten, Hamet und Raschid, sich auf der Gränze ihrer Felder begegneten. Sie starben beinahe vor Durst und sahen ihre Heerden gleichfalls verschmachten. Sie hoben die Augen gen Himmel, und flehten ihn um Hülfe; siehe, da entstand auf einmal eine tiefe Stille: die Vögel hörten auf zu singen; das Blöken und Brüllen der Heerden verstummte, und die beiden Hirten sahen im Thal eine erhabne[2], überirdische Menschengestalt sich ihnen nähern. Es war der hohe Geist der Erde, der Glück und Unglück den Sterblichen austheilet: in der einen Hand hielt er die Garbe des Ueberflusses, und in der andern die Sichel der Verwüstung. Sie zitterten vor Schrecken und suchten sich zu verbergen; aber der Geist rief ihnen mit so sanfter Stimme zu, wie der Zephyr lispelt[3], wenn er sich Abends auf den wohlriechenden Gesträuchen Arabiens wieget. „Nahet euch," sprach er, „Söhne des Staubes; fliehet euern Wohlthäter nicht. Ich bin gekommen, euch ein Geschenk anzubieten, das nur durch eure Thorheit unnütz und verderblich werden kann. Ich will euer Gebet erfüllen und euch Wasser geben, wenn ihr mir sagt, wie viel ihr zu eurer Befriedigung bedürft. Uebereilt euch aber nicht in eurer Antwort. Bedenkt, daß in allen menschlichen Bedürfnissen das Uebermaß[4] eben so schädlich ist, als der Mangel. Erkläret euch; und du, Hamet, rede zuerst."

1. Formé de Feld; *les campagnes*.
2. *Auguste*.
3. *Murmurer*.
4. S'écrivait autrefois avec deux *a*.

„O gütiger Geist!“ antwortete Hamet, „wenn du meine Kühnheit verzeihen willst, so bitte ich um einen kleinen Bach, der im Sommer nicht vertrocknet und im Winter nicht überschwemmet.“ „Du sollst ihn haben,“ antwortete der Geist, und schlug mit seiner Sichel, die jetzt ein Werkzeug der Wohlthätigkeit wurde, den Boden. Die beiden Hirten sahen zu ihren Füßen eine Quelle hervorsprudeln und sich über die Felder des Hamet verbreiten. Die Blumen hauchten[1] einen frischern Wohlgeruch: die Bäume schmückten sich mit grünerm Laube, und die Heerden löschten in dem kühlen Strom ihren Durst.

Jetzt wendete sich der Geist zu dem zweiten Hirten und gebot ihm zu reden. „Ich bitte dich,“ sprach Raschid, „du wollest den großen Ganges mit allen seinen Wassern und Fischen durch meine Felder leiten.“ Der gutherzige[2] Hamet bewunderte den muthigen Stolz des Raschid, und zankte heimlich[3] mit sich selbst, daß er diese große Bitte nicht zuerst gewagt habe, so wie Raschid in seinem Herzen sich schon über den Vorzug freute[4], den er als Besitzer und Eigenthümer des Ganges vor dem einfältigen Hamet haben werde. Schnell aber nahm der Geist eine fürchterliche Gestalt an und ging auf den Strom zu. Die Hirten standen in ängstlicher Erwartung, was er thun werde, als sich in der Ferne ein gewaltiges Brausen erhob, und der Ganges, der seine Dämme[5] durchbrochen hatte, in reißenden Fluten herabschoß. Die Wasser überströmten[6] und verheerten in einem Augenblick alle Felder des Raschid. Sie entwurzelten seine Bäume, verschlangen seine Heerden: ihn selbst riß die Flut mit sich fort.

1. *Exhaler.*
2. Litt: *au bon cœur, excellent.*
3. *S'en voulut secrètement.*
4. Freuen se construit aussi avec le génitif de la chose dont on se réjouit.
5. *Digue.*
6. *Déborder*; strömen über, c.-à-d. über die Ufer.

Der stolze Besitzer des Ganges wurde der Raub eines Krokodills; indeß der bescheidene Hamet an seiner Quelle in Frieden wohnte.

---

2. Das Gesicht vom Adler und Fuchs.

LA VISION DE L'AIGLE ET DU RENARD.

Der große König Abbas[1] Karaskan machte seinen Diener Mirza zum Statthalter von Tauris[2]. Mirza hielt die Wage der Gerechtigkeit[3] in seiner Hand; er beschützte den Schwachen, ehrte den Weisen und der Fleißige wurde reich. Die Augen seiner Unterthanen sahen mit Liebe und Ehrfurcht auf ihn, und jeder Mund sprach Segen über seine Regierung. Allein er selbst empfand keine Freude über seine wohlthätige Handlungen. Eine stille Traurigkeit ruhte auf seinem Angesicht; er suchte die Einsamkeit; saß oft lange in tiefem Nachdenken, und wenn er ausging, so neigte er seinen Blick zur Erde, seine Schritte schienen matt; kurz, die Regierungsgeschäfte hatten allen Reiz für ihn verloren, und er beschloß, sich eines Geschäfts zu entledigen[4], das ihm schon lange zur Last war.

Er nahte sich also dem Throne seines Herrn; der König fragte nach seinem Begehren und Mirza sprach: „Beherrscher der Welt[5], verzeihe die Kühnheit deines Sclaven, den du mit Ehre geschmückt hast, und der es wagt, das Geschenk

1. Il s'agit d'Abbas le Grand, septième schah de Perse (1587 1629).

2. *Tauris*, aussi *Tébriz*, province persane avec capitale du même nom. La capitale remonte à une haute antiquité.

3. *Tenir la balance de la justice*, c.-à-d. *juger*.

4. Se construit avec le gén. de la chose : *se débarrasser de*.

5. C'est ainsi que les Orientaux parlent à leurs monarques.

deiner Huld wieder zu deinen Füßen zu legen. Du hast mir die Verwaltung einer herrlichen Stadt und eines fruchtbaren Landes gegeben, dessen Auen[1] den Gärten von Damas gleichen; allein der Raum des menschlichen Lebens ist enge; er genügt kaum, um uns auf den Tod vorzubereiten. Alle unsre Bemühungen sind eitel und nichtig; sie gleichen der Arbeit der Ameise, die der Fuß des Wanderers zerstört; und unsre Freuden verschwinden wie die Farben des Regenbogens, den die vorübereilende Wolke nach einem Ungewitter bildet. Vergönne[2] mir also, Herr, mich auf die nahe Ewigkeit zu bereiten; ich will meinen Geist dem Nachdenken weihen, und in stiller Einsamkeit den heiligen Betrachtungen der Religion obliegen[3]. Die Welt mag meiner vergessen, so wie ich alle Gedanken an sie aus meiner Seele verbannen will, bis der letzte Augenblick den Schleier der Ewigkeit fallen läßt, und mich dem Richterstuhl des Allmächtigen darstellt[4]."

Hier beugte sich Mirza zur Erde und schwieg. Der König Abbas erschrak über diese Rede so heftig, daß er auf seinem Throne zitterte: er sah seine Edeln rings umher an; aber ihre Angesichter waren bleich und ihre Augen sahen zur Erde. Niemand that seinen Mund auf, bis der König, nach einem langen Nachdenken, zuerst das Stillschweigen brach.

„Mirza, Schrecken und Zweifel haben mich ergriffen: ich habe mich entsetzt, wie ein Mann, der von einer unwiderstehlichen Gewalt an den Rand eines steilen Abgrundes gestoßen wird; aber noch weiß ich nicht, ob meine Gefahr wirklich oder ein Traum ist. Ich bin, wie du, ein Wurm auf der Erde; mein Leben ist ein Augenblick; und die Ewigkeit, gegen welche[5] Tage, Jahre und Zeitalter[6] nichts sind, for=

1. *Champs.*
2. *Permettre.*
3. Obliegen, avec le dat : *se livrer à.*
4. Pr. vor den Richterstuhl stellt.
5. *En comparaison de laquelle.*
6. Zeitalter, *période, époque.*

dert auch mich, durch ihre schauerliche Nähe, zur Vorbereitung auf. Sollen wir aber die Regierung der Gläubigen Bösewichtern überlassen, die wie die unvernünftigen Thiere leben, und weder Tod noch göttliches Gericht fürchten? Ist allein die Zelle des Einsiedlers die Pforte zum Paradiese, und sind die Beschäftigungen des großen Volks in dieser Stadt verdammliche Sünden? Nicht alle können Einsiedler werden; darum kann auch das Leben in einer Wüste nicht das einzige verdienstliche seyn. Geh in das Haus, das ich in dieser Stadt zu deiner Wohnung habe bereiten lassen: ich will dein Begehren überlegen; und Er[1], der die Seele des Flehenden erleuchtet, möge mich stärken, eine weise Entschließung zu fassen."

Mirza ging weg; am dritten Tage aber begehrte er von dem Könige, ohne von ihm gerufen zu seyn, von neuem Gehör. Es wurde ihm gewährt; er trat herein, und sein Angesicht war fröhlich. Er zog einen Brief aus seinem Busen, küßte ihn und überreichte ihn mit seiner rechten Hand dem Könige. „Herr," sagte er, „aus diesem Briefe, den mir der Iman[2] Kosru, der hier vor deinem Angesicht steht, gesendet hat, habe ich gelernt, welches die heiligste Lebensweise sei. Er hat mich gestärkt, mit Vergnügen in das Vergangene und mit Hoffnung in die Zukunft zu schaun; und ich werde mich nun für glücklich halten, der Schatten deiner Macht in Tauris zu seyn[3], und den Schmuck der Ehre zu tragen dessen ich mich neulich zu entledigen wünschte." Der König sahe Mirza mit einem neugierigen Erstaunen an; und sobald er schwieg, übergab er den Brief dem Iman mit dem Befehl, ihn laut vorzulesen. Die ganze Versammlung wen-

1. Le pron. pers. écrit avec une majusc. désigne soit *Dieu*, soit un *monarque*.

2. *Imam* ou *iman*, primitivement titre de celui qui prie dans les mosquées, au nom de l'assemblée; *docteur*.

3. S'écrit maintenant avec i.

dete die Augen auf den alten Weisen; seine Wangen errötheten aus bescheidener Schamhaftigkeit; dann nach einigem Zaudern las er folgende Worte:

„Ewiges Heil[1] komme auf Mirza, den die Weisheit unsres großen Beherrschers mit einer Statthalterschaft beehrt hat. Als ich deinen Entschluß hörte, den Einwohnern von Tauris deine segenbringende Hand zu entziehen, so wurde mein Herz vom Pfeil des Kummers getroffen, und meine Augen von Betrübniß verdunkelt; allein wer darf es wagen vor dem Könige zu reden, wenn er zürnt? oder wer darf sich seiner Weisheit rühmen, wenn des Königs Geist von Zweifeln beunruhiget wird? Dir aber will ich die Geschichte meiner Jugend erzählen, deren Andenken du in mir erneuert hast; und, o möchte der Prophet die Wahrheit, die sie mich lehrte, an dir veredeln.

„Ich wurde von dem weisen Alnazer in den Geheimnissen der Arzneikunst[2] unterwiesen[3], und erwarb mir darin sehr frühzeitige Kenntnisse. Ich kannte die Kräfte der Kräuter, in welche die Sonne den Geist der Gesundheit gehaucht hat, und fing an die Kranken mit ihrem Balsam zu heilen; aber die Gemälde des Elendes, der langsamen Verschmachtung[4] und endlich des Todes selbst, die täglich vor meinen Augen standen, erfüllten mein Herz mit Schauder und Furcht. Ich sah das Grab, dessen Raub ich früh oder spät werden mußte, immer vor mir geöffnet; und dieß trieb mich zu dem Entschluß, meine wenigen Tage heiligen Betrachtungen zu weihen. Alle irdische Güter, die ich nur auf kurze Zeit besitzen konnte, kamen mir verächtlich und als Hindernisse der Frömmigkeit vor. Ich vergrub also mein Geld in die Erde, ent-

1. Une des formules de bénédiction par lesquelles les Orientaux commencent leurs lettres.
2. Les Orientaux ont toujours été très experts en médecine.
3. De unterweisen, *instruire*.
4. *Consomption*.

sagte[1] der menschlichen Gesellschaft, und begab mich in eine Wüste. Ich nahm meine Wohnung in einer Höhle, die ich an der Seite eines Berges fand; ich trank Wasser aus der vorbeifließenden Quelle und nährte mich von den schlechten Früchten und Kräutern, die in dieser Wildniß wuchsen. Oft setzte ich mich an den Eingang der Höhle, wendete das Gesicht gegen Morgen[2] und wachte so ganze Nächte durch, um meinen Geist durch diese heftigen Anstrengungen der Eingebung des Propheten zu öffnen und göttlicher Offenbarungen theilhaftig[3] zu werden? Eines Morgens, als ich die Nacht so durchwacht hatte und der östliche Himmel begann, von den ersten Strahlen der aufsteigenden Sonne vergoldet zu werden, besiegte mich die Gewalt des Schlafes. Ich schlummerte und sah ein Gesicht[4]; mich dünkte, ich sei vor meiner Höhle, der dämmernde Tag wurde lichter, und als ich der aufglimmenden Morgenröthe entgegen sah, so bemerkte ich einen dunkeln Flecken. Er bewegte sich und wurde, je näher er kam, immer größer, bis ich endlich die Gestalt eines Adlers unterscheiden konnte. Ich heftete meinen Blick auf seinen Flug und sah ihn in einer kleinen Entfernung niederschweben[5], wo ein Fuchs lag, dessen Vorderbeine zerbrochen schienen. Der Adler trug in seinen Krallen[6] ein Stück von einem jungen Reh, das er vor dem kranken Fuchse niederlegte und wieder aufflog. Ich erwachte und überlegte noch, was dieser Traum bedeuten möchte, als ich aus der Luft eine Stimme hörte: „Kosru, ich bin der Engel der, auf Befehl des Allmächtigen, die Gedanken deines Herzens aufgeschrieben, und dir dieses Gesicht

1. *Renoncer.*
2. Dans leurs prières, les Orientaux se tournent touj. du côté de l'Orient.
3. Theilhaftig, se constr. avec le gén. de la chose; *avoir part à, participer.*
4. *Vision.*
5. *Descendre.*
6. Litt.: *griffes, serres.*

gesendet hat, um deinen verirrten Geist wieder auf den rechten Weg zu leiten. Auf![1] und ahme dem Adler nach; du hast seine Kräfte, und eine Menge Elende[2] hoffen auf deine Hülfe. Erscheine den Schwachen und Siechen in der Noth und bringe ihnen Gesundheit und Segen. Die Tugend ist nicht träge Ruh, sondern Thätigkeit und Arbeit; und wenn du einem deiner leidenden Nebenmenschen Gutes thust, so vollbringst du das schönste aller Gebote, das die Frömmigkeit fordert. Wohlthun erhöhet[3] des Menschen Natur; sie macht ihn dem Allmächtigen gleich, und läßt ihn das Glück, das ihm im Paradiese, als Belohnung seiner guten Thaten bereitet ist, schon hier auf der Erde genießen."

„Bei diesen Worten war mir, als ob sich ein Gebirge vor meinen Füßen geebnet[4] hätte. Ich kniete in den Staub nieder und bereute meinen Irrthum; ich kehrte in die Stadt zurück, und grub meinen Schatz wieder aus; ich war freigebig und doch wurde ich reich; ja durch meine Wissenschaft, die leiblichen Uebel zu heben, bekam ich oft Gelegenheit, die Krankheiten der Seele selbst zu heilen. Ich legte die heiligen Kleider an; ich wurde über mein Verdienst geehrt, und auf huldreichen Befehl des Königs wurde mir der Zutritt zu seinem Throne vergönnt. Laß dich aber diese Belehrung nicht beleidigen; ich rühme mich keiner Weisheit, die ich nicht empfangen habe. Wie der Sand der Wüste den Regen und den Morgenthau auftrinkt, so sauge ich, der ich auch nur Staub bin, die heiligen Lehren des Propheten. Alle Weisheit ist eitel, die wir ohne Mittheilung in uns verschließen; und ein Leben in unthätiger Einsamkeit zugebracht, hat keinen Gewinn. Wir selbst können nichts als Irrthum finden aber wenn sich die Pforten des Himmels vor deinen Augen

1. Auf! *sursum; lève-toi.*
2. Il faudrait plut. Elender.
3. *Relever; ennoblir.*
4. Sich ebnen, *s'aplanir.*

aufthun und sein Licht dich mit Weisheit erleuchtet: so siehst du die Wahrheit ohne Schleier. Hoffe immer auf diese herrliche Erscheinung, und ahme unterdessen dem wohlthätigen Adler nach. Wem viel gegeben ist, von dem wird viel verlangt; ein Fürst aber, wie du, hat einen Theil von Gottes Macht in den Händen: er kann seine Untergebenen nach seinem Beispiele bilden und eigennützige Gemüther wohlthätig machen. Erquicke[1] also dein Land mit deiner Tugend, wie mit einem himmlischen Strom; und hoffe in festem Glauben auf die Belohnung der Ewigkeit. Lebe wohl. Er, dessen Wohnung der Himmel ist, lächle auf dich nieder und lasse zu deinem Namen, im Buch seines Willens, zeitliche und ewige Glückseligkeit schreiben."

Der König wurde, wie Mirza, durch diesen Brief von seinen Zweifeln befreit, und er sah mit einer fröhlichen Heiterkeit umher, die seine Freude den Umstehenden mittheilte. Er sandte den Statthalter in seine Provinz zurück, und befahl diese Begebenheit aufzuschreiben[2], um der Nachwelt kund zu thun: daß Gott keine Lebensweise gefalle, die der Menschheit nicht nützlich ist.

---

3. Die Freunde und das Geld.

LES AMIS ET L'ARGENT.

Ein reicher Muselmann[3] war seit einigen Wochen krank, und wunderte sich, daß zwei oder drei von seinen Freunden ihn nicht besuchten. „Sie getrauen sich nicht," sagte sein Rechnungsführer[4], „vor dir zu erscheinen. Die Schuld, wo-

1. *Restaurer, réconforter.*
2. Les monarques de l'Orient avaient tous leurs historiogr.
3. Dérivé de l'arabe *Moslim*, *musulman*.
4. *Comptable.*

mit sie dir verhaftet sind[1], ist verfallen[2], und sie sind noch nicht im Stande, sie wieder abzutragen[3]." „So geh," antwortete der Kranke, „und sag' ihnen, daß sie mir nichts mehr schuldig sind, und daß ich sie nur bitte, zu mir zu kommen, und ihre Quittungen zu holen. Ich will ja lieber mein Geld verlieren, als meine Freunde."

---

4. Die Freunde.

LES AMIS.

Ein reicher Kaufmann hatte einen einzigen Sohn, den er zärtlich liebte. Er ließ ihn mit vieler Sorgfalt erziehen und wandte alles an, was sein Herz bessern und seinen Verstand bilden konnte. Als der Knabe die Jünglingsjahre erreicht hatte, rief ihn sein Vater vor sich und sprach: „Mein Sohn, ich habe dich Alles lernen lassen, was ein Mann von deinem Stande und Beruf[4] wissen muß. Vor allen Dingen brauchst du jene Klugheit, die uns die mancherlei Eigenschaften und Neigungen der Menschen kennen lehrt. Darum wünsche ich, daß du einige Jahre in fremde Länder reisen mögest[5]. Reisen geben Erfahrung; denn je mehr man Menschen gesehen hat, desto besser weiß man mit ihnen zu leben. Die Welt ist ein großes Buch, aus dem ein aufmerksamer Leser viel nützlichen Unterricht schöpfen kann: sie ist ein Spiegel, der uns die Menschen in ihrer wahren Gestalt zeiget. Schaue also fleißig in diesen Spiegel, mein Sohn, und lerne insonder-

1. Verhaftet sein, *être redevable de.*
2. *Échu.*
3. *Rembourser.*
4. Stand und Beruf, à vrai dire synonymes: *condition et profession.*
5. Les voyages ont été, de tout temps, en Orient, un moyen d'éducation.

heit[1] jene Klugheit, mit der sich ein Weiser das größte Gut des Lebens, ich meine einen Freund, erwirbt. Findest du nur einen einzigen im Laufe deines Lebens, so besitzest du das schönste und beständigste[2] aller Güter, das nur der Tod von dir nehmen kann. Reichthümer und Glück sind tausend widrigen[3] Zufällen unterworfen; diesen Schatz aber raubet uns keine menschliche Gewalt. Suche also auf deinen Reisen solch ein Kleinod zu finden, und bedenke dich nicht, das köstlichste, was du hast, im Nothfall für diesen Gewinn aufzuopfern."

Der Jüngling nahm von seinem Vater Abschied und reiste. Er ging in ein benachbartes Land, hielt sich einige Zeit dort auf, und kam wieder zurück, ehe sein Vater dachte, daß er daselbst bekannt geworden sei. Der Vater wunderte sich über seine schnelle Rückkehr und sprach zu ihm: „Wie kömmst du so bald wieder, mein Sohn?" „Vater," antwortete der Jüngling, „du hast mir befohlen, nur so lange in der Fremde zu verweilen, bis ich einen Freund gefunden; und ich habe deren zwanzig gefunden, die Muster von wahren Freunden sind."

„Mein Sohn," antwortete der Kaufmann, „sei nicht so freigebig[4] mit diesem heiligen Namen. Hast du das Sprüchwort vergessen, das ich dir bei deinem Abschiede empfahl: „Rühme dich deines Freundes nicht eher als bis du ihn geprüft hast[5]?" Freunde, lieber Sohn, sind selten; die mehrsten[6], die sich so nennen, wissen nicht, was das Wort bedeutet. Sie gleichen einem Morgennebel im Sommer, den der erste warme Sonnenstrahl verzehrt. Sie behandeln den Leichtgläubigen[7], der ihren glatten Worten traut, wie ein halber Trunkner seine Weinflasche; er hält sie fest, so

1. *Surtout.*
2. De stehen; *constant.*
3. *Contraire.*
4. *Prodigue, libéral.*
5. *Éprouver.*
6. On dit plutôt die meisten, comparatif de viel.
7. *Brouillard matinal.*

lange sie mit süßem Safte gefüllt ist; und wirft sie an[1] den Boden, so bald er sie geleert hat. Ich besorge, mein Sohn deine Freunde werden diesem Trunknen gleichen."

„Dein Mißtraun[2], mein Vater, ist ungerecht," sprach der Jüngling; „ich weiß gewiß, diese tugendhaften Männer, die ich meine Freunde nenne, würden mich, wenn ich arm und unglücklich zu ihnen käme, eben so sehr lieben, wie jetzt." „Ach!" sagte der Alte, „ich habe siebenzig Jahre gelebt, habe Glück und Unglück erfahren, und viele Menschen gesehen und geprüft; aber in dieser langen Reihe von Jahren hab' ich mir nur èinen einzigen Freund erwerben können. Und du willst in dem Alter des Leichtsinns binnen[3] wenig Monden[4] zwanzig gefunden haben! Komm, mein Sohn, und lerne von mir, wie man die Menschen prüfen muß."

Der Kaufmann schlachtete einen Bock, steckte ihn in einen Sack, und befleckte mit dem Blute die Kleider seines Sohnes. Da es Nacht wurde, legte er den Sack mit dem Bocke dem Jünglinge auf den Rücken, unterrichtete ihn, wie er sich verhalten solle, und so gingen sie fort. Sie kamen zu der Wohnung des nächsten von den zwanzig Freunden, und der Jüngling klopfte an. Sein Freund that ihm geschwind auf, und fragte nach der Ursache seines so späten Besuches. Der Jüngling antwortete : „Im Unglück erkennt man seine Freunde. Ich habe dir oft von der Feindschaft erzählt, die von langen Zeiten her, die Familie eines vornehmen Höflings mit der Meinigen entzweite[5]. Eben begegnete ich diesem selbst an einem abgelegenen Orte der Stadt; er gerieth in Wuth, da er mich erblickte drang auf mich ein, und zwang mich zur

1. Aussi auf den Boden ou zu Boden.
2. Le e de la désinence manque.
3. Binnen se constr. av. le gén.
4. Pour Monaten, les Orientaux comptant par mois lunaires.
5. *Désunir*; la syll. ent ind. *la séparation*.

Gegenwehr[1]. Ich warnte, ja ich bat ihn, sein Leben zu schonen. Aber der Unsinnige rannte wüthend in mein Schwerdt[2], und sank todt zu meinen Füßen. Er ist des Fürsten Liebling; seine Familie wird mich und meinen Vater zu verderben suchen. Darum nahm ich seinen Leichnam und steckte ihn in diesen Sack. Ich bitte dich, verbirg ihn so lange in deinem Hause, bis ich einen heimlichen Ort finde, wo ich ihn vergraben[3] kann."

„Mein Haus ist sehr klein," gab ihm der Freund, mit einer verdrüßlichen[4] Miene zur Antwort; es kann kaum die Lebendigen fassen, die es bewohnen; wo sollte ich denn deinen Todten verbergen. Zudem weiß jedermann, wie feindselig[5] du mit dem Getödteten gelebt hast. Man wird muthmaßen, daß du der Thäter seist; man wird Nachsuchungen anstellen; und da unsre Freundschaft bekannt ist, so wird man bei meinem Hause den Anfang machen. Es würde dir Nichts helfen, mich in dein Unglück mit zu verwickeln. Der einzige Dienst, den ich dir erzeigen kann, ist, das Geheimniß zu verschweigen."

Der Jüngling bat und flehte, ihm in seiner Noth zu helfen; aber vergeblich. Sein guter Freund wurde immer kälter und seine Antworten immer kürzer, so daß er endlich mit dem gefährlichen Sacke weiter gehen mußte. Er kam zu dem zweiten Freunde, der ihn eben so abwies; und so ging er der Reihe nach zu allen zwanzigen; auch der letzte empfing ihn, wie der erste, und verschloß seine Thür nach einer Menge Entschuldigungen wieder.

„Hast du nun gelernt," sagte der Kaufmann zu seinem Sohne, „wie wenig man auf den äußern Schein eines Menschen bauen dürfe? Wo ist die eifrige Freundschaft dieser

1. *Défensive.*
2. S'écrit auj. Schwert.
3. Vergraben, *enfouir.*
4. De Verdruß; s'écrit auj. verdrießlich.
5. *Dans quelle inimitié.*

Leute, denen du so prächtige Lobreden gehalten hast? So bald sie dein Unglück erfuhren, war ihre Liebe gestorben. Sie sind übertünchte[1] Wände, Wolken ohne Regen, Bäume, die keine Früchte tragen. Nun will ich dir den Unterschied zwischen deinen zwanzig und meinem einzigen Freunde zeigen." Indem sie so sprachen, kamen sie an die Thür des Mannes, den er seinem Sohn als das Muster eines wahren Freundes geschildert hatte. Er klopfte an, und als der Mann ihn erkannte, fragte er ihn mit zärtlicher Besorgniß, warum er noch so spät zu ihm komme? Der Kaufmann erzählte das erdichtete[2] Unglück seines Sohnes, und bat ihn den Todten bei sich zu verbergen.

„O! mit Freuden," rief der Mann aus; „mein Haus ist groß genug, tausend Todte zu beherbergen. Keine Furcht vor möglicher Gefahr soll mich abhalten, zu deiner und deines Sohnes Rettung alles, was ich kann und vermag, beizutragen. Ich will dich und deinen Sohn auf mein Landgut führen, wo ihr vor allen Nachforschungen des Gerichts verborgen und sicher leben sollt."

Der Kaufmann dankte seinem Freunde für die großmüthige Liebe und sagte zu ihm: „Ich habe diese Erzählung bloß[3] erdichtet, um meinem leichtgläubigen Sohne zu zeigen, wie man falsche Freunde von wahren unterscheidet.

---

5. Der unglückliche Pfeilschuß.

LE MALENCONTREUX COUP DE FLÈCHE.

Der Sultan Sandjar[4] war ein so gerechter und edelmüthiger Mann, daß sein Name noch lange nach seinem Tode

1. *Blanchi*; de tünchen.
2. *Feint, supposé.*
3. *Seulement.*
4. *Sandjar*, sultan seljoucide, surnommé le second Alexandre (1115-57).

mit der nämlichen Liebe und Hochachtung genannt wurde, als bei seinem Leben. Einst kehrte er nach einem langwierigen[1] Kriege in seine Hauptstadt Salika zurück; sein siegreiches Heer zog hinter ihm her, und trug die Kränze seiner Tapferkeit in dem herrlichsten Gepränge zur Schau[2]. Das Volk eilte seinem Könige in Schaaren entgegen, und alle Wege waren mit einer Menge Menschen bedeckt, die sich drängten, den Einzug zu sehen. Wo der Zug vorbeikommen sollte, waren alle Fenster und Erker[3] mit neugierigen Zuschauern erfüllt, so daß niemand mehr Platz hatte. Der Sohn eines armen Derwisch[4], ein Kind von acht Jahren, war daher aus kindischer Neugierde bis auf die oberste Zinne[5] eines Palastes gestiegen, von dem er klein wie ein Vogel herunter blickte. Der Sultan im Vorüberziehn ward dieses weißen Flecks oben auf dem Dache gewahr, und weil er die Vögeljagd vorzüglich liebte, wollte er dem versammelten Volk seine Kunst an diesem vermeinten[6] Vogel zeigen. Er zog den Bogen hervor und schoß; der Pfeil schwirrte[7] und der Knabe sank todt vor ihm nieder. Bleich vor Schrecken sprang der Sultan von seinem Pferde, stürzte sich auf des Kindes Leichnam, nnd beklagte ihn halb verzweifelnd wie seinen eignen Sohn. Er eilte fort, ließ den Vater des Kindes rufen, nahm ihn bei der Hand und führte ihn in sein innerstes Gezelt[8]. „Ich habe deinen Sohn getödtet," redete er den Derwisch an, und legte seinen bloßen Säbel neben einen großen Beutel voll Gold. „Ich könnte mich entschuldigen und sagen: „Es war nicht mein Wille; allein meine Unschuld kann weder deinen Verlust ersetzen, noch deinen

1. *Longue;* de lange et de währen.
2. Zur Schau tragen, *étaler*.
3. *Balcon*.
4. La termin. du génitif est supprimée.
5. *Faîte*.
6. Pour vermeintlichen *prétendu*.
7. *Partir*.
8. De Zelt; il s'agit ici des appartements intérieurs.

Schmerz lindern. Du kennst unser Gesetz. Willst du, nach der Freiheit, die es dir gibt, mir zu verstatten[1] das Blut deines Sohnes durch eine Geldbuße zu versöhnen, so nimm dieses Gold; willst du aber Blut für Blut, so liegt hier mein Säbel, und ich gebe mein Leben in deine Hand. Du hast Nichts zu befürchten, und ich habe dafür gesorgt, daß du frei und ungehindert davongehen kannst." „O Herr!" antwortete der Derwisch, und warf sich dem Sultan zu Füßen, „Du bist durch deine Würde über die andern Menschen erhaben, noch mehr aber durch deine Gerechtigkeit. Behüte mich Gott vor der Missethat, meine sündliche Hand an das heilige Leben meines Königs zu legen, dessen Auge für das Wohl seines Reichs wacht, und dessen Athem Glückseligkeit über seine Völker verbreitet. Meinen unglücklichen Sohn hat das Loos getroffen, das in dem Buche des Allmächtigen von Ewigkeit zu seinem Namen geschrieben war[2]. Du, Herr, bist nicht schuld an seinem Blut; und ich darf für seinen Tod, den Gott über ihn beschlossen hatte, kein Lösegeld von dir nehmen. Mit Freuden will ich selbst zu deinen Füßen sterben, wenn ich mit meinem Leben das deinige um einen Tag verlängern kann."

Der Sultan hob den unglücklichen Vater mit Freundlichkeit auf und sprach: „Deine uneigennützige Tugend verdient auch eine schönere Belohnung. Ich mache dich zum Oberrichter in meiner Hauptstadt; denn Menschen, die sich durch edle Gesinnung über andere erheben, sind geschaffen[3], die Richter ihrer Brüder zu sein.

1. *Permettre.*
2. Preuve du fatalisme des Orientaux qui envisagent, avec le plus grand calme, les événements les plus douloureux et disent, en se frappant la poitrine: *katub, c'était écrit.*
3. *Né.*

6. Die Bande der Liebe.

LES LIENS DE L'AFFECTION.

Kosroes Parvis[1], der König von Persien, hatte unter seinem Kriegsheer einen Feldherrn von ungewöhnlichen Eigenschaften, aber auch von rascher Leidenschaftlichkeit: Rustem[2]. Er wurde von den Soldaten der rechte Arm des Königs genannt; denn er hatte ihm lange gedient, und sich durch seine Thaten unbeschränktes[3] Ansehn im Heer erworben. Einst fand er sich vom Könige beleidigt, und die Beleidigung kränkte ihn so sehr, daß er einen heimlichen Aufruhr bei der Armee zu erregen suchte.

Als Kosroes seinen Vorsatz erfuhr, so sprach er bei sich selbst: „Wenn dieser Ehrgeizige, den die Soldaten wie einen Gott verehren, die Fahne der Empörung gegen mich aufsteckt[4], so weiß ich nicht, welchen andern ich ihm entgegen setzen könnte; aber ich will meine Vezire[5] darüber befragen.“ Er zog sie zu Rath, und alle kamen darin überein, der König müsse diesen mächtigen Verräther unverzüglich in Ketten legen.

Kosroes stellte sich, als ob er ihrem Rathe folgen wolle, ließ den mißvergnügten Rustem sogleich zu sich kommen, statt mit Ketten aber überhäufte er ihn mit neuen Wohlthaten und neuer Ehre. Er bat ihm seine Beleidigung ab[6], rühmte seine Verdienste und versicherte ihn seiner Gnade. Dieß[7] Zutrauen und diese Großmuth des Königs rührten

1. Chosroès le Grand régna à partir de 531.
2. Se trouve aussi sous la forme *Roustam* et *Rostem*.
3. *Illimité.*
4. Litt.: *planter*, *lever*.
5. *Visir*; litt.: *porte-fardeau*; titre porté par tous les pachas à trois queues.
6. Abbitten, *demander pardon*.
7. Le neutre de l'adj. dém. pour dieses; devrait s'écrire avec un s final.

den stolzen Mann so, daß er sein Vorhaben nicht nur aufgab, sondern dem Könige auch mit unerschütterlicher Treue ergeben blieb. „Sehet," sprach der König zu seinen Veziren, „ich bin eurem Rathe gefolgt, ich habe Rustem mit den stärksten Banden gefesselt. Für Hände und Füße braucht man viele Ketten, und sie sind ein grausames, doch trügliches Mittel. Für das Herz braucht man nur Eine, und bei edeln Menschen dauert sie ewig."

---

7. Mirza's Gesicht.

LA VISION DE MIRZA.

Am fünften Tage des Neumonds[1], den ich, nach der Sitte meiner Väter, wie einen heiligen Tag feiere, ging ich frühe ins Bad, hielt meine Morgenandacht, und stieg auf die Berge, die Bagdad umgeben, um auf ihrer einsamen Höhe den übrigen Theil dieses Tages in stillem Gebet und heiligen Betrachtungen[2] zuzubringen. Die reine Luft, die ich auf den Gipfeln dieser Gebirge athmete, stärkte die Schwingen meiner Seele[3]: ich fiel in tiefe Betrachtung über die Nichtigkeit des menschlichen Lebens; ein Gedanke drängte[4] den andern, bis ich endlich ausrief: „Wahrlich! der Mensch ist nur ein Schatten und sein Leben ein Traum." Indem ich so dachte, wendete ich meine Augen nach einem nahe gegenüber liegenden Felsen, und erblickte auf seinem Gipfel jemand im Schäfergewande, der eine Flöte in der Hand hielt. Er legte sie an den Mund und fing an zu spielen.

1. La nouvelle lune est, pour les mahométans, un jour de fête.

2. *Méditation.*

3. Litt.: *les ailes de l'âme.*

4. Pour verdrängte, *chasser.*

Sein Lied klang so sanft und lieblich; es irrte[1] durch eine Menge so mannigfaltiger Töne, daß es alle irdischen Melodien an Süßigkeit und Anmuth übertraf. Friedliche Ruhe ergoß sich über mein Herz; denn mir war, als hörte ich jene himmlischen Gesänge, die den abgeschiedenen Seelen der Frommen, bei ihrer Ankunft im Paradiese[2], entgegen tönen, und ihre Empfindungen zu den hohen Freuden der seligen Wohnungen erheben.

Ich hatte schon oft gehört, dieser Felsen werde von einem Geiste besucht, und viele hatten im Vorbeigehen seinen Flötengesang vernommen; der Sänger selbst aber hatte sich noch keinem gezeigt. Die süßen Melodien, die er spielte, machten das Verlangen in mir rege, seiner Unterredung theilhaftig[3] zu werden. Ich sah wie ein Träumender nach ihm hinüber, und wünschte mich ihm zu nahen. Er verstand meine Sehnsucht und winkte mit der Hand. Ich nahete mich voll jener heiligen Ehrfurcht, mit der uns der Anblick eines Wesens höherer Art[4] durchdringt; mein Herz war von seinen lieblichen Tönen erweicht; ich fiel zu seinen Füßen und weinte. Der Geist aber lächelte mich voll Liebe und Freundlichkeit an; sein huldreicher Blick verscheuchte auf einmal alle Furchtsamkeit aus meiner Seele. Er reichte mir die Hand und hob mich auf. „Mirza," sprach er, „ich habe dein einsames Gespräch vernommen; folge mir."

Er führte mich auf den höchsten Gipfel des Felsen[5], und stellte mich auf seine Spitze. „Wende deine Augen nach Osten," sprach er, „und sage mir, was du siehest?" „Ich sehe

1. Ici dans le sens de *parcourir.*

2 D'après le Coran, les âmes des fidèles musulmans sont reçues, dans le paradis, aux sons d'une musique mélodieuse.

3. *Jouir de son entretien.*

4. *Nature supérieure.*

5. Devait avoir un *s* au gén.

ein Thal," sagt' ich, „durch welches ein breiter Strom fließt. „Das Thal," sprach er, „heißet das Thal des Elendes, und sein Strom ist der Strom der Zeit." „Warum," fragt' ich, „quillt dieser Strom aus einem dichten Nebel hervor, und eben so bedecket eine dunkle Wolke seinen Ausfluß?" — „Er entspringt[1]," antwortete er, „als ein kleiner Bach aus dem dunkeln Meere der Ewigkeit, und dahin eilet er zurück. Betrachte ihn genauer, und sage mir, was du an ihm wahrnimmst." — „Ich sehe eine Brücke," sagt' ich, „die über des Stromes Mitte führet." — „Es ist," sprach er, „die Brücke des menschlichen Lebens; untersuche sie sorgfältig."

Ich strengte meine Augen[2] an und sah, daß sie aus siebenzig ganzen und etlichen gebrochenen Bogen[3] bestand, so daß die volle Zahl aller Bogen ohngefähr hundert sein mochte[4]

Während ich die Bogen zählte, sprach mein Gefährte zu mir: „Ehemals bestand diese Brücke aus einer viel größeren Anzahl von Bogen; eine mächtige Flut riß viele davon ab, und ließ das Uebrige in der Verwüstung, worin du sie jetzt siehest."

Bei längerem Hinschauen bemerkt' ich, daß viele von den Hinübergehenden durch die Brücke in den Strom fielen. Es waren nämlich eine Menge verborgener Fallthüren[5] in der Brücke; trat ein Wanderer auf eine solche[6], so stürzte er hinab und verschwand. Am Eingang der Brücke lagen diese Fallthüren sehr dicht neben einander, und kaum hatte eine Menge Volks die Wolke durchbrochen, als die Hälfte davon in den Strom sank. Gegen die Mitte wurden sie sel-

1. *Prendre sa source.*
2. Anstrengen, empl. avec Augen, *fatiguer les yeux.*
3. *Pilier.*
4. Sein mögen employé avec un chiffre, *pouvoir se monter à.*
5. *Trappe.*
6. Solche à traduire par *l'une d'elles.*

tener, aber gegen das Ende vermehrten sie sich, und lagen noch dichter beisammen als am Eingange.

Je länger ich die wunderbare Brücke und das klägliche[1] Loos so vieler getäuschten Pilger betrachtete, desto trauriger ward meine Seele. Viele schienen tanzend und frohlockend hinüber zu eilen, aber plötzlich sanken sie hinab, und streckten vergebens, Hülfe suchend, ihre Hände empor. Andere gingen in nachdenkender Stellung mit gen[2] Himmel gerichteten Blicken, aber mitten in ihren Betrachtungen strauchelten[3] sie und verschwanden. Viele jagten bunten Wasserblasen[4] und Luftgestalten nach, die sie umgaukelten[5]; aber in dem Augenblick, wo sie die Hand darnach ausstreckten, öffnete sich der Boden unter ihnen, und sie versanken. Ja, ich bemerkte sogar einige, welche ihren Gefährten zürnend entgegen rannten, und sie von der Brücke in den Strom stürzten.

Als ich nun meine Augen wegwandte von diesem traurigen Schauspiel, bemerkt' ich eine Menge Gestalten, wie Vögel, welche die Brücke umschwärmten, und sich von Zeit zu Zeit darauf niederließen. „Was siehest du, Mirza?" fragte mich mein Begleiter. — „Ich sehe Geier, Harpyen[6], Greife, Raben und anderes Raubgeflügel[7]," war meine Antwort. — „Das sind," sprach jener, „die Sorgen, Lüste und Leidenschaften, die das menschliche Leben beunruhigen; Geiz, Neid, Ehrsucht, Wohllust, Verzweiflung und dergleichen."

„Ach!" seufzte ich aus der Tiefe meiner Brust, „wie nichtig[8] ist der Mensch! er ist nur zum Elend und zur Vernichtung erschaffen." — Der Geist fühlte Mitleid mit meinem Schmerz; er gebot mir, meine Augen nach dem dichten

1. *Lamentable.*
2. Gen pour gegen.
3. *Trébucher.*
4. *Bulle d'eau.*
5. *Voltiger autour de.*
6. Synonyme de Geier.
7. *Oiseau de proie.*
8. *Nul, vain.*

Nebel zu wenden, in welchem der Strom alle Geschlechter der Sterblichen, die in seine Fluthen[1] fallen, mit sich fortreißt.

Als ich hinsah, wie er mir geboten hatte, streckte er seinen Arm aus, und siehe, der Nebel verschwand, das Thal erweiterte sich, und ein unermeßliches Meer lag vor meinen Blicken. Mitten durch das Meer zog sich ein Felsengebirge wie von Diamant, und trennte es in zwei gleiche Theile.

Die dunkle Wolke ruhete noch auf der einen Hälfte des Felsens, so daß ich auf dieser Seite Nichts erkennen konnte. Die andre Seite aber erschien mir wie ein weiter krystallener Ocean voll unzähliger mit Früchten und Blumen bedeckter Inseln, zwischen denen die Seeströme[2] hinwallten und sie von einander schieden. Ich sah die Einwohner in glänzenden Kleidern, geschmückt mit Blumen-Kränzen[3]. Einige wandelten unter grünen Bäumen, andere ruheten an den Ufern klarer Quellen oder auf sonnigen Hügeln und zwischen Blumenbeeten. Ich vernahm ein melodisches Getön[4] von Vogelgesang, Menschenstimmen und allerlei Saitenspiel von murmelnden Wasserfällen begleitet. Entzückt über diese liebliche Aussicht wünschte ich mir die Schwingen des Adlers, um zu diesen seligen Wohnungen hinüber zu fliegen. Aber mein Begleiter sagte mir, es sei kein anderer Weg zu ihnen, als durch die Pforten des Todes, die ich jeden Augenblick auf der Brücke sich öffnen sah.

„Dieser Inseln[5]," fuhr er fort, „die du vor dir liegen siehst in ewiger Anmuth und Schönheit, sind mehr denn des Sandes in der Wüste. Aber hinter denen, welche du siehst,

1. S'écrit ici avec un h.

2. Non pas *fleuves de la mer*, mais *les mers* elles-mêmes.

3. Devrait s'écrire en un seul mot.

4. *Sons*.

5. Est employé au génitif à cause de sein. Idiot.: dieser Inseln sind mehr, *ces îles sont plus nombreuses que*.

liegen noch Millionen andere. Denn dieses Meer reichet viel weiter, als dein Auge zu sehen, oder dein Geist zu denken vermag. Jene Inseln sind die Wohnungen der Frommen nach dem Tode. Ihr Leben und ihre Tugend bestimmt[1] ihren Zustand; je reiner und göttlicher ihre Gesinnungen sind, desto herrlicher ist ihr Wohnsitz. O Mirza, sind diese seligen Auen nicht deines eifrigsten Strebens werth? Verdient ein Leben, das der Erlangung[2] solcher Freuden dich fähig macht[3], deinen Tadel oder deine Verachtung? Scheint dir der Tod, der dich in so glückliche Welten führt, noch fürchterlich? Oder hast du ein Recht, über die schnell enteilenden Leiden und Beschwerden zu murmeln, die dazu bestimmt sind, dich jener höhern ewigen Freuden würdig und empfänglich zu machen? Laß mich also jene Klagen über die Nichtigkeit des Lebens nicht ferner hören! denn diese kurze Wanderschaft, welcher eine herrliche Ewigkeit bereitet ist, erscheint in den Augen der Geister als das schönste Werk der göttlichen Weisheit."

Ich blickte noch immer mit namenlosem[4] Entzücken nach den glücklichen Inseln hinüber; endlich sprach ich: „Ich bitte dich, zeige mir auch die Geheimnisse, die hinter dem dunkeln Gewölk an der andern Seite des diamantenen Felsen liegen." — Da mir der Geist nicht antwortete, wandte ich mich um, ihn zum zweitenmal zu bitten; aber ich sah ihn nicht mehr.

Ich kehrte mich wieder nach der reizenden Aussicht, um von neuem ihres Anblicks zu genießen[5]. Aber statt des rauschenden Stromes, der gewölbten Brücke und der glückseligen Inseln, sah ich nichts als die tiefen Thäler von

1. Litt.: *déterminer*.
2. Propr. *acquisition*.
3. On dit aussi: zu etwas fähig machen, *rendre capable de*.
4. Litt.: *sans nom, indicible*.
5. Pris au propre, genießen se construit avec le génitif.

Bagdad, auf welchen Ochsen, Schafe und Kameele im Grase weideten.

---

8. Der kluge Richter[1].

LE JUGE PRUDENT.

Ein Kaufmann wollte in ein fremdes Land reisen, und übergab einem Derwisch, den er für seinen Freund hielt, einen Beutel mit tausend Zechinen[2], mit der Bitte, ihm dieses Geld während seiner Abwesenheit zu bewahren. Nach einem Jahr kam der Kaufmann wieder und verlangte sein Geld zurück; der betrügliche Derwisch aber läugnete[3] ihm ins Angesicht, und behauptete Nichts empfangen zu haben. Der Kaufmann gerieth über diese Treulosigkeit in heftigen Zorn, und ging zum Kadi, den Derwisch zu verklagen. „Du bist mehr redlich als klug gewesen," antwortete der Richter. „Du hättest einem Manne, dessen Treue du nicht kanntest, nicht so blindlings[4] trauen sollen. Es wird schwer halten, diesen listigen Betrüger zu bewegen, ein Unterpfand[5], das er ohne Zeugen empfangen hat, freiwillig wieder heraus zu geben; doch will ich sehen, was ich für dich thun kann. Geh noch einmal zu ihm, und sprich ihm freundlich zu; laß dir aber nicht merken, daß ich von der Sache weiß; und morgen um diese Stunde komm wieder zu mir."

Der Kaufmann ging hin und that also; aber statt des Beutels bekam er Schimpfreden. Als[6] sie noch stritten, er-

1. Une des nombreuses histoires racontant la sagesse des juges de l'Orient.

2. *Sequin*, monnaie d'or de valeur différente; en Turquie, il vaut de six à huit francs.

3. Läugnen, dans le sens de verläugnen, *dénier*. Le complément du verbe manque.

4. *Aveuglément*.

5. *Gage*.

6. Pour während.

schien des Kadi Sklave, und lud den Derwisch zu seinem Herrn ein. Der Derwisch kam. Der Richter empfing ihn sehr freundlich, führte ihn in sein schönstes Zimmer, und erwies ihm so große Ehre[1], wie dem vornehmsten Mann in der Stadt. Er redete von vielerlei Dingen, webte aber bei Gelegenheit so viel schmeichelhafte Lobsprüche von des Derwisches Edelmuth, Weisheit und Gelehrsamkeit ein[2], daß er sein völliges Zutrauen gewann. „Ich habe dich zu mir bitten lassen[3], edler Derwisch," fuhr der Kadi endlich fort, „um dir einen Beweis meines Vertrauens und meiner Hochachtung zu geben. Eine wichtige Angelegenheit nöthigt mich, einige Monden zu verreisen. Ich traue meinen Sklaven nicht, und möchte meine Schätze gern in den Händen eines Mannes lassen, dem die ganze Stadt ein so schönes Zeugniß gibt, wie dir. Wenn ich dich, ohne deinen übrigen Geschäften Abbruch zu thun[4], mit einer Bemühung dieser Art beschweren darf, so will ich morgen in der Nacht meine Kostbarkeiten zu dir schicken. Die Sache erfordert das tiefste Stillschweigen, darum werde ich sie dir durch meinen treusten Sklaven unter dem Namen eines Geschenkes senden."

Ein freundliches Lächeln verbreitete sich über das Gesicht des Derwisches; er machte eine Menge tiefe Verbeugungen; dankte für das hohe Zutrauen, betheuerte in den schönsten Ausdrücken, über die anvertrauten Schätze wie über seine eignen zu wachen, und empfahl sich mit solch einer heimlichen Freude, als ob er den Kadi schon betrogen hätte.

Den andern Morgen kam der Kaufmann wieder, und berichtete[5] die Hartnäckigkeit[6] des Derwisches. „Geh noch ein-

1. *Rendre de grands honneurs.*
2. Einweben, *glisser dans la conversation.*
3. Zu sich bitten lassen, *faire appeler.*
4. Abbruch thun, *gêner, entraver.*
5. Litt.: *faire son rapport;* le v. se constr. plutôt avec über et l'accus.
6. De hart, *dur*, et Nacken, *nuque*.

mal zu ihm, sprach der Kadi, und wenn er sich wieder weigert, so drohe ihm, du wollest ihn bei mir verklagen. Ich denke, er wird sich nicht zweimal drohen lassen." Der Kaufmann ging hin. Sobald der Derwisch vom Kadi hörte, dessen Vertrauen er auf keine Weise verlieren durfte, wenn er ihn um seine Kostbarkeiten berücken[1] wollte, so gab er den Beutel geschwind zurück. „Ei! lieber Freund," fügte er lächelnd hinzu, „warum nicht gar[2] zum Kadi! Dein Gut ist in meinen Händen unverloren. Ich habe nur gescherzt, um zu sehen, wie du dich dabei bezeigen würdest." Der Kaufmann war so klug, daß er den Scherz gleich gelten ließ. Er ging zum Kadi, und dankte ihm für seine großmüthige Hülfe.

Unterdessen kam die Nacht herbei, und der Derwisch bereitete sich zum Empfang der versprochenen Schätze; aber die Nacht verstrich, ohne daß der Sklave des Kadi mit dem heimlichen Geschenk erschien. Die Zeit wurde ihm unbeschreiblich[3] lang, und sobald der Morgen anbrach, begab er sich in des Richters Wohnung. „Ich wollte mich nur erkundigen," sprach er, „warum der Herr Kadi seinen Sklaven nicht geschickt hat?" „Weil er von einem gewissen Kaufmann vernommen hat," antwortete der Kadi, „daß du ein treuloser Betrüger bist, den die Gerechtigkeit nach Verdienst bestrafen wird, sobald eine zweite Klage[4] dieser Art sich über deine Bosheit beschwert." Der Derwisch beugte sich ehrerbietig zur Erde, und schlich stillschweigend hinweg.

1. *Tromper.*
2 Locut. très-usitée en Allem.; répond au franç.: *quelle idée !*
3. Propr.: *indescriptiblement.*
4. Le mot Klage est employé pour une personne.

---

9. Die Bibliothek des Königs von Indien.

LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI DES INDES.

Dabschelim, König von Indien, hatte eine so zahlreiche Bibliothek, daß hundert Brachmanen[1] sie in Ordnung zu halten, und tausend Kameele sie fortzuschaffen nöthig waren. Weil er aber nicht Lust hatte, sie ganz durchzulesen, so trug er den Brachmanen auf, das beste und nützlichste, das sie darin fänden, in Auszüge zu bringen[2], und ihm zu überreichen. Diese gelehrten Leute arbeiteten mit solchem Eifer, daß sie nach Verlauf von zwanzig Jahren aus den gesammelten Auszügen einen kurzen Inbegriff[3] aller Weisheit zusammen hatten, der in zwei tausend Bänden bestand, und den dreißig Kameele ohne viele Beschwerde[4] tragen konnten. Sie erhielten die Gnade[5] ihn dem Könige zu überreichen; aber zu ihrer Verwunderung mußten sie hören, daß er die Ladung von dreißig Kameelen noch zu stark fände. Sie verminderten also diese Ladung von dreißig Kameelen bis auf fünfzehn, hernach bis auf neun, dann bis auf vier, und endlich auf zwei Kameele; ja zuletzt blieb nur so viel übrig, als etwa ein Maulthier von mittelmäßiger Größe bequem tragen konnte.

Zum Unglück war Dabschelim, während daß man seine Bibliothek so ins Kurze brachte[6], alt geworden; und er zweifelte, ob er noch so lange leben werde, dieses Meisterstück von kurzer Vollständigkeit[7] zu lesen. Er fragte in die-

1. Pour Brahmanen, *brahmane*, prêtres de Brahma; ils forment la première caste des Hindous.

2. In Auszug bringen, *résumer, extraire*.

3. *Sommaire*.

4. De schwer, *peine*.

5. Die Gnade erhalten, *on leur accorda la faveur*.

6. *Résumer*.

7. Litt.: *intégralité; tout*.

ser verwickelten Sache den weisen Pilpai, seinen Vezir, um Rath, der also zu ihm sagte: „Großer König, ob ich gleich die Bibliothek deiner Majestät nur unvollkommen kenne, so getraue ich mir doch, einen sehr kurzen und ziemlich nützlichen Auszug daraus zu machen. Du kannst ihn in wenig Augenblicken lesen, und wirst so viel darin finden, daß du dein ganzes Leben darüber wirst nachzudenken haben." Er nahm ein Palmblatt, und schrieb mit einem goldenen Griffel[1] folgende vier Lehren darauf:

1) Die meisten Wissenschaften enthalten nur dieses einzige Wort: vielleicht[2]; und die ganze Geschichte bestehet aus drei Worten: sie wurden geboren, sie litten und starben.

2) Liebe was recht ist, und thue was du liebst; denke was wahr ist, und sage nicht Alles, was du denkest: so wirst du rechtschaffen und weise.

3) O Könige, bezwingt eure Begierden! Beherrscht euch selbst, so wird es euch ein Leichtes sein[3], die Welt zu beherrschen.

4) Ihr Könige! ihr Völker! man hat es euch noch nicht genug gesagt, und klügelnde[4] Thoren wollen immer noch daran zweifeln, daß es kein Glück ohne Tugend, und keine Tugend ohne Gottesfurcht gebe[5].

1. *Style, burin.*
2. Imparf. de leiden.
3. Ein Leichtes sein, avec le datif de la pers.: *être facile à quelqu'un.*
4. De klug, espèce de fréquentatif; *subtiliser, critiquer.*
5. Les sages de l'Orient aiment à résumer leurs disc. dans de courtes maximes.

10. Die wüste Insel.

L'ÎLE DÉSERTE.

Ein reicher, gutthätiger[1] Mann wollte einen seiner Sklaven glücklich machen; er schenkte ihm die Freiheit, und ließ ihm ein Schiff mit vielen köstlichen Waaren ausrüsten. „Geh", sagte er, „und segle damit in ein fremdes Land; wuchre[2] mit diesen Waaren, und aller Gewinn soll dein seyn." Der Sklave reiste ab; aber kaum war er einige Zeit auf der See, als sich ein heftiger Sturm erhob, und sein Schiff gegen eine Klippe warf, daß es scheiterte. Die köstlichen Waaren versanken im Meer[3], alle seine Gefährten kamen um, und er selbst erreichte mit genauer Noth die Ufer einer Insel. Hungrig, nackt und ohne Hülfe ging er tiefer in's Land[4], und weinte über sein Unglück, als er von fern eine große Stadt erblickte, aus der ihm eine Menge Einwohner mit lautem Freudengeschrei entgegen kam: „Heil unserm Könige!" riefen sie ihm zu, setzten ihn in einen prächtigen Wagen, und führten ihn in die Stadt. Er kam in den königlichen Palast, wo man ihm einen Purpurmantel anlegte, ein Diadem um seine Stirn wand, und ihn einen goldnen Thron besteigen ließ. Die Vornehmen traten um ihn her, fielen vor ihm nieder, und schwuren ihm, im Namen des ganzen Volks, den Eid der Treue.

Der neue König glaubte anfangs, alle diese Herrlichkeit sei ein schöner Traum: bis die Fortdauer seines Glücks ihn nicht mehr zweifeln ließ[5], daß diese wunderbare Begeben-

1. Pour wohlthätig, *bienfaisant.*
2. Empl. dans le bon sens de *faire valoir.*
3. Le v. demanderait l'acc.
4. Tiefer in ein Land gehen, *s'enfoncer plus avant dans les terres.*
5. Zweifeln lassen, *permettre de douter.*

heit wirklich und wahr sei. „Ich begreife nicht," sprach er bei sich selbst, „was die Augen dieses wunderlichen Volks bezaubert[1] hat, einen nackten Fremdling zu ihrem Könige zu machen. Sie wissen gar nicht, wer ich bin; sie fragen nicht, wo ich herkomme[2], und setzen mich auf ihren Thron. Was für eine sonderbare Sitte herrscht doch in diesem Lande?"

So dachte er, und wurde so neugierig, die Ursache seiner Erhebung zu wissen, daß er sich entschloß, einen von den Vornehmen an seinem Hofe, der ihm ein weiser Mann zu seyn schien, um die Auflösung dieses Räthsels zu fragen. „Vezir," redete er ihn an, „warum habt ihr mich denn zu eurem Könige gemacht? Wie konntet ihr wissen, daß ich auf eurer Insel angekommen sei? und was wird endlich mit mir werden?" „Herr," antwortete der Vezir, „diese Insel heißt das Land der Prüfung und wird von Wesen eigner Art[3] bewohnt. Sie haben vor langen Zeiten den Allmächtigen gebeten, ihnen jährlich[4] einen Sohn Adams zu senden, daß er sie regiere. Der Allmächtige hat ihre Bitte angenommen, und läßt alle Jahre, an dem nämlichen Tage, einen Menschen an ihrer Insel landen. Die Einwohner eilen ihm, wie du gesehen hast, freudig entgegen, und erkennen ihn für ihren Oberherrn; aber seine Regierung dauert nicht länger als ein Jahr. Ist diese Zeit verflossen, und der bestimmte Tag wieder erschienen, so wird er seiner Würde entsetzt[5]; man beraubt ihn des königlichen Schmuckes, und legt ihm schlechte Kleider an. Seine Bedienten tragen ihn mit Gewalt ans Ufer, und legen ihn in ein besonders dazu gebautes Schiff, das ihn auf eine andere Insel bringt. Diese Insel ist wüste und öde; jeder[6], der noch vor wenigen Tagen ein

1. *Enchanter.*
2. Plutôt woher ich komme.
3. *Espèce particulière.*
4. P. alljährlich, *tous les ans.*
5. Entsetzt werden, *être dépouillé de.*
6. Le pron. indéfini rempl. le relatif.

mächtiger König war, kommt hier nackt an, und findet weder Unterthanen noch Freunde, Niemand nimmt an seinem Unglück Theil, und er muß in diesem wüsten Lande ein trauriges und kummervolles Leben führen, wenn er sein Jahr nicht klug angewendet hat. Nach der Verbannung des alten Königs geht das Volk dem neuen, den ihnen die Vorsehung des Allmächtigen jedes Jahr ohne Ausnahme sendet, auf die gewöhnliche Weise entgegen, und nimmt ihn mit gleicher Freude, wie den vorigen auf. Dieß, Herr, ist das ewige Gesetz dieses Reichs, das kein König während seiner Regierung aufheben[1] kann."

„Sind denn auch meine Vorgänger," fragte der König weiter, „von dieser kurzen Dauer unterrichtet gewesen?" „Keinem von ihnen," antwortete der Vezir, „war dieses Gesetz der Vergänglichkeit[2] unbekannt; aber einige ließen sich von dem Glanze, der ihren Thron umgab, verblenden; sie vergaßen[3] die traurige Zukunft, und verlebten ihr Jahr ohne weise zu seyn. Andere, berauscht von der Süßigkeit ihres Glücks, getrauten sich nicht, an das Ende ihrer Herrschaft und ihren künftigen Wohnort auf der wüsten Insel zu denken, aus Furcht, die Annehmlichkeit[4] des gegenwärtigen Genusses zu verbittern; und so taumelten sie, wie Trunkene, aus einer Freude in die andere, bis ihre Zeit um war, und sie in das Schiff geworfen wurden. Wenn der unglückliche Tag kam, so fingen Alle an, sich zu beklagen und ihre Verblendung zu beseufzen; aber nun war es zu spät und sie wurden ohne Schonung dem Elend übergeben, das sie erwartete, und dem sie durch Weisheit nicht hatten vorbeugen[5] wollen."

Die Erzählung des Vezirs erfüllte den König mit Furcht;

1. Pas *soulever*, mais *abolir*.
2. *Fragilité*.
3. Peut se const. av. le gén.
4. *Jouissance, bonheur.*
5. *Obvier à, prévenir.*

er schauderte vor dem Schicksale der vorigen Könige, und wünschte ihrem Unglück zu entgehen. Er sah mit Schrecken, daß schon einige Wochen von diesem kurzen Jahre verflossen waren, und daß er eilen müßte, die übrigen Tage seiner Regierung desto besser zu nützen. „Weiser Vezir," antwortete er, „du hast mir mein künftiges Schicksal und die kurze Dauer meiner königlichen Macht entdeckt; aber ich bitte dich, sage mir auch, was ich thun muß, wenn ich das Elend meiner Vorgänger vermeiden will."

„Erinnere dich, Herr," antwortete der Vezir, „daß du nackt auf unsre Insel gekommen bist; denn eben so wirst du wieder hinausgehen, und nie wieder zurückkommen. Es ist also nur ein einziges Mittel möglich, dem Mangel vorzubeugen, der in jenem Lande der Verbannung droht; wenn du nämlich die Insel fruchtbar machst, und mit Einwohnern besetzest[1]. Dieß ist dir nach unsern Gesetzen vergönnt, und deine Unterthanen sind dir so vollkommen gehorsam, daß sie hingehen, wohin du sie sendest. Schicke also eine Menge Arbeiter hinüber, und laß die wüsten Felder in fruchtbare Aecker verwandeln; baue Städte und Vorraths-Häuser[2], und versieh sie mit allen nothdürftigen Lebensmitteln. Mit einem Worte: bereite dir ein neues Reich, dessen Einwohner dich nach deiner Verbannung mit Freuden aufnehmen. Aber eile, laß keinen Augenblick ungenützt[3] vorbeigehen; denn die Zeit ist kurz, und je mehr du zum Anbau deiner künftigen Wohnung thust, desto glücklicher wird dein Aufenthalt dort seyn. Denke, dein Jahr sei morgen schon um; und nütze deine Freiheit, wie ein kluger Flüchtling, der dem Verderben entgehen will. Wenn du meinen Rath verachtest, oder zauderst und schläfrig wirst, so bist du verloren, und langes Elend ist dein Loos."

1. Mit Einwohnern besetzen, *peupler*.

2. S'écrit en un seul mot.

3. Pour unbenützt.

Der König war ein kluger Mann, und die Rede des Ministers gab seiner Entschließung[1] und Thätigkeit Flügel. Er sandte sogleich eine Menge Einwohner ab; sie gingen mit Freuden, und griffen das Werk mit Eifer an. Die Insel fing an sich zu verschönern, und ehe sechs Monden vergangen waren, standen schon Städte auf ihren blühenden Auen. Dem ohngeachtet ließ der König in seinem Eifer nicht nach; er sandte immer mehr Einwohner hinüber, und die folgenden waren noch freudiger als die ersten, da sie in ein so wohl angebautes Land gingen, das ihre Freunde und Anverwandten bewohnten.

Unterdessen kam das Ende des Jahres immer näher. Die vorigen Könige hatten vor diesem Augenblick gezittert, an dem sie ihre vergängliche Herrlichkeit ablegen mußten; dieser aber sah ihm mit Sehnsucht entgegen: denn er ging in ein Land, wo er sich durch seine eigene Thätigkeit eine dauernde Wohnung gebaut hatte. Der bestimmte Tag erschien endlich. Der König wurde in seinem Palaste gegriffen[2], seines Diadems und seiner königlichen Kleidung beraubt, und auf das verhängnißvolle[3] Schiff gebracht, das ihn nach seinem Verbannungsorte[4] führte. Kaum war er aber am Ufer der neuen Insel gelandet, als ihm die Einwohner mit Freuden entgegen eilten, ihn mit großer Ehre empfingen, und sein Haupt statt jenes Diadems, dessen Herrlichkeit nur Ein Jahr währte, mit einem unverwelklichen Blumenkranze schmückten. Der Allmächtige belohnte seine Weisheit; er gab ihm die Unsterblichkeit seiner Unterthanen, und machte ihn zu ihrem ewigen Könige[5].

1. On dit auj. Entschluß.
2. Pour ergriffen.
3. *Fatal.*
4. *Lieu de bannissement.*
5. Cette parabole, qui doit être l'œuvre de Herder, est une des plus belles du recueil et rappelle les paraboles les plus élevées de l'Ancien Testament.

Der reiche, wohlthätige Mann ist Gott; der Sklave, den sein Herr fortsendet, ist der Mensch bei seiner Geburt; die Insel wo er anlandet, ist die Welt; die Einwohner, welche ihm freudig entgegen kommen, sind die Eltern, die für den nackten Weinenden sorgen. Der Vezir, der ihn von dem traurigen Schicksal, das ihm bevorsteht, unterrichtet, ist die Weisheit. Das Jahr seiner Regierung ist der Lauf des menschlichen Lebens, und die wüste Insel, wo er hingeführt wird, die künftige Welt. Die Arbeiter, die er dahin sendet, sind die guten Werke, die er während seines Lebens verrichtet. Die Könige aber, die vor ihm dahin gegangen sind, ohne über das Unglück, das ihnen drohte, nachzudenken, sind der größte Theil der Menschen, die sich bloß mit irdischen Freuden beschäftigen, ohne an ihr Leben nach dem Tode zu denken; sie werden mit Mangel und Elend gestraft, weil sie vor dem Throne des Allmächtigen mit leeren Händen erscheinen.

---

11. Das Paar Pantoffeln[1].

LES PANTOUFLES.

Zu Bagdad lebte ein alter Kaufmann, mit Namen Abu-Casem Tamburi, der wegen seines Geizes sehr berüchtigt[2] war. Seines Reichthums ohngeachtet waren seine Kleider nur Flicke und Lappen[3], sein Turban ein grobes Tuch, dessen Farbe man nicht mehr unterscheiden konnte; unter allen seinen Kleidungsstücken aber erregten seine Pantoffeln die größte Aufmerksamkeit. Mit großen Nägeln waren ihre

1. *La paire de pantoufles*; il vaudrait mieux dire: *babouche*, mot arabe.

2. *Être mal noté, famé.*

3. Deux mots synonymes: *pièces et morceaux.*

Sohlen bewaffnet: das Oberleder[1] bestand aus so viel Stücken als irgend ein Bettlermantel; denn in den zehn Jahren, seitdem sie Pantoffeln waren, hatten die geschicktesten Schuhflicker von Bagdad alle ihre Kunst erschöpft[2], diese Trümmer zusammen zu halten[3]. Nothwendig waren sie hiervon so schwer geworden, daß, wenn man etwas recht plumpes[4] beschreiben wollte, man die Pantoffeln des Casem nannte.

Als dieser Kaufmann einst auf dem großen Markt der Stadt spazieren ging, that man ihm den Vorschlag[5], einen ansehnlichen[6] Vorrath Krystall zu kaufen. Er schloß den Kauf und sehr glücklich. Einige Tage nachher erfuhr er, daß ein verunglückter Salbenhändler[7] nur noch Rosenwasser, als seine letzte Zuflucht, zu verkaufen habe; er machte sich das Unglück dieses armen Mannes zu Nutz[8], kaufte ihm sein Rosenwasser für die Hälfte des Werthes ab, und war über diesen Kauf in der besten Laune.

Es ist die Gewohnheit der morgenländischen Kaufleute, die einen glücklichen Handel gethan haben, ein Freudenfest zu geben; dieß that aber unser Geizige nicht. Er fand es zuträglicher[9], einmal auch etwas an seinen Körper zu wenden[10], und so ging er ins Bad, das er seit langer Zeit sich nicht hatte gönnen mögen. Indem er nun darin seine Kleider auszog, sagte einer seiner Freunde (den er wenigstens dafür hielt, denn Geizige wie er, haben selten Freunde): es wäre doch endlich einmal Zeit, seine Pantoffeln abzudanken[11], die ihn zum Mährchen[12] der ganzen Stadt machten,

1. *Cuir de dessus.*
2. *Épuiser.*
3. *Faire tenir ensemble.*
4. *Lourd.*
5. On dit plutôt : einen Vorschlag machen.
6. *Considérable.*
7. *Marchand de parfums.*
8. Sich zu Nutz machen, *profiter de.*
9. *Profitable.*
10. *Dépenser qqe chose pour.*
11. *Congédier.*
12. Plutôt Märchen; ici : *risée*

und sich ein Paar neue zu kaufen. „Darauf denke ich schon lange," antwortete Casem; „wenn ich sie aber recht betrachte, so sind sie doch so schlecht nicht, daß sie nicht noch Dienste thun könnten. Indeß war er ausgekleidet, und begab sich ins Bad.

Während er sich badete, kam auch der Kadi von Bagdad dahin, und weil Casem eher fertig war, als der Richter, ging er zuerst heraus. Er zog seine Kleider an, aber vergebens suchte er seine Pantoffeln. Ein andres Paar stand da, wo die seinigen gestanden hatten, und unser Geizhals überredete sich gern [1], daß dieß neue Paar wohl ein Geschenk des Freundes seyn könne, der ihm beim Auskleiden die schöne Lehre über seine Pantoffeln gegeben hatte. Flugs schlüpfte er in sie hinein [2], und ging mit dem Vorbehalt des Danks, wenn er ihn sähe, voll Freuden aus dem Bade.

Unglücklicher Weise aber waren es des Kadi Pantoffeln; und da dieser sich gebadet hatte, und seine Sklaven vergeblich nach ihnen suchten, so fanden sie nichts als ein schlechtes Paar andrer, die sich verschoben [3] hatten, und die man sogleich für Casems Pantoffeln erkannte. Eilig lief der Thürhüter hinter ihm her, und führte ihn, als auf dem Diebstahl ertappt, zurück zum Kadi. Dieser, über die unverschämte Dreistigkeit [4] des alten Geizhalses ergrimmt, ließ ihn sogleich ins Gefängniß werfen; und um nicht als ein Dieb mit öffentlicher Schande bestraft zu werden, mußte er nach orientalischer Art [5] reichlich zahlen. Er mußte mehr zahlen, als hundert seiner Pantoffeln werth waren, nur damit er mit heiler Haut nach Hause käme.

1. *Se persuader facilement.*
2. Hineinschlüpfen, *y entrer*; c.-à-d *les mettre aux pieds.*
3. De verschieben ; ici : *se déplacer.*
4. *Hardiesse.*
5. La justice coûte cher en Orient; les juges se laissent facilement gagner par des présents.

Sobald er dahin gelangte, nahm er Rache an den Urhebern seines Verlustes. Zornig warf er die Pantoffeln in den Tigris[1], der unter seinem Fenster vorbeifloß, damit sie ihm nie mehr zu Gesicht kämen; aber das Schicksal wollte es anders. Wenige Tage nachher zogen einige Fischer ihr Netz, das ungewöhnlich schwer war. Sie glaubten schon einen Schatz erwischt zu haben, und fanden statt seiner die Pantoffeln Casems, die noch dazu mit ihren Nägeln das Netz also[2] zerrissen hatten, das sie tagelang daran flicken mußten.

Voll Unwillen gegen Casem und seine Pantoffeln warfen sie diese gerade in seine offenen Fenster; und da unglücklicher Weise noch eben alle die Flaschen voll schönen Rosenwassers, das er erkauft hatte, in bester Ordnung vor dem Fenster aufgestellt standen, so kamen diese schweren eisernen Feinde mitten unter dieselben. Sein Krystall ward zertrümmert, und das herrliche Rosenwasser schwamm auf dem Boden.

Man stelle sich Casem vor, als er ins Zimmer trat und die Zerstörung erblickte. „Verwünschte Pantoffeln," rief er aus, indem er sich den Bart raufte[3], „ihr sollt mir ferner keinen Schaden anrichten." Sofort nahm er eine Schaufel und lief mit ihnen in den Garten. Hastig[4] grub er eine Oeffnung in die Erde um seine Pantoffeln lebendig zu begraben, als unglücklicher Weise einer seiner Nachbarn, der ihm seit langer Zeit gern etwas anhaben[5] wollte, eben zum Fenster hinaussah, und das hastige Graben Casems bemerkte. Unverzüglich[6] lief er zum Statthalter und meldete ihm in der Stille, daß Casem in seinem Garten einen großen Schatz

1. Bagdad est sur la rive droite du Tigre.
2. Pour so, *au point que*.
3. Signe de la plus grande douleur.
4. *En toute hâte*.
5. Einem etwas anhaben wollen, idiotisme : *en vouloir à quelqu'un*.
6. Pour ohne Verzug.

gefunden habe. Mehr bedurfte es nicht, um die Geldbegierde des Statthalters anzufachen[1], und es war umsonst, daß unser Reiche betheuerte, er habe nichts gefunden, er habe vielmehr hineingelegt, und seine Pantoffeln begraben. Vergebens grub er sie wieder auf, und ließ sie selbst vor Gericht zeugen: der Statthalter hatte sich auf Geld gefaßt gemacht[2], und Casem mußte sich abermals mit einer großen Summe lösen.

Voll Verzweiflung ging er vom Statthalter, seine theuren Pantoffeln in der Hand, und wünschte sie von ganzem Herzen zum bösen Geiste. „Warum," sprach er, „soll ich sie noch mir zum Schimpf in den Händen tragen?" und warf sie nicht weit von des Statthalters Palast in eine Wasserleitung[3]. „Nun werde ich," sprach er, „doch weiter von euch nichts hören, nachdem ihr mir so manche Summe gekostet habt. Fahret zum Teufel." Aber der Teufel, der auch hier im Schlamme der Wasserleitung war, hörte das Wort, und weil er ihm noch ein paar Streiche zu spielen gedachte, so richtete er seine Pantoffeln gerade in die verschlämmte[4] Röhre der Wasserleitung. Nur noch dieses Zuschusses[5] bedurfte es, und in wenigen Stunden stand der Fluß gehemmt, die Wasser traten über, die Brunnenmeister[6] liefen zusammen, des Statthalters Gewölbe waren überschwemmt, und an allem diesem Schaden, an allem diesem Unheil war Niemand Schuld, als die Pantoffeln Casems. Zu ihrem eignen Glück fanden die Brunnenmeister solche in dem von ihnen vernachlässigten Schlamm, und hatten sich damit genugsam gerechtfertigt. Der Herr der Pantoffeln ward in Verhaft genommen, und weil dieß offenbar eine boshafte Rache gegen den Statt-

1. *Attiser.*
2. Sich auf etwas gefaßt machen, *s'attendre à.*
3. *Aqueduc.*
4. *Embourbé*; pour schlammig.
5. Litt.: *appoint.*
6. *Inspecteur des eaux.*

halter schien, so mußte er mit einer noch größern Geldstrafe, als die beiden vorigen waren, büßen. Seine Pantoffeln aber gab ihm der Gouverneur sorgfältig wieder.

„Was soll ich mit euch nun thun?" sprach Casem, „ihr vermaledeiten Pantoffeln? Allen Elementen habe ich euch gegeben, und ihr kamet immer mit größerem Verlust für mich wieder; jetzt ist mir nur noch Eins übrig; die Flamme soll euch verzehren."

„Weil ihr aber," fuhr er fort und wägte sie in seinen Händen, „so gar mit Schlamm erfüllt und mit Wasser getränkt[1] seid, so muß ich euch noch das Sonnenlicht gönnen, und euch auf meinem Dache trocknen: denn euch in mein Haus zu bringen werde ich mich wohl hüten." Mit diesen Worten stieg er auf das platte Dach seines Hauses, und legte sie daselbst vor den Augen der Sonne nieder. Aber das Unglück hatte noch nicht alle Künste gegen ihn erschöpft; ja der letzte Streich, der ihn treffen sollte, war der grausamste von allen. Ein Hund seines Nachbars ward die Pantoffeln gewahr, er sprang von dem Dache seines Herrn auf das Dach Casems, und spielte mit ihnen und zerrete sich mit ihnen umher[2]. Indem er so damit spielte, fiel der unglückliche Pantoffel herab, und einer Frau, welche eben unterm Hause vorbei ging, gerade auf den Kopf; sie sank nieder und gebar unzeitig[3]; ihr Mann brachte seine Klage vor dem Richter an, und Casem mußte härter büßen, als er je gebüßt hatte: denn sein unvorsichtiger Pantoffel hätte beinahe zwei Menschen erschlagen. „Richter der Gerechtigkeit[4]," sprach Casem mit einer Ernsthaftigkeit, die den Kadi selbst zum Lachen brachte, „Alles will ich geben und leiden, wozu ihr mich verdammt habt[5]; nur erbitte ich mir auch jetzt den

1. *Imbiber.*
2. Umherzerren, *tirer de tous côtés.*
3. *Avant terme.*
4. Pour gerechter Richter.
5. En Orient, on se tutoie.

Schutz der Gerechtigkeit selbst gegen die unversöhnlichen Feinde, welche die Ursache alles meines Kummers und Unglücks bis auf diese Stunde waren. Es sind diese armseligen Pantoffeln. Sie haben mich in Armuth, in Schimpf, ja gar in Lebensgefahr gebracht, und wer weiß, was sie noch im Schilde führen[1]. Sei gerecht, o edler Kadi, und fasse einen Schluß ab[2], daß alles Unglück, was ohne Zweifel noch diese Werkzeuge der bösen Geister anrichten werden, nicht mir, sondern ihnen zugerechnet[3] werde." —

Der Richter konnte ihm seine Bitte nicht versagen; er behielt die unglücklichen Störer der öffentlichen und häuslichen Ruhe bei sich, und dem Alten konnte er keine Lehre geben, als die dieser bereits mit großen Kosten gelernt hatte, nämlich: daß man sich nicht schnell genug ein Paar neue Pantoffeln kaufen könne, wenn die alten nicht mehr taugen.

---

12. Der Bettler und sein Spiegel.

LE MENDIANT ET LE MIROIR.

Ein Bettler von Schiras[4] fand einen kleinen Spiegel, in dem, sagt man, das häßlichste[5] Gesicht sich schön zeigte. Er war klug, und wußte dieses Glas so[6] zu gebrauchen, daß es ein Schatz in seinen Händen ward. Er hielt den Vorübergehenden seinen Spiegel mit einer demüthigen Geberde vor[7] und sagte: „Betrachtet das reizende Gesicht, das euch Gott gegeben hat, und schenkt eurem armen Diener ein kleines

1. *Tramer.*
2. Einen Schluß abfassen, *rendre un arrêt.*
3. Zurechnen, *imputer.*
4. *Schiras,* ville de la Perse, célèbre par son vin et ses forêts de rosiers.
5. *Hideux.*
6. Adv. d'intensité : *si bien.*
7. Vorhalten, *présenter.*

Almosen." Was konnte man einem so höflichen Bettler und einem so gefälligen Spiegel abschlagen? Jedermann gab mit mildem Herzen, und besonders die Frauen sehr reichlich, so daß es ihm und den Seinen keinen Tag an überflüssigem Unterhalt[1] fehlte. Einst wurde der alte Bettler krank, sogleich vertraute er diesen gewinnreichen[2] Spiegel seinem Sohne an, und lehrte ihn mit aller Sorgfalt denselben gebrauchen; aber seine Mühe war verloren. Der Knabe kam gegen Abend wieder, ohne etwas gewonnen zu haben. Er gestand, er habe vergessen, den vorübergehenden mitleidigen Seelen den wunderthätigen Spiegel vorzuhalten; er habe von ohngefähr selbst hineingesehen, und sich so schön gefunden, so schön, daß er den ganzen Tag nichts anders habe thun können, als sich selbst bewundern. „Armer Thor!" sagte der alte Schalk, „was hast du damit gewonnen? Bist du dadurch reicher oder weniger häßlich geworden? Lerne von deinem Vater, wie ein kluger Mensch sich von einem Thoren unterscheide: der Thor schmeichelt sich selbst und der Kluge dem Thoren." „Mein Vater," sagte des Bettlers verständige Tochter, „ich glaube, beides ist dem Menschen schädlich. Eigenliebe macht dumm und läßt sich betrügen; Schmeichelei gegen andere aber macht des Schmeichlers Angesicht zu[3] einem trügenden Spiegel, in welchen nur der Thor gern schauet, und zeitig genug[4] mit Reue belohnt wird. Komm, mein Bruder, wir wollen uns unsern Unterhalt auf eine anständigere Weise erwerben[5]."

1. *Entretien.*
2. *Productif.*
3. Zu etwas machen, *changer en.*
4. *Assez à temps.*
5. Sich seinen Unterhalt erwerben, *gagner sa vie, son pain.*

DEUXIÈME PARTIE.

Zweiter Theil.

---

1. Abdallah.

ABDALLAH.

Ein alter, ehrwürdiger Derwisch übernachtete[1] auf einer seiner frommen Wallfahrten bei einer armen Wittwe in der Vorstadt von Balsora[2]. Die Freundlichkeit, mit welcher die Arme ihn bewirthete, gewann ihr[3] sein Herz. Er wollte ihr die bewiesene Liebe vergelten, und sagte beim Abschiede: „Ich sehe, ihr seid arm, liebe Schwester. Es wird euch schwer werden mit eurer Arbeit so viel zu erwerben, als zur Erziehung eures Sohnes Abdallah nöthig ist. Wollt ihr mir den Knaben anvertrauen, so will ich für seine Erziehung sorgen." Die Wittwe, die den Derwisch seit vielen Jahren als einen heiligen Mann kannte, willigte mit Freuden in diesen Antrag, und gab ihm ihren Sohn mit. Sie durchzogen drei Jahre lang die schönsten Länder und volkreichsten Städte Asiens. Der Derwisch hielt den Abdallah wie seinen eigenen Sohn; er unterwies ihn in allerlei nützlichen Dingen, und als derselbe in eine tödtliche Krankheit fiel, pflegte er seiner mit väterlicher Liebe. Abdallah sprach bei jeder Ge=

1. Uebernachten, c.-à-d. über Nacht bleiben, *passer la nuit*.
2. Pour *Bassorah*, dans l'Irak-Arabi, centre du commerce entre l'Inde et l'Europe.
3. *Lui gagna*, c.-à-d. *à elle*.

legenheit von seiner dankbaren Gesinnung[1]. Der Derwisch pflegte aber immer zu antworten: die wahre Dankbarkeit bestehe nicht in Worten, sondern in Thaten; es werde schon Zeit und Gelegenheit kommen, wo er seine gute Gesinnung an den Tag legen[2] könne.

Eines Tages kamen sie auf ihrer Reise in eine wüste Gegend. „Mein Sohn," fing der Derwisch an, „jetzt kannst du mir deine Liebe beweisen. In diesem Felsen liegt ein köstlicher Schatz vergraben, der uns beschieden[3] ist, wenn du meinen Worten gehorchen willst." Abdallah betheuerte, daß er bereit sei, sein Leben für seinen Wohlthäter zu wagen. Auf diese Versicherung schlug der Derwisch den Felsen mit seinem Stabe. Der Felsen that sich auf. „Geh hinein, mein Sohn," sprach der Derwisch. „In einiger Tiefe wirst du einen eisernen Leuchter mit zwölf Armen[4] finden; den nimm zu dir; von den übrigen Reichthümern aber, die dabei liegen, rühre nichts an. Merke genau, was ich dir sage! Nimm Nichts als den Leuchter; denn das Uebrige ist uns nicht beschieden. Gedenke[5], mein Sohn, daß dieses vielleicht die einzige Gelegenheit ist, wo du mir deinen Gehorsam und deine Liebe beweisen kannst." Abdallah versprach Alles, und stieg getrost hinein. So bald er aber die Reichthümer sah, die neben dem Leuchter lagen, wurden seine Augen geblendet. Er vergaß die Warnung des Derwisches, und füllte seine Kleider von dem Golde und den Edelsteinen, womit die Tiefe bedeckt war. Indessen schloß sich der Felsen wieder zu. Die Finsterniß, die ihn auf einmal umgab, machte ihn furchtsam; er griff eilig nach dem Leuchter und tappte in der Dunkelheit hin und her[6], um einen Ausgang aus der Höhle zu finden. Nach langem

1. Dans le sens de *sentiments*.
2. An den Tag legen, *prouver*.
3. Beschieden, *destiné*.
4. *Bras*, *branche*. Le mot ne prend pas l'inflexion au pluriel.
5. Gedenke, pour bedenke.
6. Hin- und hertappen, *errer*.

Suchen bemerkte er einen schwachen Schimmer von Licht; er ging ihm nach, und kam aus der Tiefe wieder hervor. Er sah sich um; allein der Derwisch war nicht mehr da, und in seinem Erstaunen befand er sich in der Nähe von Balsora, wo seine Mutter wohnte. „Laß den Derwisch sein, wo er will," dachte er; „ich bin nun reich genug, ohne ihn leben zu können."

Seine Mutter fragte bei seiner Ankunft sogleich nach dem heiligen Manne. Abdallah erzählte ihr seine Begebenheit, und schloß mit den Worten, daß er den Alten nicht mehr brauche, er wolle nun selbst für sein Fortkommen sorgen. Er legte seine Schätze aus[1] und machte allerlei Entwürfe, wie er diese Reichthümer anwenden wollte. Seine Mutter ward ebenfalls von dem Glanze dieser Kostbarkeiten geblendet, und sah sie, ohne weiter an den heiligen Derwisch zu denken, für ein Eigenthum an, das ihr Sohn durch Muth und Klugheit gewonnen habe. Sie standen vergnügt dabei und zählten die Goldstücke und Diamanten, als mit einemmale, den Leuchter ausgenommen, alles wieder verschwand. „Ach!" fing die Mutter weinend an, „wir haben den heiligen Derwisch erzürnt. Er hat uns bloß prüfen wollen, ob wir dankbar wären; da wir aber seiner vergaßen[2], so hat er uns seine reichen Gaben wieder entzogen. Bring' ihm den Leuchter, mein Sohn; vielleicht kannst du seinen Zorn dadurch besänftigen."

Abdallah, der von der furchtsamen[3] Frömmigkeit seiner Mutter nichts geerbt hatte, setzte sich in einen Winkel, und verwünschte den Alten sammt dem eisernen Leuchter. „Das ist auch was rechtes[4], was er mir da gelassen hat!" sprach er. „Ich wage mein Leben um seinen Eigensinn zu befriedigen; und er fängt noch an zornig zu werden und nimmt, was

1. Auslegen, *étaler*.
2. Vergessen se constr. avec le gén.
3. *Craintif.*
4. Loc. fam. pour : *qqe chose de beau.*

nicht sein ist, was ich mir durch sauere Mühe[1] erworben habe. Meine Mutter mag sagen, was sie will; mir scheint der Mann eher ein Zauberer als ein Heiliger zu sein."

Indessen ward es Nacht. Die Mutter zündete ein kleines Oellämpchen an, und setzte es auf den Tisch. Abdallah wollte es bequemer stellen, und hing es an einen Arm des großen eisernen Leuchters. Plötzlich erschien ein Derwisch in einem langen braunen Kleide. Er drehte sich eine Viertelstunde lang so schnell wie ein geschlagener Kreisel[2] herum, warf einen Asper[3] auf den Tisch und verschwand. Abdallah lachte über diese Erscheinung, und versuchte es am folgenden Abende mit allen zwölf Armen, die an dem Leuchter waren. Er that in jeden einen Docht und zündete sie an. Zwölf braungekleidete Derwische erschienen, drehten sich eine Viertelstunde im Kreise herum[4] und verschwanden, nachdem jeder einen Asper auf den Tisch geworfen hatte. Sie kamen bei jedem neuen Versuche wieder; mehr aber als einmal jeden Abend kamen sie nicht. Diese tägliche Einnahme reichte zum mäßigen Unterhalte der Mutter und des Sohnes hin; allein der kurze Besitz des verschwundenen Reichthums hatte einen tiefen Stachel[5] in ihren Herzen zurück gelassen, der mit jedem Tage den Wunsch mehr zu haben wieder rege machte. Abdallah konnte mit diesen zwölf Aspern auch nicht einen einzigen von seinen vielen Entwürfen ausführen. Er fing daher an zu überlegen, ob es nicht besser wäre, wenn er den alten verrosteten Leuchter zum Derwisch trüge, der ihm dafür, wie er nicht zweifelte, wenigstens das Verschwundene wieder geben würde, da er diesen Leuchter höher geachtet hatte, als allen übrigen Reichthum, der in der Felsenhöhle lag. Da seine Mutter diesen Entschluß billigte, so reisete er gleich am

1. Saure Mühe, *peine infinie.*
2. *Toupie.*
3. Petite monnaie turque.
4. Les derviches tourneurs sont en odeur de sainteté en Or.
5. *Aiguillon.*

folgenden Morgen mit dem Leuchter ab. Er hatte von dem Derwisch gehört, daß er Abunadar heiße, und in der Stadt Magrebi[1] wohne; daher wurde es ihm nicht schwer, mit dem Zehrgelde, das er täglich durch den Leuchter bekam, den Derwisch zu finden.

Als er nach Magrebi kam, fragte er, wo der fromme Abunadar wohne. Dieser Mann war in der Stadt so bekannt, daß ihm die Kinder das Haus desselben zeigen konnten. Zehn Thürhüter bewachten den Eingang; der Vorhof wimmelte[2] von Sklaven und Bedienten, und das Haus selbst glich eher dem Palast eines Fürsten, als der Wohnung eines Derwisch. Abdallah getraute sich nicht weiter zu gehen. „Entweder haben mich die Leute nicht verstanden," sprach er, „oder man hat mich als einen Fremden verspottet." Er wollte eben wieder umkehren, als ein Sklave zu ihm trat und sagte: „Sei willkommen, Abdallah. Mein Herr hat schon lange auf dich gewartet; ich will dich gleich zu ihm bringen[3]." Er führte ihn in einen glänzenden Saal, wo der Derwisch in seinem gewöhnlichen braunen Kleide auf einem Sopha saß. Abdallah, verblendet von dem Reichthume, den er auf allen Seiten schimmern sah, warf sich vor dem Derwisch nieder, und legte ihm den Leuchter zu Füßen. „Du willst mich betrügen, mein Sohn," redete ihn Abunadar an. „Ich sehe dir in das Herz, du kommst[4] nicht aus Liebe und Dankbarkeit zu mir; sondern du denkest mit deiner Gabe zu gewinnen[5]. Ich bin gewiß, du würdest mir den Leuchter nicht gebracht haben, wenn du die Kraft desselben gekannt hättest. Ich will dir wenigstens zeigen, wie man ihn nützen kann. Er steckte auf

1. Nom dérivé de *Maghreb*, *le couchant*; ville de l'Afrique septentr.
2. Litt.: *pulluler*, *être plein*.
3. Einen zu Jemand bringen, *amener devant quelqu'un*.
4. Devrait être au subj., parce qu'il dépend de sehe.
5. Le complém. de gewinnen est sous-entendu.

jeden von den zwölf Armen ein Licht und zündete sie an. Die zwölf Derwische erschienen und thaten wie sonst. Als sie sich einige Zeit gedreht hatten, nahm Abunadar einen Stock und gab einem jeden einen derben Schlag. Sie standen alle zwölf still, und verwandelten sich in eben so viel große Haufen Zechinen, Diamanten, Smaragden[1] und andre Edelsteine. „Siehe,“ sprach er zum Abdallah, „auf diese Art kann ein Kenner diesen Leuchter gebrauchen; wiewohl ich ihn in dieser Absicht nicht gesucht habe. Er ist das Werk eines Weisen dessen Andenken ich verehre[2]; und da ich Vergnügen an der Sammlung solcher seltenen Meisterstücke finde, so wünsche ich auch dieses als eines der vorzüglichsten zu besitzen. Daß dieses wahr sei, davon können dich deine eignen Augen überzeugen. Hier hast du die Schlüssel zu meiner Schatzkammer[3]; besiehe[4] meinen Vorrath und sage mir wieder, ob sich ein Sterblicher, wenn er auch der Geizigste wäre, wohl damit begnügen könnte.“

Abdallah gehorchte. Sechs große Gewölbe, die an einander stießen, waren mit so vielen und so seltnen Reichthümern gefüllt, daß er nicht wußte, welche er zuerst und am meisten bewundern sollte. „Ich Thor!“ sprach er bei sich selbst, „warum habe ich den Leuchter weggegeben? Wie leicht konnte ich seinen Gebrauch zufälliger Weise erfahren? Jetzt muß ich den Reichthum eines andern von ferne betrachten, da ich eben so reich sein könnte, wenn ich klüger gewesen wäre.“ Er kam zurück. Abunadar sah seine Gedanken auf seiner Stirn, that aber, als ob er nichts merke. Er begegnete ihm sehr gütig[5], behielt ihn einige Tage bei sich und bewirthete ihn, wie seinen besten Freund. Als der siebente Tag zu Ende ging, rief er ihn zu sich und sprach: „Die

1. *Émeraude*.
2. *Vénérer*.
3. *Trésor*.
4. Pour besieh.
5. Einem gütig begegnen, *traiter qqn avec bienveillance*.

Hälfte der Schätze, die du in meinem Hause gesehen hast, habe ich von meinem Vater geerbt; das Uebrige habe ich selbst gesammelt; nicht weil ich geizig war, sondern weil ich zu meinem Unterhalte kaum den zehnten Theil meiner Einkünfte brauchte. Da ich schon in meiner Jugend einsah, daß Reichthum die Menschen weder besser noch glücklicher mache, daß es aber Thorheit sei, das Gesammelte wieder zu zerstreuen, so that ich, als ob ich nicht reich wäre. Ich kleidete mich in die Tracht der Derwische, reisete viele Jahre umher, und suchte durch Betrachtung der menschlichen Thorheiten weiser zu werden. Ich wallfahrtete dreimal zu Fuße nach Mekka[1], und lebte wie der dürftigste Pilgrim. Den Unglücklichen[2], die ich fand, theilte ich nur so viel mit, als sie zu ihrer Nothdurft brauchten: weil ich glaube, daß Arbeit und Erwerbung seines Unterhalts durch eigene Kraft den Menschen glücklicher mache, als Müßiggang. Die Jahre gingen unvermerkt vorbei, und der Augenblick, wo ich eben so leer wieder aus der Welt gehen muß, als ich herein kam, rückte immer näher. Ich hatte keine Kinder, und doch wünschte ich meinen väterlichen Gütern einen Erben, der sie mit Weisheit und Mäßigung verwalten[3] möchte. Es thut mir Leid, daß du meine Hoffnung durch deine Undankbarkeit vereitelt[4] hast. Indessen hoffe ich, meine Offenherzigkeit und das, was du bisher erfahren hast, soll dich von diesem schändlichen Laster heilen. Ich will dich nicht länger aufhalten; du kannst wieder gehen. Zum Zeichen meiner Erkenntlichkeit für die weite Reise, die du des Leuchters wegen[5], nach welchem ich so sehr verlangte, unternommen hast,

1. Chaque mahométan doit, d'après la loi, faire au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage de la Mecque.

2. Inversion.

3. *Administrer.*

4. De eitel; vereiteln, *rendre vain*, *anéantir*.

5. Wegen se met touj. après son complément.

wirst du morgen vor meinem Hause das schönste von meinen Pferden finden. Es ist dein, so wie auch der Sklave, der es führt. Dazu schenke ich dir noch zwei Kameele, die du selbst, so reich als du willst, mit Gold und Edelsteinen aus meiner Schatzkammer beladen kannst." Abdallah dankte für diese reichen Geschenke, und ging in ungeduldiger Erwartung des folgenden Tages zu Bette.

Er konnte die ganze Nacht nicht schlafen und dachte an nichts, als an den wunderthätigen Leuchter. „Ohne mich," sprach er, „würde ihn Abunadar nicht erhalten haben. Ich hole ihn mit Lebensgefahr[1] aus dem Felsen; da ich ihn in meiner Hand habe, thue ich eine mühsame Reise, überbringe mein Eigenthum in aller Demuth, und empfange dafür zwei alte Kameele mit ein wenig Gold und Edelsteinen beladen. Abunadar ist der Undankbare, nicht ich: der Leuchter giebt in einem einzigen Augenblicke mehr, als sechs Kameele tragen können. Warum sollte ich das Meinige nicht wieder nehmen, da mir meine Gefälligkeit so schlecht vergolten wird?" So sprach er und faßte den Vorsatz, den Leuchter heimlich zu entwenden; welches[2] leicht anging[3], da ihm Abunadar die Schlüssel zur Schatzkammer gegeben hatte. Er nahm den Leuchter und steckte ihn in einen von den Säcken, die er mit Gold und Edelsteinen füllte. Er brachte dem großmüthigen Abunadar die Schlüssel zurück, nahm von ihm Abschied, und reisete mit dem Pferde, dem Sklaven und den zwei beladenen Kameelen davon.

Als er noch zwei Tagereisen von Balsora entfernt war, verkaufte er den Sklaven und kaufte einen andern, damit niemand erfahren möchte, wo er seinen Reichthum her habe. Seine Mutter kam ihm bei seiner Ankunft mit neugieriger Freude entgegen; allein er war mit der Abladung seiner

1. *Au péril de la vie.*
2. Welches pour was.
3. Leicht angehen, *être facile à exécuter.*

Schätze so beschäftiget, daß sie nur kurze Antworten auf ihre Fragen erhielt. Seine erste Sorge war, den Leuchter in eine abgelegene Kammer zu bringen; denn er brannte vor Ungeduld die Verwandlung[1] der Derwische zu sehen. Er zündete zwölf Lichter an und steckte sie auf. Die Derwische erschienen und drehten sich herum. Er hatte schon einen Stock bereit; und weil er glaubte, der Zauber[2] liege in der Stärke des Schlages, so gab er einem jeden einen derben Streich. Zum Unglücke hatte er nicht bemerkt, daß Abunadar den Stock in der linken Hand hielt, als er schlug, und faßte ihn seiner Gewohnheit gemäß in die Rechte. Darum verwandelten sich die Derwische nicht in Haufen Gold und Edelsteinen; sondern sie zogen unter ihren langen braunen Röcken knotichte[3] Prügel hervor, und schlugen so lange und so gewaltig auf den undankbaren, treulosen Abdallah los, bis er halb todt zur Erde fiel. Sie verschwanden und führten die Säcke, die Kameele, das Pferd, den Sklaven und den Leuchter mit sich davon.

---

2. Der Kaufmann von Schirwan[4].

LE NÉGOCIANT DE SCHIRWAN.

Ein junger Fremdling, Namens Fitead, den die äußerste[5] Armuth drückte, kam in die Stadt Schirwan. Weil er an jedem andern Orte gleich wenig[6] zu hoffen hatte und des hin und her Wanderns müde war, so beschloß er daselbst zu

1. *Métamorphose.*
2. *Effet magique.*
3. Se trouve plus souvent sous la forme knotig, *noueux.*
4. Ville de la province du même nom, et située dans la région caucasienne.
5. Superl. de aus, *extrême;* ici : *profonde.*
6. *Également peu.*

bleiben. Sein Zustand war traurig. In einer großen volkreichen Stadt, wo jeder arme Fremdling schon seiner Dürftigkeit wegen verdächtig[1] scheint, war er, ohne Geld und ohne Freunde, verlassener als in einer Wüste. Was sollte er thun? In keiner Kunst geübt, zu keiner Handarbeit gewöhnt, schien kein anderes Mittel übrig, als von einer Thür zur andern zu gehn und seinen täglichen Unterhalt zu erbetteln[2]. Allein hiezu[3] war sein Herz zu edel und zu stolz. Von Hunger gezwungen und von einem innern Rechtsgefühl[4] getrieben, entschloß er sich endlich, um einen geringen Tagelohn in einem Garten zu arbeiten. Das schwere Grabscheit[5] rieb seine Hände wund, und sein Rücken krümmte sich unter der Bürde harter Arbeit. Bei diesem niederdrückenden Geschäfte blieb doch sein Geist unternehmend und kühn. Wie ein edles Roß, das der Sporn verwundet, so lange läuft als es Athem hat: so war auch Fitead unermüdlich. Wenn sein Muth sinken wollte, so stärkte er sich wieder mit der Hoffnung einer bessern Zukunft, zu der er jetzt den Grund zu legen suchte. Mit dem ersten Strahle der Morgenröthe ging er an sein Werk und arbeitete unabläßig[6] bis in die dunkle Nacht. Durch diesen rastlosen Fleiß erwarb er sich so viel, daß er von der Hälfte seines täglichen Verdienstes leben, und die andere Hälfte ersparen konnte. Sein kleiner Schatz nahm täglich zu, und ward unvermerkt größer. Denn wo sich Fleiß und Sparsamkeit vereinigen, da wird der geringe Vorrath in kurzer Zeit zum Reichthum. In wenigen Jahren hatte er so viel gesammelt, daß er einen kleinen Handel anfangen konnte. Das Glück, als ob es seine bisherige Arbeit belohnen wollte, war ihm von nun an

1. De ver et denken, *suspect*.
2. *Mendier*; la syll. er indique un effort.
3. Pour hiezu, *pour cela*.
4. Non pas *sentiment du droit*, mais *des convenances*.
5. *Bêche*.
6. *Sans trêve*.

in allen seinen Unternehmungen günstig[1]; jedes Geschäft, sogar jeder kühne Entwurf ging ihm nach Wunsche von Statten[2], und nach einer Reihe von zwanzig glücklichen Jahren war er so reich, daß der bloße Zehnte[3] seiner Habe die Schätze eines jeden andern Kaufmanns in derselben Stadt übertraf.

Während dieser Zeit war der glückliche Fitead alt geworden. Seine Haare wurden grau, und mit seinen Kräften nahm auch seine Munterkeit ab. So lange er jung und gesund war, merkte er in seiner Geschäftigkeit[4] kaum, daß er weder Gattin noch Kinder habe; jetzt aber in dem Herbste seiner Tage fing er an zu fühlen, daß er mit allen seinen Schätzen ein armer Verlassener sei, an dem kein zärtliches Herz Theil nehme[5]. Er sehnte sich nach Freunden, die seiner pflegen[6], die ihn lieben möchten. Wo konnte er diese finden, als in seinem väterlichen Lande, wo seine Brüder und Schwestern vielleicht noch lebten und seiner Hülfe bedurften. „Ich bin wie ein einsamer Baum auf einer wüsten Aue. Seine Zweige hangen voll Früchte; aber da ist kein freundlicher Pilgrim, der sich an ihnen erquicke. Ich will in meine Heimath zurück kehren, in das Land meiner Jugend, wo die Gespielen[7] meiner Kindheit noch leben; wo ich Kinder und Freunde finden werde, die den alten Fitead für seine Wohlthaten lieben."

So sprach er und fing schon an seine Güter fort zu senden, als sein Vorhaben allgemein bekannt ward, und sogar vor die Ohren des Königs von Schirwan kam. Der König

1. Günstig sein, *favoriser*.
2. Nach Statten gehen, *réussir au gré de ses désirs*.
3. Il n'est pas question ici de la dîme (impôt du dixième des revenus), mais de la dixième partie de la fortune.
4. *Activité* (vie active).
5. Theil nehmen est employé ici dans le sens de *s'intéresser*.
6. On peut aussi dire, ihn pflegen.
7. Litt.: *compagnon de jeu*; *camarade*.

ließ ihn vor sich fordern und sagte: „Guter Alter, du hast ein Vorhaben gefäßt, dem wir uns billig[1] widersetzen. Du wirst dich erinnern, wie dürftig du in unsre Stadt kamst. Das Unglück, das dich vorher verfolgte, verwandelte sich, seitdem unser Fittig dich bedeckte, in stetes Glück. Du wurdest durch die blühende Handlung unsres Landes reich, nun aber willst du mit unsern Schätzen als ein undankbarer Gast davon ziehen! Das wäre gegen unsere Gerechtsame[2]. Du sollst wissen, daß wir dein Vorhaben unter keiner andern Bedingung genehmigen können, als wenn du nach alter Gewohnheit die Hälfte deiner Reichthümer in unsern königlichen Schatz lieferst; oder gieb dein Vorhaben lieber auf und bleibe bei uns; so wollen wir dir in Gnaden verstatten[3], die bei uns erworbenen Schätze in Frieden zu genießen, bis dich der Tod davon trennt."

„Großer König," antwortete Fideab mit einer edlen Zuversicht, die durch sein graues Haar noch ehrwürdiger ward, „befleißige dich[4], die Herzen der Menschen durch Güte und Wohlthätigkeit zu gewinnen. Macht und Hoheit sind zwei gesegnete Mütter, die auf der Erde vergöttert werden, wenn sie den Menschen Liebe und Gerechtigkeit geboren haben. Während meines langen Aufenthaltes zu Schirwan habe ich den Schatz meiner Jugend verloren; die Jahre haben mir denselben geraubt. Kann mir deine königliche Macht und der Reichthum deines Landes diesen Verlust wieder ersetzen: so nimm alle meine Schätze, und laß mich meine Abreise um keinen Augenblick länger verzögern."

Der König, der, wenn ihn die Weisheit seines Großvezirs nicht irre machte[5], ein ziemlich gerechter Mann war, nahm diese Antwort des alten Fiteab wohl auf. Er sah ihn

1. *Avec raison.*
2. *Priviléges.*
3. Pour gestatten, *permettre.*
4. Sich befleißigen, *s'appliquer à.*
5. *Égarer, tromper.*

gnädig an, und berührte seine Stirn mit dem königlichen Stabe[1], zum hohen Zeichen, daß ihm seine Bitte gewährt sei, und daß er ohne Abzug[2] oder Beschwerde mit allem, was er habe, von dannen ziehen könne.

---

3. Die drei Söhne.

LES TROIS FILS.

Togktamisch, ein reicher Tartar, der von seiner einzigen Gemahlin Turkan-Katan drei Söhne hatte, übergab den Tag vor seinem Tode dem Kadi des Ortes ein versiegeltes[3] Testament, worin derjenige von seinen drei Söhnen zum Erben aller seiner Güter eingesetzt war, welcher am besten beweisen würde, daß er des Togktamisch Sohn sei. Die drei Brüder kamen zum Kadi und brachten ihre Beweise vor[4]. Sie schienen alle drei gleiches Recht zur Erbschaft zu haben: denn sie beriefen[5] sich alle drei auf das Zeugniß ihrer Mutter, welche noch lebte. Der Kadi wußte sich in dieser verwickelten[6] Sache nicht zu helfen, und trug sie dem Sultan Togrul, der eben in die öffentliche Versammlung kam, zur Entscheidung vor[7]. Der Sultan war im Begriff auf die Jagd zu gehen; deswegen befahl er den Streitenden, die Mumie[8] ihres Vaters ohne Verzug[9] herbei zu bringen. Er ließ dieselbe in eine ziemliche Entfernung stellen; als das geschehen war, reichte er dem ältesten Sohne seinen Bogen

1. *Toucher qqn du sceptre royal*, synonyme de : l'*assurer de la faveur royale*.
2. *Déduction, défalcation*.
3. *Cacheté*.
4. Beweise vorbringen, *fournir des preuves*.
5. Sich auf etwas berufen, *en appeler à*.
6. *Compliqué*.
7. Zur Entscheidung vortragen, *soumettre à la décision*.
8. *Momie* (corps embaumé).
9. De verziehen; *retard*.

und sprach: „Wer von euch dreien mit seinem Pfeile den Vater gerade in das Herz trifft, der soll für den Sohn und Erben des Togktamisch erkannt werden; da es nicht möglich ist, diese verwirrte Streitigkeit auf eine bessere Art zu entscheiden."

Der älteste Sohn zielte und sein Pfeil traf in des Vaters Brust. Der zweite nahm den Bogen und traf eben so gut. Nun spannte[1] der Jüngste den Bogen; als er ihn aber anlegen[2] wollte, ließ er ihn wieder aus den Händen fallen, fing an zu weinen, warf sich dem Sultan zu Füßen und sprach: „Herr, zürne nicht, wenn dein Sklave sich weigert deinem Befehle zu gehorchen. Ich denke eben an die vielen Wohlthaten, die ich von meinem Vater empfangen habe. Er liebte mich so zärtlich, er that mir so viel Gutes und behandelte mich immer so liebreich, als ob ich sein einziger Sohn wäre. Wie könnte ich nun die grausame Undankbarkeit begehen, ihn noch in seinem Tode[3] zu verwunden? Lieber will ich mein Erbtheil entbehren[4], als es auf diese Weise gewinnen."

Der Sultan hob ihn auf, küßte ihn auf die Stirn und sprach: „Du hast am besten bewiesen, daß du des trefflichen Togktamisch Sohn bist: darum sollst du auch sein einziger Erbe sein. Die beiden ältesten aber verkaufe man als Sklaven: denn sie haben durch ihre Undankbarkeit bewiesen, daß sie keine ächten Söhne eines edlen Vaters sind."

1. *Tendre.*
2. Anlegen se dit plutôt d'une arme à feu; *coucher en joue.*
3. In seinem Tode, pour nach seinem Tode.
4. *Renoncer à.*

4. Der Verläumder.

LE CALOMNIATEUR.

Der Sultan Mahmud erzürnte sich wegen einer Kleinigkeit[1] über einen Offizier seiner Wache. Er befahl denselben zu ergreifen und ohne Verzug zum Tode zu führen. Der Verurtheilte, den diese unüberlegte[2] Strenge unwillig machte, schalt im Weggehn den Sultan einen Tyrannen und einen Wüthrich[3]. Mahmud, der ihn nicht verstand, fragte die Umstehenden, was er gesagt habe. Einer von den Vezirem, der den Verurtheilten bedauerte, und dem Könige einen Verdruß[4] ersparen wollte, nahm das Wort und gab vor, der Offizier habe gesagt : Gott liebe diejenigen, die ihren Zorn mäßigen und unvorsätzliche[5] Fehler verzeihen könnten. Der Sultan ging in sich und sprach : „Nun so geht und sagt der Wache, daß ich ihm die Strafe erlasse[6]." Einer von den umstehenden Hofleuten aber, der ein Feind des Vezirs war, wandte sich zum Sultan und sagte : „Ein Diener soll seinen Herrn nicht belügen, noch ihm die Wahrheit verbergen. Der Verurtheilte hat den Sultan, meinen Herrn, gescholten und sträfliche[7] Reden gegen ihn ausgestoßen[8]." Der Sultan Mahmud sah den Ankläger zornig an und sagte : „Des Vezirs gutmüthige Unwahrheit ist mir lieber, als deine boshafte Wahrheit."

1. *Vétille.*
2. *Irréfléchi* (un est le *in* privatif du français).
3. Litt. : *tyran, féroce.*
4. *Ennui;* de verdrießen.
5. *Non prémédité;* de versetzen.
6. *Rentra en lui-même.*
7. *Punissable.*
8. *Proférer.*

5. Die Stimme des Sterbenden.

LA VOIX DU MOURANT.

Der Erzvater[1] Noah, der vor und nach der Fluth eine große Anzahl Jahre gelebt hatte, war nun ein Greis geworden, der am Stabe ging, als der Todesengel vor seine Hütte trat, und ihm sein nahes Ende verkündigte. Noah legte sich in den Staub[2], stärkte sein banges[3] Herz mit Gebet, und erwartete den letzten Augenblick in stiller Geduld. Als seine Kinder und Enkel hörten, daß ihr Vater sterben werde, kamen sie zu ihm, traten um sein Lager und weinten. „Ist es wahr, Vater," sprachen sie, „daß du deine Kinder heute verlassen willst? Warum kannst du nicht länger bei uns bleiben? Wir verehren in dir den Vater des neuen Menschengeschlechtes[4]. Du warest uns eine Quelle göttlicher Wahrheit und Offenbarungen[5], ein Licht der Weisheit für die Deinigen, die mit dir die Erde zum Erbtheil bekamen. Dein Leben glich einem Strom voll Heil und Segen. Du hast die Verwandlung der Erde überlebt[6], hast so manche Freuden genossen, und alles erfahren und geprüft. So sage uns nun, Vater, hast du während deines langen Lebens eine solche vollkommene Freude gefunden, die den Namen der Glückseligkeit in Wahrheit und mit Recht verdiente?"

Der Erzvater hörte ihre Rede freundlich an, und als sie schwiegen, erhob er sein Haupt und sprach: „Die Welt, meine Kinder, hat zwei Thore; durch das eine treten wir

1. *Patriarche;* la syll. Erz, ajoutée à un subst., indique la primauté.

2. *Se prosterna dans la poussière*, en signe d'acquiescement.

3. Bang, *angoissé.*

4. *Genre humain;* le e avant la terminaison est inutile.

5. Le mot s'emploie surtout des révélations divines.

6. Ueberleben, *survivre à.*

bei unsrer Geburt hinein, und durch das andere zieht uns der Tod an seiner starken Hand wieder hinaus. Mein Lebenslauf[1] nahet sich dem Ende. Der lange Weg, den ich von einem Thore zum andern gegangen bin, kommt mir vor, wie der kleine Raum eines einzigen Schritts. Die vielen Jahre, über deren Anzahl ihr euch wundert, scheinen mir nicht länger als ein verschwundener Tag. Denn jener Augenblick, in welchem ich in die Welt kam, und dieser, in welchem ich wieder aus ihr scheide, fließen vor meinen Augen in einen einzigen zusammen[2], wie sich die Dämmerung des Abends unvermerkt[3] in Dunkelheit verliert. Ich habe alle irdischen Freuden genossen; aber ich habe unter denselben keine gefunden, die den Namen der wahren Glückseligkeit verdiente. Wie Wasser aus der Hand flossen sie mir dahin, ohne eine Spur von sich zurückzulassen. Die einzigen Freuden, die nicht vergingen, und deren Genuß mir geblieben ist, sind die Werke[4] der Liebe und der Weisheit, durch welche ich meine Kinder gesegnet habe. Diese stehen wie blühende Bäume vor mir, und ihr Schatten erquickt mich auch jetzt in der Hitze des Todes[5]."

Der Erzvater schwieg; seine Kinder und Enkel aber, die sich seiner Wohlthaten erinnerten, weinten laut. Sie begruben den Entschlafenen in einem Palmenhain[6], um das Andenken an seine letzten Worte bis auf die spätesten Enkel zu erhalten.

1. Litt.: *cours de la vie, vie.*
2. Zusammenfließen, *se réunir.*
3. *D'une manière inaperçue;* on dit aussi unbemerkt.
4. *Œuvres.*
5. Le mot Hitze est employé au figuré; à trad. *: angoisse.*
6. *Bosquet de palmiers.*

6. Almets Gesicht.

LA VISION D'ALMET.

Almet, der die heilige Lampe[1] am Grabe des Propheten bewachte, stand am östlichen Thore des Tempels und betete, als er einen Mann in köstlichen Kleidern mit großem Gefolge[2] vor sich sah. Der Fremde nahte sich mit langsamen Schritten. Almet ging ihm entgegen, grüßte ihn und fragte, ob er seiner begehre[3]. „Almet," sprach der Fremde, „du siehest einen Mann vor dir, den der Segen des Glücks elend macht. Alle meine Wünsche sind erfüllt[4]; ich habe den Genuß aller irdischen Freuden in meiner Hand, und doch bin ich nicht glücklich. Ich beklage die vergangene Zeit, weil sie ungenossen[5] vorbei ging; ich hoffe nichts von der Zukunft, weil ich keine wahre Glückseligkeit kenne, und doch zittre ich vor dem Gedanken an den Tod. Zu vergehen[6], wie die Furchen einer Welle; unter dem Schleier ewiger Dunkelheit zu schlummern: das sind Bilder, vor denen mein Herz bebt[7]. Wenn du unter den Schätzen deiner Weisheit eine Lehre hast, die[8] Zufriedenheit und guten Muth geben kann, so theile mir dieselbe mit, denn darum bin ich gekommen."

Almet horchte auf die Klage des Fremden mit dem Ausdruck des Mitleids und der Trauer; doch kehrte die Heiterkeit seines Geistes bald wieder zurück. Er hob die Hände gen Himmel und sprach: „Fremdling, der Prophet hat mich

1. La lampe sacrée qui brûle jour et nuit dans la Kaabah, temple de la Mecque.
2. *Suite.*
3. **Begehren avec le gén.** de la pers., *demander.*
4. A sous-entendre : worden;
5. De genießen, *sans jouissance.*
6. Litt.: *de m'évanouir.* Construction qui se ressent de son origine orientale.
7. *Tressaillir.*
8. Die est ici pronom.

hierüber belehrt; du sollst seine Weisheit aus meinem Munde hören."

„Ich saß eines Tages, da die Sonne sich neigte, einsam und nachdenkend im Vorhofe[1] des Tempels, und schaute in die Straßen der Stadt, wo eine unzählbare Menge Pilgrimme aus allerlei Ständen und Völkern gleich den Meereswoogen auf und nieder wallte[2]. Dieser Anblick der Eilfertigkeit, mit welcher die Reichen gegen einander liefen, und der arbeitsamen Geduld, womit die Armen schwere Bürden trugen, beklemmte mein Herz. „Arme Sterbliche," sprach ich, „warum seid ihr so geschäftig? Ihr sucht Glückseligkeit; wer ist aber unter euch, der sie findet? Können Kleider von Seide und Purpur Zufriedenheit geben? Kann der Glanz der Edelsteine das Herz befriedigen? Oder hat eine höhere Macht eure Augen geblendet, daß ihr so unermüdet einem betrüglichen Schimmer nachlaufet, der bei jedem Schritte weiter zurückweicht? Wer ist glücklicher, der Arme oder der Reiche? In welchem Genuß, in welcher Freude ist wahre Befriedigung[3] zu finden? Alles ist ein Traum, alles ist Täuschung! weder Weisheit noch Reichthum macht glücklich! Wir sind ein Spiel unserer Begierden, die uns umhertreiben[4], bis uns das große Meer der Vergänglichkeit[5] wieder umschlingt."

„So dacht' ich und seufzte, als ich fühlte, daß eine fremde Hand mich berührte. Die Straßen der heiligen Stadt verschwanden; ich stand auf der Spitze eines hohen Felsen[6] und sah neben mir einen Jüngling im weißen Gewande. Ich erschrak vor dem Glanze seiner Schönheit, und

1. *Parvis*, où tous les fidèles avaient accès.

2. Auf und nieder wallen, litt.: *monter et descendre; se mouvoir*.

3. *Contentement*.

4. Litt.: *pourchasser*.

5. Désigne la mort.

6. La terminaison du gén. manque.

schlug meine Augen furchtsam nieder. „Almet," sprach er, „ich bin Assoran, der Bote der Belehrung[1]. Ich weiß, du hast dein Leben der Weisheit und der stillen Betrachtung geweiht, um deine Brüder vor den Wegen des Irrthums zu bewahren; jetzt aber hast du dich selbst verirrt; darum steh auf, betrachte[2] und werde klug."

„Ich hob meine Augen auf, und sah ein schönes Gefilde. Es war lieblich wie die Gärten des Paradieses, aber klein an Umfange[3]. Mitten durch dasselbe lief ein grüner Pfad, der sich gegen Abend[4] in eine öde Wüste verlor, über deren äußerster Gränze dicke Finsterniß schwebte, und die Aussicht verschloß. Bäume von allerlei Art, welche Blüthen und Früchte trugen, beschatteten diesen Pfad, und lustige Vögel sangen in den Zweigen der Bäume. Aus dem Rasen sproßten schönfarbige Blumen und füllten die Luft, von der sie gekoset[5] wurden, mit süßen Düften. An der einen Seite floß ein heller Bach mit leisem Murmeln über Goldsand, der durch die Wellen flimmerte[6]; auf der andern sah man Quellen, Grotten und Wasserfälle, die voll Lust und Anmuth, doch ohne die nahe Gränze des kleinen Gefildes zu verbergen, an einer sanften Erhöhung des Thals mit einander abwechselten[7].

„Mein Auge verweilte mit Entzücken auf diesen lieblichen Fluren, als ich einen reich gekleideten Mann den grünen Pfad langsam und nachdenkend herab schleichen[8] sah. Sein Blick hing an der Erde, seine Arme lagen gefaltet über der Brust, und sein Gesicht war voll Mißvergnügen und Gram. Ein zahlreiches Gefolge, das hinter ihm herging, schien be-

1. *Messager de l'instruction.*
2. *Contempler.*
3. Klein an Umfange, *de petite étendue.*
4. Le soir désigne chez les Orientaux l'ouest.
5. *Caresser.*
6. *Reluire, scintiller.*
7. Herder, car le morceau est de lui, a peint ce paysage de main de maître.
8. *Descendre lentement.*

reit, auf den kleinsten Wink seine Befehle zu erfüllen. Der eine reichte ihm liebliche Früchte, der andre einen goldnen Becher; allein er aß und trank mit einem solchen Verdruß, als ob er gezwungen würde[1]. Die schönsten Früchte, die er mit Heftigkeit in die Hand nahm, gab er gleichgültig wieder zurück, wenn er sie kaum mit den Lippen berührt hatte. Er legte sich neben den Quellen und Wasserfällen nieder, als ob er auf ihr Murmeln und auf den Gesang der Vögel horchen wollte; allein er fand auch hier keine Ruhe. Er warf sich von einer Seite zur andern, stand wieder auf, und ging in seiner vorigen grämlichen[2] Geberde weiter. Zuweilen fuhr er zusammen[3], als ob er erschreckt würde oder Schmerzen fühlte; und wenn sein Auge von ungefähr auf die Wüste traf, die vor ihm lag, so bebte er einige Schritte zurück, und wollte umkehren; eine unsichtbare Gewalt aber trieb ihn wider seinen Willen den grünen Pfad immer weiter hinab der Wüste entgegen.

„Was soll dieses Gesicht bedeuten?" rief ich, indem ich mich zum Engel wandte. „Das Buch der Natur liegt aufgeschlagen vor dir," sprach er, „sieh hin und werde weise." Ich wandte mich wieder, und sah ein enges Thal zwischen nackten, steilen Felsen. Weder Gras noch Gesträuch wuchs in dieser sandigen Wüste. Die Sonnenstrahlen fielen glühend von den Felsen herab, und die einzige kleine Quelle, die unter einer Klippe hervorbrach, verlor sich wenige Schritte von ihrem Ursprunge in dem heißen Sande. Außer einigen wilden Gemsen, die über die abgerissenen Felsen sprangen, war nichts Lebendiges in dieser Einöde[4] zu finden; gegen Abend zu aber wendete sich diese Wüstenei[5] in eine angenehme,

1. Le complém. dazu manque.
2. *Maussade, ennuyé.*
3. Zusammenfahren, *s'effrayer.*
4. Einöde, litt.: *endroit isolé*, de allein et öde.
5. Wüstenei, dérivé de Wüste; ei y ajoute l'idée de désolation.

fruchtbare Gegend voll Bäume, Felder und Häuser. Mein Auge schweifte in der verbrannten Tiefe noch hin und her[1], als ich einen halbnackten Mann, der ein gefangenes Reh auf den Schultern trug, den Felsen mühsam hinauf klimmen[2] sah. Die spitzigen Steine verwundeten seine Hände und Füße; dessen ungeachtet half er sich mit fröhlicher Emsigkeit hinauf, bis er eine Höhle erreichte, vor welcher eine Frau und vier Kinder auf ihn warteten. Als die Kleinen ihn sahen, so riefen sie ihm zu, streckten ihre Arme nach ihm aus, und liefen ihm bis an den Abhang des Felsens entgegen. Sie sprangen fröhlich um ihn her, und führten ihn unter lautem Freudengeschrei zur Höhle, wo er seine Beute[3] abwarf[4] und sich zu ihnen in den Schatten setzte. Sein Gesicht war hager und von der Sonne verbrannt; aber freundlich und liebreich. Er lachte mit den Kindern, die mit ihren kleinen Händen den Schweiß von seiner Stirne trockneten, und schien bei ihrer Freude zu vergessen, wie sauer ihm seine Arbeit geworden war. Er sah zuweilen mit einer vergnügten Geberde in das vor ihm liegende fröhliche Gefilde; er zeigte es auch den Kleinen als die Wohnung der Freude und der Ruhe; doch konnte ich weder in seinen Geberden noch in seinen Blicken ein Merkmal[5] finden, daß er um dieser schönen Aussicht willen mit seiner Felsenhöhle weniger zufrieden gewesen wäre.

„Ich sah noch immer hin und freute mich über den Anblick dieses Mannes, der in der fürchterlichsten Einöde glücklich war, als der Engel zu mir sagte: „Merke, Almet, was du gesehen hast. Zufriedenheit und Hoffnung sind Töchter der Liebe. Wer nicht arbeitet, um andere zu beglücken, wird

1. *Errer.*
2. Klimmen, *gravir.*
3. *Produit de sa chasse.*
4. *Jeter à terre* (indiq. que le fardeau reposait sur son épaule).
5. De merken, *remarquer*, et Mal (Maal), *indice.*

selbst nie glücklich werden. Mitten im Ueberfluß wird Elend ihn peinigen, wie du an dem Müßigen in dem lustigen Gefilde gesehen hast. Er that Nichts für andere; er lebte bloß für sich allein und achtete seine Gefährten für[1] Sklaven, die an seiner Statt arbeiten sollten. Darum empfand er auch keine Freude. Er hörte nicht den Gesang der Vögel, sah nicht die Schönheit der Blumen, fühlte nicht die liebliche Luft, die ihn umwehte. Er blickte mit Schrecken in die dunkle Wüste, die vor ihm lag, weil er seine Nichtigkeit und seinen Unwerth[2] fühlte. Denn wie hätte er bei seiner kalten Selbstsucht[3], die nur auf das eigene siehet, glauben können, daß er einer Belohnung werth[4] sei? Mußte er nicht von der Gerechtigkeit, deren Gesetze in des Menschen Herz geschrieben sind, und welche nur Wohlthaten belohnt, ein strenges Gericht erwarten?

„Dieser Arme hingegen arbeitet für sein Weib und seine Kinder. Die Liebe, die sein Herz bewegt, macht ihn stark und gutes Muthes. Er trägt seine Bürde mit Lust: denn die Freude der Seinigen ist reichliche Belohnung für ihn. Die Liebe, die sich für andere aufopfert, fühlt ihren Werth; sie hofft von der Gerechtigkeit für ihre guten Thaten Belohnung; alles aber, was sie selbst hofft, das wünscht sie auch Andern. Darum sieht dieser Arme der Ferne, die vor ihm liegt, so getrost entgegen[5], ohne seinen jetzigen Zustand, den die Lieblinge seines Herzens mit ihm theilen, für Qual zu halten. So hat die ewige Weisheit das wahre Glück dem Menschen in seine eigene Hand gelegt[6]. Müßiggänger und Eigennützige[7], die nur für ihre Wollust und Eitelkeit leben,

1. Achten, constr. avec für, *regarder comme.*
2. *Peu de valeur.*
3. *Égoisme.*
4. Werth se contr. av. le gén.
5. Entgegen sehen, *regarder vers.*
6. In die Hand legen, *remettre entre les mains.*
7. Litt.: *intéressé.*

werden dem Unmuth und der Verzweiflung nie entgehen: da[1] hingegen der[2] gute Vater seiner Kinder und seines Volks niemals weder an Freude darben, noch an einer bessern Zukunft zweifeln wird."

„Indessen der himmlische Bote so sprach, verschwand das Gesicht vor meinen Augen. Ich erwachte und sah mich in dem Vorhofe des Tempels allein. Die Sonne war untergegangen. Die Einwohner der Stadt ruhten von ihrer Arbeit. Ich ging in den Tempel zurück und dachte dem, was ich gesehen hatte, beim Schein der heiligen Lampe in ruhiger Stille weiter nach.

„So, mein Sohn," fuhr Almet gegen den Fremden fort, „hat mich der Prophet nicht blos zu meinem, sondern auch zu deinem Nutzen in der wahren Weisheit des Lebens unterrichtet. Du hast bisher nur für dich und deinen Eigennutz gelebt; darum fandest du auch keine wahre Freude. Du hattest keine Hoffnung auf die Zukunft, weil dein Herz, der unbestechliche[3] Richter, dir sagte, daß dein Thun keiner Belohnung werth sei. Laß diese Lehre des Propheten an dir nicht verloren gehn, wie den Regen, der auf den Felsen fällt; sondern gehe hin und übe sie aus[4]. Werde der Vater der Deinigen und deines Volkes. Kleide die Nackten von deiner Heerde; speise die Hungrigen von deinen Feldern; stehe dem Unterdrückten gegen Unrecht und Gewaltthätigkeit[5] bei. Liebe die Menschen und arbeite für ihr Wohl, so wirst du Zufriedenheit und Hoffnung finden. Denn noch nie kam in das zärtliche Herz eines liebevollen Vaters der trostlose Gedanke, sich und die Seinigen für Wellen des Meeres zu halten."

Almet, dessen Wangen anfingen zu glühen[6], kehrte in

1. Da à rendre par *tandis que*.
2. A rend. par l'art. indéf.
3. *Incorruptible*.
4. *Pratique la*.
5. *Oppression*.
6. *Briller*, par suite de la chaleur de sa parole.

den Tempel zurück und der Fremde ging in Frieden seinen Weg.

---

7. Das beste Erbtheil.

LE MEILLEUR HÉRITAGE.

Der König von Aegypten und der Kaiser von Konstantinopel[1] hatten seit einiger Zeit blutige Kriege mit einander geführt[2]. Endlich wurden sie des Mordens und der Verheerungen überdrüßig[3], ließen die alte Zwietracht[4] fahren und machten Friede. Um ihre Versöhnung noch mehr zu befestigen, trafen[5] sie eine doppelte Heirath zwischen ihren Kindern; und jeder verlobte seinen Sohn mit des andern Tochter. Die Väter selbst wurden von nun an die innigsten Freunde; keiner unternahm etwas wichtiges, ohne den andern um Rath zu fragen; und wenn einer mit dem andern nicht zufrieden war, so gaben sie sich ihre Bedenken[6] freundschaftlich zu erkennen. Einst schrieb der Sultan von Aegypten an den Kaiser von Konstantinopel also:

„Einem Vater kann nichts theurer sein, als das Wohl seiner Kinder, in denen er nach seinem Tode von neuem aufblüht[7]. Alles andere, worüber er Herr ist, wird ihm nach wenigen Jahren genommen; eine glückliche Nachkommenschaft aber ist ein immergrünender Baum auf seinem Grabe. Von dieser Wahrheit überzeugt, bemühe ich mich, meinem Sohne Schätze zu sammeln, mit denen sich ein König Ruhm

1. Monarque de l'empire romain d'Orient.
2. Krieg führen, *faire la guerre.*
3. Ueberdrüßig werden, *se lasser de.*
4. *Inimitié.*
5. Treffen, dans le sens de *conclure; contracter.*
6. *Scrupule.*
7. *Revivre.*

und Glück erwerben kann. Ich wundere mich daher, daß du meinem Beispiele nicht nachfolgest und deinem Sohne keine glückliche Regierung zu verschaffen suchst."

Der Kaiser antwortete dem Sultan: „Der Weise setzt sein Vertrauen nicht auf die Güter dieser Welt, die[1] Unverstand verschwenden und tausend Unfälle in wenigen Tagen zerstreuen können. Ich bemühe mich, meinem Sohne solche Schätze zu sammeln, die ihm keine irdische Gewalt nehmen, und durch welche er sich Glückseligkeit aller Art erwerben kann; ich meine, ich habe sein Herz zur Tugend gebildet[2], und seinen Verstand mit Kenntnissen bereichert."

---

8. Mahmuds Spiegel.

LE MIROIR DE MAHMOUD.

Der Sultan Mahmud, welcher viel Verstand und Tapferkeit besaß, aber nicht schön von Angesicht war, hörte sich von seinen Hofleuten so oft das Licht der Welt, die Quelle des Trostes, die Lust der Völker, das Ebenbild der Sonne nennen[3] und seine Schönheit preisen, daß er zuletzt wirklich glaubte, er sei schön. Als er nun eines Tages in einer großen Galerie auf- und niederging, und von ungefähr in einen Spiegel sah, wunderte er sich sehr, als er es anders fand[4]. „Entweder belügen mich meine Hofleute," sprach er, „oder dieser Spiegel ist falsch. So viel hundert Augen, die mich schön finden, können aber schwerlich[5] so arg betrügen. Es kann nicht anders sein; der Fehler liegt im Spiegel."

1. Die, pronom.
2. Bilden zu, *former à*.
3. Sich nennen hören, *s'entendre appeler*. C'est bien là le style ampoulé usité en Orient.
4. Es anders finden, *trouver qu'il en est autrement*.
5. *Difficilement*.

Er ging zum zweiten: der zeigte ihm eben dasselbe Gesicht. Zum dritten: wieder dasselbe. „So könnte es denn doch wohl sein," fing er endlich an, „daß diese Gläser Recht hätten. Man kann ihnen trauen, daß sie die Wahrheit sagen; denn sie werden nicht wie meine Hofleute für ihre Lügen bezahlt." Er stand noch in diesen Gedanken, als sein Großvezir Kasajas, der ihm selten zu schmeicheln[1] pflegte, herein trat. „Vezir," sprach er, „wie kommt es, daß so viele Leute sagen, sie würden durch meinen Anblick erfreut? Denn wenn diese Spiegel mich nicht belügen, so bin ich eben nicht schön."

„Herr," antwortete der Vezir, „die Völker wären glücklich, wenn ihre Könige keine Schmeichler fänden. Sie begleiten auch dich, wie der Schatten das Licht. Sie haben dich belogen, um dir zu gefallen; und ich will dir die Wahrheit sagen, um dir nützlich zu werden. Es ist für einen König gleichgültig[2], er mag schön oder häßlich sein: denn nur wenige von seinen Unterthanen können seines Anblicks theilhaftig[3] werden; und diese wenigen gewöhnen sich leicht daran. Hingegen seiner Gerechtigkeit und Weisheit erfreuen[4] sie sich alle: darum sind auch diese beiden die größten Schönheiten, die ein Volk seinem Könige wünschen kann."

1. Schmeicheln se constr. avec le dat. de la personne qu'on flatte (*blandiri alicui*).

2. De gleich et gelten; *indifférent*.

3. Les monarques orient. ne se montraient pas en public.

4. Erfreuen constr. ici avec le gén. de la chose dont on se réjouit.

9. Alaeddin[1].

ALADIN.

Issedin, ein reicher Kaufmann zu Kairo[2], verlor durch Unglück in weniger als zwei Jahren sein ganzes Vermögen; er selbst starb wenig Wochen nach seinem letzten Verluste vor Gram und hinterließ seine zahlreiche Familie in der äußersten Dürftigkeit. Sein ältester Sohn, der Alaeddin hieß und noch nicht achtzehn Jahr alt war, trauerte mehr[3] über das Elend seiner Mutter und Geschwister, als über sein eigenes. „Ich kann dir hier Nichts helfen, liebe Mutter," sprach er, „wenn ich nicht als Tagelöhner arbeiten, und meinen dürftigen Unterhalt durch Sklavendienste erwerben will. Ich will in die Fremde, wo vielleicht ein besseres Schicksal auf mich wartet. Geht es mir wohl, so sei gewiß, daß Alaeddin an seine Mutter und Geschwister denket." Er nahm von den Seinigen Abschied, schlug sich[4] zu einer Karavane, die nach Sues[5] zog, und kam nach zwei Tagen in dieser Seestadt an. Die Reisenden zerstreuten sich und gingen ihren Geschäften nach; er aber, der keines hatte, schlich traurig an dem Ufer des Meeres auf und nieder. Eine große Menge Kaufleute von Medina, von Mekka, aus Indien und Sina[6] schifften ihre Waaren hier ein. Der ganze Hafen war mit segelfertigen Schiffen gefüllt; das Ufer mit Schiffsleuten, Lastträgern und reichen Ballen bedeckt. Alles war in Bewegung und

1. *Alaeddin*, propret.: *Allah-ed-Dîn, la loi de Dieu.*
2. *Le Caire.*
3. Ueber etwas trauern, *pleurer*.
4. Sich zu etwas schlagen, *se joindre à*. C'est ce que font, en Orient, les voyageurs isolés; de là le nombre souvent si considérable des gens d'une même caravane.
5. *Sues* pour *Suez*, port très-ancien et auj. plus fréquenté encore sur la mer Rouge.
6. Pour China, *Chine*.

Arbeit; und Alaeddin ging müßig, unbekannt und hungrig herum, ohne zu wissen, an wen er sich wenden sollte.

„Vor wenigen Jahren landeten hier die Schiffe meines Vaters mit reichen indischen Gütern," dachte er, und sah wehmüthig vor sich hin, als ein fremder Kaufmann zu ihm trat. Er trug ein langes weißes Kleid, das nebst dem weißen Barte, der bis an den Gürtel reichte[1], seiner übrigen guten Gestalt ein ehrwürdiges Ansehen gab. „Mein Sohn," sprach der Fremde, „darf ich nach deinem Namen und nach deinen Geschäften fragen?" „Herr," antwortete der Jüngling, „ich heiße Alaeddin. Ich habe hier kein Geschäft; Unglück und Dürftigkeit hat[2] mich in diese Stadt geführt. Ich kann hier auch nichts weiter erwarten, als daß Gott das Herz irgend eines wohlthätigen Mannes rühre, mich in seinen Schutz zu nehmen[3], und in ein fremdes Land zu bringen, wo eine von den tausend Pforten der Vorsehung, die sich den Redlichen öffnen, auch mich Verlassenen aufnehmen möge." „Ich reise nach Dschidda[4]," sprach der Fremde; „und da ich wegen meines Alters einen Bedienten suche, der mich bis dorthin begleite, so steht es bei dir[5], ob du diese Stelle annehmen willst. Ich gebe dir jeden Tag einen Piaster[6] und dein ganzer Lohn soll dir bei unsrer Landung sogleich ausgezahlt werden." Alaeddin küßte ihm die Hände und nahm sein Anerbieten mit Freuden an. Des Fremden Güter waren schon eingeschifft. Sie begaben sich beide an Bord. Die Anker wurden gelichtet[7]; das Schiff segelte in die hohe

1. Quand il s'agit de barbe, reichen, *descendre.*

2. Le v. est au sing. quoiqu'il ait deux sujets.

3. La constr. exigerait un v. à un mode pers. Herder a préféré la constr. arabe.

4. *Djiddah* ou *Djeddah*, port sur la mer Rouge, tristement célèbre par les massacres des consuls français et anglais en 1858.

5. *Il ne tient qu'à toi.*

6. La piastre turque vaut auj. vingt-deux centimes. Valait autrefois 2 francs.

7. Lichten (die Anker), *lever l'ancre.*

See[1] und nach einer Ueberfahrt von vier und zwanzig Tagen erreichten sie den bestimmten Hafen.

Alaeddin hatte sich während der Reise sehr wohl verhalten. Sein Herr zahlte ihm der Bedingung gemäß, so bald sie ans Land traten, vier und zwanzig Piaster. „Mein Sohn," sagte er, „da ist, was ich dir für deine Dienste schuldig bin. Allein ich darf es dabei nicht bewenden lassen; hier hast du noch zehn Piaster. Die bewiesene Genauigkeit in deinen Pflichten und dein Eifer, allen meinen Wünschen zuvor zu kommen[2], fordern nicht weniger von meiner Erkenntlichkeit." Er schenkte ihm auch ein neues Kleid[3]; und als Alaeddin um weitere Befehle bat, so reichte er ihm großmüthig die Hand und sprach: „Gehe hin in Frieden, mein Sohn." „Herr," sagte Alaeddin, „laßt euer Gebet mich begleiten." Die Augen standen ihm voll Thränen und sein Herz war so beklemmt, daß er nichts mehr sagen konnte. Er wandte sich nach der Stadt, ohne zu wissen, was er nun anfangen sollte.

Er ging in den Gassen hin und her, bis ihn die einbrechende Nacht in ein Gasthaus nöthigte[4]. Es war in dieser Stadt, die in einer wüsten Gegend liegt, alles sehr theuer. Er mußte für ein geringes Mahl und für eine schlechte Lagerstätte zwei Piaster bezahlen. Sein Geld nahm unvermerkt ab, und nach fünf kurzen Tagen sah er mit Betrübniß, daß kaum noch der dritte Theil davon übrig war. Er ging täglich zwei bis dreimal an den Hafen, ohne einen Menschen zu finden, der seine Dienste begehrte. Er trat jedem Fremden, dessen Ansehen etwas versprach, vor die Augen; keiner aber fragte ihn, ob er etwas bedürfe.

So hatte er auch am sechsten Tage zwei vergebliche Wege[5]

1. *La haute mer.*
2. *Prévenir.*
3. L'habitude de donner des habits à ceux qu'on veut honorer, existe, aujourd'hui encore, en Orient.
4. A sous-entendre zu gehen.
5. Dans le sens de *course*.

gethan, und kehrte eben in stiller Traurigkeit wieder zurück, als er nicht weit von der Stadt einen Beutel an der Erde fand. Er bückte sich, hob ihn auf, und da er sah, daß derselbe voll Zechinen sei, so verbarg er ihn in seinem Busen. Die Gegend war einsam, und niemand hatte ihn bemerkt. „Nun ist mir auf einmal aus meiner Noth geholfen!" sprach er und eilte seinen Reichthum näher zu betrachten, als er einem Herolde[1] begegnete, der diese Worte ausrief: „Ihr redlichen und gottesfürchtigen Leute! Wer von euch einen Beutel mit tausend Zechinen gefunden hat, und denselben an den Eigenthümer zurückgeben will, der soll hundert Zechinen zur Belohnung empfangen." „Hundert Zechinen," dachte Alaeddin, „die ich rechtmäßig[2] besitze, sind besser als tausend gestohlene. Unrecht gedeiht nie, und sein Lohn ist Reue[3]. Was würde ich gewinnen, wenn ich mein Glück auf das Verderben eines andern baute? Wer kann den Fluch eines Armen ertragen? Nein, ich will keinen Fluch über mich bringen." Er ging auf den Herold zu, und fragte wer der Mann sei, der diesen Beutel verloren habe? „Warum fragst du das?" antwortete der Herold. „Der Beutel ist gefunden," fuhr Alaeddin fort. „Wenn der andere sein Recht dazu erweisen kann, ist man bereit das Gefundene zurück zu geben." In Wahrheit," sagten die Umstehenden, als Alaeddin mit dem Herolde fortging, „das ist ein Mensch wie es wenige gibt; dergleichen[4] Redlichkeit ist jetzt eine seltene Erscheinung."

Der Herold führte ihn in ein großes Haus. Sie traten in einen kleinen Vorsaal, wo ein langer hagerer Mann zwi-

1. Litt.: *héraut, crieur public.*
2. *Légitimement.*
3. Les Orientaux aiment à appliquer à toutes les circonstances de la vie des proverbes, tirés soit du Coran, soit de leurs historiens.
4. Si l'on décompose le mot, il est synonyme de gleich der.

schen einer Menge Rechnungsbüchern[1] saß, in denen er blätterte[2]. „Herr," sagte der Herold, „hier ist derjenige, welcher den Beutel gefunden hat." Der Alte drehte sich bei diesen Worten langsam um, sah den Alaeddin mit großen Augen an und fragte, ob er der sei, welcher den Beutel gefunden habe. „Ja, Herr, ich bin's," sagte Alaeddin. „Du verlangst vielleicht," fuhr der Alte fort, „daß ich dir das Siegel des Beutels angeben[3] soll?" „Nein, Herr," antwortete Alaeddin lebhaft, das verlange ich nicht. Ein so ehrwürdiger Mann, wie du bist, kann nicht betrügen. Hier ist der Beutel." „Gott wird dein Vergelter seyn, mein Sohn," sprach der Alte, legte den Beutel neben sich, und blätterte in seinen Büchern fort. Alaeddin blieb schweigend stehen, bis der Alte von ungefähr wieder aufsah und fragte, auf was er noch warte. „Herr," sagte Alaeddin, „der Herold hat demjenigen, welcher dir den Beutel wiederbringen würde, hundert Zechinen versprochen; ich hoffe, daß du dein Versprechen erfüllen werdest." „Das ist billig, mein Sohn," antwortete der Alte. „Der Beutel mit den tausend Zechinen gehört einer verarmten Familie, die ihre väterlichen Güter verkauft hat. Wolltest du nicht mit der Hälfte des Versprochenen[4] zufrieden sein?" „Auch das," sagte Alaeddin; „ich nehme sie an." Anstatt sie auszuzahlen, las der Alte in seinen Büchern weiter. „Ich sehe," fing er nach einiger Zeit wieder an, „daß die Eigenthümer dieses Geldes Unmündige[5] sind, und daß sie nach Abzug der väterlichen Schulden kaum die Hälfte davon erhalten werden. Wolltest du nicht mit zehn Zechinen zufrieden sein, mein Sohn?" „Nun gut," sagte Alaeddin; „ich bin zufrieden." Der Alte that wie vorher, und las in seinen Büchern weiter. „Ich rechne eben aus," fing er hernach wie-

1. *Livres de compte.*
2. In einem Buche blättern, *feuilleter un livre.*
3. *Indiquer.*
4. C.-à-d. Geldes.
5. *Mineur.*

der an, „daß, wenn von den fünf Unmündigen jedes hundert Zechinen bekommen soll, welches für ein verlassenes Kind sehr wenig ist, für dich nicht mehr, als eine einzige Zechine übrig bleibt. Wolltest du damit zufrieden sein, mein Sohn?" „Nun gut," sagte Alaeddin; „ich bin's zufrieden." Der Alte strich sich den Bart[1], sah an die Decke des Saals, und sagte: „Daß ich so vergeßlich bin[2]! da besinne ich mich erst, daß auch der Herold eine Zechine bekommt. Wolltest du ihm die deinige nicht abtreten, mein Sohn, und dich bloß mit dem Bewußtsein deiner guten That begnügen?" „Nun, es sei so," sagte Alaeddin; „wie müßte ich thun, wenn ich den verlornen Beutel nicht gefunden hätte?" „Gehe hin in Frieden," sagte der Alte, der aufstand und seine rechte Hand auf Alaeddins Haupt legte; „behalte diese edle Gesinnung, so wird es dir allenthalben[3] wohlgehn."

Alaeddin ging so vergnügt fort, als ob er tausend Zechinen gewonnen hätte. Er kam in das Gasthaus zurück, und aß für einen von den fünf letzten Piastern ein wenig geringe Speise, ohne daran zu denken, wie viel Gold er auf einmal verschenkt[4] hatte. „Ich bin gesund und in einem fremden Lande," sprach er; „warum sollte ich mich weigern[5] um Tagelohn zu arbeiten, wenn mir nichts besseres übrig bleibt?" Allein es war ihm schon ein besseres Schicksal bereitet. Der Fremde, der ihn von Sues mitgenommen hatte und der sich Kraen Olnas nannte, war ein reicher Indischer[6] Kaufmann. Er hatte den Jüngling sogleich lieb gewonnen, wollte ihn aber vorher prüfen, ob er seiner Wohlthaten werth sei. Er hatte in dieser Stadt ein reiches Magazin,

1. Sich den Bart streichen, habitude orientale, *se tirer la barbe*.
2. *Que je suis donc oublieux!*
3. *Undiqueversum; partout.*
4. *Donner en cadeau.*
5. Sich weigern, *se refuser à*.
6. Ne devrait pas avoir la majuscule.

über welches Halil, der getreueste seiner Diener, den aber jedermann für den Eigenthümer hielt, zum Verwalter gesetzt war[1]. Kraen Olnas ließ den Alaeddin genau beobachten, und da er hörte, daß er täglich in den Hafen käme, so mußte ihm einer von seinen Sklaven den Beutel in den Weg legen. Sein getreuer Halil war der lange, hagere Mann, der Alaeddins Geduld und Großmuth so empfindlich[2] prüfte. Kraen Olnas war selbst unsichtbar zugegen, und beschloß sich des guten Jünglings von nun an ernstlich anzunehmen.

Alaeddin saß noch in seine vorigen Gedanken vertieft, als der getreue Halil zu ihm trat. „Mein Sohn," sprach er, „ich habe dich lieb gewonnen. Darf ich fragen, wer du seist, und was du hier suchest?" „Ich bin ein Aegypter," antwortete Alaeddin, „und suche in einer Handlung oder sonst irgendwo Dienste zu finden." „Bist du in den Handlungsgeschäften erfahren[3]?" fragte Halil weiter. „So, wie es ein Jüngling, der von Kindheit auf dabei war, sein kann," antwortete Alaeddin; „was ich noch nicht weiß, das getraue[4] ich mir durch Eifer bald zu lernen." „Willst du in meine Dienste treten," fuhr Halil fort, „so komm mit mir. Ich will dir keinen Lohn bedingen; du sollst mein Freund sein. Ich will dich in meinen Geschäften unterrichten, und für dein Glück sorgen." Alaeddin sah diesen Mann wie einen Engel an, den die Vorsehung gesandt habe, ihm aus seiner Noth zu helfen und folgte demselben ungesäumt[5] in sein Haus. Halil behandelte seinen Freund, wie ein Vater seinen Sohn. Den Tag über arbeiteten sie zusammen in dem Waarengewölbe[6], und des Abends erzählte Halil von seinen Reisen. Die Leichtigkeit,

1. Zum Verwalter gesetzt sein über etwas, *être chargé de l'administration de.*
2. *D'une manière si sensible.*
3. Erfahren sein, *être expert.*
4. Sich getrauen, *se faire fort de*
5. *Sans tarder;* de säumen.
6. *Magasin.*

mit welcher Alaeddin, der zu diesen Geschäften geboren schien, Alles begriff, am meisten aber seine Ergebenheit und Liebe erfreuten den Alten so sehr, daß er ihn täglich lieber gewann.

So waren ungefähr zwei Jahre vergangen, als Halil eines Tages sagte: „Lieber Alaeddin, ich muß dich verlassen. Ein Geschäft, das ich aus Liebe zu dir schon einige Zeit aufgeschoben habe, nöthigt mich, eine Reise nach Indien zu thun. Ich weiß nicht, was mir auf dieser weiten Fahrt begegnen kann, und ob ich dich wieder sehen werde: der Mensch ist schwach und allerlei Zufällen[1] unterworfen. Ich habe sonst keinen Freund, als dich; ich will deine bisherige Treue belohnen, und dich zu meinem Erben einsetzen[2]. Ich werde mit mehr Beruhigung reisen, wenn ich wegen deiner künftigen Versorgung gewiß bin." Alaeddin fiel ihm zu Füßen und bat ihn mit Thränen, sein Vorhaben aufzugeben. „Laß mich diese Reise thun," sprach er; „ich bin jung, ich kann die Gefahren der See leichter ertragen; ich will deine Befehle so gut ausrichten, als ob du selbst dort wärest." Allein Halil blieb bei seinem Entschluß. Sie gingen beide zum Kadi, wo Halil ein Testament niederlegte, in welchem er den Alaeddin zum Erben aller seiner Magazine einsetzte, wenn er auf dieser Reise sterben sollte. Den andern Tag ging er zu Schiffe[3]. Alaeddin begleitete ihn bis an Bord. Sie umarmten sich zum letztenmale. „Noch etwas habe ich vergessen," sagte Halil heimlich. „In den vier Winkeln unsers großen Gewölbes wirst du vier Urnen vergraben finden. Jede enthält vier hundert tausend Zechinen. Dieser Schatz gehört einem indischen Kaufmann, mit Namen Kraen Olnas, der ihn vor einigen Jahren bei mir niederlegte[4].

1. *Accident, hasard.*
2. *Instituer comme héritier.*
3. *S'embarquer*
4. *Déposer.*

Sollte dieser Mann während meiner Abwesenheit sein Geld wiederfordern, so gieb es ihm ohne die geringste Bedenklichkeit[1] zurück, und begegne ihm[2] wie meinem besten Freunde." Das Schiff fuhr ab; Alaeddin rief seinem Wohlthäter ein Lebewohl nach dem andern zu, und sah ihm so lange nach, bis das Schiff aus seinen Augen verschwand.

Er wartete viele Monate vergeblich auf Nachricht von seinem Herrn. Er fragte bei allen Schiffleuten, die aus Indien kamen; keiner aber hatte ihn weder gesehen, noch von ihm gehört. Endlich kam das Schiff, mit welchem Halil gegangen war, wieder zurück, und brachte die Botschaft, daß er kurz nach seiner Ueberfahrt zu Surate gestorben sei. Alaeddin glaubte es nicht eher, als bis ihm die Güter, die sein Herr mitgenommen hatte, von dem Schiffshauptmann wieder eingehändiget[3] wurden. Er trauerte über seinen Tod, wie über den Verlust eines Vaters. Das Gewölbe, wo die Urnen stehen sollten, ließ er jeden Tag sorgfältig verschließen, sah aber niemals nach, ob diese Urnen wirklich da wären. Ueberhaupt that er, als ob er noch immer der Verwalter von den Gütern seines Freundes sei: denn er sorgte so eifrig für ihre Erhaltung und Vermehrung, als ob er heute oder morgen Rechnung ablegen[4] müßte. Halil war auch nicht gestorben. Seine Reise war mit Kraen Olnas verabredet, um den Alaeddin zu prüfen, ob er im Glück eben so redlich und dankbar sein werde, als er in seiner Armuth gewesen war.

Alaeddin sandte zwar einen Beutel mit fünf hundert Zechinen für seine Mutter und Geschwister nach Kairo; allein das Geld kam mit der Nachricht wieder, daß sich die Familie des Isseddin schon seit einem Jahre aus dieser Stadt wegbe-

1. *Scrupule, hésitation.*
2. Begegnen, avec le datif; à rendre par traiter.
3. Einhändigen, de Hand; *remettre.*
4. *Rendre compte.*

Er ging zum zweiten: der zeigte ihm eben dasselbe Gesicht. Zum dritten: wieder dasselbe. „So könnte es denn doch wohl sein," fing er endlich an, „daß diese Gläser Recht hätten. Man kann ihnen trauen, daß sie die Wahrheit sagen; denn sie werden nicht wie meine Hofleute für ihre Lügen bezahlt." Er stand noch in diesen Gedanken, als sein Großvezir Kasajas, der ihm selten zu schmeicheln[1] pflegte, herein trat. „Vezir," sprach er, „wie kommt es, daß so viele Leute sagen, sie würden durch meinen Anblick erfreut? Denn wenn diese Spiegel mich nicht belügen, so bin ich eben nicht schön."

„Herr," antwortete der Vezir, „die Völker wären glücklich, wenn ihre Könige keine Schmeichler fänden. Sie begleiten auch dich, wie der Schatten das Licht. Sie haben dich belogen, um dir zu gefallen; und ich will dir die Wahrheit sagen, um dir nützlich zu werden. Es ist für einen König gleichgültig[2], er mag schön oder häßlich sein: denn nur wenige von seinen Unterthanen können seines Anblicks theilhaftig[3] werden; und diese wenigen gewöhnen sich leicht daran. Hingegen seiner Gerechtigkeit und Weisheit erfreuen[4] sie sich alle: darum sind auch diese beiden die größten Schönheiten, die ein Volk seinem Könige wünschen kann."

1. Schmeicheln se constr. avec le dat. de la personne qu'on flatte (*blandiri alicui*).

2. De gleich et gelten; *indifférent*.

3. Les monarques orient. ne se montraient pas en public.

4. Erfreuen constr. ici avec le gén. de la chose dont on se réjouit.

9. Alaeddin[1].

ALADIN.

Isseddin, ein reicher Kaufmann zu Kairo[2], verlor durch Unglück in weniger als zwei Jahren sein ganzes Vermögen; er selbst starb wenig Wochen nach seinem letzten Verluste vor Gram und hinterließ seine zahlreiche Familie in der äußersten Dürftigkeit. Sein ältester Sohn, der Alaeddin hieß und noch nicht achtzehn Jahr alt war, trauerte mehr[3] über das Elend seiner Mutter und Geschwister, als über sein eigenes. „Ich kann dir hier Nichts helfen, liebe Mutter," sprach er, „wenn ich nicht als Tagelöhner arbeiten, und meinen dürftigen Unterhalt durch Sklavendienste erwerben will. Ich will in die Fremde, wo vielleicht ein besseres Schicksal auf mich wartet. Geht es mir wohl, so sei gewiß, daß Alaeddin an seine Mutter und Geschwister denket." Er nahm von den Seinigen Abschied, schlug sich[4] zu einer Karavane, die nach Sues[5] zog, und kam nach zwei Tagen in dieser Seestadt an. Die Reisenden zerstreuten sich und gingen ihren Geschäften nach; er aber, der keines hatte, schlich traurig an dem Ufer des Meeres auf und nieder. Eine große Menge Kaufleute von Medina, von Mekka, aus Indien und Sina[6] schifften ihre Waaren hier ein. Der ganze Hafen war mit segelfertigen Schiffen gefüllt; das Ufer mit Schiffsleuten, Lastträgern und reichen Ballen bedeckt. Alles war in Bewegung und

1. *Alaeddin*, propret.: *Allah-ed-Dîn, la loi de Dieu.*
2. *Le Caire.*
3. Ueber etwas trauern, *pleurer.*
4. Sich zu etwas schlagen, *se joindre à.* C'est ce que font, en Orient, les voyageurs isolés; de là le nombre souvent si considérable des gens d'une même caravane.
5. *Sues* pour *Suez*, port très-ancien et auj. plus fréquenté encore sur la mer Rouge.
6. Pour China, *Chine.*

Arbeit; und Alaeddin ging müßig, unbekannt und hungrig herum, ohne zu wissen, an wen er sich wenden sollte.

„Vor wenigen Jahren landeten hier die Schiffe meines Vaters mit reichen indischen Gütern," dachte er, und sah wehmüthig vor sich hin, als ein fremder Kaufmann zu ihm trat. Er trug ein langes weißes Kleid, das nebst dem weißen Barte, der bis an den Gürtel reichte[1], seiner übrigen guten Gestalt ein ehrwürdiges Ansehen gab. „Mein Sohn," sprach der Fremde, „darf ich nach deinem Namen und nach deinen Geschäften fragen?" „Herr," antwortete der Jüngling, „ich heiße Alaeddin. Ich habe hier kein Geschäft; Unglück und Dürftigkeit hat[2] mich in diese Stadt geführt. Ich kann hier auch nichts weiter erwarten, als daß Gott das Herz irgend eines wohlthätigen Mannes rühre, mich in seinen Schutz zu nehmen[3], und in ein fremdes Land zu bringen, wo eine von den tausend Pforten der Vorsehung, die sich den Redlichen öffnen, auch mich Verlassenen aufnehmen möge." „Ich reise nach Dschidda[4]," sprach der Fremde; „und da ich wegen meines Alters einen Bedienten suche, der mich bis dorthin begleite, so steht es bei dir[5], ob du diese Stelle annehmen willst. Ich gebe dir jeden Tag einen Piaster[6] und dein ganzer Lohn soll dir bei unsrer Landung sogleich ausgezahlt werden." Alaeddin küßte ihm die Hände und nahm sein Anerbieten mit Freuden an. Des Fremden Güter waren schon eingeschifft. Sie begaben sich beide an Bord. Die Anker wurden gelichtet[7]; das Schiff segelte in die hohe

1. Quand il s'agit de barbe, reichen, *descendre*.

2. Le v. est au sing. quoiqu'il ait deux sujets.

3. La constr. exigerait un v. à un mode pers. Herder a préféré la constr. arabe.

4. *Djiddah* ou *Djeddah*, port sur la mer Rouge, tristement célèbre par les massacres des consuls français et anglais en 1858.

5. *Il ne tient qu'à toi*.

6. La piastre turque vaut auj. vingt-deux centimes. Valait autrefois 2 francs.

7. Lichten (die Anker), *lever l'ancre*.

See[1] und nach einer Ueberfahrt von vier und zwanzig Tagen erreichten sie den bestimmten Hafen.

Alaeddin hatte sich während der Reise sehr wohl verhalten. Sein Herr zahlte ihm der Bedingung gemäß, so bald sie ans Land traten, vier und zwanzig Piaster. „Mein Sohn," sagte er, „da ist, was ich dir für deine Dienste schuldig bin. Allein ich darf es dabei nicht bewenden lassen; hier hast du noch zehn Piaster. Die bewiesene Genauigkeit in deinen Pflichten und dein Eifer, allen meinen Wünschen zuvor zu kommen[2], fordern nicht weniger von meiner Erkenntlichkeit." Er schenkte ihm auch ein neues Kleid[3]; und als Alaeddin um weitere Befehle bat, so reichte er ihm großmüthig die Hand und sprach: „Gehe hin in Frieden, mein Sohn." „Herr," sagte Alaeddin, „laßt euer Gebet mich begleiten." Die Augen standen ihm voll Thränen und sein Herz war so beklemmt, daß er nichts mehr sagen konnte. Er wandte sich nach der Stadt, ohne zu wissen, was er nun anfangen sollte.

Er ging in den Gassen hin und her, bis ihn die einbrechende Nacht in ein Gasthaus nöthigte[4]. Es war in dieser Stadt, die in einer wüsten Gegend liegt, alles sehr theuer. Er mußte für ein geringes Mahl und für eine schlechte Lagerstätte zwei Piaster bezahlen. Sein Geld nahm unvermerkt ab, und nach fünf kurzen Tagen sah er mit Betrübniß, daß kaum noch der dritte Theil davon übrig war. Er ging täglich zwei bis dreimal an den Hafen, ohne einen Menschen zu finden, der seine Dienste begehrte. Er trat jedem Fremden, dessen Ansehen etwas versprach, vor die Augen; keiner aber fragte ihn, ob er etwas bedürfe.

So hatte er auch am sechsten Tage zwei vergebliche Wege[5]

1. *La haute mer.*
2. *Prévenir.*
3. L'habitude de donner des habits à ceux qu'on veut honorer, existe, aujourd'hui encore, en Orient.
4. A sous-entendre zu gehen.
5. Dans le sens de *course*.

gethan, und kehrte eben in stiller Traurigkeit wieder zurück, als er nicht weit von der Stadt einen Beutel an der Erde fand. Er bückte sich, hob ihn auf, und da er sah, daß derselbe voll Zechinen sei, so verbarg er ihn in seinem Busen. Die Gegend war einsam, und niemand hatte ihn bemerkt. „Nun ist mir auf einmal aus meiner Noth geholfen!" sprach er und eilte seinen Reichthum näher zu betrachten, als er einem Herolde[1] begegnete, der diese Worte ausrief: „Ihr redlichen und gottesfürchtigen Leute! Wer von euch einen Beutel mit tausend Zechinen gefunden hat, und denselben an den Eigenthümer zurückgeben will, der soll hundert Zechinen zur Belohnung empfangen." „Hundert Zechinen," dachte Alaeddin, „die ich rechtmäßig[2] besitze, sind besser als tausend gestohlene. Unrecht gedeiht nie, und sein Lohn ist Reue[3]. Was würde ich gewinnen, wenn ich mein Glück auf das Verderben eines andern baute? Wer kann den Fluch eines Armen ertragen? Nein, ich will keinen Fluch über mich bringen." Er ging auf den Herold zu, und fragte wer der Mann sei, der diesen Beutel verloren habe? „Warum fragst du das?" antwortete der Herold. „Der Beutel ist gefunden," fuhr Alaeddin fort. „Wenn der andere sein Recht dazu erweisen kann, ist man bereit das Gefundene zurück zu geben." In Wahrheit," sagten die Umstehenden, als Alaeddin mit dem Herolde fortging, „das ist ein Mensch wie es wenige gibt; dergleichen[4] Redlichkeit ist jetzt eine seltene Erscheinung."

Der Herold führte ihn in ein großes Haus. Sie traten in einen kleinen Vorsaal, wo ein langer hagerer Mann zwi-

1. Litt.: *héraut, crieur public.*

2. *Légitimement.*

3. Les Orientaux aiment à appliquer à toutes les circonstances de la vie des proverbes, tirés soit du Coran, soit de leurs historiens.

4. Si l'on décompose le mot, il est synonyme de gleich der.

schen einer Menge Rechnungsbüchern[1] saß, in denen er blätterte[2]. „Herr," sagte der Herold, „hier ist derjenige, welcher den Beutel gefunden hat." Der Alte drehte sich bei diesen Worten langsam um, sah den Alaeddin mit großen Augen an und fragte, ob er der sei, welcher den Beutel gefunden habe. „Ja, Herr, ich bin's," sagte Alaeddin. „Du verlangst vielleicht," fuhr der Alte fort, „daß ich dir das Siegel des Beutels angeben[3] soll?" „Nein, Herr," antwortete Alaeddin lebhaft, das verlange ich nicht. Ein so ehrwürdiger Mann, wie du bist, kann nicht betrügen. Hier ist der Beutel." „Gott wird dein Vergelter seyn, mein Sohn," sprach der Alte, legte den Beutel neben sich, und blätterte in seinen Büchern fort. Alaeddin blieb schweigend stehen, bis der Alte von ungefähr wieder aufsah und fragte, auf was er noch warte. „Herr," sagte Alaeddin, „der Herold hat demjenigen, welcher dir den Beutel wiederbringen würde, hundert Zechinen versprochen; ich hoffe, daß du dein Versprechen erfüllen werdest." „Das ist billig, mein Sohn," antwortete der Alte. „Der Beutel mit den tausend Zechinen gehört einer verarmten Familie, die ihre väterlichen Güter verkauft hat. Wolltest du nicht mit der Hälfte des Versprochenen[4] zufrieden sein?" „Auch das," sagte Alaeddin; „ich nehme sie an." Anstatt sie auszuzahlen, las der Alte in seinen Büchern weiter. „Ich sehe," fing er nach einiger Zeit wieder an, „daß die Eigenthümer dieses Geldes Unmündige[5] sind, und daß sie nach Abzug der väterlichen Schulden kaum die Hälfte davon erhalten werden. Wolltest du nicht mit zehn Zechinen zufrieden sein, mein Sohn?" „Nun gut," sagte Alaeddin; „ich bin zufrieden." Der Alte that wie vorher, und las in seinen Büchern weiter. „Ich rechne eben aus," fing er hernach wie-

1. *Livres de compte.*
2. In einem Buche blättern, *feuilleter un livre.*
3. *Indiquer.*
4. C.-à-d. Geldes.
5. *Mineur.*

der an, „daß, wenn von den fünf Unmündigen jedes hundert Zechinen bekommen soll, welches für ein verlassenes Kind sehr wenig ist, für dich nicht mehr, als eine einzige Zechine übrig bleibt. Wolltest du damit zufrieden sein, mein Sohn?" „Nun gut," sagte Alaeddin; „ich bin's zufrieden." Der Alte strich sich den Bart[1], sah an die Decke des Saals, und sagte: „Daß ich so vergeßlich bin[2]! da besinne ich mich erst, daß auch der Herold eine Zechine bekommt. Wolltest du ihm die deinige nicht abtreten, mein Sohn, und dich bloß mit dem Bewußtsein deiner guten That begnügen?" „Nun, es sei so," sagte Alaeddin; „wie müßte ich thun, wenn ich den verlornen Beutel nicht gefunden hätte?" „Gehe hin in Frieden," sagte der Alte, der aufstand und seine rechte Hand auf Alaeddins Haupt legte; „behalte diese edle Gesinnung, so wird es dir allenthalben[3] wohlgehn."

Alaeddin ging so vergnügt fort, als ob er tausend Zechinen gewonnen hätte. Er kam in das Gasthaus zurück, und aß für einen von den fünf letzten Piastern ein wenig geringe Speise, ohne daran zu denken, wie viel Gold er auf einmal verschenkt[4] hatte. „Ich bin gesund und in einem fremden Lande," sprach er; „warum sollte ich mich weigern[5] um Tagelohn zu arbeiten, wenn mir nichts besseres übrig bleibt?" Allein es war ihm schon ein besseres Schicksal bereitet. Der Fremde, der ihn von Sues mitgenommen hatte und der sich Kraen Olnas nannte, war ein reicher Indischer[6] Kaufmann. Er hatte den Jüngling sogleich lieb gewonnen, wollte ihn aber vorher prüfen, ob er seiner Wohlthaten werth sei. Er hatte in dieser Stadt ein reiches Magazin,

1. Sich den Bart streichen, habitude orientale, *se tirer la barbe.*

2. *Que je suis donc oublieux!*

3. *Undiqueversum; partout.*

4. *Donner en cadeau.*

5. Sich weigern, *se refuser à.*

6. Ne devrait pas avoir la majuscule.

über welches Halil, der getreueste seiner Diener, den aber jedermann für den Eigenthümer hielt, zum Verwalter gesetzt war[1]. Kraen Olnas ließ den Alaeddin genau beobachten, und da er hörte, daß er täglich in den Hafen käme, so mußte ihm einer von seinen Sklaven den Beutel in den Weg legen. Sein getreuer Halil war der lange, hagere Mann, der Alaeddins Geduld und Großmuth so empfindlich[2] prüfte. Kraen Olnas war selbst unsichtbar zugegen, und beschloß sich des guten Jünglings von nun an ernstlich anzunehmen.

Alaeddin saß noch in seine vorigen Gedanken vertieft, als der getreue Halil zu ihm trat. „Mein Sohn," sprach er, „ich habe dich lieb gewonnen. Darf ich fragen, wer du seist, und was du hier suchest?" „Ich bin ein Aegypter," antwortete Alaeddin, „und suche in einer Handlung oder sonst irgendwo Dienste zu finden." „Bist du in den Handlungsgeschäften erfahren[3]?" fragte Halil weiter. „So, wie es ein Jüngling, der von Kindheit auf dabei war, sein kann," antwortete Alaeddin; „was ich noch nicht weiß, das getraue[4] ich mir durch Eifer bald zu lernen." „Willst du in meine Dienste treten," fuhr Halil fort, „so komm mit mir. Ich will dir keinen Lohn bedingen; du sollst mein Freund sein. Ich will dich in meinen Geschäften unterrichten, und für dein Glück sorgen." Alaeddin sah diesen Mann wie einen Engel an, den die Vorsehung gesandt habe, ihm aus seiner Noth zu helfen und folgte demselben ungesäumt[5] in sein Haus. Halil behandelte seinen Freund, wie ein Vater seinen Sohn. Den Tag über arbeiteten sie zusammen in dem Waarengewölbe[6], und des Abends erzählte Halil von seinen Reisen. Die Leichtigkeit,

1. Zum Verwalter gesetzt sein über etwas, *être chargé de l'administration de.*
2. *D'une manière si sensible.*
3. Erfahren sein, *être expert.*
4. Sich getrauen, *se faire fort de*
5. *Sans tarder;* de säumen.
6. *Magasin.*

mit welcher Alaeddin, der zu diesen Geschäften geboren schien, Alles begriff, am meisten aber seine Ergebenheit und Liebe erfreuten den Alten so sehr, daß er ihn täglich lieber gewann.

So waren ungefähr zwei Jahre vergangen, als Halil eines Tages sagte: „Lieber Alaeddin, ich muß dich verlassen. Ein Geschäft, das ich aus Liebe zu dir schon einige Zeit aufgeschoben habe, nöthigt mich, eine Reise nach Indien zu thun. Ich weiß nicht, was mir auf dieser weiten Fahrt begegnen kann, und ob ich dich wieder sehen werde: der Mensch ist schwach und allerlei Zufällen [1] unterworfen. Ich habe sonst keinen Freund, als dich; ich will deine bisherige Treue belohnen, und dich zu meinem Erben einsetzen [2]. Ich werde mit mehr Beruhigung reisen, wenn ich wegen deiner künftigen Versorgung gewiß bin." Alaeddin fiel ihm zu Füßen und bat ihn mit Thränen, sein Vorhaben aufzugeben. „Laß mich diese Reise thun," sprach er; „ich bin jung, ich kann die Gefahren der See leichter ertragen; ich will deine Befehle so gut ausrichten, als ob du selbst dort wärest." Allein Halil blieb bei seinem Entschluß. Sie gingen beide zum Kadi, wo Halil ein Testament niederlegte, in welchem er den Alaeddin zum Erben aller seiner Magazine einsetzte, wenn er auf dieser Reise sterben sollte. Den andern Tag ging er zu Schiffe [3]. Alaeddin begleitete ihn bis an Bord. Sie umarmten sich zum letztenmale. „Noch etwas habe ich vergessen," sagte Halil heimlich. „In den vier Winkeln unsers großen Gewölbes wirst du vier Urnen vergraben finden. Jede enthält vier hundert tausend Zechinen. Dieser Schatz gehört einem indischen Kaufmann, mit Namen Kraen Olnas, der ihn vor einigen Jahren bei mir niederlegte [4].

1. *Accident, hasard.*
2. *Instituer comme héritier.*
3. *S'embarquer*
4. *Déposer.*

Sollte dieser Mann während meiner Abwesenheit sein Geld wiederfordern, so gieb es ihm ohne die geringste Bedenklichkeit[1] zurück, und begegne ihm[2] wie meinem besten Freunde." Das Schiff fuhr ab; Alaeddin rief seinem Wohlthäter ein Lebewohl nach dem andern zu, und sah ihm so lange nach, bis das Schiff aus seinen Augen verschwand.

Er wartete viele Monate vergeblich auf Nachricht von seinem Herrn. Er fragte bei allen Schiffleuten, die aus Indien kamen; keiner aber hatte ihn weder gesehen, noch von ihm gehört. Endlich kam das Schiff, mit welchem Halil gegangen war, wieder zurück, und brachte die Botschaft, daß er kurz nach seiner Ueberfahrt zu Surate gestorben sei. Alaeddin glaubte es nicht eher, als bis ihm die Güter, die sein Herr mitgenommen hatte, von dem Schiffshauptmann wieder eingehändiget[3] wurden. Er trauerte über seinen Tod, wie über den Verlust eines Vaters. Das Gewölbe, wo die Urnen stehen sollten, ließ er jeden Tag sorgfältig verschließen, sah aber niemals nach, ob diese Urnen wirklich da wären. Ueberhaupt that er, als ob er noch immer der Verwalter von den Gütern seines Freundes sei: denn er sorgte so eifrig für ihre Erhaltung und Vermehrung, als ob er heute oder morgen Rechnung ablegen[4] müßte. Halil war auch nicht gestorben. Seine Reise war mit Kraen Olnas verabredet, um den Alaeddin zu prüfen, ob er im Glück eben so redlich und dankbar sein werde, als er in seiner Armuth gewesen war.

Alaeddin sandte zwar einen Beutel mit fünf hundert Zechinen für seine Mutter und Geschwister nach Kairo; allein das Geld kam mit der Nachricht wieder, daß sich die Familie des Isseddin schon seit einem Jahre aus dieser Stadt wegbe-

1. *Scrupule, hésitation.*
2. Begegnen, avec le datif; à rendre par traiter.
3. Einhändigen, de Hand; *remettre.*
4. *Rendre compte.*

geben[1] habe, ohne daß man sagen könne, wohin. Er glaubte, die Armuth habe sie gezwungen, die Stadt zu verlassen, und nahm sich vor, selbst in sein Vaterland zu reisen, um die Seinigen aufzusuchen, als eines Tages, da er in seinem Gewölbe stand, ein ehrwürdiger Greis zu ihm hereintrat. Er schien ein Fremder zu sein, trug ein langes weißes Kleid und einen langen silbergrauen Bart. Er sah sich neugierig in dem Gewölbe um und ging wieder weg. Er entfernte sich einige Schritte, kam aber bald wieder, und that wie das erstemal.

„Ehrwürdiger Greis," redete ihn Alaeddin an, als er zum drittenmal wieder kam, „du betrachtest mein Gewölbe so aufmerksam, als ob du etwas suchtest." Der Fremde gab ihm keine gerade[2] Antwort, sondern sagte bloß, daß er diesen Abend bei ihm zu speisen gedenke, wenn er ihn als einen Gastfreund[3] aufnehmen wolle. „Du bist willkommen," erwiederte Alaeddin. „Mein Haus steht jedem Fremden offen, wieviel mehr solchen, deren Besuch mir zur Ehre gereicht." Der Fremde grüßte ihn freundlich und ging fort. „Ist mir doch," sprach Alaeddin bei sich selbst, „als ob ich diesen Mann kennen sollte. Täusche ich mich oder habe ich Recht? Gang, Gestalt und Betragen, alles ist dasselbe. Es ist der Indier, mit dem ich hierher kam. Wie war es doch möglich, daß ich ihn verkennen[4] konnte?" Er wollte ihm nacheilen; allein der Fremde war ihm schon aus den Augen[5].

Die Zeit wurde ihm so lang, daß er schon vor Untergang der Sonne sein Gewölbe schloß, um selbst die nöthigen Anstalten[6] wegen der Bewirthung des Fremden zu machen[7].

1. Sich wegbegeben, *quitter*.
2. Dans le sens de *direct*.
3. *Hôte*.
4. Pas *méconnaître*, mais *ne pas reconnaître*
5. Aus den Augen sein, *disparaître*.
6. *Préparatif*.
7. On dit plutôt Anstalten treffen zur..

Als der Fremde kam, lief er ihm entgegen, küßte ihm ehrerbietig die Hand, nannte ihn seinen Wohlthäter, den Stifter seines Glücks, und benetzte seine Hand mit Thränen. Der Greis ward gerührt; er umarmte den dankbaren Alaeddin, nannte ihn seinen lieben Sohn und fragte, wie er ihn sogleich erkannt habe, da er seit diesen drei Jahren sehr viel älter geworden sei. „Wie hätte ich meinen Wohlthäter vergessen können," rief Alaeddin aus; „ihn, der den ersten Grund zu meinem jetzigen Wohlstand gelegt hat?" Nun fing er an zu erzählen, was ihm seit ihrer Trennung begegnet sei, und weinte laut, als er der Güte und des Todes seines verstorbenen Freundes gedachte. „Wenn er nur in meinen Armen verschieden wäre", sprach er, „so hätte ich ihm wenigstens die letzten kindlichen Pflichten erzeigen können; so aber starb er in einem fremden Lande, vielleicht verlassen und ohne eines Freundes Trost." Die Thränen träufelten dem ehrwürdigen Alten über die Wangen, indem Alaeddin so sprach; er drückte ihm die Hand und bat ihn, sich nicht so heftig zu betrüben. „Ich habe ihn sehr wohl gekannt, deinen redlichen Freund," sprach er; „er war auch der meinige, und unsere Freundschaft ist eigentlich die Gelegenheit, daß ich dich wiedersehe. Ich pflegte[1] jährlich hierher zu kommen, um meine Indischen Waaren an Aegyptische Kaufleute umzusetzen[2]. Ich bin hier sehr bekannt, und heiße Kraen Olnas. „Wie?" rief Alaeddin, „du bist Kraen Olnas, der beste Freund meines Herrn, wie er dich nannte? Sei mir auch in seinem Namen willkommen. Er hat mir dein Geheimniß vertraut; du wirst Alles finden, wie er es verlassen hat. Ich habe das Gewölbe immer sorgfältig verschlossen; das Verborgene[3] aber habe ich durch meine Neugierde nie entweihen[4] wollen.

1. Pflegen, *avoir coutume.*
2. Waaren umsetzen, *vendre des marchandises.*
3. Se rapporte au trésor caché, c.-à-d. aux quatre urnes.
4. *Souiller.*

„Alaeddin kann sich nicht verläugnen," sprach der ehrwürdige Alte mit niedergeschlagenen[1] Augen, aus welchen heimliche Thränen flossen. „Du bist der edle Jüngling geblieben, für den ich dich im ersten Augenblick erkannte."

„Wolltest du mir wohl eine Bitte gewähren, lieber Sohn?" fuhr er nach einigem Stillschweigen fort, und hielt wieder ein. „Mein Herr[2] befehle seinem Diener," sprach Alaeddin; „was ich vermag, das steht in seiner Hand." „Ich fange an die Last des Alters zu fühlen," sagte der Greis; „ich sehne mich nach Ruhe und wünschte die wenigen Tage, die mir noch übrig sind, in Frieden zu verleben. Ich habe keinen Sohn, der an meine Stelle träte[3]; und wenn ich nicht einen Mann finde, der meine weitläufige Handlung übernimmt, so kann ich mich dieser Bürde nicht wohl entledigen. Komm mit mir nach Surate, in mein Vaterland, lieber Alaeddin. Wenn Ehre und Reichthum dich belohnen kann, so gebe ich dir meine Hand, du sollst mit dem alten Kraen Olnas zufrieden seyn." „Was thät' ich nicht," sprach Alaeddin, „um dir meine Liebe und Dankbarkeit zu beweisen! die bloße Erfüllung deines Wunsches ist reichliche Belohnung für mich."

Alaeddin schiffte seine besten Waaren ein. Er sandte auch reiche Geschenke an den Kadi von Kairo, und bat ihn, die Wittwe und die Kinder des Isseddin aufsuchen zu lassen, und ihnen den Beutel von tausend Zechinen, den er zu den Geschenken legte[4], einzuhändigen. Kraen Olnas hatte seine vier Urnen unversehrt[5] gefunden; sie gingen beide zu Schiffe und kamen nach einer kurzen Reise zu Surate an. Alaeddin glaubte in den Palast eines Königs zu kommen, als ihn der Indier in sein Haus führte. Alles, was er sah, war Reich-

1. *Baissé.*
2. Les Orientaux, pour exprimer le respect, s'adressent aux gens à la 3[e] personne.
3. Träte, empl. pour treten könnte, qui pourrait entrer.
4. Zu etwas legen, *ajouter à.*
5. *Intact.*

thum und Ueberfluß. Die Würde des Schahbenders[1], oder des obersten Richters der Kaufmannschaft, die er bekleidete, gab ihm unter den Kaufleuten seiner Stadt den höchsten Rang. Die allgemeine Hochachtung, womit er bei seiner Ankunft empfangen ward, und die ausgebreitete Handlung die er nach allen Theilen von Indien trieb, überzeugten den Alaeddin, daß derselbe nicht zuviel gesagt hatte, als er ihm Reichthum und Ehre versprach.

Es waren ungefähr zwei Monate vergangen, als der Indier eines Tages zu ihm sagte: „Komm, mein Sohn, ich will dir nun auch meinen größten Reichthum zeigen, der mir lieber ist, als alles übrige, was du bisher bei mir gesehen hast.“ Er führte ihn in einen schöngeschmückten Saal, ließ ihn hier allein, und ging in ein anstoßendes[2] Gemach. Nach einiger Zeit that sich die Thüre wieder auf und Kraen Olnas kam mit einer Jungfrau zurück. „Das ist meine einzige Tochter Hossun,“ sprach er; „sie verlangte den edlen Freund ihres Vaters kennen zu lernen, und ich habe ihr diesen Wunsch nicht abschlagen wollen[3].“ Die schöne Hossun hieß ihn willkommen; sie nannte ihn den edelsten Mann, von dem sie gehört habe, und bat ihn, ihre Neugierde nicht übel zu deuten. Alaeddin wollte ihr antworten; allein seine Zunge war so gebunden[4], daß er nur wenig sagen konnte. Sie setzten sich auf ein Sopha, und die schöne Hossun bewirthete[5] sie mit Früchten. Sie trug einen blauen Kaftan, mit einem silbernen Gürtel sittsam gebunden; ihre Haare flossen[6] in langen Ringeln hinab und wallten, wenn

1. Dignité qui équivaut à celle de président d'un tribunal de commerce.

2. *Attenant.*

3. Les mœurs orientales ne permettent pas aux femmes de se présenter devant un étranger.

4. *Paralysé.*

5. Les femmes, en Orient, ne s'asseyent pas dev. les hommes.

6. Fließen, *tomber*.

sie sich bewegte, wie leichte Wölkchen, um sie her. Nach Endigung[1] des Mahles brachte ihr eine Sklavin die Harfe. Sie spielte und sang das Lob zweier Freunde, die sich nach der ersten Bekanntschaft nicht wieder trennen wollten. Darnach stand sie auf, neigte sich und ging in das Harem[2] zurück.

„Diese Tochter, lieber Alaeddin," fing Kraen Olnas an, „ist die einzige Freude meines Alters. Was bliebe mir zu wünschen übrig[3], wenn ich einen so edlen jungen Mann, wie du bist, für sie finden könnte?" Alaeddin fiel auf seine Kniee, drückte seinen Mund auf des Greises Hand und stammelte gebrochene Worte, daß er so vieler Güte nicht werth sei. Der Greis umarmte ihn mit zärtlicher Liebe. „Nun bin ich zufrieden," sprach er; „denn nun hab' ich das Ziel meiner Wünsche erreicht."

Als sich am folgenden Tage die Kaufleute von Surate in dem Gerichtssaale des Kraen Olnas der Gewohnheit gemäß versammelten, erschien auch Alaeddin unter ihnen. Er hatte seine schönsten Kleider angethan, trat bescheiden hervor und küßte jedem Anwesenden die Hand. Kraen Olnas fragte, in welcher Angelegenheit[4] er in ihre Versammlung komme; worauf Alaeddin, der Abrede gemäß[5] antwortete: „Ehrwürdiger Schahbender, ich komme die Mitglieder dieser edlen Versammlung demüthig zu bitten, meine gütigen Fürsprecher zu werden, da ich so kühn bin, um die Tochter meines Herrn, des ehrwürdigen Schahbenders, öffentlich anzuhalten[6]. Mein Herr wolle die vielen Wohlthaten, womit er mich bisher beschenkt hat, durch dieses höchste Zeichen seiner Gewogenheit[7]

1. Pour Beendigung.
2. On dit plutôt : der Harem.
3. *Que me resterait-il à souhaiter ?*
4. Pour quelle affaire.
5. *Conformément à, d'après.*
6. Anhalten, quand il s'agit de mariage : *demander en mariage.*
7. *Bienveillance,*

besiegeln, und seinen dankbaren Freund Alaeddin zu seinem glücklichen Eidam[1] aufnehmen."

Da Kraen Olnas schwieg und zu überlegen schien, fing die ganze Versammlung einstimmig an für Alaeddin zu sprechen. „Warum," sagten sie, „trägt der ehrwürdige Schahbender Bedenken, Alaeddins Bitte zu gewähren? Wir bitten dich an seiner Statt, seinen Tugenden Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, und ihn zu deinem Eidam aufzunehmen." Kraen Olnas hatte bloß auf diese Fürsprache[2] gewartet und antwortete sogleich: „Ich freue mich, daß meine Wahl bei dieser edlen Versammlung Beifall findet[3]: denn ich muß sagen, daß ich den tugendhaften Alaeddin, um seiner Bescheidenheit, Sanftmuth und edlen Gesinnung willen, schon lange wie meinen Sohn geliebt habe. Die Fürsprache so vieler Freunde ist mir ein Zeichen, daß ich mich in meinem Urtheile nicht geirrt habe. Ich nehme ihn daher mit Freuden zu meinem Eidam an, und sage dieser edlen Versammlung für ihre gütige Fürsprache den freundlichsten Dank." Die Versammlung wünschte dem Vater und Sohne Glück. Man rief den Kadi, und die Vermählung ward durch öffentliche Zeugnisse bestätigt.

Kraen Olnas gab ein großes Mahl. Als das Mahl geendigt war, trat ein alter Mann in den Saal, den fünf Jünglinge, welche Hochzeitgeschenke trugen, begleiteten. Alaeddin erkannte in dem Alten seinen Freund Halil, und in den Jünglingen seine fünf Brüder. Kraen Olnas hatte einige Zeit nach der Geschichte mit dem Beutel ein Schiff nach Aegypten gesandt, und die Familie des Isseddin nach Indien geholt, wo er als ein zweiter Vater für sie sorgte. Die Mutter wohnte in dem Harem seiner Tochter, und die

1. Dans la langue parlée, on dit plutôt : Schwiegersohn, *gendre.*

2. *Intercession.*

3. Beifall finden, *être approuvé par....*

Brüder wurden in den Handlungsgeschäften unterwiesen[1]. Alaeddin sprang dem alten Halil in die Arme, und weinte an seinem Busen. Er küßte seine Brüder, und fragte, ob seine Mutter noch lebe. Als er endlich merkte, wem er sein ganzes Glück zu verdanken habe, so sah er den Kraen Olnas einige Augenblicke mit Erstaunen an; dann umfaßte er seine Kniee und weinte; doch konnte er kein lautes Wort sagen: denn sein Herz war zu voll. Die ganze Versammlung schien von einer himmlischen Kraft bewegt[2], und jeder fühlte, daß es keine höhere Glückseligkeit gebe, als die Freude des Wohlthuns und der Dankbarkeit.

---

10. Die geprüfte Treue.

LA FIDÉLITÉ ÉPROUVÉE.

Der Kalif Mutewekul hatte einen fremden Arzt, mit Namen Honain, welchen er wegen seiner großen Wissenschaft sehr ehrte. Einige Hofleute machten ihm diesen Mann verdächtig[3], und sagten, da derselbe ein Ausländer[4] sei, so könne man sich auf seine Treue nicht wohl verlassen. Der Kalif ward unruhig und wollte ihn prüfen, ob, und in wie fern[5] dieser Argwohn gegründet wäre. Er ließ ihn zu sich kommen und sagte: „Honain, ich habe unter meinen Emiren[6] einen gefährlichen Feind, gegen den ich seines starken Anhanges wegen keine Gewalt brauchen kann. Daher befehle ich dir, daß du ein feines[7] Gift zubereitest, das an dem

1. Unterweisen, *instruire*.
2. *Ému, touché*.
3. Verdächtig machen, *rendre suspect*.
4. *Étranger*.
5. *Jusqu'à quel point*.
6. Proprt *commandant*. On appel. ainsi les gouvern. d'une province ou les chefs de tribu.
7. Gift est neutre.

Todten keine Spur von sich zurück läßt. Ich will ihn morgen zu Gaste laden, und mich seiner auf diese Weise entledigen."

„Herr," antwortete Honain mit großer Zuversicht, „meine Wissenschaft erstreckt sich bloß auf Arzneien, die das Leben rhalten; andere kann und mag ich nicht zubereiten. Ich abe mich auch nie bemüht, es[1] zu lernen, weil ich glaubte, daß der Beherrscher der wahren Gläubigen keine solche Kenntnisse von mir fordern würde. Habe ich hierin Unrecht gethan, so erlaube mir, deinen Hof zu verlassen, um diese mir mangelnde Kunst in einem andern Lande zu erlernen." Mutewekul antwortete, dieß sei eine leere Entschuldigung[2]; wer die heilsamen Mittel kenne, der wisse auch die schädlichen. Er bat, er drohete, er versprach Geschenke. Umsonst; Honain blieb bei seiner Antwort. Endlich stellte sich der Kalif erzürnt, rief die Wache und befahl, diesen widerspenstigen[3] Mann in's Gefängniß zu führen. Das geschah; auch ward ein Kundschafter[4] unter dem Schein eines Gefangenen zu ihm gesetzt, der ihn ausforschen und dem Kalifen von allem, was Honain sagen würde, Nachricht geben sollte. So empfindlich Honain über eine solche Behandlung war, so ließ er sich doch mit keinem Worte gegen den Mitgefangenen merken, warum der Kalif auf ihn zürne. Seine einzige Rede bestand darin, daß ihm Unrecht geschehe[5].

Nach einiger Zeit ließ ihn der Kalif wieder vor sich bringen. Auf einem Tische lag ein Haufen Gold, Demanten und köstliche Stoffe; daneben aber stand der Henker mit einer Geißel[6] in der H d und einem Schwerte unter dem

1. Le substantif auquel se rapporte es n'est pas exprimé; il faut sous-entendre „andere Arzneien zuzubereiten."
2. *Excuse.*
3. *Entêté.*
4. *Espion.*
5. Es geschieht mir Unrecht, *on me fait tort.*
6. *Fouet, fléau.*

Arme. „Du hast Zeit gehabt," fing Mutewekul an, „dich zu bedenken, und das Unrecht deiner Widerspenstigkeit einzusehen. Nun wähle; entweder nimm diese Reichthümer und thue meinen Willen; oder bereite dich zu einem schimpflichen[1] Tode." „Herr," antwortete Honain, „die Schande ist[2] nicht in der Strafe, sondern in dem Verbrechen. Ich kann sterben, ohne die Ehre meiner Wissenschaft und meines Standes zu beflecken. Du bist Herr meines Lebens; thue, was dir gefällt."

„Geht hinaus," sagte der Kalif zu den Umstehenden; und als er allein war, reichte er dem gewissenhaften Honain die Hand, und sprach: „Honain, ich bin mit dir zufrieden; du bist mein Freund und ich der Deinige. Man hatte mir deine Treue verdächtig gemacht; ich mußte deine Ehrlichkeit prüfen, um gewiß zu werden, ob ich mich vollkommen auf dich verlassen könnte. Nicht zur Belohnung, sondern als ein Zeichen meiner Freundschaft werde ich dir diese Geschenke senden, die deine Tugend nicht verführen konnten."

So sprach der Kalif, und befahl das Gold, die Edelsteine und die Stoffe[3] in Honains Haus zu tragen.

1. *Ignominieux.*
2. Ist employé pour besteht.
3. *Étoffe* (c.-à-d. *étoffes précieuses*).

TROISIÈME PARTIE.

Dritter Theil.

---

1. Mahadi.

MAHADI

Mahadi, der Sohn des Kalifen Almansor, war eben so freigebig[1], als sein Vater sparsam gewesen war; er verschwendete mit eben so viel Leichtsinn, was jener durch kluge Einrichtung[2] gesammelt hatte. Er lebte blos seinem Vergnügen, bot alles auf, seinen Wünschen und Launen zu genügen, bekümmerte sich wenig um die Regierung seines Staats und das Wohl seiner Unterthanen, und überließ Alles seinen Ministern, die seine Sorglosigkeit und sein thörichtes Vertrauen zur Befriedigung ihrer Leidenschaften und unersättlichen[3] Habsucht mißbrauchten.

Eines Tages kam Mahadi auf der Jagd, im Verfolgen einer Gazelle[4], von seinem Gefolge ab[5] und verirrte sich. Schon war es dunkel; er war hungrig, durstig und müde nach so langem Herumschweifen[6], und schon glaubte er nichts

1. Proprement *généreux*; ici plutôt *prodigue*.
2. *Ordre*.
3. De satt; *insatiable*.
4. La mention d'une chasse à la gazelle prouve que nous ne devons pas songer à cet Almansor, qui joua un rôle en Espagne.
5. Abkommen, ici *perdre*.
6. *Errer*. Les Allemands forment des substantifs avec tous les verbes, en les faisant précéder de l'article.

gewisser, als daß er diese Nacht unter freiem Himmel auf kahlem Boden[1] würde zubringen müssen, als er auf einmal in der Ferne ein einzelnes Zelt gewahr wurde[2].

Mahadi strengte alle seine Kräfte an, das Zelt zu erreichen, ehe es ganz finster würde. Ein alter Araber, der dieses Zelt bewohnte, kam sogleich heraus, als er ihn gewahr worden war, half ihm vom Pferde, begegnete ihm nach Gewohnheit der Araber mit vieler Gastfreundschaftlichkeit[3], und fragte verwundert, wie er wohl in diese Einöde gerathen sei.

Der Kalif gab sich nicht zu erkennen, sondern antwortete auf die Frage : er gehöre zum Gefolge des Kalifen, sei auf der Jagd abgekommen[4] und habe sich verirrt.

„Wie kannst du aber in dieser Einöde wohnen?" fragte er darauf den alten Araber.

„Was du jetzt als Einöde siehst," antwortete der alte Araber, „war es vorher nicht. Die Gegend war von vielen Familien, Arabern und Turkomannen, bewohnt, die sich sehr gut von der Handlung und vom Ackerbau nährten und dem Kalifen mit Vergnügen eine mäßige Abgabe[5] entrichteten."

„Und warum ist das[6] jetzt nicht mehr so?" fragte Mahadi neugierig.

„Es konnte nicht anders kommen", antwortete der Araber unbefangen; „Almansor war ein guter Fürst; er regierte selbst und gab nicht seine guten Unterthanen habsüchtigen und treulosen Statthaltern Preis, wie der jetzige Kalif Mahadi. In der Folge wird dieser aber auch in seinem Lande noch mehrere solche Einöden haben wie diese, wenn er

1. *La terre nue.*
2. Gewahr werden, *apercevoir.*
3. Ordin. : Gastfreundschaft.
4. *S'écarter;* le complément est à sous-entendre.
5. *Tribut.* Les souverains levaient un petit tribut sur les Arabes nomades.
6. Plutôt dem; pourquoi n'en est-il plus ainsi ?

fortfährt, sich so wenig um die Regierung zu bekümmern, wie bisher."

Mahadi hörte jetzt zum erstenmale eine Wahrheit, die er gewiß noch nicht erfahren haben würde, wenn er sich dem Araber zu erkennen gegeben hätte. Diese sorglose Offenherzigkeit[1] des Arabers beleidigte ihn nicht; sie erweckte den Entschluß, auf seine Statthalter ein schärferes Auge zu haben, und sich künftig der Regierung sorgfältiger anzunehmen.

Das Gesetz Mahomeds untersagt[2] den Wein. Der Araber bedachte sich einige Zeit, ob er seinem Gaste welchen[3] anbieten sollte; er that es endlich aus Gutmüthigkeit, da er bemerkte, wie sehr er abgemattet war, und erhielt keine abschlägige Antwort. Mit eiliger Geschäftigkeit brachte er den Krug und freute sich, daß er den Fremdling erquicken könne.

Mahadi that einen guten Zug und versicherte[4] darauf seinem gastfreundlichen Wirthe: es solle ihn nicht gereuen, daß er ihn auf eine so wohlwollende Art bewirthe; er sei einer der ersten Diener des Kalifen und werde gewiß seiner eingedenk[5] seyn.

Der Araber freute sich, daß er einen so vornehmen Gast zu bewirthen habe, empfahl sich seinem Andenken und verdoppelte nun seine Aufmerksamkeit[6].

Mahadi trank noch einmal von dem Weine und fühlte sich nicht nur erquickt, sondern auch ganz vergnügt. „Ich muß dir nur sagen," sagte er nach dem dritten Zuge ganz vertraulich[7] zu seinem Wirthe, „ich bin der Liebling des Kalifen und vermag Alles bei ihm; zur Vergeltung[8] deiner Gastfreundschaft soll er dich mit Wohlthaten überhäufen."

1. *Franchise.*
2. *Défendre, interdire.*
3. Dans le sens de *en.*
4. Se construit avec le datif ou avec l'accusatif.
5. *Se souvenir.*
6. Aufmerksamkeit, employé dans le sens de *attentions.*
7. *Confidentiellement.*
8. *En retour de.*

Der Araber küßte seinem Gaste ehrerbietig den Saum seines Kleides, und bat ihn, über Alles, was in seinem Vermögen stände, zu gebieten und den Wein nicht zu schonen, wenn er nach seinem Geschmack sei.

Zum letztern ließ sich Mahadi auch nicht weiter nöthigen, und ward endlich überaus [2] heiter und vergnügt. Am Ende nahm er den Araber traulich bei der Hand und sagte lächelnd: „Lieber Freund, im Wein ist Wahrheit [3]! Ich bin es [4] deiner Gastfreundschaft schuldig, dir die Wahrheit zu gestehen; ich bin der Kalif Mahadi selbst, und wiederhole dir alle meine Versprechungen jetzt als Kalif."

Der Araber starrte seinen Gast mit großen Augen an [5]; anstatt vor ihm auf die Erde niederzufallen, nahm er stillschweigend den Weinkrug und wollte zur Thür hinaus.

„Was willst du?" fragte Mahadi.

„Dich verhindern, mehr Wein zu trinken," antwortete der Araber ruhig; „beim ersten Zuge warst du ein Diener des Kalifen, beim dritten dessen Liebling, und beim fünften oder sechsten willst du gar der Kalif selbst sein. Noch will ich dir glauben; aber wer du auch sein magst, so besorge ich, daß du beim achten oder neunten Zuge dich für unsern großen Propheten [6], und am Ende wohl gar für den Allmächtigen selbst ausgeben möchtest, welches ich dir unmöglich glauben könnte. Lieber will ich das Getränk fortbringen, das dich so redselig macht."

1. Baiser le bas de la robe, c'est, en Orient, le signe du plus grand respect.

2. *Tout à fait;* espèce de superlatif quant au sens.

3. *In vino veritas;* d'après cela, le proverbe serait d'origine orientale.

4. Es rempl. la phr. complém.

5. Anstarren, *regarder fixément* (litt.).

6. Quand les Arabes parlent d'un prophète sans le nommer, ils entendent toujours désigner Mahomet. On n'a qu'à se rappeler la phrase : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Der Araber entfernte sich und kam nicht wieder. Nach langem vergeblichen Warten hüllte sich Mahadi in den Teppich, den ihm sein gastfreier Wirth hingelegt hatte und schlief bald ein.

Am andern Morgen bestieg er sein Pferd und nahm den Araber, der immer noch nicht wußte, was er eigentlich aus ihm machen sollte, zum Wegweiser mit.

Als sie nach Bagdad kamen, wurden dem ehrlichen Araber sogleich alle Zweifel benommen [1]; er sah aus allem, daß er wirklich den Kalifen bewirthet habe, und dieser erfüllte sein Versprechen in vollem Maaße, überhäufte ihn mit Geschenken und ließ ihm überdieß noch eine ansehnliche Summe auszahlen, die er dazu anwenden sollte, die alten Bewohner wieder in die Gegend zu ziehen, und sie wieder in den vorigen Wohlstand [2] zu setzen.

---

2. Sadi.

SADI.

Schön war Sadi; einstimmig nannte man ihn weit und breit in Persiens Gefilden den schönsten Jüngling.

Sein Wuchs [3] edel, sein Gang voll Leben, sein schwarzes Auge feurig, jede seiner Bewegungen voll Ausdruck [4], sein Gesicht heiter wie der junge Morgen, sein langes Haar floß lockig [5] vom hohen Scheitel [6] über die Schultern herab — sein ganzes Wesen erregte Beifall und Bewunderung.

1. Einem einen Zweifel benehmen, *lever un doute.*
2. *Aisance.*
3. Le verbe est sous-entendu. Nouvelle réminiscence de l'arabe, où le verbe être est le plus souvent supprimé.
4. *Expression.*
5. *En boucles.*
6. *Du haut de la tête*

Schön war Sadi; aber Hochmuth, die schlimmste Krankheit der Seele, fesselte sein Herz. Die allgemeine Bewunderung seiner Schönheit hatte den Stolz angefacht und genährt; er dünkte sich über Alle erhaben, so wie er an Schönheit des Körpers Alle übertraf.

Wonnetrunken[1] vom Gefühle seiner Vorzüge — mit schwindelnden[2] Entwürfen, wie er die Bewunderung bis zum höchsten Gipfel steigern könnte, kam er einst an einen tiefen Wald. Durch dicht in einander geschlungene Aeste bemerkte er einen Fußsteig[3] sich winden[4]. Die Begierde, zu erfahren, wohin der Steig führen möge, bewog ihn, hinein[5] zu gehn. Der Ungemächlichkeit[6] nicht achtend[7] bahnte er sich durch die Aeste den Weg; lange wandelte er durch die mühvolle Bahn und — fand ein bemoostes Grab. Mit Furcht und Neugier im Herzen näherte sich Sadi dem Marmor, der es deckte, und las:

„Des Todes sanften Schlummer schläft hier ein trautes[8] Schwesternpaar. Hohen Götterreiz[9] schenkten der Aeltern die Unsterblichen — der Jüngern Loos war traurige Mißgestalt. Hebe, Wandrer, den Stein auf, und überzeuge dich von der Wahrheit dieser Worte."

„Götterreiz[9]!" rief Sadi. „Schöner vielleicht noch als ich?" und hastig hob er den Stein auf, sich zu überzeugen.

Im halbvermoderten[10] Todtentuch gehüllt, erblickte er zwei Menschengerippe, gleich nackt die weißen Schädel, gleich arm an entzückenden Reizen. Ein Lüftchen, und Staub war das im schreckenvollen Bild!

1. Litt.: *ivre de joie.*
2. *Vertigineux.*
3. *Sentier.*
4. Litt.: *se contourner.*
5. Hinein se rapporte au sentier dans lequel on entre.
6. *Incommodité.*
7. Achten se constr. avec le gén. ou avec auf et le datif.
8. *Uni.*
9. Litt.: *charme divin.*
10. *Putréfié.*

Betäubt bebte Sadi zurück, und aus dem Innern der Gruft hallte eine dumpfe Stimme:

„Thor, der du im Tode noch suchtest, was flügenschnellem[1] Wechsel unterworfen war. Sieh hier das gleiche Loos alles Irdischen: sei es schön, sei es ungestaltet. Es wartet sein[2] — Verwesung. Werde weise! unvergänglich ist die Schönheit der Seele!"

---

3. Der schlaflose König und Moradbak.

LE ROI SANS SOMMEIL ET MORADBAK.

Hudschadsche, einer der berühmtesten persischen Könige, ward von einer außerordentlichen Schlaflosigkeit[3] befallen[4], die sein Blut so sehr erhitzte, daß er grausam und wild wurde, da er doch vorher, als er noch schlafen konnte wie andre Menschen, sanft und menschlich war.

Seit zwanzig Jahren hatte er alle Mittel und Vorschriften[5] der Weisen und berühmtesten Aerzte des Morgenlandes vergeblich angewandt. Einst, da er gar nicht mehr wußte, wozu er Zuflucht nehmen sollte, die Schlaflosigkeit zu heben[6], befahl er seinem Vezir, der gewöhnlich bei ihm wachte, ihm den Thürhüter des Palastes und Aufseher eines damit verbundenen Staatsgefängnisses[7], Namens Fitead, zu rufen. Er dachte, ein Thürhüter und Gefangenwärter müßte die Begebenheiten und Unglücksfälle[8] einer Menge Menschen er-

1. Littéralement : *rapide comme l'aile*, c'est-à-dire comme le vent.
2. Sein pour seiner, génitif du réfléchi sich.
3. *Insomnie.*
4. Befallen werden von ou mit etwas, *être affligé, atteint de.*
5. *Prescription.*
6. Heben, *chasser.*
7. *Prison d'État.*
8. Pluriel de Unglück.

fahren haben, und wollte einen Versuch machen, ob ihn nicht die Wiedererzählung derselben einschläfern[1] möchte.

„Du sollst mir Geschichten erzählen, da ich nicht schlafen kann," redete er Fitead an, als er hereintrat.

„Gnädigster Monarch," rief Fitead, indem er sich vor ihm zur Erde niederwarf, „ich kann nicht lesen und habe ein schlechtes Gedächtniß. Die Thore des Palastes zu bestimmter Zeit auf- und zuzuschließen und die mir anvertrauten Gefangenen treulich zu verwahren, dies ist meine einzige Sorge gewesen und übrigens habe ich mich um nichts bekümmert."

„Das kann wahr seyn," erwiederte Hudschadsche, „aber du bist des Todes, wenn du mir nicht Jemanden verschaffst, der mir Geschichten erzählt, die mich einschläfern, oder doch den Schlaflosen unterhalten. Geh; drei Tage hast du Bedenkzeit[2] und ich halte mein Wort, wenn du meinen Willen nicht erfüllst."

„Wie soll ich dies ausführen?" sagte Fitead im Weggehen zu sich selbst. „Mir bleibt nichts übrig, als mich fort zu machen und mein Glück außer meinem Vaterlande zu suchen." Indessen durchstrich[3] er doch die ganze Stadt und fragte jeden, der ihm begegnete, ob er ihm nicht Jemanden zuweisen[4] könnte, der einschläfernde Geschichten zu erzählen wüßte. Allein alle spotteten über seine Frage, und er kam immer gleich verlegen, traurig und bekümmert wieder nach Hause.

Fitead war Wittwer und hatte eine einzige Tochter gegen zwölf Jahre alt; sie hieß Moradbak, war schön und besaß viel Verstand. Diese bemerkte bald den Kummer ihres Va-

1. *Faire dormir, endormir*; pas à confondre avec einschlafen.
2. *Délai*; litt.: *temps pour réfléchir*.
3. L'accent est sur le verbe; c'est pourquoi la préposition est inséparable.
4. *Indiquer*.

ters; sie fragte ihn auf eine so rührende Art, daß er ihre Zärtlichkeit befriedigte. Sie beschwor ihn, sich darüber nicht zu bekümmern. Sie hoffe, schon morgen dem Befehle des Königs zu genügen [1], wozu er ihm drei Tage Zeit gegeben. Voll Verwunderung und Ungeduld erwartete der Vater, wie seine Tochter ihr Versprechen erfüllen werde.

So wie die Nacht angebrochen war und Moradbak in ihre Schlafkammer kam, hob sie die Binsenmatte [2] zwischen ihrem Bette und der Mauer auf, stieg in einen unterirdischen Gang hinab und begab sich an das eiserne Gitter, um den weisen Abumelek in dieser bedenklichen [3] Angelegenheit um Rath zu fragen.

Um dieses zu verstehen, müssen wir hier nachholen [4], daß Hudschadsche ehedem diesen großen Mann bei Wasser und Brod und mit dem strengsten Verbote, daß Niemand, wer es auch sei, mit ihm reden sollte, eingekerkert hatte. Seit fünfzehn Jahren schmachtete er bereits in seinem Kerker, und der König hatte ihn und seinen strengen Befehl längst vergessen. Dieser Weise, der es [5] in so fern [6] nicht war, als er einen tollen König hatte bessern wollen, war an den Hof berufen worden, in der Hoffnung, von ihm ein Mittel gegen die Schlaflosigkeit zu erfahren; allein da er diesem Fürsten vorstellte, daß die Grausamkeit das Blut immer mehr erhitze und den Schlaf entferne, so wurde sein heilsamer Rath mit einer Einkerkerung [7] belohnt, die grausamer war, als der Tod selbst.

Vor ungefähr drei Jahren [8] spielte Moradbak in ihrer Kammer mit einem Vogel, der seit einigen Tagen sie außer=

1. *Satisfaire à.*
2. *Natte de jonc.*
3. *Critique.*
4. Littéralement : *rattraper, ajouter.*
5. *Qui ne se montra pas sage.*
6. *Parce que.*
7. De Kerker (*carcer*), *emprisonnement.*
8. *Trois ans auparavant.*

ordentlich vergnügte, und fand hinter ihrem Bette eine Binsenmatte und hinter derselben die Mauer so schadhaft, daß ihr lieber Vogel in eine Ritze schlüpfte, aus welcher sie ihn vergebens herauslockte. Der Klageton[1] des armen kleinen Thierchens jammerte sie; sie versuchte einen Stein heraus zu reißen, und mit Leichtigkeit nahm sie dann mehrere weg und gelangte in einen unterirdischen Gang, dessen Eingang sehr schlecht zugemauert war. Sie fing ihren Vogel, und aus Furcht, ausgeschmählt[2] zu werden, weil sie die Mauer eingerissen, verbarg sie die Oeffnung mit der Binsenmatte so sorgfältig, daß Niemand wahrnehmen konnte, was vorgegangen war.

Die Jugend ist neugierig. So grausend[3] der unterirdische Gang anfangs der jungen Moradbak vorkam, so gewöhnte sie sich doch bald daran, ihn ohne Furcht zu sehen, da er breit und hoch genug war, daß ein Mensch darinnen[4] gehen konnte, und so[5] schaudervoll ihr die Klagetöne waren, die ihr bisweilen von dem Hintergrunde her entgegen schallten, so wurde doch die Neugierde, woher diese kämen, immer lebendiger. Zwanzigmal war sie auf dem Wege und zwanzigmal kehrte sie wieder um, bis sie endlich sich hinein wagte. Sie fand, daß dieser Gang zum Kerker des weisen Abumelek führte, der durch zwei schreckliche[6] eiserne Gitter von ihr getrennt war.

„Wer bist du?" fragte sie der Weise, „und wie gelangst du zum Kerker eines Elenden, den Niemand bemitleidet[7]!"

„Ich bin Fitead's Tochter," antwortete Moradbak, „und, armer Greis, ich bin erst neun Jahr alt. Was kann ich für dich thun? Mein Vater wird zürnen, wenn er erfährt, daß

1. *Cri plaintif.*
2. Aussi ausschmähen, *réprimander fortement.*
3. *Horrible.*
4. Pour darin.
5. *Autant.*
6. Dans le sens de *énorme.*
7. *Prendre en pitié.*

ich mit dir gesprochen habe. Du bist wohl gar der Gefangene, dem er täglich Brod und Wasser bringt, und den er mich nie sehen lassen wollte?"

Abumelek bejahte dies, und nun ward Moradbak beherzter und näherte sich dem Gitter. Von nun an brachte sie ihm alles, was in ihrem Vermögen[1] stand, und versagte sich manche kleine Erfrischung, um dem Weisen die Härte seiner Gefangenschaft zu erleichtern. Diese Gutmüthigkeit zu[2] belohnen, nahm er sich vor, ihr Herz zur Tugend zu erheben und sie in höhern[3] Kenntnissen zu unterrichten; und um desto eher seinen Zweck zu erreichen, und ihr den Unterricht der Wahrheit und Weisheit angenehmer zu machen, erzählte er ihr mehrere Geschichten.

Wie also Moradbak es ihrem Vater versprach, ihm einen solchen Mann zuzuweisen[4], wie er ihn suchte, so dachte sie an den weisen Abumelek, und ihr erkenntliches Herz sah dieß zugleich als die schönste Gelegenheit an, ihm die Freiheit zu verschaffen. Jedoch wollte sie ihn vorher selbst sprechen, um zu hören, wie sie ihn ihrem Vater vorschlagen könnte, und wie sich dann ihr Vater gegen den Monarchen benehmen[5] sollte, um keinem von beiden zu schaden.

Sie erzählte dem Weisen den Vorfall und ihre Absicht. Allein Abumelek erwiederte, da es ungewiß sei, daß sich des Königs Zorn besänftigt[6] habe, so[7] sei dabei zu viel gewagt, ihn vorzuschlagen; lieber solle sie sich selbst anbieten, ihm die verlangten Geschichten zu erzählen. „Du hast ein gutes Gedächtniß," setzte er hinzu, „ich habe dir bereits mehrere Geschichten erzählt, und will dir[8] auch noch mehr erzählen, daß

1. Non pas *fortune*, mais *pouvoir*
2. *Pour.*
3. *Plus élevé.*
4. *Indiquer.*
5. *Se conduire.*
6. De sanft; *se radoucir*, *se calmer*.
7. Pas à traduire.
8. A sous-entendre : deren.

es dir nicht daran mangeln soll. Sei getrost dabei und denke, daß du Alles wagen mußt, das Leben deines Vaters zu retten."

Die Rede des Weisen machte tiefen Eindruck auf das junge Herz Moradbaks; sie ahndete[1] die Fähigkeiten nicht, die sie wirklich besaß, dennoch beschloß sie, sich ihrem Vater des folgenden Tages anzubieten.

„Ich schätze mich sehr glücklich, mein Vater," redete sie ihn an, „daß ich dir aus deiner Verlegenheit helfen und dein Leben vor der Grausamkeit Hudschadsche's sicher stellen[2] kann." —

„O mein Kind," unterbrach sie Fitead und umarmte sie mit thränenden Augen, „wie vielen Dank bin ich dir schuldig! wo finde ich den vortrefflichen Mann, dem ich mein Leben verdanke: ich will mich zu seinen Füßen niederwerfen und ihm auf alle mir mögliche Art meine Erkenntlichkeit bezeugen."

„O mein Vater," versetzte Moradbak, „was Pflicht und Gefühl gebietet, verdient keinen Dank. Ich bin es selbst und meine Freude ist unaussprechlich, daß ich dir in deiner Verlegenheit meine kindliche Zärtlichkeit beweisen kann."

„Du?" erwiederte Fitead betroffen und seine Freude ging eben so schnell in Bekümmerniß über[3] — „ich danke dir für deinen guten Willen, meine Tochter; allein, wenn du keine andere Rettung weißt, so bleibt mir nichts übrig, mein Leben zu retten, als die Flucht. Mache dich dazu bereit, wir können vielleicht auch außer unserm Vaterlande glücklich seyn."

„Wenn dir wirklich keine andre Rettung übrig bliebe, mein Vater," antwortete Moradbak zärtlich, „so würde ich

1. Pour ahnen, *pressentir*; ahnden s'emploie aujourd'hui dans le sens de *venger*.

2. *Garantir, mettre à couvert.*

3. *Se changea en....*

dir mit Freuden folgen; allein so weit ist es noch nicht; sei ruhig, ich stehe für alles[1]. Da der König nicht schlafen kann, so werde ich ihm freilich keine räthselhafte[2] Fragen vorlegen, wie es gewöhnlich die Indischen Philosophen thun, als zum Beispiel[3] :

„Eine Frau ging in einen Garten und pflückte sich Aepfel. Der Garten hatte vier Thüren und an jeder Thüre befand sich ein Wächter. Dem ersten Wächter gab sie die Hälfte von den Aepfeln : mit dem zweiten theilte sie die andre Hälfte, mit dem dritten, was sie noch übrig hatte; und als sie mit dem vierten den Ueberrest auch getheilt hatte, behielt sie noch zehn Aepfel übrig; nun fragt es sich, wie viel Aepfel sie gehabt?"

Fiteab erstaunte, in seiner Tochter Kenntnisse zu entdecken, die er bei ihr nicht vermuthet[4] hatte, und fing an zu berechnen, wie viel Aepfel die Frau wohl gehabt haben müßte; allein sie kam ihm mit der Antwort zuvor. „Sie hatte hundert und sechzig Aepfel abgepflückt," sagte sie und fuhr fort : „sei also unbesorgt, mein Vater; ich werde schon die schicklichen Grenzen[5] meines Unternehmens zu beobachten wissen, und fürchte auch nicht, daß ich es wie jene Frau machen werde, die nicht bei der Vorschrift des weisen Ebu-Sina stehen bleiben konnte, der sie glücklich machen wollte. Soll ich dir die Geschichte erzählen, mein Vater?"

„Ich werde dir mit Vergnügen zuhören, meine Tochter," antwortete Fiteab.

1. Idiotisme; *répondre de tout*, pour einstehen.

2. *Énigmatique*. C'est une des grandes distractions des Orientaux que de résoudre des énigmes; on en proposait dans toutes les circonstances de la vie, chaque fois que l'on se réunissait, et cela dès la plus haute antiquité. Voyez, par exemple, l'histoire de Samson.

3. *Comme par exemple*.

4. *Soupçonner*.

5. *Les limites convenables*.

„Ebu=Sina," erzählte Moradbak, „ein weiser Derwisch und Liebling des großen Propheten, übernachtete einst bei einer armen Frau, die sich alle mögliche Mühe gab, die Pflichten der Gastfreiheit[1] zu erfüllen. Ihre Gutmüthigkeit freute ihn, und ihre dürftigen Umstände erregten in einem solchen Grade sein Mitleiden, daß er beschloß ihr Elend zu erleichtern. Er brach einen Stein aus einer Wand in ihrem Hause, sprach einige geheimnißvolle Worte, setzte den Stein wieder ein, bohrte ein kleines Loch in denselben und steckte einen kleinen Hahn[2] hinein. Er dankte ihr darauf für die gute Aufnahme und sagte beim Abschiede: „Gutes Weib, wenn du Permetz[3] haben willst, so öffne nur den Hahnen, und du wirst soviel erhalten, als du verlangst. Nimm zu deinem Gebrauche so viel du bedarfst und den übrigen verkaufe. Die Quelle versiegt[4] nie, wenn du die einzige Bedingung hältst: daß du den Stein nie heraus nimmst, um zu sehen, was hinter demselben verborgen ist."

„Die Frau versprach dem heiligen Mann, seiner Vorschrift genau nachzuleben und befolgte sie auch eine ziemliche[5] Zeit. Sie erholte sich bald, und Wohlstand herrschte überall in ihrer kleinen Haushaltung. Nun aber erwachte auch die Neugierde und stieg zu einem solchen Grade, daß sie ihr unterlag[6]. Sie nahm den Stein aus der Wand heraus, und fand nichts als eine Weintraube. Sie setzte den Stein mit aller Sorgfalt wieder ein; allein vergebens öffnete sie nun den Hahnen: die Quelle ihres Glücks war auf immer versiegt."

„Glaube nur, mein Vater," fuhr Moradbak fort, „ich werde den Stein gewiß nicht heraus nehmen aus zu großer Begierde Gutes zu thun; ich will allen Vortheil aus der Un=

1. Pour Gastfreundschaft.
2. *Robinet.*
3. *Délicieux vin d'Orient.*
4. *Tarir.*
5. *Un certain temps.*
6. *Succomber.*

terhaltung mit dem Könige zu ziehen suchen, und du wirst es gewiß nicht bereuen, mich ihm zur Geschichtserzählerin[1] vorgeschlagen zu haben."

Fitead ward entzückt über den großen Verstand seiner Tochter, umarmte sie einmal um das andre[2], und war nun völlig überzeugt, daß er ihrem Verlangen nachgeben könne, und mit ihr Ehre einlegen würde. Er begab sich also mit dem frühen Morgen zum Könige, warf sich vor ihm nieder und sagte:

„Großer Herrscher, ich erhielt gestern von dir den Befehl, innerhalb[3] dreier Tage einen Menschen aufzusuchen, der dir Geschichten erzählen könnte, und ich bin so glücklich, dir schon heute einen solchen vorstellen zu können, mit dem du zufrieden seyn wirst."

„Du hast wohlgethan," erwiederte Hudschadsche, „denn dein Kopf haftete darauf[4]. Aber wer ist es denn, den du mir bringen willst?"

„Meine Tochter!" antwortete Fitead.

„Deine Tochter?" fragte der König; „wie alt ist sie?"

„Zwölf Jahre!" antwortete jener. „Dennoch . . ."

„Zwölf Jahre!" unterbrach ihn der zornige Despot, „willst du deinen Scherz mit mir treiben? was soll ein Kind von zwölf Jahren erzählen? Vezir, laß den Verwegnen sogleich für seine Frechheit büßen[5]."

Der Vezir stellte dem König mit der möglichsten Behutsamkeit vor, daß es auf eine Probe ankäme[6], worauf es

1. *Conteuse*. Dans les tribus arabes, les conteurs chargés de charmer les ennuis de la veillée par leurs récits, jouissent de la plus haute considération. C'est à des récits faits dans ces circonstances et recueillis peu à peu que nous devons les contes des *Mille et une Nuits*.

2. *Une fois après l'autre*.

3. *Dans l'espace de*.

4. *Ta tête en répondait*.

5. *Expier*.

6. Auf etwas ankommen, *cela dépend de*.

immer noch Zeit mit der gebührenden[1] Strafe sei, wenn er das höchste Vertrauen gemißbraucht[2] habe.

Zum Glück war Hudschadsche dießmal so gestimmt, daß er eine Vorstellung vertragen konnte; er willigte ein und sagte zu Fitead: „Nun, so bringe diesen Abend deine Tochter her! Ich und der Vezir wollen doch hören, was ein Kind für schöne Geschichten erzählen kann. Aber auch du sollst da bleiben, und über ihre Geschicklichkeit urtheilen; und ich schwöre bei meinem Bart[3], nachdem es ausfällt[4], sollst du belohnt oder bestraft werden."

Fitead kam zu seiner Tochter, und erzählte ihr, was vorgegangen war. „Mein Leben steht in deinen Händen!" setzte er hinzu. Allein Moradbak bewies ein so festes Vertrauen auf die Worte des weisen Abumeleks, daß ihr Vater beruhigt wurde, und Muth faßte.

Am Abend führte Fitead seine Tochter ins königliche Gemach[5]. Hudschadsche erstaunte über ihre Größe, ihren Wuchs und ihre Schönheit, und seine Wildheit ward etwas milder.

„Nun, Mädchen! so erzähle mir doch eine Geschichte, die mich einschläfert oder unterhält," redete er sie an," wir wollen sehen ob du das Leben deines Vaters retten kannst.„

Diese Anrede war gewiß nicht sehr aufmunternd[6] für Moradbak; allein Abumelek hatte sie auf den rohen Charakter des Königs schon vorbereitet. Auf den Befehl des Königs setzte sie sich auf ein Polster[7], und erzählte mit einer Zuversicht[8], die den König und seinen Vezir in Verwunde-

1. *Mérité.*
2. Les verbes composés avec miß ne prennent généralement pas l'augment au part. passé.
3. *Jura par sa barbe*, serment des plus solennels en Orient.
4. *Selon que cela finira* (litt.): *selon que cela tournera.*
5 Il faudrait plutôt le pluriel.
6. *Encourageant.*
7. *Coussin* (à défaut d'autre siége).
8. *Assurance.*

rung setzte, und ihrem Vater unaussprechliches Vergnügen gewährte. Der König gestand, daß sie ihm wenigstens einige Erleichterung verschafft habe und bestellte sie auf den folgenden Abend wieder. Dieß dauerte eine geraume[1] Zeit so fort : der König fand mit jedem Abend mehr Vergnügen an der jungen Erzählerin und an ihren Geschichten, sein Blut ward nach und nach ruhiger und seine Gesinnungen milder; auch stellte sich allmälig einiger Schlummer wieder ein.

Endlich erhielt Moradbak auch Gelegenheit gegen ihren Lehrer dankbar zu seyn. Sie hatte dem Könige eine Geschichte erzählt, daß ein König einen Mann zu seinem Vezir erwählt habe, der durch mancherlei Unglück geprüft, einen hohen Grad der uneigennützigsten[2] Tugend erreicht hatte. Hudschadsche billigte die Wahl, und äußerte den Wunsch, daß er auch so glücklich seyn möchte, eine so gute Wahl zu thun.

Moradbak sank zu seinen Füßen nieder und sagte : „Mächtiger Gebieter, vielleicht dürfte[3] dir die Wahl nicht zu schwer werden. Hat deine Sklavin Gnade vor deinen Augen gefunden[4], so würdige sie der Huld[5], dem unglücklichen Abumelek seine Freiheit zu schenken, der nun fünfzehn Jahre in seinem Kerker schmachtet[6]. Haben meine Erzählungen deine Beruhigung bewirkt, wie es scheint, so wisse : er ist es, der mich jeden Tag unterrichtet, was ich dir erzähle."

Der König erinnerte sich des unglücklichen Weisen, machte sich Vorwürfe, daß er seine Tugend verkannt und mißhandelt habe, und bereute seine Grausamkeit. Er war aber auch

1. *Un certain;* de Raum, *espace.*
2. *Désintéressé.*
3. Espèce de verbe auxiliaire employé ici dans le sens de : *ne saurait l'être,* etc.
4. Moradbak s'adresse au roi en parlant d'elle-même à la 3e personne, en signe de profond respect.
5. *Faveur.*
6. *Gémir.*

dankbar gegen Moradbak für die glückliche Veränderung seiner Gesinnungen. „Deine Schönheit," sagte er zu ihr, „hat Eindruck auf mein Herz gemacht, deine Tugend aber hat es ganz besiegt."

Die Persischen Jahrbücher[1] sagen: Hudschadsche habe in der Folge bloß nach den Rathschlägen Abumeleks und der schönen Moradbak regiert. Er vermählte sich mit ihr, erhob sie auf den Thron, und schlief wie andere Menschen.

---

4. Der Trost der Weisen.

LA CONSOLATION DES SAGES.

Cosroes[2] hatte einen Sohn, den er sehr zärtlich liebte. Eine ansteckende[3] Krankheit raubte ihm diesen Liebling seines Herzens, und er überließ sich aller Heftigkeit seines Schmerzes. Vergebens bemühten sich seine Vezire und Günstlinge, ihn zu trösten; vergebens unternahmen es die Diener der Religion, ihn aufzurichten.

Zu Ctesiphon[4] lebte Behlul, ein Weiser, in dessen Umgange[5] Cosroes jederzeit Vergnügen gefunden hatte. Diesem[6] gab man Nachricht von dem Gemüthszustande des Fürsten.

Behlul kam und fand den Kalifen allein in seinem Zim-

1. *Annales.* Les rois de Perse avaient à leur cour des historiographes chargés de relever les événements principaux de leur règne. C'est à la lecture d'une de ces histoires que fait allusion l'histoire d'Assuérus et d'Esther.

2. Il est probablement question de Chosroès Ier, le Grand, surnommé Nouschirwân, mort en 579 ap. J.-C.

3. *Contagieux.*

4. Ville de l'ancienne Babylonie, pendant un temps capitale de l'empire. Elle est en ruines aujourd'hui.

5. *Commerce.*

6. Pour dem; il y a ici inversion.

mer, überwältigt von Kummer und Verzweiflung. Er stellte sich, als kenne er den Verlust noch nicht, den er erlitten, und fragte den Monarchen nach der Ursache einer so außerordentlichen Traurigkeit.

„Die schönste Blume meines Lebens hat der Sturm zerknickt[1]," antwortete Cosroes; „darf ich dir es sagen, wie zärtlich ich meinen Sohn liebte? Nun bleibt mir nichts übrig als ihn den Ueberrest meiner Tage zu beweinen."

„Dein Schmerz ist gerecht, Herr," erwiederte der Weise, „aber er wird aufhören es zu seyn, wenn du ihm nicht Grenzen zu setzen weißt. Willst du mir einige Fragen erlauben, Beherrscher der Gläubigen[2]?"

Der Kalif winkte ihm zu reden.

„Kannst du verlangen, Cosroes," fuhr darauf der Weise fort, „daß dein Sohn allein von einem allgemeinen Gesetze der Natur ausgenommen, und auf Erden unsterblich sein solle?"

„Wie hätte mir diese Forderung einfallen[3] können," antwortete der Kalif, „da ich weiß, daß der Engel des Todes keinen Sohn der Erde verschont? Allein, sank mein Sohn nicht als Jüngling ins Grab? Ich traure, daß er nicht die Freuden der Jugend genossen, daß er nicht zum tugendhaften Manne reifen konnte, daß er sich nicht in einer glänzenden Nachkommenschaft wieder aufleben sah, und am Ende seiner Laufbahn die Ruhe genoß, die der Lohn der Tugend ist." —

„Setze den Fall, Beherrscher der Gläubigen," fuhr Behlul fort, „dein Sohn habe alle vier Stufen[4] des menschlichen Al-

1. *Abattre.*

2. C'est par ces mots: «Commandeur des croyants», que les Mahométans s'adressaient aux califes.

3. *Avoir l'idée de...*

4. L'âge humain divisé entre les quatre degrés de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse.

ters durchlaufen — noch mehr: nimm das Höchste an[1], was dem Menschen hier auf Erden zu Theil werden könnte: keine Wolke des Grams, kein Sturm der Trübsal soll seine immer heitern Tage getrübt haben; er soll am äußersten Ziele des Greises, von einem unwandelbaren Glücke begleitet, in den Schooß der Natur zurückgekehrt sein: sage, Beherrscher der Gläubigen, ist am Ende, in der Stunde des Todes, ein so langes und glückliches Leben mehr für ihn, als ein flüchtiger[2] Traum, den das Erwachen verscheucht? Begleiten ihn sein Ansehen[3], seine Reichthümer, seine Freuden in die Nacht des Grabes?"

„Nein, Behlul!"—antwortete der Kalif niedergeschlagen.

„Nun denn, Cosroes," fiel der Weise ihm in die Rede, „wenn du davon überzeugt bist, warum betrübst du dich über den Verlust eines Lebens, das kurz oder lang, glücklich oder unglücklich, doch einmal unabänderlich[4] endigen muß? Erinnere dich des Ausspruchs[5] eines persischen Dichters: Verlängre deine Tage, wenn du es vermagst, bis über die Gränzen der Natur hinaus; koste den letzten Tropfen des Vergnügens; sei Held und Sieger, und laß die ganze Erde von deinen Thaten wiederhallen: der Faden des Lebens hängt doch an dem Stricke des Todes[6]! — —"

Der Kalif dachte über die Worte des Weisen nach: und je länger er darüber nachdachte, desto mehr milderte sich sein tiefer Schmerz.

1. Dans le sens de *admettre*.

2. *Fugitif*; la syllabe ig, ajoutée à un adjectif, marque possession, avoir.

3. *Considération* et non pas *vue*.

4. *Irrévocablement*.

5. *Parole* (de aus et sprechen).

6. Cette fin rappelle singulièrement le livre de l'Ecclésiaste, qui, lui aussi, parle de la fragilité de l'existence humaine; qui ne connaît le *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

5. Großmuth und Gastfreiheit[1].

GÉNÉROSITÉ ET HOSPITALITÉ.

Ibrahim, einer der letzten Abkömmlinge von dem Geschlechte der Ommiadischen[2] Kalifen, erzählte oft folgende Begebenheit seiner Flucht, als die Abbasiden sein Geschlecht vom Throne stießen und sich der Herrschaft bemächtigten.

„Ich lebte in Kufa, und ahndete[3] das Unglück nicht, das unser Haus schon betroffen hatte. Ein ungewöhnliches Geräusch zog mich ans Fenster; ich erblickte die ganze umliegende Gegend mit Soldaten angefüllt, und sogleich erkannte ich an den schwarzen Fahnen die Truppen der Abbasiden. Ich war außer Stande, Gewalt mit Gewalt zu vertreiben[4]. Um mich zu retten, blieb mir nichts übrig, als mich so gut wie möglich zu verbergen. Ich veränderte in aller Eile meine Kleider[5], und lief, mit allen Zeichen einer großen Bestürzung, in das Haus eines Mannes, von welchem ich wußte, daß er ein Feind meiner Familie war, und bat ihn um eine Freistatt[6], ohne mich zu erkennen zu geben.

„Osmin erkannte mich in meiner Verkleidung[7] nicht; er nahm mich sehr wohl auf, führte mich in ein verborgenes Zimmer, behandelte mich aufs beste[8], und ließ es mir an keiner Bequemlichkeit fehlen. Da er jeden Morgen ausritt

1. Le même sujet a été traité par Pfeffel; cependant le poëte alsacien transporte la scène de l'action en Espagne, confondant sans doute le kalifat des Ommiades de Damas avec celui que fonda, en Espagne, Abdherraman.

2. Ommiades, famille de califes, détrônée en 750 par les Abassides.

3. Pour ahnte.

4. *Repousser la force par la force.*

5. Die Kleider verändern, *changer de costume.*

6. Freistatt pour Freistätte, *asile.*

7. *Travestissement*; la syll. ver indique une transformation.

8. De son mieux.

und einen Feind aufzusuchen schien, so bewog mich meine Erkenntlichkeit, ihm zu versichern, daß sein Feind auch der Meinige sei, und daß ich mit Vergnügen, um mich dankbar gegen ihn zu erweisen, seine Rache auf mich nehmen würde, sobald er mir nur seinen Feind kenntlich machen[1] wolle.

„Der Feind," antwortete Osmin, „dem ich nachstelle[2], ist Ibrahim, ein Wüthrich[3], der meinen Vater ermordet hat. Da seinem Geschlechte alle Rechte zum Throne entrissen sind, so steht meiner Rache nichts im Wege[4]; ich habe keinen heißern Wunsch[5], als ihn auszuforschen, und ihm alles Böse, was er an mir verübt hat, doppelt zu vergelten."

„Dies war mir unerwartet, und um ihn nicht durch meine Bestürzung auf einen Argwohn zu bringen, gab ich mich ihm zu erkennen.

„Ich bin Ibrahim, den du suchst," erwiederte ich; „es thue mir leid, daß ich unter andern Umständen[6] deinen Vater getödtet habe, aber deiner Rache will ich mich nicht entziehen; deine großmüthige Aufnahme[7] macht mir die Aufrichtigkeit zur Pflicht."

„Bewahre mich Gott," versetzte Osmin, „daß ich deine Aufrichtigkeit mißbrauche. Ich weiß, was mir meine Rache befiehlt, wenn ich dich außer meinem Hause antreffe, aber ich weiß auch, was die Rechte der Gastfreiheit[8] mir gebieten."

„Er entfernte sich, ließ mich durch seine Leute vor die Stadt bringen, und mir tausend Zechinen und ein flüchtiges Pferd zustellen, um mich so schleunig als möglich entfernen

1. *Faire connaître.*
2 *Poursuivre.*
3. *Sanguinaire.*
4. Im Wege stehen, *être dans le chemin; s'opposer.*
5. Heiß, *ardent.* La loi du talion ordonne la vengeance.
6. Ici : *circonstance.*
7. *Accueil.*
8. D'après les lois de l'hospitalité orientale, celui qui a mangé le pain et le sel avec son hôte, devient une personne sacrée pour ce dernier.
9. Non pas *fugitif*, mais *rapide.*

zu können. Man urtheile, wie sehr ich bei dieser That von Dankbarkeit, von Bewunderung und Scham durchdrungen seyn mußte.

---

6. Der Wechsel des Schicksals.

LE CHANGEMENT DE FORTUNE.

Amru, Sultan[1] von Gazna[2], wurde in einer Schlacht mit Ismael Samain, Sultan von Karisme, geschlagen und gefangen. Der Sieger ließ ihn in ein Kastell[3] bringen und sorgfältig bewachen. Amru hatte den ganzen Tag nichts gegessen, und war von den ausgestandenen Strapazen äußerst abgemattet. Er bat seine Wache ihm etwas Speise zu reichen, und man brachte ein Stück Fleisch, das an eben dem Feuer gekocht werden mußte[4], welches zur Erwärmung[5] des unglücklichen Gefangenen angezündet worden war.

Kaum war aber seine Mahlzeit an's Feuer gesetzt, so schlich sich ein Hund herbei, bemächtigte sich des Fleisches und eilte davon. Der hungrige Sultan wollte ihm nach, ihm den Raub wieder abzujagen[6]; er dachte nicht an seine Ketten, die ihn daran hinderten, und fing an herzlich zu lachen.

Seine Wächter hatten Mitleiden mit seinem unglücklichen Schicksale, schafften ein andres Stück Fleisch herbei, und äußerten ihre Verwunderung darüber, daß er in seiner traurigen Lage noch lachen könne.

1. Le mot de sultan ne désigne pas toujours, il s'en faut, le chef de la nation turque; le plus souvent on appelle sultan le chef d'un petit État mahométan ou même le chef d'une simple tribu.

2. *Gazna* ou *Ghasnâh*, ville de l'Afghanistan.

3. *Forteresse* ; abréviation du mot *castellum*.

4. A traduire par *devoir*.

5 A rendre par un verbe.

6. Abjagen, *reprendre*.

„Ich lachte über die irdische Größe," erwiederte der Fürst. „Diesen Morgen, als ich mein Heer in Schlachtordnung stellte, bemerkte ich beim Troß[1] dreihundert Kameele, und mein Oberküchenmeister[2] versicherte mich, daß sie kaum hinreichten, meine Küche fortzuschaffen; und jetzt trug sie ein einziger kleiner Hund in seiner Schnauze[3] fort."

---

7. Die Bürgschaft des Dichters.

LA CAUTION DU POËTE.

Der Dichter Rebati, der sich von Lobeserhebung[4] nährte, die er an die Großen von Khorasan im Uebermaß[5] verschwendete, wurde eines Tags vor den Kadi gefordert. Dem Dichter war dies unerklärlich; er war zu sehr überzeugt, daß er niemand beleidigt haben könnte[6], da er die Schmeicheleien selbst bei dem geringsten Sklaven seiner Gönner[7] nicht sparte; überdieß besaß er weder Gut noch Geld[8], und zum Wunder, war er auch Keinem etwas schuldig.

Als er vor den Kadi kam, fand er einen Mann, der ihn wegen einer Forderung von hundert Goldstücken[9] verklagt hatte.

„Und worauf gründet sich[10] deine Forderung?" fragte der erstaunte Dichter, der keinen Pfennig geborgt noch erhalten hatte.

„Auf eines deiner schönen Gedichte," erwiederte der Klä-

1. *Bagages.*
2. *Maréchal du palais.*
3. Littéralement : *museau.*
4. *Louanges.*
5. *Excès.*
6. A rendre par un infinitif.
7. *Protecteur.*
8. Le poëte oriental partage ce sort avec plus d'un poëte.
9. *Pièces d'or.*
10. Littéralement : *se fonder; reposer sur.*

ger; „du hast auf unsern Großvezir, Ibn-Malik, ein Gedicht gemacht[1], in welchem folgende Verse vorkommen:

„Ibn-Malik übertrifft alle Menschen an Großmuth. Jedermann kann ihn um eine Wohlthat ansprechen, und ich bin Bürge dafür, daß er sie ihm nicht abschlägt."

„Ich brauche sehr nothwendig hundert Goldstücke; auf deine Versicherung[2] ging ich zum Großvezir und sprach ihn darum an. Nun hat er sie mir zwar verweigert; allein da du Bürge für ihn bist, so bin ich unbesorgt, ich werde sie von dir erhalten und aus meiner Verlegenheit kommen."

Nebati bat um Frist, ein Paar Worte mit dem großmüthigen Ibn-Malik zu sprechen und versicherte voll Zuversicht, daß seine Forderung befriedigt werden sollte. Er ging sogleich zum Großvezir.

„Ich habe dir eine Ehre erwiesen," redete er ihn an, „welcher du dich unmöglich unwürdig[3] erzeigen kannst: ich verlange nicht von dir, daß du mich um meiner selbst willen von meiner Bürgschaft befreien sollst; aber ich möchte dir um deinetwillen[4] doch rathen, dich so zu beweisen, wie ich dich geschildert habe."

Dem Großvezir gefiel dieser Rath nicht sonderlich; jedoch nach einigem Nachdenken erwiederte er:

„Nun wohl[5]! für diesmal will ich mich zu dieser Forderung bekennen[6], aber ich bitte dich auch sehr angelegentlich

1. Ein Gedicht auf Jemanden machen, *composer une poésie en l'honneur de quelqu'un.*

2. *Sur la foi de ton affirmation.*

3. Cet adjectif demande son complément au génitif.

4. Les pronoms composés avec willen, comme tous ceux avec wegen, changent, par euphonie, le r du pronom en t.

5. *Eh bien!*

6. Sich zu etwas bekennen, *reconnaître une chose.*

um meiner Bescheidenheit willen! verschone mich in Zukunft mit der Ehre deiner Bürgschaft."

---

8. Der fromme Derwisch.

LE PIEUX DERVICHE.

Ein Derwisch, der im Ruf einer großen Heiligkeit[1] lebte, kam in die Bude[2] eines Zuckerbäckers. Dieser beeiferte sich, den heiligen Mann auf's beste zu bewirthen, und setzte ihm ein Gefäß mit Honig vor. Kaum war es aufgedeckt, so stürzte ein Schwarm von Fliegen darüber her[3]. Der Zuckerbäcker ergriff den Wedel[4], um sie zu verjagen. Die Fliegen, die am Rande des Gefäßes geblieben waren, retteten sich mit leichter Mühe; allein, die meisten, welche ihre Begierde in die Mitte gelockt hatte, klebten[5] am Honig und wurden eine Beute des Todes.

Der Derwisch beobachtete dieses Schauspiel mit aufmerksamen Blicken, und nach einigem Nachdenken sagte er seufzend:

„Dies Gefäß ist die Erde; diese Fliegen sind ihre Bewohner; die am Rande blieben, gleichen den Weisen, welche den Freuden Schranken zu setzen[6] wissen, und sie mäßig zu kosten sich begnügen[7]; die Menge, die in die Mitte des Honigs flog, ist das Bild der Unbesonnenen, die ihren Leidenschaften den Zügel lassen[8] und ohne Rückhalt den Lüsten

1. *Vivre en odeur de sainteté.*
2. Ici *magasin*, désigne tout local ouvert au public.
3. Darüber herstürzen, *s'abattre sur.*
4. *Chasse-mouches.*
5. *S'attacher.*
6. *Opposer un frein.*
7. La construction est: sich begnügen sie mäßig zu kosten.
8. *Lâcher le frein.*

nacheilen. Wenn der rasche Flug des Todesengels über die Erde rauscht[1], werden die Menschen, die nur am Rande des Gefäßes dieser Welt sich aufhielten, mit leichtem Schwung und freiem Fittig sich los reißen und in das Land der Himmel empor schwingen[2] können, aber die Sklaven der Ausschweifungen werden tiefer in den Pfuhl der Laster hinabsinken, und ein Raub des Abgrundes[3] werden."

---

9. Auch der Geringste kann uns nützen[4].

LE PLUS PETIT PEUT NOUS ÊTRE UTILE.

„Mein Sohn," sagte zu einem jungen Sultan seine Mutter, „anstatt das Volk, das sich unterwegs[5] herbeidrängt[6], dich zu sehen, durch deine Janitscharen[7] unbarmherzig zurücktreiben, und die Unglücklichen, die an der Moschee ihre Hände nach dir ausstrecken, fortpeitschen zu lassen[8], begegne ihnen sanft und höre ihre Bitten geduldig an. Erinnere dich, daß du nicht auf den Thron erhoben bist, deine Völker zu verachten und zu quälen, sondern sie durch Gerechtigkeit und Weisheit zu regieren, und ihnen zu helfen. Du weißt nicht, wann und wie die Reihe an sie kommen[9] kann, daß sie dir Gutes vergelten. Der Geringste und

1. *Se fait entendre.*
2. *S'élever.*
3. *Abîme.*
4. Ces leçons morales tirées des circonstances extérieures répondent parfaitement au caractère sentencieux des Orientaux. La morale, au surplus, est parfaitement irréprochable.
5. Pour unter Wegs.
6. *Se presser.*
7. *Janissaire,* garde des monarques orientaux; les janissaires ont joué souvent un rôle prépondérant dans les révoltes de palais en Orient.
8. Fortpeitschen lassen, *faire chasser à coups de fouet.*
9. Die Reihe kommen an Jemand, *le tour de quelqu'un vient.*

Schlechteste kann dir mehr nützen, als du dir jetzt vorstellen magst. Ein auffallendes Beispiel bist du selbst : du selbst hättest den Thron und das Leben nicht, ohne einen Blinden !

„Einer deiner Vorfahren lag gichtbrüchig[1] in einem Schlosse nicht weit von der Hauptstadt. Ein Mächtiger[2] des Reichs[3] hatte sich empört, und näherte sich mit seinem Heere dem Schlosse. Die Bestürzung war allgemein, da man auf Nichts weniger[3] als auf Gewalt[4] vorbereitet war. Jedermann eilte, sich vor der Wuth des Aufrührers zu retten; die Sklaven des Sultans ergriffen die Flucht. Dein Ahnherr befand sich allein, von allen verlassen und unvermögend[5], von seinem Lager aufzustehen; der Aufrührer umringte mit starken Wachen das Schloß und der Sultan konnte nichts gewisser erwarten, als den Tod, oder was noch schlimmer ist, Verstümmelung[6] und Einkerkerung. In dieser Noth näherte sich ihm ein Blinder.

„Herr," rief er, „wir kommen beide um, wenn wir uns nicht durch wechselseitigen Beistand retten. Ich bin stark genug dich auf meinen Schultern fortzutragen. Leite meine Schritte durch dein gesundes Gesicht, und wir retten uns unbemerkt durch den unterirdischen Gang, der aus diesem Schlosse nach der Hauptstadt führt."

„Der Blinde lud den Gichtbrüchigen auf; dieser sagte ihm jeden Tritt voraus, und glücklich erreichten sie die Hauptstadt, ehe noch der Aufrührer in das Schloß eindrang. Die Gegenwart des Sultans änderte auf einmal die ganze Lage der Sachen[7]; man raffte in aller Eile ein Heer

1. *Paralytique.*
2. *Grand* pour *puissant.*
3. *A rien moins que...*
4. Pour Gewaltstreich, *coup de main.*
5. *Incapable; impuissant.*
6. *Mutilation.* C'est par ce moyen cruel que les usurpateurs avaient l'habitude de s'assurer la possession du trône.
7. Pas *choses*, mais *affaires*.

zusammen[1], überfiel den Aufrührer, zerstreute sein Heer und bekam ihn gefangen[2]. Der Blinde blieb immer an der Tafel des Sultans auf dem nächsten Polster zur Seite des Geretteten, der ihm manchen Bissen selbst reichte."

1. Zusammenraffen, *réunir; ras.embler.*

2. Gefangen bekommen, *faire prisonnier.*

QUATRIÈME PARTIE.

Vierter Theil.

1. Achmet oder der Schatz der Könige.

ACHMET OU LE TRÉSOR DES ROIS.

Der junge feurige Achmet hatte den Thron seiner Väter[1] bestiegen. Er ging den folgenden Tag auf die Jagd, kam von seinem Gefolge ab[2] und verfolgte einen Hirsch so lange, bis sein Pferd unter ihm erlag[3]. Abgemattet, allein, im unwegsamen[4] Walde, war er zweifelhaft, wohin er seine Schritte wenden sollte.

Plötzlich bedeckte den Himmel ein dichtes Gewölk, welches sich allmälig[5] herabsenkte. Der Sultan glaubte, ein Regenguß würde auf ihn herabstürzen; allein Blitz erhellte die Wolke, und ein ehrwürdiger Greis trat aus derselben hervor.

Achmet fiel auf sein Angesicht und betete an. „Sohn," sprach der Greis, „in deinen Staaten befindet sich ein Schatz von unschätzbarem Werthe, und auf dich kommt es an, alle Monarchen der Erde an Macht und Herrlichkeit zu übertreffen."

1. En parlant de leurs ancêtres, les Orientaux disent toujours : *les pères;* mourir, p. ex., signifie *se coucher avec ses pères.*

2. Abkommen, *s'éloigner de.*

3. Imparf. de erliegen.

4. *Impraticable;* de Weg.

5. Devr. s'écrire allmählich. Le h peut disparaître (Grimm).

Ein sanfter Donner verhallte[1] in der Luft; Achmet erhob sein Haupt, um dem Greise zu antworten; allein Greis und Wolke waren verschwunden.

Endlich versammelten sich die Diener des Sultans, welche ihn gesucht hatten; man fand einen gebahnten Weg, und kehrte nach der Residenz zurück.

Am folgenden Morgen berief der Sultan den Divan[2], erzählte die Erscheinung und verlangte eine Deutung der Worte des Greises.

Alle Räthe stimmten überein, daß diese Worte sich auf nichts anderes, als auf die in der Erde verborgenen edlen Metalle beziehen[3] könnten.

Auf Befehl des Sultans wurden sogleich Bergleute aus allen Gegenden herbeigeholt, man durchwühlte[4] die Gebirge, und wirklich entdeckte man viele sehr reichhaltige Goldminen.

Voll Freude rief Achmet: „Ehrwürdiger Greis! mächtiger Schutzgeist[5] Achmets! wie soll ich dir danken für deinen Wink! Ich habe den Schatz von unschätzbarem Werthe gefunden, durch welchen ich alle Monarchen der Erde an Macht und Herrlichkeit übertreffen werde."

Die Erndtezeit[6] trat ein, es war alter Gebrauch, dem Sultan die Erstlinge der Früchte darzubringen: junge Mädchen brachten kostbare Früchte, Aehren und Trauben von Gold, trefflich gearbeitet und zur Bewunderung schön.

Während man aber das Gold aus der Tiefe der Erde wühlte und in Schätzen aufhäufte, vernachlässigte man den

1. Litt. : *perdre son son, se mourir.*
2. *Conseil des ministres.*
3. Sich auf etwas beziehen (de ziehen), *se rapporter à.*
4. *Remuer.*
5. *Esprit tutélaire.* Chaque homme, selon la croyance arabe, est sollicité par un esprit qui le protége et le guide vers le bien, et par un ange mauvais qui veut l'entraîner vers le mal.
6. S'écrit auj. sans d.

Feldbau[1] und bald stellte sich Unfruchtbarkeit[2], die Mutter des Mangels, ein. Man verließ sich auf das allvermögende[3] Gold; allein bald führte der Mangel den Hunger herbei und in seinem Gefolge schreckliche Knochengerippe[4], Krankheiten und Seuchen.

Achmet durchflog[5] seine Staaten; überall erblickte er Goldhaufen, aber rings umgeben von verhungerten mit dem Tode kämpfenden Menschengestalten. Bei diesem Anblick stürzten Thränen aus seinen Augen; er zerriß seine Kleider, raufte sein Haar und zerschlug[6] seine Brust. Der Schmerz hatte seine Zunge gelähmt, nur abgebrochene Seufzer drängten sich aus der beklommenen Brust.

„Ist dieß der mir verheißene Schatz," rief er endlich, nachdem sich der Schmerz gemildert hatte, „der Schatz, durch welchen ich alle Monarchen der Erde an Macht und Herrlichkeit übertreffen sollte! Welch ein Widerspruch! in meinen Staaten ist Ueberfluß an Gold und Silber, und dennoch verbreitet der Hunger alle seine Schrecknisse in ihrer fürchterlichsten Gestalt." —

Achmet eilte zurück, ertheilte Befehl, die Goldgruben zu verschütten[7], ermunterte den Landmann, und versprach jedem, der sich durch Fleiß und Thätigkeit im Ackerbau auszeichnen würde, Ehre und Belohnung.

Bald gewannen[8] die Felder wieder ein anderes Ansehen; die Einwohner, durch gesunde und kräftige Nahrung gestärkt, lebten wieder auf, und zu der Gesundheit des Körpers gesellte sich die Gesundheit der Seele. —

1. *Agriculture.*
2. Litt.: *stérilité.*
3. Le mot all, précédant un subst. ou un adj., y ajoute une idée de superlatif.
4 *Squelette.*
5. *Parcourir.*
6. La syll. zer indiquant l'énergie de l'action, il faut trad. par *se meurtrir.*
7. *Combler.*
8. De gewinnen, prendre.

Innige Freude erfüllte Achmets Herz bei diesem Anblick.— „Sie sind nicht mehr die Unglücklichen," sagte er, „welche das Elend in den Augen anderer und in ihren eignen verächtlich gemacht hatte; ich sehe sie wieder zu frohen, thätigen Menschen erhoben [1], werth [2] das Leben zu genießen. Ein edler Wetteifer, die Frucht der öffentlichen Achtung [3], hat ihre Seelen gestärkt, an die Stelle des Schmutzes der Armuth ist Reinlichkeit und Ordnung getreten, und frohe Selbstgenügsamkeit [4] hat die schwarze Verzweiflung verdrängt — gewiß habe ich hier vielmehr den von meinem Schutzgeiste angedeuteten Schatz gefunden, als in den Eingeweiden der Gebirge."

Auf einmal verbreitete sich das Gerücht, ein Weiser besitze einen Schatz, welcher allen Gütern der Erde vorzuziehen sei. Neue, freudige Hoffnung durchdrang Achmets Herz und glänzte in seinen Blicken. Er eilte zu der einsamen Wohnung des Weisen und entdeckte ihm in gespannter [5] Erwartung den Zweck seiner Reise.

„Herr," antwortete dieser, „mit einem gefühlvollen Herzen habe ich mich lange in der Schule des Unglücks befunden; dieses hat meine Seele gestärkt, und Erfahrung ist mein Schatz. Aber dieser Schatz ist für einen Fürsten kaum erreichbar; vielleicht indeß, wenn du mich begleiten willst, kannst du ihn finden. Durch Wachsamkeit wird er erlangt; sie ist der Schlüssel zu [6] den Pforten des Segens und zu den Schätzen des Ueberflusses. Willst du, daß die Sonne des Ruhms über deinem Haupte aufgehe, so laß dir diese belebende Herrscherin des Tages nie in ihrem Laufe zuvor-

1. Zu etwas erhoben, dans le sens de *redevenu*.

2. Werth se const. aussi avec le génitif.

3. *Considération*.

4. Litt.: *contentement de soi-même*.

5. *Tendu;* employé ici au fig.

6. Zu, *de*.

kommen[1]; deine Thätigkeit muß mit ihr gleichen Schritt halten."

Der Sultan dankte dem Weisen für seinen Rath und war bereit, ihm zu folgen.

Kaum hatten sie einige Schritte die Wohnung des Weisen verlassen, so warf der Sultan die Frage auf: „Wie lassen sich wohl Künste und Wissenschaften am leichtesten vertilgen?"

„Nichts ist leichter," antwortete der Weise; „laß sie lächerlich[2] und verächtlich machen; Nichts erstickt leichter den Geist, als Spott und Verachtung: und erleuchtet erst die Fackel des Genius nicht mehr den Pfad der Künste, so kämpfen die kleinen Talente mit aller Heftigkeit[3], verachten und reiben einander auf. Aber Herr, wenn dir meine Neugierde nicht Verwegenheit scheint, wozu die Frage?"

„Weil ich glaube," erwiederte der Sultan, „daß Wissenschaften und Künste der Regierung in eben dem Grade nachtheilig[4] sind, als Unwissenheit sie begünstigt. Je aufgeklärter das Volk denkt, desto mehr Ungläubige, Ungehorsame und Widersetzliche giebt es.

„Wo dies erfolgt," erwiederte der Weise, „herrscht keine Aufklärung[5]. Sie verbreitet sich und berichtigt die Erkenntniß von den Pflichten jedes Verhältnisses; und wo Einsicht herrschend ist, da kann weder Unglaube, noch Ungehorsam, noch Widersetzlichkeit wohnen."

„War nicht in den Zeiten der Unwissenheit," versetzte hastig der Sultan, „das Volk seiner Religion und seinem Fürsten mehr ergeben?"

„Herr," erwiederte der Weise, „abergläubischer und sklavischer waren die Völker." —

1. Zuvorkommen, *prévenir*.
2. Einen lächerlich machen, *rendre ridicule*.
3. *Ardeur*.
4. De nach et de Theil, *nuisible*.
5. *Culture*.

„Wie dem sei!" unterbrach der Sultan, „sie waren frömmer und unterthäniger."

„Herr verzeihe!" entgegnete der Weise, „wenn ich dich aufmerksam darauf mache, daß du die Begriffe von Frömmigkeit und Aberglauben, von Gehorsam und Sklaverei verwechselst. Der Aberglaube macht die Gottheit zum Götzen[1], und der Götzendiener ist um so gefährlicher, weil er ein Schwärmer[2] ist und leicht durch seinen Wahn erhitzt wird. Der Despot sitzt weniger sicher auf seinem Throne, so erhaben er seyn mag, als der Monarch."

„Der Sultan einer kriegerischen und unruhigen Nation wollte diese ruhiger und folgsamer machen. Sein Günstling rieth ihm, eine Menge Musiker und Tänzerinnen kommen zu lassen, Schild und Helm seiner Leibwachen mit Turban und langen seidenen Kleidern zu verwechseln[3], köstliche und üppige[4] Gastmähler anzurichten und unvermerkt Wetteifer im äußern Glanz zu erregen. Der Günstling hatte wohl gerathen: von nun an wurden Verdienste mit prächtigen, gold- und silbergestickten Kleidern belohnt; ein glänzendes Nichts[5] ward dem stillen Verdienst vorgezogen, allmälig ging die Nüchternheit[6] in Unmäßigkeit über, schwelgerische Gastmähler und üppige Tänze vernichteten Bescheidenheit und Keuschheit, und Thätigkeit und Arbeitsamkeit wurden von Weichlichkeit und Trägheit verdrängt[7]. Der Sultan wollte nachgiebigere Männer, und bekam schwache Weiber, die seinen Thron wankender machten, als die unruhigen Männer, welche jedem Anfalle feindlicher Nachbarn die Stirn boten[8]. Ein erleuchtetes Volk wieder zur Unwissen-

1. *Faux dieu, idole.*
2. *Fanatique.*
3. Pas *confond.*, m. *échanger.*
4. *Luxurieux.*
5. N'est pas employé dans le sens neutre, mais désigne un homme nul; *nullité.*
6. *Sobriété, tempérance.*
7. *Écarter violemment.*
8. Idiotisme : *tenir tête.*

heit zurückleiten wollen, heißt den Werth des Menschen verkennen und ihn zur Thierheit erniedrigen. Es wird dadurch nie leichter zu leiten, bloß leichter zu betrügen sein. Aber nur eine kurze Zeit kann der Betrug die Wahrheit hemmen; und dann wird sie desto furchtbarer sich Bahn machen."

„Erlaube, mächtiger Beherrscher," fuhr der Weise fort, „daß ich dieser Erzählung noch eine kleine Fabel hinzufüge. Ein Mann besaß einen Wald und starb als der ärmste in der umliegenden Gegend. Sein Sohn und Erbe nahm eine Axt, wandte einen Theil der Bäume dazu an, Hebebäume[1], Winden, Rollen, Räder zu verfertigen, führte sodann die Eichen, Cedern, Tannen ab, erbaute Paläste, Hütten, Schiffe, Kähne, und war bald der reichste in der ganzen Gegend. — Herr, deine Unterthanen sind die Bäume des Waldes; unterscheide die Eiche, die Tanne, und bedenke, daß auch die schwächste Weide kein unnützer Baum sei." —

„Um das auszuführen," versetzte der Sultan, „was deine Fabel zu lehren scheint, muß ich die Liebe des Volks besitzen, und diese zu gewinnen, — beim Propheten, — das ist keine geringe Kunst. Es ist wankelmüthig[2], veränderlich, eigensinnig, leicht verführbar und heute diesem, morgen jenem zugethan."

„Setze noch hinzu, Herr der Gläubigen, daß es neidisch ist und diejenigen seiner Mitbürger, welche sich ihm am meisten aufopfern, fast immer mit Undank belohnt. Allein, so verfährt es nicht mit seinen Beherrschern; anstatt diese zu beneiden, sucht es vielmehr Alles, selbst Kleinigkeiten, auf, sie zu bewundern; mancher Regent, der sich großen Ruhm

1. *Levier;* litt.: *arbre servant à soulever.*

2. *Versatil,* de wanken, *chanceler,* et de Muth, *courage.*

erwarb, wär' er[1] als Unterthan geboren, würde er[2] ein sehr unbeachteter Mann geblieben seyn. Das Volk gleicht einem von Freude trunknen[3] Liebhaber, welcher die geringsten Beweise von Zuneigung hundertfältig erwiedert und einen freundlichen Blick für eine große Glückseligkeit achtet. — Herr der Gläubigen, du nanntest die Kunst, des Volkes Liebe zu gewinnen, schwer; sie ist leicht. Ein Fürst wird immer die Herzen seines Volks beherrschen und ihrer Liebe und Bewundrung gewiß seyn, wenn er sein eignes Herz nicht von Schmeichlern beherrschen läßt."

Unter diesem Gespräche hatten sie den Gipfel eines Berges erreicht, von welchem sie ringsum eine weite Aussicht hatten. Heiterkeit verbreitete sich über Achmets Gesicht bei dem Anblicke.

„Was siehst du, Herr der Gläubigen?" fragte der Weise.

„Eine fruchtbare Gegend," antwortete der Sultan; „sie gleicht einem Garten Gottes."

Auf einmal verblendete[4] ein heller Glanz seine Augen; auf einem goldnen Sessel von Genien getragen, ließ sich jener ehrwürdige Greis, welchen er anfangs[5] gesehen hatte, in einer Wolke nieder, berührte seine Stirn mit einem Oelzweige und fragte:

„Achmet, was siehst du?"

„Ein zahlloses Volk," antwortete dieser, „emsig und betriebsam[6] in den unzähligen Beschäftigungen des Lebens, vom Höchsten bis zum Niedrigsten."

„Du siehst dein Volk," erwiederte der Greis; „und unter ihm die seltensten und nützlichsten Talente. Erforsche sie und wende sie an, und du wirst die geschicktesten Staatsmänner,

1. Inversion pour : wenn er..
2. Pronom. surabondant.
3. *Ivre;* pour trunkenen.
4. *Éblouir.*
5. Anfangs pour zuerst.
6. *Industrieux.*

die größten Feldherrn[1], die geistreichsten Gelehrten und Künstler bilden. Dieß der Schatz in deinen Staaten! Verschließe dein Ohr dem Gezische[2] des Neides; laß großen Talenten Freiheit, ihre kühnen Flügel zu entfalten und sich empor zu schwingen. Sie werden deine Herrlichkeit bis an die Grenzen der Erde verbreiten; du wirst der Vater deiner Völker und das Muster guter Könige seyn." —

Mit diesen Worten war der Greis und der Weise verschwunden und Achmet befand sich mitten in seinem Palast von den Großen seines Reichs umgeben.

---

2. Die Folgen der Ehrsucht.

LES SUITES DE L'AMBITION.

Das Eis, der glänzende Sohn des Winters, war von seinen Kräften und seiner Gestalt so eingenommen, daß es zur Sonne sprach: „Quell des Lichts, senke deine Strahlen auf mich herab: durch sie wird meine Schönheit vergrößert; ich werde durchscheinend[3] wie Krystall[4] und glänzend wie ein Diamant seyn!"

Sogleich erheitert sich das dunkle Gewölbe des Himmels, die Erde legt ihr weißes Gewand ab, und die Sonne strömt ihre feurigen Strahlen auf das Eis herab.

Es wird weißer wie die Milchstraße[5], scheint von Feuer zu glänzen und wirft tausend Ströme von Licht weit umher.

Das Eis, vom Freudentaumel[6] ergriffen im Genuß sei-

1. Il faudrait un e avant la terminaison.

2 *Sifflement;* doit imiter les agissements de l'envie.

3. Pour durchsichtig.

4. Demanderait l'article.

5. *Voie lactée.*

6 *Ivresse de la joie.*

nes Glanzes, vergaß sich selbst, und woher es diesen empfing. Allein so schnell wie der Blitz in einer dunkeln Nacht leuchtet und erlischt, so schnell verschwand des Eises Glanz, in welchem seine Eitelkeit der Sonne gleich zu seyn wähnte, und mit ihm seine Freude.

Die heißen Strahlen lösten es allmälig auf[1]; es sank unter seiner eignen Last, borst und zerbrach in unzählbare Stücke, welche von den reißenden Fluthen fortgeführt wurden.

Diese Fabel machte der weise Horoun seinem Freunde, dem ehrgeizigen Achmet. Er war ein ehrlicher, liebenswürdiger Mann; aber mehr gehört[2] dazu, ein Staatsmann zu seyn. Reich und geehrt genoß er die Gunst des größten Monarchen; aber er strebte darnach, seinen Fuß nahe an den Königsthron zu setzen. Er verschloß sein Ohr den weisen Ermahnungen seines Freundes und ließ sich durch das überzuckerte[3] Gift der Schmeichelei hinreißen; thörichte Ehrsucht fesselte sein Herz und wiegte seine Vernunft in tiefen Schlaf.

Kaum war er Großvezir, so steckten Neid und Eifersucht ihre Fackeln an, seine Unfähigkeit[4] zu beleuchten; und nur zu bald erschien diese in ihrem vollen Lichte. Die Zügel der Regierung verwickelten sich in seinen Händen, er sah sich nach Beistand um, Verrätherei und Falschheit drängten sich an ihn, und die Verläumdung gesellte sich zu ihnen. — Das gedrückte Volk murrte, der Janitschar[5] empörte sich, der Sultan wurde für sein Leben besorgt, und Achmet voll

1. Il faut: auflösen, *dissoudre*.
2 Idiotisme; *il faut plus pour*.
3. Litt.: *Saupoudré*.
4. *Impuissance*.
5. Sing. pour le plur. *Garde du palais*; ils jouèrent un rôle politique, surtout en Turquie, où Mahmoud II les fit massacrer (1826). Ce massacre est un des faits les plus sanglants de l'histoire moderne.

Verzweiflung bei dem Gedränge[1], sah den unglücklichen Strick, der ihn erdrosselte, für eine Wohlthat an.

---

3. Der Thronfolger.

L'HÉRITIER DU TRÔNE.

Ein alter Monarch ließ wenig Tage vor seinem Tode seine drei Prinzen vor sich kommen.

„Ihr habt auf meinen Befehl," redete er sie an, „die Geschichte der größten Regenten der Erde gelesen, und ich wünsche zu wissen, welchem jeder den Vorzug giebt."

„Ich habe keinen größern Helden gefunden," antwortete sogleich der jüngste, „als den Escander Roumi[2]. — Alles was er sagt, alles was er thut, hat den Charakter einer Erhabenheit, welche hinreißt und die Seele berauscht; und selbst seine Fehler gewinnen dabei einen Anstrich von Liebenswürdigkeit."

„So groß Escander Roumi als Feldherr scheint," nahm der älteste Prinz das Wort, „so hatte er doch eben so viel dem Glücke zu danken. Dieß findet weniger bei Gingis[3] statt, dessen Eroberungen auch viel ausgedehnter waren. Ich bin zweifelhaft, ob ich seine Politik oder seine Tapferkeit mehr bewundern soll. Er war nicht bloß Eroberer, er war auch ein großer König und kluger Gesetzgeber."

„Und du, mein Sohn," sagte der alte Sultan, indem er

1. *Bagarre, presse*, de drängen.

2. George Castriotès, plus connu sous le nom de Iskander ou Skander-bey, né en 1414 et mort en 1467, célèbre héros albanais. Il triompha partout des Turcs.

3. *Gengis-khan* ou plutôt *Gengis-ka-khân*, *Khan des Khans*, célèbre conquérant mongole; mort en 1227.

sich an seinen zweiten Sohn wandte, „was ist deine Meinung?"

„Du befiehlst, mein Vater, und ich gehorche," antwortete dieser, „ich muß gestehen, daß alle die Beherrscher, welche ihren größten Ruhm darin setzen, eine größere Anzahl Sklaven unter ihrer Botmäßigkeit[1] zu haben als andere, und die, um dahin zu gelangen, Menschenblut in Strömen vergießen, und Tausende aufopfern, meinen Beifall nicht haben. In meinen Augen erscheint Ibrahim[2] ungleich größer. Er besaß alle Eigenschaften eines großen Feldherrn; alle Fürsten Asiens ertheilten ihm den Vorzug. Er dachte nicht daran, seine Staaten zu vergrößern; seine unablässige[3] Sorge war, seine Unterthanen glücklich zu machen. Seine Schätze standen den Dürftigen und Elenden offen, und wurden nicht durch Glanz und Ueppigkeit an Große und Reiche verschwendet. Er durchreiste seine weitläufigen Staaten, auch der Niedrigste fand bei ihm Gehör, und überall hinterließ er Spuren einer wohlthätigen Gottheit. Er beschützte die Künste, munterte das Talent auf, und belohnte jede Auszeichnung[4] durch ausgezeichnete Ehre.

„So glücklich er durch seine Unterthanen war, eben so glücklich war er durch seine Kinder. Er hatte sechs und dreißig Söhne, welche sich Alle in Wissenschaften und Tugenden eben so sehr hervorthaten[5] als in den Waffen. Er hatte vierzig Töchter, welche er Alle an Männer verheirathete, die sich durch Weisheit und Tugend besonders ausgezeichnet hatten. Von seinen Unterthanen angebetet, erreichte er ein hohes Alter und beschloß im Schooß seiner Familie

1. *Domination, joug.*
2. Corruption arabe du mot *Abraham*; monarque asiatique dont le règne bienfaisant est devenu légendaire.
3. *Continuel.*
4. *Distinction,* non pas celle qu'on vous accorde, mais celle qu'on porte en soi-même.
5. Sich hervorthun, *s'illustrer.*

sein thatenvolles und glückliches Leben. Die Ehre auf dem Schlachtfelde zu sterben ward ihm nicht zu Theil; dagegen aber die ungleich größere Ehre von seinem Volke beweint und von allen Regenten und Völkern, denen er bekannt wurde, betrauert zu werden."

„Komm an meine Brust, Geliebter meines Herzens," erwiederte der alte Sultan, indem er ihn umarmte und ihn mit Thränen der Zärtlichkeit benetzte, „du verdienst Vater, du verdienst König zu seyn. Ich wollte mir aus meiner Familie einen Nachfolger nach meinem Herzen wählen, welcher würdig wäre, meine Krone zu tragen: ich habe ihn gefunden und freue mich. Bald werde ich von dem Schauplatz abtreten und der Natur den Tribut bezahlen, welchen ich ihr schuldig bin. Herrsche an meiner Stelle, mein Sohn! folge deinem Urbilde, welches du dir erkohren hast, und mein Volk wird glücklich seyn. Ruhig sehe ich nun dem entscheidenden Augenblick entgegen — du wirst, ein Vater des Volks, schon im Leben angebetet werden."

---

4. Die beiden Freunde.

LES DEUX AMIS.

Tai hörte des Nachts spät an seine Hausthür klopfen. Er stand auf und fragte, wer so spät da sei?

Die Antwort war: „Araboh."

„Mein Freund Araboh!" sagte er zu sich selbst, „was kann der[1] für ein Anliegen[2] haben, daß er bei[3] so später Nacht zu mir kommt?"

1. Pron. démonstr. remplaçant er.
2. *Sujet de peine.*
3. On peut dire aussi : in

Er rief seinen Sklaven, ließ geschwind Licht anzünden und führte den Freund in sein Gemach.

„Lieber Araboh," sagte er, „ich bin bestürzt, dich so spät bei mir zu sehen. Ich kann mir nur zwei Fälle denken: entweder du hast eine nicht vorhergesehene Ausgabe, oder du bedarfst meines Beistandes in einer gefährlichen Angelegenheit; im erstern Falle steht dir mein Vermögen und im andern mein Leben zu Diensten."

„Keins von beiden," erwiederte Araboh, indem er seinen Freund umarmte, „ich sehe dich gesund und bin beruhigt. Ein schreckhafter Traum, der dein Leben in Gefahr setzte, weckte mich; er war so lebhaft[1], daß ich mich nicht beruhigen konnte; ich zog mich an und kam hieher, um mich mit eigenen Augen von der Wahrheit zu überzeugen."

---

5. Der Satrap im Reiche der Schatten.

LE SATRAPE DANS LE ROYAUME DES OMBRES.

Ein Satrap[2] langte im Reiche der Schatten an, und nie gehörte harmonische Töne aus einem etwas entfernten Haine von Rosen und Myrthen reizten[3] sein Ohr und seine Neugierde.

„Unstreitig[4]," dachte er, „ist dieß der Aufenthalt der beglückteren[5] Schatten und die beseligende Harmonie kommt

1. Litt.: *vif* pour *clair*.
2. Les satrapes étaient les gouverneurs des provinces en Orient. Aujourd'hui ils s'appellent *pacha*.
3. Dans le sens de *exciter*.
4. De Streit et de un, *sans contestation*.
5. *Plus heureux*. Les Arabes, tout en regardant la mort comme une peine, en tant qu'elle ravit l'homme à la lumière, admettent cependant pour les trépassés pieux une existence de bonheur dans le ciel de Mahomet.

von den himmlischen Geistern. Je weiter ich gehe, desto blumenreicher[1] ist das Gras unter meinen Füßen, desto reiner wird der Himmel und kräftiger duften die Wohlgerüche, welche die Seele mit sanftem Wonnegefühl durchdringen. Der stille Friede, welcher hier herrscht, geht unvermerkt in mein Herz über; o wie glücklich werde ich sein, wenn mich die Bewohner dieses bezaubernden Aufenthalts unter sich aufnehmen!"

Als er an den Eingang des Haines kam, trat ihm ein Schatten mit den Worten entgegen:

„Dieß ist die Wohnung von Männern, welche sich im Leben durch ihre Talente und Weisheit um ihr Vaterland verdient[2] gemacht haben: kannst du es wagen hinein zu gehen?"

„Ich trage kein Bedenken[3]," erwiederte der Satrap, „oder sollte demjenigen, welcher talentvolle Männer im Leben beschützte und ihnen seine Zeit widmete, sie hier wieder zu sehen, nicht gestattet sein?"

„Er kann sogar sich schmeicheln," antwortete der Schatten, „eine rühmliche[4] Stelle unter ihnen zu erhalten; aber derjenige — der bloß eine Menge kleiner Talente hervorzog und erhob, weil sie den Staub von seinen Füßen leckten[5]; der beim Anblick des wirklichen Verdienstes, wenn es mit Unglück rang, sich spottendes Mitleid[6] erlauben und unverschämt genug sein konnte, ihm erniedrigende[7] Gunstbezeugungen[8] anzubieten, der mag wohl hineingehen, um Zeuge des ewigen Seelenfriedens zu sein, aber seinen Aufenthalt wird er hier nicht finden."

Der Schatten verschwand und der Satrap ging getrost[9]

1. *Émaillé de fleurs.*
2. Sich um etwas verdient machen, *bien mériter de.*
3. Bedenken tragen, *éprouver un scrupule.*
4. *Honorable, glorieux.*
5. Litt.: *lécher, baiser les pieds.*
6. *Pitié moqueuse, ironique.*
7. *Avilissant.*
8 Plur. irrég. de Gunst.
9. *Hardiment.*

in den Hain. Er schmeichelte sich, alle seine Schützlinge wieder zu finden und sah schon im Voraus die Freude, welche sie bei seiner Erscheinung bezeigen würden.

Er gelangte an einen freien Platz, wo die glücklichen Bewohner dieser bezaubernden Gegend sich zu Gesängen vereinten, deren himmlische Harmonie ihn herbeigezogen hatte. Der Anblick riß ihn zu Bewunderung und Ehrfurcht hin. Hier saßen junge Männer im Kreise, mit deren goldnen Locken der Wind spielte, und deren melodische Stimmen im entfernten Echo verhallten; dort ehrwürdige Greise in jugendlicher Begeisterung[1], unter deren Fingern goldne Lauten[2] und Harfen ertönten, und überall hatten sich Gruppen hingelagert, berauscht vom wonnigen Genusse überschwenglicher[3] Himmelsfreude.

Der Satrap schlich traurig einher, sah sich nach allen Seiten um, kannte Niemand und wurde von Niemand erkannt.

Auf einmal trat ein Schatten herein, welchen man mit vielen Freudenbezeugungen empfing und ihm große Ehre erwies. Er schien ebenfalls erst anzulangen, und der Satrap suchte sich ihm zu nähern.

„Ich wünsche dir Glück," sagte er leise zu ihm, „du wirst hier sehr wohl empfangen; ich kam vor dir an, und mich hat noch Niemand bemerkt."

„Darüber[4] wunderst du dich?" erwiederte der Schatten.

„Etwa ohne Ursache[5]?" fragte der Satrap.

„Ohne Ursache," antwortete jener, „du warst auf der Oberwelt[6] Nichts als ein großer Herr."

1. *Enthousiasme*; de Geist.
2. *Luth.*
3. *Immense*; de über et de schwanken.
4. *En, de cela.*
5. V. sous-entendu, *est-ce sans motif?*
6. *La terre.*

„Und du?“ fragte der Satrap neugierig.
„Ein Mensch!“ versetzte der Schatten.

---

6. Der Schatz eines egyptischen Königs.

LE TRÉSOR D'UN ROI D'ÉGYPTE.

Hassan, der Sohn eines Fikaischenken[1], zu Damaskus, war schön wie der Mond und schlank gewachsen wie eine Ceder[2]; er war lebhaft, feurig, gefällig, zeigte viel Verstand und hatte die eigne Gabe, jeden für sich einzunehmen. Er spielte die Laute überaus fertig[3] und sang noch angenehmer. Sein Gesang und sein Spiel zog eine Menge Gäste herbei, und sein Vater wußte die Geschicklichkeit seines Sohnes so gut zu benutzen, daß er sein Getränk nicht nur vertheuerte[4], sondern auch verschlechterte[5], ohne daß die Zahl seiner Gäste sich verminderte.

Einst trat auch der berühmte Bramine Padmanaba, der sich damals in Damaskus aufhielt, hinein, um sich durch einen frischen Trunk abzukühlen. Er bewunderte Hassans Spiel und Gesang, aber noch mehr, als er sich mit ihm unterhielt, seine fertigen und feurigen Antworten; und von der Zeit fand er sich täglich ein, und jedesmal wenn er fortging, schenkte er ihm einen Zechin[6].

Hassans Vater bewunderte die Freigebigkeit[7] des Fremden und befahl seinem Sohne, daß er ihn, wenn er wieder käme, zum Mittagsmahle einladen solle, um gelegentlich[8] zu erfah-

1. ***Fikai***, boisson fermentée, faite avec l'orge et des raisins séchés.
2. Les Orientaux empruntent leurs images à la nature extérieure qui les entoure.
3. *Très-habilement.*
4. Vertheuern, de theuer, *cher*, *rendre plus cher.*
5. De schlecht, *mauvais.*
6. Zechin est ord. fém.
7. *Générosité.*
8. Pour bei Gelegenheit, *occasionnellement.*

ren, wer er sei. Padmanaba nahm die Einladung an und da Hassans Vater aus manchen Antworten und Aeußerungen schloß, daß er eben so reich als weise seyn müsse, so bot er ihm eine Wohnung in seinem Hause an.

Padmanaba nahm auch dieses Anerbieten mit den Worten an: „Bei guten Freunden wohnen, ist ein Paradies auf dieser Welt."

Hassan gewann täglich mehr die Zuneigung[1] des Braminen, ward von ihm reichlich beschenkt und brachte die meiste Zeit bei ihm zu.

„Mein Sohn," sagte dieser einst zu ihm, so zärtlich wie nur ein Vater mit seinem Sohne sprechen kann, „du hast viel Fähigkeiten von der Natur erhalten und ich finde, daß du in den geheimen Wissenschaften[2] große Fortschritte machen kannst. Dein freier, lustiger Sinn[3] scheint freilich nicht geeignet zum ernsthaften und tiefen Denken; allein ich hoffe, festes Wollen[4] und reifere Jahre werden dich der Geheimnisse würdig machen, welche nur Auserwählten[5] zu Theil werden können. Ich liebe dich wie meinen Sohn, und habe beschlossen, dich glücklich zu machen. Daß ich das kann, will ich dir beweisen, wenn du mich vor die Stadt begleiten willst, und bloß auf dich und die Befolgung[6] meiner Befehle wird es ankommen, ob du es werden kannst."

Padmanaba führte den jungen Hassan außer der Stadt nach alten Ruinen, welche der Sage nach die Ueberreste

1. *Affection;* de neigen, *se pencher*, et de zu.

2. *Les sciences occultes.* L'Orient, depuis les temps les plus reculés, a cultivé avec une prédilection particulière la magie.

3. Pour Geist.

4. Pour Willen; les Allem. emploient ce mot, en philosophie surtout.

5. *Élu, initié.* Les sciences occultes étaient enseignées à divers degrés de disciples, les plus avancés seuls étaient initiés à tous les secrets et à toutes les pratiques.

6. *Exécution.*

eines Schlosses waren. Mühsam stiegen sie über Schutt und Steine, und gelangten auf einen kleinen freien Platz, wo sich ein Brunnen befand.

„Hier in diesem Brunnen, mein Sohn," sagte Padmanaba, „sind die Schätze, welche ich dir zeigen will und von welchen du in Zukunft Gebrauch machen kannst nach deinen Bedürfnissen, wenn du dich so beträgst, daß dir die großen Geheimnisse anvertraut werden können."

Hassan sah den Braminen lächelnd an und sagte: „Daß der Brunnen Wasser enthält, sehe ich wohl; daß er aber Schätze enthalten kann, muß ich dir auf dein Wort glauben."

„Urtheile aus dem, was geschehen wird, wozu du gelangen[1] kannst," erwiederte der Bramine, schrieb etwas in besondern Zeichen auf einen Zettel und warf diesen ins Wasser.

Sogleich verlor sich[2] das Wasser und beide stiegen auf einer Treppe, welche jetzt zum Vorschein kam, bis in den Grund hinab, wo sie an eine starke eiserne Thür kamen. Padmanaba schrieb wieder einige Zeilen auf ein Papier, steckte dieß in's Schlüsselloch und die Thür öffnete sich.

War Hassan über das Vorhergegangene erstaunt[3], so erschrak er jetzt, da er einen großen Mohren erblickte, welcher einen schweren Stein aufhob und sie zu zerschmettern[4] drohte. Indessen[5] der Bramine sprach einige Worte und blies den Mohren an, worauf dieser sogleich rücklings[6] hinstürzte.

Durch einen langen Gang kamen sie in einen geräumigen Hof, in dessen Mitte ein Grabmal von Krystall stand, dessen

1. *Arriver, parvenir.*
2. Sich verlieren, *se retirer.*
3. Inversion; à sous-entendre wenn.
4. *Écraser.*
5. A traduire : *cependant.*
6. *En arrière*; on dit aussi rückwärts.

Eingang zwei Drachen verwahrten, welche Feuerflammen aus ihren schrecklichen Rachen ihnen entgegen schossen[1]. — Hassan erschrak und wollte zurück fliehen; allein Padmanaba sagte wieder bloß einige Worte, und die Ungeheuer zogen sich ruhig in ihre Höhlen zurück, und die Thür des Gewölbes öffnete sich. Sie gelangten in einen zweiten Hof, und welch Erstaunen bemächtigte sich Hassans, da er einen Palast von Rubinen erblickte, auf welchem ein großer Karfunkel[2] in Kugelgestalt einen hellen Glanz verbreitete, und alles um sich her erleuchtete. Er folgte seinem Führer fast ohne Bewußtsein[3] in das Gebäude, dessen Thür von einem einzigen Smaragd war. Am Eingange standen sechs Statuen jede aus einem einzigen Diamant, der Fußboden war von Porphyr mit kostbaren Perlen besäet, die Bekleidung[4] der Wände war von gediegenem[5] Golde, in den Ecken des Zimmers befanden sich Rubinen, Gold und andere Kostbarkeiten in großen silbernen Kisten, und in der Mitte erhob sich neben einem goldnen mit den köstlichsten Edelsteinen künstlich besetzten Sarkophag, ein Thron von eben dem Metall und eben so kostbar verziert.

Auf dem Sarkophag las Hassan die Aufschrift:

„Erkaufe die Zeit[6]! mit allen Schätzen der Welt erkaufst du sie nicht; du verlierst sie, wenn dein Herz nach ihnen geizt[7]. Alle Schätze, die ich im Leben sammelte, mußte ich zurück lassen; nur die Schätze deiner Seele, Freund, geleiten dich in die unerforschliche Zukunft hinüber!"

Padmanaba erzählte darauf dem erstaunten Hassan, daß alle diese Schätze von einem egyptischen Könige herrührten,

1. Pour ſpieen, *lancer*.
2. *Escarboucle*.
3. *Connaissance*; c.-à-dire d'une manière inconsciente.
4 Litt.: *Revêtement*.
5. *Massif, pur*.
6. *Racheter le temps*, c.-à-d. en profiter.
7. Nach etwas geizen, *convoiter avidement*.

welcher den Stein der Weisen[1] entdeckt habe. Er zeigte ihm zugleich mehrere Haufen einer schwarzen Erde in einem zweiten Zimmer und Gefäße mit einem köstlichen Wasser, vermittelst welcher beiden[2] er alle unedle Metalle[3] in Gold verwandelt habe.

Hassan bezeugte seine Verwunderung, daß ein König so unermeßliche Schätze unter die Erde verborgen habe, da andre Monarchen alles anwendeten, durch große Denkmale[4] ihr Andenken auf die Nachwelt fortzupflanzen.

„Der König," erwiederte Padmanaba, „kannte das menschliche Herz; er wußte, wie unersättlich es in seinen Begierden ist, und daß es sich durch keine Leidenschaft so sehr hinreißen läßt als durch die Gier[5] nach Reichthum, der nichts zu heilig ist, um befriedigt zu werden, und verbarg also seine unermeßlichen Schätze, um die Habsucht nicht zu reizen und Zwietracht und Blutvergießen zu veranlassen. Daß sie aber doch auf gewisse Weise der Nachwelt zum Nutzen gereichen möchten, entdeckte er sie einigen Weisen, mit dem Beding[6], Wohlthaten der leidenden Menschheit zu erzeigen, und mit ihrem Tode das Geheimniß immer wieder den geprüftesten[7] Weisen zu hinterlassen."

„Wache über dein Herz, mein Sohn," fuhr Padmanaba fort; „aus allem, was ich dir gezeigt habe, kannst du erkennen, wie rein meine Absicht ist, dich glücklich zu machen. Für jetzt nimm, von welchen Kostbarkeiten du willst und so viel du willst zu dir. Ich werde dich mit den heiligen Sprüchen nach und nach bekannt machen und du kannst in der

1. *La pierre philosophale;* les mages de l'Orient et les alchimistes ont toujours essayé de résoudre ces deux problèmes : découvrir la pierre philosophale et inventer l'élixir de longue vie.

2. Il faudrait beider.

3. *Vil; opposé aux métaux précieux.*

4. Fait au plur.: Denkmäler.

5. *Avidité.*

6. Pour Bedingung, *condition.*

7. *Éprouvé.*

Folge zu jeder Zeit das Grabmal des Königs von Egypten besuchen und von dem unermeßlichen Schatze zu jeder guten Anwendung Gebrauch machen. Allein verwahre[1] dein Herz vor[2] Habsucht und sei verschwiegen. Mißbrauch würde dich deines ganzen Glückes berauben und dir wohl gar[3] das Leben kosten. Das Geheimniß ist noch umfassender[4]; erst wenn du Proben deiner Würdigkeit[5] abgelegt hast, kann ich dich aus dem Grabmal noch weiter führen."

Sie kehrten darauf zurück; alle Thüren verschlossen sich hinter ihnen von selbst, und so wie sie die Treppe hinanstiegen, folgte ihnen das Wasser nach, bis der Brunnen wieder angefüllt war.

Hassan kam sehr nachdenkend[6] in seines Vaters Wohnung zurück und seine Heiterkeit schien sich von der Zeit an immer mehr in stillen Ernst zu verwandeln. Er beschenkte seine Eltern mit den mitgebrachten Reichthümern, und diese verehrten den Braminen fast göttlich, da sie hörten, daß ihr Sohn Alles durch seine Vermittlung[7] erhalten habe. Sie gaben ihr bisheriges Gewerbe sogar auf, beschlossen ein ruhiges Leben zu führen und priesen sich durch ihren Sohn glücklich.

Unterdessen setzte Padmanaba seinen Unterricht fort, freute sich über die Gelehrigkeit[8] seines Schülers über alle Maaßen, und schrieb seinen Ernst und sein Nachdenken seinem Eifer zu, in den Kenntnissen immer weitere Fortschritte zu machen.

„Ich werde dich auf einige Zeit verlassen," sagte einst Padmanaba zu Hassan; „gewisse Geschäfte rufen mich nach In

1. *Garder, cuirasser.*
2. *De; contre.*
3. *Même.*
4. *Étendu.*
5. *Mérite, aptitude.*
6. *Pensif*; les Allemands disent : *penser après qqchose.*
7. *Entremise, médiation.*
8. *Docilité*; de lehren, *enseigner.*

dien und ich kann meine Wiederkunft so genau nicht bestimmen. Setze unterdessen deinen Fleiß in den heiligen Büchern zu lesen fort[1]; ereignet sich ein Vorfall[2], daß du der Schätze des Königs von Aegypten bedarfst, so gehe getrost in sein Grabmal; hier sind, indem er ihm vier Papiere überreichte, die Sprüche, welche dich sicher hinein führen; auf welche Art? hast du gesehen. Sei weise, bewahre dein Herz vor habsüchtiger Begier und laß dich nicht Vorwitz[3] verleiten, weiter zu dringen, als ich dich geführt habe, du könntest sonst[4] leicht mehr als den Genuß eines vorzüglichen Glücks verlieren."

So wie Padmanaba fort war, fing Hassan allmälig wieder an heiter zu werden und der Gedanke, daß der Bramine ihn ungleich weniger liebe, als er vorgebe[5], welcher bisher sich tief in sein Herz verborgen hatte, verlebendigte[6] sich immer mehr und mehr. „Warum," sagte er zu sich selbst, „von den unermeßlichen Schätzen nur so nothdürftigen Gebrauch machen? Zwar führen meine Eltern und ich selbst, bloß durch meinen ersten Besuch des Grabmals, ein sehr gemächliches[7] Leben und aus Bescheidenheit, die mir die Gegenwart meines Wohlthäters einflößte, beobachtete ich die größte Mäßigung; ich hätte noch ungleich[8] mehr zu mir nehmen können. Aber ich rechnete darauf, daß seine Freundschaft so weit gehen werde, daß ich durch ihn ein glänzendes Leben würde führen können[9], daß sich mein Haus in einen glänzenden Palast verwandeln, daß ich von tausend Sklaven umgeben den Vornehmsten und Reichsten wenig-

1. Den Fleiß fortsetzen pour mit Fleiß, etc.
2. *Évènement.*
3. Litt.: *esprit qui vient trop tôt; indiscrétion.*
4. *Sans cela.*
5. *Prétendre.*
6. Sich verlebendigen, v. inusité aujourd'hui: *devenir de plus en plus vivant* (litt.).
7. *Commode.*
8. *Impair; infiniment.*
9. Ce désir repose sur l'amour du luxe des Orientaux.

stens gleichkommen[1], wenn sie auch nicht übertreffen würde. — Warum ließ er mich nicht in meiner Unwissenheit? Hätte ich meine jetzige Gemächlichkeit bloß seiner Freigebigkeit zu danken, so würde ich zufrieden und ihm dankbar sein, anstatt daß mir die Schlange der Unzufriedenheit schon länger als ein Jahr am Herzen nagt, da ich weiß, daß er nur nehmen darf von Schätzen, die er nicht gesammelt hat. — „Doch was hindert mich — fuhr er plötzlich auf — jetzt alle meine Wünsche zu erfüllen? Steht mir nicht in seiner Abwesenheit der Weg zum Grabe des Königs offen? — Er ist in Indien — und wenn ich mir unterdessen so viel aus der seltnen[2] Gruft heraushole, um jeden meiner Wünsche zu befriedigen, was kann es mich dann bekümmern, ob sich seine Freundschaft vermindert, wenn ich seine tiefsinnigen[3] Bücher ihm überlasse?" —

Hassan warf so lange Fragen auf, bis der Entschluß reifte und seine Begierde alle Furcht und Bedenklichkeit überwog. Er schrieb die Talismane ab, und gelangte glücklich durch sie, wie ehedem mit dem Braminen, zum Sarkophag des egyptischen Königs und mit Schätzen beladen wieder zu seinen Eltern zurück.

Der erste so wohl gelungene Versuch machte ihm Muth, und um vielleicht einen dritten zu ersparen, zeigte er seinen Eltern seine mitgebrachten Schätze, erzählte ihnen die Hauptumstände[4] und fragte, ob sie ihn begleiten wollten? —

Auch bei diesen vertilgte die Bereicherungssucht[5] die Dankbarkeit. Der blendende Glanz des Goldes und der Edelsteine berauschte[6] ihre Sinne und Vater und Mutter begleiteten

1. Litt. : *égaliser marcher de pair.*
2. *Unique.*
3. Litt.: *à sens profond.*
4. *Circonstance essentielle.*
5. Litt.: *la tendance de s'enrichir, cupidité.*
6. *Enivrer.*

den Sohn in die Gruft. Grausen befiel sie bei dem Anblicke des Mohren und der feuerspeienden Drachen; aber alle Furcht schwand bei dem Anblick der Schätze; sie fühlten bloß tiefe Betrübniß bei der Unmöglichkeit, sich Alles zuzueignen[1].

Plötzlich hemmte[2] ihre Geschäftigkeit[3] ein rollender Donner und aus dem Sarkophag ertönte eine dumpfe Stimme: „Deß unersättliche Begier[4] mehr verlangt, als ihm beschieden, verliert auch, was er besaß. Es ist ein gewöhnliches Loos der Menschen, daß sie ihr Glück in der Blüthe[5] vernichten."

Ein Donnerschlag erfolgte; Hassan und seine Eltern stürzten ohne Bewußtsein nieder, und als sie sich wieder erholten, befanden sie sich in ihrer Wohnung und alle Schätze aus der Königsgruft waren in zerstaubende Erdklumpen verwandelt.

Hassan griff wieder zu seiner Laute und sein Vater schenkte wieder Fikai.

---

7. Der Vogel der Selbsterkenntniß.

L'OISEAU DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

„Aufrichtigkeit[6] gegen sich selbst, mein Kind," sagte Fatme zu ihrer Tochter, „ist die schwerste Tugend."

„Die schwerste?" unterbrach sie Abassa, „gegen wen könnte man wohl aufrichtiger sein, als gegen sich selbst?"

„Eben weil man das glaubt," erwiederte Fatme, „ist man

1. Plutôt aneignen, *s'approprier*.
2. Inversion dans le genre oriental.
3. *Activite*.
4. Construction un peu étrange pour derjenige dessen unersättliche Begier.
5. Litt.: *fleur*.
6. Il faudrait l'article.

es am wenigsten! Unsere Eigenliebe[1] stellt uns immer in einem bessern Lichte dar, als wir andere handeln sehen, und können wir[2] uns auch einen begangenen Fehler nicht abläugnen, so bemühen wir uns doch, ihn auf alle Weise zu beschönigen[3], und gehen wohl gar so weit, daß wir ihn aus einer guten Quelle herleiten. Wir beruhigen uns gar zu leicht dabei, wenn wir nur das Oeffentliche vermeiden und schlüpfen über die Erinnerungen des unbestechlichen Richters in uns, unsers Gewissens, leicht hinweg[4]."

„Ich lege keinen Tag zurück," versetzte Abassa, „ohne mir am Abend strenge Rechenschaft von meinen Gedanken und Handlungen abzufordern."

„Das ist lobenswerth, meine Tochter," entgegnete Fatme, „allein dadurch ist noch nicht deine Aufrichtigkeit gegen dich selbst erwiesen, die Rechenschaft kann sehr parteiisch[5] sein. Man wendet nirgend weniger Sorgsamkeit an, als in der Erkenntniß[6] seiner selbst. Willst du dich einer Prüfung unterwerfen, so kann ich dir einen Rath ertheilen."

„Von wem nehme ich lieber guten Rath an," sagte Abassa zärtlich, „als von meiner Mutter, welche mich über alles liebt und ohne Unterlaß sorgt, mich glücklich zu machen!"

„Ein Weiser," fuhr Fatme fort, „hat einen wunderbaren Vogel; er ist zahm und zärtlich und liebkost alle, die ihm wohlthun; sein Gefieder ist fein und zart und übertrifft den frisch gefallnen Schnee an Weiße[7]." —

„Und sein Gesang?" unterbrach sie Abassa.

„Außer einigen unbedeutenden Lauten," fuhr Fatme fort, „ist er stumm; er schweigt sogar wenn er seine wenigen Be-

1. *Égoïsme.*
2. Pour wenn wir auch, etc.
3. *Pallier;* de schön; litt.: *rendre beau.*
4. Hinwegschlüpfen, *glisser par dessus.*
5. La syll. isch, ajoutée à un adj., marque le penchant à une chose; elle implique la notion de blâme.
6. *Connaissance.*
7. *En blancheur.*

dürfnisse fühlt, und die Unachtsamkeit seines Besitzers ihn darben läßt. Allein das wunderbarste ist, daß er jedesmal, wenn sein Besitzer die Aufrichtigkeit gegen sich selbst verletzt[1], eine rothe Feder an seiner Brust bekommt, die um so röther wird, je größer der begangene Fehler ist. — Willst du deine Aufrichtigkeit gegen dich prüfen, so will ich den Vogel von dem Weisen kommen lassen."

„Laß ihn kommen, meine Mutter!" rief Abassa zuversichtlich[2], „ich bin neugierig[3], einen so wunderbaren Vogel zu sehen!"

„Fürchtest du nicht," entgegnete Fatme zärtlich lächelnd, „daß deine Neugierde an der weißen Brust des Vogels eine rothe Feder hervortreiben möchte?"

„Wenn meine Neugierde," antwortete Abassa etwas beschämt, „an mir fehlerhaft ist, so werde ich dadurch aufmerksam gemacht, sorgfältiger über mich zu wachen; aber wie heißt dieser sonderbare Vogel?"

„Der Vogel der Selbsterkenntniß," antwortete Fatme.

„Und am Ende wird wohl die ganze Brust roth?" fragte Abassa wieder.

„Die rothen Federn," belehrte sie Fatme, „vermehren sich an jedem Tage mit den Fehlern; sie verlieren aber die Nacht[4] ihre Färbung, und die Brust erscheint am andern Morgen wieder ganz weiß."

„Das ist schön!" rief Abassa, „das heißt die Fehler zwar verweisen[5], aber doch auch gutmüthig vergessen."

„Wenn du die Verweise vergißt[6]," versetzte Fatme, „so bekommt der Vogel am andern Morgen auf einmal alle die gestrigen rothen Federn wieder."

1. *Contrevenir à.*
2. *Avec assurance.*
3. Litt. : *entaché de curio-*
4. Espèce d'accusatif grec pour über Nacht.
5. *Reprendre, blâmer.*
6. Primit.: vergissest.

Abassa bestand[1], der sanften Warnung ihrer Mutter ungeachtet, darauf, daß ihr der Vogel gebracht werde. Sie fühlte zwar eine Furcht; indessen sie hatte sich einmal zur Prüfung erboten, und ihre Eitelkeit erlaubte ihr nicht, ihr Wort zurückzunehmen.

„Ich werde sorgfältig über mich wachen," sagte sie zu sich selbst; „und gesetzt[2], die rothen Federn machten mich auf meine Fehler aufmerksam, so werde ich dadurch auf die Bahn gebracht, mich immer genauer kennen zu lernen."

Sie nahm den Vogel, so wie er ankam, in Verwahrung, Wartung und Pflege[3], und vor Freude außer sich eilte sie zu ihrer Mutter, so wie die Dämmerung des Abends eintrat und verkündigte ihr, daß der Vogel keine rothe Feder heute bekommen habe.

„Wie lange hast du ihn bei dir?" fragte Fatme lächelnd,

„O schon beinahe zwei Stunden!" rief Abassa, ich nahm ihn den Augenblick[4] in meine Verwahrung, so wie er ankam."

„Erst zwei Stunden?" sagte Fatme sanft; „und wie, mein Kind! wenn in dem Augenblicke das zu große Selbstvertrauen[5] in deine Aufrichtigkeit eine rothe Feder bewirkt[6] hätte? Wenn es nicht wäre, würde ich die wunderbare Eigenschaft des Vogels bezweifeln."

Etwas schüchtern bat Abassa ihre Mutter, sie in ihr Gemach zu begleiten, und noch schüchterner trat sie vor den Vogel und — Schamröthe, von einigen großen Thränentropfen[7] begleitet, überzog ihr Gesicht, als sie eine große rosenrothe[8] Feder erblickte. —

1. Auf etwas bestehen, *persister à*.
2. Idiotisme: *admettons*.
3. Wartung et Pflege, synon.; *bons soins*.
4. Pour in demselben Augenblick.
5. *Confiance en soi-même*.
6. Litt.: *opérer; produire*.
7. Litt.: *goutte de pleurs*.
8. *Rosé*.

„Schließe[1] von dem einen Falle auf alle Andre," sagte Fatme, indem sie ihre Tochter zärtlich an ihren Busen drückte; „wie du bei dem einen nicht aufrichtig gegen dich selbst warst, so wirst du es in mehrern finden. So lange sich aber bei Wahrnehmung eines noch unerkannten Fehlers deine innere Empfindung, so wie jetzt, in deinem Gesichte abdrückt[2], so lange hast du noch Hoffnung besser zu werden. Schämst du dich aber deines Fehlers nicht mehr, so wird dich auch kein Wundervogel bessern."

---

8. Der uneigennützige Groszvezir.

LE GRAND-VISIR DÉSINTÉRESSÉ.

Giafar[3], Großvezir des Kalifen Haroun[4], wollte den folgenden Tag sich vermählen und befahl seinem Haushofmeister Masul, alles darauf vorzubereiten, schärfte ihm besonders ein[5], eine reichliche Mahlzeit für die Armen, welche er seine Freunde nannte, zuzurichten und jedem, der sich zeige, ein reichliches Almosen zu reichen.

„Dein Knecht," erwiederte Masul lächelnd, „wird Alles mit dem besten Willen thun, wenn du ihm nur die Mittel dazu gibst. Eben wollte ich dir meine Rechnung ablegen, da unsre Kasse ganz ausgeleert ist."

„Die ganze beträchtliche Summe?" erwiederte Giafar.

1. *Conclure, tirer la conclusion.*
2. *Se réflêter.*
3. *Giafar*, célèbre par les contes des *Mille et une Nuits*, le compagnon inséparable et fidèle de son calife.
4. *Haroun-al-Raschid*, un des plus célèbres califes, contemporain de Charlemagne, auquel il fit cadeau d'une horloge arabe.
5. Einschärfen, *intimer l'ordre.*

„Du hast freilich wenig davon genossen [1], mein Gebieter," fuhr Masul fort; — „allein lies nur selbst — diese große Summe habe ich auf deinen Befehl deinen Verwandten zahlen müssen, — diese haben deine Freunde aus der Nähe und Ferne erhalten, und diese kleine hast du für dich verwendet. Willst du morgen wirklich dich vermählen, so mußt du deine Braut zwischen Armuth und Tugend setzen, zwei Gäste, welche zuversichtlich noch nie in dem Palaste eines Großvezirs erschienen sind."

„Ich verzeihe dir deine kühne Spötterei [2]," versetzte Giafar, — und künftig wollen wir zusehen, daß unser Vorrath länger dauert. Auf morgen mußt du jedoch Rath schaffen [3], morgen kann ich unmöglich sparen. In dem Palaste sind so viele kostbare Sachen, welche ich nicht brauche; verwandle sie in Gold."

„Ich vollziehe unbedingt [4] deine Befehle," erwiederte Masul; „allein Alles, was in diesem Palaste ist, hat mir der Kalif übergeben und ich muß mit meinem Kopfe dafür haften [5]." „Dieser Palast," sagte er zu mir, als er mir ihn übergab, „gleicht einer Karavanserei [6], deren Geräthschaften man sich nur so lange bedienen darf, als man darinnen herbergt."

„Diese Worte sind golden," antwortete Giafar, „und wenn wir wieder Gold haben, bezahle ich dir hundert Derhem [7] dafür. Für jetzt — kannst du Nichts von meinen Gütern erheben? wenigstens unterdessen darauf borgen?"

„Du hast deine Güter unter deine zahlreiche Verwandtschaft zum Gebrauch vertheilt," antwortete Masul, „ist das

1. De genießen, *jouir*.
2. Pour Spott.
3. Rath schaffen, *aviser*.
4. *Sans réserve*.
5. *Répondre sur ma tête*
6. *Caravansérail*, vaste maison non meublée destinée à servir d'abri aux voyageurs isolés et aux caravanes.
7. Monnaie arabe.

pachtweise[1] geschehen, so will ich sogleich Boten absenden; allein zu morgen — ehe die Boten wieder zurückkommen" —

„Meine Verwandten sollen nicht beunruhigt werden," fiel Giafar ein, „allein eben so wenig kann meine Hochzeit Aufschub leiden. Geh zum Schatzmeister, guter Masul, und laß dir etwas auf mein künftiges Gehalt auszahlen."

„Du weißt vielleicht nicht," antwortete Masul, „daß der Kalif schon vor dir einen sehr strengen Befehl ergehen ließ[2]: Niemanden etwas vorauszuzahlen, damit sich jeder nach seinem Einkommen richte. Indessen wird der Schatzmeister bei dir eine Ausnahme machen, und wenn der Kalif deine Lage erfährt, wird er eilen, deine leere Kasse zu füllen, daß deine Freunde nicht mehr so leer ausgehen wie diese Tage."

„Das[3] war sehr weise vom Kalifen," versetzte Giafar, „diese Verordnung zu geben und um meinetwillen soll sie nicht verletzt werden. Daß meine Freunde leer ausgehen, ist mir hart, indessen müssen sie sich gedulden, bis ich reicher werde. Hochzeit will ich indessen doch halten — der Garten am Palast ist voller[4] Gemüse und guter reifer Früchte; Bräutigam und Braut lieben sie; richte damit unsre Tafel aus."

„So mag[5] ein Derwisch in seiner verborgenen Zelle leben," erwiederte Masul, „aber nicht ein Großvezir, auf welchen ganz Asien die Augen richtet. Lieber will ich etwas auf Borg aufnehmen, wer darf es mir abschlagen, wenn ich deinen Namen nenne!"

„Eben darum soll es nicht geschehen, Masul," erwiederte Giafar. „Es bleibe bei unsern Früchten; was der Großvezir

1. *A titre de fermage.*
2. Ein Befehl ergehen lassen, *rendre une ordonnance.*
3. Pour *es.*
4. Reste ordinair. invariable.
5. *C'est ainsi que peut.*

ißt, kann Asien gleich viel sein [1], nicht aber, was er thut. Weise mir die Dürftigen sanft ab, versprich ihnen zweifach, sobald ich wieder reicher bin; laß mich milde erscheinen! Es bleibt bei unsern Früchten! die Namen der Gäste will ich dir schriftlich geben."

„Am Hofe werde ich sie nicht zu suchen haben," sagte Masul, „da wir so nüchtern leben wollen. — Erlaube nur, Herr, daß ich dir den reichen Juden Nabal anmelde; seit diesem Morgen wartet er schon in der Halle [2]."

„Sage ihm," erwiederte Giafar, „er möchte sich wohl bedenken, ehe er vor mir erscheint; wenn das, was er mir vorzubringen hat, nicht Stand hält [3], so möchte es ihn gereuen."

Nabal hatte eine reiche Karavane eingeführt und die Zölle des Kalifen betrogen. Nach dem Gesetze hatte Giafar diesen Morgen die ganze Ladung dem Schatze des Kalifen zugesprochen [4].

Der reiche Israelit trat mit einigen der Aeltesten seines Volks herein; erwähnte aber von dem Vorfall [5] keine Sylbe, sondern dankte Giafar im Namen seines Volks, als dessen Abgesandter, für seine großmüthigen Gesinnungen gegen dasselbe in prunkvollen [6] Worten, stellte ein Kästchen mit Juwelen [7] auf den Tisch, fügte hinzu, daß ein mit Gold beladnes Thier vor dem Thore des Palastes halte, und bat, daß er das Ueberbrachte als einen Beweis der Dankbarkeit dafür annehmen möge, daß er die Juden schätze und ihren Armen eben so großmüthig Almosen spende, wie dem Muselmanne.

1. Gleich viel sein, idiotisme all. : *être égal.*
2. *Galerie.*
3. Stand halten, ici : *être plausible.*
4. *Adjuger.*
5. Il serait mieux de dire : erwähnte des Vorfalls mit...
6. *Ronflant; pompeux.*
7. *Joyau.*

Eine starke Röthe färbte Giafars Wangen und Masul war außer sich vor Freude über den glücklichen Zufall zu so gelegener Zeit[1].

„Daß ich den Armen deines Volkes wohl will," sagte Giafar nach einigem Nachdenken, dessen er bedurft hatte, seinen Unwillen zu unterdrücken, „will ich dir beweisen. Die schlechte That, welche du beabsichtest[2], soll in eine gute übergehen; und deßwegen bloß untersuche ich deine Absicht nicht genauer und strenger. Masul, rufe einen Kadi herein!"

Der Kadi kam.

„Freund," sagte Giafar zu ihm, „hier habe ich ein Geschäft für dich, welches der wahre Muselmann für das angenehmste hält, und wofür du mir danken wirst. Dieser Jude, welchen du kennen wirst — wer kennt den reichen Nabal nicht! — bringt mir dieses Kästchen mit Juwelen, und, wie er sagt, ein Thier mit Gold beladen, welches vor der Thür steht: dieß bringt er mir, wie er sagt, im Namen seiner Brüder, weil ich kein Feind seines Volkes sei. Nun sind die Menschen seines Volks mir Menschen, die des Schutzes mehr bedürfen, als der Muselmann, welchen das Schicksal zu ihrem Herrn gemacht hat. Nimm also den Betrag[3] dieses Schatzes und das Gold, womit das Thier beladen ist, und theile alles in drei gleiche Theile. Mit dem einen begieb dich in die Synagoge der Juden, laß ihre Vorsteher rufen und diese die Armen ihres Volks versammeln, und vertheile ihn im Namen Nabals unter sie. Den zweiten Theil laß unter die Dürftigen unsers Volks in Nabals Namen vertheilen; vielleicht, daß diese Gabe sie milder gegen jene denken lehrt, und den dritten gieb den armen Christen, frei

1. Zu gelegener Zeit, *au bon moment, à point.*

2. *Avoir en vue, projeter*

3. *Montant.*

oder Sklave, und zwar in deinem Namen, damit auch du Gewinn und Dank einerndtest[1]."

Der Kadi entfernte sich, den Befehl zu vollstrecken[2], der Jude folgte ihm beschämt und traurig nach — und Masul konnte es kaum vor Ungeduld und Unwillen erwarten, bis sie fort waren.

„Wir haben keinen Derhem mehr!" sagte er, „morgen Hochzeit; und du wirfst hier einen Schatz weg, der uns auf einmal in Ueberfluß versetzen[3] konnte."

„Sei nicht böse, Masul," erwiederte Giafar vergnügt; „nun wird mir erst die Mahlzeit bei der Hochzeit schmecken: ich speise nun morgen mit Tausenden und der Gedanke ihrer unerwarteten Freude, die Stillung ihrer Noth, macht mich reicher und glücklicher, als alle Schätze Indiens. Siehe, so reich sind wir durch Zufall plötzlich geworden."

„Reich? wie?" fragte Masul. —

„Freilich reich," fiel Giafar ein; „du weißt nicht, wie reich, frei und glücklich das Geben[4] macht und wie traurig, abhängig und klein das Nehmen! Darum empfahl der Prophet seinen Schülern dieses Mittel zur Freude so oft und nachdrücklich."

---

9. Das Vertrauen auf die Vorsehung.

LA CONFIANCE EN LA PROVIDENCE.

Ein Derwisch, welchen sein Weg durch einen Wald führte, stellte darüber seine Betrachtungen[5] an, wie wunder=

1. S'écrit auj. einernten, *recueillir*.
2. *Exécuter;* s'emploie surtout d'une exécution capitale.
3. *Mettre dans.*
4. Rappelle cette parole de l'apôtre saint Paul : « qu'il est plus doux de donner que de recevoir. » (*Actes*, 20, 35.)
5. *Réflexion.*

bar Gott die Natur in ihrer unendlichen Mannigfaltigkeit[1] ausgestattet habe.

Auf einmal zog ein Falke, der auf einem Neste sehr geschäftig war, seinen Blick[2] auf sich, und bei näherer Untersuchung bemerkte er, daß der Falke ein Stück Fleisch zerzupfte[3] und einen jungen noch ganz nackenden Raben fütterte.

„Wunderbare Vorsehung"! rief der Derwisch voll Erstaunen, du verläßest auch diejenigen nicht, die ganz unvermögend sind, sich ihre Nahrung zu verschaffen! Du läßest alle Geschöpfe, sie mögen in freundlicher Gemeinschaft oder in Feindseligkeit gegen einander leben[4], ihren Unterhalt finden und erhalten. Deine unerschöpfliche Milde bereitet dem großen Adler auf dem Caucasus seinen Tisch. — — Thor, der[5] ich bin! von einer zu nie befriedigenden Ungenügsamkeit gequält, habe ich bisher, bloß meiner Nahrung wegen, Meere durchkreuzt[6] und mich aus einem Winkel der Erde in den andern getrieben[7]! — Muß ich erst durch dieses Beispiel belehrt werden[8], daß ich in jedem kleinen Winkel erhalten kann, was ich durch so viele Mühe und Anstrengung in der Ferne suchte?"

Der Derwisch wählte sogleich einen einsamen und abgelegenen Ort und beschloß, hier ruhig sein Schicksal abzuwarten. Es vergingen drei Tage und drei Nächte, und Niemand wollte erscheinen, der ihm etwas zu seiner Nahrung angeboten hätte.

Sein Vertrauen auf die Vorsehung fing an zu wanken. „Sollt' ich geringer seyn als ein junger Rabe!" sagte er seufzend.

1. *Diversité.*
2. Den Blick auf etwas ziehen, *attirer l'attention sur.*
3. *Déchiqueter.*
4. Sie mögen leben, *qu'ils vivent.*
5. *Que.*
6. *Parcourir.*
7. *Se traîner d'une extrémité de la terre à l'autre.*
8. Belehrt werden, *être instruit* (litt.); *apprendre.*

„Thor!“ ließ sich eine Stimme hören, „wie verkehrt denkst du von der Vorsehung! Jede Wirkung hat ihre Ursache und ihre Folgen. Grenzenlos ist die göttliche Fürsorge[1], aber eben so grenzenlos die göttliche Weisheit; sie umgab den Menschen mit unzähligen Mitteln, seine Bedürfnisse zu befriedigen[2]. Bediene dich der Mittel auf eine weise Art und du wirst ihre Wirkung erfahren. Willst du von jenen Vögeln einem nachahmen[3], so ahme dem Falken nach: es ist beseligender, andere ernähren als sich ernähren lassen.“

---

10. Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen.

N'ENTREPRENDS RIEN AVANT D'AVOIR MUREMENT RÉFLÉCHI A L'ISSUE DE TON ENTREPRISE.

Ein Tatar-Chan[4] ritt einst mit seinen Großen auf die Jagd. Unterwegs begegnete ihm ein Derwisch, welcher einmal nach dem andern laut ausrief: „Wer mir hundert Denares[5] giebt, dem will ich einen guten Rath geben!“

Der Chan war neugierig und fragte den Derwisch, worin sein guter Rath bestehe?

„Du sollst ihn hören, Herr,“ antwortete der Derwisch, „wenn du den Befehl ertheilst, daß mir die hundert Denares ausgezahlt werden.“

Der Chan ließ ihm die Summe reichen, und der Derwisch sagte mit warnender Stimme:

1. *Providence.*
2. Seine Bedürfnisse befriedigen, *pourvoir à ses besoins.*
3. La constr. serait: einem von jenen Vögeln nachahmen.
4. *Khan*, c.-à-d. *seigneur*, nom d'un chef de tribu tartare.
5. Monnaie d'or de la valeur d'un ducat, c.-à-d. à peu près onze francs.

„Unternimm nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zuerwägen!" und ging seiner Straße[1].

Das Gefolge des Chan lachte und spottete über den Rath des Derwisches[2], welchen er sich hatte so theuer bezahlen lassen. Indessen der Chan äußerte darüber eine ganz andere Meinung.

„Der gute Rath," sagte er, „welchen mir der Derwisch ertheilt hat, ist freilich eine sehr allgemeine Klugheitsregel[3]. Allein eben weil sie so allgemein ist, wird sie am wenigsten befolgt, und dieß war es vielleicht, weßwegen sie der Derwisch mir so hoch anschlug[4]. Für künftig soll sie mir nie wieder aus dem Gedächtnisse kommen, und um dieß unmöglich zu machen, soll sie über alle Thüren meines Palastes, an alle Wände meiner Gemächer und auf meine sämmtlichen Geräthschaften in deutlicher Schrift gesetzt werden."

Nach einiger Zeit faßte ein ehrgeiziger Bey den Vorsatz, den Chan aus dem Wege zu schaffen[5] und sich des Throns zu bemächtigen. Er erkaufte den Leibarzt für eine namhafte Summe, dem[6] Chan, sobald sich die Gelegenheit dazu zeigen würde, mit einer vergifteten Lanzette zur Ader zu lassen.

Diese Gelegenheit ereignete sich in kurzem. Als aber dem Arzte in dem silbernen Becken, welches zur Auffangung des Blutes vorgehalten wurde, die Worte: „Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen", in die Augen fielen, stutzte[7] er; und mit sichtbarer Aengstlichkeit legte er die vergiftete Lanzette zurück und nahm eine andere.

Der Chan bemerkte solches und fragte, warum er die Lan-

1. Gehen avec le gén., idiotisme : *continuer son chemin.*
2. Le e devant le s est euphonique.
3. *Précepte de prudence.*
4. Anschlagen, *taxer, estimer.*
5. On dit plutôt aus dem Wege räumen, *se défaire de qqn.*
6. A sous-entendre : um.
7. *Hésiter.*

zelte verwechsle? und auf die Antwort: daß sie eine stumpfe Spitze habe, verlangte er sie zu sehen, weil ihm die Aengstlichkeit des Arztes auffallend war [1].

Als der Arzt zögerte, sprang der Chan auf und rief: „Nur ein offenes Geständniß kann dir das Leben retten! deine sichtbare Aengstlichkeit verräth ein Geheimniß, wozu du in der Bosheit [2] noch nicht reif genug bist!"

Der Arzt stürzte dem Chan zu Füßen und entdeckte ihm den Anschlag [3] auf sein Leben, welchen auszuführen ihm die warnende Inschrift im Becken den Muth benommen habe.

„Habe ich wohl," sagte darauf der Chan, „dem Derwisch seinen Rath zu theuer bezahlt?" —

Er schenkte dem Arzte das Leben, befahl den Bey zu erdrosseln [4] und ließ den Derwisch überall aufsuchen.

„Ein Rath," setzte er hinzu, „welcher Könige von Verräthern und treulosen Dienern befreiet, kann nicht ehrenvoll genug belohnt werden."

1. Auffallend sein, *frapper*.
2. Reif sein in der Bosheit, *être complétement perverti*.
3. *Complot*.
4. *Étrangler*. C'est la punition ordinaire en Orient.



TABLE DES MATIÈRES.

CONTES CHOISIS DES FRÈRES GRIMM.

CONTES CHOISIS DE MUSÆUS

CONTES CHOISIS DE ANDERSEN

EXTRAITS DES FEUILLES DE PALMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

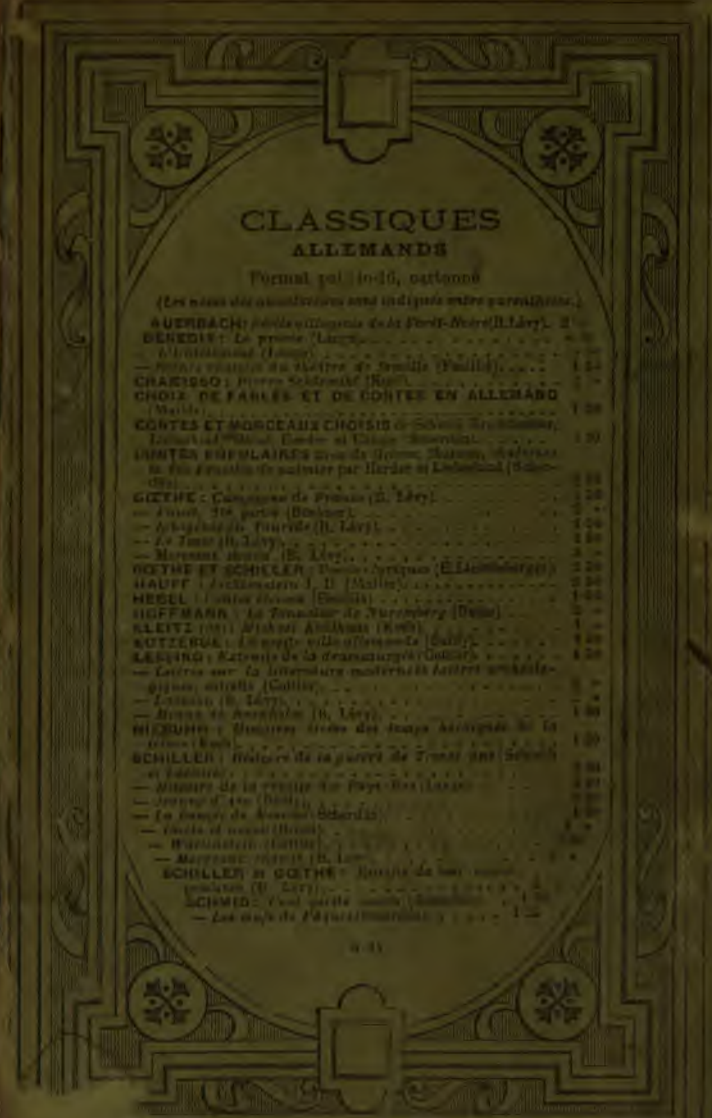
TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9


260533
Scherdlin



CLASSIQUES
ALLEMANDS

Format petit in-16, cartonné

(Les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses.)

AUERBACH : *Récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy) . . 2
BENEDIX : *Le procès* (Lange) . . . [illegible]
— *L'Entêtement* (Lange) . . . [illegible]
— *Scènes choisies du théâtre de famille* (Pailliès) . . . [illegible]
CHAMISSO : *Pierre Schlemihl* (Koch) . . . [illegible]
CHOIX DE FABLES ET DE CONTES EN ALLEMAND (Marie) . . . [illegible]
CONTES ET MORCEAUX CHOISIS [illegible] . . . [illegible]
CONTES POPULAIRES [illegible] par Herder et Liebeskind [illegible] . . . [illegible]
GŒTHE : *Campagne de France* (B. Lévy) . . . [illegible]
— *Faust*, 1re partie (Büchner) . . . [illegible]
— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy) . . . [illegible]
— *Le Tasse* (B. Lévy) . . . [illegible]
— *Morceaux choisis* (B. Lévy) . . . [illegible]
GŒTHE ET SCHILLER : *Poésies lyriques* (E. Lichtenberger) . . . [illegible]
HAUFF : *Lichtenstein* I, II (Muller) . . . [illegible]
HEBEL : *Contes choisis* (Bauer) . . . [illegible]
HOFFMANN : *Le Tonnelier de Nuremberg* (Bauer) . . . [illegible]
KLEIST [illegible] : *Michael Kohlhaas* (Koch) . . . [illegible]
KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Bailly) . . . [illegible]
LESSING : *Extraits de la dramaturgie* (Cottler) . . . [illegible]
— *Lettres sur la littérature moderne et lettres archéologiques*, extraits (Cottler) . . . [illegible]
— *Laocoon* (B. Lévy) . . . [illegible]
— *Minna de Barnhelm* (B. Lévy) . . . [illegible]
NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (Koch) . . . [illegible]
SCHILLER : *Histoire de la guerre de Trente ans* (Schmidt et Leclaire) . . . [illegible]
— *Histoire de la révolte des Pays-Bas* (Lange) . . . [illegible]
— *Jeanne d'Arc* (Bauer) . . . [illegible]
— *Le Camp de Wallenstein* (Schmidt) . . . [illegible]
— *Guillaume Tell* (Bauer) . . . [illegible]
— *Wallenstein* (Cottler) . . . [illegible]
— *Morceaux choisis* (B. Lévy) . . . [illegible]
SCHILLER et GŒTHE : *Extraits de leur correspondance* (B. Lévy) . . . [illegible]
SCHMID : [illegible] . . . [illegible]
— *Les œufs de Pâques* [illegible] . . . [illegible]

[illegible]